

# **L'ASTROLOGIE POPULAIRE**

**L'INFLUENCE DE LA LUNE  
FOLKLORE ET TRADITIONS**

---

**PIERRE SAINTYVES**



---

ÉDITIONS DU ROCHER

---

L'ASTROLOGIE  
POPULAIRE

PIERRE SAINTYVES

# L'ASTROLOGIE POPULAIRE

étudiée spécialement  
dans les doctrines et les traditions relatives à

## L'INFLUENCE DE LA LUNE

*Essai sur la méthode dans l'étude du Folklore  
des opinions et des croyances*

Collection GNOSE



Editions du Rocher  
Jean-Paul Bertrand  
Editeur

*Pierre Saintyves donna la substance du présent ouvrage dans ses conférences à l'Ecole d'Anthropologie, en novembre 1934, peu de mois avant sa mort.*

*Il fut publié pour la première fois en 1937.*

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

© Editions du Rocher, 1989  
ISBN 2-268-00-742-1



## INTRODUCTION

### **Un problème de Folklore : Des origines de la croyance populaire à l'influence de la Lune**

En 1930, dans la correspondance de *La Chronique Médicale*, le Dr Azémar, qui exerce dans le Tarn, posait la question suivante :

« Quels confrères pourront nous introduire sur l'origine des traditions qui, dans notre région du Sud-Ouest, subordonnent aux phases de la lune la plupart des travaux agricoles ? »

Et, après avoir cité un certain nombre de pratiques qui se rattachent à la croyance à une action de la lune sur divers ouvrages de la vie rustique, il concluait :

« L'importance qu'on attache, dans toute notre région, à l'exécution des travaux pendant la période favorable de la lunaison, semble montrer qu'il peut y avoir des influences réelles et je serais heureux si on voulait bien me renseigner sur la valeur de ces croyances et leurs origines. »<sup>1</sup>

---

1. *La Chronique Médicale*. (1930), XXXVII, 209.

Les réponses vinrent assez nombreuses<sup>1</sup>, tantôt pour signaler l'influence de la lune sur la santé et les maladies, tantôt pour confirmer ou contredire la croyance à son action sur les animaux, les végétaux, voire sur les pierres et les substances minérales ; d'autres fois, enfin, pour rappeler que la lune avait été, en nombre de pays, honorée comme une divinité.

En ce qui concerne l'origine de ces croyances, les avis favorables à la tradition demeurèrent assez vagues : pour le D<sup>r</sup> Cantenot, de Dijon, les dictons y relatifs remontent à une époque indéterminable et M. Daulon-Daure, de Paris, après avoir signalé des conceptions analogues chez les Alexandrins, précise qu'elles ont, tout au moins, fourni aux idées populaires un solide appui<sup>2</sup>. En revanche, M. Blondinelle, de Marseille, est tenté de reconnaître « aux observations populaires sur lesquelles ces croyances sont fondées » une part de vérité, car, dit-il, « elles ont créé des traditions qui ne sont pas encore près de disparaître. »<sup>3</sup> Bien mieux, le D<sup>r</sup> L. Estève écrit :

« Les observations de nos paysans sur l'action biologique des nouvelles et vieilles lunes forment un ensemble assez cohérent et concordant pour qu'on en puisse dégager, me semble-t-il, la loi suivante :

« Les quadratures lunaires arbitrent le métabolisme chez les organismes animés vivant à la surface de la terre : la néoménie est catabolique, la paléoménie est anabolique. »<sup>4</sup>

Souriait-il en transposant en jargon « scientifique » l'opinion des Tarnais au milieu desquels il vit, je l'ignore ; mais il est bien certain que toutes les croyances relatives à l'influence de la lune, comme les dictons qui les expriment et les pratiques qui en découlent, passent, auprès de nombre de gens, même cultivés, pour être le fruit de l'expérience ou, plus exactement, des observations de nos paysans.

Ce n'est pas mon opinion, et il s'en est fallu de peu que j'envoie mon avis motivé au D<sup>r</sup> Garrigues, qui dirige si par-

---

1. *La Chronique Médicale*, (1930), XXXVI, 238 ; (1931), XXXVII, 19-21 ; 44 ; 101, 189, 208-10, 217, 298, 316 ; (1932), XXXVIII, 127-28, 184, 213-14, 247, 271, 273, 302.

2. *Chron. Méd.*, (1931), 20 et 44

3. *Chron. Méd.*, (1932), 184.

4. *Chron. Méd.*, (1932), 21.

faitement « *La Chronique Médicale* ». Seul le manque de loisirs m'en empêcha. Depuis lors, ayant été ramené à cette question par diverses lectures, je me suis persuadé que ce problème d'origine pouvait fournir un excellent test pour juger de la valeur des méthodes dans l'étude du folklore — et je me suis embarqué. Le travail a été considérable ; quant au profit, au lecteur de juger s'il est proportionné aux longs développements où je me suis laissé entraîner.

#### **Les méthodes du Folklore et le problème de l'influence de la Lune**

Le folklore, si on le considère dans ses méthodes, est encore une science embryonnaire. Les livres et les traités d'hier ne sont guère que des recueils de curiosités. Grimm en Allemagne, Brand et Harley en Angleterre, Sébillot en France nous fournissent, sur la croyance à l'action lunaire des chapitres remplis de documents valables, mais sans coordination. Et si nous consultons les ouvrages de météorologie ou de médecine populaire, même les plus récents, cette impression ne fait que s'accroître.

Si le folklore devait se borner à n'être qu'un répertoire d'opinions et de pratiques populaires, je n'aurais jamais pu m'y intéresser et surtout y consacrer une partie considérable de mon travail et de mon temps. Ce qui ne veut pas dire que je dédaigne les enquêteurs, les collecteurs, ni même les compilateurs ; bien au contraire, car je n'ignore pas la reconnaissance que nous leur devons. Nombre d'entre eux, très consciemment, se sont contentés de recueillir des faits, persuadés que l'heure de les interpréter n'avait pas encore sonné. Ce scrupule tout scientifique demeure, encore aujourd'hui, la vertu la plus nécessaire au folkloriste. Foin des hypothèses et des synthèses explicatives échafaudées sur un quarteron de faits !

Mais en attendant que l'heure d'expliquer ou de formuler des lois soit pleinement venue, on a cru — et l'on a eu raison — qu'il fallait préciser les méthodes de recherche et d'analyse qui permettraient d'atteindre au but souhaité.

On a parlé d'appliquer au folklore la « méthode biologique ». Les chercheurs devraient, nous a-t-on dit, réserver toute leur attention au fait vivant, au fait actuel, comme si l'analyse du fait présent pouvait, à elle seule, nous en révéler les causes. Notons, tout d'abord, que le folklore relève essentiellement de la tradition et que la tradition est un fait non pas biologique, mais proprement psychologique et social. Il y a donc ici une équivoque — et même une regrettable confusion : l'intelligence et ses manifestations, pour apparaître chez l'être vivant, n'en constituent pas moins des faits que l'on ne saurait confondre avec les faits biologiques : ils appartiennent essentiellement à la psychologie générale ou à la psychologie collective. L'introspection et l'interrogation ne sont pas, que je sache, du ressort de la biologie ; or le folklore repose presque tout entier sur des enquêtes qui sont le fruit d'interrogations directes ou indirectes. Si nous nous rendions dans quelque laboratoire de biologie dirigé par un maître fameux et que nous demandions à celui-ci ce qu'il pense, en tant que biologiste, des origines de la météorologie populaire, il nous rirait au nez et, s'il se contentait de sourire, nous pouvons néanmoins être assurés qu'il nous renverrait à « un autre rayon ».

Serait-il vrai, cependant, que le folkloriste doit s'attacher avant tout, sinon exclusivement, au fait actuel et présent et que c'est là le meilleur, pour ne pas dire le seul moyen d'en saisir les causes ou les conditions ?

La tradition, qui est la base même de la culture populaire et le grand ressort de la vie du peuple, n'est, en fait, qu'une imitation du passé, d'un passé immédiat, qui lui-même relève d'un passé plus ancien... et, dans certains cas, nous pouvons rétablir la suite des faits passés qui constituent la tradition et remonter même à plusieurs siècles en arrière. Le fait vivant que nous étudions étant un fait traditionnel, a derrière lui cent autres faits, dont il dépend étroitement et qui ne peuvent être étudiés que par les méthodes de l'histoire. Cela ne veut pas dire que la vie populaire n'offre jamais rien d'original, mais cela signifie que la vie intellectuelle du peuple évolue tout entière dans le cadre de la tradition.

La nature même du fait folklorique — entendez traditionnel — ne nous permet donc pas d'oublier qu'il est presque toujours profondément enraciné dans le passé.

Les partisans de l'étude du fait actuel préconisent, en général, une méthode dont ils attendent des résultats infiniment supérieurs à ceux que pourrait procurer la recherche historique. C'est la méthode cartographique. Cette méthode n'est pas à dédaigner et peut rendre des services appréciables dans l'étude des activités humaines qui dépendent visiblement du sol et du climat ; mais nous ne connaissons, jusqu'ici, aucun cas où elle ait apporté des solutions d'ordre tant soit peu général. De l'aveu de son promoteur en France le plus qualifié et le plus zélé, Arnold Van Gennep, les cartes envisagées permettent d'établir qu'il y a des *zones folkloriques* et que celles-ci ne correspondent ni aux zones géologiques, ni aux zones climatiques, ni aux zones ethnologiques, ni aux zones linguistiques, mais constituent quelque chose de tout à fait à part. C'est là une proposition que l'on peut recevoir, mais à condition d'y apporter de sérieuses réserves. Tout ce qui, dans la vie populaire, touche à la vie économique ou aux besoins matériels a de grandes chances d'avoir un rapport plus ou moins étroit avec le climat et avec le sol : ainsi le vêtement et l'habitation ; mais tout ce qui touche à la vie purement spirituelle en a de non moins grandes d'échapper très largement à l'influence du sol et du climat.

La méthode cartographique permet en outre, tout au moins d'après Van Gennep, d'affirmer que telle ou telle pratique n'a jamais dû exister dans les zones où, depuis un certain nombre de lustres, on n'a obtenu que des réponses négatives. Cela est beaucoup moins sûr. En toute hypothèse, et même si nous accordons toutes ces propositions sans la moindre réserve, la cartographie ne nous conduira pas très loin sur la route de l'explication ou de la détermination des causes.

Essayez de l'enquête actuelle pour la croyance à l'influence de la lune et reportez vos réponses sur carte : vous déterminerez des zones de forte croyance et des zones de relative incroyance. Et vous aurez établi ainsi une figuration qui

rend sensible aux yeux *le résultat de votre enquête*, sans pouvoir d'ailleurs en conclure quoi que ce soit sur les causes et les origines de cette croyance. Votre effort, certes, n'aura pas été inutile — il n'y a pas d'effort complètement inutile — ; mais il ne vous aura pas fait saisir l'origine de cette croyance et pas davantage les lois de son développement. Si, auparavant, vous aviez été fixé sur les causes et les origines probables de cette croyance, peut-être auriez-vous pu orienter votre recherche actuelle de façon à vérifier, rectifier, préciser les formules destinées à les traduire.

Il n'y a pas de domaine du folklore où la méthode cartographique et l'enquête purement actuelle aient apporté — jusqu'à présent — des conclusions générales. Pour rendre ces cartes et ces enquêtes vraiment utiles et par conséquent fructueuses, il eût fallu qu'elles fussent associées à de solides recherches historiques. Le folklore, quoi qu'on en ait dit, doit utiliser tout d'abord les méthodes propres à toutes les sciences conjecturales, qui sont obligées d'associer l'étude du passé et l'étude du présent.

Peut-être ai-je été long à votre gré, mais la question est d'importance — et nous voici préparés à demander à l'histoire : A quelle époque remonte la croyance à l'influence de la lune sur la vie terrestre ? Par quelles voies les traditions qui l'expriment se sont-elles propagées ?

**La croyance à l'action de la Lune  
sur la terre  
ne remonte-t-elle pas aux origines mêmes  
de la Science des Astres ?**

Le mouvement des astres préoccupait déjà les hommes préhistoriques et nous pouvons croire qu'ils furent tout spécialement frappés par les révolutions du Soleil et de la Lune, et tout au moins par l'alternance des jours et des nuits. On a même des raisons de supposer que les hommes des mégalithes et ceux de l'âge du bronze avaient remarqué que les jours variaient de longueur et déterminé les deux solstices, c'est-à-dire le jour le plus long et le jour le plus court de

l'année<sup>1</sup>. Que savaient-ils des mouvements de la Lune ? Nous l'ignorons, mais nous voyons son image, ainsi que celle du Soleil, sur des tombes de l'âge du bronze.

Ces premiers points nous permettent, tout au moins, d'affirmer que, parmi les hommes de la protohistoire, il ne dut pas manquer d'observateurs qui s'adonnaient à la contemplation du ciel. Faute de documents, essayons d'établir *a priori* la suite probable, tout au moins possible, des premiers résultats auxquels ils aboutirent. Sans doute n'ont-ils pas tardé à découvrir que toutes les étoiles, y compris le Soleil — et aussi la Lune — sont animées d'un mouvement continu ; que, chaque jour, elles se lèvent ou apparaissent tour à tour à l'orient et s'en vont d'un pas régulier se coucher à l'occident.

Après avoir constaté que l'astre nocturne est entraîné avec toutes les étoiles par un mouvement uniforme de la sphère céleste, ils auront facilement découvert que la Lune se déplace en même temps pour son propre compte, comme si elle possédait en elle-même le principe de son mouvement. Il suffisait de mesurer de l'œil l'intervalle compris entre la Lune et une étoile située du côté de l'orient pour remarquer que la Lune finit par atteindre et même dépasser cette étoile. Des observations du même genre permirent de reconnaître le mouvement propre du Soleil qui, d'ailleurs, illumine le jour, alors que la Lune et les étoiles éclairent la nuit.

La connaissance de ce double mouvement avait d'autant plus d'importance qu'elle allait permettre une double mesure du temps : par mois et par années, la lune mettant quelque 29 jours pour accomplir sa révolution<sup>2</sup>, le soleil mettant un peu plus de 360 jours pour faire le tour du ciel.

La révolution lunaire, ou le mouvement propre de l'astre des nuits, fut relativement facile à saisir, car elle se développe en une période assez courte pour que l'on puisse en garder le souvenir sans grand effort et ses aspects successifs permettent aisément d'en reconnaître les étapes. La Lune passe successivement de la forme d'une faucille à celle d'un

---

1. Cela se déduirait, semble-t-il, de l'orientation de certains alignements.

2. La durée réelle du mois est de 29 jours, 12 heures, 44 minutes, 2.87 secondes.

demi-disque, puis à celle d'un disque entier, pour repasser inversement par les mêmes phases en diminuant graduellement jusqu'à disparition complète. De là à noter que le cours de la lune comporte quatre phases qui se succèdent à intervalles réguliers, il y avait à peine un pas ; mais n'anticipons point<sup>1</sup>. Les premiers observateurs durent voir assez vite que la course du Soleil dans le ciel se fait toujours à travers les mêmes groupes d'étoiles et que la suite de ces groupes ou de ces constellations forme une sorte d'anneau que l'on appelle le zodiaque. Enfin, la mesure des ombres projetées par un gnomon, simple tige dressée dans le champ du soleil, permit de constater que sa course annuelle, c'est-à-dire le parcours du zodiaque, comporte quatre étapes distinctes, marquées par les solstices et les équinoxes.<sup>2</sup>

Lorsqu'on voulut préciser la durée de la révolution lunaire, on put prendre pour point de repère, soit la nouvelle, soit la pleine Lune et l'on admit, après nombre d'observations, que le temps qui s'écoule entre deux Nouvelles Lunes, ou entre deux Pleines Lunes, est approximativement de vingt-neuf ou de trente jours.

Ces hypothèses sont confirmées, dans une très large mesure, par la tradition astronomique des demi-civilisés. La révolution de la lune est la base des mois chez nombre d'entre eux, tels les Esquimaux du détroit de Behring<sup>3</sup>, les Indiens Tlinkits et les Assiniboins<sup>4</sup>. Chez les Ojibways et diverses tribus du peuple Algonquin, le nom de la lune entre dans celui de certains mois ; on appelle le mois de septembre : *la lune de la récolte du riz sauvage*<sup>5</sup>. Le même mot *po* veut dire lune et mois chez les Indiens Tewas<sup>6</sup>.

1. Dans le petit traité *De l'Astrologie* (3-10), attribué à Lucien, l'auteur nous dit que les Ethiopiens ont enseigné les premiers les phases de la Lune ; mais que les Égyptiens, les Libyens et les Grecs portèrent beaucoup plus loin leurs connaissances. Cf. : Lucien, *Œuvres*, trad. Talbot, I, 518-20.

2. Cette connaissance est déjà courante chez les anciens Grecs. Cf. : Aviénus, *Les Phénomènes d'Aratus*, éd. Despois et Saviot, P. 1843, p. 155.

3. E.W. Nelson, ds *XVIIIth Ann. Rep. Am. Bur. of Ethnol.* 234-35.

4. Swanton, ds *XXVIth Ann. Rep. Am. Bur. of Ethnol.* pp. 426-27 ; L. Thomason Denig, ds *XLVIth Ann. Rep. Am. Bur. of Ethn.* p. 416.

5. A.E. Jenks, ds *XIXth Ann. Rep. Am. Bur. of Ethn.* XIX, 1089-90.

6. J.P. Harrington, ds *XXIXth Ann. Rep. Am. Bur. of Ethn.* XXIX, 45 et 62.



Autre et plus directe confirmation : dans les langues anciennes de la famille indo-européenne, le nom du mois est lié à celui de la lune, et ce dernier signifie le *mesureur* du temps<sup>1</sup>. Le sanscrit *mâs* désigne le mois et la lune, de même le zend *mâo*, le grec *mên*, le latin *mensis*. On retrouve le même double sens dans l'ancien irlandais, avec le mot *mios*, en russe avec *miesiatsu*, en polonais avec *miesiac*. En anglais, le mot *month*, en allemand le mot *monat*, (mois) dérivent l'un et l'autre du mot lune : *moon et mond*<sup>2</sup>.

La détermination approximative de la durée de cette période était d'autant plus intéressante qu'elle semblait se diviser naturellement en quatre tranches : de la nouvelle Lune au premier quartier, du premier quartier à la pleine Lune, de la pleine Lune au second quartier et de là à la nouvelle Lune. La durée de la révolution lunaire étant de 29 jours 1/2 et quelque fraction, chaque tranche ne pouvait comporter un nombre exact de jours ; mais on passa outre et l'on admit qu'elle se déroulait en quatre phases de sept jours : la semaine était inventée.

Au reste, tout le Cosmos semblait soumis à la loi des nombres entiers et du nombre sept en particulier. On découvrit que le Soleil et la Lune n'étaient pas les seuls astres errants et qu'il existait cinq autres planètes. On fut même si frappé de cette double manifestation du septénaire que l'on n'hésita pas à établir un rapport entre eux. Par la suite, on donna même à cette fraction du mois un nom qui dérivait du nombre sept : *hebdomas, septimana, settimana, semaine* et l'on admit un rapport intime entre les sept planètes et les sept jours de la semaine. C'est ainsi que chaque jour fut consacré à l'un des astres errants. « En commençant par le Soleil et la Lune, les deux astres les plus apparents, pour finir par Saturne, astre réputé le dernier du monde, on avait : *Solis dies*, dimanche (*Sunday* en anglais, *Sontag* en allemand, etc.), *Lunae dies*, lundi ; *Martis dies*, mardi ; *Mercurii dies*, mercredi ; *Jovis dies*, jeudi ; *Veneris dies*, vendredi ; *Saturni*

---

1. Le prototype de tous les noms indo-européens paraît être le sanscrit *mâna*, mesure en général et plus spécialement *comput* de l'année. A. Pictet, *Les origines indo-européennes*, III, 342.

2. A. Pictet, *loc. cit.*, P. 1877, III, 340-41.

*dies*, samedi (en anglais *Saturday*). Ainsi les noms des langues anciennes ont passé dans presque toutes les langues modernes. »<sup>1</sup>

La durée de la course du soleil à travers les signes du zodiaque fut fixée d'abord à 360, puis à 365 jours ; cette dernière approximation est déjà connue de l'antique Egypte bien des siècles avant l'ère chrétienne. Quoi qu'il en soit de l'époque où cette durée fut précisée, le cours du Soleil détermina la longueur de l'année. D'après Varron, « le mot *Annus*, de *Anus* (cercle), dont le diminutif est *Annulus* (anneau) fut choisi pour désigner l'année, parce que le soleil décrit une espèce de cercle pour revenir au solstice d'hiver, c'est-à-dire à son point de départ »<sup>2</sup>. De la confrontation de l'année solaire et des mois lunaires, on en vint à diviser l'année solaire en 12 mois de trente jours (360 jours), que l'on mit en rapport avec les 12 grandes constellations zodiacales<sup>3</sup>.

Tandis que l'homme réglait ainsi le cours des années ou l'ordre des mois et des jours sur la marche des dieux planétaires à travers le zodiaque, il ne put manquer d'établir un rapport étroit entre la marche de la végétation et la course du Soleil. Le mouvement de la sève commence à manifester ses effets quand les jours allongent et que le Soleil franchit *l'équinoxe de printemps* ; les fruits se montrent aux environs du *solstice d'été*, auquel correspondent les jours les plus longs et les plus chauds de l'année ; la récolte se fait lorsque le Soleil s'éloigne de nous à nouveau et quand on atteint *l'équinoxe d'automne*, époque où les jours redeviennent égaux aux nuits ; enfin la végétation se repose et finit par entrer dans une sorte de sommeil aux environs du *solstice d'hiver*. C'est alors que les jours sont les plus courts. La germination, la maturation des fruits, la récolte et le repos caractérisent les quatre grandes divisions de l'année<sup>4</sup>. Dans

1. F. Hofer, *Hist. de l'Astronomie*, p. 38 ; voir aussi W. de Fonvielle, *Hist. de la Lune*, pp. 69-70. Sur l'ordre des jours de la semaine, Cf. : Arago, *Astronom. popul.*, IV, 650-56.

2. Varron, *De la langue latine*, VI, 8. Même sens du mot *Annus* ds Festus et ds Macrobe.

3. Les Egyptiens et les Grecs admettaient douze mois ; mais les Romains ne comptèrent d'abord que dix mois. Arago, *Astron. popul.* 659-663.

4. Cf. : F. Hofer, *Hist. de l'Astronomie*, pp. 43.44.

la langue rustique des Latins, *Annus* désignait aussi tout ce qui jaillit du sol au cours de l'année<sup>1</sup>.

Mais dès lors que les quatre étapes de la course du soleil, que l'on associait étroitement aux lunaisons, avaient une telle influence sur la végétation et la culture des terres, n'y avait-il pas lieu de se demander si les quatre phases de la lune n'exercent pas, elles aussi, une influence sur tout ce qui a vie sur la terre ? Et nous voici arrivé à la question qui nous préoccupe, à savoir : L'origine probable de la croyance à l'action de la lune sur notre globe terraqué et sur ses habitants.

Dans quel ordre se produisirent les observations et les déductions dont nous venons de faire état dans cette reconstruction hypothétique ? Nous l'ignorons ; mais nous n'avons tablé que sur des résultats acquis dès le début de l'histoire. Toutes les propositions qui nous ont conduits à supposer une influence de la Lune reposent sur des observations relativement élémentaires et s'appuient constamment sur la parenté de la Lune et du Soleil, la similitude de leur rôle, l'analogie de leurs révolutions et de leurs phases. Notre déduction finale n'en est que la conséquence. Au reste, Galien dira encore : *la Lune fait tout ce que fait le Soleil, quoique plus faiblement*<sup>2</sup> — et des centaines de voix le rediront après lui.

### De l'Astrologie antique à l'Astrologie moderne

Tous les primitifs ont considéré le ciel et les astres comme des êtres divins, à commencer par le Soleil et la Lune. Les sorciers, ces prêtres des demi-civilisés, passent tous — ou presque tous — pour connaître les secrets du temps et pour lire dans les astres les menaces ou les promesses de l'avenir. Les préoccupations pratiques, d'ailleurs, paraissent bien primer, pour eux, le soin d'acquérir une véritable connaissance des mouvements célestes. La première science des

---

1. Tacite. *Germania*. 14.

2. *De Diebus criticis*. III, 3. pp. 405-407.

astres ne distinguait pas l'astronomie de l'astrologie et, très vraisemblablement, donnait le pas aux applications magiques et divinatoires.

Pendant longtemps, il n'en fut pas autrement dans l'Antiquité et dans les pays où naquit notre civilisation. Chez les Chaldéens ou les Assyro-Babyloniens, l'étude du ciel était l'une des fonctions essentielles de la caste sacerdotale ; certains temples constituaient de véritables observatoires : telle était la célèbre tour de Babylone, consacrée aux Sept Planètes. Sur toutes les tablettes cunéiformes, les textes astronomiques sont étroitement mêlés aux textes astrologiques.

Diodore de Sicile, qui fut le contemporain de Jules César et d'Auguste, nous permet de nous former une idée générale de leurs doctrines astrologiques.

« Ayant observé les astres depuis les temps les plus reculés, les Chaldéens, dit notre historien, en connaissent exactement le cours et l'influence sur les hommes et prédisent à chacun l'avenir. La doctrine qui est, selon eux, la plus importante, concerne le mouvement des cinq astres que nous appelons *Planètes*, et que les Chaldéens nomment *Interprètes*. Parmi ces astres errants, ils considèrent comme le plus influent celui auquel les Grecs ont donné le nom de *Kronos* (Saturne), et qui est connu des Chaldéens sous le nom de *Hélus*. Les autres planètes portent, comme chez nos astrologues, les noms de Mars, Vénus, Mercure et Jupiter. Les Chaldéens les appellent *Interprètes*, parce que les planètes, douées d'un mouvement particulier que n'ont pas les autres astres, qui sont fixes, et assujettis à une marche régulière (étoiles), annoncent les événements futurs et expliquent aux hommes les bienveillants desseins des dieux. Les observateurs habiles savent, disent-ils, tirer des présages du lever, du coucher et de la couleur de ces astres : ils annoncent aussi les tempêtes, les pluies et les chaleurs excessives. L'apparition des comètes, les éclipses de Soleil et de Lune, les tremblements de terre, sont autant de signes de bonheur et de malheur pour les pays et les nations, aussi bien que pour les rois et les particuliers. Au-dessus du cours des cinq planètes sont placés trente astres, appelés les *Dieux conseillers*, dont une moitié regarde les lieux de la surface terrestre, l'autre moitié les lieux qui sont au-dessous de la terre. Ces *conseillers* inspectent tout ce qui se passe à la fois parmi les hommes et au ciel. Tous les dix jours, l'un d'eux est envoyé comme messager des régions supérieures dans les régions inférieures, tandis qu'un autre part des lieux situés au-dessous de la Terre pour remonter dans ceux qui sont au-dessus. Ce mouvement est exactement défini, et a lieu de tout temps dans une période invariable. »<sup>1</sup>

1. Diodore de Sicile, *Bibliothèque*, II, 30.

D'après cette page remarquable et d'une vérité historique aujourd'hui pleinement confirmée, on pourrait croire que les influences du Soleil et de la Lune étaient jugées moindres que celles des autres planètes. Il n'en est rien. Depuis un temps immémorial, les Chaldéens avaient adopté la semaine de sept jours et avaient consacré ces sept jours, non pas aux cinq, mais aux sept planètes, qu'ils adoraient comme des êtres divins. Pour eux, la Lune et le Soleil n'avaient pas moins d'influence que les autres *Interprètes*, bien au contraire.

Dans le poème babylonien de la *Création*, l'auteur inconnu décrit les œuvres du Seigneur, et arrive au moment où il place la Lune au Ciel :

Il fit briller Sin, il lui confia la Nuit,  
Il le détermina, comme corps nocturne, pour régler les jours.  
Chaque mois, sans cesse, il lui donne la forme d'une couronne :  
« Au début du mois pour briller sur le pays,  
« Des cornes tu montreras, pour déterminer six jours ;  
« Au septième jour, *divise en deux* la couronne ;  
« Au quatorzième jour, mets-toi en face... la moitié ;  
« Lorsque le soleil, dans le fondement des cieux, te...  
« ... partage, et brille derrière lui.  
« ... de la route du soleil fais approcher,  
« A la date X mets-toi en face, sois le deuxième (?) après le soleil.  
« ... un signe, pour venir sur sa route,  
« ... fais approcher et rends le jugement »<sup>1</sup>.

M. Dhorme, à qui j'emprunte cette traduction, nous fait remarquer que la Lune est envisagée ici, non seulement comme réglant le jour avec le Soleil, mais comme indiquant aux autres astres la route du soleil. Rangée parmi les planètes, c'est elle qui les dirige sur la route du zodiaque<sup>2</sup>. A elle aussi de rendre le jugement, c'est-à-dire de régler les influences des autres planètes et sans doute aussi des constellations zodiacales.

Nombreux sont les textes cunéiformes où le rôle de la Lune paraît être de toute première grandeur. De sa conjonction avec le Soleil résultent la paix et la justice dans

1. P. Dhorme, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, Paris, 1907, pp.61-63

2. P. Dhorme, *loc. cit.*, p.62, notes 21 et 24.

toute l'étendue du pays ; de sa rencontre avec Mars découlent, au contraire, des divisions et des guerres ; une certaine année, on crut même pouvoir en conclure à la défaite des Phéniciens<sup>1</sup>. Notons, pour finir, que les Chaldéens savaient calculer les éclipses, de longs siècles avant l'ère chrétienne, et que la première éclipse de lune qu'ils annoncèrent, du moins à notre connaissance, est celle du 10 mars 721 avant Jésus-Christ.

D'après Diodore de Sicile, les prêtres égyptiens s'appliquaient beaucoup à l'arithmétique et à la géométrie, et ces sciences étaient d'un grand secours à ceux d'entre eux qui se livraient à l'astrologie. Il ajoute :

« Il n'y a peut-être pas de pays où l'ordre et le mouvement des astres soient observés avec plus d'exactitude qu'en Egypte. Ils conservent, depuis un nombre incroyable d'années, des registres où ces observations sont consignées. On y trouve des renseignements sur les mouvements des planètes, sur leurs révolutions et leurs stations ; de plus, sur le rapport de chaque planète avec la naissance des animaux ; enfin sur les astres dont l'influence est bonne ou mauvaise. En prédisant aux hommes l'avenir, ces astrologues ont souvent rencontré juste ; ils prédisent aussi fréquemment l'abondance et la disette, les épidémies et les maladies des troupeaux. Les tremblements de terre, les inondations, l'apparition des comètes et beaucoup d'autres phénomènes qu'il est impossible au vulgaire de connaître d'avance, ils les prévoient, d'après des observations faites depuis un long espace de temps. »<sup>2</sup>

Diodore écrit encore que, s'il faut en croire les livres sacrés de l'Egypte, Platon le philosophe, Pythagore de Samos, le mathématicien Eudoxe, Démocrite d'Abdère et Œnopide de Chio ont séjourné aux bords du Nil et que ces grands hommes leur avaient emprunté une grande partie de leurs connaissances<sup>3</sup>. Les prêtres égyptiens prétendaient, en particulier, que Démocrite avait passé cinq ans chez eux et qu'il leur était redevable de la plupart des connaissances astrologiques. Œnopide, également, avait vécu parmi eux et parmi les choses qu'il avait apprises des astrologues égyptiens.

1. A. H. Sayce, *The Astronomy and Astrology of the Babylonians*, London, 1874, p. 220. On y trouve vingt autres textes du même genre, pp. 218-22 et 226-28.

2. *Bibl. Hist.* I, 81, trad. F. Hœfer, P. 1846, I, 91-92. Sur le rôle des prêtres et de l'astrologie auprès des rois d'Egypte, voir : *Bibl. Hist.* I, 73 (ds la trad. I, 83).

3. *Bibl. Hist.* I, 96, trad. Hœfer, I, 107.

tiens, ils citaient : l'orbite que le soleil parcourt, son inclination, et son mouvement, opposé à celui des autres astres, ils disaient la même chose d'Eudoxe, qui s'acquit beaucoup de gloire en introduisant en Grèce l'astrologie et beaucoup d'autres connaissances utiles<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit de ce point, Manéthon, prêtre égyptien, qui vivait 300 ans avant J.-C., écrivit un poème grec en six Livres *Sur les Influences astrales*. On n'y trouve que des calculs de nativité, c'est-à-dire des prévisions astrologiques<sup>2</sup>. Un Alexandrin, le très célèbre Ptolémée, qui vécut deux siècles après J.-C., nous a laissé deux ouvrages dans lesquels, compilateur bien informé, il a recueilli et coordonné ce qui lui semblait le plus assuré dans les traditions égyptiennes et chaldéo-assyriennes. « En aucun endroit, écrit M. Choïnard, il ne parle au nom de son expérience personnelle. » Dans sa *Tétrabible*, Ptolémée traite uniquement des *jugements*, autrement dit des influences des astres, et les cent aphorismes d'astrologie qui constituent son *Centiloque* ne sont que des extraits du premier.

Or, ces deux livres présentent un intérêt capital, car ils ont inspiré, après lui, presque toute la tradition astrologique gréco-romaine et ils ont servi de Bible ou d'Évangile à tous les astrologues qui pullulèrent en Europe depuis la décadence de Rome<sup>3</sup> jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Dans les temps modernes et même pour nos contemporains, Ptolémée est demeuré le grand prophète, pour ne pas dire le Messie des astrologues.

Aussi bien une étude, même superficielle, de la tradition

---

1. *Bibl. Hist.* I, 98. trad. Hœfer, I, 110. Sur ce que les Grecs doivent aux Égyptiens, voir : E. M. Antoniadi. *L'Astronomie égyptienne*. P. 1934, pp 28-29.

2. F. Hœfer. *Hist. de l'Astronomie*, p. 90.

3. L'astrologie gallo-romaine est toute imprégnée des doctrines de l'antiquité grecque et n'a pas ignoré les Alexandrins (Cf. : H. de la Ville de Mirmont, *L'Astrologie chez les Gallo-Romains*, Bordeaux, 1904 ; il en fut de même dans toute l'Europe et en Rhétie en particulier. D'après Jornandès, Boroïsta Diceneus, qui vint de Rome au temps de Sylla, fut le grand instituteur des Goths et, parmi les études auxquelles ils s'appliquèrent sous sa direction, il mentionne celle des influences de la Lune. Jornandès, *Hist. des Goths*, XI.

4. P. Choïnard, qui chercha, de nos jours, à engager l'astrologie sur les routes de la pure observation, traite néanmoins Ptolémée avec une grande révérence et convient de sa longue et toute puissante influence durant tout le Moyen-Âge. Cf. : *Les Précurseurs de l'Astrologie scientifique et la Tradition*, Paris, 1929, p. 31.

astrologique à travers les siècles permet-elle de constater une remarquable continuité de doctrine, et tout particulièrement en ce qui concerne l'influence de la Lune.

Dans sa magistrale étude sur *l'Astrologie grecque*, Bouché-Leclercq écrivait : « L'Astrologie n'est pas une superstition populaire : ses dogmes ont été forgés, en Grèce comme en Chaldée (il aurait pu ajouter : et comme en Égypte) par une élite intellectuelle et défendus par elle, des siècles durant, contre les assauts des dialecticiens »<sup>1</sup>. On est, après lui, fortement tenté de conclure que les croyances de nos paysans, en ce qui concerne l'influence de la Lune, pourraient bien être fondées non sur leurs observations personnelles, mais sur ce qu'ils ont appris de la tradition astrologique, par des voies qu'il nous reste à déterminer.

**Durant de longs siècles  
la foi à l'Astrologie fut absolument générale.  
Les Astrologues des Rois et des Princes,  
de Robert le Pieux à Louis XIV**

Peut-être penserez-vous que les astrologues, étant des hommes de cabinet, ne durent pas avoir une grande influence sur le peuple. A la vérité, à côté des savants à qui s'adressaient les empereurs, les rois et les princes, il y eut toujours des astrologues pour le peuple. En ce qui concerne l'Antiquité, on ne saurait en douter ; je me contenterai, pour fournir une idée plus précise au lecteur, de rappeler ce que nous dit Juvénal en sa sixième *Satire*. Après avoir montré le crédit des Chaldéens (entendez des astrologues) auprès des femmes de son temps, il ajoute :

« Pauvre, elle circulera autour du cirque, abordera le devin, lui présentera la main et le front, quand il le lui demandera par un claquement de lèvres. Riche, elle appellera à grands frais un augure du fond de l'Inde ou de la Phrygie ; elle consultera quelque astronome consommé, ou ces vieillards chargés de purifier les lieux publics frappés de la foudre. C'est au cirque et sur le rempart que s'agitent les destinées populaires. C'est là, auprès des tours de bois et des colonnes terminées en dauphins, que

---

1. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie Grecque*, P. 1899, p. 66, note.



la plébéienne qui n'a jamais étalé l'or sur son cou s'enquiert si elle ne doit pas épouser le fripier, après avoir répudié le cabaretier. »<sup>1</sup>

Même en ce qui concerne les temps modernes, il est bien difficile d'esquisser une histoire de l'astrologie populaire, faute de documents. Le peuple, il est vrai, suit la mode et l'opinion des classes supérieures, de même que les nobles et les gens de cour modèlent leurs actes et leurs propos sur ceux du roi. La façon dont l'astrologie fut reçue et révérée par nos rois<sup>2</sup>, jusqu'aux abords de la Révolution française, nous permettra de concevoir ce que fut une croyance, en France, dans tous les milieux, durant une dizaine de siècles. Au reste, cette revue, même rapide, ne manquera pas de nous révéler maints faits curieux et éminemment suggestifs.

Le roi Robert le Pieux (996-1031) avait à son service un astrologue, Guido Aretinus. Et d'aucuns ont prétendu qu'il prédit l'orage épouvantable qui eut lieu le jour du couronnement de son successeur Henri I<sup>er</sup> (1031-1060)<sup>3</sup>. Louis VII le Jeune appréciait fort les astrologues et tenait en grande estime Maître Germain de Saint Sire, archidiaque de Paris, qui lui annonça la longue Guerre (plus de cent ans), qui éclaterait bientôt entre lui et le duc de Normandie. Le même prince ayant consulté Guillaume l'Espagnol, l'ami de Pierre Lombard, sur l'éclipse du 11 juillet 1154, se décida à épouser, la même année, Constance de Castille<sup>4</sup>. En 1166, lorsque sa troisième femme, Alix de

1. *Satires*, VI, 583-92.

2. Nous ne nous occuperons ici que des rois de France ; mais cette croyance était répandue dans toute l'Europe. On peut consulter sur ce point : Luc Gauric, *Catalogus imperatorum ac regum et principum qui artem astrologicam amant*, Anvers, 1580, et surtout l'ouvrage de Symon de Pharès, *Recueil des plus célèbres astrologues*, Paris, 1929. Et comme ce dernier auteur s'arrête vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, j'ajouterai que Thurneisen, qui vivait à la cour de Berlin dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait une telle réputation d'astrologue, « qu'il ne naissait presque pas d'enfants dans une famille distinguée d'Allemagne, de Pologne, de Hongrie, de Danemark, même d'Angleterre sans qu'on lui envoyât sur-le-champ un exprès, qui lui annonçait le moment précis de sa naissance. Il lui arrivait souvent trois et jusqu'à dix ou douze messages à la fois, et il finit par être tellement surchargé de besogne qu'il fut obligé de prendre des associés et des commis ». C. Flammarion, *Hist. du Ciel*, P. 1872, p. 427.

3. Symon de Pharès, *loc. cit.*, p. 173.

4. Symon de Pharès, *loc. cit.*, p. 185.

Champagne, donna le jour à Philippe de France, le roi fit faire l'horoscope de celui-ci par son astrologue en titre, Michel de Pompadour<sup>1</sup>. Philippe-Auguste n'eut pas moins d'estime que son père pour les astrologues. Richard de Hautefeuille lui annonça le schisme qui devait troubler son règne et Guillaume de Paris lui prédit que sa femme, Isabelle de Hainaut lui donnerait un fils<sup>2</sup>. Louis VIII se montra moins crédule et ne voulut pas ajouter foi aux dires de Bonet de Perpignan, qui essaya vainement de le détourner de ses voyages d'outre-mer<sup>3</sup>. Le saint roi Louis IX, pendant quarante-quatre ans, eut à son service Maître Germain de Paluau, médecin et astrologue, à qui il demanda de tirer les horoscopes de ses trois fils et de ses quatre filles<sup>4</sup>. Philippe le Hardi consultait aussi les astrologues<sup>5</sup>. Quant à Philippe le Bel (1285-1314), il eut à ses gages Pierre de Jenne, qui lui annonça la fin des Templiers, puis Germain de Louvain, astrologue renommé qui demeura au service de Louis X, son successeur<sup>6</sup>. Philippe le Long (1316-1322) donna toute sa confiance à Maître Eustache de Bon Vueil, protonotaire apostolique, « habile ès jugements d'astrologie », et lui demanda de rédiger les « nativités » de ses quatre filles. Il le consultait continuellement. Parfois, il s'adressait aussi à un autre protonotaire apostolique, Maître Mainfroy de l'Isle-en-Jourdain<sup>7</sup>. On peut donc dire, sans exagération, que tous les Capétiens directs furent plus ou moins férus d'astrologie.

Les Valois ne furent guère moins persuadés de la vérité des révélations tirées de l'aspect des astres. Le sage roi Charles V (1364-1380) ne prenait aucune détermination sans avoir recours à l'astrologie. Du Guesclin fut pourvu, par ses soins, d'un astrologue en titre, pour le guider dans ses dispositions stratégiques. Désireux de s'instruire parfaitement en une science qu'il estimait plus nécessaire aux souverains

---

1. Symon de Pharès, *loc. cit.*, p. 188.

2. Symon de Pharès, *loc. cit.*, pp. 189 et 191.

3. Symon de Pharès, *loc. cit.*, p. 191.

4. Symon de Pharès, *loc. cit.*, pp. 199-200.

5. Symon de Pharès, *loc. cit.*, p. 4.

6. Symon de Pharès, *loc. cit.*, pp. 206 et 211.

7. Symon de Pharès, *loc. cit.*, pp. 224-25 et 208.

qu'à tout autre, il fit venir d'Italie Thomas de Pisan, père de la savante Christine<sup>1</sup>. Vers la fin de sa vie, il fit construire, rue du Pont-Saint-Jacques, une maison qu'il nomma *Collège de Maître Gervais*, du nom de son premier médecin, et ce, pour qu'il y pût enseigner l'astrologie. C'est à l'adresse de ce prince que le célèbre Jean Gerson écrivit son *Traité contre les Astrologues*<sup>2</sup>. Alexis Volant, médecin et astrologue, fut un des familiers de Charles VI (1380-1422)<sup>3</sup>. Charles VII (1422-1461) eut deux astrologues en titre : Maître Loys de Langle, qui lui avait prédit la défaite des Anglais à Formigny (18 avril 1450) et Maître Jean Coleman d'Orléans. Il assurait au premier une pension de 400 livres et nous savons que le second était largement rétribué. Notons, en passant, que ce dernier devint ladre pour avoir contemplé avec trop d'assiduité la lune, alors qu'elle était en son plein<sup>4</sup>.

Angelo Cattho, archevêque de Vienne et aumônier de Louis XI (1461-1483), avait conquis les bonnes grâces de ce prince par son habileté dans la « *généthliaque* »<sup>5</sup>. Ce monarque en consultait bien d'autres ; l'influence des astrologues balançait, auprès de lui, celle de Tristan l'Hermite, des Olivier le Daim, et des Coictier. Citons Pierre Chomet et Jacques Lhoste, Jean d'Orléans et Jacques Cadot, mentionnés dans les comptes royaux, les uns comme médecins et « astrologiens », les autres comme « astrologiens » et chirurgiens du roi<sup>6</sup>. Ayant appris que Symon de Pharès tenait « étude ouverte d'astrologie » et « répondait à toutes questions », Charles VIII (1483-1498) se rendit à son domicile en la fête de Toussaint et y retourna plusieurs jours<sup>7</sup>. Par la suite, il en fit son astrologue en titre.

Catherine de Médicis, épouse d'Henri II, ajouta une foi entière aux horoscopes de Luc Gauric (1476-1558). Ce célè-

1. C. Flammarion, *Hist. du Ciel*, P. 1872, p. 417.

2. Symon de Pharès, *loc. cit.*, p. 223 ; M. Rollet, *Médecins Astrologues*, Paris, 1910, p. 163 ; A. Franklin, *Les Médecins*, Paris, 1912, p. 81.

3. Symon de Pharès, *loc. cit.*, pp. 235-36.

4. Symon de Pharès, *loc. cit.*, pp. 258-59.

5. On dénommait ainsi l'art de dresser un horoscope.

6. A. Franklin, *Les Médecins*, pp. 81-82. *Voy. Archives Historiques* (1889), I, 362.

7. Symon de Pharès, *loc. cit.*, p. 257.

bre astrologue italien fut protégé par plusieurs papes : Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III ; il mourut évêque de Civita-Castellana par la grâce de ce dernier<sup>1</sup>. Après la mort du roi, Catherine fit construire l'hôtel de Soissons, dans lequel elle fit ériger un observatoire astrologique. Durant toute la dernière partie de son existence, elle ne cessa d'interroger les astres<sup>2</sup> et son engouement était partagé par toutes les dames de sa cour. « Au rapport du Père Delrio qui dit en avoir été témoin, elles n'auraient pas osé entreprendre quoi que ce soit sans avoir auparavant consulté les astrologues, qu'elles appelaient leurs *Barons*. »<sup>3</sup>

L'astrologie ne déclinera que sous le règne des Bourbons. Néanmoins, « Henri IV lui-même, le fin et sceptique Béarnais, doit figurer sur cette liste des adeptes de la science astrologique. Au moment de la naissance du Dauphin, il chargea de son horoscope le docteur Roch Le Baillif, sieur de la Rivière, et cette opération fut plus tard récompensée par le titre de premier médecin du roi »<sup>4</sup>. Que pensait, au juste, Henri IV de l'influence des astres ? Je ne sais ; je noterai toutefois que, lors de son mariage en 1572 avec Marguerite de Valois, fille de Catherine de Médicis, Maître Bernard Abbatus publia une *Prognostication* en sa faveur et s'intitulait à cette occasion Docteur médecin et astrologue du très chrétien Roi de France<sup>5</sup>. J'ajouterai encore que le Béarnais ne s'opposa point à ce que, dès son enfance, Louis XIII reçût le surnom de *Juste*, parce qu'il était né sous le signe de la Balance<sup>6</sup>.

1. E. Defrance, *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens envoûteurs*. Paris, 1911, pp. 52-65. Sur les autres astrologues de la reine, G. Simeoni, M. Nostradamus, N. Simi, Cosme Ruggieri, Oger Ferrier, voir : A. Franklin, *Les Médecins*, pp. 82-84 et E. Defrance, *Catherine de Médicis*, pp. 68-99 ; 115-24.

2. H. Sauval, *Histoire et recherches des Antiquités de Paris*, Paris, 1724, T. II, p. 213 ; M. Felibien, *Histoire de la Ville de Paris*, Paris, 1715, II, 1113.

3. J.-B. Thiers, *Traité des Superstitions*, I, 244.

4. A. Franklin, *Les Médecins*, p. 84.

5. Voici le titre complet de cet opuscule : « *Prognostication touchant le mariage du très honoré et très aimé Henry, par la grâce de Dieu Roi de Navarre, et de très illustre princesse Marguerite de France, calculé par Maître Bernard Abbatio, docteur médecin et astrologue du très chrétien Roi de France.* » Cette prognostication fut d'ailleurs complètement contredite par les événements. Cf. : C. Flammarion, *Histoire du Ciel*, pp. 422-23.

6. Voltaire, *Essai sur les mœurs, ds Œuvres*, éd. Beuchot, XIX, p. 267.

Les astrologues exerçaient alors un métier aussi honoré que fructueux. Dans toute bonne maison, le père eût cru faillir à un devoir sacré s'il n'avait fait dresser l'horoscope de chacun de ses enfants, au moment de leur naissance. Héroard écrit dans son *Journal* : « Le sieur Pietro Alsense, commandeur de Naples, Sicilien, vint voir (le petit Louis XIII) ; il avait fait sa nativité. Puis je le menai voir Monsieur pour faire la sienne. » Lors de la naissance de Louis XIV, on eut soin, dit Voltaire, d'appeler, dans la Chambre même de la reine, un astrologue, chargé de tirer l'horoscope du nouveau-né. Cet astrologue était le savant Jean-Baptiste Morin, à qui l'on doit les premières recherches sérieuses sur la détermination des longitudes, et qui occupa la chaire de mathématiques au Collège de France. Les plus grands seigneurs venaient lui demander de dresser leur horoscope et c'est lui que Molière mit en scène, dans *Les Amants magnifiques*, sous le nom de l'astrologue Anaxarque. Vautier, premier médecin de Louis XIV, eut l'idée de faire créer en sa faveur une charge d'astrologue de la Cour, qui eût été adjointe au premier médecin du roi. Il ne fut pas donné suite à ce projet. D'ailleurs Vallot, successeur de Vautier, était adepte trop fervent et trop éclairé de la science astrologique pour avoir besoin qu'on lui vînt en aide. Au début de chaque année, il annonçait au roi quelles seraient, pendant le cours des douze mois, les principales maladies à redouter « prédictions fondées, disait-il, sur son expérience et sa connaissance des astres ». <sup>1</sup>

Bien que je me sois limité à la France, à ses princes et à ses rois, il ne faudrait pas croire — permettez-moi de le redire — qu'il se soit agi d'une crédulité propre aux Français. En plein XVII<sup>e</sup> siècle Kepler, le grand Kepler, tirait l'horoscope du duc de Friedland et donnait, d'après les astres, une consultation en règle sur la guerre qui menaçait d'éclater entre le Pape et la République de Venise<sup>2</sup>.

Notre La Fontaine savait bien qu'il s'agissait d'une croyance qui débordait largement la France, témoins ces vers impératifs :

Charlatans, faiseurs d'horoscopes  
Quittez les cours de l'Europe<sup>3</sup>.

Dans ces conditions, on conçoit fort bien que l'aristocratie et la bourgeoisie aient été dominées par la foi en l'influence des astres : le courant venait de trop haut et la

1. A. Franklin, *Les Médecins*, pp. 213-15.

2. M. Faye, *Sur la Météorologie cosmique ds Ann. du Bur. des Longitudes pour 1878*, p. 622.

3. *Fable XIII* du Livre II.

largeur de ses flots était trop grande. Mais comment le peuple aurait-il échappé à cette croyance, alors que, par manque de critique et par la pente de son imagination, voire par sa sensibilité impulsive, son âme fut toujours ouverte à toutes les crédulités ? Peuple et bourgeois, princes et rois, tout le monde respirait la même atmosphère — et le peuple sans la moindre retenue.

**Les principes mêmes de l'Astrologie  
sont d'origine magique  
et, de ce chef, admirablement adaptés,  
non seulement à la mentalité primitive,  
mais à la mentalité populaire**

L'emprise possible de la doctrine astrologique sur l'esprit du peuple vous semblera sans doute suffisamment démontrée. Reste à connaître les voies par lesquelles lui parvint la doctrine de l'action de la lune. Avant de les examiner, je tiens à faire une remarque à laquelle j'attache une grande importance.

La connaissance de l'astronomie, ou des mouvements des astres et de leurs lois, est essentiellement une science d'observation ; mais il n'en est pas de même de l'astrologie. Certes, elle est censée reposer, elle aussi, sur des faits et des observations ; mais elle s'appuie, avant tout, sur des principes d'ordre purement magique, d'où son caractère de science occulte.

Il est assez difficile de savoir quels sont ces principes — car ils sont rarement formulés. Les astrologues s'appuient sur eux comme sur des postulats et n'éprouvent pas le besoin de les justifier.

Tout d'abord, ils admettent que toutes les parties du monde sont interdépendantes et l'on ne peut que les approuver sur ce point ; mais ils ont une façon très particulière d'envisager les liaisons qui rattachent la vie de notre Monde sublunaire à l'activité du Ciel et aux mouvements des astres. Pour eux, le monde et les astres constituent un immense

organisme ; aussi bien leurs mouvements doivent-ils être considérés comme des manifestations de la vie universelle<sup>1</sup>.

De là, malgré sa mystérieuse obscurité, cet aphorisme fameux parmi les occultistes :

*Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.*

Primerose, cherchant à saisir la pensée directrice des astrologues, l'expose ainsi : « Il est constant et hors de toute dispute que *les choses supérieures gouvernent les inférieures* et que celles dont le mouvement est déterminé, comme celui des choses sublunaires, doivent être gouvernées par les premières, qui sont dans un perpétuel mouvement, comme sont les astres. »<sup>2</sup> Ce que l'on peut traduire par ces formules :

*Le souffle vital d'en haut*

*Commande à tous les souffles de vie d'en bas.*

*Les mouvements des choses supérieures*

*Gouvernent les mouvements des choses inférieures.*

Or, il est facile de voir que ces deux axiomes se ramènent au *principe de similitude*, qui est l'un des principes fondamentaux de la magie :

*Le semblable agit sur le semblable.*

ou encore :

*Le semblable engendre le semblable.*

En réalité, ce principe, purement analogique, est à la base de tous les postulats astrologiques et de tous leurs corollaires. Je ne puis ici les énumérer tous. Les deux suivants ont, semble-t-il, une particulière importance. Voici le premier :

*Toute vie qui commence ici-bas sera déterminée dans son orientation et dans les grandes lignes de son déroulement par l'état du ciel, au moment même où elle commence.*

Cet axiome est à la base de toute l'astrologie généthliacque et, sans lui, on devrait renoncer à tirer des horoscopes. Voici le second :

---

1. Cf. : Plutarque : *Du Visage qui se voit dans la Lune*, 15. Voir aussi, dans le même traité, le paragraphe 25, où la Lune et le Soleil sont considérés comme des animaux.

2. *Traité de Primerose sur les erreurs vulgaires*, Lyon, 1689, p. 100.

*Tout commencement ou tout renouveau dans le Ciel engendre nécessairement un commencement ou un renouveau sur la Terre.*

ou encore :

*Les commencements d'en haut commandent tous les commencements d'en bas.*

Le début de chaque période astronomique : jour, semaine, mois, saison, année, doit nécessairement peser sur tout ce qui commence au même moment sur la terre. De là l'importance de la *nouvelle* année et de la *nouvelle* lune, ainsi que nous le verrons par la suite.

Ces postulats et ces corollaires, avant d'avoir été reçus par les astrologues, le furent par les Primitifs et le sont encore par le populaire, dans les pays civilisés. Le peuple reçoit volontiers et sans hésitation les principes de l'astrologie, car ils répondent, chez lui, de façon plus ou moins obscure, à tout un ensemble de conceptions élémentaires caractéristiques des esprits sans culture scientifique ou sans formation critique.

### **Des voies de propagation de l'Astrologie et spécialement de la doctrine de l'influence de la Lune**

La possibilité d'une propagation de la doctrine de l'influence de la Lune étant, je l'espère, désormais hors de doute, il ne me reste plus qu'à indiquer comment cet enseignement passa de la bouche des astrologues aux oreilles du peuple.

Dès l'Antiquité la plus reculée, les laboureurs et les jardiniers, les pasteurs et les éleveurs, nous l'avons déjà dit, durent tenir compte des saisons et des lunaisons. D'où la naissance d'une tradition météorologique et d'une tradition agronomique qui prétendaient enseigner à tous ceux qui cultivent la terre ou élèvent des animaux, non seulement à prévoir le temps, mais à choisir les époques les plus favorables pour planter ou semer, cueillir ou couper, conduire les animaux à la saillie, les tondre, les abattre, etc. Les prochains



chapitres seront consacrés à l'examen de la *tradition météorologique* et de la *tradition agronomique*.

La vie de l'homme, de son côté, subit puissamment l'action des astres au moment de la conception et de la naissance, et sa santé, tout le long de sa vie, subit leur influence. Le médecin ne peut donc pas se passer de la connaissance du Ciel — et c'est surtout par lui que l'astrologie s'introduisit auprès des grands. Nous étudierons longuement cette *tradition médicale*.

La vie des animaux, des plantes et même des pierres ne saurait échapper, pas plus que celle de l'homme, à l'action de la Lune. De là tant de croyances et même de pratiques que nous devons passer en revue.

Cette multiple analyse, constamment maintenue sur le terrain historique, nous permettra de concevoir comment l'astrologie conquiert le peuple même et fit, au long des siècles, partie de son bagage scientifique.

On aurait pu croire, *a priori*, que l'Eglise combattit la tradition astrologique. Pour nous en assurer, nous examinerons quelle fut l'attitude de l'Eglise en face de l'astrologie, ce qu'elle en rejeta et ce qu'elle en accepta ; et nous établirons qu'elle a puissamment contribué à fortifier la foi en l'influence de la Lune.

Enfin, il nous faudra signaler, à partir de l'invention de l'imprimerie, le rôle des almanachs. On ne saurait l'exagérer, car il dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Nous essaierons donc de rendre sensible ce que fut la *tradition des almanachs*.

Grâce à cette étude concrète, on verra clairement que, pour expliquer le fait actuel, la croyance présente, il est indispensable d'interroger le passé. La tradition — son nom l'indique — y plonge ses plus profondes et ses plus fortes racines : c'est là qu'il faut chercher quelques-unes de ses causes essentielles.

A ceux qui seraient tentés de traiter cet espoir de présomptueux, avant d'avoir suivi jusqu'au bout ma démonstration, je rappellerai une page de Montaigne ; elle leur permettra d'escompter qu'ils ne perdront pas leur temps, et que leur

application à me suivre aura grand'chance d'être récompensée :

« Les opinions des hommes sont reçues à la suite des créances anciennes, par autorité et à crédit, comme si c'estoit religion et loy. On reçoit comme un jargon ce qui est communément tenu : on reçoit cette vérité avec tout son bastiment et attelage d'argumens et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun, à qui mieux mieux, va plaçant et confortant cette créance reçue, de tout ce que peut sa raison, qui est un util (outil) souple, contournable et accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde et se confit en fadesses et en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doute de guère de choses c'est que les communes impressions, on ne les essaye jamais ; on n'en sonde point le pied ou giste la faute et la faiblesse ; on ne débat que sur les branches ; on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu. On ne demande pas si Galien a rien dit qui vaille, mais s'il a dit ainsin ou autrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contrainte de la liberté de nos jugemens, et cette tyrannie de nos créances, s'estandit jusques aux escholes et aux arts. »<sup>1</sup>

Et s'il en est ainsi parmi les savants, comment s'étonner que tant de pauvretés, soi-disant scientifiques, aient été reçues et transmises par tant de gens sans étude, de diverses conditions et particulièrement par tant de gens du peuple ?

---

1. *Essais*, II, 12, éd. Pierre Villey, II, 283.

## CHAPITRE I

### De l'influence de la Lune d'après la tradition météorologique

Les demi-civilisés tirent des pronostics météorologiques de l'aspect de la Lune et, pour n'en citer qu'un exemple, les Indiens Tewa, du Nouveau Mexique, savent que la lune entourée d'un halo annonce la pluie<sup>1</sup>. Chez les peuples incultes, ce sont les hommes-médecines ou les sorciers, c'est-à-dire les savants, qui ont établi ces pronostics. Ayant charge du temps — on leur demandait de le modifier lorsqu'il était défavorable —<sup>2</sup>, ils durent nécessairement s'adonner à l'observation du Ciel ; on peut donc présumer qu'il en fut ainsi chez les hommes de la protohistoire. Mais nous n'avons

---

1. J.-P. Harrington, ds *29th Annual Rep. of Amer. Bur. of Ethnol.* XXIX, 48.

2. Les *shamans* ou sorciers, chez les Esquimaux du détroit de Behring, ont des rites et des cérémonies pour faire changer le temps. E. W. Nelson, ds *18th Ann. Rep. of Amer. Bur. of Ethn.* XVIII, 431-32. Les prêtres du paganisme, les prophètes juifs usaient de moyens semblables. Dans le christianisme, nombre de saints ont pouvoir sur la pluie et leur culte comporte des rites et des cérémonies qui rappellent étroitement rites et cérémonies de l'Antiquité païenne. On en verra un exemple topique ds : P. Saintyves, *De l'immersion des idoles antiques aux baignades des statues saintes dans le Christianisme*, in *Rev. de l'Hist. des Religions* (1933) CVIII, 144-192.

pas besoin de remonter aux premières idées de l'humanité pour résoudre le problème qui nous intéresse ; il suffira de comparer les traditions orales des peuples modernes, en pays civilisé, avec des doctrines de l'Antiquité classique sur ce même sujet<sup>1</sup>. Quelles que soient les sources de la tradition gréco-romaine, il nous est facile de rechercher si elle a survécu, dans quelles conditions et par quels moyens.

### Des pronostics que les Anciens tiraient de l'observation de la Lune

La tradition météorologique des Anciens est déjà complexe et comporte, d'une part, tous les pronostics que l'on tire des aspects changeants de la lune, de sa couleur, de la netteté de son dessin, de la luminosité de son disque et, d'autre part, la croyance à l'action dominatrice de la Lune, à certains jours du mois ou de l'année. Aratus de Soles (270 av. J.-C.), dans une page capitale, condense l'essentiel de la tradition antique :

« Observez donc d'abord la lune avançant ses deux cornes : le soir diversifie beaucoup sa lueur en différents temps. Elle prend, en croissant, des apparences fort variées, les unes le troisième, les autres le quatrième jour, et par elles vous pouvez juger de la température du mois qui commence. Car si elle est bien effilée et claire le troisième jour, elle sera sereine ; si elle est fine et presque rouge, elle présage les vents ; si ses bords ne se terminent pas net, et que ses cornes ne soient pas bien pointues, mais que sa lueur au troisième jour soit faible, c'est signe que le vent viendra du midi, ou que la pluie est près de tomber. Si, dans le troisième jour, ses deux cornes n'éprouvent aucun changement et qu'elle ne brille pas par le haut, mais que les pointes de son croissant s'inclinent également droit de part et d'autre, les vents du soir s'élèveront pendant cette nuit ; mais si c'est dans son quatrième jour qu'elle a cette apparence, elle désigne de la pluie amassée dans l'air ; et si la corne supérieure du croissant est abaissée, attendez-vous à un vent du nord. Si, au contraire, cette corne se relève, vous aurez un vent du midi ; si quand, le troisième jour, elle montre un cercle entier, elle est pleinement rouge, il surviendra un orage qui sera d'autant plus grand que le rouge qui la colore sera plus fort.

1. Je ne pense pas que, sur ce point, l'Europe soit redevable à l'antique Orient, bien que les Chinois aient toujours enseigné que la lune est la prophétesse du temps. Cf. : J.-M. de Groot, *Les fêtes annuelles célébrées à Emouï*, II, 513.

« Considérez pareillement la lune quand elle est pleine, et lorsqu'elle est dichotome (à moitié), quand elle est croissante et lorsqu'elle va reprendre ses cornes ; vous trouverez encore, dans sa couleur, des annonces de la température du mois, quel qu'il soit. Car si elle est pure, vous aurez du beau temps ; si elle est rouge, vous n'aurez que des vents et si elle est plus ou moins obscurcie et terne, vous pouvez prévoir de la pluie.

« Ces annonces ne se font pas tous les jours seuls comptent le troisième jour et le quatrième avant la dichotomie ou avant la pleine lune. On atteint bientôt le dernier quart du mois et, après le troisième, on compte de la fin. Il faut examiner si la lune est alors entourée de deux ou trois cercles, ou même d'un seul ; le cercle unique est un signe variable ; si le cercle n'est pas bien formé, il y aura du vent ; s'il est faible, on aura du calme ; un double halo annonce de l'orage ; un troisième cercle plus sombre et plus déchiré précède la tempête. Tels sont les présages que vous pouvez tirer de la lune pour le mois. »<sup>1</sup>

Au début de l'ère chrétienne, le poème d'Aratus fut traduit en latin par Germanicus César<sup>2</sup>, neveu de Tibère, et de nouveau par Avienus, dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle. Aratus inspira toute la tradition romaine, aussi bien littéraire que scientifique. Virgile nous en est d'ailleurs témoin. Il s'adresse en ces termes aux laboureurs.

« Si tu es attentif au cours régulier du soleil et de la lune, jamais tu ne seras trompé sur le temps du lendemain, et tu ne te laisseras pas prendre à la sérénité perfide de la nuit. Si le premier jour où la lune, rassemblant sa lumière, reparaît à l'horizon, son croissant obscurci laisse par moments les cieux s'assombrir, alors de grandes pluies menacent les laboureurs et les matelots. Mais si le front de Phœbé s'est coloré d'une pudeur virginale, crains le vent ; toujours le vent enflamme le beau visage de Phœbé. Si le quatrième jour (c'est ton plus sûr indice), la lune se lève claire et pure, et si les pointes de son croissant ne sont pas émoussées, ce jour et tous les jours suivants, jusqu'à la fin du mois, seront sans pluie et sans vent ; et les matelots, sauvés de la tempête, acquitteront sur le rivage leurs vœux à Glaucus, à Panope, et à Mélicerte. »<sup>3</sup>

C'est surtout dans Pline (23-79), mort près de cent ans après Virgile, que la tradition romaine s'exprime complète-

1. *Les Phénomènes* d'Aratus de Soles et de Germanicus César, trad. Halma, Paris, 1821, in-4°, pp. 29-31. Théophraste, autre témoin de la tradition grecque, fournit des indications analogues. Cf. *De Signis pluviarum*, I, 5 et 8.

2. Germanicus César naquit quinze ans avant Jésus-Christ et mourut dix-neuf ans après.

3. *Géorgiques*, I, 424-27. On croyait que Glaucus, en compagnie de monstres marins, visitait chaque année toutes les côtes et les îles de la Grèce et prédisait ce que seraient les saisons prochaines (Ovide, *Métam.*, III, 906 sq). Panope et Mélicerte, autres dieux marins ; le dernier fut, par la suite, dénommé Palæmon.

ment ; il commence par évoquer la pratique égyptienne, mais visiblement s'inspire d'Aratus :

« Si la lune se lève resplendissante d'une lumière pure, on pense qu'on aura du beau temps ; si elle est rouge, du vent ; si elle est noire, de la pluie. Au cinquième jour, les cornes du croissant annoncent toujours, émoussées, de la pluie ; droites et aiguës, du vent, surtout au quatrième jour. Allongée en une pointe raide, la corne septentrionale présage le vent du nord, la corne inférieure le vent du midi ; droites toutes deux, elles présagent une nuit venteuse. Si, au quatrième jour, elle est entourée d'un cercle rutilant, elle avertit qu'il y aura vents et pluies. On lit dans Varron ce qui suit : Si au quatrième jour la lune a les cornes droites, elle présage une grande tempête en mer, à moins qu'elle n'ait autour d'elle une couronne, et que cette couronne ne soit nette ; car ce signe annonce qu'il n'y aura pas d'orage avant la pleine lune. Si, dans son plein, la moitié du disque est claire, c'est l'annonce de jours sereins ; si elle est rouge, de vents ; si elle est blanchâtre, de pluies. Si un brouillard environne le disque nuageux, on aura du vent du côté où le cercle se rompra ; si le cercle est double, la tempête sera plus forte, et encore plus si les cercles sont au nombre de trois, ou noirs, interrompus et disjointes. Si la nouvelle lune se lève avec la corne supérieure noirâtre, il y aura des pluies au décours ; si c'est la corne inférieure, avant la pleine lune ; si cette noirceur est au milieu, pendant la pleine lune. Si, pleine, elle est entourée d'un cercle, elle annonce du vent du côté où ce cercle sera plus brillant ; une tempête terrible si, dans le lever, les cornes du croissant sont grosses. Si, le Favonius soufflant, elle ne se montre pas avant le quatrième jour, elle sera orageuse pendant tout le mois. Si, au seizième jour, elle paraît très enflammée, c'est un présage de tempêtes violentes. »<sup>1</sup>

Dans ces textes caractéristiques de la tradition gréco-romaine se mêlent deux séries d'indications, dont les unes sont relatives aux divers aspects de la lune et dont les autres attribuent une particulière importance à certains jours du mois lunaire. Pour la commodité de l'exposé, nous allons examiner tout d'abord ce qui a survécu des pronostics tirés de l'aspect de la Lune.

### **Des prévisions que les Modernes ont tirées du dessin et de la couleur de la Lune**

Dérouler tous les nœuds de la chaîne qui relie les croyances des Modernes aux enseignements de l'Antiquité est

1. Pline, *H. N.*, XVIII, 79.

impossible ; nous nous contenterons de donner quelques textes démonstratifs, datant de la période qui va du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours.

Ambroise Paré écrit au chapitre second de son *Livre des Animaux* :

« Quand la lune est rouge, elle signifie vents ; pâle, elle signifie pluies ; claire, beau temps<sup>1</sup>. »

C'est peut-être là un simple écho de la tradition populaire du XVI<sup>e</sup> siècle ; mais c'est aussi la traduction presque littérale d'un vers imité d'Ovide par quelque clerc de notre Occident :

*Pallida luna pluit, rubicunda flat, alba serenat*<sup>2</sup>.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Olivier de Serres nous donne une idée assez complète des opinions qui avaient cours dans la France d'alors :

« On tire de la lune pronostics généraux des temps universellement reçus, et jusques à nous conservés, en (d'après) la doctrine des Anciens. Au quatrième jour après sa conjonction avec le Soleil, elle donne indice de la température du reste de cette lunaison, c'est-à-dire, tel temps qu'aura fait ou au matin, ou à midi, ou au soir : tel temps fera le demeurant du mois ; ou au premier quartier ; ou en pleine Lune, ou au second quartier. Davantage si, au Croissant, la corne d'en haut se montre plus obscure que l'autre, c'est signe qu'il y aura pluie vers le premier quartier : si c'est la corne d'en bas, au dernier quartier ; et si au milieu, quand elle sera en son plein. Chacun soir, par l'aspect de la Lune, se peut connaître quel temps fera le lendemain, en quel degré qu'elle se trouve, en croissant ou décroissant : Si donc la corne qui regarde en haut est droite et aiguë plus que l'autre, le vent de bise ou de septentrion soufflera le lendemain ; et si la corne d'en bas est plus droite et aiguë, ce sera le vent de Midi. Cet indice est remarquable en la couronne de la Lune appelée des Latins *Halo*, qui se fait quand il apparaît un cercle petit ou grand à l'entour du corps de la Lune, et lequel signifie indifféremment bon ou mauvais temps : bon, s'il s'évanouit de tous côtés, mauvais s'il se rompt : commençant le vent à souffler du côté qu'il se rompra. Que s'il y a plusieurs de ces cercles à l'entour de la Lune, et qu'ils se rompent en divers endroits est presque assurance de prochaine tempête. La pâleur de la Lune promet la pluie, sa rougeur le vent, et sa clarté, le beau temps. Sur quoi on dit communément :

1. Cf. *Œuvres*, éd. Malgaigne, III, 739.

2. On lit dans Ovide : *Pallida virgo cupit, rubicunda dat, alba recusat*. Au reste, cette imitation a peut-être été suggérée par les rapports supposés qu'entretiennent la lune et la femme.

*Le rouge soir et blanc matin*  
*Font réjouir le pèlerin. »<sup>1</sup>*

Que ces considérations s'inspirent de l'enseignement des Anciens, on n'en saurait douter ; l'auteur en fait d'ailleurs l'aveu et tout lecteur aura reconnu l'influence du vieux texte de Pline. Au reste, cet ensemble de croyances n'est point particulier à Olivier de Serres. Il insiste sur la possibilité de prévoir les changements de temps du lendemain, en observant avec soin l'aspect de la lune et termine cette instruction en citant un dicton populaire où cette opinion est nettement exprimée.

On en trouve de non moins explicites dans l'*Almanach du Laboureur pour 1618* et l'on peut être assuré que ces dits météorologiques étaient alors reçus par nombre de rustiques. Citons-en deux, presque au hasard :

La lune pasle fait la pluie et la tourmente,  
L'argentive temps clair et la rougeâtre vente.

Quand la lune se fait dans l'eau,  
Deux jours après il fait beau.

Voulez-vous d'autres témoignages de la pénétration de ces croyances parmi les paysans ? Dans un petit livret populaire de 1669, intitulé *Le Miroir des Astres*, vous pouvez lire :

« Après sa conjonction, la lune se montre quelquefois le deuxième et troisième jour ; toutefois, pour le plus souvent, on ne la voit paraître clairement que le quatrième.

« Si donc la lune paraît alors avec une clarté nette, c'est signe que l'air est purgé d'exhalaisons ; si elle est rouge, cela montre que l'air abonde en exhalaisons seiches, ou vent ; quand elle tend sur le noir, cela dénote un assemblage de plusieurs vapeurs ; lorsqu'elle est pasle, c'est signe d'abondance d'exhalaisons qui se tournent en pluies ; si elle paraît rousâtre, il y a dans l'air un amas de vapeurs mêlées ; et la constitution de l'air qui s'ensuit quelques jours après, est nécessairement guidée par la quantité des vapeurs, à moins qu'elle ne soit dissipée par la vertu de quelque Estoile. »<sup>2</sup>

1. Olivier de Serres, *Théâtre d'Agriculture et mesnage des champs*. Paris, 1600, pp. 50-51.

2. *L'Astronomie journalière ou Miroir des astres*. Grenoble, 1669, in-16, pp. 61-62.



Nous pourrions multiplier les textes du XVII<sup>e</sup> siècle ; ce serait nous attarder inutilement. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, P.-J. Leroux, auteur d'un *Dictionnaire proverbial* qui eut grand succès, cite cette épigramme significative :

« La lune pâle est pluvieuse,  
La rougeâtre est toujours venteuse,  
La blanche amène le tems beau.  
Or, donc à bon droit, ce me semble,  
Tout genre de femme ressemble,  
Juste à ce nocturne flambeau ;  
Car la Dame pâle est foireuse,  
Pour la rougeâtre, elle est vesseuse,  
Et la blanche aime les plaisirs. »<sup>1</sup>

En 1842, Quitard, autre docteur ès proverbes, nous confirme la même tradition<sup>2</sup>, et jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nous retrouvons des dictons analogues dans maints livrets de colportage. On lit dans un opuscule paru en 1879 :

« La lune pâle fait la pluie  
Elle baigne, il faut qu'on l'essuie ;  
L'argentive annonce un beau temps  
Et la rouge amène le vent.

Du brouillard dans le croissant  
De la lune, c'est beau temps.  
Du brouillard dans le décours,  
C'est de l'eau dans les trois jours. »<sup>3</sup>

Dans le Lincolnshire, si la nouvelle lune apparaît avec des cornes aiguës, c'est un signe de mauvais temps<sup>4</sup>. La balade de Sir Patrick Spens traduit la même foi :

« J'ai vu la nouvelle lune, la nuit d'hier,  
Avec la vieille lune dans ses bras  
Et si nous prenons la mer : Maître  
Je crains bien que cela tourne mal. »<sup>5</sup>

---

1. P.J. Leroux, *Dict. Comique, sat., crit., burlesque, libre et proverbial*, Pam-pelune, 1786 : t. II, p. 106.

2. *Dict. des proverbes*, P. 1842, p. 510.

3. *Dictons populaires sur le temps* par F. R., Paris, 1879, p. 17.

4. G. Olivier, in *The Gentlemen Magazine Library* (1833), I, 593 et Rev. W. Gregor, *Folk-Lore N. East Scotland*, 1881, p. 152.

5. W. C. Hazlitt, *Faiths and Folklore*, 1905, II, 417. Voir aussi : II, 416, ce que l'on dit en Ecosse et Rev. W. Gregor, *Folk-Lore N.E. Scotland*, 1881, p. 152.

Mais à quoi bon multiplier les citations ? Toutes ces opinions, plus ou moins directement, viennent de Pline ou d'Aratus. Dans la Provence du XIX<sup>e</sup> siècle, les pronostics tirés de la Lune semblent bien avoir été pris dans Germanicus César ou Avienus :

Luno blanco, journado franco.  
Luno palo, l'aigo devalo.  
Luno rougo, lou vent se boujo.  
Luno guihado (les cornes en l'air)  
Terro bagnado.  
Luno chabrolo (les cornes en l'air)  
La Terro molo.  
Luno pendentto (les cornes en bas)  
Terro fendento  
Luno que pend  
Terro que fend<sup>1</sup>.

Notons, cependant, une curieuse variante, dans laquelle les marins de divers pays introduisent la chaloupe de la lune : « C'est une étoile, plus grande et plus blanche que les autres, qui se tient en avant ou en arrière de cet astre, jamais au-dessus, ni au-dessous. Par beau fixe, elle est en avant de la lune, qui se fait remorquer par elle ; quand le mauvais temps est proche, elle se tient en arrière et auprès, parée à être embarquée ; les pêcheurs d'Audierne tirent les pronostics de ces diverses positions, de même que les matelots de la Manche. Ceux du pays boulonnais connaissent aussi l'*Canot ed'leune* ; les marins picards l'appellent « *le Pilote* ». Pour les uns comme pour les autres, c'est mauvais signe quand la lune embarque sa chaloupe, ce qui a lieu lorsque les nuages qui l'entourent empêchent de voir l'étoile. »<sup>2</sup>

Ici encore, le présage se tire du halo de la lune et reflète la tradition antique.

Que valent tous les pronostics tirés de ces signes ? De très bons esprits ont soutenu qu'ils étaient aujourd'hui trop négligés par les observateurs officiels<sup>3</sup>. Malgré tout ce que l'on a pu dire pour les justifier, ils n'ont certes rien d'absolu, même

1. F. Mistral, *Lou Tresor dou Felibrige*, II, 236.

2. P. Sébillot, *Le Folklore de France*, I, 53.

3. C.F.H. Barjavel, *Dictons et sobriquets... du départ. de Vaucluse*, p. 149.

si on limite leur portée aux tout prochains jours, même si l'on se borne à prévoir le temps du lendemain. Que le vent tombe ou change dans le milieu de la nuit, que l'état électrique ou magnétique vienne à se modifier brusquement, sans compter les variations de dix autres influences qui nous échappent, et rien de ce que l'on avait prévu se réalise. Les bulletins si prudents et pourtant si souvent hasardeux de l'*Office National Météorologique* sont à cet égard tout à fait édifiants.

Les traditions que nous venons de passer en revue prouvent, d'ailleurs, qu'elles n'ont pas eu besoin d'être constamment vérifiées par les faits pour se maintenir et traverser les siècles. Nous aurons souvent l'occasion de constater ce point capital : la tradition, qu'elle soit née d'une observation insuffisante, qu'elle soit déduite de raisonnements *a priori*, n'a pas besoin de se toujours vérifier pour se maintenir et se propager durant des siècles ; elle porte en elle-même — entendez dans les répétitions qui la constituent —, le principe de sa perpétuité.

**De la valeur déterminante  
des Commencements pour la mentalité primitive  
et pour les civilisés qui n'ont pas encore  
l'esprit critique ou scientifique**

Les Modernes, comme les Anciens — les textes déjà cités en ont fourni la preuve — ne se sont pas contentés de prévoir le temps du lendemain ou du surlendemain ; ils n'ont pas hésité à étendre la portée de leurs prévisions à toute une lunaison ou à toute une année.

Cette foi en la possibilité de prévoir le temps à longue échéance repose sur une conception de nature du temps, qui naquit avec la mentalité magique et survécut dans toutes les civilisations demeurées, en quelque mesure, d'esprit magico-religieux. Le temps n'est pas, pour de tels esprits, quelque chose d'abstrait et d'insaisissable, de quasi irréel, mais c'est une sorte de fluide qui s'incorpore à tout ce qui existe et à tout ce qui vit. Le temps, pour les primitifs, se

compose de durées indépendantes les unes des autres, qui tantôt se succèdent et tantôt se chevauchent. Ces durées, dont la suite et l'enchevêtrement constituent le temps, ont d'ailleurs un caractère cosmique et se rattachent essentiellement aux mouvements des astres ; la lunaison est un produit de la révolution lunaire, de même que l'année découle de la révolution solaire.

Ces durées ou périodes naturelles, qui sont en quelque façon inséparables de la vie mouvante des astres, débordent leur activité et enveloppent tout ce qui existe et tout ce qui vit sous leur empire. Ces durées fluidiques s'incorporent à tous les mouvements, à toutes les activités de notre globe — y compris nos agitations humaines. Cette conception, comme vous le voyez, correspond très exactement à la même mentalité qui a formulé les principes de la magie et en particulier le principe de similitude : le semblable répond au semblable.

L'année ou la lunaison forme une sorte de chaîne insécable et, qui plus est, homogène ; tant que n'est pas achevé son déroulement, sa trame demeure la même<sup>1</sup>. De là ces dictons provençaux :

« *El mal anno entra nadando.* » Le mauvais an commence en nageant, c'est-à-dire lorsque l'année s'ouvre par des pluies.

« *Aqua de henero todo el anno tiene tempero.* » Eau de janvier tombera toute l'année.<sup>2</sup>

Dans le département de la Meuse, si le 1<sup>er</sup> janvier une femme ou une fille vous salue la première, l'année vous sera défavorable<sup>3</sup>. Ceci revient à dire que la bonne ou la mauvaise influence qui s'exerce au début de l'an règne pendant 365 jours.

Si l'on se souvient que le début de l'année a souvent varié, non seulement d'un pays à l'autre, mais dans le même

---

1. Ces considérations sur la nature du temps magico-religieux ne peuvent recevoir ici tout le développement qu'elles méritent ; c'est pourquoi l'on trouvera en Appendice une étude que j'ai publiée il y a bien des années, mais qui n'a pas perdu son intérêt.

2. C.F.H. Barjavel, *Dictons et sobriquets du dép. de Vaucluse*, p. 151.

3. H. Labourasse, *Anciens us, coutumes... du dép. de la Meuse*, 1902, p. 182.

pays<sup>1</sup>, il est impossible que l'on puisse tirer un pronostic quelconque des faits qui se produisent à ce moment.

Néanmoins, c'est également au nom de ce même principe de la vertu décisive des commencements que la Nouvelle Lune reçut un culte avant même que l'on ait commencé d'écrire l'histoire. Les primitifs d'aujourd'hui nous permettent d'imaginer un tel état d'esprit.

Dans l'Inde contemporaine, la nuit de la nouvelle lune du mois *palgouna* (mars) est consacrée à Siva. Celui qui passe cette nuit, et le jour qui la précède, sans manger et sans dormir, uniquement occupé à célébrer les louanges du dieu, à lui offrir des sacrifices, est assuré de sa protection et d'une place de choix dans le *Keilassa*. Dans le *Scanda-Pourana*, la légende qui justifie cette dévotion nous montre quels liens étroits unissent le culte de la lune et celui du *linga*, lui aussi dédié à Siva<sup>2</sup>. Le sacrifice du *linga* a certainement pour but d'orienter et de renforcer l'action fécondante de la Nouvelle Lune de Mars sur le déroulement de l'année entière.

Lorsque la Nouvelle Lune paraît, les Dayaks de Bornéo l'avertissent, par une sérénade, du danger qu'elle court, car le chien céleste menace de la dévorer<sup>3</sup>. C'est assez dire qu'ils croient ce moment décisif pour elle et pour eux. A Kiritwina, pays situé au sud-est de la Nouvelle-Guinée, une mère présente toujours son nouveau-né à la première Nouvelle Lune qui suit sa naissance. Cette exposition, croit-elle, hâtera la croissance de son enfant ; elle lui permettra, en outre, de parler bientôt<sup>4</sup>.

1. L'année a commencé en France :
    - 1° au 1<sup>er</sup> mars : vers l'année 755.
    - 2° à Noël : depuis Charlemagne, vers l'an 800, jusqu'aux approches du X<sup>e</sup> siècle.
    - 3° à Pâques : communément sous les rois Capétiens et presque universellement au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle.
    - 4° au 1<sup>er</sup> janvier : à partir de l'édit de Charles IX en 1563.
  - En Angleterre :
    - 1° au 25 mars : jusqu'en 1752.
    - 2° au 1<sup>er</sup> janvier : à partir de 1752.
- Cf. F. Arago, *Du Calendrier ds Ann. du Bur. des Longitudes pour 1851*, pp. 413-415.
2. Abbé J.A. Dubois, *Mœurs, Institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, Paris, 1825, II, 530-533.
  3. J. Nippgen, dans *R.T.P.* (1914), XXIX, 238.
  4. G. Brown, *Melanesians and Polynesians*, London, 1910, p. 37.

Toutefois, c'est surtout en Afrique que l'on célèbre la néoménie. Tout le long de la côte ouest de ce continent, on signale des adorateurs de la Lune. Dans la Guinée française, les Mandingues (non-mahométans) considèrent chaque nouvelle lune comme nouvellement créée et lui adressent une courte prière. Celui qui prononce cette invocation lève ses mains vers l'astre, puis termine en crachant dans ses mains et en s'en frottant le visage. Ils pensent que c'est trop hasarder de partir en voyage ou de commencer quelque entreprise de conséquence dans le dernier quartier de la Lune. Si on leur demande pour quelle raison ils prient la Nouvelle Lune, ils répondent que leurs pères faisaient ainsi.

Certains nègres de la Guinée se prosternent devant la nouvelle Lune en faisant une foule de gestes plus singuliers les uns que les autres et jettent vers l'astre des tisons enflammés<sup>1</sup>.

Lorsque paraît la nouvelle Lune, les habitants du Congo tombent à genoux et joignent les mains en criant : « Puisse ma vie être renouvelée, de même que la tienne va l'être. » Mais si le ciel se trouve couvert, ils ne font rien, prétendant que la planète a perdu sa vertu<sup>2</sup>. Chez les Bolokis du Haut-Congo, l'apparition de l'astre cause beaucoup de cris et de gesticulations. Ceux qui ont eu une bonne santé prient pour qu'elle persiste ; ceux qui ont été malades attribuent leur maladie à la venue de l'astre ; ils le prient de leur rendre la santé<sup>3</sup>. A Loango ont lieu des cérémonies analogues<sup>4</sup>.

Chez les Ovambos, la première nuit claire de la Nouvelle Lune, jeunes et vieux, le corps barbouillé de terre blanche, peut-être pour imiter la couleur argentée de la planète, dansent et adressent à la Lune des vœux qui, croient-ils, seront sûrement exaucés<sup>5</sup>.

Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Hottentots chantaient et dansaient toute la nuit à l'époque de la pleine et

---

1. Mungo Park, *Travels in the interior districts of Africa*, London, 1807, p. 406 sq ; Roemer, *Guinea*, p. 84.

2. Merolla, *Voyage to Congo*, ds J. Pinkerton, *Voyages and Travels*, XVI, 273.

3. John H. Weeks, *Among Congo Cannibals*, London, 1913, p. 142.

4. Proyart, *Hist. du Loango*, Paris, 1876, cité par A. Réville. *Religions des peuples non civilisés*, I, 58.

5. H. Schinz, *Deutsch Sud-West-Africa*, p. 319.

de la nouvelle lune ; ils appelaient la lune le *grand Capitaine* et s'écriaient : — Sois le bienvenu ! donne-nous beaucoup de miel ! Donne beaucoup à manger à nos bestiaux, afin qu'ils nous procurent beaucoup de lait !<sup>1</sup> Leurs danses lunaires avaient un caractère souvent licencieux, mais essentiellement magico-religieux<sup>2</sup>. Les Cafres n'ont pas moins d'égards pour la nouvelle lune ; lorsqu'elle apparaît, ils la saluent par de grands *koua*, enchantés qu'ils sont de sa résurrection<sup>3</sup>.

Les populations nègres supposent volontiers, comme d'ailleurs les indigènes polynésiens cités plus haut, que la lune nouvelle, et par conséquent croissante, favorise la croissance des enfants. Chez les Bagandas de l'Afrique centrale, il est d'usage, pour chaque mère, de faire sortir son enfant à la première nouvelle lune qui suit sa naissance et de le montrer à la lune ; cela passe pour rendre l'enfant vigoureux et robuste. Chez les Thongas de l'Afrique du Sud, la présentation du bébé à la lune n'a pas lieu avant que la mère ait recommencé d'avoir ses règles, ce qui arrive en général le troisième mois après la naissance. Quand paraît la nouvelle lune, la mère prend une torche ou un tison brûlant dans le feu et va vers le tas de cendres derrière la hutte. La grand'mère la suit et porte l'enfant. Au tas de cendres, la mère jette le bois brûlant vers la lune, tandis que la grand'mère balance le bébé en l'air en disant : — Voici ta lune ! L'enfant braille et se roule sur le tas. Puis la mère saisit l'enfant et lui donne le sein ; ils retournent ainsi à la maison<sup>4</sup>.

En remontant la côte sud-est du continent africain, il est facile de constater que le culte de la Nouvelle Lune y est largement répandu. Les Zoulous saluent la première apparition de la Nouvelle Lune en battant du tambour et par d'autres démonstrations de joie ; mais le lendemain, ils s'abstiennent de tout travail, dans la croyance que, s'ils sèment

---

1. Kolbe, *Beschryving van de Kaap de Goede-Hoop*, part. I, XXIX.  
2. A. Réville, *Les Religions des peuples non civilisés*, II, 170.  
3. Girard de Rialle, *La Mythologie comparée*, P. 1878, p. 148.  
4. J. Roscoë, *The Baganda*, London, 1911, p. 58 ; H.A. Junod, *The life of a South African Tribe*, Neuchâtel, 1912, I, 51.

quelque chose ce jour-là, ils n'en recueilleront jamais le bénéfique<sup>1</sup>. Les Makololos qui accompagnaient Livingstone adressèrent une fois à la nouvelle lune la prière suivante : « Fais que notre voyage avec l'homme blanc soit prospère, etc. »<sup>2</sup> Chez les Wagogos de l'Afrique orientale allemande, à la vue de la lune nouvelle, certaines personnes coupent un bâton en morceaux, lancent ces morceaux vers la lune et disent : — Que toutes les maladies aillent vers l'occident où le Soleil se couche<sup>3</sup>. En remontant vers le nord, nous rencontrons les Masai. Lorsque l'un d'eux voit la Nouvelle Lune, il lui lance de la main gauche une petite branche ou une pierre et dit : « Donne-moi une longue vie » ou : « Donne-moi la force ». Quand une femme enceinte voit la nouvelle lune, elle verse du lait dans une petite gourde, qu'elle recouvre d'herbe verte ; puis elle répand le lait dans la direction de la lune, en disant : « Lune, accorde-moi d'accoucher sans accident. »<sup>4</sup> En Equatoria, « chaque renouvellement de la lune est accompagné de sacrifices humains... Il y a pendant trois jours une suspension complète des affaires et la résidence royale voit s'accomplir les cérémonies de la Nouvelle Lune ; sacrifices à l'intérieur, sacrifices à l'extérieur dans la direction du maléfice que l'on veut conjurer. Le nombre des victimes varie. »<sup>5</sup> A Madagascar, le déclin de la lune est un temps défavorable pour commencer une affaire importante. Chez les Antankarana, les morts ne sont enterrés qu'après l'apparition de la nouvelle lune<sup>6</sup>. Enfin, dans le Hoggar, les sorciers touareg choisissent une nuit de nouvelle lune pour confectionner les amulettes d'amour<sup>7</sup>.

En Amérique, les adorateurs de la Lune, bien que moins nombreux qu'en Afrique, ne sont point rares. Les Esqui-

1. W.F. Owen, *Narrative of Voyages to explore the shores of Africa, Arabia and Madagascar*, London, 1833, II, 396 sq.

2. Livingstone, *South Africa*, p. 235.

3. H. Cole, *Notes on the Wagogo*, ds *Journal of the Anthropological Institute*, (1902), XXXII, 330.

4. A.C. Hollis, *The Masai*, Oxford, 1905, p. 274.

5. G. Casati, *Dix années en Equatoria*, P. 1892, p. 286.

6. J. Sibree, *Malagasy Folk-Lore*, ds *Folk-Lore Record*, 1879, II, 32.

7. S. Steinilber-Oberlin, *Les Touareg tels que je les ai vus*, Paris, 1934, p. 90.



maux du sud-ouest du Groenland croient que l'abondance des animaux dépend de la générosité de l'astre des nuits et ne manquent pas d'en remercier la nouvelle Lune<sup>1</sup>. Le jour où apparaissait la nouvelle Lune, il était d'usage, chez les Indiens de San Juan Capistrano, en Californie, de rassembler tous les jeunes gens pour la célébrer : « *Corre la luna* », criait l'un des vieillards. « Venez, mes enfants, la lune ! la lune ! » Immédiatement, les jeunes gens se mettaient à courir çà et là en désordre et comme fous, tandis que les vieillards dansaient en cercle, en disant :

« *De même que la lune meurt et revient à la vie, ainsi nous qui avons à mourir, nous revivrons.* »<sup>2</sup>

Les Caraïbes que l'on rencontre aux Antilles, dans les Guyanes et au Venezuela avaient une vénération toute particulière pour la lune, dont ils faisaient un être du sexe fort, sous le nom de *Nonun*. Ils fêtaient son renouvellement par des danses et se frottaient les yeux avec la rosée qui était tombée au moment de son apparition, persuadés de son efficacité souveraine contre les maux d'yeux<sup>3</sup>. Chez les Indiens Apinagos, sur le fleuve Tocantins, au Brésil, François de Castelnau assista à une danse remarquable, par une nuit de nouvelle lune : « Les Indiens dansaient en deux longues rangées qui se faisaient face, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Entre les deux rangées de danseurs flambait un grand feu. Les hommes étaient peints avec d'éclatantes couleurs ; ils portaient pour la plupart des sortes de bérets blancs ou rouges faits avec de la farine de maïs et de la résine. Leur danse était très monotone et consistait en une secousse du corps pendant laquelle le danseur avançait d'abord une jambe, puis l'autre. Ils l'accompagnaient d'un chant mélancolique et frappaient le sol de leurs armes. En face d'eux, les femmes, nues et non peintes, étaient debout sur une seule file, leur corps légèrement penché, leurs genoux réunis, leurs bras balancés en mesure, tantôt en avant, tantôt en arrière, de façon à joindre leurs mains. Un

1. K. Rasmussen, *The people of Polar North* adapt. by G. Herring, London, 1908, p. 173.

2. R.P.G. Boscana, *Chinigchinich* ds A. Robinson, *Life in California by an American*, New York, 1846, pp. 298 sq.

3. A. Réville, *Religions des non-civilisés*, I, 349.

personnage remarquable dans la danse était un homme peint tout en rouge, qui tenait à la main une crécelle faite avec une gourde pleine de cailloux. De temps à autre, il sautait par-dessus le grand feu qui brûlait entre les hommes et les femmes. Puis, il courait rapidement devant les femmes, s'arrêtait çà et là devant telle ou telle et accomplissait une série d'étranges gambades, en secouant violemment sa crécelle. Quelquefois, il se baissait et mettait un genou par terre, puis se rejetait tout à coup en arrière. L'agilité et l'endurance qu'il déployait ainsi étaient vraiment remarquables.

Cette danse durait plusieurs heures. Quand une femme était fatiguée, elle se retirait, et une autre prenait sa place ; mais les mêmes hommes dansaient, pendant toute la nuit, la même danse monotone. Vers minuit, la lune, atteignant son zénith, inondait l'endroit de l'éclat de ses rayons. Un changement se produisait alors dans la danse. Une longue ligne d'hommes et de femmes s'avancait vers le feu entre les rangs de danseurs. Chacun d'eux tenait une extrémité d'un hamac dans lequel était couché un enfant nouveau-né, dont on pouvait entendre les cris. Les parents allaient maintenant présenter ces bébés à la lune. Chaque couple, en arrivant vers la fin de la ligne, balançait le hamac, et accompagnait ce mouvement d'un chant, que tous les Indiens répétaient en chœur. Ce chant paraissait consister en trois mots, répétés sans cesse. Bientôt on entendait une voix perçante ; une vieille sorcière, hideuse comme un squelette, apparaissait, les bras levés au-dessus de sa tête. Elle faisait plusieurs fois le tour de l'assemblée, puis disparaissait en silence. Pendant qu'elle était là, le danseur écarlate bondissait avec sa crécelle plus follement que jamais ; il ne s'arrêtait qu'un moment, quand il passait devant la ligne des femmes. Il contractait son corps et l'inclinait vers elle, en lui faisant décrire un mouvement d'ondulation semblable aux contorsions d'un ver. Il secouait violemment sa crécelle, comme pour allumer dans les femmes le feu qui brûlait au-dedans de lui-même. Puis il se levait brusquement et reprenait sa danse éperdue. Pendant tout ce temps, on entendait, venant du village, la voix d'un orateur qui répétait sans arrêt un nom curieux. Cet orateur s'approchait ensuite dou-

cement, portant sur son dos de somptueux bouquets de plumes brillantes et, sous le bras, une hache de pierre. Derrière lui marchait une jeune femme, qui portait un petit enfant dans une ceinture très lâche à la taille ; l'enfant était enveloppé d'une natte qui le protégeait contre l'air frais de la nuit. Le couple passait lentement, puis disparaissait sans dire un mot. Au même instant, le nom étrange qu'avait crié l'orateur était repris par toute l'assemblée qui le répétait à satiété. Cette scène durait longtemps à son tour, mais cessait tout à coup avec le coucher de la lune. »<sup>1</sup>

Les Indiens du fleuve Ucayali, au Pérou, saluent avec joie l'apparition de la lune nouvelle. Ils lui adressent de longs discours, accompagnés de gestes véhéments, implorant sa protection et la prient de bien vouloir donner de la vigueur à leur corps<sup>2</sup>. Les Guaroyos, qui habitent les forêts tropicales de la Bolivie orientale, élèvent leurs enfants en l'air lorsque apparaît la nouvelle lune, dans l'espoir qu'elle favorisera leur croissance<sup>3</sup>.

La nouvelle lune n'a pas été révéree que par les « primitifs » ou les demi-civilisés ; toutes les antiques civilisations orientales l'ont célébrée. Les observatoires assyriens attachaient la plus grande importance à constater que la lune n'était plus visible ou qu'elle avait reparu, et la célébration des néoméniés babyloniennes ne paraît pas douteuse<sup>4</sup>. En Israël, le culte de la nouvelle lune occupe une très grande place. Moïse ordonne de sonner des trompettes aux nouvelles lunes, comme on le faisait aux jours de fêtes. Le son de la trompette caractérisait si bien la néoménie que la plus solennelle, celle du septième mois, prenait le nom de Fête des trompettes<sup>5</sup>. Des sacrifices particuliers devaient être offerts au Temple à chaque nouvelle lune, et si la néomé-

1. François de Castelnau, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, Paris, 1850-51, II, 31-34.

2. W. Smythe et F. Lowe, *Narrative of a Journey from Lima to Para*, London, 1836, p. 230.

3. A. d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Paris, 1844, III, 1<sup>re</sup> partie, p. 24.

4. M.-J. Lagrange, *Etudes sur les Religions sémitiques*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1905, p. 291.

5. *Nombres*, X, 10 et XXIX, 1 : *Lévitique*, XXIII, 24. Voir aussi : *Psaumes*, LXXXI, 4.

nie tombait un jour de sabbat, les victimes que l'on offrait à la Lune s'ajoutaient à celles du sabbat<sup>1</sup>. Ces sacrifices furent offerts très fidèlement durant des siècles et se maintinrent jusqu'à la ruine définitive du Temple. Isaïe les attaque avec violence. Il fait ainsi parler Yahweh :

« Ne continuez pas de m'apporter de vaines oblations ;  
L'encens m'est en abomination ;  
Quant aux nouvelles lunes, aux sabbats, aux invocations,  
Je ne puis voir ensemble le crime et l'assemblée solennelle,  
Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes ;  
Elles me sont à charge, je suis las de les supporter.  
Quand vous étendez vos mains, je voile mes yeux devant vous.  
Quand vous multipliez vos prières, je n'écoute pas. »<sup>2</sup>

Nul doute, Isaïe voyait dans les sacrifices et les prières adressées à la nouvelle lune une véritable idolâtrie. Osée parle de même (II, 11) et, d'une façon générale, les prophètes, tout en accordant que l'on continue de solenniser les néoménies, précisent qu'elles seront uniquement célébrées en l'honneur de Jéhovah<sup>3</sup>.

Aujourd'hui encore, la vieille foi en la nouvelle lune survit chez les Syriens. Chrétiens et Mahométans retournent également la monnaie d'argent qu'ils ont dans leurs poches lorsque l'astre apparaît, car cela porte bonheur. Si deux personnes se rencontrent le jour de la nouvelle lune, elles sortent chacune une pièce d'argent et s'embrassent en disant : « Puisse-tu commencer et finir ; et puisse ce mois être bon pour nous. »<sup>4</sup>

Nous ne savons pas si les anciens Grecs solennisaient la nouvelle lune ; mais nous sommes en droit de le présumer. Les Lacédémoniens ne se mettaient jamais en campagne avant la pleine lune<sup>5</sup>. Dans la Rome des premiers temps, un pontife subalterne était chargé d'observer l'apparition de la nouvelle lune et d'informer le grand sacrificateur dès qu'il

1. *Nombres*, XXVIII, 11-15 et XXIX, 6.

2. *Isaïe*, I, 13-15.

3. *Isaïe*, LXVI, 23 ; *Ezéchiel*, XLVI, I.

4. C.R. Conder, *Heth and Moab*, London, 1883, p. 286.

5. Lucien, *De l'Astrologie*, 25, ds *Œuvres*, trad. Talbot, I. 523.

l'avait vue<sup>1</sup>, et les banquets des calendes célébraient la nouvelle lune<sup>2</sup>.

L'importance accordée au retour de l'astre des nuits se retrouve d'ailleurs en divers points de l'Europe des premiers siècles : César, étonné de ce qu'Arioviste ne livrait point bataille, reçut cette explication : « L'usage, chez les Germains, veut que les femmes, après avoir consulté les sorts et la divination, décident s'il est utile ou non de combattre ; et pour le moment, elles disent qu'il est impossible aux Germains de triompher s'ils engagent la bataille avant la nouvelle lune. »<sup>3</sup> Tacite affirme, de son côté, que les Germains considéraient la nouvelle ou la pleine lune comme le temps le plus propice pour délibérer des affaires publiques<sup>4</sup>.

Au début du christianisme, la célébration des néoménies est demeurée fort vivace chez les Juifs et les Judaïsants d'Asie Mineure. Aux Galates et aux Colossiens, S. Paul recommande de ne pas se préoccuper des néoménies et des autres fêtes en l'honneur des astres<sup>5</sup>.

Les Pères de l'Eglise s'élevèrent partout contre le culte des astres et très vraisemblablement contre les néoménies et les superstitions qui s'y rattachent. S. Augustin déclare : Il vaut mieux que les femmes pelotonnent la laine en filant le jour du Seigneur que de danser impudemment et du matin au soir les jours de nouvelle lune<sup>6</sup>.

Le Concile quinisexte, en 692 (canon 55), défend d'allumer des feux lors des nouvelles lunes devant les maisons et les ateliers et de danser autour de ces feux<sup>7</sup>. La célébration de la nouvelle lune de Janvier, qui commençait non seulement le mois, mais l'année, fut l'objet de nombreuses condamnations. Le Synode de Tours, en l'année 567 (can. 22), le Concile d'Auxerre en 578 (can. I.), le Concile quinisexte en 692 (can. 62) ; le Synode de Rome en 743

---

1. Macrobe, *Saturnales*, I, 15.

2. Aulu-Gelle, *Les Nuits Attiques*, II, 24.

3. César, *Guerre des Gaules*, I, 50.

4. Tacite, *Des mœurs des Germains*, XI.

5. *Galates*, IV, 10 : *Colossiens*, II, 16.

6. Cité par W.C. Hazlitt, *Faiths and Folklore*, I, 417.

7. Héfélé-Leclercq, *Hist. des Conciles*, III, 571.

(can. 9), le Concile de Rouen en 878 (can. 13), prononcent l'anathème contre ceux qui continuent, en ce jour, les pratiques des païens. Le Concile d'Auxerre condamne, en particulier, les déguisements en vache ou en cerf, et nous savons qu'en divers pays, en raison de leurs cornes, ces deux animaux, surtout le premier, étaient consacrés à l'astre cornu. En 1310, le Concile de Trèves (can. 82) se voit obligé de renouveler des défenses analogues :

« Il n'est pas permis, dit-il, d'attacher une importance particulière... aux phases de la lune, aux calendes de janvier et des autres mois... comme si une force spéciale était attachée à ces événements. On ne doit pas, pour de tels jours, préparer des tables dans les maisons avec des lampes et d'autres sortes de lumière, pas plus qu'on ne doit danser et chanter dans les rues. »<sup>1</sup>

Cette croyance au pouvoir des commencements, aussi bien du commencement des mois que du commencement de l'année, cette persuasion où l'on était qu'une force leur était attachée, se survécurent dans les siècles les plus éclairés. L'auteur des *Évangiles des Quenouilles*, qui vivait en Belgique vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, parmi les propos d'une « académie de vieilles femmes », a relevé ceux-ci :

« Celui qui point d'argent n'a en sa bourse se doit abstenir de regarder la nouvelle lune, ou autrement il n'en aura guères tout au long d'icelle.  
« *Glose*. Robinette Noire-Trache dist sur ce chapitre que celui qui perçoit (aperçoit) le croissant à plaine bourse, il le doit saluer et incliner devotement, et pour certain il multipliera toudis cette lunoison »<sup>2</sup>

John Aubrey a recueilli, en 1686-87, les restes de paganisme et de judaïsme que l'on pouvait alors observer en Angleterre et constaté que, malgré l'Église, le peuple continuait de vénérer la nouvelle lune. Il écrit :

« En Ecosse (spécialement parmi les Highlanders) les femmes font une courtoisie à la nouvelle lune ; j'en ai connu une, en Angleterre, qui faisait de même, et les invocations des paysannes anglaises ont conservé quelque chose de ce paganisme :

---

1. Héfélé-Leclercq, *Hist. des Conciles*, VI, 61.

2. *Les Évangiles des Quenouilles*, II, 13, éd. P. Jannet, 1855, pp. 38-39. Voir aussi : Appendice B, seconde série, LXV, p. 131.

Grand salut à toi, Lune, que tous te saluent.  
Je te prie, bonne Lune, de me faire connaître  
Cette nuit celui qui sera mon mari.

Elles disent cela, à cheval sur une porte, ou sur une barrière, le premier soir de la nouvelle lune.

En Hertfordshire et divers comtés, lors de la nouvelle lune, le populaire dit : C'est une belle lune, Dieu la bénisse...

Quand j'étais enfant, avant la guerre civile, c'était la mode d'embrasser une main et de faire un rond de jambe (en l'honneur de la nouvelle lune).

Dans le Yorkshire et vers le nord, quelques paysannes vénèrent encore la nouvelle lune en s'agenouillant, à genoux nus sur une pierre plus ou moins garnie de terre. Le peuple d'Athol, dans les Hautes montagnes d'Ecosse, honore également la nouvelle lune.

Lorsque les Irlandais demeurés sauvages aperçoivent la nouvelle lune pour la première fois, ils s'agenouillent et récitent des prières au Seigneur, puis, à la fin, ils s'adressent à la Lune à haute voix, disant :

Laisse-nous bien portants comme tu nous a trouvés. »<sup>1</sup>

Cet état de choses n'était pas limité à l'Ecosse, à l'Irlande et à l'Angleterre. L'auteur de la vie de Michel Le Nobletz, publiée en 1661, disait que, lors de l'apostolat de ce célèbre missionnaire (vers 1624), en Basse-Bretagne, « c'était une coutume reçue de se mettre à genoux devant la nouvelle lune et de dire l'oraison dominicale en son honneur ». <sup>2</sup>

En France, le fameux *Almanach du Laboureur* du pseudo-Maginus, au XVIII<sup>e</sup> aussi bien qu'au XVII<sup>e</sup> siècle proclame :

« Quand le jour de Noël (considéré comme le début de la nouvelle année) vient en lune croissante, ce sera une bonne année, et d'autant qu'il sera près de la nouvelle Lune, d'autant l'année sera meilleure. Mais s'il arrive au décroissant de la lune, l'année sera âpre ; étant plus près, temps pis sera. »<sup>3</sup>

De semblables superstitions se retrouvent encore au XIX<sup>e</sup> siècle. Au temps de Grimm, les paysans allemands demeuraient persuadés que, si l'on s'installait dans une nou-

---

1. John Aubrey, *Remaines of Gentilisme and judaïsme*, ed. by J. Britten, London. 1881. pp. 36-37, 83 et 131.

2. H. Gaidoz, in *Revue Celtique*, II, 485.

3. *Almanach pour l'an MDCCLXIX ou Pronostication perpétuelle des laboureurs* par Maître Antoine Maginus, Rouen, in-16, p. 44.

velle maison au moment de la nouvelle lune, les provisions ne pouvaient manquer de croître. Ils admettaient, hier encore, que la néoménie est éminemment favorable à tous les commerçants : il faut choisir ce moment pour conclure un mariage, compter son argent, cueillir les plantes médicinales, etc.<sup>1</sup> Les Esthoniens croient qu'il est possible de prévoir les malheurs pouvant survenir à un homme au cours d'un mois et de les transmettre à la nouvelle lune, en disant :

« Bonjour, nouvelle lune, il faut que je devienne jeune, et que tu deviennes vieille. Il faut que mes yeux deviennent brillants, et les tiens sombres. Il faut que je devienne léger comme un oiseau et toi lourde comme du fer. »<sup>2</sup>

Dans l'île écossaise de Lewis, on faisait jadis une révérence à la nouvelle lune<sup>3</sup> et dans toute l'Écosse, on croyait, hier encore, que si une personne, alors qu'elle était touchée par le premier rayon de la nouvelle lune, la saluait et embrassait trois fois sa main en son honneur, elle trouverait quelque objet de valeur avant que la lune ait disparu<sup>4</sup>.

C'est un mauvais présage que d'apercevoir la nouvelle lune pour la première fois à travers une fenêtre ou en ayant les mains vides. Si l'on a de la monnaie dans la poche, il faut la retourner au moment même où l'on aperçoit le premier rayon. Certaines personnes, lorsqu'elles voyaient l'astre des nuits pour la première fois, lui envoyaient un baiser<sup>5</sup>.

Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, en Irlande et en Cornouailles, on estimait qu'il était bon d'avoir de l'argent dans sa poche au moment de la nouvelle lune. Certaines gens s'agenouillaient et récitaient un *pater* en son honneur<sup>6</sup>. Au pays de Galles, on considère comme un malheur de voir la lune pour la première fois à travers une fenêtre ou à travers une haie<sup>7</sup>, ce qui pourrait bien signifier qu'aux siècles passés,

---

1. J. Grimm, *Teutonic Mythology*, ed. Stallybrass, II, 714-16 et IV, 1794.

2. J.G. Kohl, *Die deutsch-russischen Ostseeprovinzen*, Dresde und Leipzig, 1841, II, 279.

3. M. Martin, *Western Islands of Scotland*, London, 1673 (1703), p. 13.

4. J. Napier, *Folk-Lore in the West of Scotland*, London, 1879, p. 98.

5. Rev. W. Gregor, *F.L. North East of Scotland*, London, 1881, 151.

6. Forbes Lisle, *The Early Races of Scotland*, 1866, I, 136-138.

7. M. Trevelyan, *Folk-Lore and Folk-Stories of Wales*, London, 1909, p. 40.



les Gallois devaient sortir en plein air et se rendre sur un lieu élevé pour saluer l'apparition de la nouvelle Lune.

Dans le Worcestershire, on éprouvait les mêmes craintes au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ; mais en revanche, celui qui se trouvait en plein air au moment de la pleine lune pouvait être sûr d'être exaucé le mois suivant, s'il formulait un souhait en retournant la monnaie qu'il avait dans sa poche<sup>1</sup>.

On disait encore en Flandre, il y a quelques années, les rimes suivantes, lorsqu'on voyait pour la première fois la nouvelle lune :

Une épine de mes mains  
Un ver de mes dents  
Je recommande mon âme à Jésus-Christ<sup>2</sup>.

Une prière usitée en Poitou fait nettement allusion à la puissance que l'on attribue à la nouvelle Lune :

Belle lune je te vois (je te revois)  
Du côté gauche et du côté droit,  
Roi qui chaque soir met  
Ton beau manteau violet,  
Garde-moi de trois choses :  
De la rencontre des mauvais chiens,  
De la tentation de Satan,  
De la morsure du serpent<sup>3</sup>.

Toutes les invocations à la Lune sont faites ordinairement au moment de la nouvelle lune. Dans l'Yonne, il faut dire trois fois de suite en la regardant, avant de se coucher :

Salut beau croissant,  
Fais-moi voir, etc.<sup>4</sup>

En Haute-Bretagne, on récite cinq *Pater* et cinq *Ave* en se tournant vers la lune, puis l'on jette, sans regarder, dans sa direction, ce qu'on trouve sous la main, en disant :

Petit croissant,  
Verbe blanc,  
Fais-moi voir, etc.

---

1. J. Noake, in *The Gentleman Magazine Library* (1855), II, 384.

2. A. Harou, *Ann. de l'Acad. d'archéol. de Belgique*, XVI, p. 193, note 3.

3. Léo Desaiivre, *Prières populaires du Poitou*, p. 37.

4. Nérée Quépat, in *Mélusine*, t. I, col. 220.

On se met ensuite au lit, en y entrant du pied gauche, on se couche du côté gauche, et l'on récite jusqu'à ce qu'on s'endorme les prières pour les âmes du purgatoire<sup>1</sup>.

En Poitou, les amoureux des deux sexes sortent sept soirs de suite, pour regarder la Lune dans son premier quartier, en lui disant :

Lune, ma petite mère, moi qui suis ton enfant,  
Fais-moi voir, etc.<sup>2</sup>

Dans la Flandre française, la jeune fille doit mettre, pendant toute la durée du croissant, ses objets de toilette en croix, et, agenouillée au pied du lit, réciter :

Croissant, croissant, fais-moi voir...<sup>3</sup>

A Cornimont (Vosges), la consultation, suivie d'une prière à S. André, devait être faite, après avoir jeûné, le premier vendredi de la lune, et le soulier du pied gauche était placé sous le lit<sup>4</sup>.

Dans le Maine, c'était à la nouvelle lune de Mars que l'on disait :

Je te salue, beau croissant, etc.<sup>5</sup>

En d'autres pays, la prière était faite, comme dans la Gironde, un jour de pleine lune ; la jeune fille, après avoir salué trois fois la lune, disait :

Bonsoir, madame la Lune,  
Faites-moi voir, etc.<sup>6</sup>

A l'apparition de la nouvelle lune, quelques personnes de la Gironde l'invoquent ainsi :

Belle lune, je te vois dans ton retour,  
Que Dieu me donne son saint amour,  
La gloire, la paix et la santé,  
Le Paradis quand je mourrai<sup>7</sup>.

- 
1. Paul Sébillot, *Traditions de la Haute-Bretagne*, II, pp. 355-356.
  2. Léo Desaivre, *Prières pop. du Poitou*, p. 36.
  3. A. Desrousseaux, *Mœurs de la Flandre française*, II, p. 281.
  4. Richard, *Trad. de Lorraine*, p. 177.
  5. Mme Destriche, in *Rev. des Trad. pop.*, V. p. 563.
  6. C. de Mensignac, *Superst. de la Gironde*, p. 19 ; P. Sébillot, *Le Folklore de France*, I, 58.
  7. Roque Ferrier, *Mélanges de critique*, 1892, p. 59.

On voudra bien me pardonner l'abondance de ces citations : elles ont l'avantage d'établir que la foi en l'influence des commencements n'est pas un fait peu fréquent, mais qu'elle constitue, au contraire, une sorte de croyance universelle, dont les primitifs fournissent maints exemples et dont nous pouvons suivre la persistance à travers les siècles, depuis les civilisations de l'Antiquité orientale jusqu'à nos jours, en passant par Rome et son prodigieux rayonnement.

Nous comprendrons mieux maintenant la prépondérance accordée à la Nouvelle Lune. On a dit volontiers un peu partout : Notez avec soin le temps qu'il fait au moment où la lune renouvelle, vous connaîtrez le temps de toute la lunaison :

« Dans le Berry, on observe que les changements de temps se produisent le plus souvent aux nouvelles et aux pleines lunes. Les anciens marins qui naviguaient sur le Cher et qui, très souvent, faisaient le voyage de la Basse-Loire, avaient la plus grande confiance dans les pronostics tirés de la nouvelle ou de la pleine lune.

« Le temps établi pour la nouvelle lune ou avant le premier quartier se prolonge pendant toute la lunaison et toujours en s'accroissant, à moins que la pleine lune ne l'ait changé. On accorde pleine foi à ces pronostics, et ce que les nouvelles ou pleines lunes n'ont pas donné, on l'attend encore du premier ou du dernier quartier. »<sup>1</sup>

Toutefois, c'est à la nouvelle lune que partout revient le premier rôle ; mais comme, durant les premiers jours, son croissant est si fin qu'elle est pratiquement invisible, on fut conduit à admettre que la lune ne décide du temps qu'à partir du jour où on l'aperçoit effectivement ; suivant les longitudes, c'est le 3<sup>e</sup>, ou le 4<sup>e</sup>, ou même le cinquième jour.

**De l'importance des 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> jours  
de la Lune pour connaître le temps qu'il fera  
durant la lunaison.  
La Règle du Maréchal Bugeaud**

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on n'avait que de fausses idées sur la formation des tempêtes et l'on ignorait les lois de la trans-

---

1. A. Tortrat, *Le Berry*, Bourges, 1927, pp. 48-49.

lation des orages et des cyclones. Sans cela, il aurait bien fallu reconnaître que l'influence de la lune sur les orages et sur les changements de temps est une chimère. Le commandant Bridet écrivait très justement, en 1861 :

« Ne sait-on pas qu'un cyclone voyage pendant dix, quinze et vingt jours pour accomplir sa course totale, et que le même cyclone peut, par conséquent, frapper un navire en nouvelle lune, un second en premier quartier et un troisième en pleine lune ? Chacun des capitaines de ces trois navires aurait alors le droit d'attribuer à l'un de ces trois quartiers de la Lune le désastre qui l'aurait atteint, et cependant ce serait le même phénomène qui aurait rencontré ces trois navires, l'un après l'autre, sur la route qu'il était appelé fatalement à parcourir. Pour les cyclones donc, j'espère qu'il doit être aujourd'hui reconnu que la Lune n'a pas d'influence sur eux, et cette vérité mènera bientôt à la même conception pour les autres mauvais temps, car il sera bientôt prouvé que tous les coups de vents, toutes les bourrasques, en quelque parage qu'on se trouve, appartiennent à la même espèce que ceux des tropiques (M. Bridet habitait l'île de la Réunion), mais sont plus ou moins violents suivant qu'ils sont plus ou moins rapprochés de cette zone si dangereuse. »<sup>1</sup>

Au reste, dès l'Antiquité classique, on s'était aperçu que le 3<sup>e</sup>, ou le 4<sup>e</sup> ou le 5<sup>e</sup> jour n'était pas toujours décisif et comme on ne voulait pas — et l'on ne pouvait pas — abandonner le principe du pouvoir déterminatif des commencements — l'un des piliers de la foi magico-religieuse — les astronomes de l'Antiquité tentèrent de le maintenir en élargissant la notion de commencement. Aratus, transposé par Avienus, précise :

« Les signes observés un seul jour n'annoncent rien ; il n'y a pas d'observation d'un jour qui vaille pour la lunaison. Mais les présages qui se renouvellent trois ou quatre nuits de suite jusqu'à ce que Cynthie<sup>2</sup> montre la moitié de son visage (entre la nouvelle lune et le 1<sup>er</sup> quartier) annoncent au ciel des choses certaines. »<sup>3</sup>

Aratus, qui naquit en Cilicie et passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Gonatas, roi de Macédoine, considère les pronostics du 3<sup>e</sup> ou du 4<sup>e</sup> jour comme décisifs, à

---

1. Commandant Bridet, *Etude sur les ouragans de l'hémisphère austral*. P. 1861, cité par M. Faye, ds *Ann. Bur. des Longitudes pour 1877*, pp. 516-17, note.

2. Artémis passait pour être née sur le mont Cynthie, dans l'île de Délos.

3. Avienus, *Les Pronostics d'Aratus*, éd. E. Despers et Ed. Saviot., P.1843, p. 257. Voir aussi Aratus, *Les Pronostics*, éd. Halma, p. 30.

condition toutefois qu'ils se maintiennent les jours suivants<sup>1</sup>.

S. Basile a égard au troisième jour<sup>2</sup>, mais tout permet de penser qu'avec Aratus il connaît l'importance du quatrième jour.

Les Egyptiens observaient surtout le quatrième jour de la lune<sup>3</sup>. Théophraste et Virgile considèrent ce même jour comme décisif<sup>4</sup>. Ecoutez ce dernier :

Le quatrième jour (cet augure est certain)  
Si son arc est brillant, si son front est serein,  
Durant le mois entier que ce beau jour amène  
Le ciel sera sans eau, l'aquilon sans haleine,  
L'Océan sans tempête.

(Delille)

Pline est loin de mépriser le 4<sup>e</sup> jour, mais il y joint le cinquième<sup>5</sup>. Les Anciens, nous l'avons vu pour Aratus, avaient déjà remarqué que la règle du 3<sup>e</sup> ou du 4<sup>e</sup> jour pouvait être mise en échec par les jours critiques secondaires, débuts des phases et jours de sort, et ne lui attribuaient de valeur que si le temps de ce premier jour se maintenait durant les deux ou trois jours suivants.

Que l'Antiquité ait inspiré le Moyen Age sur ce point, on ne saurait en douter, témoin ce dicton :

---

1. Aratus, *Les Pronostics*, éd. Halma, p. 29 ; Avienus, *Les Pronostics d'Aratus*, éd. cit., p. 255.

2. S. Basile écrit : « Ceux qui se livrent à l'observation des astres trouvent aussi des signes dans les différentes phases de la lune, comme si l'air, dont la terre est enveloppée, était obligé de varier à mesure qu'elle change de forme. Vers le troisième jour de la nouvelle lune, ses cornes sont-elles fines et pures : c'est le signe d'un calme constant. Paraissent-elles larges et rougeâtres : les nuages nous menacent de pluies abondantes, ou le Notus de violentes secousses. Qui ne sait de quelle utilité sont ces indications dans la vie ? Grâce à elles, le matelot retient son vaisseau dans le port, en prévoyant les périls dont le menacent les vents et le voyageur se met d'avance à l'abri du mal, en attendant que l'air ait perdu de sa mauvaise humeur ; grâce à elles, les laboureurs, sans cesse occupés aux semences ou à la culture des plantes, reconnaissent les saisons favorables à leurs travaux. » *Hexaméron*, VI, 4.

3. Pline, *H.N.*, XVIII, 79, 1.

4. Théophraste, *De Signis pluviarum* I, 5 et 8 ; Virgile, *Géorgiques*, I, 432-35.

5. *H.N.*, XVIII, 79.

Primus, secundus, tertius, nullus ;  
Quartus aliquis :  
Quintus, sextus qualis  
Tota luna talis<sup>1</sup>.

La Règle du Maréchal Bugeaud (1784-1849), qui a conservé d'innombrables croyants, ne dira pas autre chose. Au reste, la tradition convient que le maréchal n'est pas l'inventeur de cette formule. Il n'a été, dit-elle, que son propagateur ; il l'aurait reçue d'un moine du monastère de Burgos où il avait séjourné pendant la guerre d'Espagne<sup>2</sup>. On en a donné des versions fort diverses<sup>3</sup>. Voici l'une des plus répandues :

« La lunaison tout entière se comporte comme le cinquième jour, onze fois sur douze, si le temps ne change pas au sixième jour. D'autre part, neuf fois sur douze, le quatrième jour détermine le temps du mois, si le temps du sixième jour ressemble au quatrième. »

En réalité, nous n'en possédons pas de texte authentique. Le 18 décembre 1842, le maréchal écrivait au duc d'Aumale :

« Je le répète, il faut bien consulter la Lune et le baromètre avant de vous mettre en route. Le 5<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> jours de la Lune étant beaux, et le baromètre montant, vous avez de grandes chances d'avoir du beau temps pendant tout le reste de la Lune. Si le temps ne s'arrange qu'à la fin du Premier Quartier, vous avez encore de très bonnes chances, quoique moins assurées. Si le temps est mauvais au 5<sup>e</sup> et au 6<sup>e</sup> jours de la Lune et qu'il continue à l'être après le Premier Quartier, il y a 11 chances sur 12 que toute la lune sera en mauvais temps. »<sup>4</sup>

Dans cette lettre, chose remarquable, le maréchal ne parle pas du 4<sup>e</sup> jour, et le maréchal de Saint-Arnaud, qui fut

1. G. Dallet, *La Prévision du Temps*, Paris, 1887.

2. P. Laurencin, *La Pluie et le beau Temps*, Paris, 1874, p. 302 ; J. Chaumeil, *Météorologie usuelle*, pp. 21-22.

3. J. Rouch, *Généralités au sujet de la Règle de Bugeaud*, ds *La Géographie* (juin 1925), p. 53 ; J.F., *Compte rendu de cette même étude ds Bull. Soc. de Géogr. D'Alger et de l'Afrique du Nord* (1926), XXXI, 123-125 ; Pour d'autres formules de la même règle, voir M. Madrelle, *Les Dictons météorol. et agricoles en Touraine ds La Météorologie* (1929), p. 226 ; J. Chaumeil, *Météorologie usuelle*, p. 21 ; etc.

4. *Archives histor. du Ministère de la Guerre*, cité, sans autres précisions, par le général Delcambre, *Les Dictons pop. et la prévision du temps ds La Météorologie* (1934), LXXVII, 39.

pendant de longues années son collaborateur immédiat, semble croire que son maître et ami ne tenait compte que du 6<sup>e</sup> jour. Voici comment il s'exprime, au moment de s'embarquer pour Sébastopol, en 1854 :

« C'est le 6<sup>e</sup> jour de la lune et il est beau ; toute la lune sera belle, c'est le système de mon vénérable maître, le maréchal duc d'Isly, et j'y crois comme à tout ce qui vient de lui. »<sup>1</sup>

En revanche, le général Du Barail attestait que Bugeaud tenait également compte des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> jours. Écoutons-le :

« C'était vers le milieu de novembre, par un temps épouvantable ; il pleuvait à verse, et l'on aurait voulu que le général Bugeaud attendît le beau temps pour ne pas augmenter la fatigue des troupes marchant sur un sol détrempé, dans l'Ouarensenis. Aux insinuations secrètes de son état-major, Bugeaud répondit : — J'ai observé depuis longtemps que, pendant toute la durée de la Lune, le temps reste ce qu'il était entre le 3<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> jours ; il a fait beau à ce moment-là ; il fera beau pendant le reste de la Lune. Marchons ! — Il avait raison. Le temps fut superbe pendant la durée des opérations, qui réussirent complètement après quelques engagements assez sérieux dont le succès ne fut jamais indécis. »<sup>2</sup>

En fait, ces témoignages ne sont pas contradictoires, mais ils se complètent.

Le général Delcambre estime que l'histoire du manuscrit espagnol est une bonne plaisanterie, et que le maréchal, en formulant sa règle, a dû s'inspirer de Toaldo. Le cycle de Toaldo, qui ramène les mêmes lunaisons tous les 19 ans, n'a rien à faire ici et je ne suis pas sûr que la légende de l'origine espagnole ne contienne pas une part de vérité. La règle de Bugeaud n'est-elle pas une paraphrase du dicton latin que je citais plus haut ? Et le diction moyenâgeux ne résume-t-il pas la tradition antique, telle qu'elle fut définie par Aratus et surtout par ses interprètes latins ?

Renou, météorologiste de grande valeur, qui avait rencontré le maréchal en Algérie, l'entendit maintes fois regretter que l'on n'eût aucune règle au sujet de la prévision du

1. Général Delcambre, *loc. cit.*, p. 41.

2. Du Barail, *Mes Souvenirs*, 186, cité par le général Delcambre, *loc. laud.*, p. 39.

temps<sup>1</sup>. Il est fort possible, en effet, qu'à la fin de sa carrière, Bugeaud ait fini par douter de celle qui porte son nom. Quoi qu'il en soit de ce point, il y a beau temps que les météorologistes l'ont condamnée<sup>2</sup>. Durant la Grande Guerre, un membre du Bureau Central Météorologique, M. Brazier, tint à la soumettre une fois encore au contrôle des faits<sup>3</sup>. Les résultats obtenus tiennent du paradoxe et auraient dû la faire rejeter universellement. Il n'en est rien.

M. Pouyer, ancien officier de marine, qui a pris sa retraite vers 1920 à Ajourai (Maroc), a constaté que cette règle se vérifie dans ce pays avec une constance remarquable ; il ne dit pas rigoureusement, la règle n'étant pas elle-même absolue. Un autre officier français qui a vécu longtemps en Algérie écrit :

« Elle a conservé toute sa valeur dans la province d'Oran, où nous en avons fait l'application pendant plus de quinze ans. Elle nous a paru, par contre, se vérifier moins rigoureusement dans la province d'Alger, et surtout dans celle de Constantine... Encore y a-t-il lieu, peut-être, de mettre ce que nous avons pris parfois pour des défaillances de " la Loi " sur le compte de ces accidents appartenant au terrain que nous n'aurions pas su éliminer. »<sup>4</sup>

Ainsi donc, de l'aveu même de ses partisans, cette règle fameuse ne s'applique que d'une façon très relative aux pays qui bordent la partie occidentale du lac méditerranéen, et si l'on veut limiter sa portée au sud de l'Espagne et aux confins algéro-marocains, il reste encore un tel flottement, qu'on ne saurait songer à lui accorder une valeur scientifique.

La tradition populaire fut encore moins rétive que la tradition militaire et l'on trouverait encore aujourd'hui maints paysans pour souscrire à ce dicton, recueilli vers 1859, et reproduit, depuis lors, par divers opuscules dont s'inspirèrent, d'ailleurs, un certain nombre d'almanachs.

1. *Annuaire de la Société Météorologique de France pour l'année 1895.*

2. Dallet, *La Prévision du Temps.*

3. Ch. Brazier, *Sur la valeur pratique de la règle du Maréchal Bugeaud* ds *Annuaire de la Soc. Météorologique de France*, 1915-1919.

4. J.F., ds *Bull. Soc. Géogr. d'Alger et de l'Afrique du Nord* (1926), XXXI, 124.



Au cinq de la lune tu verras  
Quel temps dans le mois on aura  
Pourvu que des jours le sixième  
Reste le même qu'au  
cinquième<sup>1</sup>.

La tradition populaire n'a que faire de vérifications sérieuses et nous voyons des nordiques français et même des Hollandais ajouter foi à la Règle du Maréchal Bugeaud. Elle a d'ailleurs une grande tendance à simplifier, ainsi qu'en témoigne ce dicton recueilli par l'abbé Moreux :

Au cinquième jour tu verras quel mois tu auras<sup>2</sup>.

A propos du pouvoir stabilisateur du 4<sup>e</sup> ou du 5<sup>e</sup> jour de la Lune, même lorsqu'il est soutenu et maintenu par celui du 6<sup>e</sup> jour, Arago écrivait : « Il est présumable qu'en opérant d'une manière analogue sur un jour quelconque de la lunaison, de la semaine ou du mois, on serait arrivé précisément aux mêmes conséquences »<sup>3</sup>. Un vénérable curé de Labeuville (Meuse), l'abbé Pagin, ayant noté jour par jour pendant 41 ans les variations du temps, voici ce qu'il en a déduit : « Sur environ *deux mille* phases successives de Phœbé, le temps a changé *trois cent quatre-vingt quatorze fois* et s'est quelque peu dérangé *deux cent trente fois*. »<sup>4</sup> Ces changements de temps ne s'étant produits guère plus d'une fois sur quatre peuvent donc être l'effet du hasard, et le résultat eût été certainement le même si, au lieu d'opérer sur les phases de la lune, c'est-à-dire de prendre pour bases les 1<sup>er</sup>, 8<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup>, il avait supputé le nombre de changements qui s'étaient opérés le 4<sup>e</sup>, le 11<sup>e</sup>, le 19<sup>e</sup> et le 26<sup>e</sup> jours du mois.

Pour en revenir au pouvoir stabilisateur des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> jours, ajoutons qu'une stabilité de fait, fût-ce de deux ou trois jours, a déjà pour elle au moins cinquante pour cent de chances

---

1. A. de Soland, *Prov. et dictons rimés de l'Anjou*, Angers, 1858, p. 58 ; *Dictons populaires sur le temps* par F.R., Paris, 1879, p. 17.

2. Abbé Th. Moreux, *Comment prévoir le temps ?* Paris, 1925, 2<sup>e</sup> éd., p. 214.

3. *Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1833*, Paris, 1832, p. 193.

4. H. Labourasse, *Anciens us, coutumes... du dép. de la Meuse*, Bar-le-Duc, 1902, p. 184.

de continuer. Mais cela ne suffit évidemment pas pour que l'on ait le droit de négliger les nombreuses exceptions et pour que l'on puisse transformer cette présomption en une véritable loi.

Au reste, à quoi bon insister sur l'insuffisance scientifique de ces prévisions et des règles sur lesquelles on les appuie ? Ces règles et ces prévisions — ne le savons-nous pas ? — reposent essentiellement sur la croyance en la valeur magique des commencements et en leur pouvoir déterminant.

#### **Des prévisions météorologiques pour l'année entière**

Les demi-civilisés de nos jours attachent une grande importance aux débuts des périodes calendaires. Nous en avons vu la preuve dans les cérémonies qu'ils accomplissent à l'époque de la Nouvelle Lune.

Mais alors que les rites de la néoménie ont disparu de l'Europe actuelle, sauf peut-être chez quelques juifs et quelques chrétiens de l'Europe centrale, le Nouvel An continue d'être solennisé comme un jour de fête, aussi bien par les incroyants que par les chrétiens. De la célébration des calendes de janvier par les Romains, nous avons conservé les vœux et les étrennes. A entendre les souhaits que nous nous adressons les uns aux autres, un Huron pourrait se persuader que nous croyons, ce faisant, agir favorablement sur l'année entière<sup>1</sup>.

Dans les anciennes religions orientales, le jour de l'an était un jour de prophétie et les prêtres annonçaient alors quelle serait l'année : bonne ou mauvaise, sèche ou pluvieuse, féconde ou stérile. Non seulement ce type de prévision n'a pas disparu, mais, contrairement à toute logique — car ne devrait-on pas accorder le pas à l'action du soleil, maître des saisons ? — nombreux sont les paysans qui semblent n'avoir d'attention que pour la lune.

1. Sur la célébration des calendes de janvier chez les Romains, voir A. Tille, *Yule and Christmas*, London, 1899, pp. 85-106 ; Eug. Muller, *Le jour de l'an et les étrennes... chez tous les peuples et dans tous les pays*, Paris (v. 1890) de VIII-540 pp.

« La Lune, dit-on dans le Poitou, est toujours accompagnée de deux étoiles, une grosse et une petite ; la grosse est tantôt devant, et tantôt derrière ; elle représente l'homme riche ; la petite c'est le pauvre, ou pour mieux dire l'acheteur du blé. La petite suit-elle la grosse ? l'acheteur court après le vendeur, le blé sera cher ; si les deux étoiles sont près de se toucher, le pauvre sera réduit à demander l'aumône ; mais la petite étoile prend-elle les devants, à son tour le pauvre s'enfuit, dédaignant les offres du riche, l'année sera abondante et la vie facile. »<sup>1</sup>

On dit dans les Hautes-Vosges :

« Si, le jour de Noël, la lune est dans l'un de ses neuf premiers jours de croissance, l'année suivante sera d'une grande fertilité. S'il arrive, au contraire, que la lune soit dans son dixième, onzième, douzième ou treizième jour, les récoltes ne donneront que moitié. L'année sera absolument stérile, et il s'ensuivra une grande cherté, si Noël tombe du quatorzième au dix-neuvième jour de la lune. »<sup>2</sup>

Les prévisions à longue échéance fondées sur la visibilité, au début de l'année, de la Lune et des étoiles qui l'accompagnent ne reposent pas plus sur l'observation que les pronostics tirés de l'aspect de la lune au début de sa révolution mensuelle. Ce sont, d'ailleurs, des prévisions aussi vagues que générales.

Des esprits, je ne dirai pas plus scientifiques, mais moins férus du pouvoir exclusif de la Lune, ont pensé que le temps de l'année ne dépend pas moins du Soleil que de la Lune. Il faut, disent-ils, tenir compte de leur double influence. Ils crurent, sans doute, avoir répondu à cette exigence en accordant un pouvoir déterminant aux douze jours qui séparent Noël de l'Épiphanie. Ces douze jours pèsent sur l'année entière ; le premier jour annonce le temps qui dominera durant le 1<sup>er</sup> mois, le second celui qui régnera dans le second mois et ainsi des autres jusqu'au douzième jour et au douzième mois.

Ce cycle est bien connu en Belgique, où les douze jours comptent parmi les *lotdagen* ou *jours de sort*<sup>3</sup>. Ils s'appellent ainsi en raison de leur valeur prophétique et parce

1. P. Sébillot, *Le Folklore de France*, I, 53. d'après L. Desavre, *Études de mythologie locale*, p. 14.

2. L.F. Sauvé, *Le Folk-Lore des Hautes-Vosges*, Paris, 1889, p. 380.

3. D<sup>r</sup> Coremans, *L'Année de l'ancienne Belgique*, Bruxelles, 1844, pp. 73-75 et 94-95.

qu'on les considère comme particulièrement favorables aux opérations divinatoires :

« Si, pendant les douze nuits, on transvase à plusieurs reprises de l'eau en différents vases, et que le volume d'eau augmente, on peut attendre une heureuse année ; dans le cas contraire, l'année sera multipluvieuse. »<sup>1</sup>

Dans les Hautes-Vosges, le jour de Noël et les onze jours qui suivent correspondent aux douze mois de l'année qui se prépare, et indiquent le temps qui prédominera dans le cours de chacun d'eux<sup>2</sup>. Au reste si l'on est pressé, dès la veille de Noël on peut, à l'aide de six oignons, obtenir de suffisantes indications :

« Voici comment on procède à cette expérience : dès que l'on entend sonner la messe de minuit, on coupe chaque oignon en deux, après l'avoir pelé, et l'on creuse chaque moitié, de manière à lui donner l'apparence d'une petite écuelle. Cette besogne achevée, on aligne sur un meuble quelconque les douze moitiés d'oignons, en donnant à la première le nom de janvier, à la seconde celui de février, et ainsi de suite, jusqu'à la dernière, qui représente décembre. Au fur et à mesure qu'on les dénomme, on dépose au fond de chacune d'elles une pincée de sel. Pendant huit jours entiers il est défendu d'y toucher. Après ce délai, le premier venu peut apprendre d'un coup d'œil ce qu'il désire savoir. Si le sel s'est conservé sec dans une écuelle, le mois auquel celle-ci se rapporte sera sec ; si le sel est humide ou fondu, le mois correspondant sera mouillé ou même menacé d'un véritable déluge. »<sup>3</sup>

Dans la région des Côtes de Meuse et dans la Woëvre, les douze jours sont désignés sous les noms significatifs de *Petits mois*<sup>4</sup>.

En Bretagne, la qualité des *Gourdeziou*, autre nom de nos Douze Jours, dénote, d'après le peuple, celle des douze mois de l'année<sup>5</sup>. D'après une tradition d'Ampoigné, dans le Bas-Maine, « la température des six derniers jours de

1. Dr Coremans, *loc. laud.*, p. 95.

2. L.F. Sauvé, *Croyances et Superst. Vosgiennes ds Mélusine* (1886-87), III, 278 et surtout *Folk-Lore des Hautes-Vosges*, Paris, 1889, p. 377-79, où l'on trouvera de curieuses précisions de détail.

3. L.F. Sauvé, *Folk-Lore des Hautes-Vosges*, pp. 379-80. Sur ces deux points, H. Labourasse, *Anciens us, coutumes, etc. du dép. de la Meuse*, Bar-le-Duc, 1902, pp. 188-189, confirme Sauvé en ce qui concerne le département de la Meuse.

4. E. Linckenheld, *Les « Petits mois » ou « Loostage » ds le Pays Lorrain* (1930), p. I de l'à-part.

5. Grégoire de Rostrenem, *Dict. français-breton*, cité par J. Loth, *L'Année celtique*, Paris, 1904, p. 6.

l'année (que l'on nomme *achets*) indique la température probable des six premiers mois de l'année suivante. La température du lendemain de Noël indique la température de janvier, et ainsi de suite »<sup>1</sup>. D'ailleurs, cette croyance pourrait bien remonter assez loin, car au Canada, ces mêmes jours ont précisément conservé le nom d'*ajets*<sup>2</sup>.

Le cycle des Douze Jours est d'ailleurs connu en Savoie, mais il n'est plus guère consacré que par des banquets et des réunions de famille<sup>3</sup>. Les cultivateurs provençaux professaient jadis explicitement que les douze jours qui suivent la Noël et qu'ils nomment *léi countié* (les jours compteurs) prédisent le temps de toute l'année<sup>4</sup>.

En Angleterre, divers indices permettent de penser que l'on attendait alors des visiteurs surnaturels. Dans le Shropshire, si les cuivres brillaient de façon qu'on pût s'y mirer, celui ou celle qui les avait nettoyés trouvait une pièce de monnaie dans son soulier. De plus, on plaçait au-dehors de l'eau de savon dans un baquet, afin que ceux qui viendraient puissent se laver. Notons enfin qu'il était interdit de filer durant les Douze Jours.

Chez les Scandinaves, on estimait qu'il suffit de courir en rond entre Noël et l'Épiphanie pour mettre tout en mouvement. Durant cette même période, les Allemands ne doivent ni battre le blé ni le dépouiller. C'est alors que la fée Hollé, de l'Allemagne centrale et de l'Autriche, la fée Berchta du sud de la Germanie et du Tyrol, la fée Frick dans la région septentrionale des Montagnes du Hartz font leur ronde et punissent toutes les femmes ou les filles qui, à la fin de cette période, n'ont pas achevé de filer ou tout au moins fait disparaître tout le lin dont, à la Noël, elles avaient garni leur quenouille<sup>5</sup>.

---

1. G. Dottin, *Glossaire du parler du Bas-Maine* (Mayenne), Paris, 1899, p. 5.

2. J. Loth, ds *Revue Celtique*, (1907), p. 122.

3. A. Van Gennep, *Le Cycle des douze jours*, Bruxelles, 1927, pp. 4-5.

4. C.F.H. Barjavel, *Dictons et Sobriquets... du dép. de Vaucluse*, Carpentras, 1849-53, p. 164.

5. Praetorius, *Weihnachtsfratz*, prop. 54 ; Les frères Grimm, *Traditions allemandes*, Paris, 1838, in-8°, I, 10 ; Clement A. Miles, *Christmas in ritual and tradition christian and pagan*, London, 1912, pp. 238-44.

Dans ce cas, Dame Hollé, au moment où elle regagne sa montagne ou son lac, s'écrie :

Telle quenouillée  
Telle triste année

Tous les actes que l'on accomplit durant ces douze ou ces treize nuits ont une influence sur l'année entière. Au XV<sup>e</sup> siècle, pendant les douze jours, après avoir achevé le repas, on laissait la table garnie d'aliments et de vaisselle, en vue d'être agréable aux Dames (*quasdam mulieres*) et à Berchta en particulier<sup>1</sup>.

Si, pendant ces douze jours, on mécontente les êtres surnaturels, fées, gobelins, etc. il est à prévoir qu'ils seront irrités pendant l'année entière. C'est sans doute pour cela que les Grecs redoutent la visite que les *Kallikantzaroi* ou les *Karkantzaroi* viennent leur faire durant les douze jours<sup>2</sup>. Ces génies monstrueux, mi-animaux et mi-humains sont des êtres redoutables, et si l'on ne réussit pas alors à les écarter des maisons, ils y reviendront sans doute souvent, tant que l'année qui va commencer ne sera pas terminée.

A quelle époque remonte la conception de ce cycle magique ? On dit que S. Ephrem de Syrie, qui mourut en 381, en parle déjà<sup>3</sup>. En tout cas, le *Concile de Tours* de 576 déclare que tous les jours de Noël à l'Épiphanie sont jours de fêtes et que les moines doivent alors bénéficier d'un léger repas aux environs de midi, sauf cependant durant les trois jours de janvier, pour lesquels les saint Pères ont ordonné des litanies particulières, afin de combattre les coutumes païennes<sup>4</sup>.

Mais il s'agit là, très vraisemblablement, d'une sanctification chrétienne de vieilles coutumes d'origine magique. Les douze jours pourraient bien, en effet, avoir été inventés par les populations protohistoriques. Au début de notre ère,

---

1. *Codex Tegernsenensis*, 434 ; Ulrich Jahn, *Deutsche Opfergebräuche*, Breslau, 1884, p. 282.

2. J.C. Lawson, *Modern Greek Folklore and ancient Greek Religion*, pp. 190 sq. Voir aussi : Clement A. Miles, *loc. cit.*, pp. 244-47.

3. Cl. A. Miles, *Christmas in ritual and tradition christian and pagan*, London, 1912, p. 239. Je n'ai pu le vérifier.

4. Héfélé-Leclercq, *Hist. des Conciles*, III, 188.

pour concilier leur calendrier lunaire avec celui des Romains, leurs nouveaux maîtres, les Celtes ajoutèrent à l'année, et précisément après le solstice d'hiver, douze jours complémentaires. De plus, les noms qui leur furent donnés reproduisent les noms des douze mois, à peu près exactement, dans l'ordre habituel. Ce fait semble bien nous indiquer que, dès l'origine de cette invention, on eut l'idée d'établir un rapport de dépendance entre les douze jours et les douze mois. Ceci paraît d'autant plus probable que tous les 2 ans 1/2 on intercale, dans l'année celtique, un mois de trente jours et que chaque jour de ce mois intercalaire porte le nom d'un des trente mois de cette longue période<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il n'est pas douteux que si ces douze jours ont été considérés comme des *jours de sort*, c'est en vertu du principe magique qui attribue un pouvoir d'orientation aux commencements — pouvoir que l'expérience n'a jamais vérifié.

### Conclusion

Dans les conversations que j'ai eues au sujet de l'influence de la Lune sur le temps, même avec des hommes instruits, j'ai rencontré souvent une sérieuse résistance à mes conclusions négatives. J'aurai à revenir sur les faits qu'ils mettaient parfois en avant, tels les méfaits de la Lune rousse, l'action de la lune sur les nuages, le grandiose phénomène des marées ; mais je dois signaler ici la persuasion où ils étaient ordinairement en ce qui concerne les dictons ou les règles météorologiques qui ont cours dans nos campagnes. Il n'est pas possible, disaient-ils, que la majorité de ces dictons et de ces règles qui se perpétuèrent à travers les siècles et reçurent par conséquent l'approbation de tant de générations paysannes, parmi lesquelles il y eut nécessairement de bons observateurs, ne reposent pas sur un fonds de solide réalité.

---

1. J. Loth, *L'année Celtique*, p. 6.

A cela je ne manquais pas d'opposer la réponse d'un vulgarisateur belge d'esprit vraiment scientifique :

« Si vous supposez que le temps change avec la Lune, faites une marque quelconque à votre calendrier chaque fois que la coïncidence ne se produira pas ; ne vous fiez pas à votre mémoire : elle est d'autant plus sujette à erreur que vous êtes plus convaincu, car les faits qu'elle vous rappelle sont fort souvent empreints de vos sentiments personnels.

« Prolongez l'expérience pendant quelque temps, arrêtez-vous lorsque vous serez convaincu... En général, cela ne dure guère longtemps. »<sup>1</sup>

Et comme cette invitation à recourir à une observation méthodique aurait pu ressembler à une défaite et que certains me répondaient : — Alors, vous êtes persuadé que les paysans sont incapables d'observer ?... je ne manquais pas d'ajouter : — Devant le spectacle de la nature, on peut être dans un état purement passif, recevoir les impressions douces et terribles, rapides ou prolongées qu'elle nous apporte, sans se soucier d'autre chose que d'admirer ou de se laisser émouvoir. Dans ce cas, l'imagination se charge d'accommoder nos soi-disant observations à nos idées préconçues ou à nos préjugés. Or, dans la plupart des questions de météorologie (celle de la formation des orages en particulier) tous les hommes en sont restés là jusqu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle — car la science météorologique ne remonte guère au-delà.

On n'est observateur qu'à condition de sortir de cet état passif et de réagir, soit sur les phénomènes lorsque la chose est possible, soit sur les sensations qu'ils font naître en nous, afin de bien saisir les phénomènes eux-mêmes. Non seulement l'homme des premiers âges, mais celui des civilisations antiques et du Moyen Age n'a guère connu que des *préjugés* météorologiques — entendez des idées déduites d'opinions philosophiques ou religieuses. Aussi bien, ces civilisations n'ont-elles légué à la science que des idées qu'il s'agissait de réviser par une série d'observations actives, une suite méthodique d'enquêtes ou d'expériences logiquement ordonnées.

1. L. Mahillon, *La Lune Rouse ds Ciel et Terre. Erreurs populaires et préjugés*, Mons, 1890, pp. 7-8.



Cet état d'esprit actif est déjà assez rare chez les gens cultivés. Ne voyons-nous pas les savants du XVII<sup>e</sup>, du XVIII<sup>e</sup> et de nombreux savants du XIX<sup>e</sup> siècle, soutenir encore que tout orage se forme aux lieux mêmes où il doit éclater<sup>1</sup> ? Et cependant, bien que le phénomène de la translation rapide des orages ne fût pas difficile à découvrir, il échappa complètement aux hommes de science avant le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mieux encore, depuis cette époque, « il a été établi cent fois par des preuves irrécusables ; néanmoins la plupart des météorologistes n'y ont fait aucune attention ; ils ont persisté à soutenir et à enseigner que les orages se forment sur les lieux mêmes ou dans le voisinage. Telle est, sur les meilleurs esprits, la puissance d'une idée préconçue, qu'elle les empêche de voir les choses les plus claires et de faire même attention aux faits qu'ils viennent d'enregistrer ».<sup>2</sup>

Pourquoi donc les paysans seraient-ils de meilleurs observateurs que des savants professionnels ? Ils ont beau interroger le ciel d'un air entendu, en fait ils sont précisément dans l'état de passivité que nous venons de décrire, état aggravé souvent par des préoccupations utilitaires plus ou moins immédiates, qui leur enlèvent toute liberté d'esprit. Pour établir une règle ou une loi, en météorologie, il ne suffit pas d'avoir fait quelques observations exactes ; il faut, comme nous l'avons déjà dit après M. Faye, des observations systématiques, prolongées, coordonnées, et j'ajouterais : contrôlées à maintes reprises. Les paysans sont tout à fait incapables de prendre note de leurs observations au jour le jour, d'abord parce qu'ils accordent à leur mémoire une sorte d'infailibilité, d'ailleurs totalement illusoire. Enfin, leur tête est remplie de règles et de dictons qu'ils ont reçus de leurs pères et qu'ils cherchent inconsciemment à vérifier et vérifient en effet — en négligeant toutes les défaites,

---

1. M. Faye. *Sur les orages et sur la formation de la grêle* ds *Ann. du Bur. des Longitudes pour 1877*, pp. 483-489.

2. M. Faye. *loc. cit.*, pp. 494-95. La fausse théorie qui attribue aux trombes et aux cyclones un pouvoir d'aspiration des eaux constitue un autre exemple caractéristique de pseudo-observations indéfiniment multipliées sous l'influence d'une idée préconçue. Cf. : M. Faye, *Défense de la loi des tempêtes*, ds *Ann. Bur. des Longitudes pour 1875*, pp. 435-455.

tous les insuccès, toutes les exceptions ; sous l'influence de la Tradition, qu'ils vénèrent comme le fruit de la Sagesse de leurs « Anciens », ils observent à travers les lunettes des proverbes et le télescope des maximes. Enveloppés dans la tradition, emmaillotés dans les dictons et les sentences, ils sont suggestionnés à leur insu ; bien mieux, ils se prêtent avec un secret empressement à ces suggestions. Ainsi préparés, orientés, envoûtés, ils ne regardent pas un ou deux jours près avant ou après la nouvelle Lune, soulignent triomphalement une coïncidence et négligent, sans tapage, vingt discordances ; ils ne veulent ou ne peuvent voir que les réussites et ne sont jamais impressionnés par les « ratés ». Signalez-leur un échec : ils vous en donneront d'excellentes raisons — et continueront de croire aux « on-dit » de leurs ancêtres<sup>1</sup>.

Cette résistance aux leçons de l'expérience personnelle devrait, à elle seule, suffire à nous persuader que la tradition se rit de l'observation et qu'elle a fort bien pu naître hors du lit des faits, puisqu'elle s'est maintenue sans en prendre grand souci. Nous avons pu constater qu'en vérité, règles et dictons, loin d'être le fruit de l'expérience des générations passées, sont nés de raisonnements ou de principes qui relèvent de la mentalité magique. La notion du temps fluidique, le pouvoir d'orientation et de détermination des commencements, l'action régulatrice de certains nombres sont autant de croyances qui remontent aux primitives humanités ; elles se rattachent d'ailleurs à la notion toute magique d'un *mana* cosmique dont les astres sont les premiers ministres.

1. Cf. Flammarion, *Astronomie populaire*. P. 1880, pp. 226-27. Voir aussi, sur cette attitude d'esprit : M. Madrelle, *Les dictons météorologiques et agricoles en Touraine*, ds *La Météorologie* (1928), nouv. série, IV, 205.

## CHAPITRE II

### **Comment la Tradition Populaire interprète les faits qui démontrent ou semblent démontrer l'influence de la Lune. Comment la distinguer de la Tradition Scientifique.**

Nous n'avions pas à rechercher les sources de Théophraste (370-285) ni celles d'Aratus (270 av. J.-C.), néanmoins il suffit de lire les *Pronostics* du premier ou ceux du second pour être convaincu qu'ils ne sont ni un résumé ni une synthèse de traditions populaires. Ils s'appuient sur une arithmétique et surtout sur une astrologie si développées, que l'on ne conçoit pas qu'elles aient pu atteindre ce point sans l'usage des chiffres et de l'écriture. Les Egyptiens et les Assyro-Babyloniens, qui furent les véritables initiateurs dans la connaissance du ciel et les précepteurs des Grecs, possédaient, depuis plus d'un millénaire, ceux-ci les cunéiformes et ceux-là les hiéroglyphes.

L'observation de phénomènes complexes, dont on ne peut saisir les divers aspects et les mouvements variés qu'en les comparant au cours de longues années, requiert nécessairement l'écriture ; la mémoire ne saurait y suffire. Les rus-

tiques de tous les temps, qui n'ont jamais pris la peine — même lorsqu'ils le pouvaient — de fixer leurs observations par écrit, furent par suite incapables de les confronter et d'en tirer des règles ou des pronostics généraux.

L'insuffisance de la mémoire ne fut pas le seul obstacle qui les ait empêchés de faire des observations vraiment scientifiques. Arago attribue en grande partie les idées populaires sur l'influence de la Lune à une méprise : ils ont pris, dit-il, l'astre des nuits pour la cause des changements dont il fournit les *signes*<sup>1</sup>. Tant que l'esprit critique n'est pas éveillé, nous allons avec trop de hâte à la conclusion. La paresse — qui s'en étonnerait ? — y pousse autant que l'ignorance. Aussi bien, l'homme qui cherche le pourquoi d'un phénomène se permet-il souvent de conclure de la présence d'un être à son intervention. Faites observer que la présence n'implique pas nécessairement l'action, la plupart du temps votre interlocuteur ne sentira pas la valeur de l'objection ou du moins n'en tiendra, par la suite, aucun compte.

A cette première illusion, qui a sa source dans une hâte plus ou moins paresseuse et dans l'ignorance de la complexité de notre univers, s'ajoute l'illusion animiste.

Les ignorants ne soupçonnent même pas les infinités de notre univers, ni même de la moindre de ses parties ; ils se contentent d'une représentation extrêmement simplifiée de la réalité. Incapables d'imaginer qu'un phénomène, fût-il aussi complexe que le changement de temps, puisse avoir dix ou vingt conditions, dix ou vingt causes différentes, de tels esprits croient tout expliquer quand ils saisissent ou croient saisir une cause : celle-ci devient aussitôt la Cause (avec un grand C), l'unique clef du mystère.

Toutes les paysanneries européennes ont une tendance presque invincible à personnifier les causes. Depuis de longs siècles, elles sont enveloppées et bercées par des croyances animistes : à la foi païenne aux dieux antiques et à la foi demi-païenne aux fées et aux génies succéda ou se mêla la croyance aux anges et aux saints. Dans maintes églises

---

1. Arago, ds *Ann. Bur. des Longit. pour 1833*. Paris, 1832, p. 214.

chrétiennes, les saints ont fini par remplacer, dans toutes leurs fonctions, les fées, les génies et les dieux.

L'animisme est, avant tout, une façon anthropomorphique de concevoir les causes, de leur prêter une âme analogue à celle de l'homme ; lorsque cette inclination va diminuant, il reste néanmoins une forte tendance à les individualiser.

Cette double illusion, l'illusion de présence et l'illusion animiste, devait porter le populaire à attribuer les changements de temps, phénomènes célestes, à quelque haut personnage du Ciel. Nous avons déjà vu par quelles autorités et par quels raisonnements les paysans d'Europe furent conduits à incriminer la Lune.

### Les méfaits de la Lune Rousse

La Lune rousse va nous fournir un exemple tout à fait démonstratif de cette double tendance à conclure, d'une part, de la présence d'un être à son intervention causale et, d'autre part, à personnifier l'astre ou l'être que l'on juge responsable du bienfait ou du méfait que l'on veut expliquer.

On appelle Lune rousse celle qui commence en avril et devient pleine soit à la fin du même mois, soit au commencement de mai. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les paysans disaient :

Tant que dure la rousse Lune,  
Les fruits sont sujets à fortune <sup>1</sup>.

Les savants ne les contredisaient point et La Quintinie, directeur des Jardins du Roi, donnait la marche à suivre aux jardiniers et aux agriculteurs pour empêcher les arbres d'en trop souffrir<sup>2</sup>.

A quelle époque doit-on faire remonter cette opinion traditionnelle ? En 1554, Mizauld, qui signale le danger des nuits sereines entre le 25 avril et le 13 mai, ne connaît pas encore la dénomination de « Lune rousse ». Mais il sait fort bien les catastrophes qui se produisent sous son règne :

1. *Almanach du bon Laboureur pour l'année 1618.*

2. *Instruction pour les Jardins*, II, 139.

« Si du septième jour des calendes de Mai, ou si vous voulez du vingt-cinquième d'avril environ le lever des étoiles dites Hyades (auquel temps selon Varron et Pline les fêtes nommées *Robigalia* étaient jadis célébrées pour les blés) jusqu'au quatrième jour des Calendes dudit mois, qui est le vingt et huitième Avril environ le coucher du Chien céleste (auquel temps étaient célébrées les *Florales* pour les fleurs des arbres) la pleine Lune advenait, trouvant nuits sereines et belles sans aucun vent (auquel temps la rosée a coutume tomber à grand'planté), les Anciens, de longue expérience, tenaient tout certain que les grains de la terre seraient endommagés. Et si semblable chose advenait depuis le septième jour des Ides de May, c'est-à-dire du neuvième jour en Mai, jusqu'à quatre jours après quand les étoiles nommées Vergilies et Pléiades se lèvent, et Arctur couche (auquel temps aussi étaient célébrées les fêtes dites *Vinales* pour les vins), hasard avec grandissime danger était à craindre aux vignes et oliviers, c'est-à-dire aux vins et huiles. Et delà se peut faire que les susdits jours, et aucuns précédents et subséquents dédiés et sacrés aux saints Georges, Marc, Nicolas et Invention de la Salutifère Croix, par je ne sais quelle superstitieuse gentilité et paganisme sont merveilleusement craints du simple peuple et rustiques : non d'aujourd'huy, mais de longue antiquité. »<sup>1</sup>

Cette page éminemment suggestive vous a sans doute déjà mis sur la voie : les Anciens n'ont pas ignoré les grands dangers que courait la végétation hâtive entre les premières et les secondes *Vinalia* (23 avril et 10 mai), où l'on suppliait Jupiter, Vénus et les Pléiades de protéger les bourgeons de la vigne<sup>2</sup>. Ces supplications, y compris les *Robigalia* (25 avril), où l'on demandait au Ciel d'empêcher les jeunes blés de roussir<sup>3</sup>, et les *Floralia* (28 avril-3 mai), où l'on célébrait des jeux en l'honneur de Flore pour la protection des fleurs en général et de celles des arbres fruitiers en particulier<sup>4</sup>, avaient toutes pour but principal de parer aux gelées redoutables de cette époque, autrement dit d'empêcher la « rouille » de brûler ou de détruire les bourgeons, les jeunes pousses et les fleurs.

Festus nous dit que *Robigo* était considéré par les Romains comme un dieu capable de détourner la rouille des blés<sup>5</sup>. Le dieu *Robigo* n'est, en réalité, que la personnification de

1. A. Mizauld, *Les Ephémérides perpétuelles* 1554, f. 281.

2. W. Warde Fowler, *The Roman Festivals*, London, 1899. p. 85-88 et Pline, *H.N.*, XVIII, 69, 7.

3. W. Warde Fowler, *loc. laud.*, pp. 88-91.

4. W. Warde Fowler, *loc. laud.*, pp. 91-95.

5. P. Festus, *V° Robigalia*.

l'office ou du service que l'on en attendait ; quant à la rouille elle-même (*robigo*) les commentateurs ne sont guère fixés, car ils englobent sous ce nom les choses les plus diverses : les flétrissures dues à la gelée ou à des chaleurs torrides et tous les parasites végétaux (*mildew*, ergot, etc.) qui donnent aux raisins, aux épis, aux fruits des arbres un aspect roussâtre ou noirâtre<sup>1</sup>. D'autre part, la liturgie des supplications d'avril-mai donne le droit de penser que les Romains incriminaient spécialement, sinon exclusivement, l'action néfaste du Chien ou de la Canicule. Cependant, ils étaient bien loin de négliger l'influence probable de la Lune. Examinons de plus près les principaux personnages invoqués le jour des *Vinalia* : Jupiter et Vénus.

Jupiter a bien des chances de représenter ici l'air humecté par la Lune, c'est-à-dire la rosée glaciale qui détruit tous les jeunes espoirs. C'est, du moins, l'avis de Plutarque qui, par deux fois, cite et interprète dans ce sens les vers du poète Aloman :

Fille de Jupiter et de la Lune sainte,  
La rosée a le don de nourrir<sup>2</sup>.

Ce poète ayant vécu quelque six cents ans avant Jésus-Christ, c'est là une tradition fort ancienne, qui remonte presque au temps d'Hésiode, époque où le symbolisme de maints personnages mythologiques était demeuré transparent.

Quant à Vénus, nous ne pouvons oublier que nombre d'Anciens donnaient ce nom à la Lune. Il est vraisemblable, dit encore Plutarque, que la Lune a plus de rapport avec Vénus et le Soleil avec l'Amour que ces deux astres n'en ont avec les autres dieux<sup>3</sup>. Aphrodite, qui naît de l'écume de la mer, n'a-t-elle pas avec l'élément humide des relations qui valent celles de la Lune qui s'en nourrit ? Au reste, lisez cette curieuse page de Pline :

« La plupart on dit que la rosée brûlée par un soleil ardent était la cause

1. Pline, *H.N.*, XVIII, 44-45.

2. Plutarque, *Du visage qui se voit dans le disque de la Lune*, 25 ; *Questions de Table*, I, III, 9, X., ds *Œuvres morales*, trad. V. Bétolaud, IV, 177 et III, 276.

3. Plutarque, *De l'Amour*, 19, ds *Œuvres morales*, III, 540-41.

de la rouille des blés et du charbon des vignes : je crois que cela est faux en partie, que tout charbon dépend du froid, et que le soleil en est innocent. Avec quelque attention, on s'en convaincra d'abord, on ne voit survenir cette affection que pendant les nuits, et avant que le soleil ait de la force ; ensuite, elle dépend tout entière de l'influence lunaire, car une telle calamité ne survient que pendant la conjonction ou pendant la pleine lune, c'est-à-dire dans les deux cas où cet astre a le plus d'action. »

Puis, après avoir développé ce point et distingué avec soin les météores en deux classes : météores de force majeure et météores mineurs, il parle ainsi de ces derniers :

« Les autres sont ceux qui se produisent par un ciel calme et dans des nuits sereines, sans qu'on s'en aperçoive, si ce n'est quand ils sont accomplis : généraux et bien différents des précédents, ils sont appelés par les *uns rouille, par les autres brûlure, par d'autres charbon*, mais par tous stérilité. C'est de ces derniers que nous allons parler, donnant des détails non consignés par écrit avant nous : nous exposerons d'abord les causes :

« Ces causes sont, outre la Lune, au nombre de deux, et dépendent d'un petit nombre de lieux dans le ciel. D'une part, les Pléiades influent spécialement sur les récoltes, ouvrant par leur lever l'été, par leur coucher l'hiver, et renfermant dans un espace de six mois les moissons, les vendanges, et la maturité de toutes les productions. D'autre part, il est dans le ciel un cercle qu'on nomme Voie lactée ; elle est facile à voir ; ses effluves fournissent, comme une mamelle, le lait à toutes les semences ; deux constellations la signalent : l'Aigle, au nord, et au midi la Canicule, dont nous avons fait mention en son lieu (XVIII, 68, 5). La Voie lactée même traverse le Sagittaire et les Gémeaux, et, passant par le centre du Soleil, coupe deux fois la ligne équinoxiale ; elle a, aux deux points de section, d'un côté l'Aigle, de l'autre la Canicule. Aussi les influences de ces deux constellations s'étendent-elles sur toutes les terres cultivées ; car ce sont les deux seuls points où le centre du soleil correspond à celui de la terre. Donc, dans les jours de ces constellations, si l'air pur et doux transmet à la terre ce suc fécondant et lacté, les récoltes croissent et prospèrent. Si la lune, de la façon qu'il a été dit (XVIII, 68), envoie un froid humide, l'amertume de ce mélange dans cette espèce de lait fait périr les fruits naissants. La mesure du dommage dépend, dans chaque climat, de la combinaison de l'une et de l'autre causes ; aussi ne se fait-il sentir dans tout l'univers ni également ni le même jour. Nous avons dit (XVI, 52) que l'Aigle se lève, en Italie, le 13 des calendes de janvier (le 20 décembre) ; et le cours de la nature ne permet pas de compter avant ce jour sur rien dans les fruits de la terre. Mais si la lune se trouve alors en conjonction, nécessairement tous les fruits d'hiver et tous les fruits hâtifs souffriront.

« La vie des Anciens était grossière et sans lettres ; toutefois, chez eux, l'observation ne fut pas moins ingénieuse que ne l'est maintenant la théorie. En effet, ils redoutaient trois époques pour les récoltes ; c'est pourquoi ils instituèrent autant de cérémonies et de jours de fête, les *Robigalia*.



les *Floralia*, les *Vinalia*. Les *Robigalia* furent établis par Numa, l'an II de son règne et ils se célèbrent maintenant le 7 des calendes de mai (le 25 avril), parce que c'est vers cette époque que la rouille (*robigo*) envahit les blés. Varron fixe ce temps au moment où le soleil est dans le dixième degré du Taureau, comme le voulaient les calculs pour ce temps ; mais la vraie cause est que dix-neuf jours après l'équinoxe du printemps, selon l'observation variée des peuples, le Chien se couche du 7 au 4 des calendes de mai (du 25 au 28 avril). Le Chien est une constellation dangereuse par elle-même, et à laquelle il faut préalablement sacrifier une petite chienne. Les Romains ont aussi institué, au 4 des calendes de mai (le 28 avril), les *Floralia*, l'an 516 de Rome d'après les oracles de la Sibylle, afin que la floraison s'achevât heureusement. Varron fixe ce jour au moment où le soleil est dans le quatorzième degré du Taureau. Si la pleine lune se rencontre pendant ces quatre jours, le blé et tout ce qui fleurira souffrira nécessairement. Les premiers *Vinalia*, qui ont été établis le 9 des calendes de mai (le 23 avril) pour la dégustation des vins, n'ont aucun rapport avec les fruits de la terre, pas plus que les fêtes dont nous avons déjà parlé n'en ont avec les vignes et les oliviers ; car la pousse de ces derniers arbres ne commence qu'avec le lever des Pléiades, le 6 des Ides de mai (le 10 mai), comme nous l'avons enseigné (XVI, 42 ; XVIII, 66). Ce sont encore là quatre jours pendant lesquels on ne veut pas voir tomber de la rosée (on redoute en effet la constellation froide d'Arcturus, qui se couche le lendemain), et encore moins arriver la pleine lune. »<sup>1</sup>

L'influence des étoiles et des constellations redoutables, telles que la Canicule, Arcturus et les Pléiades, non seulement s'associe à celle de la Lune, mais encore est dominée par celle-ci. Or n'oublions pas que Pline fut l'un des grands maîtres de la science européenne durant de longs siècles.

L'Eglise, désireuse d'éliminer tous les génies célestes du paganisme, n'a pas méconnu, cependant, le besoin, ou plutôt le vif appétit des rustiques pour l'intervention des puissances d'en haut dans la grande affaire des saisons. Pour satisfaire à ces tendances animistes, elle leur permit — et parfois même leur conseilla — d'invoquer, en ce passage dangereux, S. Georges (23 avril), S. Marc (25 avril), S. Vital (28 avril), S. Eutrope (30 avril). On pouvait y joindre, selon les régions, S. Philippe (1<sup>er</sup> mai), la Sainte Croix (3 mai), S. Nicolas (9 mai) et même S. Urbain (25 mai). Une bonne partie de ces invocations avait déjà cours au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, au témoignage de Mizauld. De nos jours encore,

---

1. Pline, *Hist. Natur.*, XVIII, 68-69.

de nombreux dictons signalent l'importance et le pouvoir protecteur de ces saints personnages :

- Georget, Marquet, Vitalet (S. Vital 28 avril) et Croiset (Ste Croix)  
S'ils sont beaux (doux) font du vin parfait. (Midi)
- Georget, Marquet, Colinet (Nicolas)  
Sont trois méchants garçonnets. (Oise)
- Gare à S. Georges, S. Marc, Ste Croix et S. Jean (6 mai).  
Quand ils s'y mettent. (Hérault)
- Georget, Marquet, Croiset, Servais (13 mai)  
Sont quatre mauvais garçonnets. (Haute-Saône)
- S. Georges, S. Marc sont réputés  
Saints grêleurs ou vendangeurs (Vaucluse) <sup>1</sup>

A un paysan qui demandait un prêt, les juifs comtadins répondaient jadis : — Mais quelle garantie me donnez-vous ? — Ma récolte. — Votre récolte ? *Aven p'anca passa Market, Crouzet, Branket* (Marc, Croix, Pancrace ne sont pas encore passés) <sup>2</sup>.

Dans le Limousin, on a donné le nom de *chevaliers* à ces jours funestes. Le premier de ces jours est le 23 avril, fête de S. Georges, et comme on voit, dans la vie de ce saint, qu'il aimait les beaux chevaux, c'est peut-être la raison qui a fait donner à son jour de fête la dénomination de *chevalier*, et par suite à tous les autres jours dangereux.

Il a fallu une longue observation pour connaître et fixer ces différentes époques, qui sont à peu près les mêmes dans tous les pays. Ce sont des sentinelles que les Anciens ont placées à certaines distances, pour nous avertir de ce que nous avons à espérer ou à craindre. Les cultivateurs en comptent huit, savoir :

	Chevaliers	appelés en Angoumois
	—	—
Avril	23 - S. Georges . . . . .	<i>Georget.</i>
	25 - S. Marc . . . . .	<i>Marquet.</i>
	30 - S. Eutrope . . . . .	<i>Tropet.</i>

1. Pour d'autres formules analogues voir L. du Broc de Segange, *Les Saints patrons des corporations et protecteurs*, Paris (1888), I, 280-81. Voir aussi : A. Combes, *Proverbes agricoles du sud de la France*, 2<sup>e</sup> éd., Castres, pp. 64-65 ; H. Duchaussoy, *Almanach météorol.*, pp. 28-29.

2. C.F.H. Barjavel, *Dictons et sobriquets... du dép. de Vaucluse*, Carpentras, 1849-1853, p. 154, note 2.

	1 - S. Jacques . . . . .	<i>Jacquet.</i>
	3 - Ste Croix . . . . .	<i>Crucet.</i>
Mai	6 - S. Jean . . . . .	<i>Joannet.</i>
	11 - S. Antoine . . . . .	<i>Tanet.</i>
	25 - S. Urbain . . . . .	<i>Robinet.</i>

Ce dernier n'est *chevalier* que pour les pays de vignobles : le mot *Robinet* le dit assez.

« S'il gèle un de ces jours, les productions de la terre en éprouvent un grand dommage, parce qu'elles sont alors en pleine végétation. Quoi qu'il en soit, les denrées augmentent ou diminuent de prix, selon que les chevaliers se sont bien ou mal comportés. »<sup>1</sup>

A Paris, les trois *saints de glace* sont : S. Mamert, S. Pancrace et S. Servais (11, 12 et 13 mai). De même en Haute-Loire, d'où ce dicton :

S. Mamer, S. Servais et S. Pancrace  
Sont toujours trois saints de glace.

Dans les pays vignobles, l'on n'est pas complètement assuré avant la S. Urbain (25 mai).

S. Urbain  
Dernier marchand de vin. (Marne)  
Que S. Urbain ne soit passé,  
Le vigneron n'est pas assuré. (Hautes-Alpes)  
Après la S. Urbain,  
Plus ne gèlent vin ni pain. (Nièvre)

Le déclin que subit le culte des saints au XVI<sup>e</sup> siècle, sous les violentes attaques du protestantisme, fit certainement négliger par maints ruraux les invocations à Georget et à Marquet et dut, par suite, les inciter à donner plus d'attention à la Lune. C'est vraisemblablement dans cette ambiance que naquit la dénomination de *Lune rousse*, qui soulignait, par une épithète significative, ce que l'on pensait de son rôle à cette époque demi-printanière.

On n'ignorait d'ailleurs pas que les méfaits dont ces saints protégeaient — ou ne protégeaient pas — les récoltes étaient l'œuvre de la Lune. Les dictons populaires suffirent à en administrer la preuve :

1. J.J. Juge. *Changemens survenus chez les habitants de Limoges*. Limoges, 1817. pp. 176-177.

Quand la lune rousse est passée  
 On ne craint plus la gelée. (Charente)  
 Lune rousse  
 Vide bourse. (Aube)  
 Les gelées de la lune rousse  
 De la plante brûlent la pousse. (Lozère)  
 Récolte n'est arrivée  
 Que la lune rousse ne soit passée. (Haute-Loire)  
 L'hiver n'est point passé  
 Que la lune rousse n'est déclinée. (Aveyron) <sup>1</sup>  
 La lune rousse ôte tout  
 Ou donne tout. (Jura)

Ces dictons accusaient directement la Lune de geler ou de roussir jeunes pousses et bourgeons. On ne pouvait incriminer le froid, puisque ce malheur se produisait fréquemment alors que le thermomètre marquait plusieurs degrés au-dessus de zéro et que rien de fâcheux ne survenait si la Lune, masquée par des nuages, ne pouvait exercer sa funeste influence. Ce raisonnement, en apparence fort bien fondé, semblait donc pleinement justifier et l'accusation portée contre l'astre des nuits durant cette lunaison, et l'épithète dont on le flétrissait. Mais, du même coup, comment n'eût-on pas réveillé, en pensant et parlant ainsi, le vieux levain animiste qui demeurait si vif dans la pensée des paysans du XVI<sup>e</sup> siècle ? En caractérisant d'un mot péjoratif cette lune anti-printanière qui gèle ou qui roussit, en lui reconnaissant une sorte de malfaisance ou de méchanceté, ne lui constituait-on pas un commencement de personnalité ? Cela n'allait certes pas jusqu'à en faire une sorte de divinité mauvaise ou de méchante fée, mais cela suffisait, chez nos ruraux d'esprit animiste, à éveiller l'idée et le sentiment d'une personnalité, tout au moins d'une fâcheuse individualité.

Il faut, d'ailleurs, reconnaître que les savants du XVI<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle ne se soucièrent pas d'expliquer ces gelées de la fin d'avril et laissèrent le champ libre aux traditions antiques.

En 1827, lors d'une visite des membres du Bureau des

1. Cf. : H. Duchaussoy, *Almanach météorol. à l'usage des cultivateurs*. Amiens, 1898, p. 24.

Longitudes à Louis XVIII, le roi embarrassa fort Laplace, en lui demandant de lui expliquer le mode d'action de la Lune Rousse. Le grand astronome se retira passablement confus et l'anecdote fit la joie de la Cour.

Arago, chargé d'étudier ce problème, démontra que la lune ne possède pas de vertu frigorifique et que les méfaits attribués à la lune rousse résultent de la sérénité de l'atmosphère. Dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes pour l'année 1828*, il s'exprime ainsi :

« Dans les nuits du mois d'avril et de mai, la température de l'atmosphère n'est souvent que de 4, de 5 ou de 6 degrés centigrades au-dessus de zéro. Les plantes exposées à la lumière de la Lune, c'est-à-dire à un ciel serein, peuvent alors se geler, malgré l'indication du thermomètre, puisque le rayonnement leur fait perdre de 7 à 8 degrés. Si la lune, au contraire, ne brille pas, si le ciel est couvert, le rayonnement est presque totalement détruit, la température des plantes descend à peine au-dessous de celle de l'atmosphère : il n'y a gelée que si le thermomètre a marqué zéro. Il est donc vrai, comme les jardiniers le prétendent, qu'avec des circonstances atmosphériques toutes pareilles, une plante pourra être gelée ou ne l'être pas, suivant que la lune sera visible ou cachée derrière les nuages : mais on a tiré de cette remarque de fausses conséquences : la lumière de la Lune ne produit aucun effet ; elle est seulement l'indice de cette pureté du ciel sans laquelle le rayonnement nocturne n'amènerait qu'un refroidissement insensible ; que l'astre soit levé ou sous l'horizon, le phénomène a également lieu, dès que l'atmosphère est sereine. »<sup>1</sup>

Bien que ces conclusions d'Arago aient été largement vulgarisées, on a continué, dans nos campagnes, d'accuser la Lune d'avril-mai de faire *roussir* les bourgeons et les premières pousses. Hier encore, les paysans du Hainaut et de la Wallonie<sup>2</sup>, de la Normandie, du Bourbonnais et du

1. *Annuaire pour l'an 1828 présenté au roi par le Bureau des Longitudes*. Paris, 1827, in-16, p. 178-179. Arago reviendra à maintes reprises sur ce sujet dans : *Annuaire pour l'an 1833*, pp. 214-217 ; *Astronomie populaire*, III, 497-500. Voir aussi : P. Laurencin, *La Pluie et le Beau Temps*. Paris, 1874, in-16, p. 304-305 ; W. de Fonvielle, *Histoire de la Lune*, P. 1886, in-12, pp. 171-176 ; L. Mahillon, *La Lune Rousse*, ds *Ciel et Terre. Erreurs popul. et préjugés*. Mons, 1890, pp. 8-10. On ne saurait suivre M. Madrelle lorsqu'il affirme que les astronomes ne se sont pas souciés de se mettre d'accord pour indiquer quelle lunaison devait porter cette appellation et lorsqu'il semble nier les gelées que l'on attribue à la lune d'avril et mai. M. Madrelle, *Les dictons météorologiques et agricoles en Touraine*, ds *La Météorologie*, 1928, p. 219.

2. A. Harou, *Mélanges de Traditionisme*, p. 2 ; P. Colson, *Astronomie populaire ds Wallonia* (1909), p. 231.

Limousin<sup>1</sup> étaient persuadés que les méfaits du rayonnement qui se produit durant les nuits sereines de cette lunaison sont imputables à Phœbé.

Vous trouverez encore aujourd'hui, en France et dans toute l'Europe, des milliers de jardiniers et de cultivateurs qui continuent d'accuser la Lune rousse des gelées printanières. Il est facile de s'en convaincre en interrogeant les paysans des environs de Paris. J'ajouterai qu'ils ne sont pas éloignés d'admettre que chaque Lune a son caractère particulier. Nos ruraux, même lorsqu'ils ont profité des bienfaits de l'école primaire, sont loin d'avoir acquis l'esprit critique et lors même qu'ils se contentent moins facilement qu'autrefois, ils demeurent fortement inclinés aux illusions de la présence et de l'animisme<sup>2</sup>.

### La Lune attire et mange les nuages

La tradition assure qu'il existe un rapport étroit entre l'eau et la Lune, et il serait facile d'accumuler les textes.

En Egypte, Thot, le dieu lunaire, gouverne du haut du Ciel l'inondation du Nil<sup>3</sup>. Au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, Macrobe écrivait :

« L'air lui-même est soumis aux influences humides de la Lune. Ce

---

1. J. Lecœur, *Nouv. Esquisses du Bocage Normand*, 1887, p. 11 ; F. Pérot ds *Rev. des Trad. pop* (1903), XVIII, 429 ; J. Plantadis, ds *Rev. des Trad. pop.* (1902), XVII, 340.

2. Dans une très intéressante revue : *La Côte d'Azur médicale* (1934), XV, 111-112, Al. Bécédeff a publié une curieuse note sur la Lune rousse, dans laquelle il prétend que les savants ne nient plus l'influence de la lune sur la végétation et insiste sur ce fait que la période lunaire d'avril-mai, lorsque la nouvelle lune suit de trop près l'équinoxe, tout au moins sur la Côte d'Azur (il dit : nos régions), nuit incontestablement à la végétation. Je ne sais si cette proposition est volontairement équivoque, mais il est clair que l'auteur ne peut admettre que la lune soit mise hors de cause, puisqu'on ne saurait nier son action sur les marées maritimes, non plus que sur les marées atmosphériques. Il termine par ces lignes :

« Je considère en outre comme justifiés, si on ne veut pas leur demander une exactitude rigoureuse de dates et d'effets, d'autres proverbes dont le bien-fondé est contesté par les savants, tels que ceux qui sont relatifs aux saints de glace, à la Saint-Médard, à l'été de la Saint-Martin. » Elles contiennent d'ailleurs un aveu : pour admettre l'influence directe de la Lune rousse et celle des Saints de glace, il ne faut pas demander une exactitude rigoureuse de dates et d'effets.

3. E. Drioton, *Le Roi défunt Thot et la crue du Nil*, ds *Egyptian Religion*, I, 39-51.

qui le prouve, c'est que, quand elle est, soit en opposition, soit en conjonction (et, dans ce dernier cas, sa face éclairée est tournée vers le Soleil), nous avons des pluies fréquentes ou d'abondantes rosées, si le temps est serein. »<sup>1</sup>

On relève, d'ailleurs, de semblables opinions chez les Pères de l'Eglise<sup>2</sup>.

Gaspard Peucer, qui fut médecin et astrologue, atteste, en 1552, que cette tradition, tout au moins dans le monde lettré, demeurait vivace :

« La lune, dit-il, produit mesme revolution tous les mois, suscitant et recevant pour aides (certaines) étoiles. Son principal effort est sous les signes du Taureau et de l'Ecrevisse, car lors, si quelques fortes et puissantes causes ne surviennent entre deux, [la Lune] attire, amasse et épaisit force nuées, dont s'ensuyvent de grandes et longues pluyes. »<sup>3</sup>

Cette association de la lune et de l'élément humide remonte aux ancêtres des Romains et des Grecs, à un très lointain passé où régnaient, parmi les demi-civilisés de la protohistoire indo-européenne, les classifications dualistes. Ces systèmes classificatoires pouvaient varier d'une tribu ou d'un pays à l'autre, mais tous étaient conçus sur le type d'une suite de couples analogue à la suivante :

Ciel,	Jour,	Soleil,	Feu,	Chaud,	Eté,	Midi,	Blanc,
Terre,	Nuit,	Lune,	Eau,	Froid,	Hiver,	Nord,	Noir,
Mâle,	Homme,	Roi,	etc.				
Femelle,	Femme,	Reine,	etc.				

Tous les termes et mieux encore tous les êtres de la série : Ciel, Jour, Soleil..., sont liés entre eux par des rapports de dépendance. Dans cette chaîne, selon les pays, la suprématie est accordée, ici au Ciel, là au Soleil. Même enchaînement et même dépendance dans la série : Terre, Nuit, Lune, mais la royauté y appartient tantôt à la Terre et tantôt à la Lune. Le plus souvent, la Lune gouverne le froid et la nuit, l'eau et les nuages, alors que le Soleil commande au feu et au vent brûlant, engendre la chaleur et le jour. Ces associations ou ces régulations, que nous retrouvons

1. *Saturnales*, VIII, 16.

2. Saint Jean Chrysostome, *A ceux que scandalisent les adversités*, 7.

3. G. Peucer, *Les Devins*, p. 565. (L'édition originale est de 1552).

chez tous les peuples-enfants, ont pour elles un si lointain passé qu'elles continuèrent, jusqu'à nos jours, de vivre au fond de toutes les pensées paysannes.

Désire-t-on quelques exemples de ce dualisme ? Dans la Chine antique, la Lune passait pour incorporer le *Ying* ou principe femelle. Dans les célèbres écrits de Lio Ngan, on lit : « Le souffle froid du principe *Ying* forme l'eau, et l'essence des vapeurs d'eau est la lune. » De même Wan Tchoung (I<sup>er</sup> siècle après J.-C.) dit que « la lune est de l'eau ». <sup>1</sup> Et cette opinion est encore largement répandue parmi le peuple chinois de nos jours<sup>2</sup>.

Pour les Sumériens et les Akkadiens qui peuplèrent l'antique Mésopotamie, à l'origine des choses rien n'existe. « Dans ce néant, se différencient deux principes humides : l'un mâle, *Apsou*, l'océan d'eaux douces qui entoure la terre ; l'autre femelle, *Tiamat*, la mer. Il donne naissance à tous les êtres. » Ainsi s'exprime, dès le début, le *Poème de la Création* :

Lorsqu'en haut le ciel n'était pas nommé,  
Et qu'en bas la terre n'avait point de nom,  
De l'Apsou primordial, leur père,  
Et de la tumultueuse Tiamat, leur mère à tous,  
Les eaux se confondaient en un.  
Les jonchères n'étaient pas fixées, les fourrés de roseaux n'étaient pas vus.  
Alors qu'aucun des dieux n'était nommé, qu'aucun destin n'était fixé,  
Les dieux furent créés<sup>3</sup>.

Ici, l'eau et le feu s'opposent comme le Ciel et la Terre. Chez les Grecs, bien que ce dualisme soit à peine indiqué, il n'en reste pas moins que les philosophes associent étroitement l'eau et la lune. Déjà Posidonius disait, au rapport de Priscien : La Lune est chaude et humide<sup>4</sup>. Le tempérament de la Lune, dit à son tour Plutarque, n'est point brûlant et sec, mais mou et humide ; nous n'éprouvons, de sa part, aucune action desséchante, mais bien une action

1. J. M. de Groot, *Les fêtes annuelles... à Emouï*. II, 489. Voir aussi : I, 376 et II, 668.

2. R. N. Dennys, *The Folklore of China*, London, 1876, p. 118.

3. P. Dhorme, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, Paris, 1907, pp. 3-5.

4. Prisciani, *Solutiones*, Quaest. 6.



qui humecte fort et qui rafraîchit<sup>1</sup>. Ptolémée enseigne, de son côté, que la lune produit beaucoup d'humidité, parce qu'elle est voisine de la terre d'où sortent les exhalaisons aqueuses<sup>2</sup>.

Le pouvoir de la lune sur l'humidité lui permet d'attirer les vapeurs et de former les nuages qui déverseront des pluies abondantes. La conception d'une sorte de force magique, qui relie tous les êtres d'une même série, peut suffire à justifier, non seulement ce lien, mais cette attirance. Toutefois, lorsque la même liaison de la Lune et de l'eau est examinée par des esprits à tendances animistes, comme les païens de l'Antiquité classique ou les paysans des temps modernes, ils inclinent à une explication sensiblement différente. La Lune attire les nuages parce qu'elle s'en nourrit, en même temps qu'elle s'en abreuve. La Lune attire les nuages pour les manger. Tous les paysans belges le savent<sup>3</sup>. En France, nos ruraux disent que c'est le fait de la pleine Lune ; lorsqu'elle monte dans le Ciel, si elle traverse de petits nuages, on les voit se diviser, s'effiloche, puis disparaître comme s'ils étaient engloutis par la mangeuse céleste<sup>4</sup>. L'expression est peut-être plus animiste que la pensée ; mais elle indique incontestablement que la tendance à l'animisme survit dans le langage et ne répugne pas à l'esprit populaire.

Il est d'ailleurs fort possible que les nuages, frappés par les rayons de la Lune, tendent à se dissiper. John Herschell, le grand astronome anglais, en était persuadé et Arago se montrait assez disposé à appuyer son opinion. N'objectez pas que les rayons de la Lune ne réussissent pas à émouvoir nos thermomètres les plus sensibles : on peut répondre, avec Arago, que les rayons de l'astre nocturne possèdent des pouvoirs calorifiques avant de pénétrer trop avant dans notre atmosphère et qu'ils les perdent pendant la

---

1. Plutarque. *De la face que l'on voit dans la lune*, 25.

2. Ptolémée. *Opus quadripartitum*, I, 3.

3. A. Harou, ds *Rev. Trad. Pop.* (1902), XVII, 567 ; O. Colson, *Astronomie populaire ds Wallonia* (1909), p. 283 ; A. Marinus, *Folklore et Science ds Le Folklore Brabançon* (1933), XII, 30.

4. P. Sébillot, *Trad. de la Haute-Bretagne*, II, 354 ; L. Desaivre, *Croyances du Poitou*, p. 18. Je l'ai entendu dire dans l'Autunois, P. S.

traversée des dernières couches<sup>1</sup>. Toutefois, M. Faye rejette résolument cette opinion par une démonstration solidement motivée<sup>2</sup>.

On est d'ailleurs en droit de se demander si ces savants hommes, qui n'accordent à la Lune aucune espèce de personnalité, ne se laissèrent pas influencer par l'opinion populaire et ne nous ont pas fourni, sans le savoir, une preuve de sa puissance d'enveloppement. Pour ma part, j'ai souvent contemplé la Lune parcourant tout un troupeau de nuages épars et d'un tissu des plus légers, sans que ceux-ci aient disparu, ni même diminué de volume. A ceux qui n'ont pas assisté à ce spectacle, bien propre à faire douter de la voracité de la Lune, et qui, au contraire, ont vu les nuages s'évanouir à son approche, je demanderai s'ils peuvent assurer que cette disparition ne saurait être attribuée à quelque radiation venue des confins de notre système solaire, sans rien devoir à la Lune ?

J'ai grand peur qu'ici encore, comme dans le cas de la Lune rousse, nos paysans aient cru pouvoir conclure de la présence de la lune à son intervention, dans tous les cas où les nuages semblent se résoudre en vapeurs invisibles. Ajoutez à cela une inclination secrète à l'animisme et une foi préanimiste à l'essentielle association de l'eau et de la Lune, vous aurez bien des chances de saisir le secret mécanisme qui permet encore de croire et de dire : *la Lune mange les nuages*.

#### **Du rôle de la Lune dans la production des marées**

L'association de la Lune et de l'élément humide, le pouvoir de l'astre sur les nuages et plus généralement sur les eaux, devaient incliner les esprits à lui attribuer les mouve-

---

1. Arago, *Astronomie populaire*, P. 1867, III, 501-503.

2. M. Faye, *Sur la Météorologie cosmique*, ds *Ann. du Bureau des Longitudes pour 1878*, pp. 615-617.

ments périodiques de la mer et de l'océan. Cela advint ; mais il y fallut un long temps<sup>1</sup>.

Alors que les savants déroulaient peu à peu les anneaux de cette chaîne magnifique qui constitue l'histoire de la théorie des marées, le populaire se contentait de ressasser les vieilles conceptions des Grecs. Sur quelques points du littoral de la Manche, on raconte qu'au fond de l'Océan existe un puits très profond. Une immense Trombe, qui semble, en dépit de son nom, une sorte de bête, l'habite ; elle y attire une partie des eaux de la mer : c'est ce qui produit le reflux. Elle voudrait bien les garder ; mais le dieu du Vent, ami de la mer et ennemi de la Trombe, la force à rendre ces eaux toutes les six heures, et c'est ce qui produit le flux<sup>2</sup>. Sur la côte de Bretagne, certaines personnes prétendent que, pendant six heures, le soleil absorbe une partie de la mer ; il en tire le sel dont sans doute il se nourrit, puis il renvoie l'eau pure, qui met six heures à revenir à son niveau ; dans l'intérieur du pays, on dit qu'au moment du reflux, l'eau se retire dans les airs, et qu'elle est six heures dans le Ciel et six heures sur la terre<sup>3</sup>.

On trouve aussi, en Haute-Bretagne, des gens qui parlent de l'influence de la Lune sur les marées — ce qui n'a rien d'étonnant — mais ils conçoivent encore l'astre des nuits dans un esprit tout animiste. C'est la Lune qui force la mer à aller et venir à son gré pour la punir d'avoir envahi le pays où se trouvent les carrières de sel<sup>4</sup>.

« Dans l'île de Sylt (Côte ouest du Schleswig-Holstein), les pêcheurs frisons disent qu'on voit dans la Lune un géant qui, durant le flux, est courbé parce qu'il puise de l'eau et la verse sur terre et qui, pendant le reflux, se redresse et se repose, pour que l'eau puisse s'écouler. »<sup>5</sup>

Dans les pays où le populaire, plus instruit, conçoit l'action de la Lune sur les marées d'une façon moins anthropomor-

---

1. Voir l'appendice : *Brève esquisse des flottements et des progrès de la théorie des marées*.

2. Raoul Bayon, ds *Rev. Trad. Pop.* (1889), IV, 292.

3. P. Sébillot, *Folklore de France*, II, 17, d'après ses *Légendes de la Mer*.

4. P. Sébillot, *Légendes de la Mer*, I, 75-77.

5. B. Thorpe, *Mythology and popular traditions*, III, 571.

phique, il en tire, en revanche, la justification de maintes croyances superstitieuses :

« Quand on veut contester l'influence météorologique de l'astre des nuits, écrit M. Madrelle, on reçoit généralement ces répliques : — Soyez logiques. Vous affirmez qu'en vertu de la gravitation universelle, la Lune (agissant concurremment avec le Soleil) produit les marées. Pourquoi n'aurait-elle pas d'action sur l'atmosphère, comme elle en a une sur les océans ? — On a beau répliquer que l'atmosphère est 800 fois moins dense que les eaux de la mer, qu'il a été prouvé que l'attraction lunaire ne fait pas varier le baromètre de plus d'un dixième de millimètre, que la chaleur solaire cause des troubles atmosphériques autrement puissants que tout ce que le satellite de la Terre peut produire, que l'illustre astronome Arago a nettement contesté les effets de la Lune sur les changements de temps et que, depuis, tous les astronomes ont partagé son avis, que les phases de la Lune sont les mêmes en tous points du globe, alors que la situation atmosphérique y reste différente. »<sup>1</sup>

Le raisonnement des traditionalistes s'est si bien emparé des esprits que même des gens cultivés le soutiennent ouvertement. L'abbé Vayssier, licencié ès lettres, écrit : « Malgré l'incrédulité des savants, qui ont le tort d'étudier plus les théories que la pratique, il est certain que la Lune a une influence marquée sur une foule de choses, sur la germination des graines, sur la circulation de la sève, etc., *comme sur les marées.* »<sup>2</sup> Le général Delcambre a rencontré mieux encore :

« Au printemps de 1913, le colonel qui commandait l'Ecole Militaire du Génie, où j'étais moi-même professeur de topographie et de géologie, m'aborda un matin et me déclara :

— Eh bien ! vous avez de la chance, vous allez avoir du beau temps pour votre lever de position !

— Ah ! lui dis-je, et pourquoi donc ?

— Mais n'avez-vous pas vu que le beau temps s'est installé avec la Lune ?

— La Lune ? lui dis-je, vous y croyez, vous, à la Lune, mon colonel ?

— Comment ! si j'y crois ! me répondit cet homme suffoqué, ignorez-vous donc la *loi de Bugeaud* ?

— L'avez-vous jamais vérifiée, cette loi, mon colonel ?

— Non, m'avoua-t-il, mais on nous l'a enseignée à l'Ecole de Guerre.

— Eh bien, si vous voulez, nous allons en faire pendant trois mois la vérification, et vous verrez alors ce qu'elle vaut.

1. M. Madrelle, *Les dictons météorologiques et agricoles en Touraine ds La Météorologie* (1928), p. 227.

2. V° Luna, ds *Dict. patois-français de l'Aveyron*, p. 356.

L'été n'était pas arrivé que le colonel était convaincu ! Jamais plus il ne me parla de la Lune, que pour me répéter ce que j'ai déjà entendu tant de fois :

Après tout, la Lune agit sur la mer, pourquoi n'agirait-elle pas sur l'atmosphère ? »<sup>1</sup>

On pourrait citer d'autres exemples de ces généralisations simplificatrices et abusives<sup>2</sup>. Celui-ci suffit à nous faire saisir combien Pascal avait raison d'écrire :

« Ce qui fait que l'on croit tant aux effets de la Lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer. »<sup>3</sup>

### Existe-t-il des marées aériennes ?

Dès que fut conçu — et surtout admis — le pouvoir d'attraction de la Lune sur la masse des eaux terrestres, on devait être tenté d'en conclure à l'existence de marées atmosphériques, à des soulèvements périodiques de la masse d'air qui enveloppe notre globe. Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, Pline (23-79) écrit : « Tous les huit ans, au bout de cent révolutions lunaires, les marées recommencent dans le même ordre et passent par la même série d'accroissements. »<sup>4</sup> Il admet, d'ailleurs, que la lune agit sur notre terre par sa lumière et surtout par son souffle humide, qu'il appelle encore souffle vital, et provoque mille phénomènes caractérisés : elle fond la glace, développe le feuillage et le pâturage, amollit et putréfie les chairs mortes. Le nombre des lobes du foie de la souris répond au nombre de ses phases. Lorsqu'elle croît, elle fait croître les coquillages et les testacés de toutes espèces et les affections des yeux chez certaines bêtes de somme. De plus, le sang de l'homme augmente et diminue avec la lumière de cet astre<sup>5</sup>. Toutefois, Pline ne dit nulle part que la lune ramène périodiquement les mêmes vents et les

1. Général Delcambre, *Les dictons popul. et la prévision du temps ds La Météorologie* (1934), p. 43.

2. Cf. : Tim. Harley, *Moon-Lore*, London, 1885, pp. 181-83 ; F. S. Bassett, *Legends and Superstitions of the Sea and of Sailors*, London, 1885, in-12, pp. 27-29.

3. *Pensées*, XXIII, 23.

4. *H. N.*, II, 99.

5. *H. N.*, II, 41 et 102, 104.

mêmes pluies. Il semble n'avoir jamais eu l'idée d'une *octaétéride* météorologique. Plutarque, qui croit à la plupart des actions lunaires dont nous parle Pline, ne paraît pas, lui non plus, s'être élevé à la conception de marées atmosphériques<sup>1</sup>.

Les savants d'Orient et d'Occident, durant de longs siècles, en furent tout aussi incapables. Les Arabes, Albumasar en particulier, énumèrent volontiers les effets de la vertu lunaire sur les minéraux, les végétaux, les animaux, le corps humain ; ils admettent, en outre, que les phases de la lune agissent sur les pluies et les vents<sup>2</sup>, mais ne parlent nulle part d'un cycle d'années durant lequel réapparaîtraient les mêmes phénomènes atmosphériques. Maimonide (1135-1204) ne croit même pas que la Lune agisse sur les vents. Pour lui, la sphère de la Lune meut l'eau ; la sphère du soleil, le feu ; la sphère des autres planètes, l'air et les mouvements multiples de l'atmosphère<sup>3</sup>. Les savants européens, du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, admirent volontiers que notre satellite agit sur les « mutations » de l'air ; mais ils n'allèrent pas jusqu'à représenter ces mouvements atmosphériques comme ceux d'une mer aérienne dotée de marées régulières. Dans le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, Blaise de Vigenère écrit :

« L'expérience nous montre que les choses d'ici bas reçoivent de grands changements de celles d'en haut : *Et que les corps et sphères célestes ont pouvoir et action ici-bas, principalement sur les mutations de l'air, qui est le plus passible des éléments...* Au moyen de quoy les prédictions des changements de l'air sont les moins incertaines de toute l'astrologie judiciaire. Et par conséquent, les événements des fruits de la terre et les dispositions de l'année pour le regard de la stérilité ou de la disette. »<sup>4</sup>

Dans son esprit, bien qu'il ne la nomme pas, la Lune devait certainement occuper la place prépondérante parmi les corps et les sphères célestes auxquels il attribue un pouvoir sur les mutations de l'air ; mais il ne semble pas qu'il aille jusqu'à concevoir des marées atmosphériques.

1. Plutarque, *Du visage qui se voit dans le disque de la Lune*, 25, ds *Œuvres*. Trad. V. Bétolaud, IV, 176-177.

2. Albumasaris, *Introductorium*, lib. III, cap. IX.

3. Maimonide, *Le Guide des égarés*, éd. Munk, II, 88.

4. *Traicté des Comètes ou étoiles chevelues*, Paris, 1578, in-12, pp. 118-19.

Quoi qu'il en soit de ce point et de la portée d'autres textes analogues, il est bien certain qu'avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, cette hypothèse, si tant est qu'elle ait été conçue, ne suggéra aucune généralisation, aucune théorie.

Le premier qui en ait tiré parti fut un médecin anglais, le Dr Richard Mead qui, ayant été frappé des découvertes de Newton, résolut d'expliquer scientifiquement « *l'Empire du Soleil et de la Lune sur le corps humain* » (Londres 1704). Il écarte délibérément l'astrologie judiciaire qui, depuis de longs siècles, admettait une action directe du Ciel sur chaque individu ou sur chaque organisme, et reprend ou invente l'hypothèse des marées atmosphériques. S'il n'en fut pas l'inventeur, il se persuada tout au moins que, désormais, on pouvait l'appuyer sur la loi de l'attraction universelle et qu'elle présentait un degré de probabilité voisin de la certitude.

Dans sa *Mécanique céleste*, Laplace (1749-1827) a donné la formule qui permet de calculer les marées de l'atmosphère dues à l'action de la lune, et montré qu'elles sont à peine sensibles<sup>1</sup>.

Néanmoins, en 1770, un savant jésuite, le R.P. Toaldo, après avoir comparé et analysé l'ensemble des observations faites durant une cinquantaine d'années à l'Observatoire de Padoue, proposa un système de périodicité qui permettait, selon lui, de prévoir les changements de temps à longue échéance.

On savait bien, fort longtemps avant lui, que tous les dix-neuf ans les lunaisons reviennent au même jour du mois solaire. Les Chaldéens avaient déjà découvert que les éclipses se reproduisent tous les 19 ans (18 ans 8 mois), aux mêmes jours de l'année, dans le même ordre et dans les mêmes conditions de grandeur ; grâce au saros (ainsi appelaient-ils cette période), ils pouvaient prédire les éclipses. Cela tient à ce que, tous les 19 ans, le soleil se retrouve soit en opposition (pour les éclipses de lune), soit en

1. Outre la *Mécanique céleste* de ce grand homme, ses deux études : *De l'action de la lune sur l'atmosphère dans la connaissance des temps* (1828), pp. 308-19, et *Sur les flux et reflux lunaires atmosphériques dans la connaissance des temps* (1830), pp. 3 sq. ; M. Faye, *Sur la météorologie cosmique ds Ann. Bur. des Longitudes pour 1878*, pp. 617-18.

conjonction (pour les éclipses de soleil), à la même distance des nœuds de l'orbite lunaire où il était situé au commencement de la période.

On ne saurait fixer la date — certainement très ancienne — de cette découverte ; mais on sait qu'elle fut refaite par un Athénien de la seconde moitié du V<sup>e</sup> avant Jésus-Christ. Le cycle ou *année de Méton* était une *ennéadécaétéride*, c'est-à-dire une période de dix-neuf années lunaires, dont douze comptaient douze lunaisons, et les sept autres treize lunaisons : ce qui faisait un total de 235 lunaisons, de 29 jours 1/2 chacune. Après dix-neuf ans révolus, les mêmes phases de la lune devaient revenir aux mêmes jours de l'année, aux jours de même dénomination. Il suffisait donc d'avoir noté ces dates pendant dix-neuf ans pour les connaître à l'avance, dans toutes les périodes suivantes de même étendue.

A l'annonce de cette invention, les Grecs firent éclater un tel enthousiasme que les archontes décrétèrent que le *cycle de Méton* serait inscrit en lettres d'or sur des Tablettes attachées aux monuments publics. De là vient le nom de *Nombre d'or*, donné aux dix-neuf années du cycle de Méton<sup>1</sup>.

Au début de son traité des *Pronostics*, Aratus rappelle qu'au bout de 19 révolutions, le soleil, ce maître des saisons, parcourt les mêmes points du ciel et s'approche des mêmes étoiles<sup>2</sup>. Mais son interprète, Avienus, précise l'intérêt météorologique de ce cycle fameux et déclare que c'est grâce à lui que l'on peut connaître les phases de la lune qui permettent au marin de courir longtemps la mer sur un vaisseau et à l'agriculteur de confier des graines à la terre féconde : « La connaissance, dit-il, en est facile et porte des fruits sans nombre. »<sup>3</sup>

Toaldo n'a donc pas inventé le cycle de 19 ans, et bien avant lui on reconnaissait son importance météorologique. Mais il est le premier qui ait eu l'idée de démontrer, en s'appuyant sur une importante série d'observations, la pério-

1. F. Hofer, *Histoire de l'Astronomie*, P. 1873, pp. 70-73 et 123-125.

2. *Les Pronostics*, 13-23, éd. Halma, pp. 28-29.

3. Avienus, *Les Pronostics d'Aratus*, éd. Despois et Saviot, p. 251.



dicité des marées atmosphériques et des variations du temps. Tous les 19 ans, disait-il, les marées atmosphériques doivent se reproduire avec la même ampleur et les mêmes circonstances : on doit éprouver les mêmes pluies, les mêmes vents, les mêmes tempêtes que 19 années auparavant. Pour prévoir ce que seront les saisons de 1935, il n'y a qu'à se reporter à celles de 1916 et l'on peut être assuré que l'on reverra le même cycle de vents, de pluies, de sécheresse, d'orages en 1954, 1973, 1992 et ainsi de suite tous les 19 ans<sup>1</sup>.

Pour déterminer le temps qu'il fera, la connaissance de cette périodicité ne suffit d'ailleurs pas, car il faut tenir compte non seulement de la lunaison, mais des variations qui peuvent survenir pendant les dix époques critiques de la même lunaison, à savoir les syzygies, les quadratures, le périgée, l'apogée, les équinoxes lunaires et les lunistiques, qui ont chacune une influence différente. De plus, si vous tenez compte des circonstances de lieu, et si enfin vous admettez, avec Toaldo, que l'action lunaire peut retarder ou avancer de plusieurs jours, vous pourrez vérifier les pronostics que vous déduirez de la périodicité en question. C'est ce qui advint à notre Père jésuite.

Signalons, d'autre part, qu'il se dessina parallèlement un courant en faveur d'un cycle solaire<sup>2</sup>. Les *Prophéties* de Thomas Moulton, dont le succès fut considérable, sont basées sur le fait que le soleil « fait son tour » en 28 années et que, tous les 28 ans, réapparaissent les mêmes saisons, les mêmes récoltes ; mieux encore, les mêmes épidémies, les mêmes guerres et les mêmes mutations politiques. La plus ancienne édition (?) de ce livret populaire s'intitule : *Prophéties perpétuelles, très curieuses et très certaines, traduites de l'italien en françois, qui auront cours pour l'an 1269 et qui dureront jusqu'à la fin des siècles, faites à Saint-Denis, l'an 1268*. Paris, 1740.in-8<sup>o</sup><sup>3</sup>.

---

1. Le livre de Joseph Toaldo fut traduit en français sous ce titre : *Essai météorologique sur la véritable influence des astres, des saisons et changements de temps fondé sur de longues observations*. Chambéry, 1784 ; mais cette traduction est rarissime. On trouvera un exposé détaillé de son système dans P. Cotte, *Mémoires sur la Météorologie*, Paris, 1788, I, 103-114 et 117-121.

2. Cf. : E. Salgues, *Erreurs et Préjugés*, 2<sup>e</sup> éd., P. 1818, I, 142-143.

3. J. C. Houzeau et A. Lancaster, *Bibliogr. générale de l'Astronomie*, p. 730, n<sup>o</sup> 4144.

Une édition de Montbéliard paraît remonter à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le titre s'est beaucoup développé et embelli :

« *Prophéties perpétuelles, très-anciennes et très-certaines, de Joseph-Thomas Moul, natif de Naples, grand astronome et philosophe. Ces prophéties si curieuses, si rares, si recherchées et si utiles au public, principalement aux laboureurs, vigneron, jardiniers et à ceux qui commercent en grains et en vins, ont commencé en 1521, et dureront à jamais. Elles furent traduites de l'italien en français avec grande exactitude, environ trois cents ans après, et vérifiées par le fameux Nostradamus, prophète et philosophe. — Réimprimées pour la présente année, et de nouveau calculées, examinées et supputées par les plus fameux astronomes de ce siècle.* Montbéliard, à la librairie de Henri Barbier, s. d... in-16 de 64 pages. »<sup>1</sup>

Se fiant aux indications du titre, Emile Socard a cru que la première édition de ce curieux recueil date du XVI<sup>e</sup> siècle (1521) et que la ville de Troyes fut une des premières à l'éditer<sup>2</sup>. En réalité, cet excellent bibliographe n'en connaît pas d'édition antérieure à celle qu'en a donné Adrien-Paul-François André, qui imprima de 1781 à 1808. Le titre de ce livret troyen ne fait que reproduire, à quelques mots près, celui de l'édition de Montbéliard<sup>3</sup>.

Pellerin d'Epinal en donna également une édition qui eut sans doute de nombreux tirages. Enfin, nous retrouverons les mêmes prédictions, ou une partie d'entre elles, sous le nom de Thomas-Joseph Moul, dans une foule d'almanachs. Personne ne connaît l'auteur de ces prophéties et l'on a prétendu que son nom.

« ...n'est que le vieil adverbe français *Moul* passé à l'état de nom propre. Pour comprendre ceci, il faut se rappeler qu'il parut, au XVI<sup>e</sup> siècle, une *Prophétie* de Thomas Illyric, traduite de l'italien. Le titre aura pu s'altérer dans les réimpressions successives, et entre les mains d'un éditeur peu versé dans la langue du XVI<sup>e</sup> siècle, les *Prophéties* de Thomas J. (Illyric) *Moul utiles*...ont bien pu devenir : les *Prophéties* de Thomas-Joseph Moul. »<sup>4</sup>

1. Ch. Nisard, *Hist. des Livres populaires*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1864, in-12, I, 211-12. Je possède un exemplaire de cette même édition, qui porte, au lieu de librairie de Henri Barbier, librairie de Deckherr frères. L'une et l'autre sortent (voyez la p. 64) de l'imprimerie de Rob.-Henri Deckherr.

2. E. Socard, *Etude sur les almanachs et les calendriers de Troyes ds Mém. Soc. Acad... du dép. de l'Aube*, (1881), XLV, 256.

3. E. Socard, *loc. laud.*, XLV, 363.

4. Ch. Nisard, *loc. laud.*, I, 26.

Quoi qu'il en soit de la métamorphose de Thomas Illyric, il n'en reste pas moins certain que les prophéties du pseudo-Thomas-Joseph Moulton furent imprimées à des millions d'exemplaires.

Ce succès même n'est-il pas symptomatique ? et ne prouve-t-il pas, une fois de plus, combien l'esprit populaire incline aux explications qui prétendent tout résoudre par une ou deux causes visibles, concrètes et en quelque sorte individualisées ? On reste ainsi dans la ligne de l'animisme et dans un cercle d'idées simples qui n'exigent pas un grand effort de compréhension. Mais voyons quelle fut la suite de la tentative de Toaldo dans le monde savant, et si de nouveaux développements scientifiques ne réussirent pas à modifier les idées populaires.

La théorie de Toaldo n'avait pas la valeur que lui attribuait son auteur. D'une part, Laplace démontra que les marées aériennes étaient pratiquement insensibles<sup>1</sup>. D'autre part, on ne tarda guère à s'apercevoir que les faits lui infligeaient de nombreux démentis. L'astronome anglais Horsley n'eut pas de peine à prouver que le savant italien avait été égaré par l'esprit de système. Un peu plus tard, Arago, reprenant les observations et les chiffres que Toaldo avait utilisés, montra, on ne peut plus clairement, que l'on pouvait en tirer des conclusions toutes différentes<sup>2</sup>.

La ruine de la théorie de Toaldo n'eut pas d'influence sur l'esprit populaire, qui continua de se repaître des prophéties à répétition de Thomas Moulton et des almanachs qui les utilisaient<sup>3</sup>.

Par ailleurs, nombre de savants n'en restèrent pas moins convaincus que les variations du temps sont soumises à une périodicité que des statistiques de plus en plus nombreuses et de plus en plus précises finirent par révéler. A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, maints astronomes pensèrent que cette pério-

---

1. Voir plus haut.

2. Arago, ds *Ann. du Bureau des Longit. pour 1832*, pp. 185-93 et *Astronomie populaire*. III, 519-32.

3. F. V. Raspail (le Raspail de l'*Annuaire de Santé*), en 1865, n'hésita point à reprendre la théorie de Toaldo et à préconiser de nouveau la périodicité météorologico-lunaire de 19 ans. Cf. : *Le Petit Journal* du 29 mars 1865 et *Météorologie de l'Influence de la lune sur le temps par un marin*, Paris, 1869, pp. 49-53.

dicité pouvait fort bien dépendre des taches du soleil ; mais ce n'est qu'en 1843 que Schwabe, de Dessau, crut reconnaître l'existence d'un cycle de onze ans dans l'évolution des taches solaires. Trente ans plus tard, N. Lockyer découvrit une autre périodicité de 35 ans. Et comme les variations, durant ces deux périodes, ne se répétaient pas rigoureusement dans les périodes suivantes de 11 et de 35 ans, on put les corriger l'une par l'autre.

D'autre part, on crut reconnaître les mêmes périodicités dans les variations du régime des pluies et des phénomènes qui en dépendent : orages, cyclones, famines, crues des lacs (entre autres, Chamber, 1880). Vers 1890, Bruckner, de Berne, découvre que la série cyclique des variations climatologiques de l'Europe centrale se déroule en 35 ans et comporte deux périodes de 17 et 18 ans. Mais il fallut constater un flottement assez sensible : car la période de 35 ans peut s'abaisser à 30 ans et monter jusqu'à 36.

A Londres comme à Paris, cette longue périodicité se vérifie *grosso modo* ; mais, en revanche, l'action undécennale des taches solaires sur la pluie est insaisissable. Ainsi, malgré les partisans de cette double relation, nous en sommes encore à l'expectative<sup>1</sup>.

Au reste, la Lune et le Soleil ne sont pas les seuls astres à agir sur les mouvements atmosphériques ; les étoiles, ces soleils lointains, les constellations, ces groupes de soleils, n'influencent-elles pas elles aussi, bien que dans une très faible mesure, sur les saisons et sur les changements de temps ? Parmi les savants qui pensent ainsi, d'aucuns estimèrent, en conséquence, qu'il fallait substituer, au cycle lunaire ou au cycle des taches solaires, un cycle astronomique embrassant toute l'activité des astres du ciel proche. Mais comment déterminer la durée d'un tel cycle, sinon en étudiant les divers cycles astronomiques qui frappèrent plus ou moins les astronomes ? Les anciens Grecs admettaient un cycle luni-solaire de 8 ans ou de cent lunaisons (l'octaétéride) et Pline, nous l'avons vu, était persuadé qu'avec la centième

---

1. Cf. : Abbé Moreux, *l'Enigme de la météorologie ds les Enigmes de la Science*. T. I. pp. 231-278.

lunaison, on recommençait le cycle des marées<sup>1</sup>. De nos jours, on enseigne généralement qu'au terme d'une période de 372 années, notre planète se retrouve, sinon dans la même partie du ciel, du moins dans la même position par rapport à l'ensemble de notre système solaire, ou du moins de ses astres principaux. Il est donc parfaitement logique d'admettre que tous les 372 ans, la terre et son atmosphère subissent les mêmes influences et que, par suite, doivent reparaître les mêmes saisons et les mêmes changements de temps. En admettant que cette loi soit valable, il est impossible, tout au moins avant de longues années, d'en tirer des prévisions ; car l'histoire des siècles passés ne nous fournit jamais de série suivie d'observations quotidiennes. Avant l'apparition et la multiplication des observatoires météorologiques, on a généralement dédaigné de noter le temps journalier et nous ignorons le temps qu'il faisait, en 1563 par exemple, dans les divers pays d'Europe et dans les diverses régions de chacun de ces pays. Les Provençaux ne sauraient induire ce que seront les saisons sur la Côte d'Azur en 1935, de ce qu'elles furent à Heidelberg en 1563.

D'ailleurs, la valeur de cette règle ne nous importe pas ici ; il nous suffira d'avoir montré comment l'esprit scientifique, guidé par l'hypothèse d'une marche cyclique des marées atmosphériques, fut conduit à abandonner l'idée de l'exclusivité de l'action de la Lune et même de sa prépondérance. Après lui avoir associé ou même substitué l'influence du Soleil, on fit entrer en jeu celles de cent astres divers, dans l'impuissance où l'on était d'y faire intervenir le Ciel tout entier.

Était-il possible de suivre une autre voie ? Cela n'est pas douteux. Au lieu de cette méthode enveloppante et en quelque façon synthétique, on pouvait tenter de parcourir les longues routes de l'observation répétée, multipliée et généralisée. On pouvait se demander si le régime des vents ou celui des pluies, si l'état électrique de notre atmosphère et dix autres facteurs dont dépendent les changements de temps de ce globe terraque, subissent l'influence de la Lune

---

1. Pline, *Hist. Nat.*, II, 99.

et si la courbe de leurs variations s'harmonise avec celle de ses révolutions et de ses phases ? On n'y a pas manqué ; mais les opinions des savants sont ici profondément contradictoires. L'amiral Fitz-Roy Bouquet de la Grye, membre de l'Institut, Henri Poincaré, membre de l'Académie des Sciences, admettent une action de la Lune, qui sur les vents, qui sur les pluies<sup>1</sup>. Ils furent suivis par de nombreux météorologues, tels M. de Tastes, C. Millot, L. Besson<sup>2</sup>. Notons, toutefois, que les résultats sur lesquels s'appuient leurs conclusions ne sont valables que pour des régions ou des périodes fort limitées et ne permettent pas, à l'heure actuelle, la moindre tentative de généralisation. D'autre part, il faudrait, comme je l'ai déjà indiqué, procéder à une semblable enquête, en ce qui concerne non seulement l'état électrique de notre terre, mais encore tous les rayonnements capables d'agir sur notre atmosphère : rayons cosmiques, rayons telluriens, rayons magnétiques, radioactivité, etc.<sup>3</sup>. Enfin, en admettant que toutes ces enquêtes soient suffisamment poussées — ce qui semble bien lointain —, il faudrait en comparer les résultats et les corriger les uns par les autres pour en tirer des lois plus ou moins approchées.

Aussi bien, lorsque les météorologues d'aujourd'hui se demandent si les changements de temps peuvent être prévus en s'appuyant sur les apparences et les phases de la Lune, on ne doit pas s'étonner s'ils répondent négativement<sup>4</sup>. Au demeurant, cette négation signifie que l'action de la Lune se combine à trop d'autres influences pour qu'on puisse discerner, dans l'état actuel de la science, quelle peut être sa part dans les mouvements de l'atmosphère.

---

1. Cf. : J. Chaumeil, *Météorologie usuelle*. Paris, s. d. [v. 1880], p. 138-41 ; contrairement à ses conclusions, M. Cœur de Vache affirme que la Lune n'a pas d'influence sur la sérénité du Ciel. Cf. : *Annuaire de la Soc. Météorol. de France* (1897), XLV, 112-14.

2. M. de Tastes, ds *Congrès Intern. de Météorol.*, 1878 ; C. Millot, *La Lune influe-t-elle sur le temps ?* ds *Observations Météorol. de la Commission de Meurthe-et-Moselle* (1882), pp. 7-13 ; L. Besson, *Influence de la Lune sur la précipitation*, ds *Ann. de la Société Météorol. de France* (1905), LIII, 26-27.

3. Voir par ex. : M. Brillouin, *La Lune est-elle radioactive ?* ds *C.-R. des Séances de l'Acad. des Sciences* (1926), CXXII, 822-23.

4. Voir : J. Rouch, *Manuel pratique de météorologie*, Paris, 1919, pp. 123-25 ; A. Berget, *Où en est la Météorologie ?* Paris, s. d. [1921].

La marche normale du travail scientifique approfondit et accroît sans cesse nos connaissances : mais en élargissant notre horizon, elle nous fait découvrir l'indéfinie complexité des choses et l'effarante multiplicité des causes, alors surtout qu'il s'agit de phénomènes soumis à tous les astres et à tous les rayons qui s'agitent dans une portion du Ciel infiniment plus grande que le petit cosmos des Anciens.

Les publicistes, désireux de satisfaire aux besoins et même aux désirs populaires et de tenir compte en même temps des données déjà fournies par l'observation, ont tenté de formuler des prophéties ou, plus modestement, des prévisions annuelles. Mathieu de la Drôme raisonnait ainsi :

« En tenant, pendant un grand nombre d'années, le registre des perturbations atmosphériques, dans le plus de localités possible, on arrivera à une époque où ces perturbations reprendront une marche pareille à celle observée, de telle sorte qu'à dater de ladite époque, il suffira d'ouvrir son registre pour savoir le temps qu'il doit faire dans la journée, et même dans celles qui doivent s'écouler jusqu'à la fin du monde. »<sup>1</sup>

En 1863, lorsqu'il publia son premier almanach<sup>2</sup>, il déclarait s'appuyer sur des observations faites à Genève depuis quatre-vingts ans mais qui, malheureusement, ne pouvaient valoir pour Brest et pour Lille, pour Paris et Marseille. Son almanach tenait d'ailleurs grand compte des phases de la Lune<sup>3</sup> et bien lancé, se vendit, dès sa première année, à 100 000 exemplaires<sup>4</sup>.

« Suivant lui, l'hiver de 1864 devait être remarquable par ses pluies et inondations, au point qu'on nous a cité des personnes ayant quitté la ville pour aller défendre leurs propriétés contre le fléau prédit, tandis que l'on a rarement vu un hiver aussi sec à Paris, la Seine n'étant pas sortie de ses basses limites. Dans une lettre adressée aux journaux, il annonçait, du 28 novembre au 3 décembre, des tempêtes comme on n'en aurait pas éprouvé depuis le commencement du siècle, et, par une

---

1. *Météorologie. De l'influence de la Lune sur le temps... par un marin*, P., 1869, pp. 25-26.

2. Voici le titre exact de cet Almanach : *Double Mathieu de la Drôme, Indicateur du temps pour 1863, indispensable aux agriculteurs et aux marins*. Paris, Plon, 1863, in-16. Cf. : John Grand-Carteret, *Les Almanachs français*, p. 627, n<sup>os</sup> 2864 et 2865.

3. Cf. : P. Laurencin, *La pluie et le beau temps*, pp. 286-87.

4. Ch. Nisard, *Hist. des livres populaires*.

assez rare exception pour la saison, nous sommes restés quinze ou vingt jours avec un temps relativement beau. »<sup>1</sup>

A de telles objections, Mathieu de la Drôme répondait que les erreurs iraient en diminuant avec la multiplication des observateurs et qu'il comptait, pour cela, sur ses petits-fils. Effectivement M. Dupuy, qui édite aujourd'hui le *Double et le Triple Mathieu de la Drôme*, continue d'enrichir le registre grand-paternel en recueillant toutes les données que lui font parvenir des collaborateurs bénévoles dispersés dans une trentaine de départements français. Ce sont des journalistes, des notaires, des pharmaciens, des avocats, des hommes de lettres, parfois même des cultivateurs<sup>2</sup>. Dupuy-Mathieu de la Drôme n'est pas devenu beaucoup moins faillible que son grand-père, bien que ses prévisions soient réparties par bassins ou par régions ; elles témoignent néanmoins d'un certain progrès du sens de la relativité.

L'*Office National Météorologique*, cependant puissant, outillé et secondé, est incapable de prédire le temps deux ou trois jours d'avance, voire celui de la journée, et cela seul aurait dû suffire à décourager tous les faiseurs d'almanachs qui prétendent annoncer le temps une ou plusieurs années à l'avance ; mais seule la mévente les arrêtera.

Bien entendu, l'esprit populaire qui, par définition, est aux antipodes de l'esprit critique, ne pouvait suivre les savants dans une voie aussi broussailleuse et aussi peu dogmatique. Certaines pages agronomiques ou certains articles météorologiques des journaux quotidiens sont capables d'éveiller l'esprit de ceux qui les lisent ; mais les rustiques qui font de telles lectures et en profitent sont rarissimes, car il est singulièrement difficile d'échapper à la mentalité de son milieu. Malgré tout, la masse demeure cliente des almanachs, qui continuent d'attribuer à la Lune une action décisive sur les changements de temps. Et ils adoptent l'opinion de leur almanach — comme d'autres l'opinion de leur journal.

1. *Météorologie... par un marin*, P., 1869, p. 30.

2. *Le Triple Almanach Mathieu de la Drôme... Indicateur du temps pour 1934*, 71<sup>e</sup> année, in-16, p. 25-26.



## Conclusion

Il était à prévoir que les interprétations populaires de faits certains suivraient la loi du moindre effort. En réalité, le peuple, ici comme ailleurs, a adopté les théories les plus simplistes des Anciens, sans jamais les corriger par des observations, ni par des rectifications personnelles.

Enfermés dans un petit cercle d'idées élémentaires et de généralisations simplificatrices, les esprits sans critique admettent tout naturellement les théories les plus enfantines, en raison même du principe d'inertie, et tendent de façon toute spontanée à perpétuer, voire à renouveler, les très vieilles conceptions animistes. La tradition des chansons et des contes les y incite ; la tendance toute anthropomorphique qui les domine les y incline puissamment.

La tradition orale ne transmet — et ne peut transmettre — que des théories puériles, faciles à saisir et faciles à retenir. L'esprit traditionaliste est essentiellement un esprit de répétition et d'imitation ; il érige les croyances et les « on-dit » des générations passées en vérités, sans même éprouver le besoin de les vérifier, sans même s'étonner des faits qui viennent les contredire. Dans le cas — bien rare — où l'incartade des faits vient à les frapper, la tradition leur fournit des justifications qui les satisfont pleinement.

D'aucuns estimeront peut-être cette conclusion trop sévère. Les confirmations qui vont suivre, et tout spécialement celles que nous fournira l'étude historique et critique de la tradition agronomique, leur apporteront, j'en suis persuadé, un entier apaisement.



### CHAPITRE III

#### **La tradition agronomique ou l'Influence de la Lune sur la végétation.**

*Celui qui observe le vent ne sèmera point.  
Et celui qui interroge les nuages ne moissonnera point.  
Comme tu ne sais pas quel est le chemin du vent,  
Et comment se forment les os dans le sein de la mère,  
Tu ne connais pas non plus l'œuvre de Dieu,  
Qui fait toutes choses.  
Dès le matin, sème ta semence.  
Et le soir ne laisse pas ta main oisive.  
Car tu ne sais pas ce qui réussira, ceci ou cela.  
Ou si l'un et l'autre ne sont pas également bons.*  
*Eccles. XI, 4-6.*

L'action du soleil sur la végétation est trop facile à observer pour avoir échappé à l'homme préhistorique, à plus forte raison aux agriculteurs de la protohistoire. Les peuples les plus grossiers admettent deux ou trois saisons, en rapport avec le mouvement annuel de l'astre dont la chaleur soutient notre vie. Les Assyro-Babyloniens, les Hébreux, les Egyptiens, les Grecs, les Romains ont tous reconnu

l'influence du soleil sur la végétation et la maturation des plantes.

Les Anciens étaient persuadés que la Lune produisait la rosée et que, tout au moins, ils lui devaient la fraîcheur ou le froid de la nuit<sup>1</sup>. Ils considéraient ces deux points comme des faits d'observation et en avaient déduit que le cours de la lune devait, comme celui du soleil, mais bien différemment, influencer sur la végétation et la maturation. La lune croissante, en vertu même de son mouvement ascensionnel devait, pensait-on, soutenir, accroître la force de tout ce qui monte ou pousse, de tout ce qui, spontanément, augmente ou gonfle : la sève printanière chez les plantes et les humeurs chez les animaux. Bien entendu, tout cela diminuait en lune décroissante.

Ces premières notions sur l'action de la lune reçurent, des astrologues pythagoriciens, des développements qui firent accorder de l'importance, non seulement aux quartiers de la lune, mais aux différents jours du mois lunaire. A la fin de son poème sur les *Travaux et les Jours*, Hésiode (v. 735 av. J.-C.) nous en fournit ce curieux témoignage :

« La nouvelle lune, dit-il, le quatrième jour et le septième sont sacrés. Le huitième et le neuvième du mois croissant sont bons, comme le onzième et le douzième ; toutefois, ce dernier est meilleur que le onzième. Il faut se garder de faire les semailles le treizième du mois commençant (notez déjà cette horreur du nombre treize). Le vingtième est un bon jour. Sois assez prudent pour éviter le quatrième du mois finissant et commençant, car ce jour remplit l'âme de tristesse et de chagrin. Evite avec le plus grand soin tous les cinquièmes ; ils sont de très mauvais augure ; on dit qu'en ces jours, les furies se promènent pour rechercher et venger les parjures engendrés par la colère. *Le septième du milieu est un présent de Cérès, observe-le, ainsi que le neuvième du milieu.* »

De là découlèrent les *jours dits égyptiens*, dont nous retrouvons des échos, non seulement dans Virgile, mais durant tout le Moyen Age<sup>2</sup>. Toutefois, la tradition agronomique vraiment populaire les négligera.

1. Tout se passe, du moins, comme s'il en était ainsi ; chacun sait aujourd'hui que ce n'est pas la lumière lunaire qui couvre les corps d'humidité. Lorsque se produit le phénomène de la rosée, la Lune n'est que témoin et non acteur. Cf. : Arago, *Des prétendues actions exercées par la Lune sur la nature organique ds Annuaire du Bureau des Longitudes* (1833), pp. 231-32.

2. Ch. Cuissard, *Etude sur les Jours égyptiens des Calendriers*. Orléans, 1882, p. 37.

Nous savons bien peu de chose sur les règles qu'observaient les laboureurs et les jardiniers de l'Antiquité orientale pour semer, planter, tailler, couper, cueillir, ou récolter. Bien que nous soyons mieux renseignés en ce qui concerne l'Égypte et la Grèce, nous ne nous y attarderons pas, car la tradition française dépend — avant tout — de la tradition latine, sur laquelle d'ailleurs nous sommes beaucoup mieux fixés.

### De la tradition latine

Au début du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'agriculture romaine était tombée en décadence ;

« Les guerres continuelles, les charges du service militaire avaient ruiné les petits propriétaires. On les avait vus successivement disparaître, et leurs patrimoines modestes, dévorés par l'usure, avaient accru les *latifundia*<sup>1</sup>. Sauf dans les colonies, la culture libre avait fait place à la culture esclave. De là les soulèvements et les guerres civiles. Dans les dernières années, la lutte entre les Césariens et les Pompéiens, entre les Triumvirs et les Républicains, les proscriptions, les confiscations, les levées continuelles avaient achevé la ruine générale, et des provinces entières, autrefois florissantes, étaient réduites à l'état le plus misérable. C'était un des plus graves soucis du pouvoir nouveau... On n'avait même pas de livres où fussent exposés convenablement les principes de la science rurale.

« Pendant de longs siècles, en effet, on s'était contenté de procédés traditionnels, transmis oralement. C'est seulement dans la première moitié du second siècle avant l'ère chrétienne que l'on eut, presque simultanément, le livre de Caton l'Ancien : *De re rustica*, et le Traité d'agriculture du Carthaginois Magon. Mais le livre de Caton est moins un traité d'agriculture qu'un livre d'économie domestique et un recueil de recettes. Quant à l'ouvrage de Magon, c'était un véritable traité d'agriculture intensive ; mais il était naturellement écrit pour le climat de l'Afrique et au point de vue de l'exploitation servile, la seule que Carthage ait jamais pratiquée. Or, c'est surtout la culture libre qu'on eût voulu faire revivre. »<sup>2</sup>

Pour remplacer ces écrits, Octave, le futur Auguste, s'adressa à Varron, et Mécène à Virgile<sup>3</sup>. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier le traité d'agriculture du premier, ni les

1. Grandes propriétés territoriales.

2. V. Duchataux, *Virgile avant l'Enéide*, Reims, 1894, pp. 149-151.

3. Varron mourut en 26 av. J.-C. et les *Géorgiques* furent rédigées lentement, de l'an 37 à l'an 30.

*Géorgiques* du second ; mais nous devons constater que l'un et l'autre furent des partisans convaincus de l'influence de la Lune sur la végétation. Ecoutez ce dialogue tiré de Varron ; c'est Scrofa qui parle :

« Les jours lunaires doivent être l'objet d'une attention toute spéciale. Ils se partagent en deux séries : l'une, où la lune nouvelle va toujours croissant jusqu'à ce qu'elle soit pleine ; et l'autre, où elle décroît successivement jusqu'au jour intermédiaire de l'ancienne et nouvelle lune. Ce jour, dernier d'une lunaison et premier d'une autre, s'appelle, à Athènes, ancien et nouveau, et, dans le reste de la Grèce, le trentième. Il y a des travaux qu'il vaut mieux faire pendant la croissance de la lune que sur son déclin, et réciproquement. La moisson des blés, par exemple, et les coupes de bois, sont dans cette dernière catégorie... — Qu'est-ce, demande Agrius, que les quartiers de la lune, et quelle est leur influence relative sur l'agriculture ? — Comment, dit Tremellius, n'avez-vous donc jamais entendu parler à la campagne du troisième jour avant que la lune ne croisse, et du huitième avant qu'elle ne décline ? Et ne savez-vous pas que, parmi les travaux qui ne se font qu'en croissance, il en est qu'il vaut mieux entreprendre avant qu'après ce huitième jour ? et que, pour les travaux à faire en décroissance, le moment qu'il faut choisir est celui où l'astre jette le moins de lumière ? C'est là tout ce que je puis vous dire touchant les quartiers de la lune, et leur influence sur les travaux rustiques. »<sup>1</sup>.

Virgile, comme Varron merveilleux connaisseur de l'Antiquité, subit trop profondément l'influence des mythologues et des astrologues pour négliger les *jours égyptiens*. Les *Géorgiques* nous en fournissent la preuve :

« La Lune t'indique, par son cours inégal, les jours propices à certains travaux. Redoute le cinquième ; ce jour-là sont nés le pâle Orcus et les Euménides.

Après le dixième jour de la Lune, le septième est le plus heureux, soit pour planter la vigne, soit pour prendre et pour dompter les jeunes taureaux, soit pour commencer à ourdir la toile. Prends garde au neuvième : il est funeste aux voleurs, mais favorable à l'esclave qui veut fuir. »<sup>2</sup>

Avec Pline (23-79), Columelle (50-100 ?) et Palladius (V<sup>e</sup> s.)<sup>3</sup> que nous retrouverons plus loin, la tradition s'en tiendra ordinairement à l'action des divers quartiers de la

1. *De l'Agriculture*, I, 37.

2. *Géorgiques*, I, 276-86.

3. Il faudrait y joindre Plutarque (50-120), non moins imprégné de culture romaine que de culture grecque, ainsi que Macrobe (IV<sup>e</sup> s.).

lune. Mais, d'ores et déjà, nous sommes en présence d'une doctrine traditionnelle. Que cette doctrine ait pénétré en Gaule et régné en France durant tout le Moyen Age, on ne saurait en douter, lorsqu'on connaît tant soit peu l'histoire de la tradition météorologique.

#### De la tradition française du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle

Au XIV<sup>e</sup> siècle, quatre souverains tentent de restaurer l'agriculture, que le régime féodal avait précipitée dans un abîme de maux : Philippe le Bel, Louis X, Philippe le Long, Charles IV lui font réaliser de sensibles progrès. Ce dernier prince fit traduire le *Traité d'Agriculture*<sup>1</sup>, de Pierre de Crescens (1230-1316), que l'on considère — à juste titre — comme le restaurateur de l'agronomie italienne au XIII<sup>e</sup> siècle.

La tradition latino-italienne va d'ailleurs se fortifier et s'épanouir avec l'imprimerie et le renouveau scientifique et technique de la Renaissance. Je ne parlerai pas ici des *calendriers* et des *almanachs*, auxquels je consacrerai une étude spéciale ; j'entends m'en tenir aux traités d'agriculture et aux ouvrages où l'on expose les *secrets de nature* et ceux des astres en particulier. Les auteurs de ces sortes de livres furent nombreux. Nous nous bornerons à signaler les plus influents, ou ceux dont la doctrine est particulièrement significative.

Antoine Mizauld naquit à Montluçon en 1520, fut médecin et astrologue de Marguerite de Valois, reine de Navarre, et — trait caractéristique — s'intéressa passionnément aux travaux de la campagne et à la vie rustique. Dès 1560, il publia, en latin, un *Manuel des secrets des champs et du jardinage*<sup>2</sup> où il se montrait le disciple zélé de Démocrite,

---

1. Il en fit aussi exécuter de nombreuses copies.

2. *Secretorum agri enchiridion primum, hortorum curam, auxilia, secreta et medica proesidia inventu prompta, ac paratu facilia. Libris tribus pulcherrimis complectens. Lutetiae, 1560, in-12.* Voir aussi un autre petit livre, publié dix ans auparavant : *De Arcanis Naturae Libelli quatuor.* Lutetiae, 1550, dont les premières pages signalent — toujours d'après les Anciens — l'influence de la Lune sur certains animaux et sur certaines plantes, ff. 10-11 de la 3<sup>e</sup> édition (Lutetiae, 1558).

de Varron, de Virgile, de Columelle, de Pline, attestant ainsi la puissance de la tradition latine. Au reste, dans son livre sur « *Les secrets de la Lune* » (Paris, 1571) Mizauld consacre tout un chapitre à notre sujet : *Des effects et secrets de la Lune sur certaines choses rustiques, savoir : herbes, arbres ou autres matières champêtres* (Ch. IV, ff. 10-12), où il s'inspire explicitement d'Hésiode, de Virgile, de Columelle et de tous ses devanciers, tant grecs que latins, « géoponiens et géorgiens ».

Un Italien de la même époque, Augustin Gallo, publia un traité d'agronomie qui eut le plus grand succès et fut traduit dans notre langue, en 1572, par François de Belleforest, sous ce titre alléchant : *Secrets de la vraye agriculture et honestes plaisirs qu'on reçoit en la ménagerie des champs*. Ce gentilhomme lombard expose avec clarté l'analogie sur laquelle se fonde, du moins en grande partie, la doctrine de l'influence de la lune sur la végétation.

Il n'entend pas tirer argument du fait que la lune parcourt le chemin que suit le soleil en un peu moins d'un mois ; mais il raisonne ainsi :

« Je dis qu'elle n'a aucune lumière de soi, mais la retient, et reçoit toute du soleil, en donnant les rebas et réflexions à la terre avec plus de véhémence, selon qu'elle se sent être éloignée du soleil... Et cette splendeur lunaire, selon qu'elle s'épand, ou défaut, elle a aussi et plus et moins de force de mouvoir l'humeur des choses naturelles à exécuter leurs effets : Car plus cette lumière va s'augmentant, aussi l'humeur d'icelles abonde, et s'épand par les parties extérieures, comme au contraire, plus elle manque et diminue, l'humeur naturelle sent aussi d'affaiblissement, et se retire, et restreint aux parties intérieures... Et par là nous pouvons recueillir que tout ainsi qu'en la première saison, c'est le soleil qui revêt les arbres de leur beauté, en la seconde il produit les fruits, à la troisième les mûrit, et à la quatrième les revêt de feuillage, et leur donne vigueur et conservation ; ainsi la lune, au premier a puissance d'amollir, au second de donner fruits, au troisième de mûrir, et au quatrième de les conserver. »<sup>1</sup>

Le parallélisme ou l'analogie qu'il établit ainsi, pour être contestable, n'en est pas moins explicite. Au reste, nous verrons tout à l'heure si les conséquences qu'il en tire sont conformes à la pure tradition latine.

---

1. *Secrets de la Vraye Agriculture*. P. 1572, pp. 59-60.



Peut-être observera-t-on que les éditions d'Augustin Gallo ne furent pas nombreuses en France. Il n'en va pas de même du traité de Charles Estienne, le fils de l'illustre Henri Estienne. Comme son père, il fut imprimeur, grand érudit et, de plus, médecin. Son *Praedium rusticum* est de 1554. Il fut traduit en français par son gendre, Jean Liébault, en 1564, et le succès de cette traduction (il y en eut trois éditions en 1556) l'incita à lui donner plus de développement. *L'Agriculture et Maison Rustique* eut plus de 80 éditions en moins de 140 ans, la dernière ayant paru en 1702<sup>1</sup>. Et même aujourd'hui, il est assez facile de trouver quelque exemplaire des éditions de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Certainement ce livre, qui confirmait une vénérable tradition, s'adressait aux propriétaires terriens ou à leurs régisseurs ; mais il n'est pas moins clair que ceux-ci s'efforcèrent d'en inculquer les principes à leurs fermiers, à leurs métayers, à leurs valets.

Or voici ce que ce livre fameux enseignait sur l'influence de la lune :

« Il est bien expédient que le Fermier et Gouverneur de la maison champêtre ait la connaissance, acquise par longue expérience, des vertus et facultés du Soleil et de la Lune sur les choses rustiques, afin de les traiter, manier, conduire selon le mouvement de ces deux grands gouverneurs. Par ainsi, pour parler en premier lieu de la Lune... il est tout certain qu'en moins d'un mois elle fait le cours et chemin entier que le Soleil fait tout au long d'une année, et qu'elle n'a aucune lumière de soi : mais la retient et reçoit toute du Soleil, en donnant les rebats et réflexions à la terre, avec plus de véhémence, selon qu'elle se sent être éloignée du Soleil, comme au contraire, tant plus elle approche de la conjonction avec lui, tant moins elle départ sa clarté et vigueur à la terre. De là vient que nous disons la Lune accroître, non qu'au vrai elle croisse et décroisse (sauf alors qu'elle souffre éclipse et défaut) étant toujours illuminée du Soleil ; mais croît ou décroît seulement cette clarté qu'elle répand et réverbère sur la terre. Et cette splendeur, selon qu'elle s'épand ou défaut, elle a aussi et plus et moins de force de mouvoir l'humeur des choses naturelles et exécuter leurs effets. Car plus cette lumière va s'augmentant, aussi l'humeur d'icelle abonde et s'épand par les parties extérieures, comme, au contraire, plus elle manque et diminue l'humeur naturelle, aussi se retire et restreint dans les parties intérieures. C'est pourquoi on appelle la Lune la mère nourrice, la régente et gouvernante de toutes les humidités qui sont aux corps terrestres. »<sup>2</sup>

1. Voir Appendice A.

2. *De l'Agriculture et Maison Rustique*. Lyon, 1689, liv. I, Chap. IX, pp. 29-32.

L'auteur de la *Maison Rustique*, comme Augustin Gallo dont il s'inspire, croit à l'action des divers quartiers de la lune sur la marche de la végétation et sur l'élevage des animaux ; il est même persuadé que chaque jour du mois lunaire (évalué par lui à 30 jours) possède un dynamisme particulier et n'agit pas moins sur l'homme que sur les plantes et les bêtes<sup>1</sup>. Sa foi ne repose donc pas sur une tradition pure et simple, mais elle se rattache aux doctrines astrologiques qui régnaient de son temps ; il la raisonne et la retrempe en quelque sorte à ses sources<sup>2</sup>.

Durant le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, les astrologues n'ont jamais cessé d'insister sur la nécessité, en agriculture, d'observer la lune. Voici ce qu'écrivait l'un d'eux, en 1669, dans un livret populaire.

« Il est certain que les plantes et les arbres, et généralement toutes les productions de la terre augmentent et décroissent suivant le mouvement de la Lune ; si bien que celui qui se veut adonner à l'agriculture ne doit pas négliger la contemplation des corps célestes, s'il y veut réussir heureusement.

« Il faut, quand il veut semer, que la Lune croisse dans *Aries*, *Libra*, *Cancer* ou *Capricorne* ; si la Terre est trop humide, la Lune doit être dans son déclin aux signes de *Virgo*, *Capricorne* ou *Aries*. Si la terre ou la semence est trop aride, il faut semer la Lune croissant, dans *Cancer* ou *Pisces*.

« Pour planter les arbres, la Lune doit être conjointe avec *Saturne*, surtout que la Lune soit dans les signes terrestres : *Taurus*, *Virgo* ou *Capricorne*.

« On peut aussi greffer les arbres ou les nettoyer lors que la Lune est dans *Aquarius* en bon aspect de *Jupiter* ou *Vénus*.

« Pour cultiver le jardin, il est bon que la Lune croisse et soit dans *Libra* ou *Aquarius*.

« Il faut couper le bois pour bâtir en Lune décroissant, depuis le 22<sup>e</sup> Novembre jusqu'à la fin de Janvier, et surtout dans des signes terrestres. Pour le bois qu'on fait pour brûler, il suffit que la Lune croisse.

« Pour la récolte des fruits, elle sera plus favorable lorsque le temps est serein, en Lune décroissant. »<sup>3</sup>

---

1. Voir *Appendice B*.

2. Parlant des opinions de Liébault sur ce sujet, Legrand d'Aussy écrit en 1815 : « Ces sottises ne lui sont pas particulières. Tous les écrivains du temps tiennent le même langage ; tous, ainsi que le peuple, croyaient aux influences de la Lune et des astres. » *Histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation*, Paris, 1815, I, 196.

3. *L'Astronomie journalière ou Miroir des Astres*, Grenoble, 1669, in-16, pp. 72-74.

Demander aux cultivateurs de discerner les diverses constellations zodiacales : le Bélier, la Balance, la Vierge, le Capricorne, c'était beaucoup ; mais de tels propos, dont on retrouverait l'équivalent dans certains éphémérides, n'en contribuèrent pas moins à fortifier dans les esprits l'idée de la puissance et de l'importance de l'accroissement et du décours de la Lune.

#### **Des oppositions, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours et de leur inefficacité relative**

Est-ce à dire que cette tradition ne rencontra jamais d'opposants avant le jaillissement scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle ? Non pas. Olivier de Serres, en son *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des champs*, dès l'année 1600, élève une ferme protestation, tout au moins contre une partie des pratiques qui se rattachent à cette sorte de *credo* agronomique. Et, chose qu'il faut noter honnêtement, il laisse entendre que, même dans le commun peuple, on rencontrait, avant lui déjà, non pas d'absolues négations, mais de prudentes réserves. Au reste, lisez ceci :

« En France, plusieurs choses de mesnage se font en la nouvelle lune, lesquelles, en Languedoc, l'on n'oserait entreprendre qu'en la vieille. Par exemple, les ails, en France, sont semés, pour les faire engrossir, en la nouvelle Lune, et pour la même cause en Languedoc et Provence, en la vieille. Et si, là-dessus, on veut dire que la diversité des climats distants entre telles provinces de trois à quatre degrés, cause telle différence, l'on ne sait que répondre sur ceci, que les jardiniers d'Avignon et ceux de Nîmes, quoique sous même climat, ne sont d'accord en tout par ensemble : faisant heureusement les uns en une Lune, ce que de même les autres font en une autre. En France, les sarments à planter la vigne sont cueillis en la nouvelle Lune, et presque partout ailleurs, en la vieille... Les uns tiennent la nouvelle Lune propre pour tailler la nouvelle vigne, et les autres, la vieille. Jusqu'ici tous les enteurs d'arbres ont tenu comme cabale les greffes en devoir être cueillies au décours de la Lune, croyant qu'autant d'années tardaient à porter fruits, qu'il restait de jours de la Lune, lorsqu'on les cueillait : mais l'expérience a appris cela être toujours bon, moyennant le beau temps.

« Ainsi, en somme, est-il de toutes autres affaires de mesnage, auxquels le prudent Agricole pourvoira par son bon sens selon les circonstances. C'est aussi le commun dire :

Que l'homme étant par trop Lunier,  
De Fruits ne remplit son panier<sup>1</sup>.

Ce livre célèbre n'eut cependant pas l'efficacité que l'on était en droit d'en espérer, bien qu'il ait eu vingt éditions de 1600 à 1804<sup>2</sup>.

Vers la fin de ce même XVII<sup>e</sup> siècle, Jean de La Quintinie, directeur des Jardins du roi, ne se contenta point de signaler la diversité et la contradiction des observances chez les laboureurs « luniers » ; il procéda à de nombreuses expériences. Vous excuserez la longueur de la citation, en raison de son importance. On y sent, d'un bout à l'autre, le disciple de Descartes et le partisan du doute méthodique :

« Disons maintenant ce que nous pensons touchant les décours, et les pleines Lunes, dont nos pauvres Jardiniers paraissent si persuadés. Ils ne peuvent souffrir que je traite de vision, et peut-être de folie, un usage si vieux et si pratiqué, disent-ils, dans tous les siècles, et dans tous les coins du monde...

« Ils ne sauraient convenir que cette pratique de leurs pères soit une fausseté grossière, ni que ç'en soit encore d'autres tout ce que la tradition leur a appris : c'est à savoir que ni les plans, ni les greffes, ni la taille ne réussissent point à donner bientôt du fruit, si on ne les a faits en décours, en sorte que, d'autant de jours, disent-ils, qu'en tous ces ouvrages on approche du dernier de la Lune, d'autant d'années avance-t-on pour faire donner plutôt du fruit.

« Pour moi, il me semble qu'il n'y a rien de plus erronné, tant pour la chose en soi, que pour le raisonnement qu'on en peut faire.

« A l'égard de la chose, je proteste de bonne foi que, pendant plus de trente ans, j'ai eu des applications infinies pour remarquer, au vrai, si toutes les lunaisons devaient être de quelque considération en jardinage, afin de suivre exactement un usage que je trouvais établi, s'il me paraissait bon, mais qu'au bout du compte tout ce que j'en ai appris par mes observations longues et fréquentes, exactes et sincères, a été que ces décours ne sont simplement que de vieux dires de jardiniers malhabiles ; ils ont cru par là, non seulement mettre à couvert leur ignorance à l'égard des points principaux du jardinage, mais en même temps, ils ont espéré s'acquérir par ce jargon quelque croyance auprès des honnêtes gens qui n'entendent rien en agriculture.

« Il faudrait que j'en fusse venu à un terrible excès d'effronterie et de témérité, si j'avais entrepris d'insulter et de détruire une maxime aussi ancienne que les siècles mêmes, et soutenue encore d'un nombre infini de partisans persuadés et opiniâtres, à moins que je n'eusse mis dans

1. Olivier de Serres. *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs*. Paris, 1600. 48-49.

2. Cf. : Brunet, *Manuel du Libraire*, 5<sup>e</sup> éd., V, 311.

mon parti toute l'autorité d'une expérience solide et éloignée de toutes sortes de préventions.

« Il est vrai que j'ai travaillé en critique sévère dans toutes les parties du jardinage et que, me défiant de tout ce que j'ai trouvé établi tant dans les livres que dans la pratique de notre temps, j'ai tenté toutes sortes de voies, soit pour détruire les raisonnements des auteurs, soit pour convaincre de fausseté les principes de tous nos jardiniers, mais ce n'a jamais été qu'avec de bons desseins, et de sages résolutions d'embrasser toujours la bonne doctrine, et d'exterminer, si je pouvais, la mauvaise.

« J'ai donc suivi ce qui m'a paru bon, et j'ai condamné ce qui m'a paru ne l'être pas ; les décours ont été du nombre des réprouvés, et en effet : greffez en quelque temps de la Lune que ce soit, pourvu que vous le fassiez adroitement, et dans les saisons propres pour chaque greffe, et sur des sujets convenables à chaque sorte de fruits, et qu'enfin le pied soit bon et bien disposé, en sorte qu'il n'ait ni trop de sève, ni trop peu, et qu'il ne soit ni trop fort ni trop faible, vous réussirez certainement — tout au moins à la plus grande partie.

« Et, tout de même, semez et plantez toutes sortes de graines et de plants en quelque quartier de la Lune que ce soit, je vous réponds d'un succès égal de vos semences et de vos plants, pourvu que votre terre soit bonne, bien préparée, que vos plants et vos semences ne soient pas défectueux, et que la saison ne s'y oppose pas : le premier jour de la Lune, comme le dernier sont entièrement favorables à cet égard, chacun le peut éprouver par lui-même, et me condamner ensuite comme un imposteur si j'avance ici une doctrine fausse, mauvaise, et pour ainsi dire hérétique.

« Après avoir examiné la chose en soi, examinons présentement le raisonnement qu'on peut en faire : comment est-il possible que l'influence particulière d'un quartier de lune puisse, en même temps, à l'égard des plantes, concilier deux choses toutes contraires, et y faire deux effets diamétralement opposés l'un à l'autre ? Ce serait un secret admirable, de faire que la Lune se mît d'intelligence avec ces jardiniers, pour faire que telle plante montât en graine, parce qu'ils le voudraient, et empêchât cependant telle autre d'y monter, parce que, pareillement, ils seraient bien aises qu'elle n'y montât pas ; il n'y aurait à la vérité rien de si commode dans le jardinage ; mais certainement aussi, il n'y a rien de si contraire à la raison et à l'expérience ; et partant, comme j'espère qu'on ne s'amusera plus à ces pleines Lunes et à ces décours, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de se mettre en peine de les décrier davantage. »<sup>1</sup>

Le traité de jardinage de La Quintinie eut maintes édi-

---

1. *Instructions pour les Jardins fruitiers et potagers*. Nouv. éd., Paris, 1716, II, 382-84 ; la 1<sup>re</sup> éd. est de 1690. S'il faut en croire Zimmermann (*De l'expérience en médecine*, II, 272-73), les expériences de La Quintinie auraient été confirmées par celles qu'auraient effectuées Réaumur et Buffon ; malheureusement, il n'indique pas de références précises, et j'ai vainement consulté les œuvres du dernier.

tions ; de plus, tant au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'au XIX<sup>e</sup>, on vérifia maintes fois ses dires ; la tradition en fut à peine ébranlée : hier encore (août 1932) un rédacteur du *Petit Jardin*, sollicité par les inquiétudes de ses lecteurs, allait demander au général Delcambre, Directeur de l'*Office National Météorologique*, ce qu'il pensait de l'action de la lune sur la végétation. Celui-ci ne crut pouvoir mieux faire que de reproduire les déclarations de La Quintinie<sup>1</sup>.

Le professeur Houdaille, dans une étude sur l'influence de la lune, nous dit qu'ayant interrogé des cultivateurs intelligents et bons observateurs, ceux-ci, « forts de leur expérience », lui firent des réponses absolument contradictoires.

En l'année 1933, des jardiniers et des cultivateurs du canton de Palaiseau m'ont affirmé avoir expérimenté la vérité absolue des assertions traditionnelles, surtout en ce qui concerne les semailles et la plantation ; mais il n'est pas douteux qu'ils négligeaient les faits contraires à la tradition. Lorsqu'ils ne les oubliaient pas ou qu'on les obligeait à y songer, ils trouvaient de bonnes raisons pour n'en pas tenir compte : c'était tantôt la faute d'une sécheresse intense et tantôt celle du brouillard... ou des limaces.

Ce que le cultivateur appelle ses observations, ou ce qu'un jardinier nomme son expérience, ne saurait être pris pour une expérimentation scientifique. C'est un mélange de souvenirs et d'oublis, assaisonné de l'influence de la tradition représentée soit par des lectures, soit par les dires des voisins et des amis. Lorsque le Dr Parisot nous affirme qu'il a constaté l'influence de la Lune sur les semis de laitue<sup>2</sup>, je me demande s'il a pris des notes immédiates sur chacune de ses expériences, s'il a effectué des semis de comparaison aux diverses phases de la même lune et tenu compte des conditions de pluie ou de sécheresse. La tradition est si tenace, si insinuante, si enveloppante qu'elle est fort capable de faire oublier ce que doit être une observation pour être véritablement scientifique.

1. Cf. : *Le Petit Jardin* (25 août 1932), XXXIX, 244-45.  
2. *Chronique médicale* (1931), XXXVIII, 21.

### Du temps favorable aux semailles

Il ne sera pas inutile de sortir des généralités et d'examiner ce qu'enseigne la tradition sur certains points particuliers, les semailles par exemple.

La tradition antique est assez confuse ; Pline l'a résumée d'une façon magistrale<sup>1</sup>. Les « Géoponiciens » grecs et romains, tous plus ou moins influencés par les astrologues, attachaient de l'importance non seulement aux solstices et aux équinoxes, aux débuts des saisons, mais aux levers et aux couchers des astres. Ils demandaient, en somme, à des gens sans instruction, l'impossible, et Pline remarquait déjà : « C'est une tentative difficile et immense que de vouloir unir la science du Ciel à l'ignorance rustique. »<sup>2</sup> Sa conclusion, néanmoins, était qu'il fallait essayer ; mais, comme on pouvait le présumer, une telle science ne devint jamais populaire. S. Augustin, bataillant contre les astrologues, écrira trois siècles plus tard :

« Ils ne veulent pas observer, nonobstant le choix qu'ils ont fait d'un jour pour ensemer un champ, qu'une infinité de graines tombent ensemble, lèvent, croissent, mûrissent ensemble, et que néanmoins, de tant d'épis du même âge, et, pour ainsi dire du même germe, les uns sont rongés par la nielle, les autres mangés par les oiseaux ou arrachés par les passants. Dira-t-on que la différence dans la destinée de ces épis vient de la différence dans les constellations ? Ou avouera-t-on que ce choix des jours est une extravagance, et que ces sortes de choses ne sont pas soumises à leur pouvoir céleste ? »<sup>3</sup>

L'ignorance des rustiques, plus encore que les objections de S. Augustin, ne permit pas à cette doctrine astrologique de devenir populaire. Mais personne n'aurait eu l'idée de nier l'influence du soleil et des saisons. Quant à l'influence de la Lune, nombreux étaient ceux qui en faisaient état. Columelle voulait que l'on semât les lentilles du 1<sup>er</sup> au 12<sup>e</sup> jour de la lune, et les fèves avant le quinzième<sup>4</sup>. Palladius, qui le suit sur ce dernier point, nous apprend aussi à quelles époques de la lune on doit planter les artichauts et semer

1. *H. N.*, XVIII, 56-61.

2. *H. N.*, XVIII, 56. 5.

3. *Cité de Dieu*, V, 7.

4. Columelle, *De l'Agriculture*, II, 10.

les oignons<sup>1</sup>. Mieux encore, il formule cet axiome général :

Il faut toujours semer pendant que la lune croît,  
Et couper ou cueillir pendant qu'elle décroît<sup>2</sup>.

Les Anciens étaient persuadés que l'échappement du germe hors de la graine et la montée de la plantule bénéficient de l'action ascendante de l'astre des nuits. Et c'est ce principe de magie sympathique : *Le semblable engendre le semblable*, qui va demeurer à la base de la tradition. Parfois, on conseillera de semer au déclin de la lune ; comprenez alors qu'il s'agit de la période qui précède immédiatement et prépare le croissant ; elle se nomme parfois la *lune paresseuse*. C'est ainsi que l'Anglais Thomas Tusser écrira, vers 1580 :

« Semez pois et fèves au déclin de la lune  
(Celui qui les sème plus tôt les sème trop tôt),  
Afin que, avec la planète, ils puissent se reposer,  
Puis se lever (avec elle) et fleurir en donnant belle récolte. »<sup>3</sup>

Un peu plus tôt, Augustin Gallo, en Italie<sup>4</sup> et Charles Estienne en France<sup>5</sup> conseillaient, précisément, de semer en lune nouvelle. Cet enseignement se généralise si bien au XVI<sup>e</sup> siècle qu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>, on ne sème plus quand la terre le demande, mais lorsque la lune l'ordonne<sup>6</sup>. En 1623, Bacon, dans son fameux traité sur *l'Accroissement des sciences*, écrit : Il ne faut pas rejeter tout à fait les élections, car nous voyons que, lorsqu'il s'agit de planter, de semer ou de greffer, la précaution d'observer l'âge de la lune n'est pas tout à fait inutile<sup>7</sup>. Et notons qu'il

1. Palladius, *De l'Agriculture*, XII I ; IV, 9 et III, 24.

2. Palladius, I, 34.

3. Thomas Tusser, *Five hundred points of good Husbandrie*. London, 1580, p. 37. Cette opinion est loin, d'ailleurs, d'être générale. Dans le Berry, où l'on pense être tout aussi fidèle au principe magique, on dira plus tard : Semer en lune perdue ou silencieuse, c'est perdre son temps. Laisnel de La Salle, *Croyances et lég. du Centre de la France*, P., 1875, II, 286.

4. *Secrets de la vraie Agriculture*, P. 1572, p. 25.

5. *De l'Agriculture et Maison Rustique*, P. 1564.

6. Cette dernière remarque est de Werenfels, *Dissertation ou Superstition*. London, 1748, p. 6.

7. *Accroissement des sciences*, liv. III, ch. IV, dans *Œuvres*, trad. F. Riaux, P. 1843, I, 164.



représente l'opinion la plus hardie. De nos jours encore, on dit en Anjou :

Quand décroîtra la Lune  
Ne sème chose aucune<sup>1</sup>.

On relève dans Grimm une remarque qui, tout en s'inspirant du même principe, distingue ainsi : Ce qui croît au-dessus de la terre doit être semé en lune croissante, ce qui croît au-dessous, en décroissant<sup>2</sup>.

Vers 1830, au Brésil, les cultivateurs (qui tenaient probablement cette idée de leurs ancêtres européens), avaient encore soin de semer en décroissant tous les végétaux à racines alimentaires, tels que patates ou manives et, au contraire, de semer en lune croissante : la canne à sucre, le maïs, le riz, les haricots, tout ce qui grimpe ou s'élève.

Les expériences comparatives faites par M. de Chanvalon à la Martinique, ne firent apercevoir aucune différence appréciable entre les semis faits en pleine ou en nouvelle lune<sup>3</sup>. Il s'agit donc — nous le savions déjà — d'une doctrine fondée non pas sur l'expérience, mais sur la tradition. Les croyances suivantes ne sont que des corollaires du principe fondamental de la magie sympathique : Si l'on veut avoir de l'ail bien gros et bien rond, disent les Berrichons, il faut planter pendant la pleine lune, lorsqu'elle est *ronde*. Et encore : le blé semé en *Lune dure* n'est jamais cassé<sup>4</sup>. D'après les gens du Perche, il faut semer *en cours* ou *en croissant* les graines des plantes destinées à une belle croissance, telles que trèfle, luzerne, chanvre ; en décroissant celles qui ne doivent pas dépasser une certaine hauteur, telles les laitues, pois, choux pommés, etc.<sup>5</sup>

Aujourd'hui, les cultivateurs de la Sarthe affirment encore que « tout ce qui pousse sur terre (ex. les salades) doit être

1. A. de Soland, *Proverbes de l'Anjou*, p. 57.

2. Grimm, *Teutonic Mythology*, ed. Stallybrass, p. 715.

3. Arago, *Des prétendues actions exercées par la Lune sur la nature organique* ds *Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1833*, pp. 223-224.

4. Laisnel de La Salle, *loc. cit.*, II, 286. S'il faut en croire Th. Larchevêque, les paysans berrichons prétendent encore aujourd'hui qu'il faut planter et semer en nouvelle lune. A. Tortrat, *Le Berry*, Bourges, 1927, p. 49.

5. H. de Charencey, ds *Mélusine* (1878), I, 95-96. Voir aussi : Filleul-Pétigny, ds *Rev. Trad. Pop.* (1908), XXIII, 273-74.

planté en *décroît* pour que cela ne monte pas ; mais tout ce qui pousse dans la terre (pommes de terre) doit être planté en croissant<sup>1</sup>. Dans le Bocage normand, on n'oublie pas que, si l'on veut obtenir de beaux légumes, des fleurs doubles, des fruits précoces, il faut semer, tailler, planter pendant le décrois de la lune. Quant aux arbres et aux plantes, on sait qu'il faut, au contraire, planter, semer et tailler pendant sa croissance, afin qu'ils poussent vigoureusement et promptement. Tout ce qui croît au-dessus de la terre doit être semé et planté en croissant, et en décrois tout ce qui se développe dans la terre ».<sup>2</sup> Les paysans du Bocage vendéen sont d'accord avec ceux du Bocage normand, et affirment que les plantes semées en *jeune lune* montent<sup>3</sup>.

Dans le département de l'Aveyron, si l'on ne veut pas que les endives montent à graines, il faut les semer pendant la pleine lune de mai<sup>4</sup>. Dans le Pas-de-Calais, à Auchel, si l'on sème ou repique à la lune montante, les légumes montent en graines.<sup>5</sup>

Dans le département de la Meuse, on ne plante ni l'on ne sème en lune décroissante, c'est-à-dire après la pleine lune, autrement tout irait en décroissant. Dans quelques villages de la Woëvre — autre application du principe de la magie sympathique — on sème les vieilles semences en vieille lune et les nouvelles en lune croissante<sup>6</sup>.

Hier encore, on disait en Wallonie :

Plantes qui grainent se sèment en croissant,  
Plantes qui racinent se sèment en défaillant<sup>7</sup>.

Aujourd'hui même, on ne pense pas différemment. R. de Warsage écrit :

1. Communications de Mlle Duval, institutrice à Aillières et de Mme Chauvelié, institutrice à Conflans, près Saint-Calais (Sarthe) (janvier 1934).

2. J. Lecœur, *Nouv. Esquisses du Bocage Normand*, Paris et Caen, 1887, in-8°, p. 12.

3. J. de La Chesnaye, *Le vieux Bocage*, p. 175.

4. Abbé Vayssier, *Dict. Patois de l'Aveyron*, Rodez, 1879, p. 356.

5. Lettre de M. A. Demont, d'Arras, novembre 1933.

6. H. Labourasse, *Anciens us coutumes... du dép. de la Meuse*, Bar-le-Duc, 1902, p. 185.

7. O. Colson, *Astronomie popul. ds Wallonia* (1909), p. 289.

« La lune dure (*Deure Leune* ou *croissant*) rend fort et vigoureux tout ce qui naît sous son empire ; c'est pour cette raison que le campagnard se hâte alors de semer tout ce qui doit pousser rapidement. Mais on sème et on plante en lune tendre (*Tinre leune* ou *décours*) tout ce qui doit grossir en racines. »<sup>1</sup>

Dans le Bourbonnais, pays d'Antoine Mizauld, on trouve des formules un peu particulières ; mais il est visible qu'elles dérivent, là comme ailleurs, du principe magique et non pas de l'expérience ; écoutez plutôt :

« Il faut planter et semer en *néoménie*, si on désire une forte poussée herbacée, et en pleine lune si on tient à la production en graine (car la graine est alors ronde et pleine).

« La vigne taillée en *lune tendre* (jeune) produit beaucoup de bois, mais peu de raisins.

« Les graines potagères semées en *lune tendre* naissent rapidement et montent à graine beaucoup trop tôt, leur rendement est plus faible que si elles avaient été semées en pleine lune »<sup>2</sup>

Cette merveilleuse puissance de la tradition et de la foi en la magie n'est cependant pas infinie. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'effort des Arago, des Flammarion, et de vingt autres vulgarisateurs scientifiques de moindre envergure, avait semé le doute. Je n'en veux pour preuve que ce dicton du Sud-Ouest de la France :

Pour bien semer, l'heure opportune  
Ne dépend pas du jour de la Lune.  
Ce que doit craindre le bouvier  
C'est jeter son grain dans le boubier.<sup>3</sup>

Depuis la guerre de 1914, l'incrédulité, en ce domaine, a fait de grands progrès. Mlle Leroy, qui a interrogé son beau-frère M. H. Dugardin et nombre d'autres cultivateurs, m'écrivait en août 1933 :

« A Marquillies (Nord) la croyance à l'influence de la Lune est en train

1. R. de Warsage. *Calend. popul. wallon*, 1920, pp. 73-74.  
2. *Rev. Trad. Pop.* (1903), XVIII, pp. 426-27. Voir aussi : P. Sébillot, *Le Folklore de France*, III, 463. On rencontre de semblables croyances dans toute l'Europe, en particulier en Italie, en Angleterre, en Pologne. Citons, au hasard, A. de Gubernatis, *La Mythologie des Plantes*, P. 1878, I, 214 ; W.-C. Hazlitt, *Faiths and Folklore*, London, 1905, II, 418 ; M. de Zmigroski, ds *Rev. Trad. Pop.* (1895), X, 422.

3. A. Combes. *Proverbes agricoles du Sud-Ouest*, p. 32.

de disparaître. On répète encore quelques recommandations traditionnelles, mais généralement sans y attacher d'importance.

« Par exemple, il ne faut pas déplanter les pommes de terre "en croissant". Si on le fait, elles bourgeonneront très vite et perdront de leur valeur comestible.

"Il ne faut pas semer les betteraves "en croissant", sinon elles "montent".

« Mais tout cela ne signifie pas grand-chose », ont ajouté les personnes qu'elle a consultées.

Je ne dirai pas que l'expérience est étrangère à cette incrédulité généralisée, mais je pense qu'elle provient, avant tout, des journaux d'agriculture et des chroniques agricoles de certains quotidiens, qui ont combattu l'ancienne opinion. Dans une société civilisée, n'est-il pas inévitable que la tradition écrite — même si elle ne la crée pas — influe sur la tradition orale ?

Néanmoins, le Dr Henry Duprat, de Genève, écrit encore, en 1933 :

« L'observation populaire rencontre souvent la vérité. Le moment des semailles et des plantations se déduit ainsi, conformément à un fait facile à contrôler et qui est encore un rythme du lent flux et reflux anatomophysiologique qui accompagnerait la croissance et la décroissance lunaires. »<sup>1</sup>

Cela signifie sans doute qu'en dehors des livres de sa profession, le Dr Duprat n'est informé de cette question que par la lecture des partisans de l'astrologie<sup>2</sup>, qu'il ignore les expériences décisives de La Quintinie et de Flammarion, et ce que pensent aujourd'hui sur ce point les cultivateurs les plus réfléchis.

### Du temps propre à la coupe des bois

Je ne puis passer en revue tous les points qui se rattachent à cette foi en la Lune ; mais ce serait trop peu d'un

1. Dr Duprat, *L'Influx cosmique et la vie de l'homme*, ds *Les Rythmes et la Vie*, Lyon, 1933, p. 124.

2. Encore est-il qu'il connaît fort mal les œuvres de Ptolémée, le maître des maîtres ; sans cela, comment pourrait-il écrire l'*Algamète* et le *Tétrabile* ? Ces mots sont soulignés dans le texte (p. 129), pour désigner l'*Almageste* et la *Tétrabible*.

exemple ; le suivant, je l'espère, paraîtra particulièrement instructif ; il s'agit de la coupe des bois :

En Afrique Orientale, lorsque les Wabondeis veulent bâtir une maison, ils ont bien soin de couper les poteaux qui serviront à l'élever lorsque la lune croît. Ce faisant, ils sont persuadés qu'ils seront plus résistants et plus durables<sup>1</sup>. On observe la même règle, et pour la même raison, en Allemagne<sup>2</sup>.

Cette conception est d'ailleurs exceptionnelle ; d'une façon générale, le bois de construction doit être coupé en décours, alors que la sève et l'humidité des tissus végétaux sont réduits à leur plus simple expression. Il en est ainsi dans la Colombie de l'Amérique du Sud<sup>3</sup> et dans diverses parties du Mexique. Les Mexicains sont généralement convaincus que les bois coupés en croissant pourriront certainement<sup>4</sup>.

« Chez les Shans de Birmanie, avant de bâtir une maison, il est de règle de choisir un jour propice pour commencer à couper les bambous. Ce jour ne doit pas seulement être un jour propice pour celui qui bâtit ; il doit aussi se trouver dans la seconde moitié du mois, pendant que la lune décline. Les Shans sont d'avis que si l'on coupe des bambous pendant la première moitié du mois, lorsque la lune est nouvelle, ils ne dureront pas : des insectes les percent et les attaquent, et ils seront bientôt pourris. *Cette croyance est acceptée dans tout l'Orient.* »<sup>5</sup>

La tradition classique est ici des plus fermes : écoutez Caton (234-149) :

« Ne touchez pas au bois tant que la lune n'est pas visible ou qu'elle n'est pas arrivée à sa dernière phase. La meilleure époque pour couper et déraciner les arbres, c'est pendant les sept jours qui suivent la pleine lune. »<sup>6</sup>

Pline, qui réfère à Caton<sup>7</sup>, apporte à cette doctrine de plus grandes précisions :

1. O. Baumann. *Usambara und seine Nachbargebiete*. Berlin, 1891, p. 125.
2. Montanus. *Die deutsche Volksfeste, Volksbräuche und deutscher Volksglaube*, p. 128 ; Cf. : J.-G. Frazer, *Athys*, pp. 148-149.
3. Lettre du 12 mai 1912, adressée par M. Francis S. Schlots à Sir James G. Frazer. Cf. : J.-G. Frazer, *Athys*, p. 282.
4. Cf. : J.-G. Frazer, *Athys*, p. 282, note 544.
5. Miss Leslie Milne, *Shans at home*, London, 1910, p. 100 ; J.-G. Frazer, *Athys*, p. 148.
6. *Economie rurale*, 37.
7. *H.N.* XV, 75.

« On veut, dit-il, que la coupe des bois ne se fasse que du vingtième au trentième jour de la lunaison<sup>1</sup>. On est unanime sur l'avantage d'abattre les arbres dans la syzygie, jours que les uns nomment *interlunes* et les autres *silences* de la Lune. C'est ainsi, du moins, que l'empereur Tibère, après l'incendie du pont de la naumachie, prescrivit de couper, en Rhétie, les mélèzes pour le rétablissement de ce pont. Quelques-uns disent que la lune doit être en syzygie et au-dessous de l'horizon, ce qui ne peut arriver que de nuit. Ils précisent que si la syzygie coïncide avec le jour même du solstice d'hiver, le bois a une durée éternelle ; que le meilleur bois, ensuite, est celui que l'on coupe quand elle coïncide avec les constellations ci-dessus nommées. D'autres ajoutent le lever de la Canicule et ils disent que c'est ainsi qu'a été coupé le bois employé dans le forum d'Auguste. »<sup>2</sup>

Columelle, plus pratique, nous fournit une distinction précieuse :

« Les ides de Janvier sont un temps propre à faire des échelas, ainsi que des pieux ; c'est également celui de couper le bois de construction : mais, soit qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre de ces destinations, le meilleur est de le couper quand la lune est dans son déclin, depuis son vingtième jour jusqu'à son trentième, parce que l'on estime qu'étant coupé ainsi, il ne pourrit jamais. »<sup>3</sup>

Cet enseignement nous est d'ailleurs confirmé par Plutarque, Palladius et Macrobe<sup>4</sup>.

De même que la tradition relative aux semailles, celle-ci fut certainement connue du haut Moyen Age et du Moyen Age. Les *Coutumes de Lunel*, rédigées en 1367, en contiennent un bien curieux témoignage ; l'article LXXII s'exprime ainsi :

« Défense à quiconque, dans la juridiction de Lunel, d'apporter des cercles (de tonneaux) qui ne seraient pas bons et récoltés en bonne lune, sous peine de 60 sous d'amende et de confiscation des cercles. »

Il existe, aux archives d' Aimargues (H. H. I), une plainte, adressée le 23 octobre 1500, au lieutenant général en Languedoc par « les consulz des villes et diocèses de Montpel-

1. Depuis Caton, qui préconisait du 15<sup>e</sup> au 21<sup>e</sup> jour, on a cru mieux faire en repoussant cette période favorable aux dix premiers jours de la Lune ; mais le principe reste le même : couper en déclin.

2. Pline, *H. N.*, XVI, 74.

3. *De l'Agriculture*, XI, 2.

4. Plutarque, *Les Symposiaques*, III, X, 3 ; Palladius, *De l'Agriculture*, II, 22 et XII, 15 ; Macrobe, *Saturnales*, VII, 16.

lier, Nismes, Uzès, avec les diocésains d'icelles ». Elle est dirigée contre les ouvriers tonneliers et cercliers des Cévennes :

« ... Les ouvriers de la fustaille du vin comme tonneaux, tines et cercles du pais de Sevenez et autres lieux circonvoisins fond lad. fustaille de meschante eutouffe et aussi lesd. sercles, qui doivent estre cuilliz pour saison, c'est assavoir au mois de mars et en bonne lune. Mais pour decepvoir le peuple et fere leur singulier prouffit, afin que lesd. sercles soient plus tost rumpus, les font au mois daoust et en mauvaise lune... »<sup>1</sup>

De telles idées, loin de s'affaiblir avec le XVI<sup>e</sup> siècle, reçurent alors une force nouvelle grâce à la multiplication des ouvrages traitant de la vie rustique, qui tous s'inspiraient de la vieille tradition romaine.

Je citerai, encore une fois, Augustin Gallo, en raison des explications dont il accompagne l'opinion des agronomes latins :

« C'est en décours qu'il faut couper le bois pour les bâtiments, les pressoirs et les ponts ; de préférence vers le vingt-septième jour, et plutôt le soir que le matin... De deux pièces de bois d'égales force et grosseur, mais l'une abattue au croissant et l'autre au décours, je dis que celle qui a été coupée au croissant ne cessera de jeter et pleurer sa vapeur, à cause de l'humidité mal cuite et mal digérée qui est en elle, et se débilitera d'heure en heure jusqu'à ce qu'elle éclate et se rompe entièrement. Mais l'autre, jouissant d'une coction assaisonnée par le décours de la Lune, demeurera plus forte que jamais, et plus apte à supporter quelque charge qu'on saurait lui mettre dessus : et ceci sera encore plus net si ce bois est coupé plutôt en l'automne que non point au printemps. »<sup>2</sup>

Je pourrais reproduire encore les opinions, en tous points semblables, d'Antoine Mizauld et de la *Maison Rustique* et rappeler, en outre, ce que dut être l'influence des 80 éditions de celle-ci ; je préfère renvoyer à la *Magie Naturelle*, de Porta<sup>3</sup> et citer Ambroise Paré :

« En la pleine lune, dit ce grand chirurgien, il ne faut couper le bois pour bâtir, mais en son décours : et si on ne le fait, il se rend vermoulu et pourri. »<sup>4</sup> Et encore : « Les bois coupés en pleine lune sont plus sujets

---

1. Ed. Bondurand, *Les coutumes de Lunel ds Mém. de l'Acad. de Nîmes* (1885), 8<sup>e</sup> série, VIII, 35 à 78, art. LXXII ; *Nemausa*, II, 194. Références fournies par M. A. Hugues, délégué de la Soc. de Folklore Français et de F. L. Colonial.

2. *De la Vraye Agriculture*.

3. J.-B. Porta, *Magie Naturelle*, ch. XV, éd. de Lyon, 1669, pp. 51-52.

4. *Le Livre des animaux*, 2, ds *Œuvres*, éd. Malgaigne, III, 739.

à pourriture, comme expérimentent, à leur dam, ceux qui en font bâtir : la raison en est que la lune, étant humide, remplit (lors principalement qu'elle est pleine) les corps d'humidité superflue, dont survient pourriture. »<sup>1</sup>

Peut-être serait-il bon, avant de poursuivre, de méditer humblement sur l'audience accordée à la tradition par de grands hommes qui donnèrent tant de preuves de leur liberté d'esprit.

Nous avons vu Olivier de Serres, dont nous vantons encore aujourd'hui le *Théâtre d'Agriculture*, rejeter les dires des « luniers » en ce qui concerne les semailles ; mais hélas ! il n'en va plus de même à propos de la coupe des bois ; il écrit :

« Il y a des choses sur lesquelles il semble que, par un commun consentement, arrêt ait été donné, quant à l'observation du point de la Lune, ce que je ne voudrais enfreindre. La coupe du bois pour bâtiments et meubles est ordonnée être faite en décours de Lune, de peur de vermoussure. Puisque nos ancêtres l'ont ainsi voulu, et que nous le pratiquons heureusement, nous ne devons, par singularité, mettre en hasard la durée de nos édifices. »<sup>2</sup>

Ce texte mériterait un commentaire psychologique ; malheureusement, il faut abréger. Il suffira d'ailleurs à mon dessein de signaler que cette opinion était si générale, même parmi les officiers royaux, qu'elle devint l'objet de prescriptions légales. En France en particulier, les *Ordonnances forestières*, jusqu'à la Révolution, enjoignaient de n'abattre les arbres qu'après la pleine Lune, c'est-à-dire en décours.

En réalité, cette croyance, aussi répandue dans la tradition orale que dans la tradition écrite, n'avait jamais été soumise à une expérimentation méthodique. Duhamel du Monceau écrira très justement :

« Ceux qui travaillent à l'exploitation des forêts ont suivi le courant et n'ont pas manqué d'attribuer à la lune tous les accidents qu'ils ont vu arriver au bois des arbres : chabins, bûcherons, charpentiers, constructeurs, architectes, tous assurent, de vive voix ou dans leurs écrits, qu'il est de la dernière importance d'abattre les arbres *en bonne lune*.

1. *De la Peste*, XXIV, 7, ds *Œuvres*, III, 367.

2. Olivier de Serres, *Théâtre d'Agriculture et mesnage des champs*, Paris, 1600, pp. 48-49.



Il suffira, pour donner une idée du sentiment des auteurs qui ont traité des bois, de rapporter ce qu'en dit Caron dans son ouvrage qui, d'ailleurs, est un des meilleurs que nous ayons eus en ce genre :

« Il faut observer, autant qu'il sera possible, dit-il, que toutes sortes de bois, et particulièrement le chêne, doivent se couper en décroissant de la Lune ; en observant cette maxime, il en devient meilleur, et se conserve mieux que s'il l'était depuis la nouvelle Lune jusqu'à son plein, l'aubier en étant plus ferme.

« C'est ainsi que, sans balancer, on fait dépendre des différentes lunaisons les accidents singuliers dont on ne connaît pas les causes physiques. »<sup>1</sup>

Mais Duharnel du Monceau n'était pas homme à accepter, sans la vérifier, cette opinion. Comme La Quintinie il avait été formé à l'école de Descartes. Ecoutez-le encore :

« Sans la ferme résolution que j'avais prise de ne rien avancer qui ne fût prouvé par l'expérience, j'aurais peut-être négligé d'en faire aucune sur cet objet ; cependant, on a vu que dans les dix-sept expériences [ que j'ai faites ] non seulement il n'y en a pas une dont on puisse conclure qu'il y eût aucune nécessité d'abattre en décroissant comme tout le monde le pense ; mais qu'au contraire, il y en a un plus grand nombre qui semblent démontrer qu'il y a de l'avantage à abattre pendant le croissant. Doit-on néanmoins tirer absolument cette conséquence ? Je suis encore bien éloigné de le penser ; et comme, dans nos expériences, il s'en rencontre plusieurs où tout s'est trouvé en égalité, je crois qu'il est plus prudent de n'avoir aucun égard aux petites circonstances qui sont favorables au croissant. Au reste, les expériences que je viens de rapporter, ayant été exécutées avec beaucoup d'exactitude, ce sont des faits dont chacun pourra tirer les conséquences qu'il jugera raisonnables. »<sup>2</sup>

Cette opinion si solidement fondée, si sagement exprimée, fut louée, prônée et, dans une mesure, popularisée par Arago et dix vulgarisateurs de bonne volonté ; néanmoins la vieille idée traditionnelle conserva de nombreux fidèles, du moins les conservait-elle hier encore.

En 1875, la nécessité de couper le bois de construction en lune décroissante est toujours article de foi dans le Cen-

---

1. *De l'Exploitation des Bois*, pp. 381-82.

2. *De l'Exploitation des Bois*, pp. 392-93.

tre de la France<sup>1</sup>. En 1878, H. de Charencey relève la même croyance dans le Perche<sup>2</sup>. En Wallonie, vers 1900, on conseillait encore de couper en pleine lune le chêne, le peuplier et les résineux ; les autres essences ou mort-bois, en lune nouvelle<sup>3</sup>.

Dans le département de la Meuse, les bois d'œuvre sont coupés en nouvelle lune pour être de durée<sup>4</sup>. Ici, la règle a subi un renversement, dont il serait à souhaiter que l'on découvrit la raison.

En Provence, les bûcherons distinguent entre les arbres à feuilles persistantes et les arbres à feuilles caduques. Les premiers doivent être coupés en lune nouvelle, et les seconds, en décroissant, sans quoi ils « se vermoullent ».<sup>5</sup>

M. Albert Hugues, délégué de la Société du Folklore Français pour le département du Gard, m'écrivait, en avril 1934 : « Mon père n'aurait pas fait abattre un seul arbre en dehors de la bonne lune ; il affirmait que les bois tombés en mauvaise lune étaient promptement attaqués par les vers (*courcoussoun*). »<sup>6</sup> Le paysan normand croit toujours que, pour obtenir du bois de charpente de bonne qualité, il faut l'abattre pendant le décroissant de la lune. S'il était jeté bas quand elle est en sa croissance, les vers ne tarderaient guère à s'y mettre. Ce préjugé était universel autrefois, les *Ordonnances forestières* de l'Ancien Régime en sont un témoignage, nous l'avons déjà dit. Aujourd'hui encore, sur maintes affiches annonçant des ventes de bois, on mentionne que « la coupe a été faite en décroissant ». <sup>7</sup> F. Pérot écrit, en son *Folk-Lore Bourbonnais* :

---

1. Laisnel de La Salle, *Croyances...*, etc., II, 285.

2. H. de Charencey, *Trad. pop. du dép. de l'Orne ds Mélusine* (1878), I, 98 ; opinion encore constatée par Filleul-Pétigny, en 1908. Cf. : *Rev. Trad. Pop.* (1908), XXIII, 273.

3. O. Colson, *Astronomie populaire*, ds Wallonia (1909), p. 289.

4. H. Labourasse, *Anciens us, coutumes... du dép. de la Meuse*, Bar-le-Duc, 1902, p. 185.

5. F. Mistral, *Lou Tresor dou Felibrige*, II, 236.

6. Le nom de *courcoussoun* est donné indifféremment à la larve et à l'insecte parfait qui minent le bois. Tout charançon est un *courcoussoun* s'il se développe dans les graines, les légumes, les tiges herbacées ou ligneuses.

7. J. Lecœur, *Nouv. Esquisses du Bocage Normand*, 1887, pp. 11-12.

« Les préjugés sur l'influence que la lune exerce sur les bois sont à l'infini, quoique peu variables, ce qui porte à croire que ceux qui en font l'exploitation ont dû avoir l'expérience pour les accepter. »<sup>1</sup>

Voilà un bon folkloriste qui, en 1903, ne soupçonne même pas l'ancienneté et la continuité de la tradition qu'il constate et qui ignore les expériences, d'hier celles-là, de Duhamel du Monceau. Ne témoigne-t-il pas, de façon magnifique, en faveur de cette tradition qu'il méconnaît, tout en fixant l'un des anneaux de la chaîne ?

Mais il n'est pas seul : voici non pas un savant, mais un vulgarisateur scientifique de grand mérite : Wilfrid de Fonvielle ; écoutez-le :

« Duhamel du Monceau, un des membres les plus sympathiques et les plus laborieux de l'ancienne *Académie des Sciences*, a fait quelques expériences à ce sujet ; elles ne paraissent pas concluantes et mériteraient peut-être d'être recommencées dans d'autres climats et avec d'autres essences. »<sup>2</sup>

Le ton n'est pas péremptoire, et j'estime que l'on ne saurait trop recourir à l'expérimentation scientifique ; néanmoins notre auteur aurait pu remarquer qu'il est assez bizarre que la tradition romaine se soit vérifiée dans des régions de la France dont le climat n'est pas précisément celui de l'Italie. Aujourd'hui encore, l'opinion des agronomes latins est répandue chez les Espagnols du sud de l'Espagne (autre climat)<sup>3</sup> et n'a certainement pas d'autre fondement que la tradition.

### Conclusion

Les semailles et la coupe des bois nous fournissent deux séries qui me paraissent suffisamment démonstratives ; au reste, si ce n'était pour épargner le lecteur, je pourrais mon-

---

1. Pour des précisions, voir *Rev. Trad. Pop.* (1903), XVIII, 427.  
2. W. de Fonvielle, *Histoire de la Lune*, P., 1886, in-12, p. 226.  
3. Ch. Cadéot, *Les influences lunaires ds Revue de Pathologie comparée* (1932), XXXII, 511.

trer que les prescriptions relatives à la fumure<sup>1</sup>, à la taille<sup>2</sup>, à la moisson et à la cueillette<sup>3</sup>, qui tiennent compte des phases de la lune, ont la même origine traditionnelle.

Mais on nous dira peut-être : ces traditions ne s'appuient-elles pas, soit à leur origine, soit à un moment donné, sur des observations paysannes ? Il est impossible de le croire, après avoir constaté que toutes ces prescriptions ne sont que des applications de théories enfantines, dont le caractère magique ne saurait être contesté.

On me permettra de rappeler encore que les recettes ménagères qui tiennent compte des mouvements de la lune témoignent de cette même origine. Celles-ci ont été recueillies dans la Sarthe :

Ne pas faire de cidre en *cressant*, sinon la lie s'accroît à chaque lune ; ne mettre alors en bouteille ni cidre, ni vin, sinon il « travaille » et se trouble à chaque lunaison.

Ne pas faire de confitures en *cressant*, sans quoi, à chaque lune, une partie du sucre *monte* à la surface.

Ne pas faire de conserves de légumes en *cressant* (petits pois, haricots, etc.), sinon elles fermentent à chaque renouveau lunaire<sup>4</sup>.

Ces croyances sont loin d'être particulières à la Sarthe ; elles étaient déjà courantes chez les anciens Romains. Pour eux, comme pour nos paysans, la lune (en vertu de sa constitution aqueuse et humorale) est en rapport avec tous les liquides, toutes les humidités, toutes les fermentations terrestres. A cette théorie, qui remonte aux classifications dualistes des primitifs, ajoutez qu'en vertu du principe de simi-

---

1. Pour la tradition antique voir : Caton, *Economie rurale*, 50 ; Pline, *H. N.*, XVIII, 75 ; Columelle, *De l'Agriculture*, II, 5 ; Palladius, *De l'Agriculture*, II, 1 et 20 ; X, 1 et 13. Pour les modernes : Cf. : A. Gallo, *Secrets de la Vraie Agriculture*, pp. 33 et 57-60 ; Ch. Estienne et J. Liébault, *De l'Agric. et Maison Rustique* ; O. Colson, *L'Astronomie popul.*, ds *Wallonia* (1909), p. 289.

2. Sur la taille de la vigne et des arbres, voir : A. Gallo, Estienne et Liébault, A. Mizauld, dont les préceptes sont encore préconisés de nos jours. Cf. : Laisnel de La Salle, *Croyances*, II, 285 et Cadéot, *Influences lunaires*, p. 511. Pour l'action de la lune sur la greffe, voir : P. Sébillot, *Folklore de France*, III, 373.

3. La cueillette des fruits doit se faire en *décours* ou en *lune silencieuse*, sans cela ils pourraient (même principe que pour la coupe des bois). Mais il faut moissonner en *pleine lune*, pour avoir de *gros grains* (toujours le principe de similitude).

4. Communications de Mme Chauvelé, institutrice à Conflans, par Saint-Calais et de Mlle Duval, institutrice à Aillières (Sarthe) (janvier 1934).

litude, lorsque la lune croît et fermente — en quelque sorte — tout ce qui dépend d'elle croît et fermente.

La tradition populaire agronomique, comme la tradition ménagère, est entièrement fondée sur des considérations théoriques. En fait, elle n'a pas eu besoin de vérifications expérimentales pour se perpétuer ; bien mieux, elle a empêché les bons observateurs de faire accepter les conclusions qui se dégagent des faits. Les traditionalistes trouvaient toujours de bonnes raisons pour justifier les exceptions.

Une opinion généralisée et qui passe pour ancienne est protégée par une double auréole. Le respect ou la considération du passé, celui non moins vif de l'opinion des contemporains qui passent pour qualifiés, confèrent à la tradition orale une incroyable puissance. On incline parfois à croire, même parmi les gens instruits, que la tradition contient une part de vérité parce qu'elle est répandue chez des gens qui sont à même de la contrôler — du moins le croit-on<sup>1</sup>. C'est une erreur que contredisent les faits. L'opinion des « luniers » s'est fondée non sur des observations méthodiques, mais sur l'opinion des Anciens.

Si nous voulons remonter à l'origine de cette tradition ou de ces opinions, qui sont les reflets les unes des autres, les textes des Anciens qui en sont la source nous permettent, par ailleurs, d'affirmer qu'elles reposent en premier lieu sur des raisonnements ou plutôt des généralisations analogiques. Il est plus facile de recevoir une opinion toute faite que de la vérifier, et plus commode de l'appuyer sur un raisonnement analogique que de la fonder sur les faits.

---

1. M. Blondinelle, de Marseille, est tenté de reconnaître une part de vérité aux observations populaires relatives à l'action de la lune sur la végétation et sur l'organisme « puisqu'elles ont, dit-il, créé des traditions qui ne sont pas encore près de disparaître ». *Chronique Médicale*, (1932), XXXIX, 184.



#### CHAPITRE IV

### **De l'influence de la Lune sur les maladies d'après les médecins astrologues des origines au XV<sup>e</sup> siècle.**

La Chine, dont les doctrines médicales et astrologiques sont demeurées sensiblement les mêmes depuis deux ou trois mille ans, nous fournit des indications précieuses sur la nature des liens qui rattachent ces deux branches de la connaissance dans des esprits préscientifiques.

Les premiers philosophes du Céleste Empire considéraient toutes les parties de la nature, celles du corps humain aussi bien que celles du Cosmos, comme interdépendantes. La totalité des éléments positifs du savoir fut organisée par eux en une classification quinaire, formant un système de correspondances, à la base duquel se trouvent les cinq éléments : terre, bois, eau, métal, feu, dont toute la nature est composée.

Un médecin chinois doit connaître, d'une part les séries ou pentades dans lesquelles se répartissent les organes et les fonctions du corps humain et, d'autre part, les groupes

météorologiques et cosmiques qui réunissent les cinq saisons, les cinq couleurs, les cinq régions et les cinq planètes. En rapprochant tous ces quinaires dans un même tableau, il est facile d'établir quels sont les organes et les fonctions de l'homme qui correspondent à chaque élément, à chaque saison et à chaque planète<sup>1</sup>.

Toutefois, il ne faut pas se contenter d'étudier les cinq courants d'influence qui traversent l'homme, en allant des éléments aux planètes et *ne tenir compte que d'eux seuls*. Ces cinq colonnes élémentaires du temple cosmique reposent sur deux principes, le *ying* et le *yang*, dont l'action se retrouve dans une infinité de couples, tous en relation entre eux, non seulement parce que ces principes entrent dans leur constitution, mais parce qu'ils établissent entre tous ces couples une interaction continue. Le soleil et la lune sont les deux manifestations les plus éclatantes de ces deux principes et, pratiquement, dominent tous les doublets qui sont en relation nécessaire avec eux sous la double égide du *ying* et du *yang*. Aussi bien, les Chinois sont-ils persuadés que la chaleur ignée qui domine le jour est d'origine solaire et que l'humidité radicale qui règne la nuit est d'origine lunaire. Le printemps jupitérien (qui correspond à Jupiter) exerce son action sur le foie, l'hiver mercurien sur les reins, le vénéusien automne sur les poumons, le martial été sur le cœur. « L'estomac est soumis à Saturne et à chacune des quatre saisons, ou du moins aux dix-huit derniers jours des quatre mois lunaires, qui sont le 3<sup>e</sup>, le 6<sup>e</sup>, le 9<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup>, alors que la saison change et que l'action solaire se combine avec la lune. »<sup>2</sup>

### De la Médecine astrologique dans l'Antiquité orientale

Dans l'Inde antique, nous retrouvons la même idée dominante ; on enseigne que les éléments anatomiques, physio-

1. Dr J. Regnault, *Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites*, Paris, 1902, p. 21.

2. Dr H. Grasset, *Le Transformisme médical*, p. 385.



logiques et pathologiques sont en rapport constant avec les éléments cosmiques. Susçruta, l'auteur du *Kalpa S'thana*, attribue à la Lune, ou plutôt à ses rayons, une influence sur certaines agitations nocturnes, influence nuisible qui, selon lui, se fait sentir même chez les personnes bien portantes<sup>1</sup>.

Tous les Indiens avaient la plus grande révérence pour l'astre des nuits : au 3<sup>e</sup> jour de la 3<sup>e</sup> lunaison claire (croissante) après la naissance, le père, tenant l'enfant dans ses bras, lui faisait adorer la lune<sup>2</sup>. Si l'on désirait une postérité mâle, il fallait proférer une conjuration magique en plongeant une flèche dans une écuelle contenant du riz. Mais ces paroles pénétrantes, non plus que ce simulacre de l'acte génésique, ne pouvaient suffire si cette opération n'avait pas été accomplie alors que la Lune était en conjonction avec un astérisme favorable<sup>3</sup>. Lorsque le génie de la Terre était irrité, pour l'apaiser d'une offrande, il fallait choisir un jour de pleine lune, car la nouvelle lune était censée favoriser l'action des fantômes et de la magie noire<sup>4</sup>.

L'astrologie de la Chine et celle de l'Inde ne sont que des développements tardifs ou ralentis des connaissances qu'elles puisèrent dans l'antique Mésopotamie<sup>5</sup>. Au point de vue de la science du ciel, elles furent prodigieusement dépassées par l'Occident, sous l'influence de l'Égypte et, plus encore, de la Grèce.

Les tablettes cunéiformes qui traitent d'astrologie attestent que les Sumériens, peuple quasi protohistorique, étaient déjà persuadés que la vie humaine tout entière, de la naissance à la mort, est gouvernée par les influences astrales. Les dieux manifestent leur volonté par les mouvements des luminaires célestes : ainsi Shamash, le dieu Soleil, et Sin, le dieu Lune, Ishtar la planète Vénus et Mardouk, la planète Jupiter, ainsi les autres astres. On attribuait aux étoi-

---

1. Dr H. Grasset, *loc. cit.*, p. 384.

2. *Atharva-Veda*, VII, 53. 7. etc. Cf. V. Henry, *La Magie dans l'Inde antique*, p. 83.

3. *Atharva-Veda*, III, 23. Cf. V. Henry, *loc. cit.*, pp. 135-136.

4. V. Henry, *loc. cit.*, p. 161-162.

5. Sur le syncrétisme suméro-dravidien qui régna dans le bassin de l'Indus avant l'arrivée des Aryas, voir : P. Masson-Oursel, *L'Inde antique et la Civilisation indienne*, Paris, 1933, p. 143.

les tout ce qui arrive d'heureux ou de malheureux en notre bas monde<sup>1</sup>.

Les plantes sont en étroite relation avec la divinité, ainsi qu'il résulte d'un certain nombre de tablettes de la série Maklou, publiées par Jastrow et dans lesquelles on leur attribue la vertu de détruire les mauvais démons. Le plus ancien dieu guérisseur de la Mésopotamie est Sin, dieu de la Lune, qui fait croître les herbes médicinales dont certaines, pour ce motif, ne doivent pas être exposées au soleil. De là, aussi, l'idée de cueillir les plantes à certaines phases de la lune pour en composer des philtres de mort ou de guérison, idée qui est, comme on le voit, d'une belle ancienneté<sup>2</sup>.

A une époque postérieure, les médecins babyloniens et assyriens, ceux que Diodore de Sicile, et toute l'Antiquité grecque avec lui, nomment les Chaldéens, enseignaient que le cours des cinq planètes avait une grande influence sur les hommes et prétendaient qu'elles décidaient de leur bon ou de leur mauvais destin. Chez les Assyriens, Nabou présidait à l'art de guérir, et Mardouk chez les Babyloniens ; mais il ne suffisait pas d'avoir recours à leurs bons offices ; il fallait tenir compte de l'action des sept grands astres et tout particulièrement de la Lune, qui se meut au-dessous de tous les autres et qui, plus voisine de la terre, exécute sa révolution dans le plus court espace de temps<sup>3</sup>.

Les dieux égyptiens sont tous un peu guérisseurs ; mais les malades s'adressent surtout à Thot, le dieu Lune, qui personnifie l'intelligence. D'après l'Introduction du *papyrus Ebers*, c'est lui qui, ayant dicté les livres sacrés, donnait la gloire aux médecins qui suivaient ces conseils. Le peuple adorait les dieux locaux, mais la famille royale et les nobles honoraient principalement le Soleil et la Lune : Râ comme le créateur et l'organisateur du monde, Thot comme le maître de la vérité, de la médecine et de l'astrologie<sup>4</sup>. L'ouvrage alexandrin attribué à Nechepso et à Petosiris, sur lequel se fonda la réputation de l'astrologie égyptienne parmi les

1. L. Delaporte, *La Mésopotamie*, Paris, 1923, pp. 174 et 389.

2. A. Castiglioni, *Hist. de la Médecine*, Paris, 1931, p. 43.

3. Diodore de Sicile, *Biblioth. Hist.*, II, 30-31.

4. Voir les mots *Râ* et *Thot* ds P. Pierret, *Dict. d'Arch. égyptienne*, Paris, 1875, in-12.

médecins grecs, se présentait comme le fruit des révélations des dieux Thot et Asclepios<sup>1</sup>. Faire de la Lune le génie et l'inspirateur de la science des astres et de celle du corps humain, n'était-ce pas lui conférer le pouvoir et le rôle de génie de la médecine ?

### La tradition médicale chez les Grecs et chez les Romains

En Grèce, les sorcières rendaient un culte à Hécate, considérée comme la reine des magiciennes, et lui offraient des sacrifices pour la rendre favorable à leurs opérations, et tout particulièrement à la préparation de leurs philtres<sup>2</sup>. Ces pratiques et ces croyances avaient des origines orientales. En revanche, s'il faut en croire Ptolémée, c'étaient les Egyptiens qui avaient fait faire les plus grands progrès à l'astrologie médicale, et, pour s'en instruire, c'est à ceux qu'il fallait s'adresser<sup>3</sup>.

L'astrologie médicale n'était cependant pas absente des traités où les savants grecs étudiaient les influences des astres en général. Tous contenaient au moins un chapitre intitulé *des Maladies* ou *des Opérations chirurgicales*.

« La lune était d'ordinaire l'astre indicateur. Elle passait pour avoir une influence immédiate sur le corps en général et particulièrement sur les humeurs, soumises à une sorte de flux et de reflux avec le cours et le décours de la lune. Le pronostic se tire de la position de la lune soit par rapport aux signes du zodiaque, soit par rapport aux planètes. »<sup>4</sup>

1. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, p. 520-521. — Sur la médecine égyptienne et ses attaches astrologiques, voir : A. Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, 1926, pp. 522-523, et A. Castiglioni, *Hist. de la Médecine*, pp. 50-63.

2. A. Maury, *La Magie et l'Astrologie*, pp. 54-59.

3. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, pp. 517-518. La réputation médicale des Egyptiens était déjà bien établie au temps d'Homère, *Odysée*, IV, pp. 229-232.

4. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, p. 521.

En règle générale, chaque signe menace la partie du corps qu'il gouverne<sup>1</sup>.

Ainsi les gens qui tombent malades quand la lune est dans le Bélier ne courent pas de danger, à moins qu'ils soient céphalalgiques. Le Taureau est bénin aussi, sauf pour les angines ; comme le Cancer, sauf pour les maladies de poitrine ; ou les Poissons, sauf pour les podagres. Outre la correspondance des signes et des parties du corps, il faut aussi considérer le tempérament du signe. Le Verseau, par exemple, n'est dangereux qu'en cas d'hydropisie. L'astrologue établit un pronostic spécial, à chaque signe, pour les accouchements prématurés, classés parmi les maladies et rarement sans danger, toujours mortels dans la Balance qui, sans doute, ne tolère pas les erreurs de compte. La durée des maladies se préjuge principalement d'après l'*anaphora* des signes, les uns à marche rapide, les autres à marche lente. Les règles, d'ailleurs, ne vont pas sans exceptions capricieuses : tel signe, qui est favorable le premier jour, est dangereux le second, ou inversement.

« Par rapport aux planètes, la Lune n'est considérée que dans ses contacts (*sunaphai*). Il va sans dire que, avec Jupiter, Vénus ou Mercure, elle allège et abrège les maladies, qui deviennent douloureuses et interminables avec Mars et Saturne. Pour les avortements, le contact avec n'importe quelle planète est fâcheux : il vaut mieux que la lune coure à vide. (*kenodromia*)<sup>2</sup>.

---

1. On appelle *mélothésie zodiacale* cette répartition des influences des signes sur les membres. Voici l'ensemble de ces correspondances :

- Le Bélier correspond à la tête.
- Le Taureau gouverne le cou.
- Les Gémeaux correspondent aux bras et aux épaules.
- Le Cancer (Écrevisse) correspond à la poitrine.
- Le Lion correspond aux flancs.
- La Vierge correspond au ventre.
- La Balance correspond aux fesses.
- Le Scorpion correspond aux organes génitaux.
- Le Sagittaire correspond aux cuisses.
- Le Capricorne (Chèvre) correspond aux genoux.
- Le Verseau correspond aux jambes.
- Le Poisson correspond aux pieds.

2. La *mélothésie planétaire* répartit comme suit l'influence des astres errants sur le corps humain :

« Le chapitre de la chirurgie est consacré presque exclusivement aux contre-indications. Il ne faut faire d'opérations ni quand la Lune est dans les signes tropiques, ni quand elle est dans le Taureau, le Capricorne ou la Vierge, ni quand elle est nouvelle ou pleine, ni quand elle est en conjonction ou contact avec Mars ou Saturne. Avec le premier, il y aura des hémorragies, ou il faudra recommencer l'opération ; avec le second, les suites seront longues et la terminaison funeste. Le chirurgien qui veut réussir doit choisir le moment où la Lune, étant en décours, de préférence après le dernier quartier, se trouve en contact avec Jupiter ou Vénus. A défaut de contact avec la Lune, les planètes collaborantes produisent le même effet quand elles sont à l'Horoscope. »<sup>1</sup>

Il fallait un guide pour se reconnaître au milieu de toutes ces indications. Nous en possédons un sous le nom d'Hermès Trismégiste et adressé par le dieu à son compatriote l'Égyptien Ammon<sup>2</sup>. Diagnostic, étiologie, pronostic, thérapeutique se précisent par la considération des signes que traverse la lune et des aspects formés par l'astre nocturne et les planètes<sup>3</sup>.

Pour associer l'astrologie à la thérapeutique il fallait lui enlever tout fatalisme : c'est ce que fit l'inventeur inconnu des *climatères*, c'est-à-dire des dispositions célestes qui rendent possible ou favorisent l'intervention du médecin.

Les climatères avaient encore un autre avantage : ils permettaient à l'astrologue médical de justifier la théorie pythagoricienne des *jours critiques*<sup>4</sup>.

« Hippocrate et ses disciples enseignaient qu'il y a, dans le cours des

---

« Saturne commande à l'oreille droite, à la vessie, à la rate, aux humeurs, aux os, en un mot à ce qui est humide et froid.

« Jupiter commande à ce qui est venteux : le toucher, le poumon, le sperme, les artères (on croyait que les artères transportaient de l'air).

« Mars commande à l'oreille gauche, aux reins, aux veines, aux testicules, c'est-à-dire aux sources de passion.

« Le Soleil commande les yeux, le cerveau, le cœur, les nerfs et en général le côté droit.

« Vénus a l'odorat (les parfums sont aphrodisiaques), le foie, que la femme a développé, les chairs qui font la beauté.

« Mercure éloquent dirige la langue, la bile et le rectum.

« La Lune commande le côté gauche, le sens du goût, l'estomac, le ventre et l'utérus. » M. Rollet, *Médecins astrologues*, Paris, 1910, pp. 31-32.

1. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, pp. 521-522.

2. Ideler, *Physici et medici graeci minores*, Berolini, 1841, I, pp. 387-396 et pp. 430-440.

3. A. Bouché-Leclercq, *loc. laud.*, pp. 524-525.

4. A. Bouché-Leclercq, *loc. laud.*, pp. 527-528.

maladies, des jours indifférents et des jours critiques ou “générateurs” d’effets (*gonimoi*), et qu’une maladie ne se termine jamais par mort ou guérison, qu’en un jour actif. Ils dressaient donc des listes de “jours critiques” et, pour les maladies à marche lente, de mois et d’années critiques. La répartition des années critiques, sous l’influence de traditions préexistantes et de spéculations pythagoriciennes, tendit à se régulariser en périodes septénaires ou novénaires, comptées à partir du début de l’existence. La transition d’une période à l’autre passait pour être critique, et comme l’idée dominante était ici l’idée de changement, il en résultait que les années critiques avaient chance d’être plutôt salutaires pour les malades et dangereuses pour les gens bien portants. Comme les Pythagoriciens attribuaient une énergie particulière aux nombres carrés, les partisans du comput septénaire redoutaient particulièrement la 49<sup>e</sup> année, et les partisans du novénaire, l’année 81. »<sup>1</sup>

Pour sa part, Hippocrate attache une importance toute particulière au nombre sept, dont l’empreinte se retrouve selon lui dans toutes les divisions et les mouvements du Cosmos, et en particulier dans les phases de la Lune<sup>2</sup>.

Bien qu’Hippocrate n’insiste pas sur l’influence lunaire dans les maladies, il est loin de la méconnaître ; il écrit :

« Tout l’intervalle entre la terre et le ciel est rempli de souffle. Ce souffle est la cause de l’hiver et de l’été : dense et froid dans l’hiver, dans l’été, doux et tranquille. La marche même du soleil, de la lune et des astres est un effet du souffle ; car le souffle est l’aliment du feu et le feu privé du souffle ne pourrait pas vivre, de sorte que la course éternelle du soleil est entrevue par l’air, qui est léger et éternel lui-même. »<sup>3</sup>

Ce feu ou cet air enflammé se retrouve, d’autre part, dans l’homme, où il active tous les mouvements des humeurs : « les uns vers les cavités des humeurs correspondent à la lune, les autres vers la surface extérieure représentent la propriété des astres, les derniers sont intermédiaires. »<sup>4</sup>

Le *microcosme* ou le petit monde, qui est l’homme, reflète le grand monde, qui est le Cosmos (*macrocosme*), car c’est le même souffle brûlant qui les anime l’un et l’autre. Les relations de ces deux mondes sont d’ailleurs confirmées par les songes :

---

1. A. Bouché-Leclercq, *loc. laud.*, p. 528.

2. C’est l’argument initial et essentiel de son traité *Des semaines*, I, voir *Œuvres*, éd. Littré, VIII, pp. 634-635 et 617-618.

3. *Des Vents*, III, p. 3, ds *Œuvres*, éd. Littré, VI, p. 95.

4. *Du Régime*, I, p. II, ds *Œuvres*, éd. Littré, VI, p. 487.

« Voir (en rêve) le soleil, la lune, le ciel et les astres purs, agiles et chacun suivant son mode d'être, est favorable : cela promet au corps santé de la part de tout ce qui y est ; il faut maintenir cette disposition en maintenant le régime actuel. Voir quelque chose de contraire annonce quelque maladie, plus forte s'il s'agit d'influences plus fortes, plus légères s'il s'agit d'influences plus faibles. Aux astres appartient la révolution extérieure, au soleil la révolution intermédiaire, à la lune la révolution vers les parties creuses. Quel que soit celui de ces astres qui paraît ou s'éteindre, ou être lésé, ou disparaître, ou être arrêté dans sa révolution, si c'est par un brouillard ou un nuage, l'influence est plus faible ; si c'est par de l'eau ou de la grêle, l'influence est plus forte : en tout cas, c'est l'annonce qu'une sécrétion humide et phlegmatique, s'étant faite dans le corps, est tombée à la surface extérieure...

« Est-ce la lune qui offre quelqu'une de ces apparences ? on fera la révulsion vers l'intérieur : vomissement avec des aliments âcres, salés et mous, exercices de la voix, suppression du déjeuner, même retranchement des aliments et même accroissement graduel. La révulsion doit être à l'intérieur, parce que le mal s'est montré vers les parties creuses du corps. »<sup>1</sup>

Aristote (384-322) n'a pas insisté sur l'influence de la lune dans les maladies, mais il n'en doutait pas, car il admettait que les enfants qui ont des convulsions souffrent davantage durant les pleines lunes<sup>2</sup>. Galien (131-200), dont l'autorité fut immense, non seulement dans l'Antiquité mais jusqu'à l'aurore des temps modernes, fixa la tradition :

Les étoiles et la lune ont un grand pouvoir sur le corps humain affirme-t-il ; mais principalement la lune. Dans les maladies, il rattache définitivement les *jours critiques* fameux, le 7, le 14 (2 × 7), le 21 (3 × 7) aux principales phases de notre satellite. Ainsi l'influx lunaire devint le principal agent du système des crises. De plus, Galien imagina un mois médicinal analogue au mois lunaire et associa les jours critiques aux diverses phases de l'astre des nuits. Le temps

---

1. *Des Songes*, IV, p. 89, ds *Œuvres*, éd. Littré, VI, pp. 645-647.

2. *Hist. des Animaux*, VII, II, p. 2 ; Aristote ne niait pas l'influence des astres sur les maladies, mais n'y attachait pas une très grande importance. Pour lui, l'état pathologique dépend, avant tout, des prédispositions organiques et des conditions climatologiques. Le nombre des étoiles étant infini et les mouvements des sphères incommensurables, il est difficile de rapporter à une cause céleste particulière la genèse exacte des maladies.

des menstrues, de même que celui des marées, est déterminé par la lune, et le retour des accès épileptiques en dépend aussi, car tout languit quand elle est décroissante ou dans le déclin ; au contraire tout reprend de la vigueur lorsqu'elle est croissante ou pleine<sup>1</sup>.

A côté de la tradition savante, il y avait une tradition lettrée à demi populaire ; elle n'est pas moins favorable à l'influence de la lune. Plutarque († 120) nous en est témoin, car il n'y eut peut-être pas un auteur qui ait été plus lu que lui, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère.

« Il n'y a pas lieu, dit-il, de s'étonner si les influences de la lune diffèrent de celles du soleil, attendu que ces dernières dessèchent, et que toutes les autres dissolvent et mettent en mouvement les principes humides renfermés dans les corps.

« Voilà pourquoi les nourrices, lorsqu'elles ont de tout petits enfants, se gardent bien de les exposer aux rayons de la lune : car étant pleins d'humidité, comme est le bois vert, ces petits êtres éprouveraient des spasmes et des convulsions. Voyez des gens qui viennent de dormir au clair de la lune ; ils ont beaucoup de peine à se relever : leurs sens sont comme frappés d'apoplexie et d'engourdissement, attendu que les humeurs, dilatées par la lune, appesantissent leurs corps. »<sup>2</sup>

Pour en finir avec la tradition grecque, ajoutons qu'elle n'ignorait pas que la cueillette et l'administration des remèdes devait tenir compte des phases de la lune. Alexandre de Tralles déclare que Strabon le physicien employait, contre l'épilepsie, une racine de solanum *arrachée en lune décroissante* et il ajoutait : « Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas où le remède devra être cueilli ou ramassé en lune décroissante. »<sup>3</sup> Dans les *Gynaecia* du Pseudo-Théodore, on lit : « Prends de l'écorce d'un arbre frappé de la foudre et 28 (4 fois 7) grains de poivre, pile-les ensemble et, le jour de Jupiter (jeudi), en *lune décroissante* tu donneras (le tout) en boisson. »<sup>4</sup>

La doctrine romaine n'est guère qu'un écho de l'enseignement grec. Celse († v.38), que l'on pourrait appeler l'Hippocrate latin — un Hippocrate au petit pied — conseille

1. *Des jours décroissants*, III, p. 2-3.

2. *Les Symposiaques*, III, p. 10.

3. *Douze livres sur l'art médical*, I, XV, p. 62.

4. *Additions aux œuvres de Priscien*, éd. Valentin Rou, Leipzig, 1894, p. 346.



aux gens biens portants d'éviter l'influence de la lune et se montre préoccupé des jours critiques dans le traitement de l'épilepsie <sup>1</sup>. L'enseignement de Pline (23-79) est tout à fait édifiant :

« Toutes les mers se purgent à la pleine lune et quelques-unes dans une saison déterminée. Au près de Messine et de Myles, les flots rejettent sur le rivage des ordures semblables à du fumier, d'où la fable que les bœufs du Soleil ont là leurs étables. A cela Aristote (car je ne veux rien omettre sciemment) ajoute qu'aucun animal n'expire, si ce n'est au reflux. Ce fait a été l'objet de beaucoup d'observations dans l'océan des Gaules, et il ne s'est vérifié que sur l'homme.

« On en conclut avec raison que la lune est, à bon droit, regardée comme l'astre du souffle vital ; c'est elle qui sature les terres ; elle est pour les corps cause de réplétion par son approche, d'inanition par son éloignement ; ainsi quand elle croît, les coquillages croissent ; et les êtres qui ressentent le plus l'action de son souffle sont ceux qui n'ont pas de sang. De plus, le sang de l'homme augmente et diminue avec la lumière de cet astre et la force qu'elle possède pénètre partout. » Et plus loin : « On regarde la lune comme un astre femelle et mou, qui résout les humidités nocturnes et, sans les enlever violemment, les attire. On dit en preuve qu'elle jette dans le coma les personnes endormies ; qu'elle fond la glace, et qu'elle relâche tout par son souffle humide : qu'ainsi les choses se compensent, et que la nature se suffit toujours à elle-même par l'action des astres, dont les uns condensent et les autres raréfient les éléments. On ajoute que l'aliment de la lune est dans les eaux douces, celui du Soleil dans les eaux de la mer. »<sup>2</sup>

D'après Pline, encore, ceux qui veulent faire disparaître des verrues sont persuadés qu'il faut opérer à *la première lune*, mais il n'entend pas endosser la responsabilité de la recette<sup>3</sup>.

### Les empiriques gaulois et l'Ecole de Salerne

Un médecin gaulois, contemporain de Pline, s'étant installé à Rome, de 54 à 68, éclipsa tous ses rivaux grâce à l'apotélesmatique. Crinas, tel était son nom, ne prescrivait pas un seul médicament, ni un seul remède sans consulter les

1. *De la Médecine*, I, p. 4 et II, p. 23.  
2. *Hist. nat.* II, p. 101-102 et 104, 3-4.  
3. *Hist. nat.*, XXII, p. 72.

astres. Ce charlatanisme lui valut une telle célébrité qu'il gagna des sommes immenses. Il en employa une grande partie à élever les murailles de Marseille, sa ville natale, et lui laissa encore dix millions de sesterces. Son succès montre clairement quelle était la popularité de l'astrologie parmi les malades.

Cette foi dans les remèdes astrologiques ou astralisés devait être générale dans la Gaule romaine. Un autre Gaulois du Midi, Marcellus de Bordeaux, nous a laissé un traité des *Médicaments*, où il tient le plus grand compte de la position de la lune, soit pour la cueillette des plantes ou la préparation des remèdes, soit pour l'administration des médicaments. Nous savons que les Chaldéens, les Grecs et les Romains avaient eu déjà des préoccupations de ce genre. Mais Marcellus ne se contente pas d'être leur écho, car — c'est lui qui nous en informe — il tient nombre de ses recettes de paysans qui lui ont dit les avoir employées avec succès. Il est vrai que ces paysans les tenaient déjà certainement d'une tradition antique :

« Si un adulte, ou un adolescent, ou un enfant souffre de la migraine, il guérira merveilleusement s'il se coupe les cheveux *le septième jour de la lune*, ou le dix-septième ou le vingt-septième, à condition que ce ne soit pas un mardi ou un samedi. »<sup>1</sup>

« Si vous désirez guérir d'une ophtalmie : *le jour de la lune*, suspendez au cou du malade une lame d'or où une formule magique aura été gravée avec une aiguille de cuivre. » (VIII, 59.)

« Pour l'enflure des gencives... tu feras un médicament en *lune décroissante* et un jeudi aussi... » (XI, 32.)

Après nous avoir donné une incantation merveilleuse contre les douleurs de dents, il ajoute :

« En *lune décroissante*, soit un mardi, soit un jeudi, tu en rediras les paroles sept fois... » (XII, 24.)

« Contre l'esquinancie, tu prendras de préférence des petites hirondelles que tu brûleras vives, de façon à en tirer une poudre, un jeudi de morte-eau (sans marée) et par *lune ancienne*. » (XV, 9.)

« Voici un remède efficace pour les écoulements d'humeurs : Prends une fouine vivante un jeudi, et par *vieille lune* fais-la cuire dans une marmite de cuivre de façon que tu puisses la broyer et la réduire en poudre. » (XV, 109.)

---

1. *Livre des médicaments*, II, p. 13. Toutes nos citations sont faites d'après l'édition G. Helmreich, Leipzig, Teubner, 1889.

Chaque simple doit être cueillie en son jour : « L'herbe que l'on appelle en gaulois *calliomarque* et en latin *ongle de cheval* devra être cueillie un jeudi du *dernier quartier de la lune*, un jour de morte-eau. » (XVI, 101)

« Si tu souffres de la rate, choisis un jeudi sans marée (*entre le dernier et le premier quartier de la lune*), dénude ton pied gauche et place-le sur un figuier sauvage qui prendra les douleurs de la rate. » (XXIII, 78)<sup>1</sup>

Peut-être avez-vous trouvé cette énumération fastidieuse, mais elle est si instructive et l'auteur paraît si pleinement convaincu ! Il écrit encore :

« Admirable et unique remède de la sciatique et du rhumatisme, qui a guéri le médecin Ausone lui-même... *Le dix-septième jour de la lune*, ramasse de la fiente de bouquetin et, pour la rendre plus efficace, prends une fiente semblable recueillie en *vieille lune* et effectues-en le mélange le *dix-septième jour de la lune*... Ingurgite ce remède (en potion) un jeudi (jour de Jupiter), et continue sept jours de suite. Il sera bon que, pour boire, *tu montes sur un banc et te tournes vers l'Est*... » (XXV, 21)

Et ceci : « Pour résoudre les calculs, tu administreras la potion (vou-lue) le jeudi de chaque semaine, après l'avoir préparée un jeudi et au *déclin de la lune*. » (XXVI, 134.)

Enfin, après avoir donné la composition d'un remède nommé hygie, *Marcellus* conclut :

« Prépare-le après le 12 juillet, *soit en nouvelle, soit en pleine lune*. » (XXXVI, 49).

L'Ecole de Salerne représente une tradition pouvant bien remonter aux premiers siècles qui suivirent la chute de l'empire romain. Cette école, dont nous entendons parler dès le commencement du IX<sup>e</sup> siècle, arrive à son maximum de réputation au XII<sup>e</sup> siècle. Nous possédons plusieurs traités du XI<sup>e</sup> siècle qui sont sortis de la plume de ses docteurs. Le *Passionarium* de Guarimpotus nous montre qu'à cette époque, ce qui était vivant et dominant dans l'enseignement salernitain, c'était la tradition gréco-latine, sans la moindre infiltration arabe<sup>2</sup>.

Toutefois, la renommée de l'Ecole de Salerne est due non pas aux nombreux traités médicaux que redigèrent ses maî-

---

1. Ces mêmes conditions de temps « en vieille lune, un jour de morte-eau » se retrouvent encore dans d'autres remèdes : voir XXV, 11 ; XXV, 13 ; et XXV, 15.

2. A. Castiglioni, *Hist. de la Médecine*, Paris, 1931, p. 255.

tres, mais avant tout à un poème qui, sous le titre de *Flos medicinae* ou de *Regimen Sanitatis Salernitanum*, constitue, peut-être, l'épine dorsale de toute la littérature médicale jusqu'à la Renaissance. Des milliers de médecins, pour lesquels chacun de ces versets était aussi digne de respect que ceux des Livres saints, ont appris ce poème par cœur<sup>1</sup>. Sa forme versifiée en facilitait la mémoire, son hippocratismes simplifié en rendait la substance accessible à tous : il pénétra partout. Nombreux furent les clercs et les bourgeois de tous pays qui en pouvaient citer des fragments ou aphorismes. On connaît plus de cent manuscrits de ce poème ; on calcule qu'il eut près de trois cents éditions ; de 1474 à 1846, Baudry de Balzac en a compté 240. Il a été abondamment traduit en français, en allemand, en anglais, en irlandais, en italien, en espagnol, en polonais, en provençal, en bohémien, en hébreu et même en persan<sup>2</sup>.

Les éditions de ce poème et les nombreuses citations qui en ont été faites constituent donc un élément fort important de la tradition médicale mi-doctorale et mi-populaire.

Or, elle enseigne l'influence de la lune et, tout d'abord, elle souligne comme suit l'importance des conjonctions de la lune avec les signes du zodiaque :

*Dans l'éclatant Bélier, quand la lune s'engage,  
Garde qu'un fer ne touche aux poils de ton visage,  
Ne porte pas des soins sur la tête ; à la main  
Soustrais du sang ; tu peux, sans crainte, entrer au bain.  
La Lune, du Taureau perçant l'espace immense,  
Plante, bâtis, confie à tes champs leurs semences ;  
Que, du cou, le docteur éloigne un fer tranchant.  
Lorsqu'aux Gémeaux paraît le disque étincelant,  
La veine de ton bras au fer sera sacrée ;  
Accomplis d'un serment la promesse jurée ;  
Que le fer oublieux n'effleure ongle, ni main.  
Lorsque brille au Cancer l'astre au retour certain ;  
Poumon, poitrine ou foie obstinément refuse  
Du sang ; des songes faux peuplent ta nuit confuse ;  
Bois quelque doux breuvage ; avec sécurité  
Achète, et suis sans peur un chemin redouté.  
De l'astre voyageur quand la lueur divine*

1. A. Castiglioni, *loc. cit.*, p. 260.

2. Ch. Daremberg, ds *l'Ecole de Salerne*, trad. Ch. Meaux de Saint-Marc, Paris, 1880.

*A frappé le Lion, ne prends pas médecine ;  
 L'estomac alangui craint un festin pompeux,  
 Et du vomissement le dégoût odieux ;  
 Laisse l'habit usé sans réparer l'outrage.  
 Quand la Vierge aperçoit la lune à son passage,  
 Livre aux champs leur semence ; entre au lit, mais plus tard ;  
 Surtout à prendre femme apporte du retard ;  
 D'onguents chirurgicaux tente un côté débile ;  
 Pour ta maison néglige un chemin difficile.  
 La lune traversant la Balance, au repos  
 Laisse fesses et reins et membres génitaux ;  
 Ta santé s'applaudit de ce conseil austère.  
 Quand l'orbe à l'horizon profile sa lumière,  
 Où le Scorpion règne, il augmente le mal  
 Des organes honteux ; pour l'océan fatal,  
 Sans toi que la nef parte ; oublie une blessure,  
 Autrement la mort vient et ta ruine est sûre.  
 Lorsque le Sagittaire a revu l'astre errant,  
 De ton bras avec fruit s'écoulera le sang ;  
 Ainsi ton art déjoue une triste influence ;  
 D'un mauvais débiteur laisse en paix la créance ;  
 Rase-toi hardiment, cherche les bains encor ;  
 D'ongles et de cheveux retranche un vain essor.  
 Aux genoux nuit le Bouc, quand la lune l'éclaire ;  
 Affermis ta santé par boisson salubre,  
 Des pieds endoloris diffère un traitement,  
 Pour voyage lointain pars et ceins-toi gaiement ;  
 Mordu par un serpent guérit vite un malade ;  
 A temps plus favorable ajourne une ambassade.  
 Quand la lune pénètre en l'humide Verseau  
 De planter vient le temps, plante maint arbrisseau ;  
 Dresse encor dans les airs les murs d'une tour haute ;  
 Mais toucher à la jambe est une grave faute ;  
 L'obstacle des chemins au but plus tard conduit.  
 A travers les Poissons quand la lune poursuit,  
 D'un remède trop vain n'irrite pas la goutte  
 Qui tourmente tes pieds ; mets-toi sans peur en route ;  
 Soigneux de ta santé, prends quelque potion ;  
 Du sein maternel sort un informe embryon<sup>1</sup>.*

Ce n'est pas là un enseignement purement médical, et nous voyons bien qu'il s'agit d'un emprunt à quelque source astrologique ; mais nous y retrouvons l'écho incontestable

1. *L'École de Salerne*, trad. Ch. Meaux de Saint-Marc, texte, introd. et notes de Ch. Daremberg. Paris, 1880, pp. 180-183.

de la mélothésie zodiacale, telle que l'enseignait l'astrologie grecque.

Voici, toujours d'après l'Ecole de Salerne, des précisions purement médicales en ce qui concerne l'usage de la saignée :

*Bon le septième jour à propos se choisit ;  
Le cinquième est funeste et de fiel te remplit ;  
Le neuvième, abstiens-toi sous peine de la vie ;  
La saignée, au dixième, est de regrets suivie ;  
Le quinzième est propice et brille au premier rang ;  
Tu perds, vingt-quatrième, et la vie et le sang ;  
Le vingt-cinquième laisse une atteinte mortelle.  
Que la lune décroisse ou bien se renouvelle,  
Si le cinquième jour n'est pas encore né,  
Ou si le vingt-cinquième a déjà décliné,  
De son sang appauvri ne prive point ta veine.  
Ménage aussi ton sang lorsque la lune est pleine ;  
Sinon, quand son flambeau brille en sa nouveauté,  
De la ventouse alors s'offre l'utilité<sup>1</sup>.*

Il est donc hors de doute que l'importance de l'influence de la lune sur les maladies et sur les opérations chirurgicales, grâce au *Régime de Santé* n'a jamais cessé d'être enseignée dans toutes les classes de la société cultivée, depuis la fin de l'empire romain jusqu'à l'aurore de la Renaissance.

Avicenne (980-1037), dont l'influence sur l'Ecole de Salerne ne s'exerça guère qu'après l'apogée de celle-ci, ne fournit pas de semblables précisions, mais son enseignement ne contredit pas la tradition gréco-romaine, loin de là : « Certaines gens, dit-il, défendent d'appliquer des ventouses au commencement du mois, à cause que les humeurs n'ont pas encore bouilli, ni sur la fin du mois, parce qu'elles ne sont non plus diminuées, mais bien dans le milieu, lorsqu'elles sont dans leur ébullition ; car elles suivent l'accroissement de la lune et le cerveau s'augmente dans son crâne ainsi que le fait l'eau des fleuves dans leurs flux et reflux. »<sup>2</sup>

1. *L'Ecole de Salerne*, pp. 216-217.

2. Cité dans Primerose, *Traité sur les erreurs vulgaires de la médecine*, trad. par le Dr de Rostagny, Lyon, 1689, pp. 596-597.

S. Thomas (1225-1274) admet, avec toute l'Antiquité, que les époques critiques des maladies résultent des positions changeantes du soleil et de la lune<sup>1</sup>.

Vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle Barthélemy, franciscain, qui appartenait très probablement à la province de France<sup>2</sup>, contribua puissamment au renouvellement de la tradition astrologique qui exaltait le pouvoir de la lune. *Le Livre des propriétés des choses*, sous un volume relativement restreint, renferme des notions claires sur les sujets les plus variés. Son caractère manuel et encyclopédique « assura le succès de l'ouvrage dans la société du Moyen Age, auprès des clercs aussi bien qu'auprès des gens du monde. Le texte latin fut bientôt et resta longtemps un livre classique dans les universités. Les copies s'en multiplièrent dans tous les pays de la chrétienté. »<sup>3</sup> La Bibliothèque nationale n'en possède pas moins de dix-huit exemplaires. La vogue du *De proprietatibus rerum* persista jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Barthélemy cite la *Pratique Salernitaine* et certains docteurs de la célèbre école, mais il a puisé abondamment parmi les écrivains de l'Antiquité gréco-romaine. Dans cette compilation du Pline du Moyen Age, Aristote, Dioscoride, Galien, Oribase, Rufius, Théophraste, Ypocras (Hippocrate) représentent la tradition médicale ; Démocrite, Iparque (Hipparque), Macrobe, Mercurius (Hermès), Papias, Tholomeus (Ptolémée) la tradition astrologique<sup>4</sup>. En ce qui concerne l'influence de la lune, il est avant tout l'écho des traditions gréco-romaines. Tout d'abord, il souligne à diverses reprises son action sur les humeurs :

« La lune donne croissance à toutes les humeurs ainsi qu'il appert des os, qui sont plus pleins de moelle quand elle est pleine qu'en autre temps, et ainsi est-il des autres humeurs du corps. » (VIII, 29.)

« ...Selon les divers âges de la lune s'émeuvent les humeurs et les maladies du corps, comme il appert en ceux qui sont lunatiques (fous) et en ceux qui tombent du haut mal, qui sont plus troublés en un âge qu'en l'autre. » (VII, 30.)

---

1. *Opuscule*. XXVI.

2. L. Delisle, ds *Hist. litt. de la France*, XXX, p. 354-355.

3. L. Delisle, *loc. cit.*, XXX, p. 363.

4. L. Delisle, *loc. cit.*, XXX, p. 356-357.

Plus loin, il revient sur ce point :

« Le cerveau, de sa propre nature, suit et sent le cours de la lune, car quand elle croît, il croît aussi, et quand elle rapetisse, il descroit et se retraits en soi-même et n'obéit pas si bien à la vertu de l'âme, ainsi qu'il appert en ceux qui sont lunatiques et en ceux qui tombent du haut mal, qui sont plus tourmentés quand la lune est nouvelle ou pleine qu'en autre temps. Et c'est ce que dit Aristote au tiers chapitre du douzième livre des bêtes. » (V, 3)<sup>1</sup> Au reste, la vue n'échappe pas plus que le cerveau à cette action fâcheuse : « La lune a aussi beaucoup de mauvaises œuvres, car selon Ptolémée, la lune rend la personne muable et instable, et courir de lieu en lieu et fait un œil plus grand que l'autre, ou elle fait orbe d'un œil, car la personne sur laquelle la lune a seigneurie ne sera point sans mal des yeux, la cause par aventure est pour la moiteur de la lune qui dispose l'humeur des yeux à mauvaise qualité. » (VIII, 29.)

Voici d'ailleurs une maîtresse page où Barthélemy, référant à Ptolémée, à Galien et à Hippocrate, expose en un bref raccourci quel est le vaste domaine de l'influence du flambeau des nuits sur le corps humain et ses maladies :

« Derechef la Lune, selon les astrologues, entre les planètes, a grande puissance sur le corps humain, car, comme dit Ptolémée sur le livre du mouvement des étoiles, sous la Lune est contenue maladie, perte, peur et dommage, et en la disposition du corps la vertu de la Lune ouvre principalement et ce advient pour la hâtivité de son mouvement et parce qu'elle est près de nous. Et pour ce le physicien qui ne connaît les œuvres de la Lune en corps humain ne peut parfaitement mettre différence entre les mutations des maladies. Et pourtant, dit Hippocrate au commencement des pronostics, en parlant de la Lune, qu'il est une planète au ciel où le physicien doit regarder, de laquelle planète la prévoyance fait beaucoup à merveiller. Et Galien, au commencement des jours critiques, dit que le physicien doit entendre à une chose certaine qui ne faut (trompe) point, laquelle enseignèrent les astrologues d'Egypte par la conjonction de la Lune avec les étoiles fortunées, les maladies se tournent en mal. Et pour ce le bon et parfait physicien, selon la doctrine d'Hippocrate, doit regarder la prime Lune, quand elle est pleine, car adonc croissent les humeurs au corps et la moelle, et en la mer et en toutes les choses mondaines. Quand donc le malade tombe au lit, il est donc nécessaire de savoir si la Lune est nouvelle, car adonc croît la maladie jusqu'à ce qu'elle vienne au degré d'opposition et à pleine lune, car adonc si elle est avec mauvaise planète ou en mauvais signe, en regardant Mars en le Scorpion on doit se douter de la mort du malade, mais si la Lune est avec bonne planète et en bon signe en regardant la maison de vie, adonc

---

1. Ces citations, dont l'orthographe est quelque peu modernisée, sont extraites de la traduction française de Maître Jean Corbichon, publiée à Paris en 1556.



on doit espérer la santé, comme il appert par Hippocrate en un livre qu'il fit du jugement des maladies. » (VII, 29)<sup>1</sup>

Nous ne pouvons passer sous silence Arnaud de Villeneuve (1245 ?-1314 ?), le protégé du pape Clément V, l'un des plus savants hommes de son temps, à qui nous devons de nombreuses découvertes. Il était partisan décidé de l'astrologie : le corps humain, comme les maladies, sont dominés par le macrocosme, grâce au fluide astral :

« Aussi, la connaissance du thème généthliaque d'un malade est-elle précieuse pour un médecin, pour le pronostic et même pour le diagnostic des différentes maladies ; ce thème n'est, en effet, qu'un schéma très précis, très complet et très clair pour qui sait lire au tempérament de l'individu, un résumé de sa vie. De même, en thérapeutique, l'examen des phases de la lune donne des indications et des contre-indications indispensables à connaître, dangereuses à négliger. Nul astre n'agit plus que la Lune sur les qualités élémentaires : dans son premier quartier, elle est chaude et humide ; dans son deuxième, chaude et sèche, et ainsi de suite ; ce qui revient à dire qu'à chaque lunaison, pendant sept jours le sang domine, pendant sept la colère agit surtout, etc. En outre, la lune prend, comme toute planète, une qualité spéciale à son passage dans chaque signe : de ces conditions multiples se déduisent, pour le médecin instruit, toutes les conclusions relatives aux maladies, aux interventions ou aux modifications d'un traitement institué. »<sup>2</sup>

Mais sa foi ne l'aveugle pas : il estime que l'on peut exercer la médecine, même si l'on néglige les enseignements de l'astrologie, sans tomber dans d'intolérables erreurs. Toutefois le médecin complet devra nécessairement être un bon astrologue.

Vers la même époque, un autre esprit encyclopédique, Pierre d'Abano (1250-1316) enseignait, lui aussi, que les jours critiques sont sous l'étroite dépendance de la lune. Il croyait qu'il n'existe pas de temps plus salubre pour pratiquer la saignée que le second quartier de la lune, parce que, la lumière étant alors dans toute son intensité, la force de la lune est bien plus prononcée<sup>3</sup>. Pierre d'Abano, méde-

1. Barthélemy de Glanville, *Les Propriétés des choses*, VIII, p. 29. Trad. de J. Corbichon, Paris, 1556, 84.

2. Cf. E. Lalande, *Arnaud de Villeneuve, Sa Vie et ses Œuvres*, Paris, 1896, pp. 155-156.

3. *Conciliator Controversiarum*, Diff. 158. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, du moins en France, on se faisait saigner à propos de rien et à propos de tout. Cf. : Alf. Franklin, *Vie privée des premiers Capétiens*, Paris, 1911, II, p. 180-181.

cin et astrologue, n'était pas chirurgien. Voici l'opinion d'un maître en ce domaine, Guy de Chauliac, dont la *Grande Chirurgie* fut rédigée en 1363 :

« A toute heure et de jour et de nuit, quand la maladie est forte et la vertu robuste (excepté chez les enfants), la phlébotomie peut être faite, comme dit Galien. Quant à l'heure d'élection, elle est prise des racines inférieure et supérieure, qui agissent au corps : ainsi qu'il est dit par Galien au troisième des jours critiques... L'égard qu'on a à la racine supérieure est que la lune ait bonne lueur, au septième, neuvième, ou onzième jour en montant ; dix-septième, dix-neuvième, ou vingt et unième en descendant : évitant sa conjonction ou opposition. Et qu'elle soit en bon lieu et signe, délivrée des mauvais, comme j'ai déclaré au traité d'astrologie. Toutefois, au cas que selon toi (qui dois être quelque peu astrologue), les deux racines ne convinsent à une même chose jaçoit (malgré) que la cause première influe plus que la seconde, néanmoins vu que la racine inférieure est l'effet de la supérieure, et que la notice des effets est à nos médecins plus certaine que des causes : et avec ce, que le jugement est semblable des secondes étoiles, et des premières soient comètes, ou quelconques autres impressions de l'air par lesquelles Hippocrate a entendu le signe céleste : pourtant il vaut mieux qu'on se tienne au certain, et qu'on délaisse l'incertain. La science des jugements est fort angoisseuse et douteuse. Quant aux jours égyptiaques, jaçoit (malgré) qu'il ne s'en faut guère soucier, toutefois on les observe pour l'imagination et le parler des gens, de ces versets :

*La lune vieille quiert les vieilles,  
La nouvelle les jouvencelles,*

il ne m'en chaut pas beaucoup ; si est-ce que maître Arnaud déduit en ses Aphorismes, que environ le milieu du troisième quartier, la phlébotomie est meilleure absolument : d'autant que pour lors les humidités ne sont trop épaissies, ni coulantes. »<sup>1</sup>

Au XIV<sup>e</sup> siècle, l'étudiant en médecine de Paris devait jurer qu'il ne s'occuperait pas de chirurgie et la saignée même lui était interdite, cependant que les plus illustres docteurs de ce temps discutaient longuement sur l'emploi de la saignée dans les diverses maladies et sur les jours et heures auxquels on devait la pratiquer<sup>2</sup>. En janvier 1465, lorsque Louis XI octroie de nouveaux statuts aux barbiers, méde-

1. Guy de Chauliac, *La Grande Chirurgie... composée en l'an de Grâce 1363*. A. Tourmon, 1598, pp. 607-608.

2. Pierre d'Abano (1250-1316) était grand partisan de l'astrologie ; les jours critiques, pour lui, étaient déterminés par l'influence de la lune. Cf. : son *Opusculum repertorii prognosticon*, Venise, 1485.

cins et chirurgiens, il ordonne que chacun d'eux ait chez soi, en manière de *Codex*, le calendrier de l'année<sup>1</sup>. Avant de prescrire un médicament ou de faire une opération, ils devront s'assurer que la lune est favorable.

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, tout le corps doctoral était encore persuadé qu'il était dangereux de saigner sans tenir compte des positions de la lune<sup>2</sup>. En 1489, Marsile Ficin, dans son traité sur l'*Art de conserver la santé*, conseille de consulter, tous les sept ans, un habile astrologue, car les planètes et les signes ont une énorme influence sur la vie humaine<sup>3</sup>. Or, le succès de son livre fut considérable et lui valut deux traductions en français dans le cours du XVI<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage d'Augustin Nifo sur les jours critiques ou décroissants, dont la I<sup>re</sup> édition parut en l'an 1500, consacre, une fois de plus, l'importance des conjonctions de la lune avec les planètes et les signes<sup>4</sup>. En 1501, Thomas Rocha publie tout un livre sur l'influence médicinale des astres sur le corps humain.

Notre excursion parmi les doctrines et les textes des médecins partisans de l'astrologie, depuis les origines de l'art de guérir jusqu'à la fin du Moyen Age, nous a permis de constater la continuité de la tradition savante au sujet de l'influence de la lune sur le corps humain et sur la maladie.

Cette tradition, nous l'avons vu, s'était répandue dans toutes les classes instruites, grâce au poème salernitain et au livre de Barthélemy de Glanville.

D'autre part, il n'est pas douteux que la tradition populaire, où puisait déjà Marcellus de Bordeaux, n'a jamais dû cesser, avec un retard de quelques lustres, de faire écho à la tradition savante. Clercs et laïques instruits étaient trop convaincus de la vérité de cette doctrine pour ne pas la répandre autour d'eux. Le médecin ne pouvait interroger

---

1. *Ordonnances royales*, t. XVI, p. 469.

2. A. Castiglioni, *Hist de la Médecine*, pp. 327 et 309. En 1474, le livre de G. Manfredi, qui rappelle fort le poème de l'*Ecole de Salerne*, eut encore un véritable succès.

3. M. Ficin, *Œuvres*, trad. de La Bourie, 1582, p. 120.

4. A la fin de son *De Auguriis* (dont il existe une version française par Antoine du Moulin, Lyon, J. de Tournes, 1681, pp. 84-102), bien que dans un domaine non médical, il proclame encore la valeur de la mélothésie zodiacale.

ses malades sans leur révéler l'importance qu'il attachait aux phases de l'astre dans nuits, ni prescrire certains remèdes sans spécifier les jours et les heures favorables à leur préparation et à leur ingestion. Le barbier-chirurgien qui saignait n'avait pas reçu d'instruction médicale, mais il devait nécessairement posséder des notions sommaires d'astrologie. Dans certaines villes, les statuts lui prescrivaient de ne saigner qu'en *bonne lune*<sup>1</sup>. Les observances lunaires étaient donc pour lui des obligations et lui valaient, par ailleurs, une véritable auréole de science aux yeux du populaire à qui, pour se faire valoir, il enseignait la mystérieuse doctrine de l'influence de la Lune.

Le peuple recevait donc cette tradition savante par mille bouches et l'assimilait d'autant plus volontiers qu'elle répondait aux sentiments secrets de crainte et de vénération pour la Lune qu'il tenait de ses lointains aïeux.

---

1. On peut citer en preuve les statuts des barbiers de Carcassonne (art. 3) confirmés par Charles VI, le 9 décembre 1400. Cf. : A.-A. Monteil, *Histoire des Français des divers états*, Paris, I, p. 52 et II, p. 393. Voir aussi : Marquis de Belleval, *Nos Pères*, p. 398.

## CHAPITRE V

### De l'influence de la Lune d'après l'Astrologie médicale, du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.

Henri-Corneille Agrippa (1486-1535), que nous rencontrons au début du XVI<sup>e</sup> siècle, est précisément l'un des hommes les mieux doués de son temps ; il allie une érudition immense à un goût des plus vifs pour les idées générales. Médecin de Louise de Savoie à 35 ans, il meurt à Grenoble à 49 ans, laissant une œuvre dont chaque livre eut un écho plus ou moins retentissant. Il admet l'importance de la conjonction de la Lune avec les planètes et avec les signes et précise ainsi le rôle de la Reine des nuits :

« Quoiqu'elle gouverne tout le corps et tous les membres [de l'homme] à cause de la variété des signes, cependant on lui attribue particulièrement le cerveau, le poumon, la moëlle de l'épine du dos, l'estomac, les règles des femmes, les excréments, l'œil gauche et la force de croître. »<sup>1</sup>

Bien qu'il en appelle volontiers à l'expérience, Agrippa est préoccupé, avant tout, de théories et de synthèse philosophico-scientifiques. De Dieu, Principe et Créateur de

---

1. *La Philosophie Occulte*, I, 22, éd. 1910, T. I., p. 62.

toutes choses, émane une sorte de fluide ou de pouvoir spirituel qu'il appelle tantôt l'âme du monde (*anima mundi*) et tantôt esprit vital (*spiritus vitalis*)<sup>1</sup>. Cet esprit, distinct de Dieu, anime le monde entier et en relie toutes les parties entre elles ; c'est par lui que les influences astrales s'exercent sur les êtres animés et sur l'homme en particulier. Ces liaisons, ces rapports sont commandés par les nombres, et les êtres qui sont plus étroitement unis entre eux forment des séries numériques homogènes. Ce vitalisme spirituel et pythagoricien s'exprime, d'ailleurs, par des tableaux de correspondance qui ont enchanté des milliers de disciples, en les aidant à concevoir le monde comme une sorte d'immense échelle de Jacob, où tous les êtres dansent selon des rythmes harmonieux qui les enchaînent les uns aux autres. La danse des hommes est une réplique de la danse des astres.

Pratiquement, toutes ces belles théories aboutissaient à une magie talismanique dont le chapitre sur « les images de la lune » donne une idée suffisante :

« Par rapport aux opérations de la Lune, les Anciens faisaient une image en faveur des voyageurs, comme un remède contre la fatigue du chemin, et faisaient cette image à l'heure de la Lune même, lorsqu'elle montait dans son exaltation ; la figure de cette image était un homme courbé sur un bâton, ayant un oiseau sur la tête, et devant lui un arbre chargé de fleurs. Ils faisaient encore une autre image de Lune, pour faire multiplier et croître les choses qui sortaient de terre, et contre les venins, et les infirmités des enfants ; et faisaient cette image à l'heure de la Lune même, quand elle était en son ascendant dans la première face du Cancer ; cette image représentait une femme cornue montée sur un taureau, ou un dragon à sept têtes, ou une écrevisse, et il fallait qu'elle eût en sa droite une flèche, et en sa gauche un miroir ; elle était habillée de blanc, ou de vert ; il fallait qu'elle eût aussi sur la tête deux serpents entortillés autour de ses cornes, et un serpent entortillé autour de chaque bras, et pareillement un à chaque pied. »<sup>2</sup>

L'esprit de Paracelse (1493-1541) n'est pas sans parenté avec celui d'Agrippa, mais il est plus bouillant et plus hardi. Sa façon d'expliquer les rapports du macrocosme et du microcosme par une sorte de principe universel, qu'il appelle le *Magnale* ou *Magnale Magnum*, évoque nécessairement

1. Dr H. Fouet, *Un Médecin Astrologue : Henri-Cornelius Agrippa*, Paris, 1896, p. 20.

2. Agrippa, *De la Philosophie Occulte*, II, 44 ; éd. de Paris, 1910, I, p. 377.

le *spiritus vitalis* du premier. Ce mystérieux principe, notons-le toutefois, qu'il conçoit sur le modèle du magnétisme de l'aimant, se rapproche des conceptions dynamiques de la science moderne ; c'est une sorte de magnétisme cosmique. Or ce *Magnale* unit le Créateur aux créatures et les créatures entre elles et, par son intermédiaire, les astres nous gouvernent<sup>1</sup>. Conclusion : le médecin doit regarder constamment vers le Ciel. Paracelse écrit :

« Il y a quatre choses qui rendent le médecin ou chirurgien parfait, c'est à savoir : Philosophie, Astronomie, Alchimie et Médecine ; il est tout évident que l'Astronomie, qui s'exerce en la contemplation des choses célestes, est nécessaire pour la perfection de la médecine, et que le médecin doit contempler le ciel et prendre garde à ses influences (à cause des maladies que chacun confesse en venir) non moins qu'aux simples qu'il met en la composition de ses remèdes. »<sup>2</sup>

Désirez-vous des précisions ? En voici : Les sept organes principaux du corps de l'homme forment une série de planètes anatomiques qui répondent aux planètes célestes. C'est pourquoi « la médecine qui a trait au cerveau est conduite au cerveau par la Lune ; celle qui concerne la rate y est amenée par Saturne ; celle qui est consacrée au cœur y est conduite par le Soleil ; Vénus régit le rein, Jupiter le foie, Mars la Bile ». <sup>3</sup>

D'autre part, étant donné la grande affinité qu'il y a entre les planètes et les sept principaux métaux, on pourra inclure en ceux-ci une partie du pouvoir des astres. Ainsi obtiendra-t-on des *talismans* ou *sceaux* susceptibles d'agir sur nos organes et, s'il est nécessaire, d'y renforcer l'influx astral. Certaines pierres, certaines plantes et certains animaux, doués d'une affinité particulière pour telle ou telle planète, détiennent une partie de son pouvoir et fournissent, eux aussi, aux malades les forces planétaires qui leur font défaut.

Le chirurgien, comme le médecin, devra tenir le plus grand compte de l'influence des astres et surtout du pouvoir de la Lune. Il devra savoir que les plaies au-dessous

---

1. L. Durey, *Etude sur l'œuvre de Paracelse*, Paris, 1900, p. 128 et *passim*.

2. Ph. Aur. Paracelse, *La Grand Chirurgie*, trad. Cl. Dariot, Montbéliard, 1608, p. 209. Voir aussi : *Les Sept livres de l'Archidoxe magique*, trad. Marc Haven, Paris, 1909, pp. 27-29.

3. L. Durey, *loc. cit.*, pp. 59 ; pp. 118 et 139.

des hypocondres sont périlleuses après la nouvelle lune, et que celles au-dessus du diaphragme s'améliorent pendant que la lune croît<sup>1</sup>. Enfin, il ne devra pas oublier que les « caractères astraux » ou les « paroles constellées » contribueront puissamment à leur guérison<sup>2</sup>.

Peut-être me suis-je étendu trop longuement sur ces deux personnages ; mais leur influence fut immense : tous les médecins astrologues du XVI<sup>e</sup> siècle furent, plus ou moins, leurs disciples — et de même tous les magiciens.

L'Antiquité continuait néanmoins d'être la grande école : Michel Ange Biondo (1497-1565) se réclame surtout de Galien et Auger Ferrier (1513-1588), de la doctrine de Pythagore ; mais l'un et l'autre, en traitant des *jours décrétoires*, accordent une large place à l'influence de la lune<sup>3</sup>.

Antoine Mizauld (1510-1578) mérite une place à part dans notre galerie. Disciple convaincu d'Agrippa et de Paracelse, il réserve néanmoins aux Anciens son culte le plus fervent. Sa philosophie émanative, qui s'apparente incontestablement aux systèmes de l'*Anima Mundi* et du *Magnum Magnale*, entend bien rester chrétienne, mais sent passablement le paganisme. Pour lui, les textes d'Aristote et de Galien sont sacrés, de même ceux de Pline ou de Virgile. Ces maîtres anciens sont autant de dieux auxquels il a voué une véritable idolâtrie<sup>4</sup>.

Dans ses nombreux ouvrages, il s'est montré grand zélateur des influences lunaires, mais ses *Secrets de la Lune* (1571) clament uniquement la puissance mystérieuse de la grande magicienne. Les neuf chapitres qui les composent sont autant d'hymnes en son honneur. Le premier chante le mariage de la Lune et du Soleil, d'où dépendent la génération et la conservation de tous les êtres sublunaires. Le Soleil fait l'office de mâle et de père et donne aux différents êtres la forme, grâce à sa naturelle chaleur et à son éner-

---

1. *La Grand Chirurgie*, Ch. XVII, trad. Dariot, Montbéliard, 1608, II, p. 12.

2. L. Durey, *loc. cit.*, pp. 92-93.

3. M. A. Blondus, *De Diebus decretoriis*, Romae, 1544 ; A. Ferrarius, *De Diebus decretoriis*, Lugduni Batavorum, 1541.

4. G. Vallat, *L'Astrologie et la Magie en France au XVI<sup>e</sup> siècle ds Bull. Soc. d'Emul. du Bourbonnais*, Moulins, 1888, pp. 54-55.



gie ; la Lune, son épouse, se comporte comme une mère, laissant choir d'en haut, comme d'une mamelle, l'aliment humide qui donne aux mêmes êtres leur matière. Les deux derniers chapitres sont consacrés à établir l'autorité de la Lune sur le corps humain et sur les maladies.

A côté de Mizauld, il y a bien d'autres médecins qui chantèrent les louanges de la Lune ; il faut tout au moins citer Fernel et Dariot. Jean Fernel (1506-1588) avait une immense et double réputation de médecin et d'astrologue ; il fut, à ce double titre, attaché aux personnes d'Henri II et de Catherine de Médicis. Sa doctrine sur la Lune est aussi ferme qu'il convient dans une Cour où l'on ne jure que par les astres. Claude Dariot (1533-1594) n'est pas moins convaincu ; dans son *Discours de la préparation des médicaments* (1589), il montre pour la lune une merveilleuse révérence. Voici ce qu'il écrit à propos de la saignée et de la purgation :

« Certains chirurgiens ont observé que, bien souvent, il survient mal au bras après que la veine a été ouverte durant le temps où la Lune passait sous le signe des Gémeaux, de sorte que plusieurs médecins qui ordonnent la saignée au bras par précaution seulement, ne commanderont pas qu'elle soit faite durant ce temps, parce que la plupart des hommes ont depuis longtemps imprimée telle observation en leurs têtes.

« Pareillement, on a observé que si on donne des médicaments laxatifs les jours que la Lune est sous les signes qui sont surnommés du nom des animaux, lesquels remâchent la viande qu'ils ont avalée, comme font le Taureau et le Mibouc, ces médicaments font rarement leurs opérations entières sans exciter des vomissements, ce que j'ai depuis longtemps observé pour reconnaître la vérité de ce qui en aurait été dit par les observations des effets du ciel.

« Par suite, quand on voudra purger le corps, soit par vomissement ou autrement, il serait bon de choisir le temps propre à ce faire, selon que nous l'avons particulièrement écrit dans notre traité de la connaissance des maladies et jours critiques par le mouvement des astres. »<sup>1</sup>

La question de l'influence des astres sur le corps humain est alors à l'ordre du jour ; C. Sanctus (1571), C. Schylander (1575), J. Hasfurtius (1584) lui ont consacré des traités spéciaux. Tous admettent l'empire de la lune.

Laissez-moi vous présenter encore un témoin d'une exceptionnelle qualité, copernicien décidé et adversaire non

---

1. Cité par le Dr Rollet, *Les Médecins astrologues*, p. 98.

moins ardent de toutes les formes superstitieuses de la divination. Ami et gendre de Mélancton, Gaspard Peucer (1525-1602) enseigna les mathématiques et la médecine avec un rare talent. Très défavorable à l'astrologie judiciaire, il accepte volontiers les thèses de l'astrologie naturelle. Il incline, avec plusieurs hommes doctes, à rapporter à la lune les changements subits qui surviennent les quatrième et septième jours de la maladie :

« Car à chaque septième jour elle entre en un signe adverse de celui auquel la maladie a commencé. Si, lors, elle-même est contraire à la maladie, et qu'elle trouve les autres planètes accordantes avec elle, elle incite, équipe et fortifie la nature du malade contre la maladie et la dissout, dissipe et dompte tellement qu'elle ne laisse aucune trace de maladie. Mais si elle conspire avec la maladie contre le malade, elle renforce la maladie, afin de froisser et éteindre une nature affaiblie. Si elle aide faiblement à nature qui s'évertue et tâche de chasser la maladie, nature qui n'est pas assez forte pour la maladie en fait déloger une partie seulement ; le reste combat sans cesse, et par intervalles cause diverses récidives. Le quatrième jour prédit la condition du septième, pour ce que presque ordinairement en iceluy la Lune commence à passer d'un signe aucunement contraire en un autre qui lui est plus conforme ; et si ce deuxième est contraire au premier et à la maladie, idem si en ce passage la Lune n'a senti aucune résistance, nature se renforce et la maladie décroît, ce qui se découvre au quatrième jour, pour ce que, lors, la lune change de signe ; mais si elle a armé la maladie pour combattre nature, ou si elle a donné trop débile décours, nature succombe. »<sup>1</sup>

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les chirurgiens ne pensent pas autrement que les médecins. En 1594, Guillemeau, premier chirurgien du roi et le meilleur élève de Paré, écrivait : « Nous estimerons les plaies plus humides, pourrissantes et phagédéniques, celles qui se font en pleine lune ; celles-là plus sèches, et par conséquent plus proches de santé, qui sont faites en lune décroissante. »<sup>2</sup>

Pour achever ce tableau, on me permettra de rappeler ce que les médecins astrologues du XVI<sup>e</sup> siècle pensaient de la syphilis. Elle n'avait pas d'autre origine que l'inopportune conjonction de Mars, de Jupiter et de Saturne, qui apparut en 1482. Ainsi pensaient Natalis Montagnana (1497), Grumbeck (1500), Jean Almenar (1502), Bene-

1. G. Peucer, *Les Devins*, pp. 565-66.  
2. *Œuvres*, 1649, p. 808.

dictus (1508). Quelque trente ans plus tard, Paracelse ne pensera pas différemment — et ses disciples furent nombreux<sup>1</sup>.

Telle est la puissance que les médecins accordaient aux planètes — et à l'astre nocturne en particulier. Les soins mêmes qu'ils donnaient aux malades les obligeaient, en mille circonstances, à communiquer à ceux-ci leurs idées sur ce point. Au reste, cette opinion était généralement accueillie avec la plus grande faveur : durant tout le siècle, nombreux furent les praticiens qui publièrent des éphémérides ou des almanachs portant l'indication des temps favorables pour se baigner, se raser, se purger, pratiquer la saignée. Ces éphémérides coûtaient cher, et n'étaient certes pas à la portée de toutes les bourses ; mais on les prêtait et l'on colportait leur contenu de bouche à oreille. Un médecin flamand, Pierre Van Bruhesen, de Bruges, publia en 1550, un *Grand et perpétuel Almanach*, qui donnait toutes ces indications ; elles furent si religieusement acceptées par la population que les barbiers qui osaient s'en affranchir provoquèrent des mécontentements et des querelles. Et ces troubles prirent assez de gravité pour amener les magistrats à rendre des ordonnances qui interdisaient aux barbiers de raser ou de saigner hors les jours que Van Bruhesen considérait comme favorables<sup>2</sup>.

### Médecins et astrologues du XVII<sup>e</sup> siècle

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Marie de Médicis, étant enceinte « demandait souvent combien on tenait de la lune, sur l'opinion vulgaire que les femelles naissent sur le décroissant et les mâles sur la nouvelle lune ». Et, de fait, le journal d'Héroard, médecin du Dauphin, nous apprend que le petit prince est né « le 27 août 1601, quatorze heures dans la nouvelle lune, à dix heures et demi et demi quart ». Louis XIII reçut le surnom de Juste parce qu'il était né sous le signe de la Balance

---

1. A. Franklin, *Les Médecins*, p. 193 et Dr H. Grasset, *loc. laud.*, p. 389.  
2. C. Daux, *A travers les calendriers liturgiques*, Arras, 1906, p. 9.

qui, correspondant à l'équinoxe, représente symboliquement l'égalité des jours et des nuits<sup>1</sup>.

Le XVII<sup>e</sup> siècle promettait donc encore un bel avenir aux médecins astrologues. Van Helmont (1577-1644) y continue la tradition des Agrippa et des Paracelse. Il enseigne que tous les êtres de notre bas monde sont animés par une force qui vient du ciel, à la façon dont nos organes sont mus par l'âme. Ce *Blas*, ainsi l'appelle-t-il, agit par l'intermédiaire de l'eau et de l'air, qui sont en quelque sorte les fourriers de la lune, et tous nos viscères sont mus à leur tour par un *blas* particulier qui dépend étroitement du *Blas astral*<sup>2</sup>. Un médecin italien, Santorio Santorio (1561-1636), professeur à l'Université de Padoue, ayant eu l'idée d'étudier la transpiration insensible au moyen de la balance, et le courage de poursuivre ses recherches durant trente ans, assurait que l'homme en santé gagne une ou deux livres en poids au commencement du mois lunaire et les perd à la fin<sup>3</sup>. Malheureusement, cette expérience n'a porté que sur un seul sujet et n'a pas été reprise après lui. Néanmoins, elle fut souvent citée en faveur de l'influence de l'astre des nuits sur le corps humain.

Pendant toute la durée du XVII<sup>e</sup> siècle, les savants continuèrent de publier des traités de médecine astrologique, ainsi Martin Pansa (1615), Xavier Obicius (1618), Nicolas Fonteyn (1620), G. Rosaccio (1621), André Argoli (1639), F. M. Manenti (1643), D. Prittus (1650), Trew (1664)<sup>4</sup>. En 1688, le Dr Antoine Porchon publie encore un livre au titre significatif : *De la nécessité de l'Astronomie pour exercer la médecine*.

Néanmoins, la médecine astrologique commence à décliner : « Lors des empoisonnements de la fameuse Brinvilliers, des astrologues furent suspectés et n'échappèrent qu'avec peine aux terribles arrêts de la *Chambre Ardente* et aux poursuites du sévère La Reynie, lieutenant de la police royale. Ces compromissions avec le crime refroidirent

---

1. Dr Th. Perrier, *La Médecine astrologique*, p. 52.

2. Dr H. Grasset, *Le Transformisme médical*, pp. 392-93.

3. Dr H. Grasset, *loc cit.*, p. 394.

4. Cf. : *Astrologia medica quatuor disputantibus comprehensa*. Altdorf, 1664.

l'ardeur des adeptes de la médecine astrologique. De plus, à cette époque, le développement des sciences portait un coup fatal aux idées anciennes : Galilée, en démontrant la rotation de la terre, détruisit le système de Ptolémée qui, jusqu'à Copernic, avait régné sans conteste ; Pascal et Torricelli montraient l'influence des pressions barométriques sur les organismes vivants, selon les temps, les lieux, la hauteur, et élucidaient le rôle des conditions climatériques, tandis que Newton expliquait le mouvement des astres par la loi de l'attraction universelle. Les médecins Malpighi, Boerhaave, Leeuwenhoek et tant d'autres, montraient l'importance qu'il y avait à regarder, non pas dans le monde extérieur, mais en l'homme même, organisme délicat dont tous les éléments, vivant d'une vie propre, constituent par leur agrégat un tout animé. On abandonna l'examen du ciel pour étudier la pathologie ; des astres, le médecin descendit aux cellules, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Et la découverte des globules sanguins, des spermatozoïdes et de l'ovule éclaira d'un jour nouveau les phénomènes de la vie et de la fécondation. Alors, sous la poussée active des philosophes et des médecins, l'homme devint libre au sein du monde, libre dans sa volonté comme dans sa pensée, et ce voile de fatalité cosmique qui, depuis sa naissance jusqu'à son tombeau, l'enserrait comme une tunique de Nessus fut enfin déchiré ! On fit si rapidement litière des conceptions astrologiques que, dès 1707, Alexandre Le François, qui soutenait devant la Faculté une thèse intitulée : *Est ne aliquod lunae in corpora humana imperium ?* se vit répondre par la négative à l'unanimité des docteurs.<sup>1</sup> Remarquons cependant que la question n'en avait pas moins été posée et discutée durant six heures<sup>2</sup>.

Auprès de la clientèle, la plupart des médecins continuent d'encenser la lune ; toutefois, les meilleurs d'entre eux n'eussent pas refusé de souscrire à cette pensée de Pascal : « Il n'est pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes ; par exemple la Lune, à qui on attribue les changements de temps, le progrès des maladies, etc.,

---

1. Dr Th. Perrier, *loc. cit.*, pp. 52-53.  
2. A. Franklin, *Les Médecins*, p. 204.

car quoiqu'il soit faux que la Lune fasse rien à tout cela, cela ne laisse pas de guérir l'homme de la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir, ce qui est une des maladies de l'esprit humain. »<sup>1</sup>

Il n'y avait pas que les disciples de Galien ou de Soranus pour croire à l'action de la lune sur les maladies. Les astrologues se chargeaient de faire la leçon aux médecins. Voici ce qu'enseignait, en 1669, un petit livret anonyme ayant pour titre : *Astronomie journalière ou Miroir des Astres* :

« La connaissance des astres et de leur vertu n'est pas de peu d'importance, tant pour les fonctions de la médecine que pour les opérations de chirurgie ; de sorte que l'on peut dire que celui qui s'ingère dans cette science, sans en avoir quelque légère teinture, expose bien souvent la vie des hommes et semble combattre contre la maladie *andabatur um more*. Car qui est-ce qui niera que l'observation des mouvements et vertus des planètes, et surtout de la Lune, ne soit fort considérable pour la guérison des malades ? et bien souvent on ignore l'origine des maladies, pour être produites par quelque cause céleste : tellement qu'il est à propos d'en dire quelque chose succinctement :

« Et premièrement lorsqu'on a besoin de se faire tirer du sang, il faut prendre garde que la Lune ne soit pas en un signe qui domine en cette partie du corps où l'on veut faire l'opération.

« Il faut donc éviter de se faire saigner lorsque la Lune est dans les Gémeaux, et dans le Lion, car l'un domine aux bras et l'autre au cœur.

« De plus il faut avoir égard à la constitution du corps ; car, par exemple, il est bon de tirer du sang à un qui est de complexion flegmatique, lorsque la Lune est dans les signes contraires, à savoir *Aries* ou *Sagittaire* ; à un mélancolique lorsqu'elle est dans *Libra* ou *Aquarius* ; il faut tirer du sang à un bilieux lorsqu'elle est dans *Cancer*, *Scorpion* ou *Pisces* ; à un sanguin lorsqu'elle est dans les signes terrestres, *Taurus*, *Virgo* ou *Capricorne*.

« Il faut aussi demeurer deux jours d'ouvrir la veine après et avant la conjonction de la Lune.

« Il ne faut pas non plus que la Lune soit dans un signe ruminant, lorsqu'on veut prendre quelque médicament, à savoir *Aries*, *Taurus*, *Leo* et *Capricorne*, et il est bon de les prendre lorsqu'elle est dans des signes humides, comme *Cancer*, *Scorpion* et *Pisces*, ou tempérés, comme *Aquarius* et *Libra*, et surtout dans son déclin.

« Pour prendre les bains salutairement, il faut que la Lune soit dans des signes contraires à la nature de la maladie ; comme si la maladie est sèche, il faut que la Lune soit dans des signes humides, *Cancer*, *Scorpion* et *Pisces*, et ainsi des autres. »<sup>2</sup>

1. Pascal, cité avec enthousiasme par Ménage. Cf. : *Menagiana*, Paris, 1715, t. II, pp. 161.

2. *L'Astronomie journalière ou Miroir des astres*, Grenoble, 1669, pp. 70-72.

L'auteur était-il médecin ? Rien ne le prouve. Lisez d'autre part ce qu'écrivait un astrologue de Basse-Normandie :

« La Lune n'a que de bonnes et salutaires influences pendant l'heure qu'elle domine, et on peut dire que le Soleil est notre Père, la Lune est notre Mère commune, qui a une grande tendresse pour ses Enfants, qu'elle protège et conserve de tout son pouvoir.

« Et, bien qu'elle fasse son possible pour nous faire du bien, néanmoins elle n'est pas toujours la maîtresse, ses forces étant diminuées par Saturne, qui usurpe sur sa domination, car il arrive, quelquefois, que cet astre malin a tant de puissance sur des corps ruinés et mal disposés qu'il commence, dès le temps que la Lune domine, à leur faire ressentir, par avance, ses méchants effets, comme il se voit à ceux qui ont la fièvre, lesquels, pendant la domination de la Lune, commencent à se détirer, et à frémir jusqu'à ce que Saturne vienne à dominer, auquel temps ils tremblent tout de bon.

« On peut pareillement reconnaître, par les accès de fièvre, que les influences de la Lune sont chaudes, la chaleur continuant aux malades pendant sa domination ; il est vrai que lorsque Saturne et Mars reviennent à dominer, ceux qui ont eu un grand accès de fièvre ne recommencent pas toujours à trembler, comme ils auraient fait au commencement de leur accès, mais cela vient d'une autre cause que j'espère expliquer plus tard. »<sup>1</sup>

Pour en revenir aux médecins, je rappellerai quelle fut leur opinion au sujet de la peste et du rôle de la lune dans sa propagation : tous les maîtres du XVII<sup>e</sup> siècle, suivant en cela la doctrine de ceux du XIV<sup>e</sup>, du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup><sup>2</sup>, enseignaient encore que la peste résulte de la conjonction de mauvaises planètes, et que cette influence fâcheuse est encore plus redoutable si quelque planète rencontre la queue du Dragon<sup>3</sup>. Le savant Nicolas Ellain,

---

1. J. Le Loyer, *Traité des Influences, divisé en deux parties*, etc. Avranches, 1677, pp. 169-70.

2. Cardan mentionne maintes épidémies qu'il attribue à des constellations, *Opera*, VII, 285 ; Paracelse reconnaît que la peste est « par chacun » rapportée au Ciel. *La Grand'Chirurgie*, trad. Cl. Dariot, 1608, p. 209. En temps de peste, d'après Ambroise Paré, « il faut se garder de la pleine lune, parce qu'en ce temps-là la nuit est plus tiède et dangereuse, ainsi que l'expérience le prouve ». *De la Peste*, XXIV, 7, ds *Œuvres*, éd. Malgaigne, III, p. 367. Voir aussi III, p. 390.

3. Cf. : A. Franklin, *Les Médecins*, pp. 77-79 ; Dr H. Grasset, *loc. cit.*, p. 388 ; M. Rollet, *Médecins Astrologues*, pp. 92-95 ; 99-101 ; Th. Perrier, *Astrologie Médicale*, pp. 46-47. On rencontre déjà cette opinion chez certains primitifs, tels que les Esquimaux des rives du Yucon. Cf. E. Richet, *les Esquimaux de l'Alaska*, Paris, 1921-1923, II, 99-100. Voir pour d'autres exemples : Ed.-B. Tylor, *La Civilisation primitive*, II, p. 388 et p. 390.

doyen de la Faculté en 1597 et réélu en 1621, partage ces idées ; lors de la peste de 1606, il déclare que l'astrologie doit servir de base à tout traitement raisonné et efficace de ce fléau<sup>1</sup>. Lorsque survient la peste de 1623, Fr. Monginot, médecin du prince de Condé, atteste que cette épidémie a pour cause « la conjonction maligne des astres et certaines éclipses du Soleil et de la Lune »<sup>2</sup>. Fr. Citoys, médecin du roi près Monseigneur le Cardinal de Richelieu, ne pense pas autrement<sup>3</sup>. Enfin Guy de la Brosse, médecin ordinaire de Louis XIII et créateur du Jardin des plantes, n'est pas moins catégorique :

« Les astrologues disent que les éclipses, soit de soleil ou de lune, qui se font en la triplicité airée et aqueuse principalement au Scorpion en la queue du Dragon lunaire, regardée des mauvais aspects de Mars et de Saturne, signifient volontiers les grandes et générales pestes...

« Cette année 1623, le Soleil faisant son entrée au premier point du Mouton (Bélier) et de la neuvième sphère, le Lion montait sur l'horizon de Paris, et la fin du Mouton occupait le zénith. Mercure, seigneur de la Vierge, que les astrologues disent être l'astérisme influent pour Paris, était lors au neuvième espace du ciel, au carré aspect de Jupiter, logé en la douzième position du Ciel, conjoint à Saturne rétrograde ; et la Lune, qui signifie le peuple, était aussi lors en la cinquième maison, pareillement jointe au Cœur du Scorpion, étoile de la première grandeur, de très maligne et venimeuse nature.

Non loin d'eux était le malicieux Mars, qui seigneuriait en partie la sixième maison, dédiée aux maladies. Ces rencontres, au jugement des plus subtils astrologues, menacent Paris de maladies venimeuses et contagieuses, telles que sont les pestes, les pleurésies et les dysenteries. Ce que confirme la tête de Méduse rencontrée très proche du zénith, et la seconde conjonction en notre siècle de Jupiter et de Saturne en la triplicité ignée de la grande sphère, qui s'est faite le 19<sup>e</sup> jour de ce mois de juillet 1623, environ les sept heures du matin, au 6<sup>e</sup> degré et 43' du Lion. La Lune alors était logée à la fin du Mouton avec la queue du Dragon qui menace beaucoup pour le mois de septembre et octobre. Et quoique la conjonction de Saturne se soit faite en la première face du Lion de la neuvième sphère, si étaient-ils encore dedans les étoiles de l'Ecrevisse de la huitième sphère, de nature aqueuse. De sorte que les maladies qui en sont signifiées seront accompagnées pour la plupart des froides et humides qualités de l'eau ; elles commenceront toujours par quelques frissons et les bubons de la peste paraîtront plutôt en l'aine qu'ailleurs. La lune placée dedans les chaudes étoiles du Mouton y ajoutera quel-

---

1. *Advis sur la peste*, Paris, 1606, p. 13.

2. *Secrets contre la peste*, Paris, 1623, p. 4.

3. *Advis sur la nature de la peste*, Paris, 1623, p. 5.



que chaleur et donnera quelques bubons derrière les oreilles. Les personnes les plus menacées sont les jeunes de médiocre âge, les filles et femmes, voire se pourrait-elle jeter dans quelque couvent de l'un ou de l'autre sexe. »<sup>1</sup>

Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur les influences cosmiques dans les épidémies, personne ne peut plus accepter cette doctrine astrologique et admettre le rôle qu'elle attribue, ici, à la lune et à ses conjonctions maléfiques. On ne retrouvera plus jamais semblable unanimité ; mais il ne manquera pas de médecins, durant tout le XVII<sup>e</sup> et même le XVIII<sup>e</sup> siècle, pour applaudir sur ce point les Ellain, les Monginot, les Citoys et les Guy de la Brosse. Bernardino Ramazzini, qui professa à Modène de 1682 à 1700 et mourut en 1714, observe, à propos de l'épidémie de 1690, que les symptômes acquéraient, le soir, une intensité alarmante et l'on ne peut douter que, dans son esprit, la faute en devait être imputée à l'astre des nuits. Il écrit qu'une éclipse de lune s'étant produite le 21 janvier 1693, la plupart des malades moururent à l'heure même de l'éclipse et que plusieurs bien portants furent frappés de mort subite<sup>2</sup>.

La tradition populaire donnait la réplique à la tradition savante : une comédie du XVII<sup>e</sup> siècle parle de l'action de la lune sur les maladies comme d'une opinion courante : « Nous sommes en décours et, sur le déclin de la lune, les malades déclinent. »<sup>3</sup> Dans ce même siècle, des gens pensaient être préservés de quantité de maladies en disant trois *Pater* et trois *Ave* à cette fin lorsqu'ils voyaient pour la première fois le croissant de la nouvelle lune<sup>4</sup>.

### La médecine astrologique au XVIII<sup>e</sup> siècle

A l'aurore du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'astrologie médicale a singulièrement perdu de son prestige ; mais elle est loin d'être abattue. Surgit alors, en Angleterre, son plus heureux défen-

---

1. *Traité de la Peste*, 1623, in-12, pp. 43 sq.

2. *Const. ep. de Modène*, sect. 15. Cf. : Dr H. Grasset, *loc. cit.*, p. 395.

3. Dufresny, *Le Malade sans maladie*, acte I, sc. 4.

4. J.-B. Thiers, *Traité des Superstitions*, éd. de 1679, p. 325.

seur, Richard Mead (1673-1754). C'est en 1704 qu'il publia son traité *De l'empire du Soleil et de la Lune sur les corps humains*. Fort des découvertes de Newton et de sa théorie de l'attraction, il résolut d'expliquer scientifiquement les influences de la lune et du soleil. Il admit l'existence des marées atmosphériques, c'est-à-dire d'un flux et d'un reflux dans la couche d'air qui entoure notre globe. La pression barométrique agit incontestablement sur notre organisme qui, du fait de ces marées aériennes, subit donc indirectement l'influence de la lune et du soleil. Le liquide qui baigne notre système nerveux est tout particulièrement sensible à ces variations. C'est ce qu'avait déjà soutenu Galien lorsqu'il baptisait les malades atteints d'épilepsie du nom de *séléniques* ou de *lunatiques*. Au reste, Richard Mead cite, à titre confirmatif, maintes observations d'excellents cliniciens, tels que Nicolas Tulpius, Thomas Bartolin et Thomas Sydenham.

Son livre, qui eut au moins une dizaine d'éditions, fit une grosse impression. Les marées atmosphériques semblèrent, à nombre d'hommes de science, une explication tout à fait convaincante. Nous pouvons citer, parmi ses partisans les plus autorisés : Frédéric Hoffmann (1660-1742)<sup>1</sup>, J.-B. Wiedeburgius<sup>2</sup>, L. Hansen<sup>3</sup>, François Boissier Sauvages de la Croix<sup>4</sup>.

Tous ces gens écrivaient en latin, mais la question continuait d'intéresser un public suffisamment large pour qu'on s'adressât à lui en langue vulgaire. C. G. Krakenstein, en 1747, publie, en allemand, un essai intitulé : *De l'influence de la Lune sur le temps et sur le corps humain* (avec réimpression en 1771) et, peu après, Laurent Béraud (Bordeaux 1760), donne en français un véritable mémoire intitulé : *La Lune a-t-elle quelque influence sur la végétation et sur l'économie animale ?*

N'objectez pas que tous ces écrits ne furent lus que dans un cercle étroit et par les rares savants qui avaient conservé

- 
1. *De siderum in corpora humana influxu medico*, Halae, 1706.
  2. *Oratio de influxu siderum in temperatum hominis*, Ienae, 1720.
  3. *De influxu Lunae in corpora humana*, Halae, 1724.
  4. *De astrorum influxu in hominem*, Montpellier, 1757.

la foi à la tradition astrologique. Nous retrouvons la même doctrine dans une œuvre de vulgarisation qui eut un énorme succès : *Les Oracles de Cos*, de Jean-François Aubry (†1745) « ouvrage de médecine clinique à la portée de tout lecteur capable d'une attention raisonnable ». Aubry a vu souvent des malades périr au déclin de la lune et dans sa conjonction, principalement les vieillards et les personnes usées ou d'une faible constitution, soit dans les maladies aiguës, soit dans les maladies chroniques<sup>1</sup>.

Il y a, d'ailleurs, des astrologues qui ne sont pas médecins, mais qui se chargent de la formation médicale du peuple ; ils ne craignent pas de donner des précisions sur les jours de crise. Lisez cette page, tirée d'un almanach de l'illustre Maginu<sup>2</sup> :

« Celui qui tombe malade le premier jour de la lune, ledit jour sera mauvais.

Deux, bon ; Trois, le malade sera seize jours.

Quatre, malade longtemps.

Cinq, méchante augure s'il tarde à guérir.

Six, il faut craindre ; Sept bon.

Huit, il n'y a point de danger.

Neuf, il y a à craindre la mort s'il n'est pas guéri.

Dix, mauvais.

Onze, il guérira ou mourra bientôt.

Douze, il y a péril de mort jusqu'au quinze.

Treize, il souffrira grandes douleurs.

Quatorze, courte maladie.

Quinze, s'il n'amende en quatre jours, crainte de mort.

Seize, il guérira.

Dix-sept, il y a péril de mort avant quatre jours.

Dix-huit, longue maladie, mais sans danger.

Dix-neuf, dans quatre jours il guérira.

Vingt, il y a péril de mort jusqu'au quinze.

Vingt-un, bon.

Vingt-deux, peu à peu il se guérira.

Vingt-trois, il y a du danger.

Vingt-quatre, guérira le dix et le douze.

Vingt-cinq, si dans quatre jours il ne meurt, il réchappera.

Vingt-six, mauvais.

Vingt-sept, péril de mort.

---

1. Dr H. Grasset. *loc. cit.*, p. 397.

2. Maginu est une déformation du nom de Magini, astrologue italien qui mourut en 1617 et dont tous les papiers furent séquestrés par ordre du Saint-Office.

Vingt-huit, mauvais.  
Vingt-neuf, peu à peu, il aura la santé.  
Trente, d'une maladie il tombera dans une autre. »<sup>1</sup>

Ce livret est de 1769 ; on en citerait bien d'autres ; mais nous y reviendrons dans notre étude sur les éphémérides et les almanachs.

Remarquons de plus qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la saignée constituait à elle seule presque toute la chirurgie, une chirurgie très préoccupée de la Lune et de sa situation dans les signes<sup>2</sup>.

Dans une telle atmosphère, comment le peuple n'aurait-il pas continué de croire à l'influence de la lune sur les maladies ? Notons cependant que l'on entend parfois un autre son de cloche ; mais il n'atteint guère que les gens cultivés. Zimmermann ne se contente pas d'exposer la théorie de Mead ; il la réfute fort congrument<sup>3</sup>.

### Déclin de la doctrine astrologique

Toutefois, il faut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que ce souffle d'incrédulité prenne enfin toute sa force. La vieille doctrine continue d'avoir de nombreux partisans<sup>4</sup> ; mais elle doit subir bien des assauts. Jean-Baptiste Salgues parle d'un ton fort badin de l'action de la lune sur la pousse des ongles et des cheveux :

« Faut-il examiner si la lune détermine la longueur de nos cheveux et la crue de nos ongles ? Mathieu Laensberg et l'*Almanach boiteux* donnent à ce sujet les meilleurs conseils ; mais, sans mépriser leurs préceptes, nous croyons pouvoir assurer nos lecteurs qu'ils peuvent, sans péril

---

1. Antoine Maginu, *Almanach pour l'an 1769 ou Pronostication perpétuelle des Laboureurs*, Rouen, P. Speyer, 1769, p. 53.

2. Cf. : Dr Hamonic, *La Saignée au XVIII<sup>e</sup> siècle*, ds *Revue clinique d'Andrologie et de Gynécologie*, avril 1898.

3. G. Zimmermann, *Traité de l'Expérience en général et en particulier dans l'art de guérir*, II, pp. 273-74.

4. Hayn, *De Planetorum in corpus humanum influxu*, Francofurti, 1805 ; C.-F. Bretshmar, *De astrorum in corpora humana imperio*, Ienae, 1820 ; J. Oechy, *De influxu astrorum in corpora humana*, Pragmae, 1836 ; F. Scalini, *Dell'influenza della Luna sulla Terra*, Como, 1869.

notable, tailler leurs cheveux et couper leurs ongles le jour qui leur conviendra le mieux. »<sup>1</sup>

Ici, le badinage lui semble suffisant ; mais il n'en va pas de même en ce qui concerne l'action de Dame la Lune sur la bonne et la mauvaise santé :

« C'est aux variations de l'air, à l'action de la lumière, aux révolutions subites de la température qu'il faut attribuer les changements qui s'opèrent dans l'état des malades. Si ces changements paraissent coïncider avec les phases de la lune, c'est qu'elles sont ordinairement accompagnées ou suivies de quelques vicissitudes dans l'atmosphère. Si la lune pouvait agir sur les malades, ce serait ou par sa chaleur ou par sa lumière. Mais des expériences décisives démontrent que les rayons qu'elle nous envoie sont totalement dénués de chaleur, puisque, réunis au foyer d'un miroir ardent de trente-six pouces de diamètre, et resserrés dans un espace 360 fois plus petit que celui qu'ils occupaient auparavant, ils n'ont pu produire la moindre apparence de chaleur sur le thermomètre le plus sensible de l'Observatoire. »<sup>2</sup>

Cette réfutation, pour être sérieuse, est loin d'être décisive ; mais voici une voix plus autorisée. A. Richerand, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, a soumis à un examen sévère la doctrine des jours critiques, sur laquelle repose, en grande partie, la thèse de l'influence de la Lune sur les maladies :

« Elevé dans la doctrine des *jours critiques* réguliers, ma principale étude au lit du malade fut d'abord de vérifier cette théorie par l'expérience. Rien, à mes yeux, ne donnait une plus haute idée de la médecine et ne lui assurait plus d'éclat, que le pouvoir de prédire à quel jour fixe devaient s'effectuer des changements notables dans le cours d'une maladie, et quelle époque prévue d'avance devait amener la guérison ou la mort ; elle me semblait atteindre à la certitude des sciences exactes et le médecin qui annoncerait une crise à jour déterminé, me semblait mériter la même confiance et la même admiration que l'astronome lorsqu'il annonce le retour infaillible d'une comète, ou de tout autre phénomène céleste, à une époque éloignée, après l'avoir découverte par les lois du calcul. L'observation assidue des fièvres primitives, genre de maladies où la détermination des jours critiques est, dit-on, la plus facile, me convainquit bientôt de la vanité de ma théorie. Fidèle aux indications données par Galien, j'attendais le septième jour avec une impatience mêlée d'inquiétude. Je flattais le malade d'un changement prochain et favorable. J'allais même jusqu'à promettre, suivant l'espèce de la fièvre et le

1. *Des erreurs et des préjugés*. Paris, 1818, I, p. 150.

2. J.-B. Salgues, *Erreurs et préjugés*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1818, I, p. 147.

tempérament de l'individu, une évacuation critique par le nez, par les sueurs ou par les urines ; espoir vain et mille fois déçu ! Une hémorragie nasale terminait une fièvre inflammatoire au sixième jour, à ce jour que Galien regardait comme si peu favorable aux évacuations critiques, et comme amenant un si grand nombre de changements funestes dans le cours des maladies, qu'il l'avait surnommé le *tyran* ; d'autres fois, c'était une fièvre bilieuse, dans laquelle j'avais annoncé le *jugement* par des évacuations alvines copieuses au quatorzième jour, et la crise s'effectuait le treizième par des sueurs abondantes. Je ne finirais point si je voulais parler de tous ces mécomptes, et dire combien de fois les nombres tant célébrés, trois, sept, quatorze, vingt-un, n'ont amené aucun changement. Je m'en prenais alors à la difficulté d'assigner l'instant précis où avait commencé la maladie. Une crise, enfin, survenait-elle au vingt-deuxième jour, elle avait été retardée par quelque circonstance accidentelle ; au vingtième, je cherchais et j'indiquais la cause qui pouvait l'avoir accélérée. Un clystère, un verre de tisane ou tout autre remède aussi insignifiant avait troublé la marche de la nature ; c'était à l'art que l'on devait s'en prendre de cette irrégularité. Je suivais cependant un hôpital dirigé par un professeur habile, partisan éclairé de l'expectation.

« Je commençai dès lors à douter de l'infailibilité de la doctrine des jours critiques, enseignée depuis Hippocrate, comme un dogme fondamental. C'était avoir fait *un premier pas vers la vérité*. Je relus mes auteurs avec un esprit de critique. Le vieillard de Cos m'offrit des contradictions que mes yeux prévenus n'avaient point aperçues. Plusieurs de ses successeurs avaient entièrement rejeté sa doctrine. Galien, tout en s'efforçant de la soutenir, avoue qu'elle est sujette à l'erreur et, cédant enfin à l'évidence, rétracte tout ce qu'il avait écrit sur les crises régulières.

« Parmi les modernes, si plusieurs médecins illustres ont admis les jours critiques fixes, un aussi grand nombre les rejette. L'Hippocrate anglais, Sydenham, en nie l'existence. Le plus illustre des médecins français, Bordeu, n'y croit point. Enfin la même dissidence existe parmi les médecins de nos jours. M. Corvisart, dans l'excellent commentaire dont il a enrichi l'ouvrage d'Avenbrugger, se prononce hautement contre la doctrine des jours critiques réguliers. On peut donc conjecturer avec quelque espèce de probabilité que, dans quelques siècles, les partisans les plus obstinés de la doctrine des jours critiques céderont aux lumières de l'évidence, et qu'alors cette théorie sera regardée du même œil que celle des années climatériques, avec qui elle a une si parfaite conformité. »<sup>1</sup>

Richerand s'adressait aux gens du monde ou aux gens cultivés et n'eut vraisemblablement que fort peu d'influence sur l'opinion populaire, incapable de saisir les liens qui rattachent la doctrine de l'action médicale de la lune à celle des jours critiques. Il n'en va pas de même du fameux traité

1. A. Richerand, *Des erreurs populaires relatives à la médecine*, Paris, 1812, pp. 85-89 (la 1<sup>re</sup> éd. est de 1810).

d'Arago sur les actions lunaires. Après avoir salué Hippocrate et Galien et rendu hommage aux Mead, aux Hoffmann, aux Sauvage de la Croix, il ajoute :

« Les autorités, j'en conviens, sont peu de chose en matière de science, à côté de faits positifs ; encore faut-il que ces faits existent, qu'ils soient devenus l'objet d'un examen sévère, qu'on les ait groupés avec habileté, et de manière à en faire jaillir les vérités qu'ils recèlent. Or, est-ce ainsi qu'on a procédé à l'égard des influences lunaires ? Où les trouve-t-on réfutées par des arguments que la science puisse avouer ? Celui qui *a priori* ose traiter un fait d'absurde manque de prudence. Il n'a pas réfléchi aux nombreux démentis qu'il aurait reçus de nos jours. Je le demande, par exemple : y avait-il rien au monde de plus bizarre, de plus incroyable, de plus inadmissible, que la découverte de Jenner ? Eh bien ! le bizarre, l'incroyable, l'inadmissible se trouve être vrai, et le préservatif de cette petite vérole, d'un consentement unanime, doit être désormais cherché dans une petite pustule du pis des vaches. »<sup>1</sup>

On pourrait croire qu'il va abonder dans le sens de la tradition ; mais, aussitôt après, il expose combien les arguments de Mead et de ses sectateurs lui semblent peu convaincants :

« Menuret, écrit-il, considère les maladies cutanées comme celles dont les reprises se lient le plus incontestablement aux phases lunaires. Il assure avoir observé lui-même, en 1760, une teigne qui, pendant la période du décours, s'aggravait de plus en plus, parvenait à son maximum d'intensité vers la nouvelle Lune, envahissait alors le visage, la poitrine, et causait des démangeaisons insoutenables. Après cette époque, tous les symptômes disparaissaient peu à peu, le visage se nettoyait, tandis que l'on voyait les mêmes accidents recommencer dès que la pleine Lune était passée. Voilà assurément une coïncidence bien remarquable ; mais combien de temps dura-t-elle ? Trois mois, pas davantage !

« Menuret dit avoir fait des observations analogues sur la gale. Ici, ce serait à la pleine Lune que la maladie atteindrait son maximum. Je n'entends nullement nier ces observations : je ne soupçonne en aucune manière la bonne foi du médecin à qui on les doit ; mais n'est-il pas évident que, si les coïncidences sur lesquelles il insiste n'avaient pas été fortuites, que si elles avaient tenu à une action réelle de la Lune, on ne serait pas réduit à rapporter trois ou quatre cas plus ou moins saillants ; on en citerait par milliers.

« Maurice Hoffmann dit avoir vu la fille d'une mère épileptique, à qui le ventre enflait tous les mois pendant que la Lune croissait, tandis qu'il diminuait, au contraire, dans la période du décours.

« L'idée d'une coïncidence accidentelle entre les deux phénomènes

---

1. F. Arago, *Des prétendues actions exercées par la Lune sur la nature organique*, ds *Ann. Bur. des Longitudes*, 1833, pp. 234-35.

ne serait pas admissible, si la maladie avait duré très longtemps avec les mêmes symptômes. La supposition contraire la rendrait très naturelle. Les termes vagues dans lesquels l'observation d'Hoffmann a été rédigée lui ôtent presque toute valeur. En pareille matière, le public a droit à la confiance des plus minutieux détails, car les savants, ainsi que le dit Bayle, sont quelquefois eux-mêmes de *fort méchantes cautions*.

« Les maladies nerveuses sont celles qui devaient offrir et qui ont offert, en effet, le plus d'indices vrais ou faux de leur liaison avec les positions de la Lune. Ainsi, Mead cite un enfant qui éprouvait toujours des convulsions au moment de l'opposition de cet astre ; Pison parle d'une paralysie que la *nouvelle Lune* ramenait tous les mois ; Menuret enregistre un cas d'épilepsie dont les accès revenaient à la *pleine Lune*, etc. Les collections académiques offrent de nombreux exemples de vertiges, de fièvres malignes, de somnambulisme, etc., plus ou moins liés, dans leurs paroxysmes, avec les phases lunaires. Gall disait avoir observé que, chez les personnes faibles, il y a toujours deux époques par mois où leur irritation est très exaltée. Dans un ouvrage récent, dans un traité publié à Londres, en 1829, on assure que ces deux époques sont celles de la nouvelle et de la pleine Lune !

« A côté de tant de présomptions favorables aux influences lunaires, apparaît l'imposante autorité d'Olbers (médecin et astronome), qui les nie et déclare catégoriquement que, dans une longue pratique, il n'en a jamais aperçu aucune trace. Pour ma part, je suis fort disposé à me ranger à cette dernière opinion ; mais je conçois très bien qu'on puisse désirer un plus ample examen ; qu'on ne se rende pas aux arguments tirés des expériences des astronomes, sur la nullité des effets chimiques ou calorifiques des rayons de la Lune, *car rien ne prouve que la lumière soit le seul moyen d'action de cet astre, à distance. D'ailleurs, le système nerveux est, à beaucoup d'égards, un instrument infiniment plus délicat que les plus subtils appareils des physiciens modernes*. Qui ne sait, en effet, que les nerfs olfactifs nous signalent, dans l'air, des matières odoriférantes dont aucune analyse chimique ne pourrait saisir les traces ? Pour avoir un second exemple de cette extrême sensibilité, faisons pénétrer dans l'œil cette faible lumière lunaire qui, énormément condensée, n'a agi ni comme la chaleur, sur le thermomètre le plus sensible, ni chimiquement, sur le chlorure d'argent. Eh bien ! à l'instant, *la pupille se contractera !* Cependant, les téguments de cette membrane semblent complètement inertes quand la lumière ne frappe qu'eux ; cependant la pupille reste complètement immobile quand on la gratte avec une pointe d'aiguille, quand on l'humecte avec des liqueurs acides, quand on amène à sa surface des étincelles électriques ; cependant la rétine elle-même, dont l'irritation devait, dit-on, se communiquer sympathiquement à la pupille, ne paraît pas avoir avec elle de connexion directe, et n'offre aucun indice d'irritation, sous l'action des agents mécaniques les plus actifs ! Ce mystérieux phénomène montre de quelle réserve il faut s'entourer, quand on veut passer des expériences qui se font sur des substances inanimées, au cas, beaucoup plus difficile, des corps doués de la vie.

« Quelqu'un demandait un jour à Plutarque : — Pourquoi les pou-



lains qui ont été poursuivis par le loup deviennent-ils meilleurs coureurs que les autres ? — C'est, répondit le philosophe, parce que *peut-être* cela n'est pas vrai !

« Cette répartie, conclut Arago, peint exactement la disposition d'esprit dans laquelle j'étais en écrivant cet article. Je désire qu'on se soit toujours aperçu que je n'en avais pas retranché le mot *peut-être*. »<sup>1</sup>

Je ne pense pas que la position de la question ait beaucoup changé depuis Arago. Au sujet des « observations » que l'on rencontre dans les collections académiques ou dans les œuvres de maîtres réputés, je me permettrai cependant d'ajouter que les périodicités de troubles cutanés et de maladies nerveuses sont, chez les femmes, très fréquemment en relation avec les règles et que point n'est besoin, par conséquent, pour en rendre compte, d'avoir recours à l'influence de la Lune. L'existence d'une sympathie menstruelle est certaine<sup>2</sup>. Voici trois faits particulièrement instructifs :

Observation I. — « Une dentellière fut réglée pour la première fois à quinze ans, une deuxième fois le mois suivant, puis resta onze mois sans voir et sans souffrir. Au bout de ce temps, la menstruation reparut et revint régulièrement. Tous les mois, pendant huit jours, elle s'annonce par des coliques, des picotements aux seins, et surtout par des maux de tête. Dans ce laps de temps, cette jeune fille, dont la physionomie annonce la douceur, devient méchante, irascible, furieuse à la moindre objection ; si elle est alors à la campagne, seule avec son troupeau, elle décharge sa colère sur ces animaux, les injurie, les frappe, et n'est satisfaite que lorsqu'elle les voit fuir ou qu'ils font entendre des gémissements. L'époque terminée, tout rentre dans l'ordre. (Brierre de Boismont, *De la Menstruation*, p. 98.)

Observation II. — « Autre jeune fille qui n'avait jamais manifesté aucun désordre de la pensée et qui, tous les mois, aux approches de ses règles, était prise d'une espèce d'aliénation mentale ; les idées se troublaient, elle ne savait plus ce qu'elle disait ni ce qu'elle faisait. Cet égarement cessait avec l'apparition des menstrues ; dès que celles-ci coulaient abondamment, tout était fini ; aucun symptôme n'avait lieu pendant le cours du mois ; sa conduite était très raisonnable, et on n'aurait jamais soupçonné le délire que déterminait chaque retour des menstrues. (Brierre de Boismont, *De la Menstruation*, Paris, 1842, p. 100.)

1. F. Arago. *lot. cit.*, pp. 240-43.

2. S. Icard, *La femme pendant la période menstruelle. Etude de psychologie morbide et de médecine légale*. Paris, 1890, pp. 39-65. Voir également les chapitres IV et V, intitulés *Folie et Menstruation. Névroses et Menstruation*, pp. 66-87.

Observation III. — « Dame du monde devenant maniaque périodiquement aux approches des règles ; aussitôt que l'évacuation mensuelle s'arrêtait, tous les désordres des facultés intellectuelles cessaient complètement » (Leuret, cité par Raciborski, *Traité de la menstruation*, Paris, 1868, p. 467).

On cite des cas de troubles cutanés tout aussi nettement liés aux périodes menstruelles. Rappelons l'histoire d'une jeune fille qui avait sur le visage un *naevi* rouge qui noircissait et paraissait grandir lors de ses mois. Avant de rattacher de tels faits à l'action de la lune, il faudrait citer des observations rédigées, non pas de souvenir, mais au jour le jour et pour lesquelles on pourrait assurer que ces variations singulières ne dépendent en aucune façon des règles. Or aucune observation citée ne répond à ces élémentaires exigences.

Ne dites pas cependant que la cause est entendue, et mon insistance surrogatoire, que le monde médical a renoncé à tout jamais au bonnet pointu, que l'astrologie n'a plus la moindre place dans les facultés, ni dans les hôpitaux. Je répondrai que la culture médicale ne met pas à l'abri d'un penchant pour l'occultisme, l'alchimie, l'astrologie et pour toutes les vieilles et jeunes théories qui sentent le merveilleux. Dans un récent *Bulletin de la Société Astrologique de France* (avril-juin 1933, p. 13), on nous affirme que de nombreux médecins sont venus à l'Astrologie et l'on ajoute :

« Dans quelques années, beaucoup de ces partisans se verront obligés, en raison du labeur professionnel trop astreignant, à s'adjoindre un assistant occupé tout entier à l'étude astrologique des cas. »<sup>1</sup>

Ne rions pas : la découverte de tant de radiations nouvelles a échauffé maints esprits. Et tout récemment, l'hypothèse de rayons cosmiques leur apportait d'immenses espoirs. D'où viennent ces corpuscules infiniment petits doués d'une énorme énergie ? Nous n'en savons rien encore ; les physiciens inclinent à penser qu'ils arrivent des profondeurs des espaces sidéraux, les astrologues inclinent

1. Le Dr Papus défend encore l'opinion traditionnelle dans son *Initiation astrologique* (pp. 97-100) et renvoie à P. F. Cambast, ancien polytechnicien, fervent défenseur de l'astrologie. Cf. : *Des Influences astrales*, pp. 64-65 et 103.

à croire, selon leurs préférences, qu'ils nous sont envoyés par tel ou tel astre ou par des amas d'étoiles.

Nous nous garderons bien de nier *a priori* aucune hypothèse ; mais nous nous permettrons d'observer qu'une hypothèse oblige ceux qui l'émettent à en tenter la vérification, ou du moins qu'ils n'ont aucun droit à en tirer des conséquences avant qu'elle ait été réellement vérifiée.

En attendant la cristallisation de ces grands espoirs, on peut assurer que l'astrologie médicale ne s'appuie que sur des théories et des hypothèses. Pour nous faire accepter, par exemple, l'action de la Lune sur les maladies, il nous faudrait une série de faits cliniques incontestables ; nous n'en connaissons pas.

Nous voici, pourrait-on croire, hors de notre recherche — qui est de déterminer l'origine des croyances populaires dans ce domaine. Pas du tout.

Certes, les vieilles croyances populaires relatives à l'influence de la lune sur le corps humain et les maladies ont disparu de beaucoup d'esprits : pour aller à la baignade, on ne se soucie plus que du beau temps et de la liberté nécessaire ; nombreux sont ceux qui se rasent tous les jours ou les paysans qui se font couper la barbe le samedi, sans se demander si la lune est en croissant ou en décroissant. On ne pratique plus guère la saignée — peut-être pas assez — et en tout cas, le médecin qui l'ordonne ne s'enquiert pas de la lune.

La plupart des malades seraient bien surpris, quelle que soit la nature de leur mal, si le disciple d'Esculape auquel ils s'adressent leur disait de ne prendre la potion qu'il leur ordonne qu'au début ou à la fin de la lune. L'effort des Salgues, des Arago et de vingt autres n'a donc pas été entièrement perdu et, qu'il le sache ou non, le peuple ne fait que suivre leur enseignement.

Toutefois, étant donné que le monde médical lui-même n'est pas entièrement désabusé, nous venons de le voir, que maints docteurs croient encore à la valeur des vieux dits de l'astrologie médicale de l'Antiquité, du Moyen Age ou de la Renaissance, comment le peuple se fût-il complètement libéré de croyances que les maîtres des siècles passés lui

imprimèrent dans l'esprit par leurs ordonnances, leurs propos, leurs traités de vulgarisation, voire leurs almanachs, que des copistes inlassables reproduisent encore de nos jours ?

## CHAPITRE VI

### **Des maladies qui dépendent des phases de la Lune.**

Notre excursion dans l'histoire de l'astrologie médicale nous a permis de constater la continuité de la tradition relative à l'influence de la Lune sur l'organisme et son équilibre. Nous avons signalé, en passant, que l'origine de la syphilis et l'apparition des épidémies, celle de la peste en particulier, étaient jadis attribuées à la conjonction de la Lune avec des planètes maléfiques, telles que Mars et Saturne. Mais il existe beaucoup d'autres maladies que les savants, et le peuple après eux, attribuent à l'influence de la Lune. Je tenterai de les passer en revue, non point pour le plaisir d'inventorier d'antiques croyances, mais pour en tirer les enseignements qui ne peuvent manquer d'en surgir.

#### **Formes variées de la croyance à l'action de la Lune sur le corps humain et sur les maladies**

Les primitifs sont généralement persuadés que la naissance et la mort sont sous la dépendance des phases de la Lune.

Pour nombre d'entre eux, la destinée de l'homme est en étroite relation avec la renaissance périodique de la Lune. De là un mythe assez répandu :

« Dans l'Afrique australe, les Namaquas le rapportent de la manière suivante : La Lune envoya un jour le lièvre à l'homme pour lui porter ce message : "De même que je meurs et que je renais à la vie, de même vous mourrez et renaîtrez." Mais le lièvre alla trouver l'homme et lui dit : "De même que je meurs et que je ne renais pas à la vie, de même vous mourrez pour ne pas renaître." Puis le lièvre revint dire à la Lune ce qu'il avait fait ; la Lune le frappa d'un coup de sa hachette et lui fendit la lèvre, et il porte depuis les traces de sa blessure. Quelques-uns prétendent que le lièvre s'enfuit et court toujours, mais d'autres disent qu'il griffa la Lune au visage et lui fit des écorchures que l'on voit encore. On dit aussi que les Namaquas ne mangent pas de lièvre (préjugé qu'ils partagent, en effet, avec différentes races) à cause de la mauvaise nouvelle qu'il apporta aux hommes. »<sup>1</sup>

Ce conte se retrouve non seulement chez les Cafres et les Hottentots de l'Afrique du Sud, mais dans les îles Fidji : « *Ra Voula*, la Lune, voulait que l'homme ne disparût quelque temps que pour renaître bientôt après sous sa première forme. De la sorte, il lui eût été semblable. Mais *Ra Kalavo*, le rat, ne voulut rien entendre de cette proposition et s'écria ; — Que l'homme meure comme meurent les rats ! Le vœu de l'animal rongeur l'emporta, et l'homme fut mortel. »<sup>2</sup> De même, on raconte, dans l'Archipel des Carolines, que les premiers hommes suivaient le sort de la Lune, mouraient et renaissaient avec elle, mais qu'un mauvais esprit fut l'auteur de la mort dont on ne revient pas<sup>3</sup>.

On peut rapprocher de ces deux mythes la tradition des Mentras de la péninsule Malaise. Ils prétendent qu'à l'origine, les hommes ne mouraient pas ; ils maigrissaient pendant que la Lune déclinait, ils grossissaient pendant la nouvelle lune<sup>4</sup>.

Certains peuples ont voulu souligner plus précisément que la santé de l'homme, comme sa vie, dépend des phases de

1. Bleek, *Reynard in S. Africa*, pp. 69-74 ; C. J. Anderson, *Lake Ngami*, p. 328, cités par Ed. B. Tylor, *Civilisation primitive*, I, p. 407.

2. Williams and Calvert, *Fidji and the Fidjians*, London, 1870, I, p. 205.

3. Girard de Rialle, *La Mythologie comparée*, P. 1878, p. 149.

4. W. W. Skeat and C. O. Blugden, *Pagan Races of the Malay Peninsula*, London, 1906, II, p. 337.

la Lune : ainsi les Somalis ; ils voient dans la Lune une forêt, chaque homme y a une feuille qui lui correspond et est le signe de sa vie ; s'il est malade, la feuille pend ; s'il est sain, la feuille verdit ; quand il meurt, la feuille tombe<sup>1</sup>.

Dans notre douce France, le peuple était jadis persuadé que certaines parties du corps humain étaient tout particulièrement sous la dépendance de la Lune ; ainsi la semence humaine et la moelle des os, les cheveux et les ongles<sup>2</sup>. En Angleterre et en Belgique, on admettait, en outre, qu'il y avait des lunes mauvaises et des lunes bienfaisantes. La nouvelle lune de mai, dans le Sussex, passait pour guérir les plaies d'origine scrofuleuse<sup>3</sup>. En Wallonie et dans le Hainaut, on prétendait que la lune rousse (d'avril-mai) était fatale aux malades<sup>4</sup>. Plus fréquemment encore, le peuple croyait que l'on doit préférer, pour les ablutions ou les baignades, l'arrivée de la nouvelle Lune ou l'époque de la pleine Lune. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le voisinage de Dunskey (Ecosse), il y avait une grotte et une source vénérées dans toute la contrée. Au changement de la Lune (toujours considérée avec un respect religieux et une révérence superstitieuse) c'était l'habitude d'apporter, même de très loin, les personnes infirmes, et en particulier les enfants rachitiques, pour les baigner dans l'eau qui descend de la colline et les mettre ensuite sécher dans la grotte voisine<sup>5</sup>. Hier encore, pour être invincibles à la lutte, les Bas-Bretons, par une nuit de nouvelle Lune, allaient faire des ablutions aux fontaines de S. Kadô, de S. Gildas ou de S. Samson<sup>6</sup>. D'une façon générale, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, la tradition populaire assurait que la Lune avait une action décisive sur la périodicité des maladies<sup>7</sup>.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un médecin anglais des plus

1. G. Candro, *Un viaggio nella penisola dei Somali*, p. 359 ; cité par P. Hermand, ds *Folklore Brabançon* (1925-26), V, p. 133.

2. P. Sébillot, *Le Folklore de France*, I, p. 44-45.

3. *The Folk-Lore Record for 1878*, p. 45.

4. A. Harou, *Mélanges de traditionnisme de la Belgique*, Paris, 1893, p. 2 ; du même, *Folklore de Godarville*, p. 2 ; E. Monseur, *Folk-Lore wallon*, pp. 59-60.

5. Sir John Sinclair, *Statistical account of Scotland*, Edimburgh, 1794, VII, p. 560, cité par J. Brand, *Popular Antiquities*, III, p. 148.

6. P. Sébillot, *Folklore de France*, II, p. 237.

7. Rev. Tim. Harley, *Moon-Lore*, London, 1885, pp. 192-93 et 224-25.

estimés pensait que la fièvre bilieuse, ordinairement tierce ou quotidienne, quelquefois aussi quarte, qui régnait alors au Bengale, était sous l'influence de la Lune. Sous quelque forme qu'elle se présente, il disait avoir invariablement observé que sa première attaque avait lieu l'un des trois premiers jours qui précédait ou qui suivait la nouvelle ou la pleine Lune. Cet astre, disait-il encore, n'avait pas moins d'influence sur les rechutes<sup>1</sup>.

A ceux qui faisaient remarquer qu'invasions et rechutes avaient également lieu à d'autres époques, il objectait que les causes de ces irrégularités démontraient encore plus l'influence de la Lune. Cette réponse du Dr Balfour était d'autant moins satisfaisante qu'outre ces jours exceptionnels, il suffisait, selon lui, que la fièvre apparût l'un des 14 jours où l'influence de la Lune était possible, pour que le rapport de cause à effet fût établi. Une telle proposition est-elle recevable<sup>2</sup> ?

On a souvent associé l'action de la lune sur les maladies à celle des marées ; les maladies suivent, dans leurs périodes, les alternances du flux et du reflux. Aristote et Plin avaient enseigné cette doctrine et elle a longtemps été suivie par les médecins modernes dans tous les ports de France, d'Angleterre et de Hollande<sup>3</sup>. Tous ceux qui ont lu le merveilleux récit de la mort du pauvre vieux Barkis, dans Dickens, en ont certainement gardé le souvenir :

« Il s'en ira avec la marée, me chuchota Mr Peggotty, en plaçant la main devant sa bouche.

« Mes yeux étaient obscurcis et de même ceux de Mr Peggotty. Néanmoins je répondis dans un souffle : — Quelle marée ?

« — Le long de la côte, me dit Mr Peggotty, le peuple meurt toujours au moment du reflux, de même qu'il naît avec le flux. Il s'en va quand la marée s'en va. »<sup>4</sup>

En 1931, le Dr Marcel Baudouin écrivait :

1. F. Balfour, *On the Influence of the Moon in Fevers*. Calcutta, 1784.

2. Cf. : Dezeimeris, Ollivier et Raye-Delorme, *Dict. Hist. de la Médecine*, Paris, 1828, I, p. 261.

3. J.-B. Salgues, *Erreurs et préjugés*, 3<sup>e</sup> éd., 1818, I, p. 144.

4. Rev. Tim. Harley, *Moon-Lore*, London, 1885, pp. 181-82.



« Il n'est pas impossible que la Lune ait une influence sur le corps humain ; et ce qui le donne à penser, ce sont les phénomènes qui s'observent lors des très grandes marées, dues surtout à la lune, comme on sait. Tous les médecins des côtes de Vendée ont remarqué, en effet, l'action nette de ces marées sur les fébricitants, sur les infectés, sur les paludéens, voire sur les rhumatisants. Beaucoup me l'on dit, et moi-même je subis l'action des marées, surtout celles des équinoxes, qui, sur les côtes de Vendée, atteignent 110 ou 115.

« Les phénomènes congestifs sont les plus fréquemment observés, surtout chez les malades, et la fièvre est presque toujours plus forte à la pleine mer. Interrogez les habitants des ports de mer, vous serez surpris des réflexions qu'ils vous feront à ce sujet. »<sup>1</sup>

Aubry soutenait que les malades, principalement les vieillards, les personnes usées ou d'une faible constitution, atteints de maladies aiguës ou chroniques, meurent au déclin de la lune ou dans sa conjonction. Par contre Baillou, autre praticien éminent, attribuait au soleil la mort des « chroniques » et ne laissait à la lune que le droit d'achever ceux qui souffraient de maladies aiguës<sup>2</sup>.

De ces contradictions doctorales, on nous permettra de conclure par un entier scepticisme — tout au moins en attendant des observations nouvelles et rigoureusement scientifiques.

Les gens du peuple ne sont certes pas de meilleurs observateurs que les savants et je ne pense pas que vous soyez tenté d'accepter cette croyance des paysans allemands :

« Si le maître de la maison meurt durant le décours, tous les membres de la famille mourront bientôt. En revanche, s'il meurt en Lune croissante, c'est du bonheur pour les siens. »<sup>3</sup>

### Maladies « humorales »

Parmi les maladies que l'on considère comme spécialement soumises à l'influence de la Lune figurent, bien entendu, toutes celles où « l'humeur » est en excès : la Lune, nous le savons, étant la source de toute humidité.

1. Dr Marcel Baudoin, ds *Chronique Médicale*, (1931), XXXVIII, 44.

2. G. Dugaston, *Astronomie et Météorologie populaires*, p. 179.

3. Grimm, *Teutonic Mythology*, ed. Stallybrass, pp. 715 et 1812.

a) *Embarras respiratoires* : Dans les embarras respiratoires épidémiques tels que la grippe et l'influenza, il ne paraît pas douteux que l'on est en droit d'accuser un excès d'ozone<sup>1</sup> ; on a constaté que, par temps clair, lorsque la lune brille de tout son éclat, l'air contient une quantité d'ozone assez grande pour être perceptible à l'odorat<sup>2</sup>. Et ceci pourrait justifier, dans une certaine mesure, les idées des médecins astrologues sur l'origine lunaire des épidémies ; toutefois, nous ne devons pas oublier qu'ils fondent leur opinion uniquement sur l'influence des conjonctions célestes.

b) *Hydropisie et tumeurs glandulaires* : Dans les Flandres française et belge, on prétend que les hydropiques subissent l'influence de la lune, gonflent pendant la croissance et diminuent pendant le décours<sup>3</sup>. Mais cette assertion n'a jamais été confirmée par l'observation scientifique. En Italie, les bonnes femmes sont persuadées que les tumeurs glandulaires suivent les phases de l'Astre des nuits, grossissent lorsqu'il se renouvelle et décroissent lorsqu'il vieillit<sup>4</sup>. En Basse-Bretagne, les humeurs froides « s'attrapent » au déclin de la Lune<sup>5</sup>.

c) *Maladies cutanées* : Pour nombre de paysans, les maladies de peau sont dues à l'excès des humeurs ou à l'impureté du sang, ce qui pour eux est tout un ; aussi en concluent-ils que les éruptions cutanées s'épanouissent en Lune croissante et diminuent en décours<sup>6</sup>. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Duhamel du Monceau avait entendu des personnes d'esprit affirmer que les dartres sont de plus en plus enflammées à mesure que la Lune approche de son plein<sup>7</sup>. Leur opinion était d'ailleurs conforme à celle du Dr Menuret, en ce qui concerne les maladies cutanées en général, la teigne et la gale en particulier<sup>8</sup>. Au long des siè-

1. Dr H. Grasset, *Le Transformisme médical*, Paris, 1900, pp. 405-407.

2. *Chronique Médicale* (1931), XXVIII, p. 316.

3. C. Popp. *Récits et Légendes des Flandres*, ds *R. T. P.* (1902) XVII, p. 567 ; P. Hermant et D. Boomans, *La Médecine populaire*, Bruxelles, 1928, pp. 199-200.

4. Dr Z. Zanetti, *La Medicina delle nostre Donne*, Città di Castello, 1892, p. 92.

5. H. Le Carguet, ds *Rev. Trad. Pop.*, XVII, p. 587.

6. C'est, du moins, une opinion répandue en Italie. Cf. : Dr Z. Zanetti, *loc. cit.*, p. 231.

7. *De l'Exploitation des Bois*, Paris, 1764, p. 380.

8. F. Arago, *Astronomie populaire*, 1867, III, pp. 507-508.

cles, les plaies, ces déficiences de la peau, passent pour s'étendre en Lune montante ou pleine Lune et pour se dessécher ou s'assainir en Lune décroissante<sup>1</sup>.

d) *Excès génésiques* : Selon Galien, le sperme n'est que le doux écoulement de la moelle épinière<sup>2</sup> et le peuple du XVII<sup>e</sup> siècle pensait qu'il pouvait provenir de tous les os à moelle. Par quelle mystérieuse intercommunication ? Nul n'aurait su le dire. Quoi qu'il en soit, il en résultait de bien mauvaises conséquences, s'il faut en croire un poète anonyme :

La lune pleine enfle les sources,  
Et les moelles des os creux.  
La femme désenfle nos bourses  
Et vide nos os moelleux.<sup>3</sup>

Cette croyance se retrouve encore au XIX<sup>e</sup> siècle, en Bretagne et dans le centre de la France<sup>4</sup>.

e) *Les troubles et les maladies des yeux* : L'œil est un organe qui baigne dans l'eau, ainsi qu'en témoignent les larmes. En conséquence, il doit subir largement l'influence de la Lune. Malheureusement, il est rare que ce soit pour son bien. Aussi devra-t-on se garder d'opérer la cataracte en nouvelle ou en pleine Lune ; du moins le célèbre Dionis enseignait-il que cette opération ne réussit qu'au déclin<sup>5</sup>.

Une telle opinion pourrait bien dériver d'une crainte très ancienne. Les divinités n'aiment pas qu'on les regarde avec trop de hardiesse ou de liberté. Parmi les Sioux, la tribu des Tetons n'aime pas regarder la Lune ; une femme qui s'était permis de la dévisager longtemps fut soudainement affaiblie et tomba sans connaissance<sup>6</sup>. Les Européens à demi civilisés ont dû avoir des idées semblables. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Claude Gauchet signale ceux qui bravent l'opinion commune :

---

1. Guillemeau, *Œuvres*, Paris, 1649, p. 808.  
2. E. Brissaud, *Hist. des Expressions popul. relatives à la Médecine*, pp. 67-68.  
3. *La Lune et la femme légère sont d'une mesme qualité*, ds Fournier, *Variétés hist. et litt.*, II, p. 263.  
4. P. Sébillot, *Coutumes popul. de la Haute-Bretagne*, p.352 ; Laisnel de La Salle, *Coutumes du centre de la France*, II, p. 285.  
5. *Cours d'opérations de chirurgie*, P. 1714, p. 157.  
6. J. O. Dorsey, *A Study of Siouan Cults* ds *XIth Ann. Rep. Am. Bur. of Ethnol.*, XI, p. 467.

N'ont peur que pour coucher une nuit sous la Lune,  
Ils aient quelque mal des rayons de la Lune<sup>1</sup>.

En Italie, les femmes, hier encore, redoutaient fort les coups de Lune<sup>2</sup>. En France, F. Dugaston, ancien capitaine au long cours, écrivait en 1930 :

« Sous de certaines latitudes, les coups de lune peuvent produire la cécité à qui dort au clair de lune, le visage découvert. »<sup>3</sup>

Il confirmait ainsi ce que disait Vanki, en 1906, dans son *Histoire de l'Astrologie* :

« Tous ceux qui ont parcouru les pays tropicaux savent combien est pernicieuse l'influence des rayons lunaires sur la vue. Lorsque la lune est dans son plein et brille de tout son éclat, il faut se garder de s'endormir avec la face découverte et directement exposée à la lumière lunaire, car on risque de s'éveiller, sinon complètement aveugle, tout au moins avec une grave maladie d'yeux, longue et difficile à guérir et cela est un fait matériel dûment constaté des quantités de fois. »<sup>4</sup>

Il sera bon, néanmoins, avant d'admettre cette proposition dogmatique, de noter avec le Rev. Harley que, dans les pays où l'atmosphère est sèche et brûlante, nombreux sont ceux qui sont atteints d'ophtalmies plus ou moins déclarées et dont les yeux ne peuvent supporter l'action continue d'une lumière directe, qu'il s'agisse de la faible clarté d'une lampe ou de la lune<sup>5</sup>. La responsabilité de l'astre des nuits est singulièrement atténuée, si l'on veut bien songer, tout d'abord, aux méfaits du soleil dans les pays où il exerce un tyrannique empire.

Devrons-nous admettre, avec le Dr Perrier, que notre satellite, lorsqu'il est dans son plein, engendre des hallucinations ? Pour sa part, il se demande s'il ne faut pas voir, dans ce phénomène, l'origine de l'antique croyance aux sylphes, gnomes et autres esprits des nuits qui se jouaient dans les rayons de Lune ?<sup>6</sup> En le lisant, nous sommes bien

---

1. *Le Plaisir des champs*, éd. Elzev., p. 271.

2. Dr Z. Zanetti, *La Medicina delle nostre Donne*, 1892, p. 7.

3. *Astronomie et Météorologie populaires*, P., 1930, p. 178.

4. Vanki, *Hist. de l'Astrologie*, P. 1906, pp. 91-92.

5. Rev. Tim. Harley, *Moon-Lore*, pp. 206-208.

6. Th. Perrier, *La Médecine astrologique*, Lyon, 1905, p. 71.

obligés d'admettre que la Lune agit sur l'imagination ; mais sans qu'il soit besoin de recourir aux hallucinations lunaires.

f) *La Lune et les helminthes* : Les vers qui vivent en parasites dans l'intestin participent à l'humidité des matières qui l'emplissent. Et c'est sans doute en vertu de cette considération que l'on soumet leur apparition et leur multiplication à l'influence de la Lune. On trouve toujours quelques histoires médicales pour appuyer son opinion ; mais on en fait bien rarement la critique. Les médecins entendent souvent dire, par leurs clients, que tel enfant présente une poussée de vers à chaque changement de lune et n'attachent guère d'importance, en général, à ces soi-disant observations. Mais voici, en 1932, un vétérinaire du département du Gers qui nous cite ses expériences personnelles :

« La crise oxyurique, écrit-il, apparaît brusquement, sans prodromes, après une période d'accalmie complète, d'une vingtaine de jours en moyenne (mais qui atteint 50 jours si, ce qui est rare, la poussée mensuelle ne se produit pas). Mes notes sont assez expressives à cet égard : presque toujours 2 ou 3 jours avant la N. L., l'offensive vermineuse s'amorce, pour durer une semaine, le plus souvent. L'intensité va croissant rapidement, pour présenter son maximum au moment de la néoménie (à un jour près) et pour décroître ensuite progressivement. Il y a certainement des causes qui influencent l'activité des petits nématodes : qu'il me soit permis de signaler l'intensité particulièrement douloureuse de la crise subie sur la côte landaise, le 21 septembre 1930, le lendemain de la tempête d'équinoxe du 20, et la veille du changement de Lune. Il est bien remarquable de constater que la poussée commence toujours à se faire sentir dans l'après-midi et jamais le matin, d'assez bonne heure d'abord, puis tous les jours plus tard, comme si l'heure de son apparition était en relation avec celle, chaque jour plus tardive aussi, du coucher lunaire. Lorsque le cycle mensuel, malheureusement trop régulier, est rompu sous l'influence de causes ignorées, la crise apparaît alors, de préférence, à la pleine Lune ; les heures du début ne sont pas différentes et présentent le même retard journalier, retard qui serait en rapport, dans ce cas, avec le lever de l'astre.

« On pourrait croire que ces relations relèvent surtout de la suggestion ; le contrôle que j'en ai fait suffit, me semble-t-il, à éliminer cette supposition. Il est possible, en effet, de constater combien est renforcée l'expulsion des oxyures au moment des néoménies, et combien leur vitalité, leurs mouvements, en tout cas, paraissent exacerbés à ces époques. J'ai pu faire les mêmes remarques à la P. L. Lorsque la crise oxyurique apparaît à cette époque, à ces moments, les vers se tordent parfois pen-

dant deux minutes, ce qui est énorme lorsqu'on connaît l'inertie apparente des parasites recueillis. »<sup>1</sup>

Il nous faut bien noter que l'exaspération mensuelle des helminthes, selon M. Cadéot, ne se produit pas sans flottement, puisque les entractes des crises sont ordinairement de 20 jours, mais varient de 20 à 50 jours et que l'apparition des crises elle-même tombe tantôt en nouvelle et tantôt en pleine Lune.

De plus, quoi qu'en pense M. Cadéot, ce cas unique, fût-il plus net, ne paraît pas devoir emporter l'assentiment. Pourquoi n'avoir pas enquêté auprès d'autres malades ? George Zimmermann, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, le conseillait fort :

« Je connais une femme qui a le *taenia*, et qui, depuis trois ans, rend deux ou trois aunes de ver toutes les fois que la Lune se couche. C'est un fait avéré ; j'ai même eu la curiosité de faire venir cette femme vers ce moment-là, pour en être témoin ; et je l'ai vue rendre des aunes entières de ce ver. Or, j'en connais d'autres qui ont aussi ce ver, et chez qui ce rapport ne se trouve pas ; ainsi je ne puis conclure que les parties du *taenia* ne sortent de cette femme que parce que la Lune se couche. »<sup>2</sup>

La recherche des causes n'est pas aussi simple qu'elle paraît, même à un homme ayant reçu une culture scientifique ; aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir le peuple accepter les dires des savants, dans ce cas comme dans tant d'autres.

### Des maladies nerveuses

Le liquide qui baigne le système nerveux, étant de tous le plus fluide, doit subir au maximum l'influence des marées atmosphériques et du magnétisme interastral. Ce fut, du moins, l'opinion de Mead et celui-ci, en raisonnant ainsi, s'efforçait de justifier la tradition qui, depuis des millénaires, accorde à la Lune une action dominatrice sur les névropathes.

---

1. Ch. Cadéot, *Les Influences lunaires*, ds *Revue de Pathologie comparée et d'hygiène générale* (1932), XXXII, pp. 509-510.

2. G. Zimmermann, *Traité de l'expérience... dans l'art de guérir*, P., 1774, II, pp. 275-76.

a) *Maladies convulsives* : On cite quelques observations impressionnantes ; la suivante est due à un docteur anglais, Archibald Pitcairn :

« Il s'agit d'une fillette de cinq ans, qui présente des convulsions ayant apparu à l'époque de la pleine Lune, à paroxysmes si intimement liés aux révolutions de cet astre qu'ils correspondaient aux fluctuations de la marée. La parole et le sentiment, supprimés au moment du flux, ne revenaient qu'au moment du reflux. Son père en fit la remarque, car il demeurait sur les rives de la Tamise et sa qualité de maître de port l'obligeait à suivre les mouvements du fleuve. Or, le retour des accès fut si constant que le père ne se leva pas une fois pour se rendre à son service sans avoir acquis, en entendant les cris de sa fille revenue de sa crise, une plus grande certitude du reflux des eaux. »<sup>1</sup>

N'oublions pas qu'il suffit de quelques coïncidences pour que l'on se croie en droit de généraliser ; en fait, de telles observations sont fort rares et ne sauraient suffire à forcer la conviction. Cependant, on pourrait citer des médecins sérieux, convaincus de l'action de la Lune sur les névropathes. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Dr Delavaud, qui traduisit et commenta copieusement le *Traité des airs, des eaux et des lieux*, du vieil Hippocrate, écrivait :

« J'ai constamment observé, dans les pays chauds, que tous les êtres chez qui la diathèse nerveuse est d'institution naturelle, sont sensiblement plus soumis à l'influence de la lune, d'abord les enfants et les femmes blanches plus que les hommes de couleur, mais les femmes noires plus que les autres. Les nuits éclairées par la lune sont moins fatigantes pour certains malades et pour les mélancoliques, que des songes affreux tourmentent par tempérament. Les maniaques et les épileptiques m'en ont toujours paru plus tourmentés, et j'ai vu des imbéciles devenir furibonds lors de la pleine Lune. »<sup>2</sup>

Mais n'allons pas trop vite et arrêtons-nous d'abord aux manifestations les plus bénignes. Aristote notait déjà que les enfants qui ont des convulsions souffrent davantage dans les pleines lunes<sup>3</sup>.

Au reste, ici encore, nous possédons le témoignage du Dr Delavaud :

---

1. Cf. : Dr Th. Perrier, *La Médecine astrologique*, p. 68.  
2. Dr Delavaud, dans sa traduction d'Hippocrate, *Traité des airs, des eaux et des lieux*, Paris, 1804, pp. XCIII et XCVI.  
3. *Histoire des Animaux*, VII, II, p. 2.

« J'ai observé, aux îles du Vent, dans le golfe du Mexique, l'influence de la lune sur le tétanos, ou la maladie convulsive des enfants dite *mal-mâchoire* ; sur les torticolis suivis de paralysie, résultats de longues promenades au clair de lune... »<sup>1</sup>

Le savant Kirckringius cite une jeune fille dont la beauté (entendez vraisemblablement la sérénité et la régularité du visage), dépendait de l'intensité de la lumière de la Lune et qui, fort belle en lune ascendante et surtout en pleine lune, enlaidissait de telle sorte, au moment du déclin, qu'elle n'osait plus sortir de sa demeure<sup>2</sup>.

Dans le nord-est de l'Ecosse, les marins croient qu'il est dangereux de dormir au clair de lune le visage découvert ; la face, et la bouche en particulier, courent grand risque d'être affreusement tordues<sup>3</sup>. Les marins anversois prétendent, de leur côté, que si l'on s'endort le visage éclairé par la lune et si l'on fait une grimace pendant son sommeil, cette grimace restera perpétuellement imprimée sur le visage<sup>4</sup>.

« Durant les phases de la lune, écrit le Dr Perrier, on sait la fréquence des convulsions éclamptiques chez les femmes enceintes. Il existe aussi des tics à prédominance marquée pendant les lunaisons. »<sup>5</sup>

Lorsqu'on voit des médecins prédisposés à accueillir tout ce qui paraît tendre à démontrer l'influence de la lune, comment s'étonner que l'on retrouve cette prédisposition parmi le populaire ? Dans le Mentonnais, les campagnards prétendent que les idiots sont plus agités et que les bègues balbutient davantage au moment de la pleine Lune<sup>6</sup>.

b) *Des possédés* : Parmi les agités, il faut faire une place à part aux possédés. En Guinée, les Noirs sont persuadés que la nouvelle lune ramène les crises ; en réalité, ce sont eux qui les provoquent, ainsi qu'en témoigne ce récit de Jean Perrigault :

« Je reçus la visite du garde-cercle Gouroubi. Il voulait m'amener sa femme que le *glé* allait prendre.

---

1. Hippocrate, *Traité des airs, des eaux et des lieux*, trad. Delavaud, Paris, 1804, pp. XCIII et XCVI.

2. W. G. Black, *Folk-Medicine*, London, 1883, p. 124.

3. Rev. W. Gregor, *F. L. North East of Scotland*, London, 1881, p. 152.

4. A. Harou, ds *Rev. Trad. Pop.* (1902), XVII, p. 568.

5. Dr Th. Perrier, *La Médecine astrologique*, p. 69.

6. J. B. Andrews, ds *Rev. Trad. Pop.*, (1894), IX, p. 331.



« Elle arriva, portant sous son bras un fétiche en terre noire, représentant une tête de chimpanzé moustachu, surmontée d'un diadème en hautes plumes de toucan, qui constituait le *glé*. Elle s'assit sur une natte devant ma case, jambes étendues, et posa le fétiche sur sa tête.

« Gouroubi l'assista. Il lui remit d'abord, dans chaque main, une corne de biche incrustée de coquillages (*cauris*) et terminée par une queue de vache. Puis il sortit de sa poche un sifflet d'arbitre de football et un grelot de bicyclette. Il agita le grelot et fit sortir du sifflet quelques roulades. Il prononça encore des paroles mystérieuses, afin de conjurer ou d'appeler le diable.

« Tout aussitôt, sa femme entra en transe, yeux convulsés, mains agitant les queues de vache sur ses cuisses, torse se balançant de droite à gauche et de gauche à droite : *Glé, Glé, Glé, Glé !...*

« Le mot magique, chanté par Gouroubi, accentuait la crise hystérique, qui dura près d'une demi-heure, pour cesser sur un coup de grelot.

« Ainsi, à chaque nouvelle lune, le garde de cercle préservait-il publiquement sa femme des maléfices.

« A Toulépleu, le lendemain, je voyais le *glé* posséder toute une foule. »<sup>1</sup>

Ce n'est pas là une opinion propre aux primitifs ; elle était courante en France au VII<sup>e</sup> siècle. S. Ouen, dans la *Vie de S. Eloi*, la rejette en ces termes :

« Que personne ne craigne d'entreprendre quelque chose à la Nouvelle Lune, car Dieu a créé cet astre pour marquer le temps et modérer l'obscurité de la nuit, et non point pour faire obstacle aux travaux de qui que ce soit, ni pour rendre les hommes fous, comme les sots le pensent, eux qui croient que les possédés souffrent à cause de la Lune. »<sup>2</sup>

Au XIII<sup>e</sup> siècle, S. Thomas reconnaît explicitement l'influence de notre satellite sur les possédés et nous donne les raisons qui poussent les démons à tourmenter les hommes en utilisant les phases de la lune :

« Tout d'abord, ils veulent outrager ou vicier, dans la Lune, une créature de Dieu ; c'est la raison qu'en donnent S. Jérôme et S. Chrysostome. En second lieu, comme les démons ne peuvent agir sur les corps qu'au moyen de certaines vertus naturelles, ils observent, dans leurs œuvres, les diverses aptitudes des corps pour les effets qu'ils se proposent. Or, *il est manifeste que le cerveau est la partie la plus humide du corps humain, selon la remarque d'Aristote. Voilà pourquoi le cerveau est plus spécialement soumis à l'action de la Lune, dont la propriété est d'agir sur les éléments humides. Or, c'est dans le cerveau que résident*

1. Jean Perrigault, *L'Enfer des Noirs*, P. 1932, pp. 90-91.

2. *Vita Eligii*, p. 15.

principalement les forces animales ; et c'est ainsi que les démons jettent la perturbation dans l'imagination de l'homme, *suyant les phases de la Lune*, quand ils remarquent dans le cerveau une disposition favorable à leurs funestes influences. »<sup>1</sup>

c) *La Lune et le cerveau. Les rêves prophétiques* : Tous les savants des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles admettaient que la lune régit les maladies du cerveau et gouverne leurs crises.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, Guy de Chauliac recommande de ne pas trépaner pendant la pleine lune, parce qu'alors le cerveau augmente de volume et se rapproche du crâne. En 1700, Martius, citant Waldschmidius, reproduit, presque mot pour mot, le conseil de Guy de Chauliac et le justifie par les mêmes raisons<sup>2</sup>. Le grand Bacon pensait qu'au moment de la pleine lune, le cerveau humain devient plus humide et plus gonflé, et conseillait à ceux qui sont grands buveurs, car leur cerveau est très humide, de prendre du bois d'aloès, du romarin, de l'encens, etc. à l'approche de cette phase<sup>3</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Mizauld, très convaincu de la mauvaise influence de la lune sur le cerveau ou sur les fonctions qu'il croyait en dépendre, écrivait :

« Ceux qui dorment à découvert sous la lune, ou bien autrement y font longue demeure, communément en rapportent quelque douleur de tête, pesanteur de cerveau, enragé mal de dents, passion des yeux, mal d'oreilles et défluxions accompagnées de blême et pâissante couleur. Ainsi que je l'ai vu advenir à une jeune demoiselle, de singulière grâce et beauté, comme aussi de grande éloquence et érudition, pour son âge. Ladite demoiselle, pour décharger quelque rougeur qu'elle avait au visage, outre son gré, fut conseillée par je ne sais quelle vieille matrone, masqueuse du sexe féminin, qu'il lui convenait par quelques nuits présenter sa face découverte une heure ou deux au clair de lune, lorsqu'elle serait en son plein lustre et le continuer toutes les pleines lunes de l'été. Ce qui fut, par la simple et trop crédule mademoiselle, aussitôt fait que dit, mais à son grandissime ennui et déplaisir : car au lieu d'éclaircir ou d'abolir la rougeur de son visage, quelque temps après, elle devint plus pâle et blême qu'un trépassé et y gagna une telle altération et refroidissement de cerveau, accompagné de défluxions si violentes et implacables, de douleurs de tête et de dents si désespérées, de vomissements pituiteux et catarrhes si désordonnés, qu'il n'y eut jamais moyen de l'en

1. *Summa Theologica*, Part. I, q. CXV, A.

2. Martius, *De Magia Naturali*, Erfurt, 1700, pp. 21 sq.

3. Bacon, *Works*, London, 1740, III, p. 187.

pouvoir exempter et garantir. Par quoi, sept mois après, elle en rapporta le salaire des malavisés et mal conseillés en telles choses, qui fut la mort, au grand regret de ses parents et amis. »<sup>1</sup>

Le *Grand Albert* estime que les coups de lune provoquent des rhumes et des migraines lorsque l'astre est à son dernier quartier<sup>2</sup>.

Dans le *Bulletin de la Société Astrologique de France* (janvier 1933) un savant qui tient à garder l'anonymat s'efforce de nous convaincre que la Lune, dans son déclin, favorise les états de voyance et les rêves prophétiques en particulier<sup>3</sup>. Après l'avoir lu, je me demande s'il n'a pas été plus influencé par quelque opinion populaire que par ses observations. Les Wallons affirment que l'action de la lune augmente le nombre des somnambules<sup>4</sup> et les paysans du Perche sont persuadés que le clair de lune provoque le cauchemar<sup>5</sup>.

d) *L'épilepsie et son traitement par l'exorcisme* : L'épilepsie, que l'on appelle aussi mal sacré ou haut mal, a toujours passé pour être produite par l'action de la lune. Chez les anciens Grecs, Elien<sup>6</sup>, Galien<sup>7</sup>, Alexandre de Tralles<sup>8</sup> sont fort catégoriques. Le premier historien de l'Égypte qui écrivit en grec emploie le mot *seleniazô* (luner) pour tomber du haut mal<sup>9</sup>. Parmi les Latins, on retrouve la même opinion, ainsi chez Apulée<sup>10</sup>. Horace met les malades atteints du mal sacré au nombre de ceux qu'agite la colère de Diane<sup>11</sup>.

S. Matthieu mentionne des lunatiques parmi les malades guéris par Jésus, près du lac Tibériade<sup>12</sup>. L'enfant pour lequel les Apôtres n'avaient rien pu et que le Sauveur gué-

1. *Les Secrets de la Lune*, P. 1571, ft. 16-17.
2. *Les Admirables Secrets d'Albert le Grand*, Lyon, 1704, p. 19.
3. *Bull. Soc. Astrologique de France* (janvier 1933), pp. 18-21.
4. O. Colson. *L'Astronomie populaire ds Wallonia* (1909), XVII, p. 290.
5. Filleul-Pétigny, ds *Rev. des Trad. Pop.* (1908), XXIII, p. 274.
6. *De Natura Animal*, XIV, p. 27.
7. Galien, *Des jours critiques*, III, 3.
8. *De l'art médical*, I, p. 15.
9. *Histoire*, IV p. 81.
10. *De la Vertu des herbes*, pp. 9 et 65.
11. *Art poétique*, 454. Pour d'autres témoignages, voir : Daniel, *De lunaticis* ds le *Thesaurus* de Hase et Iken. Leyde, II, pp. 180-81.
12. Matthieu, IV, 24 ; Voir aussi Marc, III, 10 et Luc, VI, pp. 18-19.

rit après sa Transfiguration était épileptique<sup>1</sup>. D'après Luc (IX, 39), il se met à crier soudainement ; c'est l'esprit qui le saisit, le tord, le fait écumer et ne le quitte qu'après l'avoir entièrement brisé. Marc (IX, 16-21) donne plus de détails sur le petit malade et note que, durant ses crises, il devient tout raide. En présence de Jésus, l'enfant tombe et se roule sur le sol en écumant. Et le Sauveur le considère, lui aussi, comme une sorte de démoniaque, car il l'adjure en ces termes : « Esprit sourd et muet, je te le commande, quitte-le et ne rentre jamais en lui » (Marc, IX, 24).

Les Evangélistes sont, ici, les représentants de la tradition orientale et Jésus ne fait que reproduire de très anciennes pratiques, dont Lucien nous a laissé une vivante description :

« Tout le monde connaît le Syrien, de Palestine, si expert en ces sortes de cures, qui, rencontrant sur son passage, à *certaines époques de la lune*, des gens qui tombent en épilepsie, roulent des yeux égarés, et ont la bouche pleine d'écume, les relève et les renvoie, moyennant un salaire considérable, délivrés de leur infirmité. Lorsqu'il est auprès des malades, il leur demande comment le démon leur est entré dans le corps : le patient garde le silence, mais le démon répond, en grec ou en barbare, et dit quel il est, d'où il vient, et comment il est entré dans le corps de cet homme ; c'est le moment qu'il choisit pour l'adjurer de sortir ; s'il résiste, il le menace et finit par le chasser. J'en ai vu moi-même sortir un tout noir et à la peau enflammée. »<sup>2</sup>

La tradition évangélique ajoutant son autorité à celle de la tradition païenne, on ne saurait s'étonner si les peuples chrétiens ont continué de croire à l'action de la Lune sur les épileptiques.

Nous lisons, dans la vie de S. Eugend (VI<sup>e</sup> s.) abbé de Condatiscone (aujourd'hui Saint-Claude, Jura),

« ... qu'il existait à Condes une *lunatique*. Elle était de famille patricienne. En la voyant possédée du diable et atteinte de démence furieuse, on avait été contraint de la contenir par des chaînes de fer et de l'enfermer. Tous les remèdes de la science d'Hippocrate avaient échoué dans le traitement ; on eut l'heureuse pensée de recourir au thaumaturge. Trop humble pour croire à sa propre vertu, celui-ci refusa d'abord de tenter

---

1. Matthieu, XVII, v. 14.

2. Lucien, *Le menteur d'Inclination*, 16, ds *Œuvres*, trad. E. Talbot, II, p. 242.

Dieu par la demande d'un miracle ; mais, à la fin, cédant à des sollicitations dictées par une foi vive, il consentit à donner cet exorcisme écrit de sa propre main : "Eugende, au nom du Père †, du Fils †, et du Saint-Esprit †, je t'adjure, ô esprit de gourmandise, de colère, de fornication, *esprit lunatique* et frénétique, démon du midi, démon du jour, démon de la nuit, en un mot qui que tu sois, esprit immonde, sors de la personne qui portera sur elle ce bulletin !" Inutile de dire le succès qu'obtint ce commandement ; le commissionnaire, porteur du billet de S. Eugend, n'avait pas encore remis le pied sur le seuil de la porte, que la lunatique était déjà soulagée et guérie. »<sup>1</sup>

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Crollius est si persuadé de l'origine lunaire de l'épilepsie qu'il conseille de combattre cette maladie durant le croissant de la Lune. Le remède proposé est, d'ailleurs, d'une inspiration homéopathique passablement macabre :

« Pour le haut mal, le petit os ou *ossiculum* du crâne d'un épileptique ou d'un pendu y est tout à fait admirable ; je dis d'un pendu, parce que tous ceux qui sont pendus sont surpris de l'épilepsie en l'agonie lorsque l'esprit vital enclos, cherchant quelque sortie, est suffoqué ; on le peut exhiber au commencement du paroxysme, au croissant de la lune. »<sup>2</sup>

Au milieu du même siècle, Bartholin rapporte qu'une jeune fille atteinte d'épilepsie avait une tache au front qui s'étendait, diminuait, changeait de couleur avec les phases de la lune, tellement est grande, ajoute-t-il, l'action du Ciel sur notre corps<sup>3</sup>. En 1704, Mead ne manque pas de reprendre cette opinion, en faveur de laquelle il cite trois ou quatre observations, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles ne forment pas une troupe imposante<sup>4</sup>. Au reste, Zimmermann ne manquera pas de remarquer que le retour des crises d'épilepsie dépend de tant de causes, telles la température, le boire et le manger, les plaisirs de l'amour, etc., qu'il se peut très bien que la lune n'y entre pour rien<sup>5</sup>.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Bruce le célèbre voyageur anglais, écrit :

1. Cf. : D. Monnier, *Traditions populaires comparées*, Paris.
2. *De la Signature des maladies*, Lyon, 1634, p. 56.
3. Th. Bartholin, *Historiarum anatomic et medicarum centuriae*, I et II, Copenhague, 1654, Cent. II, Hist. 72.
4. *De Imperio Solis et Lunae in corpora humana*, Londini, 1746, pp. 34-39.
5. *Traité de l'expérience... dans l'art de guérir*, Paris, 1774, II, p. 274.



l'Evêque de Paris, le sacrement de la confirmation... Chacun se réjouissait de sa convalescence, mais cet heureux état ne dura pas longtemps. Cette même année, il retomba six fois en démence, soit à la nouvelle Lune, soit à la pleine Lune... »<sup>1</sup> L'auteur ne songe pas une minute qu'il y eut, durant cette année dix-huit nouvelles Lunes ou pleines Lunes sans effet sur l'état mental de l'infortuné monarque. L'opinion générale le domine.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Shakespeare (1564-1616) qualifie la Lune de *souveraine maîtresse de mélancolie* et déclare qu'elle rend les hommes insensés lorsqu'elle s'approche trop près de notre terre<sup>2</sup>. Et, ce disant, il n'est que l'écho des savants de son temps.

Laurent Joubert (1529-1582), en France, Gaspard Peucer (1525-1602), en Allemagne, traitant de ce point, se montrent, eux aussi, de fidèles disciples de l'Antiquité<sup>3</sup>. En Italie, Thomas Gazoni, dans *L'Hôpital des fols incurables*<sup>4</sup> remarque que les lunatiques ne sont « fols » qu'à certains temps et selon le cours de la Lune. En 1626, Scipion Dupleix écrit qu'il est dangereux de dormir aux rayons de la Lune, parce qu'elle dilate les humeurs et trouble ainsi l'entendement<sup>5</sup>. Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, Trew soutient que les affections de l'esprit dépendent du Ciel et tout particulièrement de la Lune<sup>6</sup>. En 1871, un savant espagnol consacre un important travail à l'influence des astres sur les aliénés<sup>7</sup>.

Ces quelques indications suffisent à établir la continuité du courant qui, bien entendu, se répandait non moins largement dans les milieux populaires. Au XVI<sup>e</sup> siècle, des malheureux qui avaient tout au moins un grain de folie, on disait : « *Un qui tient de la lune* » ou « *cousin germain d'un*

1. Cf. : Arago. *Astronomie populaire*, III, p. 505.

2. Cf. : F. Brand, *Popular Antiquities*, III, p. 142.

3. L. Joubert, *Des erreurs populaires...* Rouen, 1601, T. II, pp. 161-62 ; G. Peucer, *Les Devins*, p. 568.

4. Paris, 1620 ; l'original italien est de 1594.

5. *Curiosités naturelles*, P. 1626, p. 153.

6. A. Trew, *Astrologia medica quatuor disputantibus comprehensa*. Altdorf, 1664.

7. J. B. Ullersperger, *Del influjo de los astros en las enfermedades Siglo med.* Madrid, 1871.

*lunatique* ». <sup>1</sup> Vers 1640, *Etre logé à la lune*, signifiait clairement n'être pas trop sain d'esprit <sup>2</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on disait d'un homme fantasque qu'il avait *des lunes*, ou qu'il était *sujet à des lunes*. *Avoir la lune en tête*, un quart de lune ou un quartier de lune, voulait dire : être un peu fou ou léger <sup>3</sup>. De nos jours, d'un homme porté à la rêverie et aux utopies, on dit parfois qu'il est *dans la lune*. Dans le Luxembourg, hier encore, on estimait que la pleine Lune est particulièrement pernicieuse et engendre souvent la folie chez ceux qui naissent sous son empire <sup>4</sup>. En Normandie, tant que dure la lune de Mars (qui jadis était la 1<sup>re</sup> lune de l'année), celui dont la tête est dérangée est plus dément que d'ordinaire. De là, sans doute, ce vieux dicton : *Fou comme la lune de Mars* <sup>5</sup>. Enfin, en l'an de grâce 1934, dans la Sarthe, on prétendait encore que les fous sont plus excités en croissant qu'en décroît <sup>6</sup>.

La Lune dérange-t-elle parfois les esprits des humains ou plutôt congestionne-t-elle le cerveau de façon à provoquer des troubles mentaux et de l'agitation ? Rien n'est moins certain. En 1867, le Dr Winslow a étudié cette question avec le plus grand soin ; le résultat de ses investigations fut tel qu'il conclut à la nécessité de s'en tenir à l'expectative et de ne rien affirmer <sup>7</sup>. Les médecins de l'Antiquité n'ont fait que suivre les philosophes et les poètes et le monde moderne s'est contenté, durant des siècles, de recevoir l'opinion traditionnelle, sans la jamais soumettre à une vérification méthodique.

Ainsi donc, en ce qui concerne cette longue série de maladies, l'influence de la Lune n'est point démontrée et ne

1. Henry Estienne, *Deux dialogues du nouveau langage français italianize*, P. 1598.

2. A. Oudin, *Curiositez françoises*, P. 1640.

3. P. J. Leroux, *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial*, nouv. édit., Pampelune, 1786, II, 105. D'après F. Mistral, *Lou Tresor dou felibrige*, II, p. 235, on appelle *lunatié, lunié*, celui qui est sujet aux impressions lunaires.

4. R. De Warsage, *Calend. popul. wallon*, Anvers, 1920, p. 73.

5. J. Lecœur, *Nouv. Esquisses du Bocage normand*, Paris et Caen (1887), p. 13.

6. Communication de Mlle Duval, institutrice à Aillières (Sarthe) (janvier 1934).

7. Rév. Tim. Harley, *Moon-Lore*, pp. 225-226, d'après Forbes Winslow, *Light : Its influence on Life and Health*, London, 1867.



repose que sur l'autorité des Anciens. D'autre part, la doctrine de l'Antiquité est fondée non sur des observations méthodiques, mais sur un raisonnement analogique : la lune étant la reine de l'élément humide domine et gouverne toutes les maladies qui résultent d'un excès d'humidité dans tel ou tel organe, qu'il s'agisse des glandes, des yeux, de la moelle épinière ou du cerveau — les maladies nerveuses n'étant que des variétés des maladies « humorales ».

### Conclusion

Cet essai ne constitue pas une recherche scientifique dans le domaine médical — la science procède par observations et expériences — aussi bien nous garderons-nous, avec soin, de toute conclusion négative.

On me permettra d'insister sur ce point. Nombreux sont les médecins qui déclarent avoir observé que les phases de la Lune agissent sur les états fébriles. François Balfour affirme qu'au Bengale, le premier accès de fièvre se déclare toujours dans les trois jours qui suivent ou précèdent la nouvelle lune ; c'est à cette époque que récidivent les accès et que le nombre de ceux qui en sont atteints augmente<sup>1</sup>. Je suis bien obligé de constater que, sur ces six jours d'élection, trois sont en décours et trois en croissant — et qu'il est fort surprenant que le déclin agisse de la même façon que le renouvellement. Néanmoins, j'ajouterai que ces faits, Hector Grasset l'assure, ont été confirmés par Lind pour le Bengale, par Cleghorn pour Minorque, par Fontana pour l'Italie, par Jackson pour la Jamaïque et par Gillespré pour Sainte-Lucie, enfin par Lemprière en ce qui concerne la fièvre jaune<sup>2</sup>.

Nulle opinion n'est à rejeter *a priori*, même si elle s'inspire d'un faux raisonnement ou d'une théorie périmée. Il semblerait, d'ailleurs, que les variations des taches solaires

---

1. François Balfour, *On the influence of the Moon in Fevers*. Calcutta, 1784, (puis Edimbourg, 1785).

2. H. Grasset, *Le Transformisme médical*, pp. 397-98.

retentissent sur les phénomènes biologiques et sur les mouvements pathologiques :

« On observerait chez les différents malades d'une même localité, atteints du même mal, au même temps, des variations parallèles de même sens, en corrélation avec la même situation des taches solaires au méridien. D'habitude, le passage de celles-ci au méridien coïncide avec une recrudescence de symptômes des maladies chroniques, même avec l'apparition d'accidents graves ou exceptionnels. C'est chose connue de beaucoup de malades chroniques et de demi-bien portants, que les conditions météorologiques ont une action marquée sur leurs incommodités : or, ces conditions sont souvent en corrélation avec les taches solaires. D'autre part, les taches solaires ne sont peut-être pas les seuls facteurs possibles. Des rayonnements variés existent, en dehors des solaires, et qui peuvent intervenir. »<sup>1</sup>

L'influence des radiations lunaires est donc loin d'être exclue. Arago faisait déjà des réserves en ce sens et considérait comme possible que notre satellite agisse sur nous par des radiations du type magnétique ou d'un type inconnu. Le Dr Faure, tout récemment, a fondé à Nice une association internationale pour l'étude des *radiations solaires, terrestres et cosmiques*<sup>2</sup>. Et nous ne saurions mieux faire que d'attendre, avec patience, les résultats de son entreprise.

Le côté proprement scientifique réservé en ce qui regarde l'avenir, il n'en reste pas moins que la tradition — tant populaire que savante — qui fait dépendre vingt maladies, et même davantage, des phases de la Lune n'a pas eu d'autre fondement, durant des millénaires, que des raisonnements analogiques dans lesquels la Lune fait figure de Reine des Crises, lorsqu'elle ne nous est pas présentée comme Impératrice de l'Humidité.

---

1. H. De Varigny, ds *le Journal des Débats* du 14 décembre 1933.  
2. Dr. Faure, 24 rue Verdi, à Nice.

## CHAPITRE VII

### **De l'influence de la Lune sur la génération humaine.**

Bien avant que la Lune soit nettement personnifiée, elle appartenait déjà à des classifications dualistes, dans lesquelles on l'opposait régulièrement au Soleil. Ces systèmes classificatoires pouvaient varier d'un peuple ou d'un pays à l'autre ; mais tous étaient conçus sur le type d'une série de correspondances ou de couples, analogues à la suivante :

Soleil, Ciel,	Jour, Blanc,	Sécheresse, Chaud,	Printemps,
Lune, Terre,	Nuit, Noir,	Humidité, Froid,	Automne,
Eté, Orient,	Midi, Mâle,	Homme, Epoux, Roi,	etc.
Hiver, Occident,	Nord, Femelle,	Femme, Epouse, Reine,	etc.

On pourrait relever de nombreuses applications de ces systèmes primitifs de correspondances dans l'Antiquité classique. Empédocle nous en fournit un exemple typique lorsqu'il assure que les mâles naissent du chaud et les femelles du froid, et rapporte comme une opinion reçue de son temps que les premiers mâles sortis de la terre sont plutôt

nés à l'Orient et au Midi, tandis que les femelles naissent de préférence au Nord et à l'Occident<sup>1</sup>.

Tous les systèmes dualistes de classifications conduisirent nécessairement à des conceptions analogues ; ils laissèrent des traces abondantes, non seulement chez les auteurs de l'Antiquité classique et chez les peuples où ces textes furent rédigés, mais dans maintes traditions européennes. On retrouve encore la croyance à une Création dualiste dans la Basse-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle. D'un côté, l'on place les œuvres de Dieu ou du Bon Génie, de l'autre les œuvres du Diable ou du Mauvais Génie. Dans ce tableau classificatoire, on mentionne une cinquantaine d'œuvres divines ou bienfaitantes qui, bien entendu, s'opposent à une cinquantaine d'œuvres mauvaises ou diaboliques. Ce tableau commence par *l'homme et la femme*, et l'on y rencontre le cheval et l'âne, la poule et le corbeau, l'abeille et la guêpe, la sole et la raie, le chêne et le houx, le blé et l'ivraie, le *jour et la nuit*, la *terre et l'eau*, le *soleil et la lune*, la *vie et la mort*.<sup>2</sup>

Lorsque l'animisme succéda au manisme primitif, certains de ces couples furent bisexués et donnèrent lieu à des mariages. « En Limousin, la Lune et le Soleil sont mari et femme, comme dans le Luxembourg belge, où l'on raconte que Dieu, après les avoir achevés, leur dit : — Toi, Soleil, tu seras le mari, et toi, Lune, la femme ; le soleil éclairera le monde le matin, et la lune l'après-midi. Cet arrangement fut d'abord observé ; mais la Lune ayant empiété sur les heures réservées au soleil, celui-ci s'en plaignit au Créateur qui, pour punir la lune, la condamna à ne briller que la nuit. »<sup>3</sup>

C'est en vertu de semblables classifications que la Lune, dans l'Antiquité classique, fut tantôt associée au Soleil pour former un couple divin, tantôt opposée au roi du jour. On en relèverait maints témoignages. Plutarque écrit :

---

1. Plutarque, *Des Opinions des philosophes*, V, 7.

2. G. Le Calvez, *Les Œuvres de Dieu et celles du Diable*, ds *Rev. Trad. pop.* (1886), I, pp. 202-203.

3. J. Plantadis, ds *Rev. Trad. pop.*, XVII, p. 340 ; A. Harou ds *Rev. Trad. pop.*, XVII, pp. 590-591.

« En général, Hélios et Artémis, c'est-à-dire le Soleil et la Lune, président, suivant Homère, le premier à la santé et à la mort des hommes, la seconde à la santé et à la mort des femmes. Il les représente, l'un et l'autre, armés de flèches, à cause des rayons qu'ils lancent. Ayant ainsi partagé entre eux les deux sexes, il attribue à Apollon le soin des hommes, parce que leur tempérament est plus chaud. C'est pour cela qu'il dit :

“... Grâce à Phébus,  
Télémaque a déjà la taille de son père.”

Et dans un autre endroit :

“Diane fit grandir les filles de Pandore.”

Ce sont ces divinités qui donnent la mort, comme il le dit en plusieurs endroits, et il parle ainsi des filles de Niobé :

“Niobé vit soudain ravir à sa tendresse  
Six filles et six fils florissants de jeunesse.  
Aux uns, de l'arc d'argent Phébus lança les coups ;  
Sur les autres, Diane étendit son courroux.” »<sup>1</sup>

La Lune, au témoignage d'Homère, tient donc la femme dans son étroite dépendance et cette opinion n'est pas seulement celle du poète ; nous la retrouverons chez les savants. D'après Galien, par exemple, la Lune, sous le nom de Lucine, préside au sexe féminin<sup>2</sup>.

Pour les Anciens, cette liaison s'explique par l'humidité commune à la lune et à la femme ; c'est, d'ailleurs, de cette humidité même que découlent leurs facultés génératrices. Pour les Egyptiens, les variations du Nil répondent aux phases de la Lune et c'est la lumière de cet astre qui engendre le bœuf Apis au sein de la génisse élue ; aussi appellent-ils l'astre des nuits la Mère du Monde<sup>3</sup>. Pline appelle *môles* des masses charnues informes qui se forment dans la matrice sans l'intervention du mâle<sup>4</sup>. Ces *môles*, qui produisent ordinairement des fausses couches, ont reçu le nom de « *veaux de lune* » dans la tradition anglaise, ce qui laisse à penser que les *môles* sont les fruits d'une action de l'astre nocturne sur l'œuf féminin<sup>5</sup>.

---

1. Plutarque, *Sur la Vie et la Mort d'Homère*, p. 202.

2. Galien, III, 3.

3. *Isis et Osiris*, p. 43. Voir aussi *Symposiaques*, VIII, I, p. 3.

4. *H.N.*, VII, p. 13 et X, p. 84.

5. J. Brand, *Popular antiquities of Great Britain*, London, 1849, III, p. 143.

Au Groenland, les jeunes filles n'osaient regarder longtemps la lune, de peur de devenir enceintes<sup>1</sup>. En Basse-Bretagne, il y a quarante ans, une jeune fille ou une jeune femme qui sortait le soir pour uriner ne devait jamais se tourner vers la lune alors qu'elle satisfaisait à ce besoin, surtout si la lune était cornue, c'est-à-dire dans son premier quartier ou son dernier ; elle s'exposait à être *loaret* ou *lunée*, autrement dit à concevoir par la vertu de la lune<sup>2</sup>.

Chez les écrivains de la Renaissance, et chez Mizauld en particulier, la lune « semble soutenir et représenter l'état de la femme dans la génération et la conservation des choses de ce bas monde », et les femmes ont avec la lune « une manifeste sympathie, un consentement, un accord, une harmonie ». Enfin, Mizauld reconnaît que, dans cette liaison de l'astre et du sexe féminin, l'humidité joue un grand rôle. Il écrit :

« La Lune a certaine puissance, autorité et privilège sur les femmes et surtout sur les parties et membres d'icelles qui sont destinez à la génération, formation, garde et nourriture de leur fruit et enfants comme la matrice ou amarris, les tétins ou mamelles et les parties qu'on appelle honteuses, *naturellement humides et subjectes à plusieurs défluxions, escolements et voidanges.* »<sup>3</sup>

Ces brèves indications sur l'animisme lunaire et les rapports d'ordre classificatoire que les Anciens avaient établis entre la femme, l'humidité et la lune, nous aideront à comprendre l'origine des données de la tradition que nous allons étudier : c'est-à-dire l'influence de la lune sur les diverses phases de la génération humaine.

---

1. Eggede, *Hist. naturelle du Groenland*, trad. française, p. 153.

2. P. Sébillot, *Folklore de France*, I, p. 41.

3. *Les Secrets de la Lune*, p. 5.

## La Lune et la menstruation

Avant d'agir sur la conception, la grossesse et la naissance, la Lune, du moins s'il faut en croire la tradition populaire, préside déjà à l'apparition des « mois » chez les femmes. (C'est fort souvent leur disparition qui leur apprend qu'elles sont enceintes.)

Les mouvements de la lune agissant sur tous les liquides et sur toutes les humeurs, en vertu du dualisme classificatoire, devaient nécessairement agir sur le sang des règles. La preuve n'en est-elle pas flagrante : les époques féminines ne réapparaissent-elles pas régulièrement, à peu de chose près, comme la vieille ou la nouvelle lune, à un mois d'intervalle ? C'était, du moins, l'opinion courante dans l'Antiquité. Tout le monde, ou presque, croyait à l'influence de la lune sur les pertes féminines. Aristote n'hésite pas à faire intervenir l'astre des nuits dans le phénomène menstruel :

« Les fins de mois, dit-il, sont froides à cause de la disparition de la lune ; et c'est là ce qui fait que les fins de mois sont généralement plus agitées et plus refroidies que leurs milieux. C'est à cette période que l'excrétion, qui s'est changée en sang, tend à produire les évacuations menstruelles. »<sup>1</sup>

Il dit encore :

« Le flux auquel les femmes sont sujettes se produit chaque mois. Aussi dit-on, par manière de plaisanterie, que la lune est un astre femelle, parce que c'est à la même époque que les femmes ont leurs évacuations épuratives et que la lune a son déclin ; et qu'après l'écoulement et le déclin, les femmes et la lune deviennent pleines de nouveau. »<sup>2</sup>

Les faits étant fréquemment contraires à l'opinion d'Aristote, la tradition savante ne fut pas unanime. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Mizauld reconnaît que toutes les femmes n'ont pas leurs règles à la même période ; mais cette constatation ne l'invite pas à rejeter l'influence de la lune dans ce domaine.

« Les purgations ou fleurs menstruelles, pour être normales, doivent

1. *De la Génération des Animaux*, II, V. Voir, dans le même sens : IV, II, du même traité.

2. *Hist. des Animaux*, VII, II, pp. 1-2.

s'écouler durant chaque lune au moins une fois, mais avec une inégale abondance, selon qu'il s'agit de viragos ou de femmes un peu hommasses, ou de filles mollettes, vermeilles, délicates et douillettes.

« De là vient que, suivant le cours et aage de la lune, les jeunes, comme par un certain consent et accord, se purgent communément quand la lune est jeune, c'est-à-dire, quand elle croist en lumière ; et les autres, selon leur aage proportionné et rapporté à celui de la lune. Toutefois, je sçay que cela n'a lieu en toutes, et ne peut estre universel, pour les particuliers empeschemens qui y peuvent fournir, et différence des températures. »<sup>1</sup>

Et si cet appel aux différences de l'âge et des tempéraments pour maintenir l'opinion de l'influence de la lune vous incite à penser que Mizauld est par trop féru d'astrologie, lisez le grave Ambroise Paré :

« Aucunes femmes ont leurs évacuations à la nouvelle lune, les autres en défaut : et telle chose se fait pour la diverse complexion et température qu'elles ont des unes aux autres, à sçavoir plus chaudes ou plus froides et pour plusieurs autres causes qui seraient trop longues à écrire...

« Quant aux jeunes, elles ont leurs mois en la nouvelle lune, et les vieilles, au contraire, en pleine lune, ou décroissante. La raison est telle : la lune est une planète qui seigneurie et émeut les corps : de là vient que pour la diversité du cours d'icelle, la mer s'enfle, flue et reflue, les os s'emplissent de moelle, et les planètes d'humidité ; parquoi les jeunes, qui ont beaucoup de sang et sont plus fortes et gaillardes, sont aisément émues, voire au premier quartier et croissant de la lune nouvelle ; mais les vieilles, de tant qu'elles ont moins de sang, requièrent une lune plus forte et vigoureuse : parquoi ne sont émues à avoir leurs mois, sinon en pleine lune, ou décroissante, en laquelle le sang amassé par la plénitude et vigueur de la lune passée, est aisément incité à couler et fluer : raison que j'ai tirée du texte d'Aristote, au livre quatrième *De la Génération des Animaux*. »<sup>2</sup>

Cette opinion d'Aristote, nous la connaissons et nous savons qu'elle ne distingue pas entre jeunes et vieilles, en chaudes et froides ; mais tel est alors, en pays chrétien, le respect de l'autorité que, même en la corrigeant, Ambroise Paré croit devoir s'en faire un appui.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Mead, grand champion de l'influence de la lune, propose et défend, avec succès, la théorie des

---

1. *Les Secrets de la Lune*.

2. *De la Génération*, ch. LVIII, dans *Œuvres complètes*, éd. Malgaigne, II, pp. 762-763. On peut voir également son *Traité de la Peste*, liv. XXIV, ch. XVIII, dans *Œuvres*, III, p. 380, où il renvoie à un autre passage d'Aristote.



marées atmosphériques. Il croit pouvoir expliquer ainsi, non seulement le retour de toutes les maladies qui paraissent se régler sur le cours de la lune, mais la périodicité des pertes menstruelles chez les femmes <sup>1</sup>. Il rencontre, il est vrai, de sérieux opposants. Après avoir discuté ses affirmations, Zimmermann termine ainsi :

« Il ne se passe pas de jour sans que quelques femmes aient leurs règles. D'ailleurs, il faudrait que toutes les femmes eussent leurs règles le même jour, si cette opinion était quelque chose de plus qu'une hypothèse. » <sup>2</sup>

En 1794, un médecin danois signale des faits qui rendent la théorie de Mead fort improbable. Il a observé un grand nombre de métrorrhagies causées par la frayeur et la colère. Il cite des femmes réglées en été et non en hiver. Il signale l'apparition des règles chez un grand nombre de malades à la fois, par une journée lourdement orageuse, et ajoute : « Quelques-unes de ces femmes avaient eu leurs époques quelques jours auparavant, d'autres ne les avaient pas eues depuis longtemps. » <sup>3</sup>

On est en droit de s'étonner qu'un praticien éminent comme le Dr Roussel tente encore, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, de défendre l'opinion de Mead. Il est vrai, d'ailleurs, qu'il en réduit singulièrement la portée ; il écrit :

« Il y a des femmes chez qui les règles coïncident avec les phases de la lune ; et ce fait est sans doute ce qui a servi de fondement à l'opinion populaire, qui admet l'influence de cet astre sur le flux périodique des femmes. Il se peut que la superstition ait profité du merveilleux que cette idée présentait, sans examiner, selon sa coutume, ce qu'elle pouvait renfermer de vrai. Mais des auteurs qui se croyaient bien philosophes, en rejetant tout à fait cette idée, étaient-ils aussi sages qu'ils auraient voulu le faire croire par cette décision tranchante ? Il est certain que la difficulté de concevoir les rapports qui lient les révolutions de la lune avec celles de l'économie animale ne les justifie point. Outre qu'en général ce ne peut être jamais une raison valable de nier un fait que de ne pouvoir l'expliquer, il ne serait point impossible, dans le cas particulier dont il s'agit, de démontrer, par des inductions tirées de la physique, que la lune peut étendre sur le corps humain l'action qu'elle a sur beaucoup

---

1. R. Mead, *De Imperio solis ac lunae*, Londini, 1704, pp. 46-48.

2. G. Zimmermann, *Traité de l'Expérience en général et en particulier dans l'Art de guérir*, Paris, 1774, II, p. 274.

3. Guilbrand, *Dissertatio de sanguifluxu uterino*, etc. Copenhague, 1794. Cf. : Dr H. Grasset, *Le Transformisme médical*, Paris, 1900, pp. 397-398.

de corps sublunaires. Tout le monde connaît l'ouvrage de Mead, dans lequel cet auteur anglais prouve assez bien cette vérité.

« En défendant cette opinion, nous sommes bien éloignés de regarder la lune comme le principe efficient du flux menstruel : nous ne l'envisageons, dans les femmes qui sont soumises au cours de cet astre, que comme une cause occasionnelle qui, par les modifications qu'elle produit régulièrement et périodiquement dans l'atmosphère, et qui, de là, sont transmises à leurs organes, réveille en elles la nature, lui rappelle une époque où elle a été soulagée, et la détermine à faire de semblables efforts pour satisfaire le même besoin, comme d'autres la déterminent dans les femmes qui sont réglées différemment. Dans celles-ci, ces causes, pour être insensibles, n'en sont pas moins réelles. Il y a une infinité d'objets qui échappent à notre entendement, et qui frappent fortement l'instinct. Combien d'impressions sourdes, combien de réminiscences confuses modifient et changent à notre insu l'état naturel de notre machine ! Elles sont le principe de ces retours fixes et de ces accès périodiques qu'offrent un grand nombre de maladies, et que les médecins qui n'admettent que des explications physiques ont vainement tenté de plier à leurs systèmes. Ce phénomène est un de ceux qui servent de base à la théorie simple et lumineuse de Stahl, la seule qui puisse expliquer d'une manière satisfaisante cette foule de faits relatifs à l'économie animale qui, sans cela, eussent été à jamais incompréhensibles pour tout esprit dégagé du joug de la prévention. D'ailleurs le flux menstruel, selon cet auteur, est une espèce de crise, et les crises suivent une marche septénaire. Le mois lunaire est composé de quatre septénaires : il n'est donc pas surprenant que, dans quelques femmes, les règles répondent aux révolutions de la lune. »<sup>1</sup>

Le livre du Dr Roussel eut de nombreuses éditions (je l'ai cité d'après la cinquième) et pénétra largement dans la petite bourgeoisie. Imaginez ce que dut penser la femme moyenne en lisant cette page : elle en aura certainement conclu à la certitude d'une action de la lune sur le flux menstruel. Les opinions des savants ne pénétrèrent dans la masse qu'en accentuant leur tranchant et leur dogmatisme.

Le cas du Dr Roussel est d'ailleurs exceptionnel, car au début du XIX<sup>e</sup> siècle, du moins parmi les médecins, on rencontre surtout des adversaires de l'opinion du Dr Mead. Richerand, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, traite sa thèse d'erreur populaire<sup>2</sup>. Le Dr Capuron, spécialiste des maladies des femmes, écrit :

---

1. Dr Roussel, *Système physique et moral de la Femme*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, 1809, pp. 103-106.

2. *Des erreurs populaires relatives à la Médecine*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1812, pp. 71-72.

« On citerait peu de questions en médecine sur lesquelles les écrits se soient plus multipliés et les opinions plus divisées que sur la cause de la menstruation.

« Aristote, parmi les Anciens et Mead, parmi les Modernes, l'attribuaient à l'influence de la lune, sous prétexte qu'il existait une certaine analogie entre les phases de cette planète et les périodes menstruelles. De là, sans doute, ce fameux adage, *que la lune purge les vieilles femmes dans son déclin, et les jeunes dans son renouvellement* : de là aussi cette plaisante assertion, que les femmes étaient lunatiques. Mais qu'on est loin de s'arrêter aujourd'hui à de si misérables idées ! On observe que les femmes ne sont pas toutes réglées en même temps, comme cela devrait avoir lieu si elles étaient sous la dépendance de la lune ; d'ailleurs, les périodes de la menstruation, chez les différentes femmes, coïncident indistinctement avec tous les aspects du satellite de la terre. »<sup>1</sup>

Les vulgarisateurs comme Salgues opinèrent dans le même sens<sup>2</sup>. De son côté, Arago écrira :

« Qui ne sait que les flux sanguins se manifestent chez un individu à la nouvelle lune, chez un autre, au premier quartier ; chez un troisième le jour de l'opposition, et cela, malgré l'identité d'âge et de constitution physique ? Qui ne sait, encore, qu'à la longue, chez le même individu, le phénomène finit par arriver à toutes les époques du mois lunaire ? »<sup>3</sup>

Cependant, n'allez pas imaginer que, même aujourd'hui, cette opinion soit abandonnée par tous les médecins. En 1905, le Dr Perrier, dans sa thèse de doctorat, loin de la mettre en doute, écrit : « Le fait est là : le flux menstruel suit le mois lunaire. »<sup>4</sup> La *Société astrologique de France*, à laquelle adhèrent nombre de docteurs et d'ingénieurs, se donne pour but d'étudier l'action des astres sur la vie terrestre. On peut lire l'appel suivant, dans son *Bulletin* d'avril-juin 1933 (p. 21) :

« Dans le but de compléter l'étude de la physiologie féminine, le *Bulletin* sollicite des lectrices bien portantes, et habituellement réglées très régulièrement, l'envoi de leur date, heure et lieu de naissance avec la date des dernières règles et de toutes celles dont elles pourraient se souvenir. »<sup>5</sup>

1. J. Capuron, *Traité des Maladies des Femmes*, Paris, 1817, pp. 27-28.

2. J.-B. Salgues, *Erreurs et Préjugés*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1818, pp. 145-146.

3. Arago, *Des prétendues actions exercées par la Lune*, ds *Ann. pour l'an 1833... du Bureau des Longitudes*, Paris, 1832, p. 237.

4. Dr Th. Perrier, *La Médecine astrologique*, p. 61.

5. On me permettra de faire observer que des « souvenirs » ne constitueront jamais des observations scientifiques. J'aurais mieux compris, quoique je doute de l'efficacité d'une recherche ainsi conduite, que l'on priât les dames de tenir pendant un an un journal de leurs époques, en indiquant, pour les avances et les retards, les causes auxquelles elles pensent pouvoir les attribuer.

On devine derrière cette question tout le prestige de l'antique tradition, même auprès d'esprits ayant passé par une Faculté ou quelque grande école. Comment le populaire, lorsqu'il est informé que des « savants » partagent cette opinion, n'y verrait-il pas la preuve de l'empire de la lune sur les époques ? Mais comment l'apprendra-t-il ? direz-vous. Parmi les sages-femmes et les infirmières, soyez assuré que vous trouverez tous les auxiliaires voulus et, si elles ne vous paraissent pas suffisamment nombreuses, ajoutez-y les guérisseurs, les chiromanciens et les astrologues consultants.

Aujourd'hui encore, en France, parmi les femmes du peuple, aussi bien à la ville qu'à la campagne, on rencontre nombre de personnes qui sont persuadées que la lune préside à l'écoulement périodique. En Sicile et en Italie, bien des femmes affirment que les mois apparaissent, chez les jeunes, en lune nouvelle et, chez les vieilles, en son déclin<sup>1</sup>. Cette opinion populaire parmi les femmes est donc incontestablement l'écho de savants tels Mizauld, Ambroise Paré, Roussel, et vingt autres parmi nos contemporains.

### La Lune et la conception

Je ne rappellerai que pour mémoire les invocations que les jeunes filles adressent à la Lune durant la nuit du 28 au 29 février, ou celle qui précède le 1<sup>er</sup> mars, pour obtenir un mari ou simplement pour que la Reine du Ciel leur fasse connaître d'où il viendra et ce qu'il sera.

S'il fallait en croire certaines traditions, la lune préside à l'appétit sexuel, aussi bien chez l'homme que chez la femme, bien qu'elle agisse sur celle-ci avec plus de force.

On ne saurait nier les influences saisonnières : chacun sait, en effet, que les animaux entrent en rut à l'équinoxe de printemps, alors que la végétation renouvelle sa verdure. A cette époque de l'année, chez un certain nombre d'entre eux (rongeurs, insectivores, etc.), le testicule descend dans les bourses pour ensuite remonter, après la période d'excitation

---

1. G. Pitrè, *Medicina popol. siciliana*, Torino, 1896, p. 130 ; Dr Z.Zanetti, *La Medicina dalle Nostre Donne*, Citta di Castello, 1892, p. 102.

génésiq ue, dans le petit bassin où la glande génitale est comme endormie durant l'hiver<sup>1</sup>. L'homme lui-même est plus incliné aux relations amoureuses lorsque le renouveau réveille les sèves et ouvre les premières fleurs.

A l'image de ce printemps qui rend l'atmosphère terrestre plus favorable à la vie, on a imaginé une sorte de renouveau lunaire. Les Anciens considéraient la Lune comme un petit Soleil ; Aristote écrivait :

« La lune n'est un principe de grande influence qu'en raison de ce qu'elle a de commun avec le soleil, dont elle emprunte la lumière ; elle est, en quelque sorte, un soleil plus petit. C'est en ce sens qu'elle agit aussi sur la production et le développement de tous les êtres. Car ce sont les variations de la chaleur et du froid qui, jusqu'à un certain point d'équilibre, déterminent les naissances... »<sup>2</sup>

Soranus d'Ephèse est beaucoup plus explicite que le Stagirite :

« Quelques auteurs anciens ont cherché à indiquer ce qui, dans les choses extérieures, est opportun pour la procréation des enfants : ils ont dit que la pleine lune était le moment favorable, qu'à ce moment les choses célestes et les choses terrestres conspiraient ensemble. Il en est ainsi de certains animaux marins, les murènes, par exemple, qui sont bien nourries pendant la lune croissante et maigres quand la lune décroît. Les murènes domestiques ont le foie plus grand pendant la lune croissante, plus petit à la lune décroissante. *Il en serait de même de la faculté de produire la semence*, pour nous et pour certains animaux qui croissent et décroissent avec la Lune. »<sup>3</sup>

Les philosophes scolastiques reprendront cette thèse et, solidement appuyés sur les Anciens, sauront en présenter une justification fort bien ordonnée. Dans son 28<sup>e</sup> opuscule, après avoir invoqué Aristote, S. Thomas écrit ;

« Ce que le soleil fait durant l'année, la lune le fait durant le mois... Dans la conjonction, la lune reçoit du soleil une lumière vivifiante, et comme Vénus est toujours rapprochée du soleil, elle a la propriété d'exciter l'humeur séminale ; par l'influence du soleil, elle communique la vie à la semence qui est en mouvement, et d'un autre côté, par l'influence de Vénus, elle donne à la faculté génératrice de la semence d'imprimer

---

1. Dr Th. Perrier, *La Médecine astrologique*, Lyon, 1905, p. 61. Sur l'influence de la lune sur l'érection, voir : Zimmermann, *De l'Expérience en Médecine*, II, p. 276.

2. Aristote, *De la Génération des Animaux*, IV, IX, pp. 5-8.

3. *Traité des Maladies des Femmes*, 10.

les formes convenables à l'embryon. De plus, la planète Mercure, tirant un mélange de propriétés de ses évolutions autour des autres planètes, la lune acquiert cette faculté de ses connexions avec cet astre et, par son influence, produit le mélange de la semence de l'homme et de la femme. De cette manière, la lune, par ses différentes *conversions*, devient l'occasion et la règle des copulations, des conceptions et des obstacles qui s'y opposent.

« Il y a *sept conditions* indispensables pour la génération... Et comme tout mouvement de l'embryon vient de la lune, ainsi que nous l'avons dit déjà, il faut qu'il se fasse dans l'homme par les *sept conversions de la lune* qui est la meilleure condition de la semence... »

La tradition savante n'est pas morte, en 1274, avec l'Ange de l'Ecole ; nous la retrouvons au XVI<sup>e</sup> siècle, chez Mizauld. Il affirme que la conception de l'enfant et sa naissance se produisent l'une et l'autre sous une même influence, par une lune de même âge et située dans le même signe.<sup>1</sup>

Levin Lemne, dont le livre sur « *Les Occultes merveilles et secrets de nature* » eut un grand succès dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, croit fermement à l'action de l'astre des nuits sur la conception. D'après lui, le résultat est toujours fâcheux lorsque l'homme connaît sa femme « au défaut de la lune et le quatrième jour après qu'elle est nouvelle — qui est lorsque les menstrues coulent aux femmes ».

C'est « *pisser contre la lune* », disaient les gens du peuple en son pays, car ils croyaient que l'enfant né d'une telle union était malheureux en toutes ses entreprises. Et Levin Lemne, loin de les désapprouver, écrit :

« Quand l'homme se conjoint à sa femme au temps des menstrues, il estoupe le flux, de sorte qu'il faut que le sang retourne en arrière et se regorge : ainsi qu'on en peut voir l'expérience ès tonneaux de vin et quand l'on saigne du nez, alors qu'en y mettant un fausset, ou le bout d'un mouchoir tors en mode d'une tente nous arrêtons le vin, et restreignons le sang : Laquelle retention de fleurs n'est ni bonne ni nécessaire, considéré que la semence (estant une fois meslée avec une telle humeur) ne peut former un homme pur et net, que c'est une manière totalement impure et nullement capable à recevoir aucune belle ni décente forme. Donques à bon droict, et suyvant le commandement Divin, Moyse me semble avoir bien défendu que nul n'eust affaire à femme qui eust ses fleurs : car au vray, à peine pourrait-on dire quelle macule et contagion, quel dommage et quelles incommoditez de maladie encourent ceux qui, trop subjects à leurs plaisirs, embrassent d'un grand cœur telles fem-

1. *Secrets de la Lune*, Paris, 1571.

mes : par ce qu'une telle contagion s'augmentant petit à petit et finalement venant à envahir toute la disposition du corps infecte à la longue de ladrerie. »<sup>1</sup>

Un autre médecin du même temps, Jean Liébault, qui fut un grand vulgarisateur et qui passait pour l'un des meilleurs savants de son temps, n'est pas seulement assuré de l'influence de la lune sur la conception ; il sait pertinemment (car il connaît bien la doctrine des astrologues) quels sont les phases et les lieux de la lune qui sont les plus favorables à la génération. Entendez-le :

« Deux temps doivent être soigneusement observés par les jeunes époux pour exercer l'œuvre du mariage : l'un est ordonné selon les commandements de Dieu ; car, puisque Dieu est l'auteur du mariage, et que comme l'on dit, les mariages sont premièrement faits au ciel qu'en la terre, il faut tellement ranger ses appétits charnels que l'on ait quelque révérence aux jours saints, lesquels l'on doit employer son esprit et corps à la contemplation des choses divines, à bonnes œuvres, non aux actions voluptueuses et charnelles ; autrement, Dieu ne vous fera cette bénédiction d'avoir enfants ; ou si vous en avez, vous les aurez maladifs, chétifs et mal morigenés ; outre cela votre mariage sera plein de troubles et dissensions ; l'autre temps est qu'après avoir choisi le temps ordonné et permis selon les commandements divins, l'on choisisse aussi un jour et heure du jour en laquelle, selon l'expérience et observation des astrologues, l'influence et aspect et quelque planète et astre bénévole domine, qui puisse faciliter et favoriser la conjonction du mari avec la femme : car encore que Dieu soit le Seigneur et seul gouverneur des actions de toutes les créatures contenues sous le ciel, si est-ce qu'il a donné quelque vertu et puissance aux astres pour nous conduire et guider en toutes nos actions, ainsi l'aspect bénévole des corps célestes, réglé et conduit de la puissance du grand seigneur, ne pourrait qu'apporter toute prospérité et heureuse bénédiction aux œuvres et effets de mariage : les astrologues remarquent quelques influences et aspects des corps célestes favorables à cela : à savoir quand la Lune est en l'un de ces trois signes : Cancer, Scorpion et les Poissons : et encore mieux si la Lune est en la cinquième, dixième ou onzième maison du ciel, en l'un de ces trois signes : outre cela, quand Jupiter et Vénus se regardent d'un aspect trine ou sextile, qui sont aspects bénins : les malheureux aspects sont ceux de Saturne et de Mars, les médecins ayant expérimenté que la Lune a puissance et gouvernement sur les corps humains, et que leurs humeurs sont conduites selon le mouvement et cours d'icelle, ont aussi observé que la conjonction du mari avec la femme est toujours infauste, néfaste et malheureuse au déclin de la Lune, ou à la conjonction d'icelle avec le Soleil, c'est-à-dire à la lune nouvelle, mais que ceux qui sont conçus

---

1. Levin Lemne, *Les Occultes merveilles et secretz de Nature*, Paris, 1574.

en ce temps naissent, non seulement difformes, mutilés, chétifs, tortus, bossus, contrefaits et maladifs, mais aussi sont stupides, sots, lourdeaux, dépourvus de tous bénéfices et dons de nature, de tous sens et entendement, de tout conseil, sagesse et jugement : en tout et par tout mutilés, inhabiles entièrement à entreprendre ou conduire quelque bonne affaire, bref si malheureux en toutes leurs actions et entreprises, que rien ne vient à prospère succès de ce qu'ils attendent : de là, les Latins ont tiré leur Proverbe *Quarta luna natus*, quand ils veulent décrire une personne disgraciée en toutes ses actions. »<sup>1</sup>

En réalité, aucune de ces propositions n'est fondée sur les faits. Tout au plus peut-on dire que le solstice d'été, ou mieux, le mois de juin, semble favoriser la conception, si l'on en juge d'après la forte proportion des naissances vers la fin de l'hiver<sup>2</sup>.

Bien entendu, la tradition populaire, s'inspirant plus ou moins de la tradition des savants (je ne dis pas scientifique), enseigne que la femme désireuse de concevoir doit avoir égard aux phases de la lune.

D'après Euripide, Clytemnestre ayant demandé à Agamemnon à quelle époque il pensait donner sa fille en mariage à Achille, il répondit : « Alors que la pleine lune leur assurera sa bénédiction. » Pindare conseille aussi de profiter de ce moment de plénitude<sup>3</sup>.

Dans l'*Évangile des Quenouilles*, qui représente la tradition belge vers 1450, une vieille édentée déclare : « Je croy que les petits enfans soient mieulx (plus souvent) engendrez en faulte de la lune que autrement ; car par coustume, les hommes ont lors deffaulte de moele. »<sup>4</sup> Ce qui signifie que les enfants conçus en décroissance seront plus petits que les autres. Et remarquez la raison que l'auteur en donne : en lune décroissante, l'homme manque de moelle et, par suite, de semence. C'est d'ailleurs un principe astrologique que toutes les humeurs ou substances molles, ou plus ou moins humides, décroissent quand la lune décroît. Dans l'Allemagne de Grimm, pour qu'un mariage soit béni et

---

1. J. Liébault, *Trois livres de la Santé, Fécondité et Maladies des Femmes*, Paris, 1582 pp. 49-51.

2. Dr Th. Perrier, *loc. cit.*, p. 62.

3. Rev. Tim. Harley, *Moon-Lore*, p. 195.

4. *Évangile des Quenouilles*, V, 19, éd. Janet, p. 81.



fécond, il fallait le faire en pleine lune<sup>1</sup>. Aux îles Orkney, on ne doit se marier qu'en lune croissante si l'on veut que l'union porte tous ses fruits, et ce sera encore mieux si c'est aussi en marée montante<sup>2</sup>. Chez les Gaëls des Highlands écossais, on est persuadé qu'il faut se marier en lune croissante ou en pleine lune, si l'on veut que le mariage soit favorisé à tous égards, et le pauvre Martin Scribler, voulant s'assurer un héritier, avait choisi les premières heures de la nouvelle lune<sup>3</sup>. La lune décroissante augmente-t-elle l'humidité fécondante, ou plus scientifiquement l'ovulation, et la pleine lune, en raison même de sa forme, provoque-t-elle, par sympathie, la grossesse ? Il est permis d'en douter, s'il faut en croire le Dr Fruitier qui, en 1931, conseille aux femmes stériles qui veulent avoir des enfants de cohabiter une seule fois après leurs règles et après la pleine lune (c'est-à-dire en lune décroissante)<sup>4</sup>.

Quoi qu'il en soit, la tradition populaire prolonge exactement, sur ce point, la tradition des savants depuis l'Antiquité, et tout particulièrement la tradition des astrologues. De nos jours, un rénovateur de la science généthliaque a même prétendu que les ressemblances de famille s'expliquaient par une influence astrale<sup>5</sup>. Cette ressemblance ne serait pas commandée par les lois de l'hérédité physiologique, mais par la loi de l'hérédité astrale que M. K.-E. Krafft nous propose de formuler ainsi :

« Un enfant ne vient pas au monde sous un ciel quelconque, c'est-à-dire à un moment quelconque, mais sous des conditions astronomiques qui représentent des ressemblances très marquées avec celles de la natalité (et plus précisément de la conception) d'autres membres de la famille nés avant lui. »<sup>6</sup>

Nous n'avons pas à examiner la valeur de cette loi, qui

1. Grimm, *Teutonic Mythology*, ed. Stallybrass, p. 1008.

2. J. Brand, *Observations*, II, p. 169. Voir aussi : III, p. 144. C'est en vertu d'une semblable considération que la saillie des juments donne des produits plus beaux et plus forts si elle a lieu en lune croissante. Hazlitt, *Faiths and Folklore*, I, p. 48.

3. Rev. Tim Harley, *Moon-Lore*, pp. 221-222.

4. *Chronique Médicale* (1931), XXXVII, p. 298.

5. Flambart, *Les Preuves de l'Influence astrale*, Paris, 1927, ch. IV, pp. 51-76.

6. *Bull. Soc. astrol. de France* (janvier 1929), III, IV, p. 10.

prête à de nombreuses et graves objections ; nous nous contenterons de rappeler ce qu'écrivait S. Augustin, à propos de ceux qui choisissent le jour de la conception :

« Cet homme, dit-on, n'était pas né pour avoir un enfant recommandable, mais plutôt pour en avoir un méprisable : comme il était habile homme, il a choisi le moment pour s'unir à sa femme. Il s'est donc fait un destin qu'il n'avait pas... Etrange folie ! On choisit un jour pour se marier de peur de tomber, faute de choix, sur quelque jour malencontreux et de se marier sous de funestes auspices. Que deviennent, en ce cas, les destins de la naissance ? »<sup>1</sup>

### La Lune et la formation du sexe

Les Anciens, en général, estimaient que le sexe se détermine au moment même de la conception et dépend avant tout de la qualité de la semence :

« Hipponax croit que le sexe dépend de la consistance et de la vigueur du germe, ou de sa fluidité et faiblesse.

« Anaxagore et Parménide pensent que le sperme de droite s'épanche dans la partie droite de la matrice, et le sperme de gauche dans la partie gauche et que, quand cet ordre est renversé, il naît des femelles.

« Cléophane dit que les mâles viennent du testicule droit et les femelles du gauche.

« Démocrite dit que les parties communes sont produites indifféremment par le père ou par la mère, mais que celles qui déterminent le sexe sont produites par celui des deux qui a prévalu.

« D'après Hippon, si la semence prévaut, il naît un mâle ; si c'est l'aliment fourni par la matrice, il naît une femelle. »<sup>2</sup>

Les astrologues ne pouvaient se contenter de telles opinions : ils firent intervenir les planètes masculines et féminines. Les premières, chaudes et sèches, donnent une semence plus consistante et plus vigoureuse ; les secondes, froides et humides, une semence plus fluide et plus faible<sup>3</sup>.

Il ne faut donc pas s'étonner d'entendre S. Augustin s'élever contre cette croyance. Certes, il ne rejette pas l'action

---

1. *Cité de Dieu*, V, 7.

2. Plutarque, *Des Opinions adoptées par les philosophes*, V, 7. Ce même Hippon dit encore que les chairs sont produites par la femelle et les os par le mâle. Plutarque, *loc. cit.*, V, 4.

3. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, Paris, 1899, p. 397.

des planètes sur la forme du corps ; mais, au nom de l'expérience, il refuse d'admettre qu'elle détermine le sexe. Ne savons-nous pas que, sous la même constitution céleste, sont engendrés deux jumeaux de sexe différent ?

« Aussi, quoi de plus déraisonnable de dire ou de croire que la position des astres, qui a été la même pour ces deux jumeaux au moment de leur conception, n'a pu leur donner un même sexe ! »<sup>1</sup>

L'évêque d'Hippone eut beau protester, les astrologues n'oublieront pas que la Lune agit puissamment sur les humeurs, en particulier sur la semence.

La multiplicité des opinions des philosophes ou des savants a, d'ailleurs, favorisé l'intervention des théories astrologiques, et les flottements ou les contradictions de la tradition populaire.

Durant sa grossesse, Marie de Médicis « demandait souvent combien on tenait de la lune, craignant d'accoucher d'une fille, sur l'opinion vulgaire que les femelles naissent dans le décroissant et les mâles sur la nouvelle lune ». <sup>2</sup> Ce fut une croyance générale, tout au moins du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Aussi voyons-nous J.-B. Salgues, tout au début du XIX<sup>e</sup> siècle, combattre ce préjugé au nom de l'observation scientifique ; il écrit :

« Qu'importe la position d'un astre, quand un homme se livre aux travaux mystérieux de Lucine ? Si le germe qui doit former le roi de l'univers est mâle, l'aspect de la lune changera-t-il sa nature ? Et s'il est femelle, le transformera-t-il en mâle ? Le savant chirurgien Mauriceau a réfuté victorieusement ce préjugé dans son *Traité des Maladies des Femmes grosses*. Il a remarqué que, de onze femmes qu'il avait accouchées le même jour à l'Hôtel-Dieu, cinq eurent des garçons, et les six autres eurent des filles. Or, toutes ces femmes étaient accouchées à terme ; elles avaient donc conçu dans le même temps, sous le même aspect, la même position de la lune : elles devaient donc mettre au monde onze rois ou autant de petites reines de l'univers. La lune reçut ici un furieux démenti. »<sup>3</sup>

Mais qui a lu son livre, en dehors de la bourgeoisie ? Durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et même durant le premier quart du XX<sup>e</sup>, le peuple a continué à faire dépendre des phases

1. *Cité de Dieu*, V, 6.

2. Héroard, *Journal*, I, 4.

3. J.-B. Salgues, *Erreurs et Préjugés*, 3<sup>e</sup> éd. Paris, 1818, I, pp. 146-147.

de la Lune la détermination du sexe. Dans les Vosges, dans la Gironde, en Wallonie, on croit que si une femme conçoit en jeune lune, son enfant appartiendra au sexe fort, en vieille lune au sexe faible<sup>1</sup>. A Hamoir (pays de Liège), les garçons naissent dans le premier quartier, et les filles en décroissant<sup>2</sup>.

On rencontre l'opinion inverse dans le Bocage vendéen. Les filles « s'achètent » en nouvelle lune, les garçons au dernier quartier<sup>3</sup>. Mais c'est là une opinion exceptionnelle et un renversement de la tradition qui pourrait bien être né de quelque confusion.

Par suite d'une transposition dont nous ignorons l'origine, mais qui a bien des chances d'être savante, on considère, assez fréquemment, les conditions de la naissance comme une réplique des circonstances de la conception. Toujours est-il qu'en Beauce, et dans le Bourbonnais, lorsqu'un enfant va naître dans les cornes du décroissant, on peut dire à l'avance que ce sera un garçon<sup>4</sup>.

Il y a mieux encore : on peut déterminer le sexe de l'enfant de la grossesse future, si l'on connaît la phase de la lune qui présidait à la naissance du dernier-né. En Cornouailles, si un enfant naît en lune décroissante, le suivant sera une fille<sup>5</sup>. Les Irlandais affirment le contraire, et prétendent qu'il en est ainsi quand le dernier enfant naquit en lune croissante<sup>6</sup>.

« Les vieux Liégeois croyaient *A créhant del leune* (au croissant de la lune). Dans leurs livres de famille, en inscrivant le jour, l'heure, la date, l'année, le baptême, la paroisse, les noms des parrains et marraines, ils inscrivaient le quartier de la lune. Il paraît que les couches au croissant de la lune annonçaient un garçon pour le suivant. Nous lisons en ces vieux Mémoires : « Ma femme est accouchée heureusement d'un gar-

1. L.-F. Sauvé, *Le Folklore des Hautes-Vosges*, p. 219 ; C. de Mensignac, *Superstitions de la Gironde*, p. II ; R. de Warsage, *Calend. popul. wallon*, Anvers, 1920, p. 73.

2. A. Harou, ds *Rev. Trad. pop.*, XVIII, p. 374.

3. J. de la Chesnaye, *Le Vieux Bocage qui s'en va*, 1911, p. 175. Le Dr Th. Perrier déclare que cette opinion fut générale (*La Médecine astrologique*, p. 62), mais ne fournit pas de références.

4. F. Pérot, ds *Rev. des Trad. pop.* (1903), XVIII, p. 428.

5. Tim. Harley, *Moon-Lore*, p. 194.

6. W.-G. Black, *Folk-Medicine*, London, 1883, p. 128 ; *Irish popular and medical Superstitions*, p. 15.

çon : par le quartier de la lune, celui qui suivra doit être encore un garçon. »<sup>1</sup>

On dit en Wallonie :

Nouvelle Lune, nouveau fruit,  
Même lune, même fruit,  
Vieille lune, vieux fruit<sup>2</sup>.

En Poitou, si la lune ne change pas dans les huit jours qui suivent un accouchement, l'enfant à venir sera du même sexe que celui qui vient de naître, à moins qu'il ne soit conçu en *vieille lune*<sup>3</sup>. En Normandie, en Anjou et dans la Loire-Inférieure, il suffit que la lune ne change pas dans les trois derniers jours<sup>4</sup>. Dans le Morbihan, « s'il n'y a pas eu de changement de quartier dans les vingt-quatre heures qui ont précédé ou suivi l'heure de la dernière naissance, l'enfant consécutif sera du même sexe ». <sup>5</sup> A Saint-Pol (Pas-de-Calais), le distique suivant a valeur de proverbe :

Quand les enfants viennent en décours,  
Le suivant est une fille tout court<sup>6</sup>.

En Anjou et dans la Gironde, la femme qui a accouché sur le déclin de la lune aura son prochain enfant du même sexe, à moins que la lune ne change dans les vingt-quatre heures ou les trois jours<sup>7</sup>.

Tous ces *on-dit* ne reposent que sur des raisonnements analogiques, parfois contradictoires, et n'ont aucun support dans l'expérience.

Dans une œuvre de jeunesse, le Dr F. Duprat s'est efforcé d'établir que les croyances populaires qui attribuent à la lune un rôle décisif dans la détermination du sexe reposent sur un fonds de vérité. Il écrivait :

1. A. Hock, *Croyances et Remèdes popul. au pays de Liège*, Liège, 1888, p. 372.

2. O. Colson, *Astron. popul. ds Wallonia* (1909), p. 289.

3. B. Souché, *Croyances, présages*, Niort, 1880, p. 6.

4. A. Patry, ds *Rev. des Trad. pop.*, IX, p. 555 ; G. de Launay, ds *Rev. des Trad. pop.*, VIII, p. 96 ; Mme Vaugeois, ds *Rev. des Trad. pop.*, XV, p. 589.

5. Dr A. Fouquet, *Légendes, Contes, Chans. popul. du Morbihan*, Vannes, 1857, p. 79.

6. Communication de M. A. Demont, de l'Académie d'Arras.

7. C. de Mensignac, *Superstitions de la Gironde*, p. 11.

« En somme, et au point de vue qui nous occupe, la Nouvelle Lune est considérée empiriquement comme ayant une influence attractive (dite ascensionnelle, hypertrophique, etc.) et elle déterminerait des mâles ; la Pleine Lune aurait au contraire une influence dépressive et serait génératrice de femelles. »

Nous allons voir si cette explication d'apparence enfantine ne concorderait pas, par hasard, avec les données embryologiques du problème. Et c'est ici que notre surprise va être grande, de voir avec quelle facilité peuvent se concilier, sur de telles données, l'empirisme et les sciences exactes.

Nous ne pouvons résister au désir de faire constater en passant que, si nous admettons pour un instant le bien-fondé de cette formule empirique, nous avons peut-être, par elle, l'explication des quelques succès qui ont contribué, en leur temps, à la vogue de certaines théories de la procréation volontaire.

Ainsi la *loi de Thury* (de Genève), qui passe jusqu'à présent pour la plus sûre, décrète que « le sexe dépend du plus ou moins de maturité de l'ovule. Conçu 4 ou 5 jours avant les règles, le produit sera une fille ; 5 ou 6 jours après la cessation des règles l'enfant sera un garçon ».

Or, 4 septénaires, soit la durée d'un cycle lunaire, séparent deux époques menstruelles, et il est assez curieux de constater que, suivant un dicton populaire (cité plus haut), les époques ont généralement pris fin autour du dernier quartier ; 5 ou 6 jours après les règles, la fécondation aurait donc lieu en nouvelle lune et donnerait un garçon ; 4 ou 5 jours avant, elle aurait lieu en lune de déclin et elle donnerait effectivement une fille.

Et encore : « Une constatation du même genre peut être faite au sujet d'un dicton belge, que nous devons à l'obligeance de M. J. Regnault. Le Dr Defays, qui le lui communiqua en 1911, déclare en avoir toujours vérifié l'exactitude. Ce dicton est le suivant :

« Lorsque un premier enfant naît durant la tendre lune (c'est-à-dire de la nouvelle lune à la pleine lune), l'enfant qui suivra changera de sexe. Lorsqu'un enfant naît pendant la dure lune (entre la pleine lune et la nouvelle), l'enfant qui suivra sera de même sexe. »

« Or, si nous prenons un calendrier, en tenant compte du temps néces-

saire à la *restitutio ad integrum* nous voyons que le résultat, ainsi formulé, de conceptions successives s'accorde parfaitement avec ce que l'empirisme nous apprend de l'influence des lunaisons. »<sup>1</sup>

Malheureusement pour ce second point, deux périodes de gestation qui se suivent sont très souvent séparées par des intervalles bien plus longs que le temps nécessaire à la *restitutio ad integrum* et l'on ne voit pas, dans ce cas très fréquent, comment pourrait se justifier la règle traditionnelle.

En ce qui concerne la *loi de Thury*, je ne sais pas qu'elle soit universellement considérée comme une loi.

Non seulement le nombre des faits (exactement 8) par lesquels le Dr Duprat pensait légitimer sa thèse apparaît très insuffisant, mais comment ne pas songer à tous ceux qui la contredisent ? La tradition populaire, ici encore, plonge ses racines dans une tradition très ancienne, dont les fondements se réduisent au principe magique de similitude : *le semblable engendre le semblable*.

Au reste, l'influence de la lune déclinante fut presque toujours considérée comme défavorable : ce qui décroît fait décroître. Les Indiens Zunis prétendent que les enfants qui naissent dans cette période d'affaiblissement ne vivent pas longtemps<sup>2</sup>. En pays civilisé, l'opinion courante<sup>3</sup> pourrait se formuler ainsi :

Déclin, décours, décroissance  
Sont synonymes de malfaisance.

### La Lune et la grossesse

Il y aurait une lacune dans les prophéties des astrologues s'ils n'avaient pas étendu l'influence des astres, et celle de la lune en particulier, à la vie intra-utérine du fœtus. Ni les physiologistes ni les encyclopédistes ne s'accordent entre eux sur la durée de la gestation ; ils laissent par conséquent le

1. Dr F. Duprat, *Le secret de la Procréation volontaire. Garçon ou fille à volonté*. Paris, l'Auteur, 1920, pp. 17-19.

2. R.-L. Bunzel, *Zuni Ceremonialism*, ds 47th Ann. Rep. Am. Bur. of Ethn., p. 487.

3. P. Sébillot, *Le Folklore de France*, I, p. 43.

champ libre aux partisans de la généthliaque <sup>1</sup>. Les Anciens comptaient le temps de la grossesse en mois lunaires <sup>2</sup> et pour eux, la viabilité de l'enfant dépendait surtout de notre satellite. Ils admettaient que les enfants ne sont pas viables avant le 7<sup>e</sup> mois et pensaient généralement que le 8<sup>e</sup> mois et le 10<sup>e</sup>  taient défavorables ; que, par contre, les 9<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> donnent à l'enfant une grande vitalité <sup>3</sup>. Tout ceci, d'ailleurs, n'est pas très ferme ; cependant, Pline atteste que le nombre des mois de grossesse dépend de la phase de la lune qui présidaient à l'époque de la conception. Il  crit : « Les enfants conçus la veille ou le lendemain du jour de la pleine lune, ou pendant l'inter-lune, sont les seuls qui naissent au 7<sup>e</sup> mois. » <sup>4</sup> Et bien qu'il ne précise rien en ce qui concerne les 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> mois, on est en droit de penser qu'en toute circonstance, il faisait dépendre la durée de la grossesse de la phase de la lune qui présidaient à la conception.

Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Laurent Joubert souligne ainsi ce point : « Il y a plus de raison, dit-il, que la lune conduise ce compte (le nombre de mois de la grossesse), plutôt que les autres planètes puisqu'elle conduit les menstrues des femmes qui sont la règle de la conception, de la nourriture de l'enfant dedans et en dehors de la matrice, en un mot de tout son avancement. Dont aussi les Anciens ont toujours eu recours à la Lune qu'ils appelaient diversement Diane et Lucine. » <sup>5</sup>

*Le Grand Albert* est un livret populaire qui eut plus de deux cent cinquante  ditions, du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est dire qu'il fut largement répandu parmi les sorciers et les guérisseurs des campagnes et des villes. Il débute par un traité de la génération où le pseudo Albert Le Grand fait large part à l'influence des astres sur le développement du fœtus.

---

1. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, pp. 508-509, où l'on pourra voir les systèmes compliqués qu'élaborèrent les astrologues en tenant compte de l'action des sept planètes.

2. Aristote, *Hist. des Anim.*, VII, 4 ; Virgile, *Eglogues*, IV, 61 ; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, III, 16.

3. A. Bouché-Leclercq, *L'Astrologie grecque*, pp. 509-510.

4. Pline, *H. N.*, VII, 4.

5. Laurent Joubert, *Des erreurs popul. touchant la Médecine*, III, p. 2, éd. de Rouen, 1601, I, pp. 119-120.



D'après lui, l'âme reçoit, des étoiles et des planètes, ses diverses qualités : « Enfin la lune, qui est l'origine de toutes les vertus naturelles, la fortifie. » De son côté, le corps développe ses qualités propres sous les mêmes influences, chaque mois étant dominé par une planète. « La Lune achève dans le septième mois ce qui était commencé par les autres planètes ; car elle remplit de son humidité tous les vides qui se rencontrent dans la chair. »<sup>1</sup>

Les folkloristes semblent avoir négligé de recueillir les croyances relatives à l'influence de la lune sur la grossesse. Notons cependant que, chez les Islandais, si la femme enceinte commet l'imprudence de regarder la lune en face, l'enfant qu'elle porte devient lunatique<sup>2</sup>.

### La Lune est la grande accoucheuse

Les Anciens honoraient la Lune sous les noms d'Hécate, de Diane, de Junon et de Lucine. C'est sous l'un de ces noms que les femmes grosses invoquaient la Reine des nuits au moment d'enfanter<sup>3</sup>. Plutarque écrit :

« On prétend que la lune facilite les accouchements lorsqu'elle est dans son plein ; et le relâchement qu'elle procure aux humeurs rend, dit-on, les souffrances moins vives. De là vient, je pense, qu'Artémis (ou Diane) est appelée *Lochia* et *Ilithya*, tout en n'étant autre que la lune. Timothée s'expliqua ouvertement à cet égard :

*Dans l'espace azuré des cieux,  
Quand luit l'astre propice aux femmes bientôt mères. »*<sup>4</sup>

La confusion, très fréquente, d'Hécate avec l'Artémis lunaire découle d'ailleurs, vraisemblablement, de ce que l'une et l'autre sont des déesses de l'élément humide.

L'assimilation d'Hécate ou de la Lune à Junon vient, d'autre part, de ce que l'une et l'autre président aux mois.

---

1. *Les Admirables Secrets d'Albert le Grand*, Cologne, 1705, pp. 20 et 27.

2. J. Arnason, *Legends of Iceland*, 2d ser., London, 1866, p. 635.

3. *Anthologie palatine*, VI, 273-275.

4. Plutarque, *Les Symposiaques*, III, 10. Et souvent, après leurs couches, les femmes la remercient par des présents, surtout par des vêtements, des sandales, des ceintures, des boucles, des cheveux. *Anthologie palatine*, VI, 59, 200, 201, 202, 271, 274.

C'est encore Plutarque qui nous met sur la voie, dans un curieux passage de ses *Questions romaines* :

« Le soleil fait l'année et la lune fait les mois. Du reste, il ne faut pas croire que ces deux astres soient simplement les images des deux divinités : Jupiter est, en substance, le soleil, et *Junon est, en substance, la lune*. C'est pour cela que cette déesse est appelée Junon, mot qui indique la jeunesse, ou le rajeunissement de la lune ; elle est aussi appelée Lucine, c'est-à-dire brillante et lumineuse ; et l'on croit qu'elle secourt les femmes dans le travail de leurs enfantements, comme le prouve cette invocation :

Astres qui fournissez votre course admirable  
Lune, aux enfantements propice et favorable !

Car on croit que surtout à l'époque de la pleine lune les accouchements sont plus faciles. »<sup>1</sup>

Le culte de la Lune comme accoucheuse n'a pas laissé de traces sensibles dans les pratiques populaires. Signalons, cependant, une coutume de l'Ulster qui survivait encore vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : les sages-femmes, avant de procéder à un accouchement, traçaient une croix aux quatre coins de la maison et, avant d'en franchir le seuil, prononçaient la formule suivante, où l'emploi de la troisième personne au lieu de la première indique bien qu'il s'agit d'une liturgie domestique :

Il y quatre coins à son lit,  
Quatre anges à sa tête :  
Matthieu, Marc, Luc et Jean.  
Dieu bénisse le lit où elle repose !  
Nouvelle lune, nouvelle lune, Dieu nous bénisse,  
Dieu bénisse cette maison et cette famille<sup>2</sup>.

Les opinions de l'Antiquité relatives à l'action de la Lune se sont beaucoup mieux conservées que les rites, sans doute par suite de la guerre sans merci que l'Eglise fit aux survivances rituelles.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Mizauld est complètement d'accord avec Aristote, Alexandre d'Aphrodisias, Pline et Plutarque, pour admettre que les accouchements les plus faciles et les plus favorables se font en lune montante ou en pleine lune :

---

1. Plutarque, *Questions romaines*, p. 77.  
2. W.-G. Black, *Folk-Medicine*, London, 1988, p. 128, d'après *Lancashire Folk-Lore*, p. 69.

« Celles qui reçoivent les enfants en leur naissance, et sont appelées, en France, sages-femmes (pour autant qu'elles le doivent être) savent et expérimentent que les femmes qui parviennent au but et terme de leur portée environ la vieillesse et déclinement de la lune, ont beaucoup plus grands travaux et plus dangereux, que celles qui travaillent environ la jeunesse et croisement d'icelle lune. Qui n'est sans bonne cause : car la lune a communément autant de force et vigueur sur le corps, qu'elle reçoit de clarté et lumière du soleil. Etant donc sur son déclinement et vieillesse, en diminution de lumière, ou du tout destituée d'icelle (au moins quant à nous) pour ce est-il qu'elle ne peut donner grande aide et faveur à son sexe, et parties génitales d'iceluy : sur lesquelles elle commande et préside. Il n'est donc de merveilles si celles qui sont pour lors en travail d'enfants se trouvent débilitées, faibles et en dangereuses peines qui proviennent le plus souvent (y exceptant les femmes malades et la débilitation de leur fruit) par faute d'humidité ou moiteur requise en telle affaire. Laquelle ne peut-être provoquée et avancée par la lune régente et maîtresse de toutes humidités, pour autant qu'elle-même, pour lors, est empêchée et débilitée. Ce qu'on ne voit guère advenir environ le tems de la pleine Lune. Car, lors, elle est féconde en lumière, et par conséquent en force et vigueur, laquelle libéralement elle communique à son sexe féminin, avec un occulte éguillonnement de ses eaux et vidanges utérines. Le tout, par une sympathie et harmonie cachées dans le cabinet de dame Nature. »<sup>1</sup>

Au XVII<sup>e</sup> siècle, tout le monde n'était pas si généreux envers la nouvelle lune et n'estimait guère pour excellentes que les naissances qui se produisaient au moment de la pleine lune. Bacon ne semble pas attacher grande importance à ces sortes de propos. Il écrit cependant : « Il est possible que les enfants et le jeune bétail qui naissent durant la pleine lune soient plus grands et plus vigoureux que ceux qui naissent durant son déclin. »<sup>2</sup> Guy Patin, qui fut un grand adversaire des astrologues, rassure ainsi son ami, le médecin Charles Spon : « Un peu de soin que vous apporterez à l'éducation de votre petit nouveau-né le garantira des accidents dont vous craignez qu'il soit menacé pour être né dans la nouvelle lune. »<sup>3</sup>

D'après la tradition populaire, le temps le plus favorable est celui qui correspond à la *lune silencieuse* ou à l'*inter-lune*, savoir : les trois derniers jours et les trois premiers jours

1. A. Mizauld, *Les Secrets de la Lune*.

2. Bacon, *Works*, London, 1740, III, p. 187. Cf. Harley, *Moon-Lore*, p. 194.

3. Lettre du 7 mars 1651, ds *Lettres*, II, p. 69.

du mois lunaire. En Cornouailles, on croit que l'enfant né entre la vieille et la nouvelle lune n'atteindra pas la puberté. Et l'on dit couramment : *No moon, no man*, pas de lune, pas d'homme<sup>1</sup>. Les paysans du Bourbonnais estiment que les accouchements sont plus faciles en lune croissante qu'en lune décroissante<sup>2</sup>. En 1930, G. Dugaston affirme que les fausses couches sont plus fréquentes dans les trois ou quatre premiers jours de la période lunaire<sup>3</sup>. Dans le Morbihan, le garçon né dans le décroissant ne vivra pas ; sur le littoral des Côtes-du-Nord et en Basse-Bretagne, c'est la fille qui, en pareil cas, est exposée à mourir ; en Normandie, en Ille-et-Vilaine, l'enfant, quel que soit son sexe, sera de complexion faible et restera ainsi toute sa vie, alors qu'il sera vigoureux s'il est né dans le croissant ; en Béarn, on dit de celui qui prospère qu'il est né quand la lune montait, c'est-à-dire avant qu'elle soit pleine<sup>4</sup>. La tradition romaine se retrouve donc jusqu'en Bretagne, et même jusque dans la Cornouailles anglaise.

Je ne m'arrêterai pas à d'autres croyances, qui semblent particulières aux Celtes d'Armorique et procèdent d'une tradition nordique<sup>5</sup>, mais j'examinerai quelle est la valeur scientifique de la doctrine gréco-romaine sur ce point. Ainsi pourra-t-on se faire une idée des sources probables où naquit l'opinion de l'influence de la lune sur la génération humaine.

En 1857, Jean-Christophe Boudin constate, dans sa pratique, que le plus grand nombre de naissances a lieu de minuit à six heures du matin<sup>6</sup> et incline à croire que l'influence de la lune n'y est pas étrangère. Mais laissons ce point accessoire, que la tradition populaire semble avoir dédaigné<sup>7</sup>.

1. W.-G. Black, *Folk-Medicine*, London, 1883, p. 124.

2. F. Pérot, ds *Rev. Trad. pop.* (1903), XVIII, p. 426.

3. G. Dugaston, *Astronomie et Météorologie populaires*, Paris, s. d. (1930).

4. P. Sébillot, *Folklore de France*, I, p. 43. Voir : F. Marquer, *Rev. Trad. pop.*, XI, p. 660 ; L.-F. Sauvé, *Lavarou-Koz*, p. 143 ; J. Lecœur, *Nouv. Esquisses du Bocage normand*, II, p. 12 ; A. Orain, *Le Folklore de l'Ille-et-Vilaine*, II, p. 123 ; V. Lespy, *Proverbes du Béarn*, p. 155.

5. Cf. : P. Sébillot, *Le Folklore de France*, I, pp. 43-44.

6. J.-Chr. Boudin, *Traité de Géographie et de Statistiques médicales*, Paris, 1857.

7. Disons qu'en revanche, cette opinion, encore très répandue dans le corps doctoral, semble avoir été confirmée par les recherches du Dr Roblot, qui ont porté sur 7 799 naissances.

Au cours du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, quelques gynécologues s'avisèrent de vérifier s'il est vrai, comme le veut la tradition populaire, que les accouchements se produisent plus fréquemment aux nouvelles et aux pleines lunes.

Dans la séance de l'*Académie de Médecine* du 2 novembre 1833, le Dr Capuron prend parti pour l'opinion traditionnelle. De son côté, le Dr Duchateau, qui fut professeur à l'Ecole de Médecine d'Arras, ayant voulu vérifier cette opinion, prit des notes sur les accouchements auxquels il présida de 1827 à 1834, environ un millier, et obtint la répartition suivante :

Nouvelle lune .....	245
Premier quartier .....	246
Pleine lune .....	247
Dernier quartier .....	262

D'où l'on aurait dû conclure que c'est le dernier quartier qui est le plus propice aux naissances, si l'on eût admis que cette unique enquête pouvait suffire. En tout cas, ces résultats contredisaient formellement les observations du Dr Capuron et ne pouvaient fournir le moindre appui à l'opinion traditionnelle.

Il faut attendre ensuite une centaine d'années avant que cette question soit étudiée à nouveau, avec un souci scientifique. Du 1<sup>er</sup> janvier 1923 au 15 avril 1924, le Dr Roblot nota tous les accouchements qui s'étaient produits : 1<sup>er</sup> à la clinique Tarnier ; 2<sup>e</sup> à la Maternité de la Pitié ; 3<sup>e</sup> à la Maternité de Nanterre. Il dénombra ainsi 7 799 naissances, qu'il répartit selon les phases de la lune. Voici les chiffres qu'il obtint :

Nouvelle lune .....	1 965
Premier quartier .....	1 863
Pleine lune .....	1 984
Dernier quartier .....	1 987

Ces résultats, qui contredisent, une fois de plus, les observations du Dr Capuron, diffèrent aussi de ceux du Dr Duchateau. Il paraît donc impossible de tirer de tous ces chiffres une loi positive. Nous pouvons néanmoins en conclure que l'opinion traditionnelle est loin d'y trouver un appui.

Reste la thèse qui attribue à la lune une influence sur l'époque de l'accouchement des différents sexes. Voici les résultats classés des observations du Dr Duchateau :

Nouvelle lune . . . . .	120 garçons,	125 filles	= + 5 filles
Premier quartier . . . . .	123 —	125 —	= + 2 —
Pleine lune . . . . .	127 —	120 —	= + 7 garçons
Dernier quartier . . . . .	157 —	118 —	= + 39 —

D'après les données du Dr Duchateau, il y a donc excédent de garçons en pleine lune, et surtout en dernier quartier. Passons aux données du Dr Roblot :

Nouvelle lune . . . . .	1 023 garçons,	942 filles	= + 81 garçons
Premier quartier . . . . .	1 006 —	857 —	= + 149 —
Pleine lune . . . . .	1 060 —	924 —	= + 136 —
Dernier quartier . . . . .	1 050 —	937 —	= + 113 —

Cette seconde enquête permet de constater un excédent de garçons quel que soit le quartier, et son ampleur par rapport à la première oblige à rejeter toutes les présomptions que l'on aurait été tenté d'en tirer. On ne peut d'ailleurs ignorer qu'il existe des pays et des époques où il y a excédent de naissances féminines et que là, les enquêtes auraient donné des résultats entièrement contraires.

Au reste, il sera bon d'imiter la réserve du Dr Roblot et de conclure avec lui :

« Le maximum de naissances des garçons a lieu à la pleine lune ; celui des filles se trouve à la nouvelle lune et va en s'accroissant régulièrement durant les différentes phases lunaires. Il en découle que le total des naissances semblerait donner un maximum à la pleine lune et au dernier quartier.

« Mais il serait prétentieux de vouloir tirer une conclusion absolue de ces résultats. Il semble que l'on ne peut émettre une théorie, soutenir des principes et des croyances, alors que les différences trouvées varient de quelques unités à quelques dizaines, sur un total de 8 000 accouchements, et avec Duchateau nous répéterons sagement : "Ces calculs n'ont rien de positif, la nature semble avoir jeté un voile impénétrable sur la génération." »<sup>1</sup>

Les conclusions statistiques de M. Krafft, fondées sur les registres de l'état-civil de Bâle et de Genève, ne forcent pas davantage la conviction. Après l'avoir lu attentivement, on

1. *Etude sur l'heure à laquelle accouchent les femmes*. Paris, 1924, pp. 51-52.

reste libre de croire ou de ne pas croire que la naissance d'un enfant mâle est commandée par le soleil, alors que la naissance d'une fille dépend avant tout de la phase de la lune <sup>1</sup>.

Nous sommes donc amenés à constater que les diverses propositions par lesquelles la tradition exprime ce que l'on doit penser de l'influence de la lune sur la génération n'ont aucun fondement scientifique. Ici encore, il nous faut chercher l'origine des opinions « savantes » qui furent la source de la tradition populaire dans des raisonnements analogiques qui relèvent, en réalité, de la foi en la magie sympathique.

Il faut redire la même chose, puisque c'est toujours la même chose : le peuple maintient d'autant plus facilement de semblables traditions qu'elles correspondent à sa mentalité sans critique, à demi primitive et, plus précisément, à sa foi spontanée aux principes de la magie.

---

1. K. E. Krafft, *Influences solaires et lunaires sur la Naissance humaine*, Paris, 1928, pp. 49-50.





## CHAPITRE VIII

### De l'influence de la Lune sur les animaux.

Dans les classifications primitives, le Soleil et la Lune sont souvent mis en relation avec des animaux particuliers et plus souvent encore avec le sexe des animaux, le Soleil commandant aux mâles et la Lune aux femelles. Les conséquences des systèmes de ce genre ont été incalculables ; à l'aube de notre civilisation, les anciens habitants du Bassin méditerranéen étaient encore si persuadés de la réalité de ces sortes de liaisons, qu'ils ont fréquemment prétendu les justifier par de soi-disant observations.

Horapollon, dans ses *Hiéroglyphes*, nous fournit un curieux exemple de ces justifications ; il écrit :

« Le Cynocéphale désigne la Lune, parce qu'il paraît singulièrement affecté de la conjonction de cet astre avec le Soleil ; car lorsque la Lune reste éclip­sée un certain temps, le Cynocéphale mâle ne lève plus les yeux, ne mange plus ; mais, triste, il regarde contre terre, comme pénétré du regret de l'enlèvement de cet astre, qu'il croit réel. La femelle éprouve la même affection que le mâle et rend, outre cela, du sang par les parties génitales. En conséquence de tout cela, on nourrissait des Cynocéphales dans les Temples, afin de connaître par eux le temps des éclipses. »

Toujours d'après le même livre, les Egyptiens représentent le lever de la Lune par un cynocéphale debout, les mains levées au Ciel et le diadème sur la tête.

« Ils le désignent par les mains levées au Ciel, parce qu'il paraît adorer cet astre et le remercier de ce que son lever le fait participer à deux lumières à la fois, à la sienne, qui commence, et à celle du Soleil qui finit. »<sup>1</sup>

Sur les bords du Nil, le chat représentait aussi la Lune,

« ... à cause de la variété de son pelage, de son activité pendant la nuit, et de sa fécondité. Car cet animal, disait-on, porte d'abord un petit, puis deux, puis trois, puis quatre, puis cinq et ainsi jusqu'à sept à la fois, de sorte qu'en tout il va jusqu'à vingt-huit, nombre égal à celui des jours de la Lune. Ceci, ajoute Plutarque, est peut-être trop fabuleux ; mais il paraît toutefois que, dans les yeux du chat, les prunelles s'emplissent et se dilatent à la pleine Lune ; tandis qu'elles se contractent et diminuent au déclin de cet astre. Quant à la figure humaine donnée à ce chat, elle indique l'intelligence et la raison qui préside aux changements de Lune. »<sup>2</sup>

Cet animisme et cet anthropomorphisme ne sauraient nous surprendre, car ces mêmes peuples considéraient la Lune comme une divinité et prétendaient qu'elle avait engendré leur bœuf Apis<sup>3</sup>.

De telles conceptions n'étaient point particulières aux Egyptiens. Ecoutez Manilius, Romain du temps d'Auguste :

« Les animaux plongés au fond de la mer, et comme emprisonnés dans leurs écailles, sont sensibles au mouvement de la lune : ils suivent, reine de Délos, les vicissitudes de votre force et de votre faiblesse. Et vous-même, déesse de la nuit, ne perdez-vous pas votre lumière, en vous plongeant dans les rayons de votre frère ? Ne la recouvrez-vous pas, en vous éloignant de lui ? Autant il vous laisse ou vous communique d'éclat, autant vous en renvoyez à la terre, et votre astre est dépendant du sien. Les quadrupèdes mêmes et les autres animaux terrestres, quoique vivant dans une profonde ignorance d'eux-mêmes et des lois de leur existence, rappelée toutefois par la nature au souverain auteur de tout ce qui est, semblent s'élever jusqu'à lui, et se régler sur le mouvement du ciel et des astres. Ceux-ci, par une sorte de lustration, se baignent dès que la lune

1. *Hiéroglyphes dits d'Horapollé* (*Hiérog.*, XIV et XV) trad. M. Requier, Amsterdam, 1779, pp. 42-43 et 47. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Pierre Valérian et J.-B. Porta se font encore l'écho de ces traditions légendaires. Cf. : *Commentaires Hiéroglyphiques*, VI, pp. 112-13. *La Magie naturelle*, Lyon, 1669, p. 55.

2. *Sur Isis et Osiris*, 63. Voir : Lefébure, *Le Mythe osirien*, I, 88.

3. Plutarque, *Symposiaques*, VIII, 1-3.

montre son croissant ; ceux-là présagent les tempêtes et le retour de la sérénité. Après ces exemples, qui pourra douter qu'un rapport intime existe entre le ciel et l'homme ? »<sup>1</sup>

Les Pères de l'Eglise rejettent avec énergie la divinité des astres et celle de la Lune en particulier ; mais ils ne doutent pas de son action sur les animaux. Sur ce point, ils sont les échos fidèles de l'Antiquité. S. Basile nous en fournit un témoignage décisif :

« Je crois aussi que les variations de la lune ne sont pas sans exercer une grande influence sur l'organisation des animaux et sur tout ce qui naît de la terre. Car les corps sont différemment disposés à son décroissement et à son accroissement. Diminue-t-elle, ils deviennent lâches et flasques ; si elle s'accroît et se hâte d'arriver à sa plénitude, ils semblent se remplir avec elle, grâce à une humidité imperceptible qu'elle envoie, mêlée à sa chaleur et qui pénètre tout. Pour preuve, vois comme ceux qui dorment au clair de la lune sentent l'humidité remplir toute leur tête, vois comme les chairs fraîches tournent vite sous l'action de la lune ; vois la cervelle des animaux, les parties les plus humides des monstres marins, la moelle des arbres. Evidemment, pour faire ainsi participer toute la nature à ses changements, il faut que la lune soit, selon le témoignage de l'Ecriture, d'une grandeur et d'une puissance prodigieuses. »<sup>2</sup>

Hier encore, en Europe, on rencontrait fréquemment des paysans persuadés de l'action provocante de la Lune sur les animaux :

« Ceux qui ont vécu à la campagne, dit M. Charles Cadéot, connaissent l'attitude du chien assis qui *hurle à la Lune*, inlassablement, des nuits entières, à l'époque de la pleine Lune surtout. »<sup>3</sup>

Cette opinion n'est pas propre à la France : on la rencontre également en Italie et en Allemagne<sup>4</sup>. On croit aussi que les loups ne peuvent souffrir la clarté de la lune et qu'ils poussent des hurlements à sa vue<sup>5</sup>.

Pendant la même nuit où la lune brille, nombreux sont les loups et les chiens qui se taisent, tandis que quelques-uns hurlent ou aboient à la Lune. Comme toujours, on ne

1. *Astronomiques*, II, pp. 87-104.

2. *Hexaméron*, VI, p. 10.

3. Ch. Cadéot, *Les Influences lunaires*, ds *Revue de Pathologie comparée et d'hygiène générale* (1932), XXXII, p. 511.

4. E. Rolland, *Faune populaire de la France*, P., 1881, IV, p. 60.

5. Quitard, *Dict. des Proverbes*, P., 1842, p. 509 ; E. Rolland. *Faune popul.*, I, p. 123.

tient compte que des cas positifs, sans se demander, d'ailleurs, si l'on ne doit pas attribuer à d'autres causes les cris lugubres de ces animaux durant les nuits claires. Il y a tout lieu de penser qu'une telle opinion provient d'une Antiquité dont malheureusement je ne connais pas de témoignage direct.

Au reste, ces premières indications n'ont d'autre but que de donner une idée de l'atmosphère dans laquelle se sont développées les opinions que nous allons passer en revue.

### Conception et naissance des animaux

Dans le Loiret, on croit que la vache restée jusqu'alors stérile concevra presque certainement le premier vendredi de la lune ; en Anjou, le fermier mène la vache au taureau, la jument à l'étalon pendant le croissant, s'il veut que les produits soient des mâles, et pendant le décours s'il désire des femelles ; dans le Puy-de-Dôme et dans le Finistère, les veaux mâles sont conçus en vieille Lune, les veaux femelles en Lune nouvelle<sup>1</sup>. Au dire des Berrichons, « la croissance des animaux nés au début de la lunaison sera plus prompte que celle des animaux nés à son déclin ».<sup>2</sup>

Galien était persuadé que les animaux nés en pleine lune étaient sains et très vigoureux<sup>3</sup>. Au X<sup>e</sup> siècle, Maçoudi déclare que si les animaux sont nés au commencement du mois, le fruit est mieux fait et plus grand que s'ils étaient nés en décours<sup>4</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Charles Estienne, qui s'inspire visiblement des Anciens, déconseille d'acheter des bêtes nées dans la vieillesse de la Lune : « Elles sont, dit-il, plus imbéciles et faibles que les autres, ainsi ne croissent guère, et leur chair n'est pas le poids suffisant lorsqu'on les

1. L. Malon, dans E. Rolland, *Faune pop. de France*, V, 97 ; G. de Launey, ds *Rev. Trad. Pop.* (1893), VIII, 94 ; E. Rolland, *loc. cit.*, V, 16 ; Cf. : P. Sébillot, *Folk-Lore de France*, III, 79.

2. A. Tortrat, *Le Berry*, Bourges 1927, p. 49.

3. Cf. : W. G. Black, *Folk-Medicine*, London 1883, p. 126.

4. Maçoudi, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 105.

a tuées. »<sup>1</sup> Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Grimm a recueilli la même opinion en Allemagne<sup>2</sup>. En France, à la fin du même siècle, les paysans de l'Albret affirment que, d'une façon générale, les bêtes naissent péniblement en vieille lune. Les Poitevins assurent que les poussins nés en vieille lune ne sont jamais aussi forts que les autres ; dans l'Eure, on élève difficilement ceux qui sont nés en *morte lune*<sup>3</sup>.

Cette dépendance de la vie animale par rapport à la vie lunaire repose visiblement sur le principe capital de la magie sympathique.

Une autre opinion, apparentée à celle-ci, serait fondée sur les faits, s'il fallait en croire M. Ch. Cadéot, vétérinaire dans le Gers. Il écrit :

« Les agriculteurs, en Gascogne, disent couramment que les parturitions, chez les bovidés surtout, sont déterminées par les mouvements de la lune. Il est intéressant de remarquer que les nombreux immigrés espagnols, italiens, belges qui se sont fixés dans notre région, depuis la guerre, expriment les mêmes allégations, et sous la même forme :

« On admet que la durée de la gestation, chez la vache, s'étend à dix révolutions lunaires complètes ; la date de l'accouchement devient facilement déterminable, si on connaît celle de la conception, dix cycles lunaires entiers ramenant au moment du "part" la phase qui avait présidé à la fécondation (Ex. : fécondation après le premier quartier, parturition entre le premier quartier et la pleine lune au bout de 9 mois et 20 jours environ (290-295 jours, pour nos races locales du moins) soit *révolutions synodiques complètes*. Des observations que j'ai faites, au cours de ces trois dernières années chez un assez grand nombre d'éleveurs et portant sur un millier de cas environ, il me semble résulter que 85 % des parturientes obéissent rigoureusement à cette règle, comme le veut l'opinion populaire. Je ne parle, bien entendu, que des accouchements qu'il y a lieu de considérer comme normaux ; il faut signaler, ici, l'existence de facteurs pathologiques variés (la vaginite contagieuse, l'avortement épizootique entre autres) qui, actuellement, tendent à perturber l'ordre des choses ; il faut en tenir compte dans l'examen des statistiques.

« Il me semble cependant important de signaler le fait suivant, que j'ai pu contrôler souvent : les avortements de nature infectieuse, c'est-à-dire la grande majorité, chez nos espèces bovines, qui constituent une anomalie, un accident semblent, eux aussi, se conformer rigoureusement

---

1. *L'Agriculture et Maison rustique*.

2. Grimm, *Teutonic Mythology*, ed. Stallybrass, p. 1808.

3. P. Sébillot, *Folk-Lore de France*, III, 81 et 218.

à la règle des phases, je veux dire se produire après un nombre entier de lunaisons. »<sup>1</sup>

Je crains fort que les mille observations dont parle M. Cadéot aient été faites non par lui, mais par les éleveurs dont il a recueilli les affirmations ; malheureusement, nous savons qu'ils ne tiennent aucun compte des cas négatifs. Aussi bien M. Cadéot se contente-t-il de dire : « *Il me semble résulter* » et c'est encore beaucoup trop pour un esprit critique.

Devons-nous accorder plus d'autorité à cette observation de M. Herpin ?

« Si l'essaimage du *Perinereis cultrifera* ne peut, par suite de manque de chaleur, avoir lieu, comme d'habitude, au premier quartier de lune de mai, lorsque cette phase tombe trop tôt dans la saison, il est retardé non jusqu'au début des chaleurs, mais jusqu'au prochain premier quartier de la lune, ce qui permet de croire, conclut notre auteur, que la lunaison influence directement, chez ce ver annelé, la maturation des produits génitaux. »<sup>2</sup>

Je m'étonne que M. Herpin n'ait pas eu l'idée, durant un mois de mai quelque peu hivernal, d'abriter du froid le ver annelé en question. Pourquoi se contenter d'observer, lorsqu'on peut expérimenter ? De telles observations sont le fruit d'une simple autosuggestion et ne valent pas mieux, scientifiquement parlant, que ces curieuses traditions populaires :

« Au pays des Bigoudens, la lune d'août influe singulièrement sur la race féline. Les chats nés sous ses rayons ont l'instinct pervers : la gent trotte-menu n'est plus l'objet de leurs poursuites cynégétiques. Tout leur savoir-faire consiste à pourchasser souris, lézards, crapauds, couleuvres, toutes espèces « *d'Ampevaned* », qu'ils introduisent avec force miaulements de triomphe dans la maison de leurs maîtres<sup>3</sup>. Encore aujourd'hui, certains paysans de la Sarthe sont profondément convaincus que, si une lapine est fécondée le jour où elle a été présentée au mâle, il y aura autant de lapins que de jours passés depuis le début du croissant. »<sup>4</sup>

1. Ch. Cadéot, *Les influences lunaires* ds *Rev. de Pathol. comparée* (1932), XXXII, pp. 507-508.

2. Cité par Dr E. Budai, ds *Rev. de Pathologie comparée* (1934), XXXIV, p. 444.

3. Le Carguet, ds *Rev. des Trad. Pop.* (1888), III, p. 453.

4. Communication de Mlle Duval, institutrice à Aillières (Sarthe).

### Conseils pour la couvaïson

L'incubation, d'après Varron, ne doit commencer qu'après le renouvellement de la Lune. Les œufs que l'on fait couvrir plus tôt, affirmait-il, ne réussissent presque jamais<sup>1</sup>. Pline suit Varron<sup>2</sup>, de même Columelle ; mais ce dernier ajoute quelques précisions :

« Lorsque vous donnez les œufs à couvrir, veillez toujours à ne le faire qu'en lune croissante, et depuis son dixième jour jusqu'à son quinzième, parce que c'est ordinairement le meilleur temps pour les donner à couvrir, et qu'il est, en outre, essentiel de ménager cette opération de façon que la lune soit encore croissante dans le temps que les poulets viendront à éclore. Il faut vingt et un jours pour que les œufs de poule s'animent et qu'ils soient configurés en oiseaux. »<sup>3</sup>

Chacun sait que l'on peut faire couvrir les œufs de paonnes par des poules ; mais Columelle nous apprend qu'il faut s'arranger pour que les œufs éclosent avec la nouvelle Lune<sup>4</sup>.

Trois siècles plus tard, Palladius donne exactement les mêmes conseils, et presque dans les mêmes termes. Il se contente d'ajouter que, pour les œufs de faisane, on procédera comme s'il s'agissait d'œufs de paonne<sup>5</sup>.

Au XV<sup>e</sup> siècle, une vieille femme déclare qu'il faut éviter de mettre les œufs à couvrir en *lune morte* et qu'il faut même attendre un jour après la nouvelle lune, afin que la croissance de l'astre soit nettement dessinée<sup>6</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Antoine Mizauld, alléguant Pline, veut que l'on attende la nouvelle Lune, et plus précisément le premier croissant<sup>7</sup>.

En 1832, Arago écrit :

« En France, on ne croit pas, en général qu'il soit indifférent de mettre couvrir sous toutes les phases. Les ménagères prétendent que l'éclosion est d'autant plus heureuse qu'elle s'opère plus près de la pleine Lune. »

---

1. *De l'Agriculture*, III, p. 9.

2. *Hist. nat.*, X, p. 75.

3. Columelle, *De l'Agriculture*, VIII, p. 5.

4. *De l'Agriculture*, VIII, II.

5. Palladius, *De l'Agriculture*, I, pp. 27-29.

6. *L'Évangile des Quenouilles*, V, 13, éd. Elzer, p. 79.

7. *Secrets de la Lune*, Paris, 1571, f. 10, V.

Les expériences de M. Girou de Buzareingues viennent à l'appui de cette opinion. Il est regrettable que ce savant agronome ne les ait pas multipliées davantage, qu'il n'ait pas recherché aussi avec soin si, comme il l'avait déjà conjecturé, les différences observées ne tiennent pas à une agitation plus ou moins grande de la couveuse, provoquée par une obscurité du ciel plus ou moins complète<sup>1</sup>.

En 1875, Laisnel de La Salle constate que la mise à couver en *lune tendre* demeure la règle parmi les Berrichons<sup>2</sup>. Hier encore, en diverses régions de la France, on ne mettait les œufs à couver que pendant la nouvelle Lune<sup>3</sup>. Présentement, dans le Gers et en Artois, les fermières ont bien soin de donner les œufs aux couveuses de façon que les poussins éclosent dans le croissant de la Lune. Si l'éclosion avait lieu en décours, les nouveau-nés auraient moins de chances de vivre et seraient moins forts<sup>4</sup>.

Ces témoignages, qui jalonnent deux millénaires, établissent la continuité de la tradition sur ce point spécial et nous permettent de penser qu'elle n'a pas dû être moins fidèle en ce qui concerne vingt autres points relatifs à l'influence de la Lune sur les animaux. Au reste, l'opinion sur l'époque favorable à la couvaison n'est pas seule à nous offrir l'exemple d'une telle ténacité.

#### **De l'action de la Lune sur les crustacés et sur la croissance de divers animaux**

Les Anciens étaient persuadés, d'une façon générale, que les animaux engraisseraient ou grossiraient en lune croissante et perdent de leur poids et de leur volume durant son décours.

---

1. *Des prétendues actions exercées par la Lune ds Ann. du Bur. des Longitudes pour l'an 1833*, Paris 1832, pp. 237-38.

2. *Croyances et Lég. du Centre de la France*, II, p. 285.

3. Ch. Lejeune, *Quelques superstitions ds Mém. de la Soc. d'Anthrop.* (1903), p. 376.

4. Ch. Cadéot, *Les Influences lunaires ds Rev. de Pathol. Comp.* (1932), XXXII, 512 et 515 ; Communication de Mlle C. Leroy relative à la région de Montreuil-sur-Mer.



Dans ses « *Annales du Printemps et de l'Automne* », Lu Pough Wei, auteur chinois du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dit :

« La Lune est la base de tout ce qui appartient au principe *Yin*. Quand elle est pleine, les coquillages bivalves sont remplis et tout ce qui est *Yin* existe complet ; mais le dernier jour de la lune, les animaux à double coquille sont vides, et tout ce qui appartient à *Yin* est réduit à rien. En effet, tout ce qui est *Yin* subit une métamorphose dans l'abyme par la marche de la lune au ciel. Et quand la lune décroît, les cerveaux des poissons diminuent. »

« Liou Ngan, qui a vécu un siècle environ après Lu Pough Wei, professait une doctrine fort peu différente : "La lune, dit-il, est la souche du *Yin*. C'est pour cela que les cerveaux des poissons diminuent quand la lune est vide, et que les coquilles des univalves spiroïdes ne sont pas pleines de parties charnues quand la lune est morte." Il dit, en outre, dans un autre chapitre : "Les coquillages bivalves, les crabes, les perles et les tortues croissent et décroissent avec la lune." »<sup>1</sup>

Maint lecteur aura reconnu, dans ces opinions des anciens philosophes chinois, des idées familières à notre Antiquité européenne. Pline écrivait, au début de l'ère chrétienne :

« Les huîtres, les coquillages et les testacés de toute espèce croissent et diminuent selon les phases de la lune. Bien plus, les observateurs attentifs ont découvert que le nombre des lobes du foie de la souris répond à l'âge de la lune et qu'un très petit animal, la fourmi, est sensible à l'influence de cet astre et cesse son travail quand il n'est pas visible. En ceci, notre ignorance est d'autant plus honteuse qu'il est reconnu que les affections des yeux, chez certaines bêtes de somme, croissent et décroissent avec la Lune. »<sup>2</sup>

Un siècle plus tard, on pouvait lire, dans *Les Nuits Attiques*, cette instructive anecdote :

« Annianus, poète, habitait sa terre dans la campagne des Falisques, où il se livrait aux travaux de la vendange avec bonheur et gaieté. Il m'y invita avec quelques autres. Pendant le dîner, il nous arriva de Rome une grande quantité d'huîtres. On les servit en très grand nombre ; mais elles étaient maigres et sèches. — La Lune, dit Annianus, est sans doute sur son déclin, et l'huître, comme tant d'autres choses, est alors maigre et sèche. — Nous lui demandâmes quelles étaient les autres choses qui subissaient ainsi l'influence de la lune. — Avez-vous, nous répondit-il,

1. J.-J. M. de Groot, *Les fêtes annuellement célébrées à Emouï. Etude concernant la religion populaire des Chinois*. Paris 1886, II, p. 491.

2. Pline, *Hist. Natur.*, II, 41, 3.

oublié les vers de notre Lucile : “ Lune nourrit les huîtres, remplit les hérissons, engraisse les rats et les brebis.” »

Or, tout ce qui croît avec la lune décroît avec elle. Les yeux même des chats croissent et décroissent avec la lune<sup>1</sup>.

Après le témoignage des Anciens, écoutez celui des Modernes et vous verrez qu'ils n'en sont qu'un écho. En son *Traicté des Comètes*, Blaise de Vigenère écrivait, en 1578 :

« On voit les substances des écrevisses, langoustes de mer, omars (*sic*), huîtres, moules et autres telles choses animées revestues d'écailles, ensemble la moelle des animaux, s'accroître, et diminuer selon le mouvement de la lune. »<sup>2</sup>

J.-B. Porta en sa *Magie naturelle* affirmait, de son côté :

« La Lune... nourrit les Huytres, les Hérissons, les Spondyles, les Conchyles, les Ecrevisses et autres poissons... La Fourmi, qui est le moindre de tous les animaux, sent les changements des astres, de sorte qu'entre la vieille et nouvelle Lune, elle cesse son labeur coutumier et se repose ; mais en pleine Lune, elle travaille obstinément, voire durant les nuits. Les veines aussi des souris respondent au nombre lunaire, car alors que son globe est plein et arrondi, elles croissent ; et quand il décroît, elles décroissent... »<sup>3</sup>

Mizauld, plus explicite encore, en appelle à l'autorité des Grecs et des Romains :

« Les Anciens, qui ont été soigneux et diligens d'observer les secrets de la nature (comme a fait ce grand et éloquent philosophe Claude Aelian), nous ont laissé par escrit qu'il y a un poisson, en Egypte, appelé Physe, de merveilleuse et estrange nature : pour autant qu'il semble symboliser et consentir avec le temps auquel la Lune augmente, ou diminue sa clarté et lumière : car son foye également croist et décroist avec la Lune, comme aussi la vigueur et estat de son corps : lequel se présente gresle et maigre, quand il n'y a point de Lune, puis gros et gras, quand elle est en sa force et pleine lumière. La présent chapitre prendra fin par ce que propose le susdit Aelian, après Aristote, Pline et autres. C'est, que tous les animaux aquatiques, vestus et couverts de crouste et grosse écaille, comme escrevisses, cancrs, ouytres et semblables, sont sur la vieillesse et décroissement de la Lune, fort extenuéz en leur substance, et trouvent leurs testes et coquilles comme presque vuides,

1. Aulu-Gelle, *Les Nuits Attiques*, XX, 8.

2. *Traicté des Comètes ou estoilles chevelues*. Paris 1578, p. 108.

3. *La Magie Naturelle*, Lyon 1669, pp. 50, 52-53.

dénuées, anéanties. Mais, sur la pleine Lune, et au temps de son avancement et jeunesse, le tout se présente au contraire, c'est-à-dire en beaucoup meilleur état. »

Un peu plus loin, il indique que cette action de la lune ne se limite pas aux crustacés et aux poissons, mais

« ... opère sur les brebis, lièvres, asnes, chats, loups, chèvres, porceaux... en un mot sur toutes sortes de bêtes qui vivent et habitent partie en l'eau et partie sur la terre : sans en excepter tout ce qui s'engendre sans manifeste semence de mâle, comme sont souris, mouches, araignées, poux, pusses, et toute vermine en général. »<sup>1</sup>

Cependant Jacques Rohault, savant physicien français (1620-1675), ayant voulu vérifier le fait en ce qui concerne les écrevisses, assure qu'il n'est pas exact. Ayant pêché ces crustacés dans toutes les périodes du mois lunaire, il n'a jamais aperçu de différence constante en faveur d'aucune phase<sup>2</sup>.

Cela n'a pas empêché d'autres savants de nous fournir des explications de ce soi-disant phénomène. L'*Académie del Cimento* affirme que la Lune ne joue ici d'autre rôle que celui d'éclairer plus ou moins ces animaux (écrevisses et crevettes) dans leurs chasses nocturnes. En 1784, Daguin reprend cette explication et la généralise :

« Je ne pourrais assurer, dit-il, si les huîtres s'engraissent dans la pleine lune, et maigrissent dans son déclin, mais c'est un fait certain que pareille chose arrivant aux écrevisses, doit aussi probablement arriver aux autres crustacés. Ce n'est cependant pas, comme le peuple le pense, par l'influence de la lune, mais parce que ces animaux, découvrant mieux leur proie à la faveur du clair de lune que dans son déclin, trouvent une nourriture plus abondante pendant ce temps, et conséquemment deviennent plus gros que lorsqu'ils mangent moins.

« Il est vraisemblable encore que la même cause produira le même effet chez les huîtres et, d'après cette explication, s'évanouit tout le merveilleux de ce phénomène que le peuple attribue vulgairement à l'influence de la Lune. »<sup>3</sup>

En 1833, Arago fait remarquer que, du renouvellement à la pleine Lune et de la pleine Lune à son extrême déclin,

1. *Secrets de la Lune*. Paris 1571, ff. 10 et 18.

2. Arago, ds *Ann. Bur. des Longitudes pour 1833*. Paris, 1832, p. 236.

3. L. Mahillon, *La Lune rousse ds Ciel et Terre. Erreurs et préjugés*, Mons 1890, pp. 6-7.

notre satellite répand sur terre la même quantité de lumière, et rejette par conséquent cette explication<sup>1</sup>. Néanmoins, si l'on enquêtait aujourd'hui, on trouverait, dans maintes campagnes d'Europe, des paysans persuadés de l'action de la lune sur les crustacés<sup>2</sup>.

La Chine nous offre, en Orient, une semblable survivance, non moins longue et non moins nette. De nos jours, de nombreux Chinois croient encore que la lune exerce une influence sur les animaux à coquille bivalve et les fait croître en son croissant<sup>3</sup>.

#### De la tonte, de la saillie et de la castration

Orientaux et Occidentaux s'inspirent également du grand principe de la philosophie magique : *le semblable engendre le semblable*. C'est en vertu du même principe que les Wallons choisissent la lune croissante pour tondre les moutons et faire saillir leurs bêtes. Ainsi, la laine croîtra rapidement et l'on obtiendra des mâles vigoureux<sup>4</sup>.

Les Egyptiens regardaient le porc comme un animal impur, parce qu'il paraît, le plus souvent, s'accoupler quand la lune décroît. C'est pour la même raison que le lait de la truie fait fleurir la lèpre sur le corps de ceux qui en boivent<sup>5</sup>. En fait, le rut a ses saisons, mais on n'a jamais démontré sa dépendance à l'égard de la Lune. Le Dr Parisot, il est vrai, prétend le contraire, mais ne donne pas ses preuves<sup>6</sup>.

En revanche, on doit castrer les animaux en décours. C'était déjà l'opinion de Magon et de Columelle<sup>7</sup>. Reprise

1. Arago, *loc. cit.*, p. 235.

2. C'était encore une opinion courante chez les paysans siciliens à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cf. : G. Pitre, *Usi e costumi... del popolo siciliano*, Palermo, 1889, III, 25 et note.

3. J.J.M. de Groot, *Les fêtes annuellement célébrées à Emouï*. Paris, 1886, in-4<sup>o</sup>, T. I., p. 127-128.

4. R. de Warsage, *Calend. popul. wallon*, Anvers, 1920, pp. 73-74. Voir aussi A. Harou, ds *Rev. Trad. Pop.* (1902), XVII.

5. Plutarque, *Isis et Osiris*, 8, trad. Mario Meunier, p. 40. Voir les notes.

6. *Chronique Médicale* (1931), XXXVIII, 21.

7. Columelle, *De l'Agriculture*, VI, 26.

par Pline, au I<sup>er</sup> siècle, et par Palladius, au IV<sup>e</sup>, elle fut reçue de toute l'Europe occidentale. En Poitou, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui castrait les agneaux devait opérer au déclin de la lune<sup>1</sup>. Cette opinion fait encore loi en Wallonie<sup>2</sup> et, sans doute, en de nombreux villages de France.

#### **De l'influence de la Lune sur la putréfaction et la conservation des chairs**

Les Grecs du II<sup>e</sup> siècle dissertent déjà sur l'art de conserver les viandes. Plutarque, qui nous rapporte les propos de table de cette époque, écrit :

« Euthydème, de Sunium, nous donnant à souper, avait fait servir un sanglier d'énorme grosseur. Comme les convives s'en extasiaient, il dit qu'un autre, beaucoup plus gros, lui avait été apporté en même temps, mais que la lune l'avait gâté. — Je suis fort embarrassé pour en expliquer la cause continua-t-il ; car il semble singulier que ce ne soit pas le soleil qui corrompt les chairs, puisqu'il a une plus grande chaleur que la lune...

« Quand nous eûmes fini de souper... Moschion, le médecin, dit que la putréfaction était une dissolution de la chair : que celle-ci se liquéfiait et se fondait en eau, par suite du changement opéré en elle lorsqu'elle se corrompt ; qu'en général, ce qui se putréfie devient liquide, et que toute chaleur agit, soit en mettant les principes humides en mouvement et en les relâchant, soit, au contraire, en torréfiant les chairs, si elle est excessive. Ces deux remarques, ajouta-t-il, résolvent évidemment la question. La Lune, par sa douce chaleur, liquéfie les corps, mais le soleil dégage plutôt l'humidité par l'ardeur de ses rayons. C'est même à quoi fait allusion Archiloque quand il dit, en observateur intelligent de la nature :

Sirius, je l'espère, à l'aide de ses feux  
Desséchera les corps de la plupart d'entre eux. »

Homère est encore plus explicite. Parlant d'Hector, qui est couché par terre, il dit qu'Apollon étend sur le cadavre un nuage qui le couvre de son ombre,

De peur que du soleil l'action trop rapide  
Ne dessèche le corps du héros intrépide...

---

1. B. Souché, *Proverbes, Traditions diverses, etc.* Niort 1882, p. 10.

2. O. Colson, *Astronomie populaire ds Wallonia* (1909), p. 289.

« Les chairs qui se pourrissent n'éprouvent point un état qui soit autre. Les esprits par lesquels elles étaient maintenues se résolvent en humidité. Dès lors il y a raréfaction, et elles se liquéfient. »<sup>1</sup>

Vers la même époque, Galien attribue également à la Lune la putréfaction des chairs<sup>2</sup>.

Au IV<sup>e</sup> siècle, Palladius propage les mêmes idées :

« Ceux qui auront l'avantage de la proximité de la mer, dit-il, feront confire la chair de hérisson de mer, quand l'accroissement de la lune favorisera cette opération : parce que c'est le temps où cette planète fait grossir les membres de tous les êtres vivants que la mer renferme dans son sein, poissons et coquillages. »<sup>3</sup>

Les lignes suivantes, de Macrobe, datent du début du V<sup>e</sup> siècle ou de la fin du IV<sup>e</sup>. Elles consignent encore des propos de table :

« On m'a envoyé, depuis peu, de ma campagne de Tibur, des sangliers que mes chasseurs ont pris dans la forêt voisine. Mais la chasse ayant duré longtemps, les uns ont été apportés pendant la nuit, et les autres pendant le jour ; la chair de ces derniers s'est trouvée parfaitement saine ; mais celle des premiers, transportés pendant une nuit où brillait la pleine lune, était putréfiée. Pour obvier à cet inconvénient, les porteurs de la nuit suivante ont fiché des clous de cuivre dans différentes parties des corps dont ils étaient chargés, et m'ont remis leur charge dans le meilleur état possible ; veuillez donc m'expliquer pourquoi la lumière de la lune a opéré sur ces cadavres un effet que n'avait pu produire l'action des rayons solaires. — La raison en est simple et facile à trouver, repartit Disarius ; la décomposition des corps est toujours le résultat des forces combinées de la chaleur et de l'humidité. La putréfaction des matières animales est donc une suite de l'affaissement insensible des parties solides, provoqué par la dernière de ces forces. Tant que la chaleur n'est que tempérée et bénigne, elle entretient l'humidité ; mais lorsqu'elle est excessive, elle l'absorbe, et détruit l'équilibre des solides et des fluides. C'est ainsi qu'un soleil ardent enlève aux cadavres leurs particules aqueuses ; tandis que la lune, qui n'a pas de chaleur sensible mais une douce tiédeur, donne à l'humidité des corps un plus grand développement. »<sup>4</sup>

Les Modernes, ici encore, suivent les Anciens. Au XVI<sup>e</sup> siècle, A. Gallo conseille de tuer les cochons en nouvelle lune :

1. *Les Symposiaques*, III, q. X, 1-3.

2. Galien, *Des crises et des jours critiques*, III, 3.

3. Palladius, *De l'Agriculture*, XIII, 6.

4. Macrobe, *Saturnales*, VIII, 16.

« Si vous tuez les porcs et autres bêtes durant la lune décroissante, tant plus vous tarderez à les saler, tant faudra-t-il de feu et de temps à faire cuire leur chair ; et ne faut, ceci considéré, s'ébahir si un saucisson, ou autre telle viande sont amoindris d'un quart lorsqu'on les fait cuire. »

De son côté, Charles Estienne s'exprime ainsi, en sa *Maison Rustique* :

« Le fermier bien avisé ne tuera jamais en quelque tems que ce soit, les porcs, moutons, bœufs, vaches et autres bêtes, de la chair desquelles veut faire provision pour la nourriture de sa famille, au décroît de la Lune. Car la chair tuée au défaut de la Lune se diminue de jour à autre, et lui faut beaucoup de feu, et de tems pour la faire cuire : ains ne se faut esbahir, si ce considéré, un saussisson, ou autre telle viande sont amoindris d'un quart lors qu'on les fait cuire. Ne tiendra aussi compte et n'achetara les bêtes chevalines, et autres qui ont eu naissance sur le décroissement et vieillesse de la Lune d'autant qu'elles sont plus imbéciles et faibles que les autres : ains ne croissent guère, et leur chair n'est du poids suffisant alors qu'on les a tuées. Ne pêchera jamais ses étangs, mares, fossés et viviers au défaut de la Lune, car les poissons et autres animaux aquatiques, principalement ceux qui sont vêtus et couverts de croûte et grosse écaille, comme écrevices, cancrs, huîtres, moules et semblables, seront trouvez fort extenués en leur substance, et maigres sur la vieillesse et défaut de la Lune : au contraire gros, gras et pleins quand elle est en sa force et pleine lumière. »<sup>1</sup>

Nous relevons des propos semblables dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. En notre pays, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les bouchers prétendaient que la quantité de moelle, dans les os, dépend de la lunaison<sup>3</sup>. De nos jours, dans le Suffolk, on considère comme regrettable de tuer un cochon au déclin de la lune ; en ce cas, il s'épuisera en bouillant. De l'autre côté du Canal, lorsque le « bacon » semble se réduire dans le pot, on dit que cela tient à ce que le cochon a été tué pendant le décours, et il arrive que l'on retarde ou hâte sa mort, afin qu'il périsse durant le premier quartier<sup>4</sup>. Dans certaines parties des Highlands, moutons, cochons et vaches ne sont tués que durant le croissant, car la viande des ani-

---

1. *De l'Agriculture et Maison Rustique*.

2. J. Brand. *Popular Antiquities*, III, 142 ; W.-C. Hazlitt, *Faiths and Folklore*, II, p. 418.

3. Duhamel. *De l'exploitation des bois*, P. 1764, p. 380.

4. C.W. J. ds Chambers, *Book of Days*, II, p. 202.

maux abattus pendant le décours est censée ne rien valoir, mais se racornir dans le pot ou la marmite<sup>1</sup>.

On peut admettre, avec Arago, que les corps exposés à la lumière de la lune se couvrent d'humidité et, par suite, se putréfient rapidement<sup>2</sup> ; cela ne permet pas de justifier la tradition ; car généralement, on tue les animaux en plein jour et souvent sous les vifs rayons du soleil<sup>3</sup>.

### Conclusion

Toutes ces opinions relatives à l'influence de la Lune sur la conception, la naissance, la croissance, l'abattage des animaux ne paraissent pas fondées sur des observations sérieuses, mais elles témoignent, en réalité, de la persistance des enseignements de l'Antiquité.

La tradition paysanne, nous le constatons une fois de plus, n'invente guère et, bien que tenace, elle n'aurait peut-être pas résisté à l'usure de deux millénaires ; elle fut souvent rafraîchie et renouvelée par nombre de savants occidentaux, qui se firent les disciples aveugles des anciens, et tout particulièrement par les rédacteurs de *Maisons rustiques*.

---

1. N.-B. Dennys, *The Folk-Lore of China*, London 1876, p. 118 ; Voir aussi : Rev. W. Gregor, *F.-L. North-East of Scotland*, London, 1881.

2. *Des prétendues actions exercées par la lune ds Ann. du Bureau des Longitudes pour 1833*, P. 1832, p. 231-32.

3. Je ne pense pas qu'il faille accorder comme démontré que la lune opère cette décomposition en raison des propriétés de ses rayons. Cf. : G. Pitrè, *Usi e costumi... del popolo siciliano*, Palermo 1889, III, 25.



## CHAPITRE IX

### De l'influence de la Lune sur les plantes médicinales.

Comme l'homme et les animaux, les plantes et les pierres passent pour subir l'influence de notre satellite. L'étude de la tradition agronomique nous a déjà fait connaître ce qu'il faut penser de l'action de la Lune sur les semailles et les plantations, la fumure et la taille, la cueillette et la récolte ; mais l'influence de l'astre des nuits sur les plantes ne se limite pas à ce domaine : certaines espèces végétales — du moins s'il faut en croire la tradition — sont tout particulièrement soumises au gouvernement de la Lune.

Dans l'Inde ancienne, l'astre d'argent et le monde des herbes sont étroitement unis ou apparentés. Bon nombre de plantes indiennes tirent leur nom du nom de la Lune et, d'une façon générale, la Lune est considérée comme la première des herbes, l'herbe par excellence, le Roi des herbes<sup>1</sup>. Somâ, comme dieu du sacrifice, s'identifie au feu et à la foudre, et aux deux grands luminaires : le Soleil et la Lune<sup>2</sup> ; mais en tant que Roi des plantes, ce dieu se

---

1. A. de Gubernatis, *La Mythologie des Plantes*, I, pp. 213 et 211-12.  
2. P.-U.-A. Cordier, *Étude sur la Médecine hindoue*, P., 1894, p. 29.

confond, avant tout, avec la Lune. N'est-ce pas de lui que les plantes reçoivent leur sève et leurs sucs ? L'humidité de l'astre est la source de l'eau que boivent les herbes, ainsi que des liqueurs et des boissons que nous fournissent les plantes. Parmi les herbes terrestres, il y a, d'ailleurs, une Reine des plantes, c'est l'herbe *andha* ou le *sômâalata* (*Asclepias acida* ou *Sarcostemma viminalis*), dont le suc purifié donne une liqueur enivrante, le *Sôma* terrestre. C'est une sorte d'ambrosie lunaire qui plaît tout particulièrement aux dieux et guérit toutes les maladies humaines<sup>1</sup>. La Lune, source des eaux, est nécessairement l'adversaire des serpents et des monstres qui les engloutissent ou cherchent à les engloutir ; on réussit d'ailleurs à les détruire ou à les écarter par l'offrande du *Sôma*<sup>2</sup>. La Lune et les plantes forment une vaste famille et participent aux mêmes vertus merveilleuses. Ecoutez cet hymne védique, connu sous le nom de *Chant du Médecin* :

« Autrefois, lorsque les plantes descendirent du ciel, elles disaient : — Par nous, tout homme qui tiendra encore à la vie sera guéri de son mal. O Sômalata, la plus précieuse de ces plantes aux centuples espèces, tu es la meilleure de toutes, toujours prête au désir, toujours douce au cœur. Plantes gorgées de *sôma*, disséminées à la surface du globe, déposez, à la prière de Br'haspati, toutes vos vertus dans cette plante que je tiens. Ne concevez point d'aigreur contre moi qui vous déracine, ni contre celui pour lequel je vous arrache. Que chez nous bipèdes et quadrupèdes restent bien portants. O vous qui entendez ma parole, et vous, plantes lointaines, accourez toutes, et mettez votre puissance entière dans cette simple que je tiens. Les plantes parlent ainsi à leur reine, la Sômalata — Quand un brahmane a besoin de nous, ô reine ! nous le sauvons. O Sômalata, tu es la reine incontestée ; les arbres sont soumis à ton autorité ; qu'il soit également soumis à la nôtre, celui qui cherche notre mal. »<sup>3</sup>

Cet animisme universel, qui donne la parole à toute créature, et cette foi à la toute-puissance de la Lune sur les plantes ne demeurèrent pas cantonnés dans l'Inde antique ; il n'est pas douteux qu'ils essaimèrent dans tout le monde indo-

---

1. P.-U.-A. Cordier, *La Médecine hindoue*, pp. 29-30.

2. A. de Gubernatis, *La Mythologie des plantes*, I, p. 214.

3. *Rig-Véda*, VIII, V, 3 vers. 17-23. Cf. : Cordier, *loc. cit.*, p. 34. Voir aussi *Rig-Véda*, VIII, 7. Cf. : V. Henry, *La Magie dans l'Inde antique*, P., 1909, pp. 56-58.

européen, en subissant, bien entendu, les adaptations imposées par le climat et le mélange de races. Un conte russe, qui fut recueilli dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>, va nous en fournir la preuve :

« Le jour de l'Exaltation de la Croix, une jeune fille va chercher des champignons dans la forêt, et voit un grand nombre de serpents entortillés ; elle essaie de rentrer chez elle, mais elle descend dans un trou très profond, qui est la demeure des serpents. Le trou est obscur ; au fond se trouve une pierre luisante ; les serpents ont faim ; la Reine des serpents aux cornes d'or les guide jusqu'à la pierre luisante ; les serpents la lèchent et s'en rassasient ; la jeune fille en fait autant et reste dans le trou jusqu'au printemps. A l'arrivée du printemps, les serpents s'entrelacèrent de façon à former un escalier, sur lequel la jeune fille monta pour sortir du trou. Mais en prenant congé de la Reine des serpents, elle reçut en don la faculté de comprendre le langage des herbes, et d'en connaître les propriétés médicinales, à la condition de ne jamais nommer l'armoise, ou *cornobil* (*celui qui était noir*) ; si elle prononce ce mot, elle oubliera tout ce qu'elle vient d'apprendre. La jeune fille comprenait, en effet, tous les propos que les herbes tenaient entre elles ; elle fut cependant attrapée par un homme qui lui demanda, par surprise : — Quelle est l'herbe qui pousse parmi les champs et sur les petits sentiers ? — *Cornobil*, s'écria-t-elle, et à l'instant même elle oubliera tout ce qu'elle savait ; depuis ce temps, dit-on, on nomma aussi l'armoise *Zabutko*, c'est-à-dire : *herbe de l'oubli*. »<sup>1</sup>

Ces herbes qui parlent, cette curieuse initiation qui permit à la jeune fille de connaître le langage des plantes et leurs vertus médicinales, cette interdiction de révéler le nom de l'armoise, considérée sans doute comme la source d'une sorte de *sôma* ou d'ambrosie, nous reportent à ces âges lointains où l'on associait, à l'adoration de la Lune, le culte des herbes guérisseuses.

### Des vertus de l'Armoise

Dans le conte russe que nous venons de citer, l'armoise s'est d'autant plus facilement substituée au *Sômalata* que la Grèce, l'Égypte et la Rome antique la considéraient

---

1. Rogovic, *Opit slovarya harodnih nazvanii pugozapadnii Rassii*, Kiev, 1874, au mot *Artemisia vulgaris* ; cité par A. de Gubernatis, *La Mythologie des Plantes*. II, pp. 17-18.

comme une herbe lunaire tenant de l'astre des nuits ses vertus merveilleuses.

Chez les Grecs, on prétendait que l'armoise (*Artemisia vulgaris*) tenait son nom d'Artémis Illythie, la déesse des accouchements<sup>1</sup>. Ceci est d'autant plus vraisemblable qu'Artémis est une divinité lunaire et que les Grecs recommandaient tout particulièrement l'armoise pour les maladies des femmes<sup>2</sup>, dont les mois, comme chacun le croyait, sont dans la dépendance des phases de la Lune. On l'appelait encore *lycophrys*, sourcil de lune<sup>3</sup>. Doit-on identifier cette plante à la Sélène ou sélénite qui croît sur le mont Apésante, appelé auparavant le mont Sélénéen ? C'est probable, bien que la légende ne soit pas précisément transparente. Elle rend une écume, dit le Pseudo-Plutarque, que les bergers ramassent avec soin au commencement du printemps. Ils s'en frottent les pieds, et elle les préserve de la morsure des serpents<sup>4</sup>.

En Egypte, une variété de cette plante (*artemisia maritima*) était consacrée à Isis, autre personnification de la Lune ; dans les mystères de cette déesse, les initiés en portaient un rameau à la main<sup>5</sup>. Bien entendu, les riverains du Nil utilisaient l'armoise contre diverses incommodités. Lorsque les plantes sacrées n'ont pas d'autres vertus merveilleuses, elles ont tout au moins des pouvoirs de purification et de guérison.

Vers le début du IV<sup>e</sup> siècle, le Pseudo-Apulée prétend que celui qui porte de l'armoise sur soi ne sent pas la fatigue du voyage<sup>6</sup> et que l'armoise chasse les diables cachés et neutralise le mauvais œil. Puis, comme pour mieux autoriser ses dires, il ajoute que c'est Diane qui a découvert les vertus de l'armoise et les a enseignées au centaure Chiron, dont chacun connaît l'habileté en médecine<sup>7</sup>. A la fin du même siècle, Marcellus Empiricus conseille aux femmes qui

---

1. Pline, *H.N.*, XXV, 36 et Macer Floridus, *Des vertus des simples*, I.

2. Pline, *H.N.*, XXV, 36.

3. L. Bèjottes, *Le Livre sacré d'Hermès Trismégiste*. Bordeaux, 1911, p. 79.

4. *Traité des Fleuves*, XVIII ; *L'Inachus*, 4 et 5.

5. Pline, *H.N.*, XXVII, 29 ; Dioscoride, *Les Six livres des simples*, III, 90.

6. On le lit déjà dans Pline.

7. A. de Gubernatis, *La Mythologie des Plantes*, I, p. 16.

souffrent de l'utérus de porter cette herbe sur les reins, à même la peau<sup>1</sup>. Au IX<sup>e</sup> siècle, Valafride Strabon, dans son *Hortulus*, la désigne sous le nom de *Mère de toutes les herbes*<sup>2</sup>. Peu après lui, Macer Floridus résume ainsi les enseignements de l'Antiquité : « Cette herbe remédie principalement aux maladies des femmes. Une décoction d'armoise, prise en boisson, facilite l'écoulement périodique du sang. On obtient le même effet, soit en bornant son usage à de fréquentes frictions faites à la matrice, soit en la broyant crue dans du vin pur et en la buvant, ainsi mélangée ; soit en l'appliquant toute verte en cataplasme, sur le bas-ventre, pendant la nuit. Prise en breuvage, ou même simplement placée sous le siège, elle facilite l'accouchement ; elle amollit la rigidité des parties, et dissout les tumeurs. Comme boisson, elle est diurétique, et délivre de la gravelle. Infusée dans le vin, elle finit par dissiper la jaunisse. Suivant Pline, l'armoise, combinée avec de la graisse, donne un emplâtre très efficace contre les scrofules ; il en recommande surtout l'emploi avec du vin. Broyée dans cette liqueur, elle devient une boisson qui neutralise les funestes effets de l'opium. On prétend même qu'elle est un préservatif contre toute sorte de poison et contre la morsure des bêtes féroces. Sa racine, suspendue au cou, est un talisman contre les rainettes et contre toutes les grenouilles venimeuses. Mêlé avec du vin, le jus de cette herbe a la même vertu. Broyée toute fraîche avec le moût, elle fait du vin spécifique contre les diverses affections dont je viens de parler, et lui donne, en même temps, une saveur et une odeur très agréables. Entre autres vertus, le vin ainsi mixtionné fortifie l'estomac et est bon cordial. »<sup>3</sup>

Durant le Moyen Age, les mêmes traditions se retrouvent à la fois en divers poèmes didactiques et dans les antidotaires. L'auteur inconnu d'un poème moralisé sur la *Propriété des choses* affirme que l'armoise chasse le diable et lui fait tellement peur qu'il s'enfuit :

- 
1. Marcellus Empiricus. *De medicamentis*. éd. Grimm. Berlin, 1849, p. 20.
  2. A. de Gubernatis. *loc. cit.*. I. p. 16.
  3. Macer Floridus. *Des vertus des plantes*. I. éd. Panckoucke, pp. 115-17.

L'ennemi enchace armoise,  
Peur le fait à ce qu'il s'en voise<sup>1</sup>.

De son côté, au XII<sup>e</sup> siècle, en son *Livre des simples médecines*, Platearius conseille fort l'armoise aux femmes qui ne peuvent avoir d'enfants parce que leurs maris sont « trop moistes »<sup>2</sup>.

Trois siècles plus tard, Thibault Lespleigney (1496-1567), en son *Promptuaire des médecines simples*, s'exprime ainsi :

« Armoise est une herbe appelée  
Valentina, bien approuvée  
Entre les herbes la première  
Par quoy doibt estre dicte mère.  
Honorée fut comme maitresse  
Par Diane la grant déesse  
A laquelle herbe fut encline  
Ainsy est-il escript en Plyne ;  
Et a en soy tel efficace  
Que la mere des meres casse  
Et par ses effectz triumphans  
Leur faict concevoir beaulx enfans,  
Lesquelz, quant au ventre sont mors,  
Par elle sont gectez dehors.  
Les matrices rend bien honnestes  
Et guerist les doulleurs de testes  
Elle est sur toute herbe, à mon gré,  
Chaulde et saiche au premier degré. »<sup>3</sup>

Jean Wier (1515-1588), dont les Diables n'ont pas toujours réussi à troubler la judiciaire, parle de l'armoise d'après des ouï-dire tout populaires ; il écrit :

« L'herbe communément nommée *lunaire*, que d'aucuns appellent l'estoile de terre, s'ouvre de nuit et reçoit tellement les rayons de la Lune, qu'il semble que ce soit une étoile luisante. Les habitants des lieux où elle se trouve, voyant cette clarté, la fuient... estimant qu'il s'agit d'un fantôme dangereux. Aucuns s'en servent pour préparer de la poison, les autres pour émouvoir les malins esprits. »<sup>4</sup>

---

1. G. Raynaud, *Poème moralisé sur la propriété des choses*, P., 1885, p. 25.

2. *Le Livre des médecines simples*, publié par le Dr P. Dorveaux, Paris, 1913, pp. 16-17.

3. *Promptuaire de simples médecines*, publ. par le Dr Dorveaux, Paris, 1899, p. 10.

4. *Histoires, disputes et discours des illusions et imposteurs des diables*, Paris, 1579, p. 71.

D'une façon ou de l'autre, au XVI<sup>e</sup> siècle, les relations de l'armoise avec la Lune sont toujours soulignées. J.-B. Porta affirme que la *Lunaire* a les feuilles rondes, façonnées en mode de croissant et qu'elle a reçu ce nom parce qu'elle connaît et observe les jours de la Lune<sup>1</sup>. Quelque vingt ans plus tard, A. Mizauld, bien qu'avec scepticisme, consigne la tradition qui avait cours parmi les alchimistes et philosophes métalliques :

« Ils veulent nous persuader, dit-il, qu'il y a une certaine herbe nommée *lunaria*, laquelle croist et décroist en ses feuilles et feuillages, tout ainsi que fait la Lune en son lustre et lumière : estant accompagnée, ainsi qu'ils disent, d'une infinité de propriétés, et vertus plus que admirables. Disent encore, que ladite herbe rend une lueur et lustre non pareil tant que la Lune luit sur terre, et non autrement : Qui est la cause qu'ils estiment qu'elle fait merveilles en leur sophisterie métallique et alchimique. Mais ils en parlent encore plus magnifiquement, quand ils escrivent que toutes et quantes fois que ladite herbe Lunaire est coupée, ou fauchée (car elle croist aux prez avec les taulpes) ou bien arrachée, elle fait pleuvoir en abondance. »<sup>2</sup>

Ainsi s'avère que l'armoise a même pouvoir que la Lune sur les eaux et sur la pluie.

Le livret *De virtutibus Herbarum*, attribué à Albert le Grand, qui fait partie de la plupart des éditions du grimoire connu sous le nom du *Grand Albert*, loue ainsi l'herbe de la lune :

« Son suc purge les âcretés de l'estomac. La fleur de cette plante nettoie les reins et les guérit. Elle croît et diminue comme la Lune. Elle est fort bonne au mal des yeux, rend la vue bonne. Si on met de sa racine pilée sur l'œil, elle est merveilleuse pour augmenter et éclaircir la vue ; car les yeux ont une grande sympathie pour la Lune. »<sup>3</sup>

De nos jours, en Allemagne, on emploie encore l'armoise contre plusieurs maladies des femmes et contre l'épilepsie<sup>4</sup>. Dans bien des endroits, on met, dans la chaussure, de l'armoise pour affermir la plante des pieds et se rendre infatigable. De là le nom allemand de cette herbe :

1. J.-B. Porta. *La Magie naturelle*. Lyon, 1669, p. 52. Mais notez que la 1<sup>re</sup> édition de ce livre fameux est de 1558.

2. *Les Secrets de la Lune*. P., 1571, f. 19.

3. *Les admirables secrets d'Albert le Grand*. Lyon, 1704, pp. 76-77.

4. A. de Gubernatis, *loc. cit.*, I, p. 17.

*beifusz*<sup>1</sup>. En France, maints proverbes patois conseillent aux femmes d'en attacher quelques brins à leurs chemises<sup>2</sup>.

Malgré de légers flottements, il est donc indiscutable que les enseignements de la tradition populaire contemporaine concernant les vertus de l'armoise sont conformes à ceux de la tradition savante et remontent à l'époque où l'Inde, l'Égypte, la Grèce et Rome considéraient encore cette herbe comme sacrée, ou comme une sorte d'incarnation secondaire de la divine Lune.

#### Des temps propres à la cueillette des plantes médicinales

Les demi-civilisés tiennent souvent compte de la marche de la Lune pour la cueillette des plantes médicinales. Chez les Indiens Creek, par exemple, on opère lors de la nouvelle Lune d'avril-mai ; c'est une cérémonie très compliquée, qui comporte une sorte d'octave lors de la nouvelle Lune du mois suivant<sup>3</sup>. J'ignore quelle est la plante que le grimoire connu sous le nom de *Grand Albert* appelle *crynostates*, et met au nombre des sept herbes planétaires ; il est clair, en tout cas, que ses vertus dépendent de la Lune, car elle croît et diminue avec elle<sup>4</sup>.

D'après les Anciens, les dominantes astrologiques qui régnaient au moment de la cueillette des plantes médicinales influaient considérablement sur leurs vertus. Dans les Gaules, les druides cueillaient le gui avec un grand appareil religieux. Avant tout, dit Pline, il faut que ce soit le sixième jour de la Lune, jour qui est le commencement de leurs mois, de leurs années et de leurs siècles, qui durent trente ans ; jour auquel l'astre, sans être au milieu de son cours, est déjà

1. E. Rolland, *Flore populaire*. VII, pp. 63-64.

2. En particulier dans les Basses-Pyrénées, l'Hérault, les Bouches-du-Rhône et le Gard. E. Rolland, *loc. cit.*, VII, p. 64.

3. J. R. Swanton, *Creek Religion* ds 42th *Ann. Rep. Am. Bur. of Ethn.*, pp. 551-52 et 553-555.

4. *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, Cologne, 1705, p. 97. Cette information est certainement tirée d'Agrippa (*La Philosophie Occulte*, I, 24) et *crynostates* est une mauvaise graphie pour *Chinostates*. Mais j'ignore l'identité de *chinostates*.



dans toute sa force. Ils l'appellent d'un nom qui signifie remède universel... On croit que le gui, pris en boisson, donne la fécondité à tout animal stérile et qu'il est un remède contre tous les poisons<sup>1</sup>.

Le Rev. Mr Chaw, dans la relation de son voyage à Elgin et dans le comté de Murray, nous dit que, lors de la pleine Lune de mars, les habitants coupent des touffes de gui ou des guirlandes de lierre pour en faire des couronnes, qu'ils conservent toute l'année. Ils prétendent guérir ainsi les fièvres hectiques et diverses autres maladies<sup>2</sup>. La survivance est donc bien nette.

Mais, d'une façon générale, on tenait jadis le plus grand compte de l'âge de la Lune pour cueillir les plantes magiques et spécialement les plantes médicinales. Le trèfle à quatre feuilles devait être récolté de nuit, à la nouvelle Lune. Noël du Fail fait allusion aux sorciers de Retiers, qui étaient supposés s'être mis en campagne, au jour voulu, pour le chercher<sup>3</sup>. D'après la tradition du pays de Liège, la mousse prise entre onze heures et minuit, en pleine lune, à l'ombre d'un frêne, près d'un ruisseau et pendant que le coucou répétait trois fois son chant, était employée naguère par les laïques qui chassaient le diable<sup>4</sup>. Grimm nous dit qu'en Allemagne on choisissait ordinairement la nouvelle Lune<sup>5</sup>. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en Cornouailles anglaise, l'âge de la Lune commandait la récolte<sup>6</sup>. Les paysans de la Corrèze font des invocations avant de cueillir les simples sous certaines lunes<sup>7</sup>.

### **Les herbes de la Saint-Jean bénéficient de la double influence du Soleil et de la Lune**

Le jour ou la veille de la Saint-Jean-Baptiste (24 juin, solstice d'été) est une époque favorable pour la cueillette des herbes médicinales ou protectrices ; toutefois, certaines d'entre

1. Pline. *H. N.*. XVI, p. 95.

2. J. Brand, *Popular Antiquities of Great Britain*, III, p. 150.

3. *Contes et discours d'Entrepell ds Œuvres*. éd. Assezat, Paris, 1874, II.

4. A. Hock, *Croyances du pays de Liège*, p. 70.

5. Grimm, *Teutonic Mythology*, ed. Stallybrass, p. 714.

6. Rev. Tim. Harley, *Moon-Lore*, London, 1885, p. 179.

7. *Tour du Monde*, 1899, p. 507.

elles jouissent alors de propriétés quasi souveraines. On les appelle couramment *herbes de la Saint-Jean*. Il est assez difficile d'en donner la liste, car chaque pays a les siennes. Celle qui fut dressée par A. Bertrand, basée sur Pline, qui ignore notre S. Jean, est de pure fantaisie<sup>1</sup>. Les plus connues sont le millepertuis (*Hypericum perforatum* L.), l'héliotrope (*heliotropium europœum* L.), la camomille (*Anthemis tinctoria* L.), la grande marguerite (*Chrysanthemum vulgare* L.), la sauge (*Salvia officinalis* L.), le lierre terrestre (*Glechoma hederacea*), l'armoise (*Artemisia vulgaris*)<sup>2</sup>. Les unes, comme le millepertuis, l'héliotrope, la camomille, la marguerite, étaient consacrées au Soleil<sup>3</sup>, ce qui se justifie parfaitement, le Soleil étant alors au plus haut point de sa course ; les autres, comme la sauge, le lierre terrestre, l'armoise, consacrées à la Lune<sup>4</sup> — ce qui prouve que l'on entendait associer en ce jour les deux grands astres et bénéficier de leur double influence. Pour ces dernières, on les cueillait la nuit, à la clarté de la Lune, ou lorsqu'on apercevait la nouvelle Lune, pourvu qu'il s'agisse d'un jour très proche de celui de la Saint-Jean<sup>5</sup>.

Dans un de ses sermons, Otton, évêque de Verceil, qui vécut dans la première moitié du X<sup>e</sup> siècle, condamne « certaines femmes qui font des rondes, cueillent des herbes et les conservent par superstition ». Au XIII<sup>e</sup> siècle, un forain champenois, marchand de simples, s'adressait au peuple en ces termes :

« Por la maladie des vers garir (à vos iex la véiez à vos piez la marchiez !) la meilleure herbe qui soit elz quatre parties dou monde, ce est l'ermoize. Ces fames c'en ceignent le soir de la Saint-Jehan, et en font chapiaux seur lor chiez et dient que goute ne avertinz, vertige ou épilepsie ne les puet panre n'en chiez, n'en braz, n'en pié, n'en main ; mais je me merveil quant les testes ne lor brisent et que li cors ne ronpemt parmi, tant a l'erbe de vertu en soi. En cela Champaigne, où je sui néiz, l'appelle-hon *marreborc*, qui vaut autant comme *la meire des herbes*. »<sup>6</sup>

1. A. Bertrand, *La Religion des Gaulois*, P., 1897, p. 125.

2. L. Bédjottes, *Le Livre sacré d'Hermès Trismégiste et ses trente-six herbes magiques*, Bordeaux, 1911, pp. 193-94.

3. L. Bédjottes, *loc. cit.*, pp. 44-45, pp. 54-55, pp. 101-102.

4. L. Bédjottes, *loc. cit.*, pp. 80-84, pp. 136-38.

5. Sedir, *Les Plantes magiques*, P., 1902, p. 155.

6. Rutebeuf, *Le diz de l'erberie ds Œuvres*, nouv. éd. de A. Jubinal, P., 1874, II, p. 60.

Un autre poète champenois, Jean Passerat (1534-1602) déclare qu'une couronne d'armoise sur la tête préserve de tous malheurs, de toutes souffrances, des malins esprits et de la méchanceté des hommes<sup>1</sup>.

Martin d'Arles, chanoine de Barcelone, écrivait, en 1510, dans son traité *Des Superstitions* : Au jour de la Saint-Jean, les fidèles

« sortent de grand matin pour cueillir des herbes odoriférantes et excellentes et salutaires par leur nature et la plénitude de leurs vertus suivant la saison... Les uns allument des feux aux points de croisement des chemins, dans les champs, pour empêcher que les sorcières et magiciennes n'y passent pendant la nuit ; d'autres, comme je l'ai vu de mes propres yeux, brûlent les herbes cueillies le jour de la Saint-Jean, contre la foudre, le tonnerre, les orages et croient écarter, par leurs fumigations, les démons et les tempêtes ». <sup>2</sup>

Dans ses *Centuries*, A. Mizauld (1510-1578) déclare que certaines personnes lui ont affirmé avec une grande conviction que le charbon trouvé en la veille de la Saint-Jean, au pied de l'armoise ou du plantain, préserve ceux qui le portent du charbon, de la foudre, de l'incendie, de la fièvre quarte et de la peste. Elles lui ont dit en outre que, seuls, les vierges ou les petits enfants peuvent le découvrir<sup>3</sup>. D'un autre côté, Ducange (1610-1688) signale que, de son temps, nombre de personnes cueillaient l'armoise la veille de la Saint-Jean, en récitant certaines formules. On en faisait des ceintures, que l'on devait porter sous ses habits, ou des couronnes que l'on suspendait aux murs des maisons, des étables et des bergeries<sup>4</sup>.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le docteur Navarre déclare que c'est pêcher mortellement que de cueillir des herbes le jour de la Saint-Jean avec l'idée qu'elles ont alors une plus grande vertu<sup>5</sup>. Le *Concile de Ferrare*, en 1612, interdit les diverses pratiques qui ont lieu la nuit qui précède la Saint-Jean :

1. Cf. : Abbé J.-B. Pardiac, *Hist. de S. Jean-Baptiste et de son culte*, Paris, 1886, p. 564.

2. *Tractatus tractatum*, IX, édit. de Lyon, 1544, f. 133.

3. *Centuriae IX Memorabilium, utilium, ac jucundorum in aphorismos arcanorum...*, Francofurti, 1613, in-16, 3<sup>e</sup> Centuria, n° 10, pp. 49-50.

4. V° *Apotelesmata*, ds son *Glossarium*.

5. Doctoris Navarri, *Compendium summae seu Manualis*, Lugduni, 1609, V° *Superstitio*.

amasser de la fougère ou de la graine de fougère, semer, couper, arracher des herbes, en s'imaginant que les herbes cueillies cette nuit-là seront plus salutaires qu'en aucun autre temps<sup>1</sup>. Par ordonnance du 20 juin 1653, le consul de la ville de Nuremberg interdit les sauts que l'on faisait au-dessus des feux de la Saint-Jean, en y brûlant certaines herbes et fleurs<sup>2</sup>.

En 1680, le P. Béril, dans un curieux livret consacré à la procession tulloise du 24 juin, en l'honneur de S. Jean-Baptiste, note que certains fidèles, hommes faits et enfants, s'y rendent

« en aube bien nette et blanche, ceints de ceinture, pieds nus, tête nue, portant par-dessus leur habit blanc de grands chaperons de fleurs de camomille en forme d'écharpe, qui vont du dessus d'une épaule au-dessous de l'autre. Les uns ont une guirlande de cire sur leur tête, les autres ayant une couronne de fleurs et tenant chacun en mains des lys, marchent au-devant de la procession deux à deux, chantant à leur mode et à qui mieux mieux : *Ut queant laxis*. »<sup>3</sup>

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'abbé Thiers condamne diverses pratiques de ce genre et rejette comme entachées de superstitions les vaines observances qui suivent :

« Assembler le même jour, dans un carrefour, tous les moutons, toutes les brebis et tous les agneaux d'une paroisse et les enfumer avec des herbes cueillies l'année précédente, aussi le même jour, avant le Soleil levé, afin de les préserver de la...

« Amasser le même jour aussi avant l'aurore ce qu'on appelle du *charbon roulant*, pour en piquer les bestiaux malades en vue de les guérir.

« Prendre le même jour, et dans la même circonstance de temps, une herbe appelée en quelques lieux de la *latte*, la porter sur soi à la tête et à la ceinture, faire trois tours autour du feu de la Saint-Jean, et un signe de croix, afin de se garantir toute l'année du mal de tête et du mal de reins. »

Et plus loin : « Se ceindre de certaines herbes la veille de la Saint-Jean précisément lorsque midi sonne, pour être préservé de toutes sortes de maléfices. »<sup>4</sup>

On lit, dans l'un des copieux manuscrits (B.N.T. XIV) de Dom Grenier, l'historien de la Picardie (†1789) :

1. *Traité des Superstitions*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1712, I, pp. 299-300.

2. Grimm, *Teutonic Mythologie*, 2<sup>e</sup> éd., p. 585.

3. *La Sainte Lunade de S. Jean-Baptiste* (Réimpr. du livret de 1680). Tulle, 1896, p. 9.

4. *Traité des Superstitions*, I, pp. 298 et 301.

« Le jour de S. Jean, bien des gens vont à jeun et avant le lever du Soleil, cueillir une herbe appelée *herbe de Saint-Jean*. Ils prétendent que cette herbe, ainsi cueillie, après avoir dit cinq *pater* et cinq *ave*, porte bonheur dans une maison ; que si elle est mise dans des tas de bled ou de fourrage, elle les préserve des souris, etc. — En Artois, plusieurs [personnes] en portent en bouquets et même s'en entourent le corps. J'ai vu qu'autrefois, à Péronne et ailleurs, on faisait provision de cette herbe qu'on faisait sécher et qu'on mettait dans les lessives, en prétendant que le linge en avait meilleure odeur. »<sup>1</sup>

En 1808, A.-L. Millin signale les mêmes croyances et les mêmes pratiques à Marseille :

« La veille de la Saint-Jean, la place de Noailles et le cours sont nettoyés. Dès trois heures du matin, les gens de la campagne y affluent, et à six heures tout y est couvert d'une quantité considérable de fleurs et d'herbes aromatiques ou autres : le peuple attache à ces plantes des idées superstitieuses ; il se persuade que si elles ont été cueillies le jour même avant le lever du soleil, elles sont propres à la guérison de beaucoup de maux. On s'empresse à l'envi d'en acheter, pour en faire des présents, pour en remplir sa maison. »<sup>2</sup>

En Angleterre, jeunes gens et jeunes filles dansaient autour des feux de la Saint-Jean, la tête couronnée de *mélisse* et de *verveine*, et tenant des violettes à la main. En Russie, les jeunes gens se rassemblent pour la fête du Précurseur et, couronnés de fleurs, *les reins ceints d'herbes consacrées*, ils allument les feux de la Saint-Jean, sautent par-dessus et y poussent leurs troupeaux. En Allemagne, pendant que brûlent les feux de la fête, on porte des couronnes faites d'*armoïse* et de *verveine*, et chacun a dans la main une herbe bleue, appelée *éperon du chevalier*<sup>3</sup>.

En Islande, une espèce de matricaire et une espèce de camomille que, dans la nuit de la Saint-Jean, l'on recueille en même temps que la bardane et l'*armoïse* portent le nom de *sourcil de Balder*, en souvenir du temps où les feux du solstice s'allumaient en l'honneur du dieu solaire Balder. Le millepertuis (*hypericum perforatum*), appelé vulgairement en Danemark fleur sanglante, et en Allemagne *sang de*

1. Cité par A. Breuil, *loc. laud.*, p. 72.

2. *Voyage dans les départements du Midi de la France*. Paris, 1808, III, pp. 344-45.

3. Grimm, *Teutonic Mythologie*, 2<sup>e</sup> éd., pp. 589, 590-91, 585.

**S. Jean, avait été consacré autrefois au même Balder, en l'honneur de sa mort<sup>1</sup>.**

Vers 1890, « la veille de la Saint-Jean, avant le coucher du soleil, les paysans du Perche continuaient à cueillir l'herbe dite : herbe de la Saint-Jean. C'est une herbe traînante, très aromatique, qui a de petites fleurs d'un bleu violet. On y ajoute d'autres fleurs également aromatiques. On en fait des croix, des couronnes que l'on suspend au-dessus des portes des habitations et des étables. On les vend comme le buis du dimanche des Rameaux. On garde ces couronnes sèches d'année en année. Si un animal meurt, une vache par exemple, après avoir nettoyé l'étable avec soin, on entasse au milieu toutes ces herbes sèches auxquelles le temps ne semble pas faire perdre leurs vertus ; on y met le feu ; on ferme hermétiquement l'étable, afin que la fumée pénètre dans tous les interstices. On est persuadé que l'on a chassé les germes de la maladie. »<sup>2</sup>

De toutes les herbes de la Saint-Jean, c'est l'armoise qui a gardé le plus de croyants, parmi les paysans et les petites gens des villes, aussi bien en Angleterre qu'en France et en Belgique.

Vers 1845, dans l'île de Man, la veille de la Saint-Jean, on recueillait l'armoise comme préservatif assuré contre les sorciers. Dans le pays de Galles, ce même jour, on se procurait des rameaux d'armoise, que l'on plaçait sur les portes et les fenêtres pour empêcher les mauvais esprits d'entrer<sup>3</sup>.

Dans le Forez, plusieurs ermites réalisèrent de petites fortunes en vendant des herbes de la Saint-Jean. La population des campagnes les appelait « *contre tous* » c'est-à-dire souveraines pour tous les maux<sup>4</sup>. En Basse-Normandie, la fleur de sureau ramassée dans la même vigile fait rapidement disparaître l'érysipèle et les maux d'yeux ; en Haute-Bretagne, cueillie le jour même de la Saint-Jean, cette même fleur, en infusion, est efficace contre la migraine et l'insomnie<sup>5</sup>. A Argentan, dans l'Orne, on croyait, en 1835, que l'armoise cueillie le jour de la fête du Précurseur et tres-

1. A. Breuil, *Du culte de S. Jean-Baptiste*, Amiens, 1896, p. 80.

2. A. Bertrand, *La Religion des Gaulois*, Paris, 1897, p. 124.

3. Abbé J. Dominique, *Les fêtes de la Saint-Jean dans les deux-Bretagnes*, p. 193.

4. J. Prajoux, *Les fêtes popul. en Forez*, Saint-Etienne, 1907, pp. 12-13.

5. J. Lecœur, *Nouv. Esquisses du Bocage Normand*, p. 106 ; P. Sébillot ds *Rev. des Trad. Pop.*, VII, p. 256.

sée en couronne préservait la maison de la foudre et des voleurs<sup>1</sup>.

En Belgique, d'après Coremans, on cueille à midi les herbes suivantes : androsène, quinquefeuille, hécate et trèfle d'eau... Trèfle à quatre feuilles assure un mari à la belle... On coupe de petites branches de l'herbe de Saint-Jean et chacun en place une dans un vase rempli d'eau... Cette même plante, cueillie à midi, garantit contre le feu céleste et les éclairs<sup>2</sup>. Reinsberg-Duringsfeld, en 1861, confirme cette tradition ; il ajoute :

« Les paysans des environs de Contich font des bouquets d'armoise qu'ils suspendent aux greniers de leurs maisons. Ils prétendent que cette herbe, cueillie à la Saint-Jean, ne se flétrit jamais, mais que, cueillie tout autre jour de l'année, elle sèche. Pendue aux portes, elle porte bonheur et protège contre les maléfices. Mise dans le soulier, elle préserve le piéton de lassitude. A Spa, où les marguerites portent le nom de "fleurs de Saint-Jean", on en fait des couronnes qu'on jette sur le toit la veille de la fête, afin de garantir la maison de l'incendie. La verveine (*verbena officinalis*), cueillie ce même jour et portée sur soi, garantit des ruptures (hernies). »<sup>3</sup>

En 1920, Rodolphe de Warsage témoigne encore de l'existence de semblables pratiques : Le *Sedum purpureum* s'appelle encore herbe de la Saint-Jean et passe pour guérir les brûlures, les coupures et les écorchures. La noix, cueillie dans la nuit qui précède la fête, et macérée dans du vinaigre, guérit les coliques. Les messagers qui vont de village en village, la hotte au dos, par les Ardennes, portent souvent encore la *Jarretière du Voyageur*, c'est-à-dire une jarretière en peau de lièvre dans laquelle on a introduit un brin d'armoise séchée, cueilli le jour de la Saint-Jean<sup>4</sup>.

Je pourrais multiplier ces citations<sup>5</sup> ; mais n'est-il pas préférable d'essayer de dégager la signification de ces pratiques ? Le solstice d'été, chez la plupart des peuples, est

---

1. Chrétien, ds E. Rolland, *Flore populaire de la France*, VII, p. 64.  
2. Dr Coremans, *L'Année de l'ancienne Belgique*, Bruxelles, 1844, pp. 82-84.  
3. *Calendrier belge. Fêtes religieuses et civiles*, Bruxelles, 1861, I, p. 422.  
4. R. de Warsage, *Le Calendrier popul. wallon*, Anvers, 1920, p. 310 ; voir aussi A. Harou, ds *Rev. des Trad. Pop.*, XVII, p. 599.  
5. Abbé J.-B. Pardiac, *Hist. de S. Jean-Baptiste*, P., 1886, p. 564 ; A. Favraud, *Les Feux de la Saint-Jean*, Angoulême, 1893, gd, p. 9.

une fête du soleil ; les feux que l'on allume le jour de la Saint-Jean ont pour but de le soutenir dans la seconde partie de sa course ; car, de juin à décembre, les jours désormais ne feront que décroître et le soleil brillera de moins en moins longtemps chaque jour. Les herbes solaires, telles que le millepertuis et l'héliotrope, qui portent en elles les vertus de l'astre-roi, si elles sont cueillies en ce jour d'apogée, atteignent la plénitude de leur efficacité.

Mais cette solennité populaire présente un autre aspect : la nuit qui précède la Saint-Jean est la plus courte de l'année et dorénavant les nuits vont croître et l'astre d'argent brillera de plus longues heures. Toutes les humidités doivent se réjouir, toutes les eaux s'accroissent et deviennent vivifiantes. De là ces baignades qui sont, dans maintes régions, l'un des rites essentiels de la fête. C'est donc pour la Lune une sorte de renouveau, et les herbes qui sont sous sa domination subissent alors comme un ébranlement qui va leur apporter, avec une vie ascendante, une efficacité souveraine. Les plantes lunaires, telles que le lierre terrestre et l'armoise, cueillies sous les rayons de la lune ou tout au moins avant le lever du soleil, participent à la fraîcheur roborifiante de l'astre des nuits.

Est-il nécessaire d'ajouter que rien ne prouve la réalité de ces activités botanico-astronomiques ? On serait fort embarrassé pour produire la moindre série de faits confirmatifs sérieusement observés et scientifiquement contrôlés. Le préjugé astrologique est, ici, l'unique base de ces diverses croyances.



## CHAPITRE X

### De l'influence de la Lune sur les pierres

L'affinité de la Lune, source céleste d'humidité, avec les plantes d'où l'on extrait, non seulement les sucs médicinaux, mais les boissons les plus variées, ne saurait nous étonner, et pas davantage l'existence d'herbes ou de végétaux qui constituent de merveilleux intermédiaires des influences lunaires. *A priori*, il n'en va pas de même des minéraux ; mais en fait, on rencontre des idées analogues en ce qui les concerne chez les demi-civilisés. Les Indiens de la Guyane, par exemple, ne croient pas pouvoir extraire un jour quelconque l'argile servant à faire leur poterie : ils choisissent le crépuscule de la première nuit de la pleine Lune commençante. Les vases fabriqués avec l'argile recueillie un autre jour se brisent rapidement et la nourriture qu'on y fait cuire engendre maintes maladies<sup>1</sup>. Nous devons donc nous demander quelles étaient les croyances des Anciens sur les rapports de la lune et des minéraux, et rechercher si elles se survivent chez les Modernes.

---

1. W.-S. Roth, ds *XXXth Ann. Rep. of Am. Bur. of Ethnol.*, p. 302.

## La Lune et l'argent

Dans les systèmes de classifications des Anciens, l'or et l'argent furent ordinairement mis en rapport avec le Soleil et la Lune. Il semblait tout naturel de rattacher les deux métaux les plus précieux, et sans doute les plus anciennement connus<sup>1</sup> aux deux grands luminaires : l'or et le Soleil n'ont-ils pas la même couleur d'un jaune éclatant ; la Lune et l'argent la même blancheur pâle et brillante ? Le nom que porte ce dernier métal dans les langues anciennes est précisément fondé sur sa couleur et son aspect. Ainsi *khesef*, en hébreu, qui signifie argent, dérive du verbe *kheisaf* : être pâle ; de même qu'en grec, *arguros* (argent) vient de *argos* : blanc<sup>2</sup>.

Au Pérou, dans le culte de la Lune, on écartait tout autre métal que l'argent. Les autels de la Diane d'Ephèse étaient de ce même métal, sans doute pour attirer ainsi sa bienveillance. Il ne faut donc pas nous étonner si les hermétistes admettaient entre la Lune et l'argent une étroite parenté et si les anciens alchimistes donnaient à l'argent les noms de Diane et de Lune<sup>3</sup>. Dans son commentaire sur le *Timée* de Platon, Proclus, néo-platonicien du V<sup>e</sup> siècle, expose que « l'or naturel et l'argent et chacun des métaux, comme les autres substances, sont engendrés dans la terre, sous l'influence des divinités célestes et de leurs effluves. Le Soleil produit l'or ; la Lune l'argent, etc. ». Olympiodore, célèbre hermétiste du VI<sup>e</sup> siècle, assimile l'or au Soleil et l'argent à la Lune<sup>4</sup>. Cette double parenté est, d'ailleurs, demeurée traditionnelle durant de longs siècles, grâce au symbolisme hermétique<sup>5</sup>. Certains alchimistes avaient, en outre, observé que les sels d'argent plus ou moins blancs (nitrate et chlorure) ne changeaient pas de couleur aux rayons de la Lune, mais noircissaient à la lumière du soleil,

---

1. F. Hofer, *Hist. de la Chimie*, Paris, 1866, I, pp. 43-45.

2. F. Hofer, *loc. cit.*, I, p. 45.

3. Rev. Tim. Harley, *Moon-Lore*, p. 219.

4. M. Berthelot, *Introduction à l'étude de la Chimie des Anciens et du Moyen Age*, Paris, 1889, pp. 77 et 81-82.

5. A. Poisson, *Théories et Symboles des alchimistes*, P., 1891, p. 40.

et ceci, pensaient-ils, démontrait que l'opposition de l'argent à l'or s'étendait à l'astre-roi, père du roi des métaux.

De même que les alchimistes admettaient que l'argent joue un rôle majeur dans les transmutations, les astrologues enseignaient que l'on trouve en la Lune toutes les vertus des autres astres errants. Ecoutez Dom Belin, maître en l'art de fabriquer des talismans :

« La Lune est appelée des Sages *la mère des Planètes*, d'autant qu'elle assemble en soy les influences des planètes supérieures, comme des semences : et l'argent se peut dire la mère des autres métaux, parce que, par ses propres qualités, il contient tous les autres métaux virtuellement, d'autant qu'il doit nécessairement concourir directement ou indirectement, comme premier agent, à la transmutation, altération et production. »<sup>1</sup>

De ces courants scientifiques plus ou moins conjugués, naquit, très vraisemblablement, la persuasion qu'il était utile d'avoir de l'argent dans sa poche au moment où l'on apercevait pour la première fois la Nouvelle Lune. On en fut longtemps convaincu, non seulement en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, mais en France, en Italie et en Allemagne<sup>2</sup>.

L'exposé de ce premier point nous montre déjà de quelles sources lointaines viennent les courants qui alimentent cette superstition. Les vertus que l'on attribue à la Sélénite vont nous fournir un autre exemple de ces curieuses survivances.

### Les vertus de la Sélénite

« La Sélénite est blanche, diaphane, avec un reflet couleur de miel ; elle renferme une image de la Lune, image qui reflète le cours et le décours suivant les phases ; on la trouve en Arabie »,

---

1. Dom. A. Belin, *Traité des Talismans ou fig. astrales*, Paris, 1668, pp. 49-50. Dans le grimoire connu sous le nom de *Petit Albert*, l'auteur, s'autorisant de Raymond Lulle, prétend que « la Lune, c'est-à-dire l'argent, est par soi et quant à la substance le vrai Soleil, c'est-à-dire l'or, et qu'il ne lui défaut autre chose qu'une parfaite coction ». *Secrets merveilleux de la magie... ds Petit Albert*, Lyon, 1729, p. 182.

2. Rev. Tim. Harley, *Moon-Lore*, pp. 218-19 ; Voir aussi : Napier, *Scotland*, p. 98.

... écrit Pline. Galien appelle cette pierre aphrosélénite : ce qui signifie écume de la Lune<sup>1</sup> ; Dioscoride précise :

« La Sélénite, que quelques-uns appellent aphrosélénite, parce qu'on la trouve en pleine nuit, pendant que la lune est en croissant, se trouve en Arabie ; elle est blanche, brillante, légère. On donne ses raclures en boisson aux épileptiques ; les femmes s'en servent comme d'amulettes, à la place de phylactères. Il paraît aussi qu'en la plaçant au pied des arbres, elle leur fait produire des fruits. »<sup>2</sup>

Dans son traité *Des Sacrifices et de la Magie des Anciens*, Proclus (412-485) insiste sur la faculté de la Sélénite de changer et de se métamorphoser en imitant les phases ou mutations de la Lune. Au VI<sup>e</sup> siècle, Damascius rapporte que l'empereur Sévère « lui a dit qu'il avait vu une pierre où l'on observait les figures diverses de la lune, prenant tout espèce d'apparences, tantôt celles-ci, tantôt celles-là ».<sup>3</sup>

Le fameux *Lapidaire* latin de Marbode, composé vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, n'a pas oublié la sélénite. Voici ce qu'on peut lire dans la première traduction française de ce livre :

Sylénite a bele culur,  
Jaspe semble de la verdur.  
Sainte est e o la lune creïst,  
E el decore si redecreïst.  
Amurs dunet e le cors tient.  
En Perse creïst e d'iloc vient.<sup>4</sup>

La plupart des *lapidaires*, qui furent rédigés du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, ne sont que des traductions ou des simplifications du lapidaire de Marbode. La Sélénite est encore louée dans le *lapidaire de Modène* :

« Del tot ne vuel je pas taisir,  
Descrire vuel a Dieu plaisir  
Que le silleniche puet faire.

1. Pline, XXXVIII, 67, I. Galien, *Des vertus des médicaments*, IX.

2. Dioscoride, *La Matière médicale*, V, 159, ds F. de Mély, *Les Lapidaires Grecs*, P., 1902, p. 24.

3. *Vie d'Isidore*, 9, ds : Proclus, *Comment sur le Parménide*, trad. Chaignet, Paris, 1903, III, pp. 263-264.

4. L. Pannier, *Les Lapidaires français du Moyen Age des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*. Paris, 1882, p. 54 ; P. Studer et J. Evans, *Anglo-Norman Lapidaries*, Paris, 1924, p. 51.

Le color vuel primes retraire :  
 Vers est, a le jaspe retrait ;  
 Piere ne puet ce qu'elle fait.  
 De le lune selonc le tans  
 Devient petite et devient grans :  
 Croist et descroit selonc la lune ;  
 Lor nature devient tote nue ;  
 Autre si fait com se li poist  
 Dele lune, s'ele décroist ;  
 Tel vertu a et autre mainte :  
 Por çou dist on le piere est sainte.  
 Les femes garde et fait estans  
 Au mois, as termes ef es tans ;  
 Souatume tostans atise :  
 Lues a discorde a grant pais mise :  
 Ces thosiques, ces languereus  
 Garist et rent et buens et preus ;  
 Les gens enflées rasouage  
 Sains les fait vivre lor eage.  
 La piere tienent a puissant ;  
 Buene est a porter el croissant,  
 Et el decors nient mains n'aiue,  
 Encor soit ele plus menue.  
 Quant que ce soit, molt par est bone,  
 Grans profis fait, et grans biens done. »<sup>1</sup>

Des louanges semblables se lisent dans les lapidaires de Berne, de Cambridge, et dans les diverses versions anglo-normandes<sup>2</sup>. Pour en finir, citons le lapidaire en prose de Jean de Mandeville (1300-1372) :

« Silente est piere obscure et tire aucunes fois sur le noir, aucunes fois sur le vert comme le jaspe ; elle croist et descroit comme la lune, elle garde les femmes grosses et les fait enfanter en temps et heure ; elle donne paix et concorde et vaut a reconcilier les amoureux. Elle guérit les ethiques et abaisse les enflures. On la trouve en Inde et en Perse. »<sup>3</sup>

A côté de cette voie de transmission, il y a celle des savants qui prétendaient enseigner à tout venant les secrets de la Nature ou les merveilles de la Magie Naturelle. Leurs dires

1. L. Pannier, *loc. laud.*, pp. 107-108 ; P. Studer et J. Evans, *loc. cit.*, p. 178.  
 2. L. Pannier, *loc. laud.*, pp. 135, 165-66. Voir les versions anglo-normandes ds P. Studer et J. Evans, *loc. cit.*, pp. 90, 104, 132 et 256.  
 3. *Le Lapidaire du XIV<sup>e</sup> s.*, éd. I. de Sotto, Vienne, 1862, p. 69.

sont visiblement l'écho des Anciens, ainsi ceux de J.-B. Porta :

« La Sélénite — qui est autant comme si vous nommiez les rayons de la Lune — est une pierre que d'aucuns appellent *Aphroselinum*. Or icelle a empreinte en soi et continue l'efficace de la Lune qui la rend de jour en jour et croissante et décroissante. »<sup>1</sup>

Il est bien certain que Porta n'avait pas vu cette pierre et que, d'ailleurs, personne n'aurait su l'identifier.

Matthioli (1500-1577), dans son fameux commentaire de Dioscoride, rapporte qu'il avait reçu l'une de ces pierres d'un pèlerin de Saint-Jacques :

« Elle est claire comme verre, écrit-il, et se fend aisément par petites lames. Ceux du pays où elle croît en abondance s'en servent au lieu de verre à faire fenêtres et verrines. D'aucuns l'appellent pierre à miroir (ou spéculaire), parce qu'elle représente ce qu'on lui objecte, tout ainsi qu'un miroir. »<sup>2</sup>

De son côté, Mizauld en a eu un échantillon entre les mains ; il écrit :

« Il me souvient l'avoir vue à un mien amy, fort docte et ingénieux, qui, à l'imitation du prudent Ulysse, avait fait longs et divers voyages, tant par mer que par terre, afin de pouvoir connaître les mœurs et singularités des païs, et signamment les secrets et choses rares de nature.

« La pierre dont je parle était de la largeur et grandeur d'un noble à la roze, mais plus épaisse, noire comme est la poix, représentant les augmentations et diminutions du corps et lumière de la Lune par un certain point et marque blanche, qui croissait et décroissait, s'augmentait et diminuait (selon sa proportion), tout ainsy que fait la Lune un chacun jour de son mois.

« De laquelle chose doutant, et pensant véritablement que plutôt elle feust artificielle que naturelle, ou, pour mieux dire, supernaturelle, afin d'estre délivré de tel scrupule, j'impetray facilement de notre susdit amy la garde et retenue de sa pierre, pour quelque temps, qui feut un mois Lunaire, et peu plus. Pendant lequel temps, je fus si soigneux de diligemment l'observer, en la présence de ce grand et illustre Mathématicien du Roy Oronce Fine, que véritablement n'y fut reconnue aucune imposture.

« La façon était telle : à l'instant de la conjonction de la Lune avec le Soleil, l'indice et marque lunaire apparaissait tout au plus haut de la

---

1. *De la Magie Naturelle*, Lyon, 1669, p. 55.

2. *Les Commentaires de Pierre-André Matthioli...* Livre V, Ch. CXVI, Lyon, 1566, p. 478.

rotondité de la pierre, comme un petit grain de mil fort obscur qui, puis, un chaque jour, croissait en cornichon blanc, et visiblement s'augmentait, descendant contre bas sous semblable forme que la Lune, jusques à ce qu'il feust parvenu au centre et milieu de la pierre, où il apparaissait en tout et partout rond, comme un gros poids, signifiant ce jour être pleine Lune. Puis, dudit centre et milieu, la marque remontait contre hault, se diminuant et appetissant, à l'imitation du corps et lumière de la Lune, et sous telle proportion qu'elle avait tenu en descendant, jusques à ce que peu à peu s'anéantissant et diminuant, elle feust parvenue au lieu d'où elle était issue. Auquel se donnait advertissement de l'accomplissement et fin d'une révolution lunaire, pour soudainement en recommencer et reprendre une nouvelle. Voilà une des choses les plus merveillables et mémorables qu'encore j'ai su voir, et le plus précieux thrésor qu'on sçaurait penser. »<sup>1</sup>

L'observation de Mizauld nous laisse d'autant plus sceptique que sa description, comparée à celle de Matthioli, ne permet guère d'identifier la sélénite. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Boëce de Boot, qui la décrit longuement, sous le nom de *pierre spéculaire* ou de pierre au miroir, songe évidemment au mica<sup>2</sup>, alors que dix autres, auparavant, nous faisaient penser au jaspe<sup>3</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les éditions françaises du *Grand Albert*, continuant les éditions latines du XVI<sup>e</sup> siècle et du XVII<sup>e</sup>, affirment que la *silonite (sic)* se forme dans le corps des tortues des Indes, mais que d'autres disent qu'elle est verte et qu'elle se trouve en Perse, et assurent qu'elle augmente pendant le croissant de la Lune et diminue dans son déclin<sup>4</sup>. L'auteur de ce grimoire confond ici la *Chélonite* et la *Sélénite*, qu'il ne connaît que par l'opinion de ceux qui l'identifient avec une sorte de jaspe.

Malgré ces contradictions et ces confusions, la tradition relative à cette pierre lunaire reste donc bien vivante. Et ceci suffit pour nous expliquer tel raconter du XVIII<sup>e</sup> ou telle croyance du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au début du XVIII<sup>e</sup>, Martin a entendu des Ecossais de la Côte est de Harries parler d'une certaine *Pierre Lunaire*,

---

1. A. Mizauld, *Les Secrets de la Lune*, Ch. V, Paris, 1571, ff. 13-14.

2. *Le Parfaict Joaillier ou Histoire des pierreries*, éd. André Toll, Lyon, 1644, pp. 508-511.

3. Entre autres : C. Léonard, *Speculum lapidum*, Hamburgi, 1717, pp. 118-119.

4. *Les Admirables secrets d'Albert le Grand*, Lyon, 1704.

dont les mouvements suivaient le cours et le décours de la Lune. Elle gisait dans une cavité, au sommet d'une élévation rocheuse<sup>1</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Santini de Riols, dans son essai sur *Les Pierres Magiques*, reproduit le témoignage de Mizauld<sup>2</sup>. Enfin, au XX<sup>e</sup> siècle, mon bon ami le Dr Vergnes, voulant résumer l'opinion traditionnelle sur les propriétés thérapeutiques des pierres, s'inspire visiblement du *Grand Albert*<sup>3</sup>. Ainsi se perpétuent les traditions — non sans se dégrader ou s'embellir<sup>4</sup>.

### La Lune mange-t-elle les pierres ?

Ainsi, qu'il s'agisse de l'argent ou de la sélénite, les superstitions qui s'y rattachent remontent indiscutablement aux savants de l'Antiquité : magiciens, astrologues, alchimistes, encyclopédistes ; mais il en est d'autres, dont l'origine semble beaucoup plus moderne.

Antoine Mizauld, à qui il faut toujours revenir lorsqu'il s'agit de la Lune et de ses exploits, s'appuyant ainsi sur les dires des architectes et maîtres-maçons, affirme que les pierres et la maçonnerie exposées à la Lune du côté du midi se corrompent beaucoup plus tôt que celles qui regardent le nord<sup>5</sup>. Je n'ai rien trouvé de semblable dans Vitruve et je ne sais quels furent les architectes et les maçons dont il apprit un si beau secret ; mais en revanche, je ne puis ignorer que les gens du peuple traduisirent son opinion en langage plus animiste et dirent tout simplement : La Lune mange les pierres. Cette croyance trouva de si nombreux adeptes que J.B. Salgues se crut obligé de la combattre dans son traité *Des Erreurs et des Préjugés*.

---

1. Martin, *Description of the Western Island of Scotland*, London, 1716, p. 41.

2. E.-N. Santini de Riols, *Les Pierres Magiques*, Paris, 1905, pp. 152-55.

3. *Les Pierres précieuses en thérapeutique*, ds *Le Voile d'Isis* (1929), XXXIV, pp. 275-76.

4. Que faut-il entendre par la *Pierre de Lune* aux teintes laiteuses, dont on formait un talisman en y sculptant l'image de la Lune ? On a suggéré que ce pourrait être l'opale ; pour ma part, je n'ai pas d'opinion. Cf. : L. Bonnemère, *Rev. Trad. Pop.*, (1888), III, p. 332.

5. Mizauld, *Les Secrets de la Lune*, P., 1571, f. 18.



« Il y a des gens qui prétendent que la lune ressemble à Saturne, qu'elle est douée d'un extraordinaire appétit : que son estomac, comme celui de l'autruche, digère les pierres. On trouve peu d'hommes, dans les classes vulgaires de la société qui, en voyant le frontispice, les assises, ou les colonnes d'un bâtiment vermoulus, ne vous disent que c'est la lune qui s'est amusée à déchiqeter ce pauvre édifice, et que ses rayons sont pourvus d'une faim si active, qu'il n'est grès ni marbre qui puissent y tenir. Je savais bien que la lune vomissait des pierres, que de temps en temps elle les envoyait sur notre petit globe ; de savants mathématiciens avaient pris la peine de nous démontrer cette vérité par  $A + B$  ; mais je ne savais pas que cela fût une restitution qu'elle nous fit, une espèce de capitulation de conscience qui l'engageait à nous rendre ce qu'elle nous avait pris...

« Une des plus anciennes observations qui aient été faites à ce sujet est celle d'un physicien nommé de Lavoye, qui la communiqua au célèbre Auzout, en 1666 ; il avait remarqué qu'un grand mur de pierres de taille, situé au midi, et faisant partie de l'abbaye des Bénédictins de Caen, était si mutilé, si rempli de cavités, qu'on pouvait promener la main dans ses sinuosités, longues et profondes. Il voulut examiner la cause de ce phénomène, et découvrit qu'il provenait du travail d'une quantité considérable d'insectes qui logeaient dans ces cavités, et les creusaient tous les jours.

« Pour s'assurer du fait d'une manière constante et irrécusable, il détacha une de ces pierres et la déposa dans une boîte avec un certain nombre de ces petits vers qu'il venait de découvrir : il garda la pierre pendant huit jours, après avoir bien constaté l'état où elle se trouvait ; au bout des huit jours, les petits vers se portaient à merveille, et avaient grassement vécu aux dépens de la pierre, qui se trouvait très dégradée ; il envoya le tout à M. Auzout, qui continua les expériences et obtint les mêmes résultats.

« Mais quelles sont les mœurs, les habitudes, la figure de ces petits insectes ? C'est ce qu'on a pris soin d'examiner à la vue simple et au microscope. Figurez-vous une espèce d'ermite qui vit enfermé dans sa coque ; cette coque est à peu près de la grosseur d'un grain d'orge, plus large à sa partie antérieure, plus étroite à sa partie inférieure, ouverte à ses deux extrémités, à l'une, pour laisser passer la tête de l'insecte, à l'autre, pour faciliter le jeu des évacuations.

« Quoique cet insecte reste habituellement dans sa maison, à l'abri des vents et de la pluie, il arrive quelquefois, pourtant, qu'il se donne le plaisir de la promenade ; alors on peut l'examiner à l'aise : sa taille est d'environ deux lignes de longueur et de trois quarts de ligne de largeur ; son teint noir et basané ; son corps est divisé en anneaux ; il se meut sur six pattes implantées près de la tête, et divisées en deux phalanges. Quand il marche, il s'attache d'abord à la pierre, à l'aide de ses pattes soulève le corps, le replie et s'avance ainsi graduellement, comme le font quelques espèces de chenilles ; la tête est fort grosse en proportion du corps ; elle est un peu aplatie et marquée de plusieurs taches, comme l'écaille de la tortue ; l'ouverture de la bouche est grande et armée de quatre mandibules placées en croix et qui s'ouvrent et se ferment alternative-

ment, comme ferait un compas qui aurait quatre branches. Les mandibules latérales sont noires ; la supérieure et l'inférieure sont d'une couleur grisâtre mêlée de rouge ; mais l'inférieure est en outre terminée par une pointe lisse, semblable à l'aiguillon d'une abeille ; cette pointe n'est pas une arme, mais un outil ; elle sert à la construction de la coquille. L'insecte est doué de la faculté de produire une matière glutineuse qu'il tire de sa bouche à l'aide de ses petites pattes. A mesure que cette matière file, ce vermisseau la reçoit sur l'aiguille de la mâchoire inférieure, et la roule artistement pour en faire sa coque ; il a dix yeux noirs et ronds disposés sur les parties latérales de sa tête, où ils forment un angle très obtus.

« C'est principalement dans les édifices exposés au midi que ces insectes sont plus communs ; il est présumable aussi qu'ils affectent quelques espèces de pierres, de préférence aux autres ; ils vivent longtemps, et subissent, suivant toute apparence, un genre de métamorphose. Qui sait si, après avoir rampé sur la terre, ils ne parviennent pas comme tant d'autres à prendre un vol élevé et à dédaigner le sol qui les a vus naître ? »<sup>1</sup>

Ajoutons que, malgré Lavoye et malgré Auzout, les insectes dont nous parle Salgues ne sont pas plus coupables que la Lune, et concluons avec un professeur de l'Ecole militaire de Saint-Germain :

« Je crois qu'il faut prendre garde de consigner des erreurs dans un livre destiné à les détruire. Il est probable que les avaries remarquées sur certaines pierres du côté du midi sont dues à l'action répétée du soleil et de la pluie. Il est aisé de reconnaître, dans la description des insectes aperçus par Lavoye, la larve d'une teigne. Il y en a de beaucoup de sortes, quelques-unes en effet composent leur étui de petits grains de sable et de pierre ; mais rien ne prouve qu'elles les mangent. Il est probable que la larve de Lavoye vit des lichens et des bissus qui abondent sur les vieux murs. Si ce physicien eût été bon observateur, nous saurions ce que deviennent ces vers ronges-pierres ; il les aurait vu se transformer en chrysalides, puis en petites phalènes-teignes, qu'il aurait décrites. Réaumur n'y eût pas manqué. »<sup>2</sup>

Ces discussions n'atteignirent pas les gens du peuple et, dans le cas contraire, ne réussirent pas à les persuader que la lune ne mangeait pas les pierres. Des Bretons d'Ille-et-Vilaine prétendent que, chaque nuit, la lune mange un morceau de menhir qui s'élève à deux kilomètres de Dol<sup>3</sup>.

1. J.-B. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, 3<sup>e</sup> éd., 1818, I, pp. 132 et 136-139.

2. J.-B. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, Paris, 1818, I, pp. 133-34.

3. P. Bézier, *Invent. des Monum. Mégalith. du départ. d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, 1883, p. 52.

En réalité, la *Pierre du Champ Dolent* qui, d'après une autre croyance, s'affaisse insensiblement, ne paraît guère souffrir des déprédations de notre satellite. A Vire, en Normandie, les paysans se moquèrent de l'un d'eux qui voulait s'emparer de la lune au moyen d'un piège à loups, mais ils reconnaissent qu'elle mange les pierres de leur clocher<sup>1</sup>. Cette opinion fut générale dans le Bocage normand<sup>2</sup>. Ces croyances étaient encore tellement répandues dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que Flammarion, à son tour, crut devoir les combattre :

« On attribue à la lune le pouvoir de dévaster les vieux édifices. Le clair de lune semble préférer les ruines et les solitudes, et l'esprit lui associe les dévastations causées par la pluie et par le soleil. Examinez les tours de Notre-Dame de Paris, et comparez avec soin le côté du sud au côté du nord ; vous constaterez que le premier est incomparablement plus usé, plus vermoulu que le second. Les gardiens vous diront que « c'est la Lune ». Or, comme cet astre suit, dans le Ciel, le même chemin que le Soleil, il serait assurément fort difficile de faire la part de chacun ; mais si l'on réfléchit que la pluie et le vent arrivent précisément du même côté, on ne pourra pas douter un seul instant que ce sont là les agents destructeurs, joints à la chaleur solaire, et que la Lune en est fort innocente. »<sup>3</sup>

Malgré tout, le prestige de la tradition est tel que ses partisans sont loin d'avoir entièrement disparu. Dans un mémoire adressé à la *Société Astronomique de France*, M. Léon Mercier soutenait récemment que la lune a une action des plus violentes. Voici les preuves qu'il en donne. Des blocs de marbre, exposés au clair de lune depuis 1920, ont, en onze ans, pris un aspect caractéristique. Les parties éclairées par les rayons lunaires sont mangées, comme attaquées par un acide. D'autres morceaux, exposés au soleil pendant le même temps, n'ont donné qu'une patine normale.

M. Léon Mercier affirme que cette action nocive du clair de lune

« ... s'exerce sur tous les matériaux et enduits employés au revêtement des constructions. Un stuc imitant le marbre a commencé à se ter-

1. Georges Sauvage, ds *Rev. Trad. Pop.*, (1887), II, 291-92.

2. J. Lecœur, *Nouv. Esquisses du Bocage Normand*, 1887, p. 13.

3. C. Flammarion, *Astronomie populaire*, Paris, 1880, p. 224.

nir au bout de huit mois. Il en a été de même d'un ciment où étaient noyés des fragments de marbre. »<sup>1</sup>

### La Lune et les vitraux des églises

Dans les Vosges, on ne se contente pas de croire que la Lune exerce une action corrosive sur les pierres ; mais on prétend qu'elle attaque le verre :

« Les roches de grès rose qui couronnent les montagnes sont rongées souvent, dans la partie qui touche à la terre, ou coupées de larges failles ; c'est la lune qui a mangé ces roches. De même les pierres plus friables que leurs voisines qui se désagrègent dans les constructions sont aussi mangées par l'astre de la nuit. Le verre s'irise sous son influence. »<sup>2</sup>

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on expliquait par l'action de la Lune les trous qui criblaient un beau vitrail de Jean Cousin dans la Chapelle de Fleurigny, près de Sens. Salgues voulait y voir l'effet de l'humidité sur les substances salines mal vitrifiées, ladite chapelle étant située sur le bord d'un fossé<sup>3</sup>.

En réalité, ceux qui admettaient que la Lune mange les pierres se croyaient fort logiques en pensant qu'elle corrode les vitraux. Ce raisonnement témoigne, néanmoins, d'une certaine simplicité. Il eût fallu, en effet, pouvoir assurer qu'aucun facteur chimique ou météorologique ne pouvait être rendu responsable de la dégradation ou de la destruction des vitraux. Ce n'est pas le cas. Ecoutez le Dr de Mets :

« Récemment, en l'église Saint-Jacques, à Anvers, on procédait à la restauration des vitraux, mis en piteux état par l'usure des plombs. Ces vitraux avaient été placés en 1660. Ils étaient demeurés intacts pendant la période de l'occupation française en 1792, tandis que, dans la plupart des autres églises d'Anvers, tous les vitraux avaient été détruits. Saint-Jacques avait un curé assermenté ; grâce à cela, l'église et son mobilier avaient été épargnés. Au cours des travaux de réparation, on constata que, parmi les morceaux de verre, beaucoup et particulièrement les plus minces — car ils étaient peu réguliers de forme et d'épaisseur — étaient percés de nombreux trous, comme une écumoire.

---

1. Nostradamus, *Rev. de Science conjecturale* (31 mars 1933), pp. 14-15.  
2. Ch. Sadoul, ds *Rev. Trad. Pop.*, (1903), XVIII, p. 430.  
3. J.-B. Salgues, *Erreurs et préjugés*, 3<sup>e</sup> éd., P. 1818, I, p. 134, note.

« Le technicien chargé de la remise en état des vitraux m'expliqua, sans autres preuves du reste, que cette usure des vitraux était due à la Lune.

« Un directeur de verrerie, à qui je soumis le cas, me donna l'interprétation suivante, qui est, semble-t-il, logique : il y a verre et verre, la composition du verre, la proportion de ses éléments constitutifs, la température de cuisson font varier ses propriétés physiques et sa résistance aux acides. Or, les verres de Saint-Jacques n'avaient pas été soufflés, mais coulés, ce dont il était aisé de se rendre compte par l'inspection des morceaux. Et, dans les essais du laboratoire, de tels échantillons, soumis à l'action de l'ozone, s'y montrent sensibles, tandis que les autres y sont réfractaires. Or, ajouta mon ingénieur, pendant les nuits froides d'hiver, lorsqu'il gèle et que *la lune brille de tout son éclat*, l'air contient une quantité notable d'ozone très perceptible à l'odorat. C'est cet ozone, fabriqué à la faveur des beaux clairs de lune, qui a attaqué les vitraux. »<sup>1</sup>

Quoi qu'il en soit des méfaits de l'ozone ou de l'humidité, il n'en reste pas moins — et c'est ce point qui nous intéresse — que la voracité lunaire n'est pas une invention des gens du peuple. En l'accusant, ils n'ont fait que déformer légèrement les propositions des techniciens, architectes et maçons, auxquels nous renvoie Mizauld.

Le goût du populaire pour les métaphores animistes, son inclination pour les opinions qui évoquent ou mettent en branle tout le Cosmos expliquent, en partie, la facilité avec laquelle il accepta l'idée de cette gloutonnerie lunaire, de cet appétit de la Lune pour le verre et les pierres. L'autorité de la tradition savante fit le reste.

Au terme de cette excursion parmi les pierres et les substances minérales, nous en revenons donc à notre conclusion habituelle : Le peuple n'a fait qu'adopter des opinions toutes faites, provenant de gens de science — ou de ceux qui furent tenus, dans un passé plus ou moins proche, et parfois éloigné, pour les savants de leur époque.

---

1. Dr de Mets, ds *Chronique Médicale* (1931), XXXVIII, 316.



## CHAPITRE XI

### L'Église et l'astrologie.

#### Elle combat l'astrologie généthliaque et enseigne l'astrologie naturelle

Les Chaldéens considéraient Sin, le dieu Lune, comme une divinité masculine ; mais lorsque grandit l'influence de l'Égypte, la lune changea de sexe et devint l'épouse de Bel, le dieu Soleil<sup>1</sup>. Elle était particulièrement honorée sous le nom de Namara à Ur Kasdim, la patrie d'Abraham<sup>2</sup>. L'Égypte a connu divers dieux Lune, dont Thot et Khonsou ; mais, durant les derniers siècles, l'astre des nuits y fut généralement assimilé à Isis<sup>3</sup>. Chez les anciens Perses, le Soleil et la Lune étaient, avec les douze constellations, les dépositaires de toutes les faveurs divines. Le dieu-lune s'appelait Mao et formait l'un des yeux d'Ormuzd, l'autre était le dieu Soleil<sup>4</sup>. En Asie Mineure, et spécialement en Phrygie, le dieu Men ou Lunus, dont le sexe paraît avoir été

---

1. M. J. Lagrange, *Études sur les Religions sémitiques*, P. 1905, pp. 450-51.

2. H. Lesèbre, V<sup>o</sup> *Lune* de Vigouroux, *Dict. Bible*, IV, p. 421.

3. Hérodote II, 47 ; Maspéro, *Hist. Anc. des peuples de l'Orient classique*, Paris 1895, I, pp. 92-93.

4. Maspéro, *loc. cit.* III, pp. 577 et 681.

mâle d'abord, puis féminin, fait songer aux variations de la Lune babylonienne<sup>1</sup>. En Syrie, en Chanaan et en Phénicie, régna de même le culte de la Lune. Lucien identifie la syrienne Astarté à Séléné, ce qui fut vrai pour son temps, bien que primitivement cette déesse eût été considérée comme la Terre, par opposition ou mieux par association avec Baal, le Ciel.

De telles conceptions entraînaient avec elles, non seulement un culte, mais tout un système de divination qui revêtait un caractère sacré :

« Les Grecs, dit Lucien, ne fondaient pas de villes, n'élevaient pas de murailles, ne livraient pas de combats, ne se mariaient pas sans avoir pris conseil des devins, dont ils ne séparaient pas les oracles de la science astrologique. »<sup>2</sup>.

On pensait de même en Babylonie, et en Egypte, la divination des astres provoquait partout le culte et la divination.

Ainsi entourés, les Hébreux ne manquèrent pas d'adorer la Lune, qu'ils appelaient volontiers la Reine du Ciel, et de lui offrir des gâteaux et des parfums<sup>3</sup>. C'est pour combattre cette idolâtrie qu'Isaïe (XLVII, 13-15), s'adresse en ces termes à Babylone, reine détrônée :

Tu t'es fatiguée à force de consultations ;  
Qu'ils se présentent donc et qu'ils te sauvent,  
Ceux qui mesurent le Ciel,  
Qui observent les astres,  
Qui font connaître à chaque nouvelle Lune  
Ce qui doit t'arriver.  
Voici qu'ils sont devenus comme le chaume :  
Le feu les consumera...  
Tels sont pour toi ceux pour qui tu t'es fatiguée,  
Ceux avec qui tu trafiquas dès ta jeunesse :  
Ils furent chacun de ton côté ;  
Il n'y a personne qui te sauve.

Voilà ce que sont devenus les modèles que les Israélites ont imités, ils sont donc bien et dûment avertis. Néanmoins, dans les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, ils subirent

1. A. Legrand, V° *Lunus* ds Daremberg et Saglio, Dict. Antiq. III, pp. 1392-98.

2. *De l'Astrologie*, 23, ds Lucien, *Œuvres*, I, pp. 522-23.

3. IV, *Rois*, XXIII, 4-5 ; *Job*, XXXI, 26-28 ; *Jérémie*, VII, 18 ; VIII, 1-2 ; XLIV, 19, etc.



tour à tour l'influence d'Athènes et de Rome, où la Lune recevait d'abondantes adorations sous les noms de Séléné et d'Artémis, de Diane et de Junon<sup>1</sup>.

On ne devra donc pas s'étonner si, parmi les premiers chrétiens, nombreux furent ceux qui observaient les *néoménies* et rendaient alors un hommage à la Lune. S. Paul le reproche vivement aux Colossiens (II, 16) et les protestations des Pères de la primitive Eglise continuent celles des Prophètes.

La conception animiste de la Lune, la foi en sa divinité, son culte et ses oracles survécurent, d'ailleurs, durant tout le Moyen Age et l'on en retrouve encore des traces abondantes dans les temps modernes. Non seulement la Lune est personnifiée dans nombre de récits et de légendes<sup>2</sup>, mais elle est révéérée ou invoquée. Dans son *Sermon sur les Superstitions*, S. Eloi s'élevait contre le culte que les chrétiens de son temps rendaient aux deux grands luminaires :

« Que personne, dit-il, n'appelle son maître le Soleil ou la Lune et ne jure par eux. »

Plusieurs passages des *Evangelies des Quenouilles* parlent des hommages rendus à la Lune comme dispensatrice de bienfaits :

« Celui qui souvent benist le Soleil, la Lune et les estoilles, ses biens lui multiplieront au double... Quiconque salue la Lune lorsqu'elle est nouvelle, et quand elle est pleine, et quand elle est en décours, pour vray elle envoie santé et bonheur... Qui veut avoir, toute une lune, de l'argent en sa bourse, si la salue révéremment le propre jour qu'elle appert nouvelle et le jour ensievant, si se peschera moult tost de bon secours. »<sup>3</sup>

Les jeunes filles désireuses de voir en songe celui qu'elles doivent épouser s'adressent à la Lune comme à une sorte de Génie ou comme à un saint. La pratique de ces invocations est bien connue et se retrouve dans toutes les parties de la France<sup>4</sup>.

---

1. P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, pp. 245-46.

2. P. Sébillot, *F. L. F.*, I, pp. 37-41.

3. *Les Evangelies des Quenouilles*, III, 14 et Appendice B., III, p. 14.

4. P. Sébillot, *F. L. F.*, I, pp. 57-60.

Une espèce de prière usitée en Poitou fait nettement allusion à la puissance qu'on lui attribue :

Belle Lune, je te vois,  
Du côté gauche et du côté droit,  
Toi qui chaque soir mets  
Ton beau manteau violet,  
Garde-moi de trois choses :  
De la rencontre des mauvais chiens,  
De la tentation de Satan,  
De la morsure du serpent.

L'auteur de la *Vie de Michel Le Nobletz*, publiée en 1661, disait que lors de l'apostolat de ce célèbre missionnaire (vers 1624), en Basse-Bretagne, « c'était une coutume reçue de se mettre à genoux devant la nouvelle lune et de dire l'oraison dominicale en son honneur ».<sup>1</sup>

Ces survivances modernes, que l'on peut qualifier d'idolâtriques, nous indiquent assez que l'Eglise fut dans la nécessité de lutter énergiquement contre cette astrolâtrie mal baptisée et par suite contre l'astrologie — du moins contre cette astrologie généthliaque qui s'associait plus ou moins implicitement au culte ou à la magie<sup>2</sup>.

Toutefois, avant d'examiner quelle fut l'attitude de l'Eglise vis-à-vis de l'astrologie, il ne sera pas inutile d'indiquer sommairement ce que fut l'opposition à cette science conjecturale, chez les Grecs et les Romains.

### De l'opposition à l'astrologie généthliaque chez les Anciens

Antoine de Laval insiste sur ce fait que Platon et Aristote ont laissé volontairement l'astrologie judiciaire dans le silence et l'oubli<sup>3</sup>. Le premier, décrivant le système du monde dans *le Timée*, ne lui accorde pas une ligne, le second pas davantage, ni dans son livre sur le *Ciel*, ni dans celui qu'il consacre aux *Météores*, ni même dans ses *Problèmes*, où

1. P. Sébillot, *F. L. F.*, I, pp. 62-63.

2. P. Sébillot, *F. L. F.*, I, p. 60.

3. A. de Laval, *Desseins et professions nobles et publiques*. Paris, 1613, pp. 421-22.

il aborde tant de questions naturelles ou mathématiques qu'il avait négligées par ailleurs. « Eudoxe, disciple de Platon et le premier des astrologues, au jugement des hommes les plus doctes, déclare dans ses écrits que les prédictions et les horoscopes des Chaldéens ne méritent aucune foi. »<sup>1</sup>

Plutarque ne veut pas que les astres aient empire sur tous les événements de ce monde. Aux fatalistes, il concède que le *Fatum* embrasse tout ; mais il leur refuse que tout arrive fatalement<sup>2</sup>. Alexandre d'Aphrodisias (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle), le plus célèbre commentateur d'Aristote, nous a laissé, comme Plutarque, un traité du *Destin*, où il adopte une position analogue. Pour lui, point de nécessité absolue dans la nature<sup>3</sup>.

Sans doute peut-on leur opposer les Stoïciens. Cependant l'un d'eux, Panetius, qui rejette les prédictions des astrologues, nous révèle que leur doctrine rencontrait maintes résistances :

« Archelaüs et Cassandre, deux astronomes fameux de son temps, ne faisaient aucun usage de la généthliaque. Scylax d'Halicarnasse, ami de Panetius, savant en astronomie et le premier personnage de sa ville, rejetait aussi toutes les prédictions des Chaldéens. »<sup>4</sup>

Aulu-Gelle nous a conservé une dissertation de Favorinus († 135) contre tous ceux qui tirent des horoscopes sous le nom de Chaldéens. Elle se termine ainsi : « En somme, toutes les vérités dont ils sont redevables au hasard ou à la ruse sont à leurs mensonges dans le rapport de un à mille. »<sup>5</sup> Dans le *Philopatris* ou *l'homme qui s'instruit*, Critias, qui exprime les idées de Lucien, déclare à ceux qui veulent l'initier aux mystères des astres :

« Ce n'est pas dans vos promenades aériennes que vous avez pu apprendre ces belles nouvelles, et vous ne me paraissez pas bien forts en mathématiques. Mais si ce sont les prédictions et les impostures qui vous ont induits en erreurs, votre stupidité n'en est que deux fois plus grande. Tout cela, en effet, n'est que contes de vieilles et enfantillages propres à séduire l'esprit des femmes. »<sup>6</sup>

1. Cicéron, *De la Divination*, II, 42.

2. Plutarque, *De Fato*, cap. VI.

3. Alexandre d'Aphrodisias, *De Fato*, cap. V.

4. Cicéron, *De la Divination*, II, 42.

5. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, XIV, I.

6. *Philopatris* 25, ds : *Œuvres*, trad. E. Talbot, II, 531-32.

Un autre pyrrhonien célèbre, Sextus Empiricus, consacre tout le cinquième livre de son traité *Contre les mathématiciens* à la réfutation de l'astrologie<sup>1</sup>.

Les sceptiques, dira-t-on, sont dans leur rôle de négateurs en rejetant l'astrologie ; mais nous ferons observer que les mystiques ne lui sont pas beaucoup plus favorables. Plotin et son disciple Porphyre ont abondamment raillé et ridiculisé la généthliaque et ses adeptes<sup>2</sup>.

A son tour, Philon (25 av.-50 ap.) proteste contre la doctrine des Chaldéens et le fatalisme qui en découle :

« Les Chaldéens, dit-il, paraissent avoir perfectionné l'art astronomique et généthliaque avant tous les autres peuples. En rattachant les choses terrestres aux choses d'en haut, et le ciel au monde inférieur, ils ont montré, dans cette sympathie mutuelle des parties de l'univers, séparées quant aux lieux, mais non pas en elles-mêmes, l'harmonie qui les unit par une sorte d'accord musical. Ils ont conjecturé que le monde qui tombe sous les sens est dieu, ou en soi, ou tout au moins par l'âme universelle qui le vivifie : et en consacrant cette âme sous le nom de Destinée ou de Nécessité, ils ont flétri la vie humaine d'un véritable athéisme, car ils ont donné à croire que les phénomènes n'ont pas d'autre cause que ce qui est visible, et que c'est du soleil, de la lune et du cours des étoiles que dépendent le bien et le mal de chacun. »<sup>3</sup>

Les Pères de l'Eglise grecque ne diront pas mieux.

Plotin (204-269), deux siècles plus tard, ne sera pas moins catégorique. Dans son traité, aujourd'hui perdu, intitulé *Les astres agissent-ils ?* il déclare que « rien n'arrive aux hommes en vertu de la force ou du pouvoir des astres ». <sup>4</sup> Pour l'auteur des *Ennéades*, les astres sont des signes, en vertu d'une harmonie préétablie entre toutes les parties de la création. Ils permettent certaines prévisions ; mais ce ne sont pas des causes<sup>5</sup>.

Parmi les Romains, les négateurs ne furent pas moins nombreux. Citons leurs vieux poètes. Voici d'abord un passage de Pacuvius :

---

1. Pour le texte grec, on peut voir l'édition de Fabricius ; il en existe une trad. française par Gentien Hervet, Anvers, 1569 et Paris, 1610.

2. Plotin y a consacré un livre spécial : *De l'Effet des Astres*.

3. *De Migrat, Abrahami*, 32. Voir aussi, chez le même écrivain : *De Abrahamo*, 15 et *Quis rer. divin. her. sit. ?*, 20.

4. Macrobie, *Le Songe de Scipion*, I, p. 19.

5. *Ennéades*, III, I, Cf. : P. Duhem, *Le Système du Monde*, II, pp. 309-318.

« S'il est des hommes qui prévoient l'avenir, ils sont les égaux de Jupiter. »

Attius tient un langage semblable :

« Je n'ai nulle foi aux augures qui remplissent de paroles les oreilles d'autrui, afin d'emplir d'or leurs maisons. »

Aulu-Gelle, à qui nous empruntons ces citations, a soin de préciser que ces favoris des Muses espéraient ainsi détourner les jeunes hommes des tireurs d'horoscopes et des autres devins.<sup>1</sup>

Caton (239-149) range les astrologues parmi les parasites et recommande à l'intendant du domaine rural de ne jamais les consulter<sup>2</sup>. Cicéron (106-43) fut un de leurs plus redoutables adversaires :

« Méprisons, dit-il, les Babyloniens et ceux qui, du haut du mont Caucase, étudient les signes célestes et la marche des constellations. Taxons de vanité, de folie et de témérité ces peuples qui conservent, comme ils l'assurent, des annales remontant à quatre cent soixante et dix mille ans. Traitons-les d'imposteurs, qui ne font aucun cas du jugement que les siècles à venir porteront d'eux. »<sup>3</sup>

Il rejette toutes les merveilles des Chaldéens — ou de ceux qui se prétendent leurs disciples. Ecoutez ses raisons :

« Lorsque les astrologues sont forcés, pour être conséquents avec eux-mêmes, de dire que tous ceux qui naissent par toute la terre sous une même étoile, sous la même influence céleste, auront la même destinée, la même existence, ne parlent-ils pas, ces interprètes du Ciel, comme des gens qui ne connaissent pas la nature ? En effet, ces cercles qui partagent le ciel comme par moitié, que les Grecs appellent horizons et que nous pourrions nommer *terminants*, parce qu'ils terminent notre vie, étant très différents pour les divers pays, il s'ensuit nécessairement que le lever et le coucher des étoiles ne sont pas les mêmes partout. Si donc les divers états du ciel dépendent de ces vicissitudes, comment ceux qui viennent au monde le même jour peuvent-ils être soumis à la même influence, puisque l'état du ciel varie suivant les régions ? Dans les pays que nous habitons, la Canicule se lève quelques jours après le solstice d'été ; chez les Troglodytes, elle se lève, à ce qu'on dit, avant le solstice ; d'où il résulte que, quand nous admettrions l'influence céleste sur les naissances, on serait encore obligé d'avouer que ceux qui naissent en même temps

1. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, XIV, I.

2. Caton, *De la chose rustique*, 5.

3. *De la Divination*, I, 19.

peuvent avoir des natures différentes, à cause des différentes constitutions du ciel. C'est là, pourtant, ce que les Chaldéens ne veulent pas. Ils affirment, au contraire, que tous ceux qui naissent en même temps, n'importe où, naissent avec la même destinée.

« Mais quelle extravagance de ne tenir aucun compte, dans ces révolutions et ces mouvements si rapides du ciel, de la différence des vents, des pluies et des saisons ? Différences si grandes, même en des lieux très rapprochés, que souvent il fait un temps à Tusculum et un autre à Rome. Les navigateurs remarquent qu'après avoir doublé un cap, on trouve quelquefois un autre vent. Or l'air étant ainsi, tantôt calme et tantôt agité, est-il sensé de vouloir que cela n'importe en rien à la naissance (et c'est la vérité), et de prétendre que je ne sais quoi de subtil qu'on en peut sentir, qu'on peut à peine concevoir, et qui vient de l'influence de la lune et des autres astres, déciderait du sort des enfants ? N'est-ce pas d'ailleurs une grande erreur d'annuler ainsi la puissance créatrice qui préside à la reproduction de l'homme ? Ne voyons-nous pas chaque jour les enfants nous rappeler la figure, les mœurs, les gestes et les mouvements de leurs pères ; ce qui ne peut être que l'effet de la puissance créatrice, et non de l'influence de la lune et des dispositions du ciel ? Quoi ! tant d'enfants nés au même instant, et qui se ressemblent cependant si peu par leur tempérament, leurs actions, leur destinée, ne prouvent-ils pas que le moment de la naissance n'influe en rien sur le reste de la vie ? Dira-t-on qu'aucun enfant ne fut conçu et ne naquit en même temps que Scipion l'Africain ? Et cependant ce grand homme eut-il jamais son égal ?...

« Quelle innombrable quantité de naissances dans un seul et même instant ! Et pourtant Homère reste encore sans rival. Que si la constitution du ciel et l'arrangement des astres influent sur la naissance de chaque animal, ne faudra-t-il pas, aussi, qu'il en soit de même à l'égard des choses inanimées ? Or, que peut-on imaginer de plus absurde ? Il est vrai que notre ami Lucius Tarutius, de Firmum, versé dans les calculs des Chaldéens, remontant aux jours de la fête de Palès, où Rome, selon la tradition, fut fondée par Romulus, disait que la lune était alors dans la Balance, et il n'hésitait pas à en tirer l'horoscope de Rome. O toute-puissance de l'erreur ! Voilà donc le jour natal d'une ville sous l'influence des étoiles et de la lune ! Qu'il importe, si vous le voulez, sous quel astre un enfant a commencé de respirer ; soumettez-vous à la même puissance la brique et le ciment dont une ville est bâtie ? Mais en voilà assez sur une science que les faits démentent chaque jour. Combien de prédictions les Chaldéens firent-ils à Crassus, combien à Pompée, combien à César lui-même ? Je me souviens qu'aucun d'eux ne devait mourir que très vieux, dans son lit, et couvert de gloire. En vérité, je m'étonne après cela qu'il existe des hommes assez crédules pour ajouter foi à des prophéties que les événements et les faits réfutent chaque jour. »<sup>1</sup>

Pline, qui pourtant est bien loin d'avoir l'esprit critique de

1. *De la Divination*, II, 44-45, 47.

Cicéron, ne pense pas que notre destinée soit liée à celles des étoiles<sup>1</sup>. Les prédictions de Thrasyle à Tibère ont beaucoup impressionné Tacite ; néanmoins, il reste dans le doute au sujet de la valeur de l'astrologie ; il écrit :

« Toutes les fois que ce prince voulait consulter un astrologue, il montait sur la partie la plus élevée de sa maison, qui domine sur des rochers. Un affranchi vigoureux, qui ne savait point lire, et qui était seul dans sa confiance, lui amenait, par des détours escarpés, l'homme dont Tibère se proposait d'éprouver la science et, au retour, si l'on soupçonnait de l'ignorance ou de la supercherie, l'affranchi précipitait l'astrologue dans la mer, afin d'ensevelir avec lui le secret de son maître. On amena Thrasyle par le même chemin. Il promit l'empire à Tibère, lui dévoila très habilement l'avenir. Ses réponses ayant frappé le prince, ce dernier lui demanda si lui-même avait tiré son horoscope, et ce qu'il pensait de l'année, du jour où il était. Thrasyle observe de nouveau la position des astres, hésite, pâlit et, ses observations ne faisant qu'augmenter de plus en plus sa surprise et sa frayeur, il s'écrie enfin que le moment est critique, qu'il touche presque à sa dernière heure. Tibère, l'embrassant, le rassure sur le péril qu'il avait deviné et, dès lors, regardant ses prédictions comme un oracle, il l'admit dans sa plus intime confiance.

« Pour moi, conclut Tacite, ces faits et d'autres semblables me font douter si les événements de cette vie sont asservis aux lois d'une destinée immuable, ou s'ils roulent au gré du hasard. »<sup>2</sup>

Cette opposition sourde ou proclamée n'empêchait pas la vogue de l'astrologie dans toutes les classes de la société ; mais il en résulta de tels abus que nous voyons déjà Dioclétien (284-305) la condamner de la façon la plus formelle sous le nom d'*Ars Mathematica* et, un peu plus tard, les empereurs Constance (337-350) et Julien (361-363) défendre, sous peine de la vie, de consulter les astrologues<sup>3</sup>.

A cette brève esquisse, nous n'ajouterons qu'un seul trait. Parmi ceux qui ne croyaient pas à l'action des astres sur la destinée humaine, il n'y en avait pas un qui rejetât les phénomènes de l'astrologie naturelle et en particulier l'action de la Lune et du Soleil sur les météores et les saisons.

1. *H. N.* II, 6.

2. *Annales*, VI, 21-22.

3. *Codex Justinian*, lib. IX, tit. VIII, 1, 2. Les empereurs chrétiens Théodore le Grand (378-395) et Honorius (345-423) se contenteront de condamner les clients des astrologues à la déportation.

De même que Porphyre et Philon chez les Grecs, Pline et Tacite chez les Romains nous amènent au seuil du christianisme.

### Les Pères de l'Eglise et les Conciles

L'Eglise naquit au milieu de populations qui, toutes, étaient plus ou moins dominées par la foi à l'influence des astres ; aussi bien de nombreux chrétiens s'entêtèrent-ils à recourir aux faiseurs d'horoscopes. Les évêques et les pontifes ne manquèrent pas de condamner une science qui, conduisant au fatalisme, ruinait les dogmes de la liberté humaine et de la Providence. En cela ils ne firent, d'ailleurs, que suivre la voie tracée par le paganisme gréco-alexandrin et par le mazdéisme. D'après ce dernier, c'étaient les anges rebelles qui avaient enseigné aux hommes l'astrologie et l'usage des charmes<sup>1</sup>. Dans les apocryphes grecs chrétiens des premiers siècles, la légende rapporte l'enseignement de l'astronomie à Seth, à Enoch et à Abraham et celui de l'astrologie à Cham<sup>2</sup>. Un gnostique chrétien, Bardesane, combat la doctrine des Chaldéens au nom du *libre arbitre*, qui vient de Dieu<sup>3</sup>.

Les premiers Docteurs et les Pères de l'Eglise sont unanimes dans leurs condamnations : Tertullien (160-250) note comme un signe d'hérésie la fréquentation des astrologues<sup>4</sup>. Origène (185-254) déclare que si les astres ont quelque pouvoir sur notre volonté, nous ne sommes plus libres et que si nous ne pouvons ni mériter ni démériter, la Rédemption n'a plus de raison d'être et pas davantage les vœux et les prières que nous adressons à Dieu<sup>5</sup>.

---

1. *Livre d'Enoch*, VIII ; Clément d'Alex., *Script. Proph. Eclog.* c. 52 ; Justin, *Apolog.* II, 69 ; Lactance, *Instit. Divin.* II, 14.

2. Fabricius, *Codex pseudepigraph. Veteris Testamenti*, editio altera II, 152, 297, 350, 363.

3. *Le lever de la loi des astres* ds V. Langlois, *Collect. des histor. de l'Arménie*, Paris, 1880, I, pp. 80-81.

4. *De praescript*, 43, éd. P. de Labrille, pp. 92-93.

5. Origène, ds Eusèbe, *De Prepar. Evangel.* VI, 9.



Jacques de Nisibe<sup>1</sup>, Athanase<sup>2</sup> ne sont pas moins catégoriques. S. Basile (331-379) consacre une grande partie de l'une de ses homélies sur l'*Hexaméron* à la réfutation de la science des Chaldéens. Après avoir montré combien il est difficile de découvrir l'astre de la nativité, l'instant de la naissance n'étant presque jamais fixé avec exactitude, soit par l'inattention des assistants, soit par la faute de l'horloge, il ajoute :

« Mais quelle est l'influence des astres ? Un tel aura les cheveux frisés et les yeux bleus : car il est né sous le Bélier, et tel nous paraît cet animal. Il aura des sentiments élevés : car le Bélier est né pour le commandement. Il sera libéral et fécond en ressources : car cet animal dépose sans peine sa toison et voit aussitôt la nature s'empresser à le revêtir. Tel naît sous le Taureau : il sera dur à la peine et d'un caractère servile, parce que le taureau plie sous le joug. Tel autre naît sous le Scorpion : semblable à ce venimeux reptile, il frappera d'une langue empoisonnée. Celui qui naît sous la Balance sera juste, grâce à l'égalité de nos balances. N'est-ce pas le comble du ridicule ? Ce Bélier, d'où tu tires la nativité de l'homme, est la douzième partie du ciel et, en y entrant, le soleil nous amène le printemps. La Balance, le Taureau sont, comme lui, des douzièmes du cercle du zodiaque. Comment vois-tu là les principales causes qui influent sur la vie des hommes ? Et pourquoi prends-tu nos animaux pour caractériser les mœurs des hommes qui entrent en ce monde ? Celui qui naît sous le Bélier sera libéral, non parce que cette partie du ciel donne ce caractère, mais parce que telle est la nature d'un vil bétail. Pourquoi donc nous effrayer au nom des astres, et entreprendre de nous persuader avec ces bêlements ? Si le ciel tient des animaux ces différents caractères, il est donc lui-même soumis à des principes étrangers, puisque son influence dépend des brutes qui paissent dans nos champs ? Assertion ridicule : mais combien est plus ridicule la prétention d'arriver à la persuasion avec des choses qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Vraie toile d'araignée que cette prétendue science : s'il y tombe un cousin, un moucheron, ou quelque insecte de la même faiblesse, il y reste captif ; s'il s'en approche un animal plus fort, il passe sans peine à travers, emportant et dissipant ce faible tissu. »<sup>3</sup>

Cyrille de Jérusalem s'adresse ainsi aux fidèles :

« Evitez soigneusement toute œuvre où s'immisce le démon... Fuyez les astrologues, les augures, les devins : n'écoutez pas leurs prophéties, leurs présages et tout ce fatras mensonger de divinations qui occupent les Gentils. »<sup>4</sup>

1. *Serm.* II, 15.

2. *Syntagma doctrin. ad Monach ds Opera.* II, 361.

3. *Homil. in Hexam.* VI, 6.

4. *Catech.* IV, 37.

Parmi les pratiques astrologiques, il faut accorder une place à part à l'observance des jours de la lune. S. Ambroise qui, dans son commentaire de l'*Hexaméron*, prend les arguments d'Origène et de S. Basile<sup>1</sup> la condamne expressément dans une de ses épîtres. Il ne faut pas, dit-il, confondre les jours astraux avec les fêtes de l'Eglise. Il faut non pas observer ceux-là, mais observer celles-ci<sup>2</sup>.

S. Jean Chrysostome (344-404) apporte à la condamnation de la doctrine des influences astrales toute sa véhémence éloquente :

« Telle est la sagesse du Créateur, telle est sa puissance. Il place dans le ciel des corps lumineux, afin qu'ils éclairent la terre ; "et qu'ils servent de signes, ainsi que pour marquer les jours et les années". Qu'est-ce à dire "de signes ?" Vaines sont les espérances des trafiquants d'astrologie ; vaines sont leurs conjectures. Que ces astres ne servent de rien pour ce qui se rapporte aux événements de la vie humaine, Isaïe le déclare en ces termes : " Qu'ils se lèvent, les astrologues, qu'ils lisent dans le ciel ; et les observateurs de signes, qu'ils t'annoncent ce qui doit arriver ? (Isaïe, XLVIII, 13). " Aussi, ne cherchez point dans le Ciel de signe indicateur touchant la vie de l'homme. »<sup>3</sup>

S. Ambroise (340-397) emprunte à S. Basile la plupart des traits dont il accable les Chaldéens<sup>4</sup>. En condamnant le culte des astres, Paulin de Nole (353-431) rejette implicitement la foi en leur pouvoir sur la destinée<sup>5</sup>. Mais écoutez la voix magistrale de Saint Augustin (354-430) :

« Le destin se prend, dans le langage ordinaire, pour l'influence de la position des astres à l'instant de la naissance ou de la conception ; et les uns la regardent comme indépendante, les autres comme dépendante de la volonté de Dieu. Mais l'opinion qui affranchit nos actions de la volonté de Dieu et les fait dépendre des astres, ainsi que nos joies et nos souffrances, doit être rejetée, non seulement de ceux qui professent la vraie religion, mais aussi de ceux qui en ont une fausse, quelle qu'elle soit. Car où tend cette opinion, si ce n'est à abolir tout culte, toute prière ? Mais ce n'est pas à ceux qui la soutiennent que nous nous adressons ici : nos adversaires sont ceux qui, pour défendre leurs prétendues

---

1. *In Hexam.* IV, 4.

2. S. Ambrosii, *Epistolae*, Paris, 1690, épist. 23, p. 880.

3. S. Jean Chrysostome, *Discours sur la Création*, III, 3.

4. S. Ambrosii, *Hexaameron*, lib. IV, cap. IV, 14, ds *P. L.*, XIV, pp. 192-197.

5. *Epistolae*, XVI, 9.

divinités, déclarent la guerre à la religion chrétienne. Quant à ceux qui font dépendre la position des étoiles de la volonté de Dieu, s'ils croient qu'elles tiennent de lui le pouvoir qu'ils leur attribuent sur les actions et la fortune des hommes, ils font une grande injure au ciel de s'imaginer que, dans cette cour brillante, dans ce sénat radieux, on ordonne des crimes tels que, si quelque république en ordonnait de semblables, le genre humain devrait se liguier pour la détruire. Et d'ailleurs, en attribuant au ciel une influence nécessitante sur les actions humaines, que reste-t-il au jugement de Dieu, maître des astres et des hommes ? S'ils disent que, tenant leur pouvoir de la souveraineté de Dieu, les étoiles ne disposent pas à leur gré du sort des hommes, mais qu'elles ne font qu'exécuter ses ordres dans les nécessités qu'elles imposent, nous leur demanderons comment ils peuvent avoir de Dieu un sentiment qu'il serait indigne d'avoir seulement des étoiles ? Prétendront-ils que les étoiles sont les signes et non les causes des événements, comme quelques hommes d'une haute intelligence l'ont cru ? Je réponds que le langage des astrologues est différent ; qu'ils ne disent pas, par exemple : Dans telle position, Mars annonce un homicide, mais il fait un homicide. Je veux toutefois qu'ils ne s'expriment pas exactement, et qu'il faille les renvoyer aux philosophes pour apprendre d'eux à s'énoncer comme il faut, et à dire que les étoiles ne font qu'annoncer ce qu'ils disent qu'elles font : d'où vient qu'ils n'ont jamais pu rendre compte de la diversité qui, dans la vie de deux jumeaux, dans leurs actions, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs occupations, dans tout le reste de leur existence et jusque dans la mort, est quelquefois si grande, qu'ils ont, l'un avec l'autre, moins de rapports qu'avec des étrangers, quoiqu'ils n'aient été séparés, dans leur naissance, que par un très petit espace de temps, et que leur conception ait eu lieu dans le même moment. »<sup>1</sup>

S. Augustin attache une grande importance à cette démonstration, car il ne se contente pas d'y consacrer les cinq chapitres suivants du V<sup>e</sup> livre de sa *Cité de Dieu* : il y revient dans ses *Confessions* (IV, 3), dans son *Traité de la doctrine chrétienne* (ch. 21-22), en son livre *De la Genèse* (II, 17) et dans celui qu'il consacre aux *Hérésies* (*Ad quod vult Num.* 70). S. Césaire d'Arles ne discute pas, il condamne :

« Quelques-uns tombent dans ce mal : ils observent avec soin le jour où ils se mettent en route, rendant honneur ou au Soleil, ou à la Lune, ou à Mars, ou à Mercure, ou à Jupiter, ou à Vénus, ou à Saturne : ils ignorent, les malheureux ! que, s'ils ne sont pas amendés par la pénitence, ils auront l'enfer en partage avec ceux à qui ils paraissent accorder un vain honneur dans ce monde. Avant tout, mes frères, fuyez ces

1. *La Cité de Dieu*, V, I.

sacrilèges universels, évitez-les comme les poisons mortels du diable. Car Dieu a créé le Soleil et la Lune en notre faveur, pour nous être utiles, et non pour que nous honorions ces deux luminaires comme des divinités. »<sup>1</sup>

Grégoire le Grand (540-604) argumente contre l'empire des étoiles au nom du libre arbitre et traite de *fous* ceux qui s'imaginent pouvoir prédire tout ce qui arrivera à un homme dans sa vie d'après l'état du ciel au moment de sa naissance<sup>2</sup>.

Pour clore cette série de protestations, rappelons que S. Eloi (609-683) exhorte les fidèles à ne pas croire au destin, à la fortune, non plus qu'aux prédictions des astrologues<sup>3</sup>.

Cette unanimité — et l'on pourrait multiplier les témoignages — ne saurait étonner ceux qui connaissent l'attitude de l'Eglise elle-même depuis son origine.

S. Paul, s'adressant aux *Galates* (IV, 10), nous laisse assez entendre que la lutte a commencé dès la fondation des premières églises. « Vous observez, leur dit-il, les jours, les mois, et les années : j'ai peur, pour vous, d'avoir peiné inutilement sur vous. » Les *Conciles d'Arles* (314) et de *Laodicée* (366), les *Constitutions Apostoliques* (vers 375), les *Pères d'Agde* (505), d'*Orléans* (511), de *Braga* (563), d'*Auxerre* (570), de *Narbonne* (589) et de *Paris* (829) prononcèrent l'anathème contre ceux qui, à l'imitation des païens ou de certains hérétiques, ajoutaient foi à l'astrologie.

La croyance à l'influence de la Lune est condamnée d'une façon toute particulière, en raison de son expansion et de la solidité de ses racines. En 543, le *Concile de Constantinople* (can. 3) déclare :

« Quiconque dit que le Soleil, la Lune et les Etoiles font partie de ces êtres raisonnables (que sont les anges) et qu'ils ne sont devenus ce qu'ils sont que parce qu'ils se sont tournés vers le mal : qu'il soit anathème. »<sup>4</sup>

A l'autre extrémité du monde chrétien, durant le VII<sup>e</sup> siè-

---

1. *Second sermon sur les Calendes de Janvier*, ds *P. L.*, XXXIX, 2004.  
2. *Homil. X in Evang.* lib. I.  
3. *Vita*, II, 15.  
4. Héfélé-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II, p. 1192.

cle, les évêques de l'Eglise d'Angleterre se voient obligés d'intervenir à leur tour. Dans le *Penitential* de Théodore, archevêque de Canterbury, on lit :

« Si une femme expose son fils ou sa fille sur le toit de sa maison (au Soleil ou à la Lune) dans l'espoir d'une guérison, elle fera une pénitence de sept années. » (XXVIII, 18).

Même note dans la 33<sup>e</sup> décision du *Confessionnal* d'Egbert, archevêque d'York<sup>1</sup>.

Le *Concile Quinisexte*, qui se tint à Constantinople en 692 (canon 65), défend « lors des nouvelles lunes d'allumer des feux devant les maisons ou devant les ateliers, pour danser ensuite autour de ces feux ». <sup>2</sup> Un *Concile* de 878, dont on suppose qu'il eut lieu à Rouen (d'aucuns disent dans une ville inconnue) s'exprime ainsi (can. 13) : « Ceux qui feront ce que les païens font aux calendes de janvier, ou qui observent superstitieusement la lune, les jours, les heures seront anathèmes. » <sup>3</sup> En 1310, le *Concile de Trèves* précise (canon 82) :

« Il n'est pas permis d'attacher une importance particulière aux *jours égyptiens*<sup>4</sup> aux constellations, aux *phases de la lune*, aux calendes de janvier et des autres mois (néoménies), au *cours du soleil, de la lune et des autres étoiles*, comme si une force spéciale était attachée à ces événements. On ne doit pas, pour de tels jours, parer des tables dans les maisons avec des lampes et d'autres sortes de lumières, pas plus qu'on ne doit danser et chanter dans les rues. » <sup>5</sup>

Durant les deux siècles qui suivirent, l'attitude de l'Eglise varie avec les lieux et les personnages. Le pape Paul III (1534-1549) passe pour avoir été un fervent de l'astrologie<sup>6</sup>. Il est bien certain, en tous cas, que Luc Gauric qui

1. Thorpe, *Ancient Laws of England*, II, pp. 34 et 157.

2. Héfélé-Leclercq, *Hist. des Conciles*, III, p. 571.

3. Mgr P. Guérin, *Les Conciles*, 1869, II, 198. Au XII<sup>e</sup> siècle, Jean de Salisbury (1110-1180), évêque de Chartres, qui représente avec autorité l'opinion de son diocèse, condamne les astrologues avec énergie. Ce sont des fous qui ne peuvent espérer d'autre récompense de leurs travaux que la damnation éternelle. *Polycraticus*, II, pp. 19 et 26.

4. On appelait ainsi les jours que les astrologues considéraient comme des jours malheureux.

5. Héfélé-Leclercq, *Hist. des Conciles*, VI, p. 618.

6. P. Flambart, *Influences Astrales*, Paris, 1913, p. 99.

publia en 1552 un *Traité d'Astrologie* demeuré célèbre, eut pour protecteurs les papes Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III<sup>1</sup>. Vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'évêque d'Autun et l'archevêque de Lyon, tout différemment disposés, intentèrent un procès à l'astrologue Simon de Pharès, bien qu'il eût la faveur du roi, et firent proclamer sa condamnation à son de trompe, non seulement à Lyon, mais à Paris<sup>2</sup>. Toutefois, l'influence italienne finit, grâce à Catherine de Médicis, par dominer en France et tout le monde se lança furieusement dans l'astrologie et les horoscopes. A l'exemple des *pronostications* de Nostradamus, les éphémérides s'emplirent de prophéties.

Ce fut le clergé français qui défendit alors l'honneur de l'Eglise et la pureté de son enseignement. Il profita de la réunion des *Etats Généraux* à Orléans, en 1560, pour demander que les éphémérides et les almanachs soient désormais soumis à la censure ecclésiastique. Voici les termes mêmes de l'article où il requiert cette réglementation et condamne en même temps l'astrologie :

« Et parce que ceux qui se mêlent de prognostiquer les choses à venir publient leurs *Almanachs* et *Prognostications* (passans les termes d'Astrologie contre l'express commandement de Dieu), chose qui ne doit être tolérée par les princes chrétiens : Nous défendons à tous imprimeurs et libraires, à peine de prison et d'amende arbitraire, d'imprimer ou exposer en vente aucuns almanachs ou prognostications que, premièrement, ils n'aient été visités par l'Archevêque ou l'Evêque, ou ceux qu'il commettra : Et contre celui qui aura fait ou composé lesdits Almanachs, sera procédé par nos juges extraordinairement et par punition corporelle. »<sup>3</sup>

Les *Prognostications* de Nostradamus, qui paraissent alors depuis dix ans, sont bien nettement visées ; mais Catherine de Médicis, devenue régente par la mort de François II, survenue le 15 décembre de la même année, ajourna aussitôt les Etats et ne tint aucun compte de leurs décisions. Grande admiratrice de Nostradamus, elle l'avait mandé à la cour peu après la mort de Henri II, dont les amis du prophète avaient dû lui faire lire l'annonce dans le XXXV<sup>e</sup> qua-

1. P. Choisy, *Les Précurseurs de l'Astrologie scientifique*, Paris, 1929, p. 52.

2. Simon de Pharès, *Recueil des plus célèbres astrologues*, P. 1929, pp. VIII-X.

3. Chapitre de l'Eglise, art. 26. En 1563, le premier Concile de Milan (Const. I, titre 10) ordonne de grandes peines contre les astrologues et contre leurs adeptes.

train de la 2<sup>e</sup> Centurie. Lors de son voyage en Provence (1564-65), Charles IX rendit visite au célèbre astrologue, et crut devoir le nommer son médecin ordinaire.

Lorsque Catherine eut été écartée du gouvernement par son troisième fils Henri III, en 1574, le clergé recommença son offensive contre les faiseurs d'éphémérides et les astrologues. En 1579, aux *Etats de Blois*, il obtint que l'on reprît l'article mort-né et, cette fois, il pensa être plus habile en spécifiant que les Almanachs prophétiques ne pourraient se contenter de l'autorisation ecclésiastique, mais devraient se munir d'une permission de l'autorité civile :

« Tous devins et faiseurs de Prognostications et Almanacs, excédans les termes de l'Astrologie licite, seront punis extraordinairement et corporellement. Et défendons à tous Imprimeurs et Libraires, sur les mêmes peines, d'imprimer ou exposer en vente aucuns Almanacs ou Prognostications, que premièrement ils n'ayent été vus et visités par l'Archevêque, Evêque, ou ceux qu'ils auront députés expressement à cet effet, et approuvés par leurs certificats, signés de leurs mains ; et qu'il n'y ait aussi permission de nous, ou de nos juges ordinaires. »<sup>1</sup>

Et comme l'autorité de la reine-mère déclinait (elle ne mourra qu'en 1589) le clergé de France continua sa campagne avec une nouvelle ardeur. Le *Concile de Reims* en 1583 (Tit. *De Sortilegiis*, num. 2) excommunie les praticiens de la généthliaque, sans oublier ceux qui leur ajoutent foi. La même année, le *Concile de Bordeaux* (Tit. 7) « enjoint aux prêtres d'avertir très souvent leurs peuples que ceux-là commettent un crime très exécrable, ils sont excommuniés, qui par l'inspection des astres, à la façon des Chaldéens, imaginent témérairement qu'ils prédiront les choses à venir et, par l'usage de l'astrologie judiciaire, étouffent la liberté de l'homme et la Providence de Dieu ». Enfin, en 1586, le pape Sixte V croit devoir intervenir, dans sa bulle *Cœli et terra*, où il rassemble ce que les conciles et les Pères ont dit de plus probant contre les devins et les astrologues judiciaires, et enjoint aux évêques des diocèses et aux inquisiteurs de punir tous ceux qui se mêlent de prédire les choses à venir, de quelque manière que ce soit, selon les constitutions ecclésiastiques.

---

1. *Chapitre de l'Eglise*, art. 36.

Après cette intervention, je ne ferai que citer les conciles provinciaux de Toulouse (1590), de Narbonne (1610), de Ferrare (1612), et de rappeler la *bulle Inscrutabilis* du 22 mars 1631, dans laquelle Urbain VIII confirme en tous points la bulle de son prédécesseur Sixte V<sup>1</sup>.

Malgré cette vigoureuse opposition, on rencontre encore des adeptes de l'astrologie du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. En 1621, Jean Belot, curé de Mil-Monts, publie des *Centuries prophétiques* auxquelles Richelieu semble bien avoir ajouté foi — à moins qu'il ne les ait inspirées pour des fins politiques<sup>2</sup>.

La renaissance de l'astrologie, liée d'ailleurs à celle de l'occultisme, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup>, n'a pas réussi à créer un vaste courant qui puisse rappeler ce qui s'est passé à la fin du XV<sup>e</sup> et dans le cours du XVI<sup>e</sup> ; c'est sans doute pourquoi l'Eglise n'a pas jugé nécessaire de renouveler ses condamnations — qui d'ailleurs n'en subsistent pas moins.

### Les Docteurs de l'Eglise et l'astrologie naturelle

De cet exposé, il ne faudrait pas conclure, cependant, que l'Eglise a réprouvé tout ce qui est attribué à l'influence de la Lune. Nous l'avons vu : tout ce qui ressemble à un culte de l'astre des nuits, toute action de la lune sur la volonté humaine sont nettement et sévèrement condamnés ; mais il n'en va pas de même en ce qui concerne l'influence lunaire sur le vent et la pluie, sur les météores, la végétation, la conservation des bois, des chairs des animaux tués, et même sur la santé de l'homme.

Cette distinction entre les deux astrologies, la naturelle et la généthliaque était déjà connue de l'Antiquité païenne ; nous ne devons donc pas être surpris de la voir reprise par les Pères et les Evêques. Toutefois, le désir de détruire l'astrologie dans ses racines aurait pu les pousser à rejeter toutes

---

1. Pour tout ce passage voir : J.-B. Thiers, *Traité des Superstitions*, Paris, 1712, I, pp. 252-56.

2. *Les Caquets de l'Accouchée*, éd. Janet, pp. 64-66.



les influences des astres : ils n'en ont rien fait. Au reste, cette influence limitée au monde physique ou biologique leur apparut incontestable, comme à tous les savants et les philosophes de leur temps.

Je ne multiplierai pas les témoignages ; mais ceux que je vais citer sont si clairs, si explicites qu'ils pourront certainement suffire au critique — même exigeant.

S. Basile (331-379), parlant de l'action du soleil et de la lune, rappelle cette parole de l'Écriture : *Et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années* ; puis continue en ces termes :

« Les signes que donnent les deux corps lumineux sont nécessaires dans la vie humaine ; et pourvu qu'en interrogeant ces signes, on se tienne dans les bornes d'une sage retenue, une longue expérience fera trouver des observations utiles. On peut acquérir beaucoup de connaissances sur la pluie et sur la sécheresse, sur les vents en général et sur les vents en particulier, sur les vents violents et sur les vents doux. Le Seigneur lui-même, dans l'Évangile, nous parle d'un des signes que donne le soleil : *il y aura de l'orage*, dit-il, *car le ciel est sombre et rougeâtre* (Matth. 16, 3). Lorsque le soleil s'élève à travers un brouillard, ses rayons sont dispersés et obscurcis ; il se montre avec une couleur de sang et de charbon embrasé, l'air chargé de vapeurs offrant à nos yeux cette apparence. Il est évident que cet air chargé n'étant pas dissipé par les rayons, ne peut rester suspendu à cause du concours des vapeurs qui s'élèvent de la terre ; mais que vu l'abondance de l'eau, il se répandra en orage dans les pays sur lesquels il est rassemblé. Pareillement, lorsque le disque de la lune paraît s'étendre, et lorsque des cercles entourent celui du soleil, ce signe annonce ou une grande quantité de pluies, ou un cours de vents impétueux. Lorsqu'on voit ces images du soleil qui se peignent quelquefois dans la nue, marcher avec lui, c'est le signe de quelque révolution dans l'air. Ainsi ces raies droites qu'on aperçoit dans les nuages et qui imitent les couleurs de l'iris, présagent des pluies ou des tempêtes furieuses ou, en général, annoncent qu'il y aura dans l'air quelque grand changement. Ceux qui se sont occupés de ces études ont fait plusieurs observations sur le croissant et le décours de la lune, comme si l'air qui enveloppe la terre suivait nécessairement toutes ses phases. Lorsqu'au troisième jour elle est pure et déliée, c'est l'annonce d'un beau temps invariable. Lorsque son croissant est épaissi et de couleur rougeâtre, c'est la menace d'une grande pluie ou d'un vent violent. Qui est-ce qui ignore combien ces observations sont utiles dans la vie ? Le navigateur qui prévoit ce qu'il a à craindre des aquilons peut retenir son vaisseau dans le port. Le voyageur qui s'attend à ces changements dans l'air peut éviter de loin les effets du mauvais temps. Les laboureurs occupés de la semence des grains et de la culture des plantes peuvent choisir les moments les plus favorables pour leurs travaux. »<sup>1</sup>

1. *Homil. in Hexam. VI, 6.*

L'homélie à laquelle j'emprunte cette page date vraisemblablement du milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Vers la fin de ce même siècle, qui fut l'âge d'or des Pères de l'Eglise grecque, voici ce qu'écrivait S. Jean Chrysostome, commentant le même texte de la *Genèse* sur le rôle du soleil ou de la lune.

« Voulez-vous savoir ce qu'ils annoncent ? Ils annoncent la pluie, le vent, les orages, le beau temps. Voilà ce qu'annoncent les étoiles, grâce aux bienfaits de la Providence, afin que le nautonnier, averti par ce signe, échappe au péril, afin que le cultivateur soit prévenu de l'approche du mauvais temps, et qu'il laboure par avance la terre. C'est encore un signe de paix et de guerre. Ces choses simples et de facile vérification, le Sauveur les constatait quand il disait aux Juifs : — Hypocrites, quand vous voyez des nuages se lever à l'occident, vous dites : Voici l'orage, et vous ne vous trompez pas. Quand le soir vous voyez le ciel, vous dites : le temps sera serein, et il l'est en effet. Et quand vous voyez, le soir, le ciel obscurci, vous dites : la tempête arrive. » Puis il ajoute : « Vous savez bien distinguer ce que signifient les apparences du ciel et de la terre et le temps [ du Messie ] vous ne le connaissez pas ! (Matth. XVI, 2-4 ; Luc, XII, 54-56). Tels sont donc les faits que l'on peut, sans danger, conjecturer : l'été, l'hiver, la pluie, le temps serein ; ils n'ont rien de contraire à la religion, ils dépendent de Dieu même. »<sup>1</sup>

Théodoret (387-458) accorde à l'astrologie tout ce que la foi ne le contraint pas de lui refuser. A propos des mots de la *Genèse* : « Que les astres servent de signes », il commence par condamner la sottise des généthliques ; mais, tout aussitôt, il ajoute :

« L'écriture les appelle des signes, car ils nous font connaître le temps propice aux semailles et aux plantations, le moment opportun pour prendre médecine, pour couper les bois destinés à la construction des navires et des maisons. Les marins savent voir, par ces signes, quand il convient de mettre à flot leur barque, et quand il convient de la haler sur le rivage : ils savent quand il faut larguer la voile ou la carguer... Nous mêmes, en voyant une comète ou étoile chevelue, ou bien une parhélie, nous prévoyons, soit une incursion des ennemis, soit une invasion de sauterelles, soit une grande mortalité des bestiaux ou des hommes. »<sup>2</sup>

Peut-être penserez-vous que les Pères vivaient encore dans une certaine atmosphère de simplicité, mais que le

1. *Discours de la Création*, III, 3. S. Augustin (*La Cité de Dieu*, V, 1-5), combat vivement l'astrologie généthliaque, mais n'attaque nulle part ceux qui prédisent les changements de temps.

2. Théodoret, *In Loca difficilia Scripturoe sacroe questiones selectoe* ds P. G. LXXX, 95-96.

développement de la théologie systématique a fort bien pu apporter de sérieuses modifications à cette doctrine ? Lisons S. Thomas d'Aquin (1225-1274), le Docteur angélique, aux oracles infallibles :

« Si quelqu'un s'autorise du jugement des astres pour prévoir des événements, tels que tempête ou beau temps, santé ou maladie, abondance ou insuffisance des récoltes et d'autres semblables qui dépendent des corps physiques et des causes naturelles, il ne commet aucun péché. Car tous les hommes, dans ce domaine, se guident sur l'observation des corps célestes ; c'est ainsi que les agriculteurs sèment et récoltent en certain temps déterminé par les mouvements du soleil... Mais d'un autre côté, il faut affirmer absolument que la volonté humaine ne saurait dépendre de l'influence des astres, sans quoi le libre arbitre disparaîtrait et, celui-ci enlevé, il n'y aurait plus ni bonnes œuvres ni mauvaises : ni mérite, ni faute. C'est pourquoi on doit tenir pour certain qu'il y a péché grave à croire que les choses qui relèvent de la volonté humaine sont dans la dépendance des astres. »<sup>1</sup>

Vers 1360, dans le fameux *Propriétaire des choses*, Barthélemy de Glanville, qui fut l'une des célébrités de l'ordre de Saint-François, non seulement reconnaît que la lune provoque les marées et produit la rosée, mais proclame qu'elle annonce les changements de temps et nettoie l'atmosphère.<sup>2</sup>

Il serait inutile de poursuivre l'enquête : ces témoignages établissent clairement quelle fut la doctrine de l'Eglise au sujet de l'astrologie naturelle<sup>3</sup>. Jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, les Pères, les docteurs et les théologiens reconnaissent explicitement que les astres — et la Lune en particulier — agissent sur les corps physiques et même sur les mouvements de la vie, aussi bien chez l'homme que chez les animaux. Cet enseignement, universellement accepté, rencontra si peu d'opposition qu'il fut répandu dans le monde entier par de nombreux livres d'heures, du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.

---

1. *Summa Contra Gentes*, III, 82 et 84-86. On retrouve cette même distinction dans toutes les œuvres de l'Ange de l'Ecole. Cf. : *Summa Theol.* P. I., Q. 115, A. 4 ; P. 1, 2. Q. 9. A. 5 ; P. II, 2. Q. 95. A. 5 ; voir aussi : P. Choissard, *S. Thomas d'Aquin et l'influence des Astres*, P. 1926, in-8°, pp. 90, 96, 100, 124-26 et P. Choissard, *Les précurseurs de l'Astrologie scientifique*, P. 1929, pp.34-35.

2. *Le Propriétaire des choses*, VIII, 29.

3. Voir encore J.-B. Thiers, *Traité des Superstitions*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1712, I, 285.

### L'enseignement des Livres d'Heures

Les livres d'heures sont des livres de prières à l'usage des laïques n'ayant ni le loisir ni l'obligation de réciter l'Office ou le bréviaire imposé aux prêtres ou aux religieux. On en trouve déjà de manuscrits au XIII<sup>e</sup> siècle et, dès l'apparition de l'imprimerie, ils se multiplièrent ; ils foisonnent durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle. Ces manuels de dévotion privée sont difficiles à définir, car leur diversité est prodigieuse ; toutefois leurs principaux éléments : calendrier, Petit Office de la Vierge, Psaumes de la pénitence, litanies, suffrages et Office des morts sont empruntés au bréviaire, et l'on peut dire qu'ils constituent le bréviaire du laïque dévot<sup>1</sup>.

Le calendrier par lequel débutent les livres d'heures, dont chaque mois occupe une ou deux pages, a été fort souvent illustré de miniatures ou de gravures représentant les travaux agricoles. Il est fréquemment précédé de l'homme anatomique, image du squelette ou de l'écorché, occupant généralement une pleine page. Cette figure d'homme est commentée par des légendes gravées, qui fournissent des indications relatives au tempérament et à la saignée, ajoutant ainsi l'enseignement médical au memento agricole. On en trouve de très anciens spécimens dans les *Heures* de Vérard (1489) de Simon Vostre (1491, 1498, 1508, etc.), de Philippe Pigouchet (1491), de Gillet et Germain Hardouyn (1500), de Gilles Hardouyn (1504), de Thielmann Kerver (1525)<sup>2</sup>.

L'homme anatomique du type écorché (le plus fréquent) se présente debout, les bras allongés, les jambes écartées et le corps largement ouvert, de manière à laisser voir les viscères. Immédiatement autour de ce personnage, figurent les sept planètes, et chacune d'elles est reliée par une sorte de ruban à l'un des organes du corps considérés comme essentiels. Des banderoles portent les inscriptions suivantes :

---

1. Sur leur composition, voir : P. Lacombe, *Livres d'heures imprimés au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle*, P. 1907, pp. XX ; V. Leroquais, *Les Livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, P. 1927, I VI.

2. P. Lacombe, *loc. cit.*, pp LII, 18 et 22 ; F. Soleil, *Les Heures gothiques et la littérature pieuse aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, Rouen 1882, in-8°, pp. 13-14, 26-29, 88, 154, 243, 246, 289.

Sol regarde l'estomach  
Saturne, le poumon  
Vénus, le rongnon  
Jupiter, le foye  
Mercure, le rongnon  
Mars regarde le foye  
Lune, le chef

Entre les jambes du personnage anatomique est accroupi un fou, muni de sa marotte : c'est l'emblème du cerveau soumis aux influences de la Lune.

Cette figure centrale est entourée de quatre petits personnages représentant les quatre tempéraments, et de huit inscriptions : les quatre latérales indiquent les caractéristiques du colérique, du sanguin, du flegmatique et du mélancolique. Voici la teneur des quatre inscriptions qui sont au-dessus et au-dessous de notre anatomisé :

Quand la lune est en *Aries, Leo et Sagitarius*,  
Il fait bon saigner au colérique. Feu.  
Quand la lune est en *Gemini, Libra et Aquarius*,  
Il fait bon saigner au sanguin. Aer.  
Quand la lune est en *Cancer, Scorpion et Pisces*,  
Il fait bon saigner au flegmatique. Eau.  
Quand la lune est en *Taurus, Virgo et Capricornus*,  
Il fait bon saigner au mélancolique. Terre.

Au-dessous du tout, se lit le quatrain suivant, qui se rapporte au personnage en costume de fou :

Le follatique mappellon  
Le quart de la Lune ay mengie  
Chacun tient de moi peu ou non  
Jay grande genealogie<sup>1</sup>.

La Lune, qui commande aux humeurs, gouverne, par là même, les quatre tempéraments ; mais comme, d'autre part, on doit tenir compte des signes, dont l'action s'ajoute à celle de la Lune, on a, pour chaque tempérament, trois périodes favorables à la saignée, et sans doute l'idéal était-il, alors, d'être saigné trois fois par an, avec des intervalles

1. E. H. Langlois, *Essai sur la calligraphie des manuscrits du Moyen Age et sur les ornements des premiers Livres d'heures imprimés*. Rouen, 1841, pp. 123-126.

de quatre mois. On retrouve, d'ailleurs, ces mêmes distiques dans le bréviaire de 1505 édité par Thielmann Kerver<sup>1</sup>, ce qui nous montre bien que ces prescriptions ne se rencontrent pas seulement dans les livres de prières destinés aux laïques.

D'autre part, les calendriers renferment souvent la mention des *jours égyptiens*, jours réputés néfastes ou périlleux. Les douze vers léonins ci-dessous, que l'on rencontre assez souvent dans les missels, sont reproduits dans nombre de livres d'heures, chaque vers étant placé en tête du mois auquel il correspond :

(Janvier) Prima dies mensis et septima truncat ut ensis.  
(Février) Quarta subit mortem, prosternit tertia sortem.  
(Mars) Primus mandentem dirumpit, quarta bibentem.  
(Avril) Denus et undenus sicut mors est alienis.  
(Mai) Tertius occidit et septimus ora relidit.  
(Juin) Denus pallescit, quindenus federa nescit.  
(Juillet) Tredecimus mactat Julii, denus labefactat.  
(Août) Primat subit mortem, perditque secunda cohortem.  
(Septembre) Tertia septembris et denus fert male membris.  
(Octobre) Tertius et denus fit mortis vulnere plenus.  
(Novembre) Quinta subit mortem, prosternit tertia sortem.  
(Décembre) Septimus exsanguis, virosus denus ut anguis<sup>2</sup>.

Ces douze vers se trouvent déjà, sauf quelques variantes, dans un psautier du XIII<sup>e</sup> siècle, que l'on croit avoir appartenu à S. Louis et à Blanche de Castille<sup>3</sup>. Certains livres d'heures sont l'écho d'une tradition astrologique différente et l'on rencontre, dans les marges de leurs calendriers, un long morceau dont voici le début :

Ung est mauvais et XXIV  
En janvier ; le quart de février,  
Et XXV, sans plus rabattre  
Les quatre jours portent danger.  
En mars est mauvais le premier  
Et le vingtième jour. D'avril,  
Le X porte danger  
Et dix-neuvième péril, etc.<sup>4</sup>

1. Ch. Cuissard, *Les Jours égyptiens*, p. 87, note 3.

2. Ch. Cuissard, *Étude sur les jours égyptiens des calendriers*. Orléans, 1882, p. 44.

3. P. Lacombe, *loc. cit.*, p. LI.

4. P. Lacombe, *loc. cit.*, LI-LII.

Notez que nous sommes là en pleine généthliaque. L'Eglise ne voyait sans doute nul inconvénient dans ces observances, universellement admises par ses enfants, même les plus dociles, par ceux qui soutenaient son dogme et sa morale avec le plus d'ardeur et la plus sincère conviction<sup>1</sup>.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'on y rencontre des enseignements relatifs aux travaux agricoles et aux soins de la santé. Voici ceux que l'on peut lire dans les *Heures* de Claude Gouffier, imprimées par Vascosan en 1558 :

#### Janvier

Ungere crura cave, cum luna videbit Aquosum.  
Insere tunc plantas, excelsas erige turres,  
Et. si carpis iter, tunc tardius ad loca transi.

#### Février

Piscis habens lunam, noli curare podagram :  
Tutus iter carpis, fit potio sumpta salubris.  
Arvum debet emi, sponsae sponsus sociari.

#### Mars

Nil capiti noceas, Aries cum Luna refulget ;  
Non tangas aures, sed balnea tutius intres ;  
Nec cephalam minuas, nec barbam radere debes.

#### Avril

Arbor plantetur, cum Tauro Luna tenetur.  
Non minuas, non edifices, nec semina spargas,  
Et medicus caveat cum ferro tangere cullum.

#### Mai

Brachia non minuas, cum lustrat Luna Gemellos  
Unguibus et manibus cum ferro cura negetur ;  
Nunquam portabis a promissore petitum.

#### Juin

Pectus, pulmus, jecur in Cancro ne minuantur  
Somnia falsa vides ; fit et utilis emptio rerum  
Potio sumatur : securus perge viator.

---

1. Ch. Cuissard, *loc. cit.*, p. 86.

#### Juillet

Cor gravat et stomachum, dum cernit Luna Leonem  
Non vestes facias, non ad convivia vadas ;  
Et nil ore vomas, nec tunc medicamina sumas.

#### Août

Lunam Virgo tenens, uxorem ducere noli  
Viscera cum costis, caveas tractare cruorem.  
Semen detur agro, dubites intrare carinam.

#### Septembre

Libra tenens Lunam, nemo genitalia tangat,  
Renes aut nates ; nec iter, tunc, carpere debet,  
Extremam partem Librae cum Luna tenebit.

#### Octobre

Scorpius augmentat morbos in parte pudenda.  
Vulnera non cures ; caveas ascendere naves  
Et, si carpis iter, timeas de morte ruinam.

#### Novembre

Luna nocet femori per partes mota Sagittae  
Ungues vel crines poteris prescindere tute.  
De vena minuas, et balnea citius (*tutius ?*) intres.

#### Décembre

Capra nocet genibus, ipsam cum Luna tenebit.  
Intret aquam nauta ; citius curabitur aeger.  
Fundamenta ruunt, modicum tunc durat idipsum <sup>1</sup>.

Ces prescriptions figuraient déjà dans un *Missel* à l'usage des Dominicains, publié en 1529<sup>2</sup>. Elles sont d'ailleurs empruntées à quelque traité d'astrologie. Une pièce, non pas identique, mais contenant les mêmes conseils, exprimés parfois dans les mêmes termes, figure déjà dans un recueil manuscrit rédigé vers 1333<sup>3</sup>.

1. P. Lacombe, *loc. cit.*, pp. LVII-LVIII.

2. C. Daux, *A travers les calendriers liturgiques*, Arras 1906, pp. 26-30.

3. Sur cette pièce, intitulée : *Présages tirés de la position de la Lune par rapport aux signes du zodiaque*, voir P. Meyer, *Traité en vers provençaux sur l'astrologie et la géomancie*, ds *Romania* (1897) XXVI, 238-239.



De nombreux livres d'heures<sup>1</sup> utilisent une autre série de douze quatrains, dont voici le premier :

In Jano claris calidisque cibis potiaris,  
Atque decens potus post fercula sit tibi notus,  
Ledit enim medo tunc potatus, ut bene credo.  
Balnea tutus intres, et venam findere cures.

Il existe bien d'autres compositions de ce genre ; toutes mélangent, en des proportions variées, les conseils relatifs aux travaux des champs, aux préceptes médicaux et aux règles d'hygiène tirés de l'*Ecole de Salerne*.

« Toutes ces recettes, ordonnances et opérations ne seraient pas, peut-être, approuvées ni conseillées par nos docteurs, thérapeutes et chirurgiens. Il faut croire cependant que, plus que Molière et ses célèbres personnages, le public avait confiance en ces médications et préceptes d'hygiène. Par suite, l'Eglise les mettait à portée par ses *Livres d'Heures*, sorte de *vade mecum* hygiénique et d'alimentation. Sans doute, le vulgaire n'avait pas ces distiques, tercets, quatrains ou sixtains dans la mémoire et même immédiatement sous la main, comme c'était possible aux religieux et aux ecclésiastiques. Mais ces formules couraient les rues ; c'étaient là ce qu'on appelle de nos jours : remèdes de bonne vieille. Les clercs, les lettrés et savants de ces époques suppléaient aux astrologues et empiriques des siècles antérieurs, et s'ils n'agissaient pas en praticiens, leurs conseils, sur ces matières, étaient goûtés à l'égal des soins spirituels dont ils avaient la charge.

« N'est-il pas même probable que ces formules rimées soient l'œuvre de prêtres et de moines ? Instruits des données de la science médicale et hygiénique de leur temps, mis au courant des remèdes usités dans la masse, répandus par les spécialistes en vogue, ils ne trouvèrent rien de mieux que de les codifier. Ce travail, ainsi colligé et répandu à travers les livres liturgiques, en faisait une sorte de *Codex* médical, basé, du reste, sur celui de l'*Ecole de Salerne*. »<sup>2</sup>

En réalité, les clercs et les libraires qui introduisirent ces poèmes médicaux dans les livres d'heures les empruntèrent aux médecins-astrologues, qui ne cessèrent de florir du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

1. P. Lacombe, *loc. cit.*, p. LIX.

2. C. Daux, *A travers les calendriers liturgiques*, Arras 1906, p. 33.

3. E. H. Langlois, *Essai sur la calligraphie*, p. 128. Nous en avons déjà rencontré des variantes dans un manuscrit de 1333. Cf. P. Meyer, *Traité en vers provençaux sur l'astrologie et la géomancie*, ds *Romania* (1897) XXVI, 238-39 et 265-66. Au reste, ces versions pourraient bien n'être pas les premières ; elles sont, en tout cas, incontestablement apparentées aux préceptes sanitaires de l'*Ecole de Salerne*.

Ajoutons que l'on peut évaluer le nombre des éditions des livres d'heures imprimés à plus d'un millier, et si l'on admet, pour chaque édition, un tirage de mille exemplaires, ce qui semble un minimum, nous devons conclure qu'il y eut près d'un million de livres d'heures qui contribuèrent à propager la foi en l'astrologie naturelle et à l'influence de la Lune. Enfin, n'oublions pas qu'il y eut un grand nombre d'exemplaires imprimés sur peau de velin et qui, plus résistants, échappèrent à la destruction et furent consultés par de nombreuses générations.

### Conclusion

A la suite de maints philosophes païens, sceptiques ou mystiques, l'Eglise combattit l'astrologie judiciaire. L'unanimité de ses docteurs et de ses théologiens défendit les dogmes catholiques du libre arbitre et de la Providence avec une continuité et une ardeur admirables. A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, un *Coelius Rhodiginus* (IX, 20), catholique zélé, allait jusqu'à soutenir que toutes les fausses religions et superstitions sont dérivées de cette science maudite<sup>1</sup>.

Cependant, nous l'avons vu, certains dignitaires de l'Eglise, voire certains papes, montrèrent parfois une grande bienveillance pour les faiseurs d'horoscopes<sup>2</sup> et nous savons également que les livres d'heures, comme d'ailleurs certains bréviaires et certains missels, propagèrent la foi aux *jours égyptiens*, sans avoir jamais été l'objet d'un blâme. En ce qui concerne l'astrologie purement naturelle, jamais il n'y eut de flottement, encore moins deux courants. De S. Basile à S. Thomas, les avis sont unanimes : il est raisonnable de reconnaître l'influence des astres dans le domaine des corps physiques et même dans celui des corps vivants, considérés du point de vue purement biologique

---

1. F. P. Crespel, *Deux livres de la Hayne de Sathan et malins esprits*, Paris, 1590, f. 309, v.

2. Philippe le Long compta au nombre de ses astrologues deux protonotaires apostoliques (voir *Introduction*) et, vers le même temps, Barthélemy de Glanville (*Le Propriétaire des choses*, VIII, 30) n'hésita pas à reconnaître la valeur de la généthliaque, impressionné qu'il était par l'autorité de Ptolémée et d'Albumazar.

ou physiologique. Les Livres d'Heures ne furent que les canaux par lesquels cette doctrine se propagea, sous le couvert d'une présentation dévote, dans le monde des laïques instruits. Durant près de quatre siècles, tous les chrétiens appartenant à la classe dirigeante purent se persuader que c'était là une doctrine qui avait pour elle la tradition sacrée et l'autorité religieuse.



## CHAPITRE XII

### **L'homme et les animaux dans la Lune.**

Si la Lune a pu lire la douzaine de chapitres que j'ai écrits sur les influences que lui prêtent ou lui ont prêté les hommes, Elle en est certainement excédée. Du temps de Lucien, Elle se plaignait déjà amèrement de toutes les extravagances qu'elle entendait les philosophes débiter sur son compte :

« Ils n'ont d'autre occupation, disait-elle, que de se mêler de mes affaires, quelle je suis, quelle est ma grandeur, pourquoi je suis tantôt coupée en deux et tantôt à demi pleine. Les uns prétendent que je suis habitée, les autres que, semblable à un miroir, je suis suspendue au-dessus de la mer. Ceux-ci m'attribuent tout ce qui leur passe par la tête. Ceux-là vont jusqu'à dire que ma lumière est voilée et bâtarde, qu'elle me vient par en haut du soleil, et ils ne cessent pas de me mettre en désunion avec lui, qui est mon frère, et d'essayer à nous brouiller.

« Et pourtant ! est-ce que je ne sais pas aussi bien qu'eux à quelles actions honteuses et infâmes ils se livrent durant la nuit, ces hommes qui prennent, le jour, un visage sévère, dont le regard est si imposant, la démarche si grave, et qui attirent sur eux les regards de la foule ? Je les vois et je me tais, car je ne crois pas décent de découvrir et d'éclairer leurs passe-temps nocturnes et la comédie de leur conduite. Au contraire,

si je vois quelqu'un d'entre eux commettant un adultère, un vol, ou bien osant l'un de ces crimes qui ont besoin de l'épaisseur des ténèbres, aussitôt j'appelle un nuage et je me voile, pour ne pas montrer à tous les vieillards déshonorant leur large barbe et la vertu. Malgré cela, ils continuent de me déchirer dans leurs propos et de m'accabler de toutes sortes d'outrages. C'est au point que j'ai souvent délibéré, la nuit m'en est témoin, d'émigrer le plus loin d'eux possible, afin d'échapper à leur langue indiscreète. »<sup>1</sup>

Puissiez-vous, amis lecteurs, ne point partager sa lassitude et ne pas fermer ce livre au moment où certes, il s'allonge encore, mais où vous allez pouvoir contrôler la valeur de certaines propositions qui vous ont semblé plus ou moins bien assises.

N'allez pas objecter que je sors du sujet que je vous avais proposé d'examiner avec moi, et vous entraîne ainsi sur un terrain tout juste bon aujourd'hui pour y laisser jouer les enfants. L'Homme ou les Animaux que les différents peuples ont logés dans la Lune ont puissamment contribué à accréditer son influence sur notre globe terraqué, et leur histoire n'est pas moins pittoresque et surprenante qu' instructive.

### **De la faculté d'observation du peuple, vérifiée par l'examen de ce qu'il a cru voir dans la Lune**

La nuit est sans nuages, la Lune est dans son plein ; tentons, si vous le voulez bien, une expérience :

« Commençons par nos voisins. Interrogeons un passant, un collégien, un campagnard. Posons-lui la question : — Que distinguez-vous au milieu du ciel ? — Faut-il vous l'apprendre ? répondra-t-il. Ne le voyez-vous pas ? Ne l'avez-vous pas vu depuis votre enfance, chaque fois que vous avez ouvert les yeux et que vous avez regardé l'astre ? Ce qu'on voit dans la Lune ? Tenez, voilà le nez, voilà la bouche, voilà les yeux ! Tout le visage y est, complet, impossible à méconnaître. C'est une figure humaine : il suffit de regarder pour le voir.

Un moment peut-être hésitez-vous. Vous cherchez pendant quelques instants ce qui constitue ce nez, ces yeux, cette bouche, car vous remarquerez bien d'autres traits qui ne s'agenceront pas dans l'image d'une

---

1. Lucien, *Icaroménippe ou le voyage dans les nuages*, 20-21, ds *Œuvres*, trad. E. Talbot, II, 145.

figure d'homme. Pourtant, le bon vouloir aidant, tout d'un coup le visage vous apparaîtra net et défini ; les traits malencontreux dont je parlais et qui le rendaient impossible, s'effaceront comme par enchantement ; les yeux vous regarderont, la bouche se montrera entrouverte, et vous n'apercevrez plus qu'une grosse face bouffie, qui réapparaîtra sur-le-champ et dans toute sa netteté, chaque nuit et chaque fois que vous lèverez les yeux vers l'astre. »<sup>1</sup>

Répétez l'expérience en vingt régions de la France et même dans toute l'Europe : vous recueillerez des centaines et, si vous le voulez, des milliers de témoignages attestant que tous les observateurs interrogés ont reconnu qu'il y a un visage dans la Lune.

Cependant, si la curiosité ou le hasard vous a fait lire le curieux traité de Plutarque : *Sur le visage que l'on voit dans la Lune*, vous vous êtes sans doute déjà demandé si ces milliers d'observateurs ne sont pas dans l'erreur ? Leurs yeux ont-ils été frappés d'un éblouissement ? La Lune est-elle un miroir qui reflète des images lointaines ? Tous ceux qui ont discerné dans son aspect les traits d'une figure humaine n'ont-ils pas été les jouets d'un frémissement de l'air et du feu qui compose la substance de l'astre<sup>2</sup> ? Telles sont les questions que posent les interlocuteurs du dialogue antique, et Plutarque de conclure qu'il n'y a rien dans le disque tout uni de la Lune. Ce que l'on y croit voir n'est qu'illusion.

Au reste, procédons à une enquête et, pour toute suggestion, contentons-nous de parcourir le monde en demandant aux uns et aux autres ce qu'ils voient dans la Lune. Nous obtiendrons les réponses les plus variées et les plus surprenantes.

Des millions d'Européens y voient un homme debout et portant un fagot d'épines. Et voici comment cette vision se fonde sur les taches de la Lune et s'accroche à la topographie lunaire :

« La tête semble formée par une sorte de bassin circulaire que l'on nomme la mer des Pluies et dont la superficie est à peu près celle de l'Allemagne. Le fagot d'épines que l'homme de la Lune porte dans ses bras et qui a reçu le nom d'océan des Tempêtes possède une surface

1. J. C. Houzeau, *Comment les différents peuples voient la Lune*, ds *Recréations Astronomiques et Météorologiques*, Mons, 1888, p. 37.

2. Plutarque, *Du visage que l'on voit dans la Lune*, 1 à 5.

égale à celle de la Turquie d'Europe. Il est placé du côté de l'est ; les jambes, qui sortent d'un corps d'assez petites dimensions, sont tournées vers l'ouest ; la jambe droite est formée par la mer de la Tranquillité, et la jambe gauche par la mer de la Fécondité. Quant à la main tendue près du limbe occidental, elle provient d'une tache très noire, très reconnaissable à sa forme presque ronde. On la nomme la mer des Crises. »<sup>1</sup>

Mais, dit Wilfrid de Fonvielle, à qui nous empruntons cette description, personne ne croit plus à l'homme chargé d'un fagot<sup>2</sup>. Ce disant, il préjuge trop favorablement de l'esprit critique de ses contemporains. Un folkloriste belge qui s'est beaucoup occupé des taches de la Lune écrivait, en 1925 :

« A diverses reprises, j'ai pu observer que, dans nos régions, l'homme au fagot n'est pas considéré comme une création de l'imagination, mais bien comme une réalité, un fait objectif. »<sup>3</sup>

Non seulement les gens *voient* l'homme dans la Lune, mais ils *croient* à sa présence réelle.

N'arrêtons pas là notre enquête. Dans l'Inde et en Chine, des millions d'hommes voient un lièvre dans la Lune. A Ceylan, un Français, qui étudiait le ciel avec un télescope, ayant autorisé des indigènes à regarder la Lune avec cet instrument, ces observateurs ingénus s'écrièrent avec enthousiasme qu'ils avaient parfaitement vu le lièvre<sup>4</sup>.

En Chine, on y voit également un crapaud, un arbre, un bûcheron, une belle femme, un majestueux vieillard, suivant les époques et les provinces. M. de Groot estime que toutes ces figures sont des œuvres « de la fantaisie » ; il écrit :

« A force de contempler la placide face de la Reine des nuits, le berger, méditant à côté de ses troupeaux sur la splendeur du ciel étoilé, a fini par croire distinguer maint objet sur le disque lumineux. On y pensait, on en parlait naïvement, et ainsi naquirent une multitude de légendes et de mythes, différant les uns des autres, d'après ce que les diverses imaginations se figuraient voir dans les taches de la lune. De toutes ces conceptions, celles-là seules ont survécu qui s'accordaient le mieux à l'état général des esprits. »<sup>5</sup>

1. W. de Fonvielle, *Histoire de la Lune*, Paris, 1886, p. 117.

2. W. de Fonvielle, *loc. cit.*, p. 115.

3. P. Hermant, *Les taches de la Lune*, ds *F.-L. Brabançon* (1925-26), V, 134.

4. Francis Douce, *Illustrations of Shakespeare*, London, 1807, I, 17.

5. J. J. M. de Groot, *Les Fêtes célébrées à Emoui*, Paris, 1886, II, 475.



Il faut, en vérité, renverser la proposition : ce sont les théories des primitifs qui les ont conduits à voir dans la lune telle ou telle figure, et c'est le milieu social qui a contraint leurs héritiers à retrouver cette figure dans la lune.

Notons, tout d'abord que : « Pour maint Chinois, Hung Ngo, la belle femme est toujours dans la lune ; il la cherche dans les taches de l'astre et, mieux encore, il la voit et la fait voir. »<sup>1</sup> Il la considère comme aussi réelle que ses compagnons terrestres. De même pour l'arbre ou le bûcheron, le vieillard ou le crapaud.

En réalité, ces figures illusoire se forment sous l'influence d'une suggestion collective qui fut jadis de nature religieuse et qui, en Chine par exemple, l'est encore pour de très nombreux individus. Ceux qui voient, aujourd'hui, un crapaud dans la lune subissent la double emprise d'une très vieille tradition et d'un très vieux rituel. Lors de la fête de la Lune, à la mi-automne, tout le monde s'assied au clair de lune. On cause familièrement en prenant du thé, en buvant du vin, en mangeant des gâteaux que l'on a reçus de ses amis et sur lesquels on a peint les êtres divers que chacun croit distinguer dans les taches de l'astre des nuits. Ce faisant, les femmes surtout, on considère la Lune avec attention, et l'on s'efforce d'y distinguer le vieux, ou la femme, ou le lièvre ou le crapaud, persuadé que si l'on réussit à voir la figure à laquelle on songe, cela portera bonheur<sup>2</sup>. Le crapaud orne nombre de gâteaux rituels. Or, d'après la tradition, Wou-Ti, l'empereur qui gouverna de 140 à 86 av. J.-Ch.,

« ... fit construire une terrasse pour regarder la lune, et creuser au pied un étang de mille pieds de large. Lorsqu'il montait sur la terrasse pour voir comment l'image de la Lune entrait dans l'étang, il ordonnait aux personnes de son palais d'aller se divertir en bateau au clair de la lune ; et de là vient le nom d' « étang qui reflète (Hung Ngo) », et que l'on dit aussi : « *La terrasse pour regarder le crapaud.* » S'il faut en croire le livre qui a conservé cette tradition, lors de ces parties organisées par Wou-Ti, on présentait déjà, à la compagnie, du vin avec des plantes confites et des fruits de choix, tout à fait comme cela se pratique encore à Emouï, lors de la fête de la Lune<sup>3</sup>. »

1. J. J. M. de Groot, *loc. cit.*, II, 484.

2. J. J. M. de Groot, *loc. cit.*, II, 474 et 510.

3. J. J. M. de Groot, *loc. cit.*, II, 510-11.

Lorsqu'un homme perçoit une image aux traits multiples, dont chacun varie sans cesse de position et d'intensité, il ne se contente pas d'enregistrer cette image comme une vision confuse, mais il s'efforce de lui donner un sens ou, si vous préférez, une figure définie. C'est, pour l'esprit, une satisfaction de retrouver ce qu'il connaît déjà, et pour la mémoire, un soulagement. Dans une telle occurrence, secouru par ses souvenirs et par son attente, l'esprit allume ou éteint les lignes, les allonge ou les raccourcit et les organise si bien qu'il ne tarde guère à modeler la figure annoncée par la tradition.

Ce travail de déformation — ou plutôt de conformation — est l'œuvre de l'imagination : c'est elle qui donne le coup de pouce nécessaire, qui souligne ou efface les traits mobiles et confus que lui offrent les taches de la lune.

Mais l'imagination, ici, est dirigée et suggestionnée par la croyance et la vision venant du milieu social. C'est ce milieu qui lui suggère d'y voir un visage ou un crapaud, un lièvre pilant des médecines dans un mortier, ou un bonhomme portant un fagot, avec un chien sur ses talons. Si donc la tradition déforme avec cette aisance les sensations et les perceptions de l'observateur moyen, nous pouvons en conclure qu'il lui est encore plus facile de fausser les observations des gens du peuple, lorsqu'il s'agit d'établir que tel ou tel phénomène dépend de l'influence de la lune. La suggestion agit encore plus fortement sur une connexion ou sur une déduction que sur une perception. De même qu'elle atténue ou renforce des lignes, elle éclaire ou obscurcit les faits de telle sorte que, seuls, subsistent aux yeux ceux qui apportent un appui à la thèse préétablie — autrement dit : à l'opinion traditionnelle.

#### **Du dualisme primitif associé à la notion préanimiste d'un double mana**

Le choix des êtres que l'homme a placés dans la lune fut, au début, non pas le fruit de la fantaisie ou du hasard, mais le résultat d'idées préconçues qui relèvent de l'esprit magique.

L'association de la Lune avec l'eau se retrouve dans le monde entier et parmi les populations les plus diverses. Les Boschmans du Sud Africain

« ... adorent un homme céleste, maître de toutes choses ; ils le prient en temps de famine, pour qu'il leur donne à manger et ils célèbrent des danses en son honneur quand ils partent pour la guerre. Cet "homme céleste" ressemble bien à l'Heitsi Eibib des Namaguas ou au Tsui Koab des Koranas et est, probablement, comme eux, un génie lunaire. Cette supposition est confirmée par le fait, attesté par d'autres observateurs, qu'ils rendent un culte à une divinité qu'ils appellent *Tousip*, à laquelle ils attribuent un grand corps rougeâtre et une tête blanche. Mais un corps rougeâtre n'est autre chose qu'un corps de Boschman lavé, et la tête blanche rappelle immédiatement l'astre au disque d'argent. *Ils l'invoquent en particulier quand ils creusent la terre pour avoir de l'eau*, et lui offrent une flèche, un morceau de peau ou de viande. »<sup>1</sup>

Toute l'Antiquité classique considérait la Lune comme la grande source d'humidité et l'opposait au Soleil, source unique de toute chaleur<sup>2</sup>. Pline admet que l'eau et le feu sont les principes de toutes choses, et il ajoute que le Soleil dévore l'eau et que la Lune la produit<sup>3</sup>. Dans la Carniole du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Homme de la Lune, appelé Kotar, était chargé de la ranimer, au moment de son déclin, en lui fournissant l'eau dont elle avait besoin pour grandir<sup>4</sup>.

Cette association de l'eau et de la Lune sous des formes variées se retrouve dans toute l'étendue de la terre habitée et dans tous les temps. D'où vient-elle ? L'eau provient des sources et des nuages, mais l'expérience n'a jamais prouvé que sources et nuages sont engendrés par la Lune. Il faut donc chercher ailleurs les éléments de notre réponse. En réalité, cette association est la conséquence d'un système dualiste de classification cosmique, qui remonte très vraisemblablement aux origines des toutes premières philosophies. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le Père Du Tertre a pu constater que la religion des Indiens des Antilles se ressentait encore très fortement du dualisme primitif. Non seulement ils opposaient

---

1. T. Arbonnet et F. Daumas, *Relation d'un voyage d'exploration au N.-E. du Cap*, Paris, 1842, p. 501, cité par A. Reville, *Les Religions des peuples non civilisés*, Paris, 1883, I, 186.

2. Plutarque, *Quest. Conviv.*, VII, 10, 3 ; Macrobe, *Saturn.*, III, 16.

3. Pline, *H. N.*, XX, 1.

4. J. Grimm, *Teutonic Mythol.*, ed. Stallybrass, II, 719, 2.

le Soleil et la Lune, mais ils accordaient le premier rang à celle-ci dans leurs adorations<sup>1</sup> ; ils en faisaient le chef des bons et des mauvais esprits<sup>2</sup>.

On trouve ce même dualisme chez les Hurons. Ils regardent *Iouskeha*, le Soleil, comme leur bienfaiteur ; sans lui, ils n'auraient pu faire cuire leurs aliments, car c'est à lui que la tortue enseigna l'art de faire le feu ; c'est lui qui leur procure du gibier ; c'est lui qui fait pousser le grain. *Iouskeha*, le Soleil, veille au bien-être des vivants ; il s'occupe de tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie et, en conséquence, dit le Père Brébeuf, les Indiens affirment qu'il est bon. Au contraire, *Aataentsic*, la Lune, la Créatrice de la terre et de l'homme, cause la mort des hommes, et gouverne le monde des âmes ; les Indiens disent qu'elle est méchante. *Iouskeha* et *Aataentsic*, le Soleil et la Lune, habitent ensemble une hutte située aux extrémités de la terre, et pour aller visiter cet endroit, quatre Indiens n'hésitèrent pas à entreprendre ce long voyage. Les deux frères se conduisent envers eux comme l'indique leur caractère : le Soleil les reçoit avec bienveillance, et les préserve des maux dont la Lune, si belle, mais si méchante, n'aurait pas manqué de les accabler. Un missionnaire plus ancien encore reconnaît, dans *Iouskeha*, la Divinité suprême :

« *Iouskeha*, dit-il, est bon : il procure du beau temps et fait pousser les végétaux : sa grand-mère, *Eatahentsic*, est méchante et cherche à détruire tout le bien que fait son petit-fils. »

« Ainsi, le Soleil et la Lune, considérés comme dieux du jour et de la nuit, avaient déjà revêtu, dans la légende iroquoise primitive, le caractère d'ami et d'ennemi de l'homme, c'est-à-dire de divinité bienfaisante et de divinité malfaisante. Quant à la légende cosmique du jour et de la nuit, personnifiée sous la forme de deux frères, l'homme blanc et l'homme noir, c'était, dans le principe, un pur mythe de la nature, ne contenant aucun élément moral. »<sup>3</sup>

Au total, il est clair que ce dualisme associe, d'une part le soleil, la chaleur, le jour, l'abondance, la bonté — et

---

1. Delaborde, *Caraïbes*, p. 525.

2. Rochefort, *Hist. nat. et morale des Iles Antilles*, 1665, I, 416 et II, 13 ; Du Tertre, *Histoire Générale des Antilles*, Paris, 1667-71, III, 370-72.

3. Ed.-B. Tylor, *La Civilisation primitive*, II, 418-19.

d'autre part, la lune, le froid, la nuit, la disette et la méchanceté.

Dans l'Amérique du Sud, les Muyscas des hauts plateaux de Bogota étaient autrefois, disent-ils, des sauvages ne connaissant pas l'agriculture, n'ayant ni religion ni loi ; puis un homme âgé, à longue barbe, Bochica, fils du Soleil, arriva de l'Orient ; il leur apprit à labourer les champs, à se vêtir, à adorer les dieux, à devenir une nation. Mais Bochica avait une méchante femme, Huythaca qui, par dépit, se plaisait à gêner le travail de son mari ; ce fut elle qui fit gonfler la rivière, de telle sorte que la terre fut inondée et tous les hommes furent détruits, sauf quelques-uns qui parvinrent à se réfugier sur le sommet des montagnes. Alors Bochica entra dans une grande colère : il chassa de la terre la méchante Huythaca et la changea en Lune, car jusqu'alors il n'y avait pas eu de lune ; puis il fendit les rochers et fit la puissante cataracte de Tequendama, afin de faire écouler les eaux du déluge. Quand la terre fut sèche, il enseigna au reste des humains l'année, les sacrifices périodiques et l'adoration du Soleil. On doit ajouter que le peuple à qui appartient ce mythe n'a pas oublié, ce qu'il nous serait aisé d'ailleurs de deviner sans lui, que Bochica n'était autre que Zuhé, le Soleil, et Huythaca, l'épouse du Soleil, la Lune<sup>1</sup>.

Dans ces quelques exemples, le dualisme primitif a déjà profondément évolué ; l'esprit est déjà passé du préanimisme dynamiste à l'animisme anthropomorphique et les mythes ont déjà revêtu un caractère moral bien défini. Les peuples de l'Antiquité ont tous connu le dualisme, mais alors que d'aucuns témoignaient encore d'un dualisme à peine évolué, d'autres ne conservaient guère que des survivances du dualisme primitif.

Pour les mythographes de l'Égypte, qui se rattachaient aux traditions astronomiques les plus anciennes, Osiris personnifie la Lune, et son ennemi, Typhon, le Soleil.

« La Lune, disaient-ils, dont la lumière a la propriété de produire et d'humecter, favorise la génération des animaux et la croissance des plantes ; tandis que le Soleil, par son feu ardent, surchauffe et dessèche les

---

1. Ed.-B. Tylor, *La Civilisation primitive*, I, 405.

êtres et les végétaux et, par sa chaleur dévorante, rend tout à fait inhabitable la plus grande partie de la terre. »<sup>1</sup>

Plutarque, qui nous révèle l'antique opposition d'Osiris-Lune et de Typhon-Soleil, nous indique, un peu plus loin, que l'opposition des deux grands luminaires n'était qu'un aspect particulier d'un dualisme beaucoup plus général :

« Ce n'est point, écrivait-il, la sécheresse causée par la chaleur, le vent, la mer (opposée aux eaux douces), les ténèbres que représente Typhon ; mais tout ce qu'il y a de nuisible et de destructif. »<sup>2</sup>

Et plus loin encore :

« Il existe une doctrine qui se rattache à la plus haute antiquité, et qui, des fondateurs des connaissances sacrées et des législateurs, est descendue jusqu'aux poètes et jusqu'aux philosophes. Son origine est anonyme ; mais c'est une doctrine dont le crédit vigoureux et indéclinable se retrouve fréquemment impliqué, non seulement dans les discours et dans les traditions, mais encore dans les rites initiatiques et dans les sacrifices, tant chez les Barbares que chez les Grecs. Cette doctrine enseigne que l'univers ne flotte pas dans les airs par l'effet du hasard, sans intelligence, sans cause, sans pilote. Elle ajoute que ce n'est pas une raison unique qui le domine et le conduit comme avec un gouvernail ou avec un frein modérateur, mais que les biens et les maux y sont le plus souvent mêlés, ou plutôt que rien, pour tout dire en un mot, de tout ce que produit ici-bas la nature n'est exempt de mélange. Il n'y a pas qu'un sommelier qui, puisant à deux tonneaux, mêlerait des liqueurs et nous distribuerait, à la façon d'un cabaretier, les événements qui doivent nous toucher. Mais tout nous advient de deux principes opposés, de deux forces contraires, dont l'une nous guide vers la droite et en ligne directe, et dont l'autre nous ramène en arrière et nous pousse à rebours. Si rien, en effet, ne peut se faire sans cause, et si ce qui est bien ne saurait devenir une cause de mal, il faut qu'il y ait dans la nature, comme il existe pour le bien, un principe particulier qui donne naissance au mal.

« C'est là une opinion adoptée par les plus grands des sages et par les plus éclairés. Les uns, en effet, pensent qu'il existe deux dieux, doués en quelque sorte d'activités rivales, dont l'un est l'artisan du bien, et l'autre, du mal. Certains réservent le nom de Dieu au principe meilleur et appellent Démon le plus mauvais. C'est la doctrine du mage Zoroastre, qui vécut, dit-on, cinq mille ans avant la guerre de Troie. Il appelait Oromazd le principe du bien, et Ariman, le principe du mal. Il ajoutait qu'entre les choses sensibles, c'était à la lumière qu'Oromazd ressemblait particulièrement, et qu'Ariman au contraire était semblable à l'ignorance et aux ténèbres. Il disait encore que Mithra tenait le milieu entre ces deux prin-

1. Plutarque, *Isis et Osiris*, 41.

2. Plutarque, *Isis et Osiris*, 43.

cipes, et de là vient que les Perses donnent à Mithra le nom de *Mésitès* ou de *Médiateur*. En l'honneur d'Oromazd, Zoroastre avait prescrit des sacrifices de prières et d'actions de grâces, et pour Ariman, des cérémonies lugubres destinées à détourner les maux. Et en effet, les Perses pilent dans un mortier une certaine espèce d'herbe appelée *Môlu* et ils invoquent en même temps Hadès et les Ténèbres. Ensuite, ayant mêlé à cette herbe le sang d'un loup égorgé, ils portent et jettent ce mélange dans un lieu où le soleil ne pénètre jamais ; car *ils pensent que certaines plantes appartiennent au Dieu bon, et que certaines autres sont au Mauvais Démon. De même, parmi les animaux, ils regardent les chiens, les oiseaux et les hérissons de terre comme appartenant au Dieu bon, et les rats de rivière, au Démon pervers* ». <sup>1</sup>

Depuis que nous connaissons mieux les anciens Perses, nous savons que, chez eux, tous les êtres de l'Univers se divisaient en une double série et que leur dualisme s'apparentait aux conceptions les plus primitives. Mais revenons à l'Égypte et lisons encore Plutarque : Tout ce qui se fait d'excellent dans le monde, c'est Osiris :

« Et dans la terre, dans le vent, dans l'eau, dans le ciel et dans les astres, tout ce qui est réglé, constant et salutaire, par rapport aux saisons, aux températures et aux périodicités, tout cela découle d'Osiris, le manifestant sous une forme sensible. Typhon, au contraire, est tout ce qu'il y a dans l'âme du monde de passionné, de subversif, de déraisonnable et d'impulsif et tout ce qui se trouve de périssable et de nocif dans le corps de l'univers. Tous les désordres auxquels donnent lieu les irrégularités et les intempéries des saisons, les éclipses de soleil, les effacements de la lune, sont comme les sorties et les manifestations de Typhon. C'est ce que prouve le nom de *Seth*, qu'on donne à Typhon, car ce mot signifie *force opprimante et contraignante*, et veut aussi dire souvent *renversement, bond en arrière*. Aussi, entre les animaux domestiques, lui a-t-on consacré le plus stupide de tous, l'âne ; et parmi les animaux sauvages, ceux qui sont les plus féroces : le crocodile et l'hippopotame. » <sup>2</sup>

Les mythographes égyptiens qui se rattachent à une tradition plus récente firent de Typhon un génie secondaire, et mirent au premier plan Isis-Lune à côté d'Osiris-Soleil ; mais ils restèrent dominés par l'esprit dualiste. Lisons Diodore :

« Ils regardent les deux grands lumineux des cieux comme deux divinités principales et éternelles : ils nomment l'un Osiris et l'autre Isis...

---

1. Plutarque, *Isis et Osiris*, 45-46, trad. M. Meunier, pp. 144-48.  
2. Plutarque, *Isis et Osiris*, 49, trad. Mario Meunier, pp. 157-58.

Quelques-uns donnent à Osiris un habillement de peau de faon tacheté et brillant comme des étoiles. Le nom d'Isis signifie ancienne, rappelant ainsi l'origine de cette déesse. Les Egyptiens la représentent avec des cornes, pour exprimer la forme que prend la Lune dans sa révolution mensuelle, et parce qu'ils lui consacrent une génisse. Ce sont là les dieux qui, selon eux, gouvernent l'univers, et qui nourrissent et développent tous les êtres dans une période de trois saisons, le printemps, l'été et l'hiver, saisons dont le retour constant forme l'ordre régulier des années. Ces deux divinités contribuent beaucoup à la génération de tous les êtres : Osiris, par le feu et l'éther ; Isis, par l'eau et la terre ; et tous deux, par l'air. Ainsi, tout est compris sous l'influence du Soleil et de la Lune. »<sup>1</sup>

Est-il besoin d'insister sur la double série d'être opposés ou antagonistes que suppose tout cet exposé de Plutarque ? Je ne le pense pas. Le dualisme égyptien et les séries par lesquelles il s'exprime purent subir des modifications plus ou moins profondes : elles ne disparurent qu'avec lui :

« Quant aux Grecs, continue Plutarque, leur doctrine est à peu près connue de tout le monde. Leurs philosophes se conforment à cette doctrine. Héraclite appelle ouvertement « *la Guerre, la reine et la souveraine de tout* ». Empédocle donne au principe générateur du bien le nom d'*amour et d'amitié* ; souvent encore il l'appelle « *harmonie au doux regard* ». Quant au principe du mal, il le désigne sous le nom de « *haine pernicieuse* », de « *discorde sanglante* ».

Les Pythagoriciens s'expriment en donnant plusieurs noms aux deux principes. Ils appellent celui du bien *l'unité, le défini, le stable, le direct, l'impair, le carré, l'égal, le côté droit, le lumineux* ; et le principe du mal la *dyade, l'indéfini, le mù, le pair, l'oblong, l'inégal, le côté gauche, le ténébreux*. Tels sont, pour eux, les principes qui servent de fondement à la génération<sup>2</sup>.

Il serait facile de montrer des traces de dualisme dans les croyances des paysans de nos jours, mais ceci nous entraînerait trop loin. Il est beaucoup plus important d'insister sur l'universalité et l'origine des classifications dualistes des primitifs.

La répartition de tous les êtres en deux séries est généralement basée sur des symétries ou des oppositions faciles à saisir ; mais, de plus, elle est légitimée, organisée, expli-

1. Diodore de Sicile, *Biblioth. Historique*, I, XI.

2. Plutarque, *Isis et Osiris*, 48, trad. M. Meunier, pp. 153-54.



quée par un double principe dynamique, impersonnel, analogue au *Ying* et au *Yang* des anciens philosophes chinois. De nombreux ethnographes ont cru que ces classifications cosmiques avaient été imaginées d'après la distribution des hommes en deux phratries : l'organisation sociale aurait été projetée, en quelque façon, dans les choses. C'est exactement l'inverse qui est vrai :

« La tribu de Port-Mackay, dans le Queensland, considère la division en phratries comme une conséquence de la loi fondamentale de la nature. "Toutes les choses animées et inanimées, dit Curr d'après M. Bridgmann, sont divisées, par ces tribus, en deux classes appelées *Yengaroo* et *Wootaroo*."<sup>1</sup> "Ils divisent les choses entre eux, rapporte Br. Smyth. Ils disent que les alligators sont *Yungaroo*, que les kangourous sont *Wootaroo*. Le soleil est *Yungaroo*, la lune *Wootaroo* et ainsi de suite pour les constellations, les arbres, les plantes, etc."<sup>2</sup> Et Fison : « Tout dans la nature se répartit, d'après eux, entre les deux phratries (entendez entre deux séries — et les phratries suivent la loi commune). Le vent appartient à l'une, la pluie à l'autre... Si on les interroge sur telle étoile en particulier, ils diront à quelle division elle appartient. »<sup>3</sup>

« A Mabuiag (île située à l'ouest du détroit de Torrès), nous trouvons une organisation des clans en deux phratries : celle du petit *augud* (*augud* signifie totem) et celle du grand *augud*. L'une est la phratrie de la terre, l'autre est la phratrie de l'eau ; l'une campe sous le vent, l'autre vers le vent : l'une est à l'est, l'autre à l'ouest. Celle de l'eau a pour totem le dugong et un animal aquatique que Haddon appelle le *shovel-nose skat* ; les totems de l'autre, à l'exception du crocodile qui est un amphibie, sont tirés des animaux terrestres : le crocodile, le serpent, le casoar<sup>4</sup>. De plus, M. Haddon mentionne expressément des "totems secondaires ou subsidiaires proprement dits" : le requin à tête de marteau, le requin, la tortue, le rayon à aiguillon (*sting-ray*) sont rattachés, à ce titre, à la phratrie de l'eau, le chien à la phratrie de la terre. »<sup>5</sup>

Dans ces divers exemples, dans le dernier surtout, il est bien clair que la division par phratries est une conséquence de la double sériation cosmique. A Mabuiag, la phratrie qui campe dans la région pluvieuse devient nécessairement la phratrie de l'eau, et non moins naturellement se trouve en

1. Curr, *Australian Race*, III, 43.

2. Br. Smyth, *The aborigines of Victoria*, (1887), I, 91.

3. Fison et Howitt, *Kamilaroi and Kurnai*, p. 168. Ces trois dernières citations, d'après MM. Durkheim et Mauss, *Classifications primitives ds Année Sociologique* (1903), VI, 9.

4. Haddon, *Head Hunters*, 132.

5. Durkheim et Mauss, *loc. cit.*, p. 22. Cf. : Haddon, *Head Hunters*, p. 138.

correspondance et en parenté avec les animaux aquatiques. Imaginer — comme le veulent les tenants de l'Ecole Sociologique — que l'on a divisé et sérié l'univers en est et ouest, terre et eau, animaux terrestres et animaux aquatiques parce que les primitifs avaient divisé leurs tribus en deux phratries est un évident contresens.

Rappelons, enfin, que les deux séries cosmiques de tout dualisme primitif impliquent deux principes dynamiques, dont chacun lie et meut tous les termes de sa série et les engage dans une lutte sans fin contre le principe et les termes de la série adverse.

L'étude de ce premier type de classification numérique — car il y eut, par la suite, des systèmes triadiques, tétradiques, pentadiques — pourrait donner lieu à des développements considérables ; mais ces notions suffisent au but que nous poursuivons ici. En nous reportant à l'époque où la notion de personne était à peine ébauchée, où toute activité était rattachée à un principe invisible et subtil, connu sous les noms de *mana* ou d'*orenda*, et sous vingt autres noms, il nous est facile d'imaginer comment la distinction d'un double mana et l'établissement simultané d'une double sériation cosmique conduisirent les primitifs à associer la Lune à l'eau et à la terre, à certaines plantes et à certains animaux, à tous les termes de la série dont elle constitue tantôt le chef, tantôt l'un des agents les plus riches en dynamisme.

#### **Des formes de l'Animisme qui succédèrent au préanimisme dynamiste**

Nous saisissons déjà comment les primitifs, sous l'influence d'une classification dualiste, furent incités à associer à la Lune, puis à placer dans cet astre, certains arbres, certains animaux et certaines créatures humaines, de préférence à tant d'autres ; mais ceci ne suffit point à éclaircir tout le mystère. Avant de pouvoir individualiser la Lune, l'animaliser ou l'humaniser, il a fallu que l'homme ait déjà fait d'assez sensibles progrès en psychologie et, tout au moins, se soit

déjà formé une notion assez nette de l'individu ou même de la personne.

Tout le monde sait ce qu'est l'animisme, qui nous fait prêter aux animaux, aux plantes, aux choses mêmes une sorte d'âme, une force animatrice individuelle conçue à l'image de celle que nous croyons sentir ou saisir en nous. Tant que l'homme n'est pas arrivé à prendre conscience de sa relative autonomie, des caractères distinctifs de son propre psychisme ou de sa personnalité, l'animisme ne peut être qu'une ébauche. Aussi bien, chez les primitifs, le développement de leur psychologie personnelle et celui des conceptions animistes vont-ils de pair et, pour le moins, se déroulent-ils dans une étroite dépendance.

Essayons donc d'analyser les phases de ce double développement et, tout d'abord, de différencier les diverses formes de l'animisme. L'esquisse suivante n'a pas d'autre but que d'orienter les recherches dans une direction où la route est bien mal tracée — si tant est qu'on l'ait tracée.

L'époque du dualisme et des toutes premières classifications numériques a permis d'élaborer les premières conceptions du *mana* et du *totémisme* et même de les dépasser.

On commença par diviser le *mana* cosmique, principe unique du dynamisme universel, en deux ou trois espèces de *mana*, dont chacune sous-tendait, enveloppait, animait tous les êtres ou toutes les espèces d'êtres appartenant à la même série, ou à la même classe. Cette première différenciation du *mana* fut obtenue par une recherche plus ou moins attentive du caractère ou des caractères communs à toutes les espèces d'une même série, d'ailleurs considérées comme ayant entre elles une parenté plus ou moins étroite. C'est sur ce fondement que s'édifia le totémisme collectif qui apparentait entre eux les êtres les plus divers. Ce premier essai de spécification sérielle fut complété par la recherche des caractères qui permettait de distinguer nettement les diverses espèces d'une même série. Dans ce nouveau travail de spécification, l'attention accordée aux qualités qui différencient les espèces souligna l'importance de la parenté entre les individus d'une même espèce et, secondairement, diminua celle que l'on accordait à la parenté totémique ou inter-

spécifique. A ce moment, on peut prévoir le déclin du totémisme collectif et le développement du totémisme individuel, fondé, non plus sur une sorte de parenté naturelle, mais sur une sorte d'adoption.

Enfin, au sein même de chaque espèce, désormais suffisamment différenciée, le primitif admet volontiers que le *mana* spécifique, le dynamisme commun à l'espèce entière, se particularise ou s'intensifie chez les sujets exceptionnellement doués. Et cette demi-individualisation prépare déjà la route à une première forme d'animisme.

#### **Animisme individuel à figuration semblable**

L'élaboration du dynamisme préanimiste nous amène ainsi au seuil de l'animisme ; mais interviennent alors d'autres facteurs. Certaines images du corps qu'il est facile d'observer, non seulement dans une glace, mais dans le miroir de l'œil où l'âme *pupilline* est enclose, ou sur le sol, lorsque le corps éclairé par la lumière de la Lune ou du Soleil projette une ombre (*son ombre*), ont donné l'idée d'une image mouvante participant au dynamisme intérieur de l'individu. Ces images visibles, étroitement liées au corps vivant, donnèrent l'idée d'une âme fluide de nature aérienne, ou même plus subtile que l'air, bien que matérielle encore. N'était-ce pas, d'ailleurs, cette même âme que l'on apercevait en rêve, alors que celui auquel on rêvait était éloigné de plusieurs centaines de kilomètres ou bien avait gagné le royaume des morts ? On admit alors que l'âme a une forme et que celle-ci reproduit plus ou moins étroitement la forme du corps. Le *double* du vivant, après la mort le *fantôme*, puis le *spectre* (alors que ne restent plus en terre que les os) sont des variétés de l'âme individuelle. Le *double*, comme son nom l'indique, est une sorte de doublure du corps, mais la subtilité de son tissu fluide ne permet de l'apercevoir que dans des circonstances exceptionnelles. Le *fantôme* a, de toute évidence, une nature semblable à celle du *double* ; ce mot signifie image ou simulacre et son synonyme *l'ombre* évoque, lui aussi, une image du corps.

C'est pourquoi le royaume des ombres désigne fort exactement le pays des fantômes. Enfin, le *spectre* n'est-il pas précisément une copie du squelette dont il reproduit souvent la taille et l'habituelle attitude ?

Il faut, d'ailleurs, ajouter que, définitivement détachées du corps, privées de sang et de souffle, ces âmes mènent une vie des plus languissantes et finissent par périr entièrement.

Les représentations de cette âme primitive sont des portraits du corps plus ou moins grossiers, des décalques plus ou moins simplifiés de la forme du corps.

Dans les religions primitives, on rencontre assez fréquemment des représentations des astres, et particulièrement du Soleil et de la Lune. Chez les Assyro-Babyloniens, dont les trois grands dieux les plus anciens semblent bien avoir été le Soleil, la Lune et Vénus, le premier est figuré par un disque aux rayons ondulés, la Lune par un croissant, et Vénus par un foyer de six ou huit rayons<sup>1</sup>. On retrouve ces mêmes symboles, non seulement dans la Grèce primitive, mais sur les tombeaux préhistoriques de l'âge du bronze.

#### **Animisme personnel à figuration multiple, (humaine, animale, végétale même)**

Dans le polythéisme mythologique, l'âme a dépassé le stade de l'individuation purement formelle et représente enfin une personne. L'homme distingue désormais son âme de son corps par ses caractères psychiques, ses qualités morales ou ses pouvoirs spirituels. Le corps est, non le compagnon inséparable, le frère jumeau de l'âme, mais tout au plus son véhicule ou son habitation. L'âme personnelle, enfin conçue comme spirituelle, n'est plus condamnée à revêtir uniquement telle ou telle forme, pas même celle de son propre corps ; elle s'adapte à des formes multiples par des liaisons toutes temporaires : l'âme de l'homme, par exemple, peut prendre des formes animales, telles que ver, serpent,

---

1. P. Dhorme, *La Religion assyro-babylonienne*, p. 56.

souris, mouche, papillon, oiseau. Pour les primitifs — et même nombre de civilisés — c'est généralement sous une forme animale que l'âme quitte le corps après la mort et parfois même durant son sommeil. Au reste, notre âme peut revêtir des formes végétales et même minérales. Inversement et pareillement, l'âme de l'astre, du rocher ou du fleuve, se voit fréquemment dotée d'une forme humaine ou d'une forme animale. Les métamorphoses de la mythologie classique, la métempsychose des théologies orientales sont des aspects plus ou moins poussés de cette phase de l'animisme.

C'est alors que l'on représente les génies et les dieux, c'est-à-dire les âmes des êtres puissants et dominateurs, sous des formes animales ou des formes humaines, ou même des formes mixtes parfaitement irréelles. Aux statues, aux peintures qui les représentent, on adjoint fréquemment des attributs qui révèlent leur nature véritable ou, tout au moins, indiquent les fonctions ou les puissances qu'on leur attribue.

Chez les Assyro-Babyloniens, on symbolisait la Lune par un croissant, avec une ébauche de profil humain et le Soleil, par un disque plein, dans lequel on dessinait un buste ou une figure d'homme. Sur un vase grec du musée de Saint-Pétersbourg est figuré un disque lunaire dans lequel il y a un profil féminin. Ce sont là, vraisemblablement, des formes de transition ; car le soleil et la lune sont fréquemment représentés sous des formes humaines. Du corps de Shamash, le Soleil babylonien, sortent de nombreux rayons ; chez les dieux solaires de la Grèce, de Rome et de vingt autres peuples, la tête seule est radiée : ainsi Hélios et Apollon. A Babylone, la tête de Sin, c'est-à-dire de la Lune, est surmontée du croissant lunaire, de même celle de l'Artémis grecque et de la Diane romaine.

L'animisme anthropomorphique permet d'attribuer aux deux grands luminaires des mythes et des légendes, où ils passent tantôt pour le mari et la femme, tantôt pour le père et la mère, et d'autres fois encore pour le frère et la sœur. Les mythes de ces trois types pourraient remplir un très gros volume, car on les retrouve dans l'univers entier. Aussi ne saurait-on s'étonner s'ils survécurent, jusqu'à nos jours, dans

des récits plus ou moins déformés qui furent appliqués à l'Homme ou à la Femme de la Lune.

Cette seconde phase de l'animisme, où l'homme avait pris conscience de sa personnalité, fut donc infiniment plus féconde que la première, et cela se conçoit aisément. Les seigneurs du Ciel, du Soleil ou de la Lune qui supplantèrent le Ciel-Dieu, le Soleil-Dieu et la Lune-Dieu avaient sur eux une écrasante supériorité. Infiniment plus mobiles, capables de cent métamorphoses, possédant tout au moins la même puissance physique et des pouvoirs spirituels beaucoup plus développés, ils avaient à leur actif mille et une aventures, dont les récits couraient d'un bout du monde à l'autre et s'associaient souvent à des liturgies dont les rites essentiels ont traversé des millénaires.

#### **Animisme philosophico-théologique sans forme visible**

Puis vint le temps où les bons esprits cessèrent de croire que les dieux étaient ordinairement revêtus d'une forme visible et admirèrent qu'il s'agissait d'êtres incorporels. Certes, les artistes continuèrent d'en reproduire les images traditionnelles ; mais ils ne doutaient plus, ce faisant, qu'ils reproduisaient des images conventionnelles destinées à symboliser de purs esprits.

C'est alors que nous voyons apparaître les abstractions personnifiées, tels le Désir et l'Amour, la Discorde et la Haine des premiers philosophes de la Grèce. Les Emanations, dont les sectes gnostiques, au début de l'ère chrétienne, peuplèrent leurs plérômes, sont non moins transparentes, et il ne fallait pas une grande pénétration pour deviner que toutes ces entités aux noms abstraits n'étaient que des aspects de l'activité cosmique ou de l'activité divine.

Les Romains, plus préoccupés de culte que de théologie, ont personnifié les fonctions ou les forces divines, afin de permettre à la prière des précisions qui en augmentaient prodigieusement l'efficacité. C'est ainsi que naquirent les *Indigitamenta*. Quand le flamme célébrait le « *Sacrum* » de Tellus et de Cérès, il ne sacrifiait pas seulement à ces deux

divinités : il invoquait douze dieux qui personnifiaient les douze actes différents qui ont lieu annuellement dans l'intervalle de deux semaines<sup>1</sup>.

C'est ainsi que l'on fut amené à créer toute une série de dieux qui présidaient à la conception, une autre série qui présidait à la naissance, une autre encore qui protégeait la première enfance. Permettez-moi de vous présenter cette dernière troupe :

« *Potina* et *Educa* apprennent à l'enfant à manger et à boire, *Cuba* protège l'enfant transporté du berceau dans le lit, *Ossipago* endure et consolide les petits os des enfants, *Carna* fortifie leurs chairs, *Levana* lève l'enfant de terre, *Statanus*, *Statilinus*, *dea Statina* enseignent à l'enfant à se tenir debout, *Abeona* et *Adeona* soutiennent ses premiers pas, enfin *Farinus* et *Fabulinus*, l'aident à parler. »<sup>2</sup>

On pourrait citer d'autres groupes constitués de la même façon ; il suffira de noter que ces personnages ne sont guère étoffés, bien que chacun d'eux ait pu avoir à son actif quelques miracles. Ces personnifications théologico-liturgiques, d'une constitution vraiment transparente, sont-elles jamais devenues populaires ? On peut en douter. Ce stade de l'animisme constitue visiblement une phase de décadence ; il y a toujours personnification, mais ceux qui accordent une réalité individuelle à ces personnages abstraits sont bien rares. Ce ne sont plus que des fantômes qui aident le dévot à se mettre en présence de l'Âme de l'univers — du Principe bien-faisant ou divin dans l'univers.

#### Dégradation de l'Animisme

Cette forme dégradée de l'animisme montre clairement qu'il peut subsister dans des conditions fort peu favorables ; mais il y a toujours des gens simples pour prêter aux animaux, aux arbres, aux rochers, des intentions et des volontés, en un mot une âme à peu près semblable à la leur. D'autre part, dans toutes les sociétés, même les plus civili-

---

1. J. Marquardt, *Le culte chez les Romains*, Paris, 1889, I, 11.

2. J. Marquardt, *loc. cit.*, I, 17.



sées, la vivacité de l'imagination, l'absence de toute critique condamnent l'enfant à sentir et à penser à la façon de l'homme primitif.

L'homme et les animaux de la Lune sont les inventions d'esprits cultivés appartenant à des civilisations dont l'élite a dépassé l'animisme, mais où l'on croit pouvoir les utiliser avec fruit dans des récits moralisés ou des interdits à forme proverbiale, soit auprès des simples, soit, surtout, avec les enfants.



## **ANNEXES**



## La Maison Rustique<sup>1</sup> et l'astrologie généthliaque

Les auteurs de la *Maison Rustique* ne se sont pas bornés à enseigner l'astrologie naturelle. Celui qui désire les suivre ne devra pas se contenter de connaître l'influence de chacune des phases de la Lune « sur les bêtes, herbes, plantes, fruits et autres choses contenues en ce monde inférieur : mais sera soigneux d'observer quelles puissances ont chacun jour de la Lune, non seulement sur les bêtes et plantes, mais aussi sur la disposition et gouvernement de l'homme, pour s'en servir en cas de nécessité, en tems et lieu ».

Les indications que l'on va trouver ci-après sont présentées au lecteur comme les fruits des longues observations de nos pères « et portent non seulement sur les maladies, mais sur les songes et sur les événements les plus fortuits de la vie humaine. Les voici dans l'ordre des jours du mois, du premier au trentième :

« *Au premier jour de la Lune*, Adam fut créé ; si en ce jour quelqu'un tombe malade, la maladie sera longue, toutefois le patient guérira : les songes que la personne fera la nuit se tourneront en joye ; l'enfant qui naîtra ce même jour sera de longue vie.

---

1. Cf. p. 333 les éditions françaises de la Maison Rustique.

« *Au second jour* Eve fut créée ; en ce jour, fait bon entreprendre voyage tant par mer que par terre, et sera le voyageur heureux en tous les logis et hôtels où il séjournera ; cedit jour est bon pour croître lignée. Aussi est bon et heureux pour celui qui fera quelques demandes à Princes ou autres grands Seigneurs ; pareillement il fera bon bâtir et édifier, et même faire jardins, vergers, et parcs, labourer la terre et semer ; un larcin fait cedit jour ne se pourra longuement celer, mais sera bien tôt trouvé ; si aucun demeure malade, sera de brief guéri ; s'il songe de nuit, il n'y faut avoir égard car son songe sera de nul effet ; l'enfant né à ce jour croît à veüe d'œil.

« *Au troisième jour* naquit Caïn. En ce jour l'on ne doit entreprendre aucune besogne : jardiner, ny planter, sinon ce que l'on voudra perdre ; celui qui tombera malade, le sera bien grièvement jusques près de sa fin, mais petit à petit, par bon régime, reviendra en santé ; le songe fait cedit jour ou la nuit, sera de nul effet ; aussi l'enfant né sera de longue vie.

« *Au quatrième jour* Abel naquit : ce jour est bon à commencer une œuvre, faire moulins, et aller sur l'eau ; un homme fugitif, ou bête perdue ou égarée sera bien-tôt trouvée : la personne qui tombera malade au lit, à grand peine en relevera-t-elle ; si le songe est bon sortira à effect ; si au contraire est mauvais, il n'adviendra point : l'enfant né cedit jour sera traître.

« *Au cinquième jour* naquit Lamech : si en cedit jour quelque personne ayant fait quelque cas fortuit est en fuite, il perd son tems de fuir, car il sera incontinent puni vif ou mort : le larcin fait cedit jour ne se trouvera point, celui qui echerra malade, jamais ne relevera ; les songes qui se feront seront en suspens ; l'enfant qui sera né mourra bien-tôt.

« *Au sixième jour* naquit Ebron : en ce jour fait bon envoyer les enfans aux écoles, et bon aller à la chasse ; le larcin commis ce jour, sera de brief trouvé ; aussi les maladies qui seront prises, seront tôt guéries ; les songes que l'on fera ne les faut relever ; l'enfant qui naîtra sera de longue vie.

« *Au septième jour* fut tué Abel par Caïn ; en cette journée fait bon saigner, pourveu que la Lune soit en signe idoine ; quelque part qu'un malfaiteur ou larron fuye, et même le larcin commis sera tôt prouvé ; le malade tôt guéri, les songes certains et vrais ; bon acheter pourceaux, et faire nourriture de toutes bêtes ; l'enfant né sera de longue vie.

« *Le huitième jour* naquit Mathusalem : fait bon voyager ; de la maladie prise le malade languira longuement ; les songes vrais ; l'enfant né sera de bonne physionomie.

« *Au neuvième jour* naquit Nabuchodonosor : ce même jour est indifférent ; le songe de nuit adviendra incontinent, la personne qui tombera malade, si elle ne meurt dans huit jours, elle échappera, non pourtant elle languira ; l'enfant né en ce même jour sera de longue vie.

« *Le dixième jour* naquit Noé, toutes bonnes choses faites ce même jour prospéreront, les songes seront de nul effet, celui qui tombera malade en tribulation et adversité, n'en devra avoir peur, car cela ne durera point ; aussi celui qui deviendra malade mourra dedans dix jours, s'il n'est bien secouru ; l'enfant né ce jour traversera plusieurs païs et régions lointaines.

« *L'onzième* naquit Samuël ; il fait bon changer de maison ; la femme qui tombera malade au lit y sera longuement, toutefois elle échappera ; l'enfant né ce même jour sera de bon esprit, habile à tous artifices, et de longue vie.

« Le 12. est fort dangereux, et par ce qu'il ne faut rien faire, car ce même jour naquit Canaan ; celui qui deviendra malade, sera en grand danger de mourir dans douze jours ; les songes seront vrais, selon la signification d'iceux ; l'enfant né ce même jour sera tout bigot.

« Au 13. jour fait mauvais commencer quelque œuvre ; qui tombera malade en ce même jour sera longuement en langueur ; les songes seront accomplis en neuf jours ; l'enfant né en ce jour sera de longue vie.

« Le 14. Dieu bénit Noé de ses œuvres, le malade audit jour guérira bien-tôt ; les songes seront en suspens ; l'enfant né en ce même jour sera parfait en toute chose.

« Le 15. jour sera indifférent, c'est à sçavoir ne sera ny bon ny mauvais, le malade ne mourra point de la maladie qu'il aura ; les songes seront certains et accomplis dans dix jours, l'enfant né sera sujet à Vénus.

« Le 16. jour naquit Job, à cette cause fait bon acheter, dompter chevaux, bœufs, et autre bétail ; le malade sera en grand danger de mort, s'il ne change d'air ou de maison ; les songes auront leur effet ; l'enfant né vivra longuement.

« Le 17. Sodome et Gomorrhe périrent, il fait mauvais entreprendre et faire quelque chose : les médecines ne profiteront de rien au malade ; les songes seront vrais dedans trois jours ; l'enfant né en tout sera heureux.

« Le 18. naquit Isaac ; fait bon vaquer et solliciter ses affaires ; le malade sera en danger de mort ; le songe sera certain ; l'enfant né sera de grand travail et acquerra grands biens.

« Le 19. naquit Pharaon Roy ; cette journée est dangereuse, parquoy sera bon éviter les compagnies et les ivrognes, et se sentir pacifiquement sans rien faire ; le malade guérira tôt ; le songe sera vray ; l'enfant né sera malicieux et trompeur.

« Le 20. naquit le Prophète Jonas, ce jour est bon à faire toutes choses ; la maladie sera longue ; le songe vray et apparent ; l'enfant qui naîtra sera trompeur et malicieux.

« Le 21. naquit le Roy Saül : fait bon se réjouir en beau et honnête habillement ; bon acheter nourriture ; le larcin commis sera trouvé ; le malade en grand danger de la maladie prise ; le songe vain et inutile, et l'enfant né de grand travail.

« Le 22. naquit Job ; ne fait pas bon négocier, n'entreprendre ou faire charge aucune ; le malade sera en danger de mort de la maladie qu'il prendra ce jour ; le songe sera vray ; l'enfant né sera bon et honnête.

« Le 23. naquit Benjamin ; tout ce qu'on fera ce même jour tournera à honneur ; la maladie sera longue et non mortelle ; les songes faux ; l'enfant né sera contrefait et laid.

« Le 24. naquit Japhet : ce jour est indifférent, à sçavoir ny bon ny mauvais ; la maladie sera longue, mais le patient guérira ; le songe sera de nul effet ; l'enfant né sera doux et benin, et aimera à faire grande chère.

« Le 25. entra mortalité en Egypte : le malade sera en danger de mort,

le sixième jour d'après le commencement de la maladie ; l'enfant né sera fort sujet à plusieurs périls, dangers et adversitez.

« Le 26. Moïse divisa la mer, ce même jour moururent Saül et Jonathan ; parquoy la journée est fort dangereuse, et ne fait pas bon faire quelque chose ; le malade qui retombera malade, jamais n'en réchappera ; les songes seront certains, l'enfant né sera homme aisé, c'est-à-dire, ny pauvre ny riche.

« Le 27. fait bon travailler en toutes affaires ; la maladie sera muable ; les songes seront douteux ; l'enfant né sera doux et aimable.

« Le 28. toutes choses bonnes seront à faire ; le malade sera réconforté de sa maladie ; l'enfant né sera paresseux et négligent.

« Le 29. Hérode fit tuer les innocens ; ce jour est malheureux ; parquoy il ne faut rien faire, ny entreprendre ; les songes seront très certains ; le malade guérira ; l'enfant né vivra et hantera paisiblement avec les hommes.

« Le 30. dernier jour, est bon à faire toutes choses : le malade sera en grand danger jusques à mourir ; mais il est bien pensé (*sic*) il guérira ; les songes se convertiront en joye, dans le cinquième ; l'enfant né sera fin et cauteleux. »



## Les éditions françaises de la Maison Rustique

Estienne (Charles). *L'Agriculture et Maison Rustique de M. Charles Estienne, docteur en médecine. En laquelle est contenu tout ce qui peut estre requis pour bastir maison champestre, nourrir et médeciner bestail et volaille de toutes sortes, dresser jardins, tant potagers que parterre, gouverner mousches à miel, planter et enter toute sorte d'arbres fruitiers, entretenir les prez, viviers et estangs, labourer les terres à grains, façonner les vignes, planter bois de haute fustaye et taillis, bastir la Garenne, la Haironnière et le parc pour les bestes sauvages. Plus un bref recueil de la Chasse et de la Fauconnerie.* A Paris, par Jacques Du Puis, 1564, in-4° de 10 ff. n. ch. 155 ff. ch. 13 ff. n. ch<sup>1</sup>.

### Autres éditions en français

Anvers, Chr. Plantin, 1565, in-4°.  
Lyon, par Jan Martin, 1565, in-16°.  
Paris, par Jacques du Puis, 1565, in-4°.

---

1. Je néglige l'édition latine de 1554, qui donna le texte primitif.

Estienne (Charles) et Liébault (Jean) :  
 Paris, chez Jacques Du Puys, 1567, in 4°, figures.  
 Genève, François Estienne, 1569.  
 Paris, Jacques Du Puys, 1570, in-4°, figures.  
 Paris, Jacques Du Puys (Genève, François Estienne), 1570,  
 in-4°, figures.  
 Paris, Jacques Du Puys, 1572, in-4°, figures.  
 A Montluel, par Claude L'Escuyer, et Sébastien Jaquy,  
 1572, in-4° ?  
 A Paris, chez Jacques Du Puys, 1574, in-4°, figures.  
 Lyon (et peut-être Paris), Jacques Du Puys, 1576, in-4°  
 (Baudrier, Bibl. lyonnaise, I, 365).  
 Lunéville, par Charles de la Fontaine, 1578, in-4°, figures.  
 Paris (et Lyon), J. du Puis, 1578, in-4°, figures.  
 Lyon, 1580, in-4°.  
 Paris et Lyon, chez J. Du Puys, 1583, in-4°, figures.  
 Lyon, pour Jacques Du Puys, 1583, in-4°, figures.  
 Lyon, Gabriel Cartier, 1584, in-4°, figures.  
 Paris, pour Jacques Du Puis, 1586, in-4°, figures.  
 Lyon, pour Jacques Du Puys, 1586, in-4°.  
 Lyon, Gabriel Cartier, 1586, in-4°, figures.  
 (Paris) pour Jacques Du Puys, 1589, in-4°, figures.  
 Lyon, Jacques Guichard, 1590, in-4°. Edition problé-  
 matique.  
 Lyon, Jacques Guichard, 1591, petit in-4°.  
 (Lyon ou Genève), par Gabriel Cartier, 1597, in-8°, figures.  
 Paris, Jacques Du Puis (ou Jean Le Bouc, ou Marc Orry,  
 ou Pierre Chevalier), 1598, in-4°, figures.  
 Rouen, Jean Crevel (ou Jean Osmont ou Thomas Duré),  
 1598, in-4°, figures.  
 Sans lieu [Genève], par Charles La Fontaine, 1601, in-8°,  
 2 planches hors texte et figures sur bois dans le texte.  
 Rouen, Romain de Beauvais (ou Jean Osmont), 1600,  
 in-4°, figures.  
 Paris, Pierre Bretault (ou Adrian Perier), 1602, in-4°, figures.  
 Rouen, Jean Osmont (ou Romain de Beauvais, ou Jean  
 de Beauvais), 1602, in-4°, figures.  
 Lyon, Pierre Rigauld, 1607, in-4°, figures.  
 Rouen, Thomas Daré, 1608, in-4°, figures.

Rouen, Romain de Beauvais, 1608, in-4°, figures.  
 Lyon, Jean Osmont, 1608, in-4°, figures.  
 Lyon, Pierre Rigaud, 1611, in-4°, figures.  
 Paris, 1612 (Problématique).  
 Rouen, David Geufroy, 1613, in-4°, figures.  
 Lyon, Rigaud, 1618, in-4°.

Rouen, David Geufroy, 1620, in-4°, figures.  
 Rouen, Robert Valentin, 1620, in-4°, figures.  
 Lyon, P. Rigaud, 1622, in-4°.

Rouen, Adrian Morrony, 1624, in-4°, figures.  
 Rouen, Pierre de La Mothe (ou Romain de Beauvais, ou Louis Costé), 1625, in-4°, figures.  
 Lyon, Claude Rigaud et Claude Obert, 1628, in-4°, figures.  
 Rouen, Louys du Mesnil, 1629, in-4°, figures.  
 Rouen, Jean Berthelin, 1632, in-4°, figures.  
 Lyon, Simon Rigaud, 1637, in-4°, figures.  
 Lyon, Vefve de Claude Rigaud et Philippe Borde, 1637, in-4°, figures.  
 Lyon, 1639, in-4°, figures.  
 Paris, Nicolas de la Vigne, 1640, in-4°, figures.  
 Rouen, Jean Berthelin, 1641, in-4°, figures.  
 Lyon, Jacques Carteron, 1645, in-4°, figures.  
 Rouen, Jean Berthelin, 1646, in-4°, figures.  
 Rouen, Jean Berthelin, 1647, in-4°, figures.  
 Paris, 1648, in-4° (Ed. incertaine).  
 Lyon, 1650, in-4°, figures.  
 Lyon, Simon Rigaud (et peut-être Carteron) 1653, in-4°, figures.  
 Lyon, Simon Rigaud, 1654, in-4°. Cf. : Souhart, 173.  
 Lyon, Simon Rigaud, 1655, in-4°, figures.  
 Rouen, David et Pierre Geoffroy, 1655, in-4°, figures.  
 Rouen, Louys Maurry, 1656, in-4°, figures.  
 Rouen, David et Pierre Geoffroy (ou Clément Malassis ou Laur. Maurry), 1658, in-4°, figures.  
 Lyon, Claude Rivière (ou Veuve Caudy) 1659, in-4°, figures.  
 Lyon, Jean Girin, 1660, in-4°, figures.  
 Rouen, 1664, in-4°, figures.

Rouen, David et Pierre Geffroy. 1665 (ou Franc. Vaultier, ou Jean Machuel, ou Jacques Hérault, 1666), in-4°, figures.

Lyon, Vefve de Jacques Ollier, 1667 (ou J.-B. Gimeaux, 1668), in-4°, figures.

Rouen, 1668, in-4°, figures.

Rouen, Richard Lallemand (ou Pierre Amiot, ou Veuve de Pierre de La Motte, ou Veuve de Guillaume Machuel, ou Laurens Machuel, ou L. Behourb), 1676, in-4°, figures.

Rouen, Guill. Machuel, 1677, in-4°, figures (Problématique).

Lyon, Anthoine Molin (ou Jean et Cl. Carteron, ou Benoit Bailly, ou Claude La Roche, ou Jean Girin, ou Laurent Meton), 1680, in-4°, figures.

Paris, 1683, in-4° (Problématique).

Rouen, J.-B. Besongne, 1685, in-4°, figures.

Lyon, Claude Carteron et Ch. Amy, 1689, in-4°, figures.

Cologne, 1695 (Problématique)

Rouen, J.-B. Besongne (ou Jean Oursel), 1698, in-4°, figures.

Lyon, Noël André, 1698, in-4°, figures.

Lyon, André Laurens, 1702, in-4°, figures.

Cette édition est la dernière du livre de Ch. Estienne et Jean Liébault.

#### Traductions en diverses langues de la Maison Rustique

*Maison Rustique, or the countrie Farme.* Printed at London, by E. Bollifant for Bonham Norton, 1600, in-4°. Illustré de bois dans le texte.

*Maison Rustique, or the Countrey Farme.* London, Printed by Arnald Hatfield for John Norton and John Bill, 1606, in-4°;

*L'Agricoltura et basa di Villa di Carlo Stefano gentil' huomo francese,* Nuovamente tradotta dal Cavaliere Hercole Cato. In Vinegia, 1581, in-4°. Première édition italienne. Turin, Bevilacqua, 1582, pet. in-4°.

Turin, Ratterrii, 1583, in-8°.

Turin, 1590, in-8°.

Venise, Presso Aldo, 1591, in-4°.

Venise, 1623, in-4°.

Turin, G. D. Tarino, 1609, petit in-4°.

Turin, G. D. Tarino, 1623.

Venise, Brigonci, 1668, in-4°.

Venise, Brigonci, 1677, in-4°.

*Siben Bücher von dem Felbau Gedruckt zu Strasburg, bei*  
 B. Jobin, 1579, in-f°. Figures dans le texte. Première édition allemande.

Strasbourg, Bernard Jobin, 1580, pet. in-f° figures.

Strasbourg, bei Bernhart Jobin, 1588, in-f°, bois dans le texte.

On signale, mais sans aucun détail, ni référence, deux éditions de Strasbourg, 1598 et 1607 ; il s'agit sans doute de traductions allemandes.

Strassburg, Bernhart Jobin, 1592, in-f°.

Strasbourg, 1607, in-f° figures sur bois.

*De Landtwinninge ende Hove van M. Kaarle Stevens, doctoor in de medecyne. T'Antwerpen, ghedruct by Christoffel Plantyn, 1566. Met privilegie, pet. in-8° caract. goth. Première traduction flamande.*



## **L'enseignement des Almanachs, du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, sur l'influence de la Lune**

Le maître par excellence de la tradition populaire, pour tout ce qui concerne les astres et leur influence sur les saisons et les mois, les plantes et les animaux, sur l'homme même, fut l'almanach. C'est lui qui, durant cinq siècles, enseigna dans nos campagnes et dans nos villes ce qu'il faut d'astronomie pour mesurer le temps et ce qu'il faut d'astrologie pour utiliser, au mieux des influences lunaires, les années et les jours. L'almanach fut, pendant des siècles, le seul livre qui entra dans les fermes, avec le paroissien et le catéchisme. Jugez déjà, par là, ce que put être l'influence de ce livret familial qui, à lui seul, représentait la bibliothèque d'utilité pratique et la bibliothèque d'agrément.

Pour saisir toute la valeur de cette première remarque, il faut se former une idée, tout au moins approchée, de ce que furent les armées d'almanachs qui, durant des siècles, renouvelèrent annuellement leurs troupes et leurs invasions dans les villes et dans les campagnes.

Je ne prétends pas esquisser, même brièvement, l'histoire des almanachs, vaste travail que personne n'a songé à entreprendre ou que personne n'a osé. Je voudrais simplement

faire connaître, parmi leurs innombrables régiments, ceux qui contribuèrent tout particulièrement à propager la doctrine des influences lunaires, tout au moins en France ou en pays de langue française.

### Les almanachs du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle

Les Anciens, déjà, avaient eu l'idée du calendrier. Vers le début de l'ère chrétienne, Geminus publie des *Eléments d'astronomie* où l'on trouve (ch. VI et dernier), à côté des indications des levers et des couchers des astres pour les divers jours de l'année, des remarques telles que celle-ci : La mer devient orageuse, pluie, grand vent, tonnerre, neige, grêle fréquente, etc.

Des indications semblables se lisent dans le traité intitulé : *Apparition des fixes* et attribué à Ptolémée ; l'auteur annonce jour par jour les états de l'atmosphère.

« Les Mois » du Byzantin Lydus (490-565) constituent des éphémérides où il rend compte, à la lumière de l'astrologie, de maints événements passés, et formule au long des jours (car chaque jour y figure) des prédictions de toute nature, fondées sur les aspects des astres.

Le mot calendrier vient de *Calendes* qui, chez les Romains, désignait le premier jour de chacun de leurs mois ; les premiers calendriers ne donnaient que les divisions du temps d'après les mouvements des astres et l'indication de ces mouvements. On n'est pas fixé sur l'étymologie du mot almanach<sup>1</sup>, mais l'arabe *almânahh*, dont beaucoup sont tentés de le faire dériver, pourrait se traduire *le livret de la lune* et laisse à penser que l'ouvrage ainsi désigné doit se préoccuper, avant tout, des influences lunaires. En fait, l'almanach est un calendrier accompagné de pronostics et de divisions sur le temps, voire de prophéties.

Dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, nous voyons apparaître le *Compost ou calendrier des Bergers*<sup>2</sup>. Guiot Marchant, son éditeur et son inventeur, imagina de réunir en un même livre

1. Cf. O. Bloch, *Dict. étymol. de la langue française*, 1932, voir *Almanach*.

2. Cf. p. 363 le relevé des éditions du *Compost des Bergers*.



(car il s'agit bien d'un livre) d'une part, un *computus* ou *compost* analogue à ceux qui figuraient dans les missels et les livres d'heures<sup>1</sup>, d'autre part, un guide du berger qui est tiré du *Vray régime et gouvernement des Bergers*, de Jehan de Brie (1379). Le tout était précédé de quelques notions d'astronomie et assaisonné de théories populaires et d'extraits de *livres de nature*. En la même année 1491, il donna deux éditions du *Kalendrier des Bergiers*, l'une de 30 et l'autre de 54 feuillets ; la première portait ce long titre :

« Cy est le Kalendrier des bergiers contenant trois choses principales. La première est congnoissance que les bergiers ont des cielx, des signes, des estoilles, des planetes, de leurs cours, mouvemens et proprieté. La seconde est des festes immobiles et mobiles, du nombre d'or, des lunes nouvelles et entièrement de tout ce qui est contenu en la science du compost. La tierce est de l'almanach des quatre complexions de soy regir et gouverner selon que les saisons requièrent pour vivre sainement, joyusement et longuement. Imprime pour les utilitez dessus dictes et autres lesquelles y contient... Cy finist le Kalendrier des bergiers. Imprimé à Paris par Guiot Marchant... Le second jour de mai 1491. »

Bien entendu, d'un éditeur et d'une édition à l'autre, le *Compost* évoluera, mais dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, il prit sa forme définitive, à quelques détails près. En 1529, l'édition donnée à Troyes par Jean Le Rouge comporte cinq parties après le prologue : elles sont précisées comme suit :

La première est notre science de compost et Kalendrier. La seconde est l'arbre des vices, ensemble la commination des peines pour ceux qui les auront commis. La tierce est voye salutaire des hommes, l'arbre des vertus pour parvenir à sapience, refuge des bons. La quatriesme est physique et regime de santé de nous bergiers. Et la cinquiesme notre astrologie et phizonomie pour congnoistre plusieurs falaces et cautelles du monde.

Toutefois, comme vous le voyez, si l'on a ajouté deux parties consacrées aux vertus et aux vices, aux récompenses et aux peines de l'autre monde, on n'a pas retranché l'astrologie, tant s'en faut. Les quarante éditions de langue française que nous avons pu relever, de 1491 à 1791, tant à Paris et à Troyes qu'à Lyon et à Genève, sans compter

1. Dès 1464, croit-on, fut publié à Paris, un *Armanac des Barbiers* ; mais il n'eut pas d'autres éditions. Quant à la *Pratique*, publiée à Mayence, en 1467, qui contenait les règles pour tirer le sang, elle était encore en langue latine.

toutes celles dont il ne reste plus aucun exemplaire, ont certainement fait la part de l'astre nocturne. Vérifions-le, si vous le voulez bien, dans l'édition troyenne de Nicolas Le Rouge, réimprimée en 1925 par les soins de Bertrand Guegan.

A la suite du Calendrier, nous pouvons lire un résumé versifié des propriétés des planètes. Dans cette brève esquisse d'astrologie généthliaque, l'influence de la lune est ainsi présentée :

Qui soubz *Luna* peult estre né,  
Bon pour servir sera trouvé ;  
Il aura la figure belle :  
Ronde ja n'en trouveras telle.  
Sera fort doulx et pacient,  
Et si vivra honnestement.  
Sur eaues, etangz, mer et riviere  
Sçaura de nager la manière,  
Sçaura aussi prendre poissons  
Et d'engins faire les façons.  
En ses dits sera véritable,  
Et aura beau maintien à table.  
Par parler contentera gent  
Autant comme aultre pour argent.

Cinq pages plus loin, on trouve la nature des douze signes du zodiaque, avec l'indication de ceux qui sont bons et de ceux qui sont mauvais pour la saignée, alors qu'ils sont en conjonction avec la lune. Cet exposé débute par un squelette anatomique qui précise, au moyen de banderoles à légendes, quelles sont les conjonctions favorables ou défavorables pour chacun des quatre tempéraments. Un homme anatomique clôt cet enseignement et met à nouveau en lumière les rapports des douze signes avec nos douze principaux organes.

Cette figure, que l'on retrouvera plus tard agrémentée de ces deux vers de mirliton :

En ces signes ne saignerez  
Quand la lune y sera entrée,

excita la plus grosse émotion parmi les médecins, la première fois qu'elle parut dans un almanach. Ils y virent une usurpation de leurs fonctions et la déclarèrent également

attentive à leur honneur et à leurs honoraires et, chose plus terrible, justiciable du Parlement<sup>1</sup>.

Le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle ne se contentèrent pas de l'enseignement du Berger de la Grande Montagne. De tous côtés surgirent des faiseurs d'almanachs iérus de la royauté de la Dame des Cieux. En 1488, un imprimeur lyonnais, Janon Carcain, avait déjà donné un *Almanach lunaire*, mais qui ne sut pas conquérir une large clientèle ; c'était l'œuvre, disait-on, d'un Espagnol astrologue et médecin. Un autre médecin, lyonnais celui-là, Symphorien Champier, publia, en 1518, un *Pronosticon des Prophètes et des Médecins*, d'une science trop relevée pour obtenir grand débit. Mains *compotus* en latin et mains *composts* en français pensèrent obtenir un plus grand débit, en multipliant les indications prophétiques et tout particulièrement celles qui sont tirées des phases de la lune. Leur espoir était fondé, et l'élargissement de leur succès révolta les bons esprits. Maître François Rabelais, dans son premier almanach rédigé pour l'ébastement de ses malades et sans préoccupations mercantiles<sup>2</sup>, proteste non seulement contre les pronostications de Louvain, faites à l'ombre d'un verre de vin, mais contre les dits des fols astrologues de Nuremberg, de Tubingue et de Lyon :

Voulant satisfaire à la curiosité de tous bons compagnons, j'ay révolvé toutes les pantarches des cieulx, calculé les quadratz de la lune, crochetté tout ce que jamais pensèrent tous les astrophiles, hypernephelistes, anémophylaces, uranopètes et ombrophores, et conféré du tout avec Empédocles, lequel se recommande à vostre bonne grâce [...]

D'un cas vous advertis que, si ne croyez le tout, vous me faites un mauvais tour, pour lequel icy, ou ailleurs, serez très griesvement puniz. Les petites anguillades à la saulce de nerfz bovins ne seront espargnées sur vos épaules, et humez de l'air comme huîtres tant que voudrez : car hardiment il y en aura de bien chauffés, si le fourmier ne s'endort. Or mouchez vos nez, petits enfans, et vous autres, vieulx resveurs, affustez vos bezicles, et pesez ces motz au poids du sanctuaire<sup>3</sup>.

---

1. Ch. Nisard, *Histoire des Livres populaires*, I, 81.

2. Etant médecin de l'hôpital de Lyon, il entreprit cette publication « pour l'ébastement des pauvres malades et souffreteux ».

3. *Pantagrueline prognostication, certaine, véritable et infailible ; pour l'an perpétuel...* par Maistre Alcofribas, *architriclin dudit Pantagruel*, in Rabelais, *Œuvres* (Ed. Burgaud des Marets et Rathery, Paris, 1858, II, 494-95).

On était en 1533<sup>1</sup>.

Cet homme prodigieux, dont le *Gargantua* devint si rapidement et si véritablement populaire, s'opposa en vain à ce qui était déjà une mode, sinon un engouement. Bien mieux, le goût des prophètes et des pronostications ne fit que croître et embellir, durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et, grâce à Nostradamus, se changea bientôt en une véritable fureur. Depuis 1550 jusqu'à 1560, Michel de Notre-Dame publia une *Pronostication*, puis, de 1563 jusqu'à sa mort, des *Prophéties ou révolution merveilleuse des quatre saisons*, dont le succès fut si grand qu'elles continuèrent de paraître après son trépas<sup>2</sup>. Nous en avons encore une édition lyonnaise de 1567, d'un style fort différent, dit Brunet, et qui pourrait bien être de la main de son second fils Michel qui, lui aussi, se mêla de prophétiser<sup>3</sup>. Notez que Nostradamus était loin d'être le premier venu. Il fut le maître de Scaliger et son ami intime ; il tint pendant plusieurs années une chaire de médecine à la faculté de Montpellier, où il avait été reçu docteur à l'âge de vingt-deux ans. Son *Histoire et Chronique de Provence* est un véritable monument.

Dans son *Almanach*, l'astrologue provençal énumère les jours favorables ou défavorables aux diverses opérations de l'agriculture ; outre cela, il annonce les maladies épidémiques, la mort des grands, les révolutions d'Etat et mille choses qui arrivent nécessairement chaque année en quelque lieu de notre globe terraque. Il savait d'ailleurs rédiger en une langue énigmatique, voire incompréhensible, les pronostications plus délicates. Les événements ne manquèrent pas de vérifier quelques-unes de ses obscures prédictions et quelques-uns de ses oracles sibyllins. Ses partisans — il en eut de très nombreux et de fort zélés — en firent état et signalèrent partout que telle et telle de ses prophéties

---

1. Cet almanach était le premier d'une série qui parut plus ou moins régulièrement de 1533 à 1550. Voir Brunet, *Manuel du Libraire*, 1863, IV, 1064 : J.-C. Houzeau et A. Lancaster, *Bibliographie générale de l'Astronomie*, I, 1525.

2. J.-C. Houzeau et A. Lancaster : *Bibliographie générale de l'Astronomie*, I, 1532 et 1535.

3. Surpris au moment où, pour accomplir une de ses prédictions, il mettait le feu à la ville du Pouzin, Michel Nostradamus fut tué en 1566.

avaient eu un accomplissement merveilleux. Nostradamus fut bientôt connu comme un personnage extraordinaire, et lui-même finit par se croire prophète, ou du moins adopta définitivement cette profession. De là naquirent, en 1555, ces fameuses *Centuries* dont l'obscurité fit le succès (on en connaît au moins quatre-vingts éditions)<sup>1</sup> et permit aux exégètes et aux commentateurs les interprétations les plus diverses et parfois les plus contradictoires. « Cet ouvrage, dit l'abbé d'Artigny, qui aurait dû assurer à son auteur la première place parmi les imposteurs ou les visionnaires, mit le sceau à la gloire de l'astrologue. »<sup>2</sup> L'enthousiasme qui gagna toutes les classes de la société incita les faiseurs d'almanachs à donner une large place aux prédictions.

Ils firent tant et si bien que le clergé résolut de réagir et profita de la réunion des *Etats Généraux* à Orléans, en 1560, et des *Etats de Blois*, en 1570, pour obtenir que les éphémérides et almanachs soient désormais soumis à la censure ecclésiastique. Le clergé de France fut d'ailleurs hautement soutenu et approuvé par la bulle *Cœli et Terra*, promulguée, le 7 janvier 1586, par le pape Sixte V.

Cette série d'exigences, de menaces et d'anathèmes n'eut pas tous les résultats que le clergé en espérait. L'almanach d'Humbert de Billy, contrefaçon sans scrupule de celui de Nostradamus, qui naquit en 1587, au lendemain de la bulle de Sixte V, vécut au moins durant vingt ans.

L'*Almanach des Almanachs du seigneur de Cormopède* parut sans interruption durant 33 ans, de 1588 à 1620 : il contenait 150 pages de prophéties<sup>3</sup>.

En Belgique, la lutte demeura dans le domaine laïque. En 1550, Pierre van Bruhesen, docteur et astrologue de la Campine, publie à Bruges, son *Grand et perpétuel Almanach*, où il indique scrupuleusement, d'après les principes de l'astrologie judiciaire, les jours propres à purger, baigner, raser, saigner, couper les cheveux et appliquer les ventouses ; le tout suivi de prédictions particulières et générales d'événements annoncés dans un style obscur. Un médecin

---

1. E. Defrance : *Catherine de Médicis*, p. 68.

2. *Mémoires d'Histoire*, II, 298.

3. Ph. Garcin, *Almanachs et Calendriers lyonnais*, Trévoux, 1905, p. 11-12.

de la même ville, François Rapaert, fâché de voir qu'un almanach prétendait se substituer à la Faculté, lança l'année suivante, contre Bruhesen, un autre *Grand et perpétuel Almanach* également rédigé en flamand<sup>1</sup> : mais Pierre Haschaert, chirurgien, partisan de l'astrologie et ami de l'astrologue, défendit chaudement van Bruhesen dans un livre qu'il fit paraître sous le titre de *Bouclier astrologique contre le Fléau des astrologues, François Rapaert*<sup>2</sup>.

Les barbiers et les clients des barbiers prirent parti, et des scènes de discorde s'ensuivirent, tant et si bien que le Maieur fit défense très expresse à quiconque exerçait dans sa ville le métier de « barberie » de rien entreprendre sur le menton de ses concitoyens les jours prohibés par van Bruhesen.

#### **L'assaut des bons esprits contre les faiseurs d'almanachs, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles**

Le siècle de Descartes et de Pascal (le *Discours de la méthode* est de 1637, les *Expériences touchant le vide* sont de 1647) allait donner à la pensée française une puissante impulsion et éveiller, un peu partout en France, l'esprit critique. On pouvait donc espérer que ce mouvement provoquerait une assez vive réaction contre les faussetés des almanachs. Comme nous l'avons vu, Rabelais n'avait pas attendu pour s'en moquer et, dès 1584, dans ses *Séréés*, Guillaume Bouchet, libraire et juge-consul à Poitiers, les raille assez plaisamment :

Je ne sçay pas la raison des eslections de jours ne pourquoy il fait meilleur couper ses cheveux, faire sa barbe, rongner ses ongles en un temps qu'à l'autre ; ce qu'a observé l'empereur Tibère, qui ne faisait jamais faire ou défaire les cheveux, ny la barbe, que la lune ne fust en conjonction avec le soleil. Aussi, que Marcus Varro disait que, pour garder de tomber les cheveux, qu'il les fallait tousjours couper après la pleine lune : et de là les faiseurs d'Almanachs ont remarqué en leurs Diaires les jours ausquels il fait bon se faire tondre, faire sa barbe et rongner ses ongles,

1. Cf. Houzeau et Lancaster, *Bibliographie générale de l'Astronomie*, T. I, p. 1489, n° 1490.

2. Collin de Plancy, *Légendes du Calendrier*, Paris, 1860

la plupart n'y touchant qu'à ces jours-là. Mesme j'en ai veu de si superstitieux qu'ils n'eussent jamais rongné leurs ongles à jours de foire ou de marché et se faisaient grande conscience de parler quand ils se rongnaient les ongles, ou quand on leur rongnait, commençans tousjours par une grande observation à se les rongner au premier doigt, laissant le pouce le dernier ; ce qu'ils disaient avoir appris des Anciens par une certaine caballe ; que s'ils eussent fait autrement, ils auraient eu opinion que cela leur eust apporté quelque malheur <sup>1</sup>.

Et si vous désirez saisir la nuance de sa pensée, relisez les pages qu'il consacra aux formules malheureuses de nombre d'almanachs. Il prétend que l'un d'eux désignait la vigile des Rois comme un jour *bon pour battre sa femme*, et déclare que ce choix lui semble assez judicieux, car la cérémonie du *Roy Boit* se fait avec tant de cris et de bruit qu'un mari peut, sans que ses voisins s'en préoccupent, payer en ce jour à son épouse les arrérages de toute l'année <sup>2</sup>.

Vers 1610, le sieur de Peu-de-Soucy publie un *Almanach Merveilleux* qui rabat de son mieux les prétentions almanachiennes. En 1619, on voit paraître de *Plaisantes Ephémérides*, par Jean Béguin ; en 1620, un *Manifeste* du sieur de La Bourdanière ; en 1625, les *Grandes et récréatives pronostications* de Maître astrophile *Le Roupieux*. Toutes ces satires reprennent, avec plus ou moins de bonheur, les railleries pantagruélines <sup>3</sup>. Pour quelques productions de ce genre qui survécurent, il y en eut sans doute vingt autres qui, depuis lors, périrent entièrement.

Faut-il rappeler que La Fontaine fait tomber son astrologue dans un puits pour avoir trop voulu regarder les étoiles ? Et que d'autres, moins respectueux, prétendent que ces faux savants puisent leurs inspirations prophétiques moins dans les astres que dans le vin ? C'est également à ces astrologues *almanachiens* que s'applique l'épigramme de Le Joly d'Acilly :

Plus que vous, ô vains Interprètes  
Des influences des planètes,  
Je suis savant à deviner

1. *Les Sérées*. Lyon 1608, III, 80 (La 1<sup>re</sup> édition parut en 1584).

2. *Les Sérées*. Lyon 1608, I, f. 113.

3. John Grand-Carteret : *Les Almanachs français*, pp. XXIV et 19. Ed. Fournier : *Variétés historiques et littéraires*, IV, 247-54 et VII, 5-8.

Malgré vos pratiques secrètes  
Je devine assez que vous êtes  
Des gens qui cherchez à dîner <sup>1</sup>.

En 1677, l'*Almanach de Paris* inaugurait des éphémérides où l'on avait soin « de ne prédire aucune des choses que l'homme ne peut connaître ». On a tout lieu de croire que l'influence du Grand Roi n'y fut pas étrangère. Enfin, deux années plus tard, en 1679, se créait, sous l'égide de l'Académie des sciences, la *Connaissance du Temps*, qui devait remplacer le calendrier et l'almanach dans une partie de la classe cultivée.

Cette vivante opposition se continue d'ailleurs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il me suffira de rappeler *Les Imaginations extravagantes de M. Oufle* (1710) où l'abbé Bordelon nous dépeint les tortures intellectuelles subies par les « faiseurs d'avenir ».

Et cependant, tous ces beaux efforts, dans un temps où la science modifiait pour tous l'atmosphère intellectuelle, n'eurent pas le succès que l'on aurait dû en attendre.

#### **Le succès du Liégeois et le déluge des almanachs, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles**

D'où vint donc la résistance ? Sans doute penserez-vous qu'elle vint de ces malheureux qui entendaient se faire payer leurs vêtements et leurs repas en livrant les confidences des étoiles. Cela n'est vrai que dans une faible mesure. La résistance vint des libraires et des colporteurs. Certes, on ne concevait pas, alors, qu'un almanach pût être dépourvu des pronostics de l'un de ces connaisseurs du ciel ; mais les libraires surent les multiplier et, comme nous le verrons, sans grands frais. Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Nuremberg put mettre en ligne vingt-cinq à vingt-six astrologues. Le seul *Neuer Astrologischer Post Reuter pour 1648* porte seize noms d'auteurs. Ces seize astrologues firent, à l'envi, des *pronostications*, mais pas un seul n'eut l'idée de prédire le traité

---

1. J. Grand-Carteret, *loc. laud.*, pp. XXIV-XXV.



de Westphalie, qui fut signé cette année-là et mit fin à la trop célèbre guerre de Trente ans<sup>1</sup>.

La célébrité acquise était trop favorable à la vente pour qu'on ne tentât pas de prolonger son patronage ; aussi bien les Troyens firent-ils parler les morts. Nostradamus prophétisa longtemps dans son tombeau<sup>2</sup>, et lorsque trop de monde sut qu'il était passé de vie à trépas, on avait eu le temps de lui découvrir des successeurs. Parmi ceux-ci, ceux qui furent goûtés du public devinrent à leur tour quasi immortels. C'est ainsi que Pierre de Larivey<sup>3</sup>, entre autres, se survécut à lui-même durant des siècles, et que si la ville de Troyes, sa ville natale, ne le fait plus figurer sur le titre de ses almanachs, sa mémoire est toujours vivace et persistante dans le Midi de la France<sup>4</sup>.

Fort souvent, les libraires se contentèrent de piller d'anciens almanachs ou d'utiliser des manœuvres de plume, qui n'avaient auparavant jamais porté le chapeau pointu. En réalité, les libraires prophétisaient assez souvent eux-mêmes. D'aucuns l'avouaient, tel l'imprimeur troyen Blaise Briden<sup>5</sup> ; d'autres, comme Gabriel Landereau, se contentaient d'anagrammatiser leur nom. Nicolas II Oudot<sup>6</sup> se masque à la fois sous le nom de Robert le Tilleur « spéculateur ès astres et causes secondes » et sous celui de François La Pierre « mathématicien dans les armées de Sa Majesté ». <sup>7</sup> Troyes a lancé au moins une vingtaine d'astrologues fictifs. Toutefois, en ce genre d'invention, la palme appartient à la ville de Liège. Dans ce monde mythique, Mathieu Laensberg brille comme un soleil<sup>8</sup>.

1. J. Capré, *Histoire du véritable Messager boiteux de Berne et Vevey*, I, 25-26.

2. *La Vie de Nostradamus*, par Pierre Joseph, à Aix, 1712, in-16, p. 80-90.

3. *L'Almanach avec grande prédiction de Pierre de Larivey*, surnommé le jeune Troyen, parut pour la première fois en 1618 chez Jean Oudot et continua de paraître chaque année, au moins jusqu'en 1643.

4. E. Socard, *loc. laud.*, p. 255.

5. E. Socard, *loc. laud.*, p. 299.

6. Nicolas II Oudot débitait 8 almanachs différents et eut plus de vingt commis astrologues à sa solde. Cf. E. Socard, *l.l.*, pp. 262-63.

7. E. Socard, *loc. cit.*, pp. 225-229.

8. Ce nom ne fut pas imaginé au hasard ; il a été imité de celui d'un fameux mathématicien zélandais : Philippe Lansberg, médecin et ministre protestant à Anvers, décédé à Middelbourg en 1632, et qui avait publié des tables astrologiques extraordinairement réputées.

Le géographe du Roy, Antoine de Laval, qui cependant croit fort à l'influence de la lune, est profondément choqué par les prédictions des faiseurs d'almanachs ; il écrit<sup>1</sup> :

Je ne refuse jamais le jugement d'un bon laboureur qui présage la stérilité ou la fertilité des saisons selon qu'il voit aller le cours des lunes depuis l'équinoxe d'automne, jusque à celui du printemps : et par ce moyen vous prédit presque à point nommé quelle pourra être la vendange et la moisson, aussi bien en Bourbonnais qu'en Auvergne, selon la différence des terroirs. Mais sitôt que je le vois sur les sonnettes du Calendrier des Bergers, et vouloir que le premier jour de l'an, pour être un dimanche ou un vendredi, apporte plus ou moins de bonheur et d'abondance, avec mille autres rêveries de même étoffe, il me met en colère de s'y opiniâtrer contre le commandement de Dieu et les observations toutes contraires [ ... ]

Quelles bourdes n'avons-nous eu de ce beau prophète Nostradamus, de Leovice, et de leurs compagnons, depuis qu'on y a pris garde ? Mais ils rencontrent parfois, direz-vous ? Autant en font ceux qui cherchent la nuit quelque chose à tâtons ; l'aventure le leur met en la main, et non pas la lumière. Mais quand ils rencontreraient le vrai encore plus souvent, nous ne leur devons pourtant ajouter foi [ ... ].

Les vrais astrologues étaient mieux fondés à se plaindre : ils n'y manquèrent pas : permettez-moi, du moins, de vous citer des extraits fort instructifs de Jacques le Loyer, sieur de la Blinière, conseiller du Roy et juge de ses gabelles en Basse-Normandie. Le *Traité des Influences*, dont je les extrais, est de 1677 ; il commence par un éloge de l'Astrologie :

Cette science est la plus universelle de toutes, n'y ayant presque personne qui n'en ait quelque connaissance ; les femmes et les filles, depuis un certain âge, savent par l'expérience de leurs purgations ordinaires le cours et le mouvement de la lune ; les matelots et autres personnes qui trafiquent sur mer, ou qui sont près de son rivage, ont connaissance que la lune en gouverne le flux et que les astres produisent les vents et les tempêtes : les laboureurs, jardiniers et charpentiers observent le cours de la lune, pour semer les blés et les herbes et couper les arbres, afin qu'ils soient meilleurs que s'ils étaient faits ou coupés dans une autre saison. Et surtout, les médecins, apothicaires et chirurgiens sont ou doivent être astrologues, et observer les astres dans toutes leurs médecines, cures et opérations [ ... ].

Il est vrai, et je ne puis m'empêcher de crier en passant, contre la plupart de ces *Astrologues de bale* (d'occasion) qui se mêlent de faire des Alma-

1. A. de Laval, *Examen des Almanachs, prédictions, présages, ds Desseins de professions*, Paris, 1613, ff. 406-10 et 420-21.

nachs, et contre les abus qui se rencontrent dans les impressions qui en sont faites, où il y a souvent autant de fautes que de mots, étant si peu corrects, et souvent tellement supposés et contrefaits, qu'il n'y a rien de certain, ni même de véritable, comme il se reconnaîtra aisément, si on en confère plusieurs les uns aux autres, ou avec de bonnes tables ou éphémérides, sans que j'en dise davantage.

J'ajouterai seulement, qu'en outre l'exactitude qu'il devrait y avoir, du moins pour le mouvement de la lune, ses différentes faces et aspects avec le soleil, la queue et la tête de son dragon, et la prédiction des éclipses, où aucun almanach ne devrait pas manquer d'une seule minute ; il faudrait, pour bien faire des almanachs, qu'ils fussent exactement supputés et calculés, au degré de l'élévation du Pôle où ils doivent servir, et où ils prédisent le temps qui doit arriver, ceux qui sont faits à Troyes ou à Paris, c'est-à-dire pour le 49<sup>e</sup> degré, ou environ, de l'élévation du Pôle arctique, ne pouvant pas servir pour Lyon, Bordeaux, Marseille, ou autres lieux de la France où ce Pôle n'est pas si élevé, même qu'il ne fait pas toujours le même temps dans tous les lieux qui sont situés sous un même degré de latitude [ ... ]<sup>1</sup>.

Comme vous le voyez, cet astrologue normand parle d'or ; mais l'écho de sa plainte ne dépassa guère la région d'Avranches et les almanachs continuèrent d'accroître leurs bataillons pressés. *L'Almanach de Maître Mathieu Laensberg*, qui parut pour la première fois à Liège en 1636<sup>2</sup>, âgé d'une quarantaine d'années en l'an 1677, et alors en pleine ascension. Il mérite d'ailleurs que nous nous y arrêtions un instant.

L'édition complète de cet almanach comprend trois parties, dont les deux premières apparaissent dès l'origine, c'est-à-dire dès 1636 ; l'une, sous le nom d'*Almanach supputé par M. Mathieu Laensberg*, donne le calendrier avec les lunaisons, et l'autre, sous le nom de *Pronostication*, développe les prédictions ou prophéties, tant générales que par-

---

1. J. Le Loyer. *Traité des influences* (Divisé en deux parties). *Des influences des cieus et des astres, etc.* Avranches, 1677, p. 114-115.

2. Voici la liste des éditeurs qui lui donnèrent tour à tour leurs noms, de 1636 à 1896 :

Léonard Streel, de 1636 à 1653 ; Vve Léonard Streel, de 1654 à 1690 au moins ; G.-H. Streel, de 1694 à 1710 ; Guillaume Barnabé, de 1711 à 1735 ; Vve Guillaume Barnabé, de 1736 à 1758 ; S. Bourguignon, de 1765 à 1769 ; Vve S. Bourguignon, de 1770 à 1792 ; Vve S.-B. et Christ. Bourguignon, de 1793 à 1794 ; Christophe Bourguignon, de 1795 à 1824 ; Vve Christ. Bourguignon, de 1825 à 1828 ; J.-P. Collardie, de 1828 à 1849 ; F. Renard en 1850 ; L. Duvivier Sterpin, de 1851 à 1867 ; D<sup>r</sup> Pl. Duvivier, de 1867 à 1887 ; Alfred Ista, de 1887 à (?).

ticulières, propres à l'année en cours. La troisième partie, ou *Almanach des Bergers*, paraîtra pour la première fois en 1733. C'est une sorte de calendrier rural imprimé en hiéroglyphes.

Quelle fut la vogue de cet almanach, que l'on appelait tantôt le *Liégeois* et tantôt le *Laensberg* ? Elle fut certainement énorme durant la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle et la plus grande partie du XVIII<sup>e</sup> ; il atteignit vraisemblablement des tirages de 150 à 200 000 exemplaires. Il n'en va plus de même au XIX<sup>e</sup> siècle. En 1896, tous les tirages totalisés ne dépassaient pas 30 000 exemplaires<sup>1</sup>. C'est encore une belle troupe, et qui eût pu suffire à maintenir la foi en Notre-Dame la Lune et ses célestes influences.

Au début de la première partie, sous le titre : *Des temps propres à faire des remèdes*, on pouvait lire un exposé détaillé des jours favorables ou défavorables pour la saignée, la purgation, le bain, la coupe des cheveux et des ongles, en tenant compte des conjonctions de la lune avec les signes du Zodiaque<sup>2</sup>.

Pour faciliter ces observances, le calendrier qui les suit détaille les jours de toutes les lunaisons et, pour chacun d'eux, indique le signe du Zodiaque qui le domine.

Au total, l'auteur de cette première partie ne jure que par la Lune et proclame que les soins médicaux ou hygiéniques ne peuvent être utilement pratiqués qu'aux jours désignés par elle.

Passons à la seconde partie de notre almanach : *Pronostication particulière pour l'an de Notre-Seigneur 1779*. Elle comprend deux sections principales, dont la première seule est prophétique et porte le nom de *Prédiction générale*, la seconde étant consacrée à une revue rétrospective des événements qui se sont passés durant les deux années précédentes.

La première section annonce, pour chaque mois, quelques événements particuliers, en style sibyllin, et expose en formules brèves les variations du temps *uniquement en fonction de la lune* : Voici pour février :

1. O. Colson : *L'Almanach de Mathieu Laensberg*, Liège, 1896, p. 162, note.

2. On trouvera le texte de ce savant morceau dans l'édition de l'Almanach de 1779 ; règles pour déterminer les temps propres pour saigner, purger, se baigner, se couper les cheveux et les ongles.

Pleine lune le 1<sup>er</sup> à 3 h 20' du matin : Humide.  
Dernier quartier le 7 à 7 h 12' du matin : Variable.  
Nouvelle lune à 24 h 9' du 15 au 16 : Température plus calme.  
Premier quartier le 24 à 6 h 17' du matin : Encore de la fraîcheur.

Et voici pour octobre :

Dernier quartier le 2 à 11 h 21' de nuit : Matinées froides.  
Nouvelle lune le 9 à 5 h 38' du soir : Temps propre à prendre des grives.  
Premier quartier le 17 à 10 h 16' du matin : Les habits d'été ne seront plus de saison.  
Pleine lune le 25 à 7 h 20' du matin : Reste d'été, mais bien petit.

La Lune continue d'être l'astre-roi, et les événements particuliers qui suivent cet exposé ont nécessairement l'air de se produire, eux aussi, sous sa seule dépendance.

*L'Almanach des Bergers*, troisième partie de l'édition complète du Mathieu Laensberg, ne fait que mettre en hiéroglyphes les enseignements de la première partie. Il se compose essentiellement de cinq bandes superposées d'images ou de signes conventionnels.

Dans la première bande sont représentés les saints les plus notables du mois, généralement trois par décade.

La deuxième bande est remplie par des signes (un par jour) indiquant ce qu'il est bon de faire en chacun d'eux. L'almanach pour 1779 donne treize hiéroglyphes qui signifient :

Bon saigner.  
Bon mettre des ventouses.  
Médecine avec breuvage.  
Médecine en commun (?)  
Médecine avec électuaire.  
Médecine avec pilules.  
Bon pour sevrer les enfants.  
Bon pour planter et semer.  
Bon pour labourer et fumer.  
Bon pour remédier aux yeux.  
Bon pour couper les arbres.  
Bon pour couper les cheveux.  
Bon pour couper les ongles.

En 1897, le même almanach n'indique plus les jours propices aux saignées et aux purgations, mais il conserve les autres conseils.

La troisième bande est consacrée aux signes du beau et du mauvais temps et aux lunaisons (au XIX<sup>e</sup> siècle, on mêlera quelque peu les hiéroglyphes de la seconde et de la troisième bande).

La quatrième bande donne les jours ouvrables, les dimanches et les fêtes.

Enfin, dans la cinquième bande se déroulent les signes du Zodiaque.

Ainsi, que ce soit en hiéroglyphes ou en lettres d'imprimerie, nous retrouvons toujours la même doctrine qui fait de la Lune la reine et maîtresse du temps bon ou mauvais, la grande et céleste conseillère de ceux qui veulent s'entretenir en netteté et santé.

Au reste, à la fin de ce petit livret, voici une note sans titre, qui rend cette vérité éclatante :

Au premier quartier de la Lune, fait bon saigner pour les jeunes gens. Au second, pour ceux qui sont parvenus à l'âge de la virilité. Au tiers, pour ceux qui commencent à décliner. Au dernier, pour les vieilles gens. Après quarante ans, il n'est pas bon d'ouvrir la céphalique, après 50 ans la médiane, et après 60 ans l'on ne fera aucune incision, sinon quand nécessité le requiert, et après conseil des médecins bien savants.

Ceux qui font couper leurs cheveux au brisant de la Lune deviendront chauves.

Toutes choses que l'on coupe au brisant sont meilleures qu'au croissant de la Lune, car le bois qu'on coupe au croissant de la Lune devient bientôt sec et vermoulu.

Il fait bon engraisser les terres avec la nouvelle Lune et au premier quartier.

Il ne faut point châtrer le bétail, comme porcs, taureaux, béliers et boucs, sinon au brisant de la Lune.

Il faut vanner et mettre au grenier les blés au dernier de la Lune.

Il faut faire puits et fosses de nuit avec la pleine Lune : en semblable temps faire couvrir la racine des arbres <sup>1</sup>.

Songez qu'en 1936 le *Mathieu Laensberg* [ a vu ] luire sa 301<sup>e</sup> année, et supputez en combien de cervelles il a contribué à enfoncer cette doctrine lunaire.

Je vous parlerai de ses pareils ; mais l'heure de leur triomphe n'est pas encore venue. Troyes et Paris continuent de se disputer le marché français et, durant tout le XVII<sup>e</sup> siècle

---

1. *Almanach des Bergers pour cette année 1779*, à Liège, chez la veuve S. Bourguignon, in fine.

et toute la première moitié du XVIII<sup>e</sup>, semblent ne se soucier, ni l'un ni l'autre, de l'almanach belge. A partir de 1658, Troyes semble prendre définitivement le pas sur Paris ; c'est alors que commence, à Troyes même, le « déluge des almanachs ». En cette année — et cela n'avait pas été prévu par les astrologues de Nicolas Oudot — trois imprimeurs de sa ville se mirent à publier des almanachs. N. Oudot répliqua, d'ailleurs, la même année, en lançant quatre nouveaux almanachs, dont l'*Almanach et Pronostication des laboureurs* de M. Antoine Maginus, dit l'ermite solitaire, création remarquable qui devait avoir le plus vif succès<sup>1</sup>.

Cependant, il vint un moment où la renommée et la gloire de Mathieu Laensberg firent diminuer la vente des almanachs de Troyes et de Paris ; nombre de faiseurs et d'imprimeurs d'almanachs avaient disparu ; les presses de Louis Blanchard, qui publiait chaque année vingt-six almanachs, avaient cessé de gémir en 1694 et dix autres s'étaient tues. Seuls les Oudot et les Garnier avaient survécu et devaient compter avec cette redoutable concurrence. Ce fut Jean IV Oudot qui, en 1742, prit l'initiative de créer un *Mathieu Laensberg* troyen sous ce titre : *Double almanach journalier* par Mathieu Laensberg. Après sa mort, ce livret fut réimprimé par sa veuve, et lorsqu'elle eut cédé son fonds et ses propriétés littéraires, il fut continué par la dynastie des Garnier. Sous le règne de Mme Jean-Antoine-Etienne Garnier, le *Double almanach journalier* ne fit que prospérer, car il eut 96 pages de 1807 à 1811, 144 de 1812 à 1824, et 272 de 1825 à 1831. Le successeur, Baudot père, en eut la charge de 1832 à 1848, mais, dès 1833, allongea le titre qui devint : *Le National double almanach liégeois journalier*, par Mathieu Laensberg, mathématicien, et le réduisit à 208 pages. Par compensation sans doute, il y adjoignit *Le Vrai Mathieu Laensberg*, in-24 de 272 pages. De leur côté, les André, qui concurrencèrent tour à tour les Garnier puis les Baudot, publiaient *Le simple almanach jour-*

1. E. Socard, *loc. cit.*, pp. 272-76. Ce Maginus n'est pas un personnage imaginaire. Sous son nom, de 1850 à 1616, parurent à Venise des *Ephémérides en latin calculées d'après les supputations de Copernic*. Cf. : J.-C. Houzeau et A. Lancaster, *Bibliogr. génér. de l'Astronomie*, I, 1541.

nalier par Mathieu Laensberg, *Le double almanach journalier*, par le même, et comme si celui-ci ne suffisait pas, *Le simple almanach de Liège* et *Le double almanach de Liège*<sup>1</sup>.

Paris, de son côté, bien que plus tardivement, finit par entrer en lice. Ses imprimeurs créèrent une grande variété d'almanachs qu'ils offrirent aux lieux et places du livret belge ; les titres prêtaient plus ou moins à confusion, et leur contenu, à quelques fautes près, reproduisait les prédictions du Laensberg.

En 1849, au lendemain de la Révolution, alors que tout semblait vouloir prendre un nouvel élan, un éditeur anonyme qui arborait pour firme « Au Grand Dépôt de tous les Almanachs » lança *le Nouveau triple Liégeois* par Mathieu Laensberg, et bientôt après, sinon en même temps, *Le Grand almanach liégeois*, par M. Mathieu Laensberg ; *le Véritable Liégeois universel*, par M. Mathieu Laensberg, *le Vieux Liégeois*, par Mathieu Laensberg et — combinaison des plus savoureuses — *Le Véritable Nostradamus*, par M. Mathieu Laensberg. Enfin, dans l'attente du coup d'Etat, il publia encore, sous l'égide du même Mathieu Laensberg, *Le Messager du Grand Homme et le Neveu du Grand Homme*. Ainsi ce fictif astrologue prépara-t-il la venue de Napoléon III. Le sieur Moronval, imprimeur-libraire à Paris, en 1853, entre à son tour en scène et publie un *Petit Liégeois* et un *Double Liégeois*. Ce dernier, tout au moins, parut pendant vingt-quatre ans. Un an après l'entrée en lice de Moronval, en 1854, on voit naître sous la firme « A Paris, chez tous les principaux libraires », *le Grand Liégeois*, *le Nouveau Laensberg*, et *le Gros Laensberg*<sup>2</sup>.

Ainsi, de Troyes à Paris montèrent à l'assaut de la clientèle du *Liégeois*, qui ne périssait guère, des armées de *Liégeois* et de *Laensberg* et, comme si cela ne suffisait pas, à Châtillon-sur-Seine, le sieur Leboeuf imprimait *Le Vrai*

1. E. Socard : *Almanachs et Calendriers de Troyes*, ds *Mémoires de la Soc. Académique de l'Aube*. Troyes, 1881, pp. 326, 335, 366-68, 372-74.

2. Cf. Ch. Nisard, *Histoire des Livres populaires*, p. 1864, I, 4-7 ; O. Colson, *L'Almanach de Mathieu Laensberg*, Liège, 1896, p. 189 ; J. Grand-Carteret, *Bibliographie des Almanachs français*, Paris, 1906 (voir la table).



*Mathieu Laensberg* ; à Lille, Blocquel-Castiaux publiait le *Vrai Double Mathieu Laensberg* qui parut durant près d'un siècle ; à Tournai, Castermann, avec une réserve appréciable, éditait *Le Grand Double Almanach dit de Liège*.

Tous ces assaillants n'avaient pas réussi à diminuer la gloire et le rayonnement du *Mathieu Laensberg*, au contraire. Au reste, le hasard ou la Providence — comme vous voudrez — le favorisa en des circonstances dont on sut faire grand tapage : « Dans l'Almanach pour 1774, Mathieu Laensberg avait annoncé que, d'après la position de Vénus, une dame des plus favorisées jouerait son dernier rôle dans le mois d'avril. Précisément, ce mois-là, Louis XV fut atteint de la petite vérole, et la Du Barry expulsée de Versailles. Il n'en fallut pas davantage pour donner à l'almanach de Liège un redoublement de faveur. »<sup>1</sup>

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les almanachs continuaient d'être des maîtres écoutés dans toutes les campagnes de Belgique, de France, de Suisse et d'Allemagne. Aussi bien, les tentatives que l'on fit pour s'opposer à l'appétit de prédictions de leur clientèle rencontrèrent-elles une puissante résistance, ainsi qu'en témoigne le fait suivant, qu'Arago tenait de l'illustre Lagrange :

L'Académie de Berlin avait anciennement pour principal revenu le produit de la vente de son almanach. Honteux de voir figurer dans cette publication des prédictions de tout genre, faites au hasard, ou qui, du moins, n'étaient fondées sur aucun principe acceptable, un savant distingué proposa de les supprimer et de les remplacer par des notions claires, précises et certaines, sur des objets qui lui semblaient devoir le plus intéresser le public ; on essaya cette réforme, mais le débit de l'almanach fut tellement diminué, et, conséquemment, les revenus de l'Académie tellement affaiblis, qu'on se vit obligé de revenir aux premiers errements et de redonner des prédictions auxquelles les auteurs ne croyaient pas eux-mêmes<sup>2</sup>.

Lorsqu'en 1793, l'évêque de Liège fit détruire toute l'édition du *Mathieu Laensberg*, les Liégeois réfugiés à Paris le

---

1. Fr. Arago, *Du Calendrier*, ds *Annuaire pour 1851*, publié par le Bureau des Longitudes, Paris, 1850, p. 487.

2. F. Arago : *Du Calendrier*, ds *Ann. Bur. Longit.*, pour 1851, p. 488.

réimprimèrent en cette ville <sup>1</sup> et la renommée du vieil almanach n'en devint que plus grande.

**Les luttes du XIX<sup>e</sup> siècle**  
**Nouveaux assauts des signes du progrès**  
**Magnifique résistance des almanachs lunaires**

Tous les esprits éclairés sentaient la nécessité de réagir. En 1800, le ministre de l'Intérieur eut l'idée de confier au grand Lamarck, directeur de la *Correspondance météorologique*, récemment créée, la rédaction d'un *Annuaire météorologique* <sup>2</sup> qui représentait l'opinion des savants qualifiés. Malheureusement, cet annuaire n'atteignit qu'une clientèle déjà cultivée et nécessairement fort limitée. Au reste, Lamarck, déjà âgé et surchargé de travail, dut abandonner cette publication en 1810.

La veuve Lepetit eut alors l'idée d'un livret de caractère plus populaire et susceptible, pensait-elle, de remonter le formidable courant qui portait le *Liégeois* et ses innombrables enfants. Elle proposa au public un almanach qui ne lui apporterait désormais que des prédictions raisonnables. Telle fut l'origine de *l'Astrologue Parisien ou le Nouveau Mathieu Laensberg*. Le titre pouvait faire illusion, mais dès les premières pages, on était fixé ; je cite :

Parmi les indices des changements de temps, il en est un qui, dans les campagnes et même dans les villes, est encore d'une grande importance : c'est celui que l'on tire des *phases de la lune* ; et l'on sait bien que Mathieu Laensberg n'a pas manqué de renchérir sur toutes les niaiseries que l'on a publiées sur ces prétendus indices. Ici la crédulité populaire n'est point son ouvrage, puisque cette opinion remonte aux premiers siècles d'ignorance ; mais cette crédulité est entretenue, alimentée par

---

1. J.-C. Houzeau et A. Lancaster, *Bibliographie générale de l'Astronomie*, I, 1567.

2. Son titre était des plus explicites, voire des plus alléchants : *Annuaire météorologique pour l'an IX de la République française*, faisant suite à celui de l'an VIII et contenant de nouvelles recherches sur ce qu'il y a de régulier et de constant dans les principales variations de l'atmosphère dans notre climat et sur les moyens de parvenir à le déterminer. Ouvrage périodique dédié aux Amateurs de la Météorologie, aux agriculteurs et aux médecins. Par J.-J.-P.-A. Lamarck. A Paris, chez l'auteur, in-12.

lui et ses adhérents. Cependant, il est reconnu maintenant, bien reconnu, bien constaté par de longues observations, que les phases de la lune n'ont aucune influence sur les changements de temps. Ces observations ont été faites par des hommes amis de la vérité, et même par des personnes qui croyaient à cette influence. L'expérience les a détrompés ; et tout le monde peut également s'éclairer, en tenant une note exacte de ses propres observations pendant quelques années. Quant à moi, j'espère ramener les plus incrédules par des raisonnements simples.

Le mathématicien de Liège ne se borne pas à prédire le beau temps et la pluie par l'influence de la lune : il donne, avec une rare confiance, des préceptes pour administrer des remèdes, pour saigner, etc., selon les phases et la situation de la lune dans tel ou tel signe du Zodiaque. Ici, la sottise est plus dangereuse encore, car il y va de la santé et quelquefois de la vie. Cependant, ces absurdités obtiennent quelque faveur dans certaines parties de la France, et ce langage de l'ignorance est adopté par des charlatans qui, dans les campagnes usurpent la confiance due aux hommes qui ont fait quelques études<sup>1</sup>. Suivant les anciens astrologues, que Mathieu Laensberg a copiés, chaque signe du Zodiaque *domine* (c'est son expression) une partie du corps, et là-dessus il donne force préceptes. Ces prétendus pronostics n'ont pas besoin d'être sérieusement réfutés ; mais il serait bien à désirer qu'on les déracinât de la tête des pauvres villageois, car ils font non seulement beaucoup de sots entêtés, mais encore beaucoup de victimes [ ... ]<sup>2</sup>.

*L'Astrologue parisien* vécut quelques années, mais en renouvelant deux fois son titre, ce qui laisse à penser que la veuve Lepetit espérait ainsi en améliorer le débit. En 1837, l'éditeur Pagnerre crée *Le Petit Liégeois*, persuadé que, grâce à ce pavillon, il pourrait combattre les prédictions absurdes et les mensonges enchantés des libraires astrologues<sup>3</sup>.

Napoléon Landais, déjà célèbre par son *Grand Dictionnaire des dictionnaires*, publia, en 1864, un *Grand Almanach des almanachs*.

En 1875, Pierre Joigneaux croit encore nécessaire de publier un almanach pour combattre dans les campagnes l'influence néfaste de tous les « *Liégeois* » et autres

---

1. En 1840, le docteur Munaret se plaindra encore vivement des almanachs qui acclimatent maintes superstitions contraires à la guérison des maladies : *Du Médecin des villes et des campagnes*. Paris, 1840, p. 147.

2. *L'Astrologue Parisien ou le Nouveau Mathieu Laensberg à l'usage des habitants de la France, Contenant des prédictions pour 1812*, Paris, Vve Lepetit, 1812, pp. 7-10 et 107-108.

3. J. Grand-Carteret : *Les Almanachs français*. P. 1896, p. LIII, note et p. 721.

astrologies<sup>1</sup>. Grand-Carteret ne cite que cette unique année.

Tous ces efforts méritoires et qui, sans doute, ne furent pas entièrement vains, ne réussirent ni à ralentir sérieusement les succès du *Liégeois*, ni à diminuer les armées de ses contrefaçons et semi-contrefaçons. Encore ai-je négligé de vous parler des simples imitations, dont l'ensemble représentait non plus des armées ou des groupes d'armées, mais des peuplades et des nations. De leurs titres on pourrait remplir plusieurs gros volumes, comme il est facile de s'en assurer rien qu'en feuilletant la bibliographie de John Grand-Carteret.

Ainsi donc, grâce aux almanachs, à leurs myriades et leurs centaines de myriades, la tradition astrologique, durant cinq siècles, n'a jamais cessé d'être recueillie par des millions d'yeux et d'oreilles : car on ne se contente pas de lire l'almanach pour soi, on le lit souvent tout haut et l'on en répète indéfiniment les oracles.

Considérons une dernière fois cette immense armée de livrets, de livres populaires, d'où montent, depuis des siècles, les louanges et les litanies de Notre-Dame la Lune : arrêtons spécialement nos regards sur la foule immense des simples imitations et tentons de vérifier une dernière fois si nous n'exagérons pas la part qui a été faite à la Lune du Ciel.

En raison de leur importance et de leur masse, trois groupes retiendront notre attention. Ce sont l'*Almanach du Bon Laboureur*, le *Dieu soit béni*, et le *Messenger boiteux*.

Du premier, nous savons déjà ce qu'il a dit en faveur de la lune durant de longues années. Le second n'est qu'une variante du vieil *Almanach des bergers*, qui formait la troisième partie du *Laensberg*. Le *Dieu soit béni* n'a que quelques pages, mais il contient tous les pronostics lunaires traditionnels<sup>2</sup>. Et c'est pourquoi la veuve Garnier, de Troyes, tirait jusqu'à cent cinquante mille, tant du *Dieu soit béni* que de l'*Almanach des Bergers*<sup>3</sup>.

1. J. Grand-Carteret, *loc. cit.*, p. 735, n° 3610.

2. Sur le *Dieu soit béni*, Cf. Ch. Nisard, *Histoire des livres populaires*, I, 70-74.

3. E. Socard, *loc. cit.*, p. 323.

Le *Messenger boiteux de Berne et de Vevey* commence à paraître en 1703, et Jean Decker, en 1706, donne une réplique française au *Messenger boiteux de Bâle*, que son père publiait en allemand depuis 1676 (*Basler Hinkende Both*), afin, nous dit-on, de contrebalancer l'influence de l'*Almanach de Liège*. Le *Messenger boiteux de Neuchâtel* ne fait son apparition qu'en 1790<sup>1</sup>. En France, les citoyens Deckherr, de Montbéliard, et Hinzelin, de Nancy, publièrent, de leur côté, de nombreux *messagers*, parmi lesquels nous pouvons noter un *Véritable messenger boiteux de Bâle* et un *Véritable boiteux de Berne*, destinés au même marché que les *messagers* suisses, puis d'autres, plus fantaisistes ou plus ambitieux, tels le *Véritable messenger boiteux à la Girafe*, le *Grand messenger boiteux conteur*, le *Grand messenger boiteux algérien* et le *Grand messenger boiteux des cinq parties du monde*.

Tous ces almanachs, dont quelques-uns eurent un très gros succès, ne mettent pas en doute l'influence de la lune.

Ouvrons le tableau de chaque mois : il se compose de quatre colonnes verticales ; la première indique les jours ouvrables et les dimanches ; la seconde donne tous les jours du mois, les saints et les signes du Zodiaque qui leur correspondent ; la troisième précise les *élections*, entendez par là les jours de la lune où l'on peut prendre médecine, planter, abattre le bois, couper les cheveux, etc. ; enfin la quatrième colonne, consacrée aux lunaisons, annonce le temps qu'il fera durant chacune des phases de l'astre des nuits<sup>2</sup>.

C'est un véritable perfectionnement du *Mathieu Laensberg*. Les risques d'erreurs sont devenus plus nombreux, mais l'appétit des pronostics est bien plus copieusement satisfait, et c'est là l'essentiel.

Le bon peuple, direz-vous, tient à ses habitudes et à ses traditions. Rien de plus vrai ; mais n'oubliez pas qu'ici la tradition lui a été imposée, durant des siècles, par le clergé, qui la consigna dans ses livres liturgiques et ne manqua pas

1. J. Carré. *Histoire du Véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey*, Vevey, 1884. I, 33 sq.

2. Pour une description plus complète des divers *Messagers boiteux*, voir Ch. Nisard. *Histoire des livres populaires*. I, 61-69.

de s'en faire l'écho auprès de ses ouailles ; par les médecins qui coiffèrent longtemps le bonnet pointu des astrologues, par les propriétaires terriens ou leurs intendants, qui répétèrent à leurs fermiers tous les dits des agronomes de l'Antiquité<sup>1</sup>, enfin par les libraires, dont les almanachs enfoncèrent la tradition si avant dans la tête du peuple qu'elle est encore vivante dans des milliers de cervelles.

---

1. *L'Almanach du cultivateur et du vigneron, par les rédacteurs de la Maison rustique du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1843 et années suivantes, est encore un bon témoin de cette influence des traditions.

**RELEVÉ DES ÉDITIONS  
DU KALENDRIER OU COMPOST DES BERGERS <sup>1</sup>**

- Cy est le Kalendrier, Paris, Guiot Marchant, 1491, 30 fnc.  
Compot et Kalendrier, Paris, Guyot Marchant, 1491, 54 fnc.  
Compot, Paris, Guiot Marchant, avril 1493, 89 fnc.  
Compost, Paris Guyot Marchant, juillet 1493, 85 fnc.  
Compost, Paris Guiot Marchant, janvier 1496, 89 fnc.  
Kalendrier, Genève, Joh. Belot, s.d., [1497], 90 fnc.  
Compost et Kalendrier, Paris, Guy Marchant, août 1499, 68 fnc.  
Compost, Paris, Guy Marchant ? 1499, 68 fnc. (en réalité second tirage du précédent).  
Compost, Paris, Guy Marchant, sept. 1500, 85 fnc.  
Compost, Genève, Joh. Belot, 1500, 90 fnc.  
Kalendrier, Paris, Gaspard Philippe, 1500.  
Kalendrier, Lyon, Hugueton, 1502.  
Kalendrier, Lyon, Claude Nourry, 1508.  
Kalendrier, Lyon ? avril 1510, 96 ff.

---

1. Cette liste des éditions françaises est la plus complète à ce jour : elle coordonne les indications du *Manuel* de Brunet, du *Catalogue des incunables* de Pellechet et de l'étude de Socard sur les almanachs de Troyes. Elle y ajoute des données éparses chez divers bibliographes.

Kalendrier, Troyes, Nicolas Le Rouge, 1510<sup>1</sup>.  
 Kalendrier, Lyon, Claude Nourry, 1513.  
 Compost, Paris, G. Nyverd, v. 1515.  
 Grant Kalendrier, Paris, Jehan Trepperel, 1516.  
 Grant Kalendrier, Lyon, Claude Nourry, 1524.  
 Grand Kalendrier, Troyes, Nicolas Le Rouge, 1529, 82 ff.  
 Grand Kalendrier, Paris, Alain Lotrian, v. 1529.  
 Kalendrier, Lyon, Claude Nourry, 1530.  
 Grand Calendrier, Troyes, Jean Lecoq, 1541.  
 Grand Calendrier, Lyon, Jehan Canterel, 1551.  
 Grand Kalendrier, Paris, Vve Jean Bonfous, 1569.  
 Calendrier, Lyon, Jean d'Ogerolles, 1577, 84 ff.  
 Grand Kalendrier, Paris, Nicolas Bonfons (1573-1609 ;  
 deux éditions : l'une goth., l'autre en caract. ronds.)  
 Grand Calendrier, Lyon, Loys Odin, 1633, 120 pp.  
 Grand Calendrier, Troyes, Nicolas II Oudot, 1648.  
 Grand Calendrier, Troyes, Nicolas II Oudot, 1657.  
 Grand Calendrier, Troyes, Jean II Oudot, 1672.  
 Grand Calendrier, Troyes, Nicolas II Oudot, 1679.  
 Grand Calendrier, Troyes, Jacques Oudot, v. 1700.  
 Grand Calendrier, Troyes, Jacques Oudot, 1705, 72 ff.  
 Grand Calendrier, Troyes, Pierre Garnier, 1705.  
 Grand Calendrier, Troyes, Pierre Garnier, 1728, 144 pp.  
 Grand Calendrier, Troyes, Pierre Garnier, 1739.  
 Grand Calendrier, Troyes, Jean-Antoine Garnier, 1770.  
 Grand Calendrier, Troyes, Vve Etienne Garnier, 1791.

Cet inventaire, étant donné les éditions totalement détruites, doit être fort incomplet.

---

1. Socard estime comme probable qu'il y eut des éditions troyennes du *Compost* en 1497 et 1503 ; mais son opinion n'est que probable. *Les Almanachs et calendriers de Troyes*, ds *Mém. Soc. Acad. de l'Aube* (1881), XLV, 232-33.



**Le rôle politique et social  
des almanachs prophétiques,  
de 1835 à 1852**

D'après John Grand-Carteret

« La caractéristique de l'époque troublée qui va de 1835 à 1852, c'est bien réellement l'almanach astrologique, prophétique, astronomique, dressant un piédestal aux astrologues du passé. Nostradamus eut, à nouveau, ses partisans, ses fanatiques, et l'on peut dire que les almanachs des dernières années du règne de Louis-Philippe, en réveillant les prophéties et les superstitions napoléoniennes, contribuèrent grandement au rétablissement de l'Empire. On cherchera ainsi, pour employer les expressions d'un pronostiqueur contemporain, « à frapper la conscience des hommes du jour les plus incrédules sur la grandeur des événements qui se préparent », on annoncera pour les années à venir, 1842 notamment, de terribles catastrophes ; on ira jusqu'à affirmer que la mort du duc d'Orléans avait été prédite dans une des *Centuries* de l'astrologue provençal. L'*Almanach prophétique*, fondé en 1841, publiera des « prophéties algébriques » révélant les événements futurs, politiques et religieux et, douze ans après, avec la plus entière

bonne foi, avec une conviction digne d'un meilleur sort, il s'évertuera à démontrer le bien-fondé de ses prévisions.

« Si les recherches de ceux qui s'occupent de l'avenir sont encouragées par l'approbation de quelques penseurs sérieux », lit-on en tête de l'année 1853, « en revanche, elles rencontrent bien des incrédules, toujours prêts à fermer leurs yeux à la lumière. Le meilleur ou plutôt le seul moyen de convaincre ces sceptiques endurcis, c'est de leur prouver, par des faits précis, que la science prophétique n'est pas vaine, que ses calculs atteignent souvent leur but, et que les choses futures cessent d'être un mystère pour ceux qui les abordent avec une foi sincère et un esprit droit.

« Qu'on parcoure la collection de l'*Almanach prophétique*, déjà composée de douze volumes, et l'on y trouvera, presque à chaque page, des prophéties clairement énoncées, concluantes, dont l'avenir s'est chargé de justifier l'exactitude.

« Qu'on lise l'*Almanach* de 1842, p. 18, 19 et 33 ; celui de 1843, p. 56 ; celui de 1844, p. 14 et 30 ; celui de 1846, p. 34, 35 et 36 ; celui de 1848, p. 41, 48 et suiv. ; celui de 1850, p. 38 et 48 ; celui de 1851, p. 60, 85 et 86 ; celui de 1852, p. 33, 35 et 71, et il sera impossible de douter du caractère grave et utile des travaux de l'*Almanach prophétique*.

« Faut-il ajouter foi aux déclarations, aux affirmations de tous ces modernes pronostiqueurs, lorsqu'ils nous disent que le marchand accoudé sur son comptoir, l'ouvrier courbé sur son métier, tous, aux approches de 1851, croyaient à un je ne sais quoi devant sauver la société ? On ne saurait trop se prononcer. Mais un fait certain, c'est que les événements aidèrent singulièrement le prince Louis-Napoléon dans ses préparatifs de coup d'Etat.

« L'Astrologie, le magnétisme, la chiromancie, la phrénologie se donnaient la main ; il y avait du Diable dans l'air, une sorte d'influence satanique pesait sur tout le colportage. Les almanachs publiaient, très sérieusement, "l'explication des charmes, maléfices, philtres et talismans", l'histoire du Diable, des dictionnaires des songes, et même, discutaient sur la Bête de l'Apocalypse. Comme un retour au Moyen

Age, aux années sombres des siècles encore plongés dans l'ignorance. A ce point de vue, la publication des almanachs prophétiques jette un jour particulier sur la littérature populaire de 1840 à 1855. Les Mathieu Laënsberg, les Liège, les Nostradamus, poussaient dru, *simples, doubles, triples, vrais, véridiques, indispensables*, venant de tous les coins de France, pénétrant partout, se plaçant sous l'égide du grand homme, du grand prophète. C'était comme une traînée cabalistico-napoléonienne à travers les villes et les campagnes.

« Battant la grosse caisse, vantant leurs prédictions, les almanachs menaient grand bruit autour de leurs blagues ; ils forçaient le public à se retourner, quand ils n'attiraient pas sur eux l'attention de la Censure, de cette même Censure qui ne leur fut point tendre sous la Restauration qui, bientôt, allait les détruire à coups de jugements, ou lancer contre eux la gendarmerie des divisions militaires. Du reste, ils répondaient d'eux-mêmes en publiant le "*Grrrand jugement, condamnation et exécution de tous les almanachs pour l'année 1847*", ou la "*Discussion et controverse entre prophètes almanachiens*". Théâtre, chanson, caricature, toutes les productions leur réservaient une place : plus rien ne se faisait sans le couplet, le chapitre ou la vignette des almanachs. En 1838, Clairville, qui avait débuté l'année précédente, à l'Ambigu, avec *Mil huit cent trente-six dans la lune*, faisait jouer *Mathieu Laensberg est un menteur*, amusante revue mêlée de couplets ; en 1845, une autre revue à succès : *V'là ce qui vient de paraître*, contenait toute une curieuse scène sur les avant-coureurs des "étrennes" ; au Palais-Royal, Levassor chantait *Le Véritable Mathieu Laënsberg*, tandis que Cham, Vernier et autres, dans leurs *mois comiques*, paraphrasaient par le crayon les prédictions des nouveaux prophètes. Bientôt, tout Paris répéta avec Levassor les paroles de Bourget, chansonnier aujourd'hui bien oublié :

"Or, écoutez, petits et grands ; car je vais lire dans les temps, moi. Pour vous prédire, je braque ma lorgnette sur le zodiaque et je lis : oui ! je lis : le Verseau, les Poissons, le Bélier, et je dis : Tous ceux qui naîtront sous ces signes

seront des personnes malignes, ne craignant rien en se disant : Petite pluie abat grand vent.

(Agitant sa baguette divinatoire, et d'un air inspiré).  
"L'horizon s'obscurcit... les ombres de la nuit dérobent à ma lunette... le temps qui fuit... et l'année nouvelle commence le premier janvier.

"Orage et giboulée d'Etrennes ! Averse de Pralines ! Pluie de Papillot (*sic*). — Désespoir d'une danseuse après avoir reçu des bijoux de six milords — Apparence d'une gelée qui ne gèlera rien... La Seine y sera prise. — Inauguration de la statue de Molière sur la fontaine, avec une certaine pompe. — Plusieurs rivières fatiguées de leurs eaux dormantes, sortiront de leur lit. — Malgré la loi sur le duel, un locataire froissé demandera à son propriétaire une réparation.

"Apparition subite d'une comète dans le Firmament ; les Astronomes qui seront sur la trace distingueront sa voie dans le ciel où elle causera de la pluie et du beau temps. »

Refrain :

« C'est le destin qui se prononce. Par la suite, on découvrira que tout ce que je vous annonce, tôt ou tard arrivera ; et d'ailleurs, comme le dit un adage fort sage : Qui vivra verra !... »

« *Le Véritable Mathieu Laënsberg* ira si loin dans ses prédictions fantaisistes que, quelques années plus tard, c'est-à-dire en 1854, Nadar, Commerson, Vachette, pourront hardiment lancer l'*Almanach du Tintamarre rédigé par Mathieu Laënsberg*.

« Les plaquettes et placards satiriques poussaient, depuis 1840, avec une rapidité vertigineuse. A toutes les prédictions froidement sérieuses des almanachs prophétiques répondaient autant de prédictions comico-facétieuses. Le bon sens protestait contre les entorses que de soi-disant "astrologues véridiques" prétendaient lui infliger, et l'on verra, par les citations suivantes, que le rire n'avait point perdu ses droits. Écoutons Maître Vilhelmus, de Dantzick, d'après le très intéressant placard qu'a bien voulu me communiquer M. Maindron :

« Prédications certaines, positives, infaillibles et vraisem-

blables, déduites de l'observation du soleil, de la lune, des planètes, comètes, et autres astres, appliquées à l'art magique au moyen des sciences occultes et de mystérieuses spéculations ; par Maître Vilhelmus, de Dantzick, dernier et unique successeur d'Alcofribas, Nostradamus, Cagliostro, Campabollino-Romani, Mathœus-Caffski, Mathieu Laensberg et autres : pour l'an de grâce 1840.

« Au lecteur bienveillant, salut et paix !

« Il ne sera tenu de croire aux présentes que quand il en aura vu l'effet :

Accourez à toutes jambes,  
Tronçons, bancroches, boîteux,  
Culs-de-jatte, vieux goutteux,  
Et pieds-bots, non moins ingambes,  
Ecoutez, tous, mes discours,  
Et rapportez-les aux sourds.

Enfin voici l'an quarante,  
Attendu depuis cent ans,  
On disait à tous venants,  
« Attendez à l'an quarante. »  
On tiendra donc cet an-ci,  
Ce qu'on promettait ainsi :

L'on verra les incurables  
Guéris dès le sept janvier  
En foule iront s'acquitter  
Les débiteurs insolvables ;  
Les poules auront des dents,  
Et les merles seront blancs.

Lors, on verra d'une pomme  
Un poisson se soucier ;  
Ce qui devra bien vexer  
Victor Hugo, ce grand homme !  
Dorénavant, son beau vers  
Sera compris à l'envers.

Sur l'air de *Femme sensible*  
On chantera Malborough,  
Et le rat mort en la boue,  
A l'odorat moins sensible,  
Plairont plus que rose, œillet,  
Ambre, vanille ou muguet.

L'on mettra plus d'un cautère  
Sur une jambe de bois ;

L'on verra, du haut des toits,  
Tomber trois couvreurs par terre ;  
Plusieurs marins se noieront  
Quand dans l'onde ils périront.

Au milieu de l'obélisque  
Un crocodile éclora  
Alors on s'apercevra  
Qu'il était venu d'Egypte,  
Etant encore dans son œuf,  
Et cela paraîtra neuf.

Ce monstre couvert d'écailles,  
Et même assez étonnant,  
Dévorera en naissant  
L'invalides sans défense,  
Qui faisait voir aux Anglais  
L'intérieur de l'objet.

On construit un grand navire  
A Nevers, en Nivernais,  
Pour couper l'isthme de Suez  
(Chose facile à prédire)  
Au moyen d'un grand rasoir  
Mis à l'avant du bossoir.

Sous forme d'épidémie,  
Un mal fréquent de nos jours  
Poursuit son terrible cours ;  
Cette affreuse maladie  
Règne généralement  
Elle a nom : Faute d'argent.

“L'humaine nature se plaît aux contrastes. Tandis que tous les pronostiqueurs, en des prédictions historiques, astronomiques et même comiques, continueront à intriguer les masses, faisant appel à ce vieil instinct du merveilleux, toujours vivace chez les foules, les penseurs, les réformateurs se serviront de l'almanach, aux approches de 1848, pour chercher à éclairer le peuple, pour vulgariser leurs idées humanitaires.” Après s'être évertué à créer des livres à l'usage du peuple, disait M. Anatole Jamais, dans sa préface à l'*Almanach-Revue de Paris* (1844) “et avoir fait des essais presque toujours infructueux, on en est revenu aux traditions du passé, et l'on a reconnu que nos pères avaient eu raison de composer, pour répandre les lumières dans

les campagnes, de petits livres renfermant beaucoup de matière et coûtant peu d'argent". — D'où la quantité d'almanachs à tendances réformatrices, philosophiques, éducatrices, que virent paraître les années antérieures et postérieures à 1848 : *Almanach de l'Emancipation des peuples*, — *Almanach de l'ère nouvelle*, — *Almanach démocratique et social*, — *Almanach de la vraie science*, — *Almanach des associations ouvrières*, — *Almanach des Opprimés* — *Almanach des Réformateurs*, — *Almanach du Nouveau Monde*, — *Almanach du peuple*, — *Almanach d'un paysan*, — *Almanach des Corporations nouvelles*, — *La République du peuple*, — *Almanach du bien-être universel*, etc. L'état-major, le ban et l'arrière-ban des écrivains républicains, des représentants du peuple, bientôt *proscrits*, fournissaient la copie de ces recueils annuels qui auront, que dis-je ? qui ont déjà leur importance dans l'histoire de l'évolution des idées humaines.

« C'étaient Louis Blanc, Etienne Arago, Pierre Leroux, le colonel Charras, André Cochut, Pierre Dupont, Lachambeaudie, Littré, Michelet qui, en des pages élevées, devait exposer l'almanach conçu par lui pour les besoins et les progrès de notre époque, Edgar Quinet, Jules Simon, Robinet, Proudhon, Victor Considérant, de Girardin, Raspail, Hippolyte Magen, Martin Bernard, Armand Barbès, Barthélemy, le sergent Rattier (qui aimait à s'intituler *collègue* du général Changarnier), Charles Fauvety ; Alphonse Esquiros, Greppo, Joigneaux, Ledru-Rollin, Nadaud, Félix Pyat, Toussenel, l'auteur des *Juifs rois de l'époque*, Lamennais, Cabet de Pompery — et, du côté des femmes, George Sand, Louise Colet, Desbordes-Valmore, Adèle Esquiros, Clémence Royer, Pauline Rolland. Tout un groupe de penseurs dont l'influence fut à la fois politique et sociale, qui s'était donné la double mission de combattre les *Prophètes*, les *Astrologues*, les *Mathieu Laënsberg*, les *Nostradamus* — et la candidature du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Tout un groupe qui, mettant en pratique cette affirmation d'Emile de Girardin : « quinze millions de Français n'apprennent que

par les almanachs l'histoire et les lois de leur pays, les événements du monde, les progrès des sciences et des arts, leurs devoirs et leurs droits », opposait au *Livre-Trompeur* ce qu'il estimait être le *Livre-Vérité.* » <sup>1</sup>

---

1. John Grand-Carteret, *Les Almanachs français, Bibliographie-Iconographie*, Paris, 1896, pp. LIV-LX.



## **BRÈVE ESQUISSE DES FLOTTEMENTS ET DES PROGRÈS DE LA THÉORIE DES MARÉES**

La démonstration de l'influence de la Lune sur les marées a constitué, presque dès l'origine, le principal argument pour étendre l'influence de la lune à tous les êtres sublunaires chez lesquels domine l'eau ou l'élément humide. Aussi bien, l'exposé de l'évolution de la théorie des marées présente-t-elle, de ce chef, un vif intérêt. De plus, elle constitue un exemple de développement scientifique qui permet de se rendre compte de l'essentielle différence qui sépare les conceptions populaires de la pensée scientifique.

### **La théorie des marées dans l'Antiquité gréco-romaine**

Les premiers Grecs qui tentèrent de donner une explication des marées imaginèrent des hypothèses qui n'accordaient pas le moindre égard à notre satellite.

Ni Platon ni Aristote n'eurent l'idée du flux et du reflux de l'Océan ; ils n'y font pas la moindre allusion. Les renseignements qui nous sont fournis par Stobée et par le Pseudo-

Plutarque<sup>1</sup>, l'auteur du fameux ouvrage sur *Les Opinions des philosophes*, sont certainement erronés<sup>2</sup>.

C'est l'expédition d'Alexandre qui révéla aux Grecs les marées de l'océan Indien et ce furent deux Marseillais, Euthymène et Pythéas, qui leur firent connaître que ce même phénomène se produisait dans l'océan Atlantique. On ne sait lequel des deux fut le premier à affirmer que « le flux advient lorsque la Lune croît et le reflux lorsque la Lune décroît ». Le Pseudo-Galien veut que ce soit Euthymène<sup>3</sup> ; le Pseudo-Plutarque attribue cette observation à Pythéas<sup>4</sup>. Euthymène, qui avait écrit un *Périple*, était peut-être un peu plus ancien que Pythéas de Marseille ; quant à celui-ci, il fut contemporain d'Aristote, mais un peu plus jeune que lui. C'était déjà un grand pas que de rattacher les marées à leur vraie cause, au lieu de les considérer comme l'effet d'une respiration rythmique de la Terre assimilée à un grand animal<sup>5</sup>.

Comment Pythéas fut-il conduit à croire à l'action de la Lune sur les marées ? Le Pseudo-Plutarque ne nous le dit pas<sup>6</sup> ; mais il est fort possible qu'il y ait été amené par la persuasion, alors partout répandue, du pouvoir de la Lune sur l'élément humide. Les vieilles systématisations dualistes, comme nous l'avons dit, donnaient à la Lune l'empire sur les eaux, et au Soleil la domination sur le feu.

Quoi qu'il en soit, le grand Eratosthène (276-196) ajoutait foi aux dires de Pythéas et connaissait exactement la loi qui suit, dans l'océan, la marée semi-diurne. Cette connaissance lui avait même permis d'identifier à la marée divers phénomènes qui, au premier abord, en paraissaient différents<sup>7</sup>.

1. J. Stobée, *Eclogagum physicarum*, I, 33 et Plutarque, *Des Opinions des philosophes*, III, 17.

2. P. Duhem, *Le Système du monde. Hist. des doctrines cosmologiques, de Platon à Copernic*, II, 269-270.

3. Pseudo-Galien, *Histoire philosophique*, 88.

4. Pseudo-Plutarque, *Des Opinions des philosophes*, III, 17.

5. M. Faye, *Météorologie cosmique*, ds *Ann. Bur. des Longitudes pour 1878*, p. 657.

6. *Des Opinions des philosophes*, III, 17.

7. Strabon, *Géographie*, I, III, 11.

Presque à la même époque, Seleucus de Séleucie<sup>1</sup> explique les marées par les mouvements de la Lune. La révolution de cet astre s'oppose, disait-il, à la rotation de la Terre, car il considérait cette dernière comme mobile. Mais, pour justifier cette conception géniale, il croyait devoir ajouter : « L'air qui se trouve comprimé entre ces deux corps tombe alors sur la mer Atlantique et naturellement en gonfle les eaux. »<sup>2</sup>

Certes, on peut soupçonner que les savants grecs, qui font ainsi intervenir la Lune dans le mécanisme des marées, avaient reconnu l'existence d'une sorte de parallélisme entre les mouvements de l'océan et les phases de la Lune. Quoi qu'il en soit encore, dès le I<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne, un illustre stoïcien, Posidonius d'Apamée (135-51), enseigne que

« ... le mouvement de l'océan est soumis au mouvement périodique des astres. Il y a, dit-il, une période diurne, une période mensuelle, une période annuelle qui, toutes trois, sont en connexion avec la Lune ».

Après avoir décrit la période diurne, il ajoute :

« La période mensuelle est la suivante. Les marées atteignent leur maximum au moment de la conjonction ; elles diminuent jusqu'au premier quartier, augmentent jusqu'à la pleine lune et diminuent de nouveau jusqu'au dernier quartier, puis elles augmentent jusqu'à la Nouvelle Lune. »

Quant à la période annuelle, il sait que les marées atteignent leurs minima aux moments des deux solstices et leurs maxima aux jours des deux équinoxes<sup>3</sup>.

Vers la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, Cléomède s'inspire constamment de la *Météorologie* de Posidonius et nous précise un point obscur de sa pensée. Parlant de la Lune, il écrit par deux fois :

« Elle opère de grands changements dans l'air et tient sous sa dépen-

1. Il fut, paraît-il, contemporain d'Aristarque de Samos (280-264) ; F. Hœfer, *Hist. de l'Astronomie*, p. 150.

2. Pseudo-Plutarque, *Des Opinions des philosophes*, III, 17 ; Stobée, *Florilegium*, ed. Meineke, IV, 225. Cf. : P. Duhem, *loc. laud.*, II, 272-74.

3. Strabon, *Géographie*, III, V, 8. Cf. : F. Hœfer, *Hist. de l'Astronomie*, p. 193 ; P. Duhem, *Le Système du Monde*, II, 281-85.

dance beaucoup de choses de la Terre ; c'est elle notamment qui est la cause permanente du flux et du reflux de la mer. »<sup>1</sup>

Et depuis lors, l'influence sur les marées est, presque partout, reconnue comme prédominante. Cependant, il faut noter qu'un stoïcien qui vivait aux approches de l'ère chrétienne, Athénodore de Tarse, soutenait encore que le phénomène des marées ressemble au double mouvement de l'aspiration et de l'expiration chez les animaux<sup>2</sup>.

Les Latins, sur ce point comme sur tant d'autres, furent les disciples des Grecs. Sénèque, qui mourut en l'an 55 de notre ère, ne parle qu'incidemment des marées, mais paraît les attribuer à la double action du Soleil et de la Lune<sup>3</sup>. Le poète Lucain se contente d'énumérer les opinions des philosophes hellènes, sans vouloir en adopter aucune :

« Est-ce le vent qui, des confins du monde, roule les flots (de l'océan) sur cette rive et les abandonne ensuite avec sa proie ? Est-ce la vagabonde Phœbé, dont ils suivent les phases, qui les gonfle à ses heures ? Est-ce quelque Titan enflammé qui soulève l'océan et dresse les flots jusqu'aux astres pour boire l'onde, sa nourrice ? Cherchez la cause mystérieuse de ces révolutions fréquentes et le secret des dieux, ô vous qu'inquiète le travail du monde ! Moi, je l'ignore. »<sup>4</sup>

Pomponius Mela, célèbre géographe qui naquit en Espagne sous Claude, (45-54) est moins indécis :

« On ne sait pas bien encore, écrit-il, si c'est l'univers qui, par l'effort de l'aspiration et de l'expiration, attire et rejette ainsi les eaux sur tous

1. Cleomedis, *De Motu Circulari corporum coelestium*, lib. II ; cap. I et III, éd. H. Ziegler, Lipsiae, 1891, pp. 156 et 178.

2. Strabon, *Géographie*, I, I, 8-9 ; I, 1-3, 12. « Et si cela est vrai, ajoute Strabon, à qui nous devons ces indications, ne peut-il pas se faire que les cours d'eau, qui jaillissent naturellement à la surface de la terre par certains conduits, dont les ouvertures sont ce que nous appelons des fontaines ou des sources, que ces cours d'eau, dis-je, soient, en même temps, par d'autres voies, sollicités et entraînés vers les profondeurs de la mer, qu'ils soulèvent alors et dont ils déterminent le mouvement ascendant, non sans obéir eux-mêmes à cette sorte d'expiration de la mer, ce qui leur fait abandonner leurs voies naturelles jusqu'à ce que le reflux leur permette d'y rentrer ? » *Géographie*, III, 5-7.

3. *Questions naturelles*, III, 28, 6.

4. *La Pharsale*, I, 412. Au X<sup>e</sup> siècle, Mas'oudi, le célèbre historien arabe, hésite encore entre l'influence du Soleil et celle de la Lune, comme s'il était impossible d'admettre une action combinée. Cf. : *Le Livre de l'Avertissement*, Paris, 1897, p. 104.

les points (en admettant, avec certains savants, que le monde soit un animal), ou bien s'il existe, au fond des mers, quelques cavernes qui les absorbent et les rejettent successivement ; ou bien enfin si la lune a quelque influence sur ces mouvements extraordinaires. *Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils varient selon les phases de cet astre, et n'ont pas lieu aux mêmes époques, mais avancent et retardent comme son lever et son coucher.* »<sup>1</sup>

Avec Pline (23-79), la doctrine s'affirme sans réticence et non seulement, pour lui, la Lune est la cause principale des marées, mais il nous donne, sur le flux et le reflux, des précisions qui nous font comprendre pourquoi le parallélisme des marées et des phases fut si difficile à saisir :

« Les marées, médiocres depuis la nouvelle lune jusqu'au premier quartier, augmentent ensuite et atteignent le plus haut point à la pleine lune, puis elles diminuent, et redeviennent, après sept jours, ce qu'elles étaient au premier quartier ; elles augmentent derechef au troisième, et redeviennent pleines dans la conjonction. Elles sont moindres quand la lune est au nord et davantage éloignée de la terre, que lorsque, arrivée au midi, elle exerce son influence de plus près. Tous les huit ans, au bout de cent révolutions lunaires, elles recommencent dans le même ordre, et passent par la même série d'accroissements. Toutes ces influences sont augmentées par les influences annuelles du soleil. Les plus fortes marées sont aux deux équinoxes, et elles le sont plus à l'équinoxe d'automne qu'à celui du printemps ; elles sont très basses au solstice d'hiver, et surtout au solstice d'été. Toutefois ces modifications ont lieu, non aux époques mêmes que j'ai indiquées, mais peu de jours après ; quant à celles que causent la pleine Lune et la nouvelle, elles ne se font sentir également qu'un peu après. Ce n'est pas non plus quand la lune se lève ou se couche ou quand elle est au méridien que son influence se manifeste, mais c'est environ deux heures équinoxiales plus tard : les phénomènes qui se passent dans le ciel ne produisant jamais leurs effets qu'un certain temps après avoir été vus, comme pour l'éclair, le tonnerre et la foudre. »<sup>2</sup>

Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, Ptolémée, que les astronomes et les astrologues ne cessèrent d'étudier jusqu'à l'aurore des temps modernes, écrit dans sa *Tétrabible* :

---

1. *Description de la Terre*, III, I.

2. Pline, *H. N.*, II, 99, 4. Voir aussi : II, 97. Cf. : P. Duhem, *Le Système du Monde*, II, 286-287.

« La Lune, qui est la plus proche de la terre, influe d'une manière manifeste sur les choses terrestres ; la plupart des êtres animés ou inanimés concordent avec elle dans les changements qu'ils éprouvent ; les fleuves croissent ou décroissent avec la lumière de la Lune ; selon qu'elle se lève ou se couche, les mers sont entraînées par des courants de sens contraire, soit en tout leurs corps, soit en quelqu'une de ses parties ; les végétaux et les animaux ressentent l'effet de la croissance ou du déclin de la Lune.

« Le cours des astres, enfin, est signe de nombreux effets, tels que la chaleur, le froid, les vents, dont l'air est le siège, mais dont les choses terrestres se trouvent, à leur tour, affectées.

« Les dispositions relatives des astres sont, elles aussi, causes de changements multiples et variés car, en se conjoignant, les corps célestes mêlent leurs influences. Bien que la force du Soleil, dans l'ordre assigné à la constitution générale du Monde, surpasse les forces des autres astres, celles-ci peuvent, cependant, ajouter ou retrancher quelque chose à celle-là. La Lune, dans les nouvelles lunes, dans les pleines lunes, dans les phases intermédiaires, nous donne, de cette vérité, la preuve la plus fréquente et la plus manifeste ; pour les autres astres, nous n'avons pas aussi souvent, ni d'une manière aussi certaine, occasion de la vérifier. »<sup>1</sup>

Dès lors, cette opinion devient classique, aussi bien en Occident qu'en Orient. Au IV<sup>e</sup> siècle, par exemple, Végèce parle de l'influence de la Lune sur les marées, comme s'il s'agissait d'une vérité reconnue de tout le monde<sup>2</sup> ; de même Marcien, au V<sup>e</sup> siècle, dans son *Périple de la mer*. En Extrême Orient, les spéculations philosophiques de Koh Houng, philosophe du IV<sup>e</sup> siècle, aboutissent à la même conclusion : « L'essence de la lune domine sur l'eau, et c'est pour cela que, lorsque la lune est pleine, la marée est haute. »<sup>3</sup>

### La théorie des marées, du IV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle

Plusieurs Pères de l'Eglise semblent accepter l'opinion la plus commune parmi les philosophes païens. Ainsi S. Basile (329-379) :

1. *Composition en quatre livres*. Livre I, Ch. I. Cf. : P. Duhem. *Le Système du Monde*, II, 290-91.

2. Végèce, *Institutions militaires*, V, 12.

3. *Trésor de toutes sortes de choses* augmenté et revu, Ch. I ; cité par J. M. de Groot, *Les Fêtes annuelles à Emouï*, II, 489.

« Les dispositions de l'air dépendent des variations de la Lune, comme le prouvent les troubles soudains qui, lors de la nouvelle lune, viennent souvent, au milieu du calme et du silence des vents, agiter les nuages et les heurter les uns contre les autres ; comme le prouvent le flux et le reflux des détroits et le mouvement rétrograde de l'océan, que les habitants de ses rivages voient suivre régulièrement les révolutions de la lune. Les flots vont et reviennent d'un rivage à l'autre pendant les différentes phases de la lune ; mais, à sa naissance, ils n'ont pas un instant de repos, et se meuvent dans un balancement perpétuel, jusqu'à ce que l'astre, reparaisant, vienne régulariser leur cours incertain. Quant à la mer Occidentale, on la voit, dans son flux et son reflux, tantôt rentrer dans son lit et tantôt déborder, comme si la lune, par sa respiration, l'attirait en arrière, puis de son souffle, la poussait vers ses limites. »<sup>1</sup>

S. Ambroise (340-397) ne fait que mettre en latin ce texte de S. Basile<sup>2</sup> et S. Isidore de Séville (570-636) reproduit littéralement le texte de S. Ambroise<sup>3</sup>. S. Augustin (354-430), s'inspirant sans doute de Pline, écrit :

« Suivant les phases de la Lune, on voit certaines choses augmenter ou diminuer, comme les hérissons de mer, les huîtres et les marées. »<sup>4</sup>

Au VII<sup>e</sup> siècle (vers 660), Augustin d'Hibernie, que l'on a confondu parfois avec le saint évêque d'Hippone, s'inspire peut-être de Pline, lui aussi, mais en le déformant le complétant<sup>5</sup>. Il admet, comme lui, l'action des phases de la Lune sur les variations saisonnières des marées, mais il enseigne que les *vives eaux* ou les marées les plus hautes ont quatre maxima : aux deux équinoxes et aux deux solstices, alors que Pline déclare, avec raison, que les *vives eaux* des équinoxes sont plus fortes que celles des solstices.

Nous retrouvons, d'ailleurs, cette opinion dans un traité *Sur l'ordre des Créatures*, que l'on a longtemps attribué —

---

1. S. Basile. *Homélie sur l'Hexaemeron*. VI, 2.  
2. S. Ambroise. *Hexaemeron*. IV, VII, 29 et 30.  
3. Cf. : P. Duhem. *Le Système du Monde*. III. 112. Voir aussi : *Etymologia-rum liber XIII*. 15. ds *P. L.*. LXXXII, 484.  
4. *La Cité de Dieu*. V, 6.  
5. Augustini. *De mirabilibus Sacrae Scripturae*. lib. I, cap. VII, ds *P. L.*. XXXV, 2159.

mais à tort — à S. Isidore de Séville<sup>1</sup>. Si le pseudo-Isidore n'a pas copié Augustin d'Hibernie, ils ont dû puiser à la même source.

Cette déformation de l'opinion de Pline ne devait pas en rester là. Bède (672-735), qui a certainement connu l'exposé de l'Hibernais, l'adopte en partie, mais en y ajoutant certaines données qu'il a puisées dans Pline. D'autre part, une étude directe des marées lui a révélé que des vents favorables ou contraires peuvent avancer ou retarder le flux et le reflux, et que la marée ne se produit pas à la même heure sur toutes les plages. C'est la loi de l'établissement du port<sup>2</sup>.

Le Moyen Age eût pu s'en tenir à ce que Bède lui enseignait au sujet des marées ; mais il existait deux autres opinions, représentées, la première par Macrobie (vers 400) et la seconde par S. Jérôme (346-420). Le commentateur du *Songe de Scipion* estime que les eaux de l'océan forment deux zones plus ou moins irrégulières, dont chacune entoure toute la terre.

« La première ceinture s'étend à travers la zone torride, en suivant la direction de la ligne équinoxiale, et fait le tour entier du globe. Vers l'orient, il se partage en deux bras, dont l'un coule vers le nord, et l'autre vers le sud. Le même partage se fait à l'occident ; et ces deux derniers bras vont à la rencontre de ceux qui sont partis de l'orient. L'impétuosité et la violence avec lesquelles s'entrechoquent ces énormes masses avant de se mêler donnent lieu à une action et à une réaction, d'où résulte le phénomène si connu du flux et du reflux. »<sup>3</sup>

Quant à S. Jérôme (346-420), il soutient que les marées sont produites par des courants provenant des cavernes sous-marines<sup>4</sup>.

Paul Diacre (720-778), à qui nous devons une *Histoire des Lombards*, semble s'être souvenu de cette dernière opinion en contemplant le célèbre gouffre du Maelström, qui se forme à l'ouest d'une des îles Lofoten.

1. Isidore d'Espagne, *De ordine creaturarum liber*, cap. IX ds *P. L.*, LXXXIII, 936-37.

2. Bède, *De natura rerum liber XXXIX*, ds *P. L.*, XC, 258-260 et *De temporum ratione XXIX*, ds *P. L.*, XC, 422-26. Cf. : Duhem, *Le Système du Monde*, III, 18-20 et 113.

3. Macrobie, *Le Songe de Scipion*, II, 9.

4. Cf. : F. S. Bassett, *Legends and superstitions of the Sea and of Sailors*, London, 1885, p. 28.



« Deux fois par jour, dit-il, un gouffre très profond, qu'on peut appeler l'ombilic de la mer, absorbe les flots, puis les revomit, ce que prouve la vitesse extrême avec laquelle se font, le long des côtes de la Norvège, le flux et le reflux de la mer. »

Puis il étend cette explication aux marées qui se produisent sur les côtes de la Manche et dans le golfe de Gascogne<sup>1</sup>. Cette conception se retrouve dans une Vie de S. Condedus, qui fut rédigée vers 730, et nous montre le flux sortant d'un « charybde » de la mer<sup>2</sup>. Honorius Inclusus, dans son *Image du Monde*, expose une théorie fort incohérente, où l'enseignement de Bède se mêle à celui de Paul Diacre<sup>3</sup>.

Les Arabes s'inspirent surtout des Grecs. Dès le début de sa célèbre *Introduction à l'Astronomie*, Albumasar (Abou-Masar, † 866) précise ainsi sa doctrine sur l'influence de la Lune :

« Pour beaucoup de gens, et même du vulgaire, il n'est point douteux que les croissances et les décroissances des vents de la mer, des qualités et des quantités qui se rencontrent dans les animaux, les plantes et les métaux, ne suivent le lever et le coucher de la Lune, l'approche ou l'éloignement de cet astre par rapport au Soleil... Les flux et les reflux quotidiens de la mer et ceux qui sont réglés par les semaines dépendent de la croissance et de la décroissance de la lunaison. »<sup>4</sup>

De plus, il consacre six chapitres (Ch. IV à IX du Livre III) à l'examen des effets déterminés de la Lune et seul le sixième d'entre eux (Ch. IX) ne traite pas de la théorie des marées. Une des pages les plus remarquables de ce long exposé est celle où il énumère les causes de l'inégalité des marées, qu'il ramène à huit :

« Premièrement : La distance entre la Lune et le Soleil, et l'augmentation ou la diminution de la lumière de la Lune.

« Secondement : La marche directe ou rétrograde qui doit être ajoutée au moyen mouvement de la Lune ou retranchée de ce moyen mouvement.

« Troisièmement : La position de la Lune sur son excentrique.

---

1. *Historia Longobardorum*, I, 6.

2. *AA. SS.*, octob. IX, 355-357.

3. *De imagine Mundi*, I, 40.

4. *Introductorium in Astronomiam*, liv., I, cap. I.

« Quatrièmement : La position de la Lune sur le cercle de digression (position d'où dépend sa déclinaison).

« Cinqüièmement : Sa position boréale ou australe (par rapport à l'équateur).

« Sixièmement : Les jours que les Egyptiens nomment jours marins et les Occidentaux jours de crue et de décroissance ; cette cause n'est pas une propriété de la Lune.

« Septièmement : La longueur ou la brièveté du jour ou de la nuit ; cette cause est une propriété du Soleil.

« Huitièmement : L'action favorable des vents. »<sup>1</sup>

Ce texte fameux a été beaucoup lu par les chrétiens du Moyen Age et n'a pu qu'attirer des disciples à la tradition classique.

Toutefois, il faut noter qu'un certain nombre d'écrivains musulmans, sans doute influencés par des traditions orientales, hésitèrent à accepter la doctrine véritable. Au X<sup>e</sup> siècle, Maçoudi déclare expressément :

« On ne sait pas si la marée est due à l'action du Soleil, ou si elle dépend des phases de la Lune, la croissance de cet astre provoquant le flux et sa décroissance le reflux. »<sup>2</sup>

Mais il y a pis que cette incertitude : au XII<sup>e</sup> siècle, Al Bitrogi, dans sa *Théorie des planètes*, ne met pas le flux et le reflux sous la dépendance de la lune ; il les rattache au mouvement de la sphère céleste<sup>3</sup>. Averroès explique les marées par une théorie encore plus singulière<sup>4</sup>. Malgré l'autorité de ces deux maîtres, la chrétienté latine ne semble pas avoir attaché grande importance à leurs opinions. Au reste, Maïmonide qui, des trois, fut de beaucoup le plus lu, s'attache au sentiment traditionnel :

Les philosophes ont dit que la Lune a une force augmentative qui s'exerce particulièrement sur l'élément de l'eau ; ce qui le prouve, c'est que les mers et les fleuves croissent à mesure que la Lune augmente, et décroissent à mesure qu'elle diminue ; que le flux, dans les mers, est en rapport avec la montée de la Lune et le reflux avec sa descente..., comme cela est clair et évident pour celui qui l'a observé. »<sup>5</sup>

1. *Introductorium in Astronomiam*, liv., III, cap. VI.

2. *Le Livre de l'Avertissement*, p. 104.

3. P. Duhem, *Le Système du Monde*, II, pp. 154-55.

4. Cf. : Averrois Cordubensis, *In Aristotelis meteora expositio media*, lib. II, cap. I, *De mari*.

5. *Le Guide des Egarés*, 2<sup>e</sup> part., Ch. X, éd. S. Munk, II, 85.

Les chrétiens du Moyen Age ont très généralement suivi, en même temps que S. Basile et le Vénérable Bède, Albu-masar et Maïmonide ; toutefois, certains d'entre eux suivent l'opinion de Macrobe. Entre 1113 et 1133, Adé-lard de Bath la tient, nous dit-on, des Sarrasins :

« La mer a des bras divers, que sépare les uns des autres la masse interposée de la terre ; l'impétuosité qui les soulève les précipite à la ren-contre l'un de l'autre et les fait confluer ; lorsqu'ils viennent à s'arrêter dans cette course, le croisement de leurs mouvements, aussi bien que la situation même que la terre occupe, font qu'ils rebroussent chemin ; ils se trouvent ainsi ramenés à la position locale d'où le premier mouve-ment, qui leur est naturel, les avait chassés.

« La Lune n'est point en cause ; sinon, ce même effet adviendrait aux mers plus rapprochées de la zone torride ; elles ne sont pas, en effet, plus éloignées de la Lune, en sorte qu'elles ne seraient pas empêchées, par la distance, de sentir la force de cet astre. »<sup>1</sup>

D'autres, comme Guillaume de Conches (1080-1150), adoptent un moyen terme entre la pensée de Macrobe et celle de S. Jérôme ou de Paul Diacre<sup>2</sup>. Comme Bède, Giraud le Cambrien (1147-1223) a observé les marées et s'est renseigné auprès des gens de mer ; comme Bède, il sait que ni le flot ni le jusant ne se font sentir en même temps sur les diverses côtes ; aussi, dans son *Liber de descriptione Hiberniae*, nous dira-t-il, avec précision, quel changement éprouve l'heure de la marée, selon qu'on l'observe sur les côtes d'Irlande ou sur les côtes d'Angleterre.<sup>3</sup> Il sait, d'ail-leurs, qu'il y a une relation constante entre les marées et le cours de la lune et comment les vives eaux sont liées à ses phases.

De tous ces faits, il donne l'explication que Pline et maints astrologues ont rendue classique :

« Phœbé est la source et l'adoucissement de tout ce qui est humide. Ce ne sont pas seulement les ondes de la mer ; ce sont aussi, chez les êtres animés, la moelle des os, la cervelle, les sucs des arbres et des her-bes qu'elle dirige et dispose de telle manière que leurs variations suivent ses croissances et ses décroissances. La Lune est-elle privée de la lumière

---

1. Pic de la Mirandole, *Disputationum adversus astrologos*. III, 15, cité par P. Duhem, *Le Système du Monde*, III, 117.

2. P. Duhem, *loc. aud.*, III, 117-19.

3. Giraldi Cambrensis, *Topographica Hibernica*, Diss, II, cap. II.

qui lui est due ? Vous voyez toutes choses vidées de leur contenu. Son disque est-il, de nouveau, éclairé en totalité ? Vous trouverez les os pleins de moelle, les crânes remplis par les cervelles, toutes les autres choses gorgées de sucs. »

Mais il est, dans le phénomène du flux et du reflux de la mer, des particularités que l'hypothèse astrologique paraît incapable d'expliquer ; ces particularités avaient conduit Adélarde de Bath à nier toute action de la Lune sur les eaux de la mer ; ces particularités, Giraud, qui les connaît, va tenter d'en rendre compte par des raisons où nous reconnaitrons certains souvenirs de Macrobie :

« Il vaut la peine, dit notre auteur, de développer les raisons de toutes ces choses, et de dire pour quelles causes l'océan Occidental s'est, de préférence à la mer Moyenne et Méditerranée, approprié ces flux et ces reflux dont l'incessante vivacité suit un ordre bien déterminé ; il vaut la peine de dire comment, sous le magistère de la Lune qui dispose des choses humides, tous ces effets se produisent. »<sup>1</sup>

A Pline et Macrobie, joignez des passages qui semblent inspirés de Paul Diacre et de sa conception des tourbillons — et vous aurez une idée de cette théorie complexe, qui emprunte à trois courants.

Mais ce cas est exceptionnel : la plupart des contemporains et des auteurs qui suivirent adoptèrent plus ou moins nettement l'opinion classique. Bernard Silvestre, dit aussi Bernard de Chartres († 1141), voit dans la lune, non seulement la régulatrice du flux et du reflux, mais encore la cause qui fait croître et décroître maintes substances terrestres<sup>2</sup>. Le maître de Dante, Brunetto Latini, rappelle que l'on a vu, dans le mouvement des marées — ainsi pensaient maints stoïciens — les effets de la respiration du globe ; mais il ajoute aussitôt :

« Mai li astronomien dient que ce n'est se por la lune non ; à ce que on voit les floz croistre et apetisier selonc la croissance et la descroissance de la lune 7 en 7 jors [de sorte] que la Lune fait ses 4 voutes [phases] en 28 jors, par les 4 quartiers de son cercle. »<sup>3</sup>

1. P. Duhem, *Le Système du Monde*, III, 122-23.

2. Bernardi Silvestris, *De mundi universitate*, I, 3 ; II, 5-6.

3. *Li Livres dou tresor*, L. I. part. IV. Ch. CXXV, éd. P. Chabaille, Paris, 1863, p. 172.

Les flottements des esprits du Moyen Age, qui s'abandonnaient tantôt à un maître, tantôt à un autre, ont désormais disparu ou vont disparaître. Les observations d'un Bède ou d'un Guillaume Cambrensis et celles d'autres savants inconnus ont définitivement mis hors de cause le pouvoir de la lune sur les marées et permis à la tradition classique d'acquiescer une autorité presque exclusive.

Au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, Barthélemy l'Anglais semble déjà pressentir que l'attraction est une loi du monde physique ; il écrit : « *La lune attrait l'eau de la mer ; comme l'aimant traict le fer, ainsi la lune traict la mer après soy.* Et pour ce voyons-nous que la mer croist et s'enfle et descroit, selon le cours de la lune, car quand elle est nouvelle, la mer croist en Occident, et quand elle est deffault, la mer croist en Orient et appetisse en Occident, et selon ce que la lune croist ou descroit, ainsi fait la mer. »<sup>1</sup>

Le *Propriétaire des Choses*, dont ces lignes sont extraites, va d'ailleurs devenir le manuel encyclopédique de toutes les écoles, jusqu'à l'aurore des temps modernes.

### Les temps modernes

A l'époque de la Renaissance, les fervents de l'Antiquité et la plupart des astronomes n'hésitent pas à rendre la Lune responsable des mouvements périodiques de l'océan. Mizauld s'extasie sur :

« l'admirable accord qui est entre la Lune et les eaux de la mer, touchant leurs croisements et décroissements, ou comme l'on dict, flottements et reflottements »<sup>2</sup>.

Blaise de Vigenère (1523-1596) écrit :

« Nous voyons par expérience, croître et enfler la marée, ordinairement vers les pleines lunes et surtout le grand flot arrive en mars et sep-

---

1. *Le Grand Propriétaire de toutes choses*, VIII, 29 ; trad. J. Corbichon, Paris, 1556, f. 84. Voir aussi : XIII, 20, f. CXII. Dans ce second passage, il réfère à Marcien, géographe grec du IV<sup>e</sup> siècle.

2. *Les secrets de la Lune*, Paris, 1571, p. 15.

tembre [alors] que les jours sont égaux aux nuits dans les signes du (Bélier) et de la Balance. »<sup>1</sup>

Kepler (1571-1630), bien loin de rejeter cette opinion, devenue générale et traditionnelle dans le monde cultivé, s'efforce de la justifier en attribuant ce phénomène aux forces d'attraction propres à notre planète et surtout à son satellite :

« Si la Lune et la Terre n'étaient pas retenues dans leurs orbites respectives par une *force vitale* ou par *quelque autre force équipollente*, la Terre monterait vers la Lune d'un cinquante-quatrième de l'intervalle qui les sépare, et la Lune descendrait vers la Terre en parcourant les cinquante-trois parties restantes de cet intervalle ; et là elles se réuniraient, supposé toutefois que leurs matières fussent homogènes.

« Si la Terre cessait d'attirer les eaux, tout l'océan s'élèverait vers la Lune pour faire corps avec elle. La sphère d'attraction (*orbis virtutis tractoriae*) de la Lune s'étend jusqu'à la Terre, et entraîne les eaux vers la zone torride, en sorte qu'elles viennent à la rencontre de la Lune, dans tous les points où la Lune est au zénith. L'effet est peu sensible dans les mers fermées ; il l'est beaucoup plus dans les mers ouvertes, d'une grande étendue, et où le mouvement alternatif des eaux a plus de liberté. Il arrive, de là, que dans beaucoup de zones ou climats, le littoral reste à découvert, ce qui se présente surtout pour les golfes de la zone torride. Quand les eaux de l'océan s'élèvent, il peut arriver que, dans les golfes étroits, pourvu que leur ouverture ne soit pas trop étroite, les eaux paraissent fuir devant la Lune ; elles s'abaissent à cause de la quantité d'eau qui en a été soustraite. La Lune passant rapidement au zénith, les eaux ne peuvent la suivre aussi vite. Le flux se porte dans la zone torride, vers l'Occident, jusqu'à ce qu'il frappe le rivage opposé et qu'il soit par là infléchi ; les eaux reviennent sur elles-mêmes parce qu'elles sont abandonnées par la force qui les soulevait... C'est de là, pour le dire en passant, que viennent les dunes et les syrtés ; c'est encore à ces masses, ainsi mises en mouvement, que sont dues ces érosions de continents, d'où naissent d'innombrables îles, comme dans le golfe du Mexique...

« Ces détails, ajoute-t-il, étaient sans doute étrangers à mon sujet ; mais j'ai voulu, par cette puissante action de la marée, faire mieux ressortir la force d'attraction de la Lune. Il suit de là que, si la force d'attraction de la Lune s'étend jusqu'à la Terre, à bien plus forte raison celle de la Terre doit s'étendre jusqu'à la Lune et beaucoup plus loin, et que rien de ce qui est substance matérielle ne peut échapper à cette sphère d'attraction. »<sup>2</sup>

1. *Traicté des Comètes*, Paris, 1578, pp. 107-108.

2. Kepler, *Introductio in Commentaria de motibus Stellae Martis*, ds *Œuvres*, éd. Frisch, III, 151-52. Cf. : F. Hofer, *Hist. de l'Astronomie*, pp. 352-54.

Ce grand homme, qui admettait encore que chaque planète avait son ange (par une sorte d'animisme larvé), parle aussi d'une force vitale, mais propose déjà une explication purement mécanique. Il a largement déblayé la route que suivra triomphalement Newton.

Bacon (1561-1626) parle incidemment de « la force magnétique de la lune, par laquelle cet astre influe sur l'accroissement des marées qui a lieu tous les quinze jours ».

Cependant, il ne croit pas qu'il lui faille attribuer le flux et le reflux quotidiens<sup>1</sup>.

Galilée lui-même (1564-1642), uniquement préoccupé des besoins de sa glorieuse polémique, ne voit, dans le mouvement des marées, qu'une suite directe de la rotation de la Terre combinée avec sa révolution autour du soleil, et tient pour négligeable l'influence de la Lune<sup>2</sup>.

Mais voici l'heure où la philosophie scientifique va enfin céder le pas au génie mathématique. Newton (1642-1727) complète les vues de Képler et fait rentrer le flux et le reflux des mers sous l'empire de la Lune, grâce à l'attraction universelle. Considérant les eaux de l'Océan comme un fluide de même densité que la Terre, il suppose que l'atmosphère la recouvre complètement et montre qu'elle doit prendre, sous l'action combinée du Soleil et de la Lune, la figure d'un ellipsoïde. Si l'action du Soleil et de la Lune s'ajoutent ou se retranchent, il peut en résulter de grandes et de petites marées. A tout instant, les eaux de la mer doivent se mouvoir, pour obéir à cette double attraction.

Cette théorie, grâce à sa formulation géométrique, sortait de la voie des hypothèses plus ou moins vraisemblables et l'on pouvait enfin la contrôler en soumettant ses applications au calcul. En fait, il permit de supputer et de prédire les marées avec une précision remarquable.

Cette théorie mathématique n'alla pas sans soulever maintes difficultés, que les illustres géomètres travaillèrent à résoudre. Laplace (1749-1827) compléta l'œuvre de Newton dans

---

1. Bacon, *De l'Accroissement des Sciences*, liv. III, ch. IV, ds *Œuvres*, trad. F. Riaux, I, 160.

2. Galilée, *Quatre dialogues sur le Système du monde de Ptolémée et de Copernic*, 1632. Cf. : Fr. Arago, *Astronomie populaire*, Paris, 1867, IV, 106.

une multitude de détails<sup>1</sup> ; puis, à son tour, fut rectifié par Delaunay<sup>2</sup> et, bien que des discussions et des perfectionnements demeurent possibles, on peut désormais considérer cette théorie comme l'une des plus parfaites de la science astronomique<sup>3</sup>.

Je n'ignore pas que je me suis sensiblement écarté de l'étude des opinions populaires, en exposant ici l'histoire du développement d'une hypothèse scientifique ; mais cet exposé nous fait voir clairement ce qui différencie de l'opinion populaire, l'opinion savante sans cesse en progrès, sans cesse à la poursuite de précisions nouvelles. On saisit ici, sur le vif, l'impérieuse nécessité d'une série de notations écrites, pour passer de la simple hypothèse d'un rapport probable à la formulation d'une loi qui comporte des indications mathématiques de plus en plus précises, jusqu'au moment où cette formule devient un véritable instrument de travail et de précision.

---

1. Cf. : Fr. Arago, *Astronomie populaire*, pp. 108-109.

2. Delaunay, *Mémoire sur la théorie des marées*, ds *C.-R. Acad. des Sciences* (1843), XVII, 344.

3. Cf. : W. de Fonvielle, *Hist. de la Lune*, Paris, 1886, pp. 202-203.



## LES NOTIONS DE TEMPS ET D'ÉTERNITÉ DANS LA MAGIE ET LA RELIGION

La notion de temps dans la magie et la religion est-elle différente de sa notion courante ? On pourrait presque l'affirmer *a priori*, car il s'agit d'un temps sacré et qui, par suite, doit présenter des particularités qui le distinguent du temps ordinaire <sup>1</sup>.

Mais comment arriver à définir cette notion spéciale ? La notion de temps magique, et sans doute de temps religieux, ne peut être éclaircie que si nous savons nettement ce qu'il faut entendre par durée et par temps ordinaire. Essayons donc, préalablement, de définir ces notions communes. D'autre part, si la notion de temps n'est pas *a priori* que, mais déduite de l'expérience, comme l'a soutenu Guyau, il est fort douteux que l'on puisse se faire une idée juste du temps, dans la conception courante, si l'on ne tente pas tout d'abord d'établir comment cette notion s'est formée. En conséquence, nous inclinons à penser que l'analyse de la notion de temps magique ou religieux doit être précédée d'une brève recherche de la genèse de l'idée de temps. Et ceci nous semble d'autant plus rationnel que cette recherche

---

1. Ce point est d'ailleurs hors de doute depuis la très remarquable étude de H. Hubert, *Etude sommaire de la représentation du temps dans la Magie et la Religion*, 1905.

préalable devrait, logiquement, nous faire rencontrer la faire rencontrer la notion de temps magique — notion évidemment fort ancienne et qui a dû servir d'étape dans l'élaboration de l'idée ordinaire du temps. Quoi qu'il en soit, nous allons traiter successivement de la genèse de la notion de temps, des caractéristiques du temps sacré ou magico-religieux et enfin de la genèse de la notion d'éternité.

**La genèse de la notion de Temps.  
La Durée, le Temps astral et le Temps scientifique**

La durée est la qualité de ce qui persévère dans l'être. Tout ce qui existe dure, et si brève qu'ait été une existence, elle a duré. La durée implique non pas l'immutabilité, mais uniquement un quelque chose qui ne change pas et qui permet d'identifier l'être que l'on a déjà rencontré, d'affirmer que c'est bien là le même être, quels que soient les changements qu'il ait éprouvés. Un homme ne se ressemble guère, du berceau à l'âge du bâton, toutefois il reste le même : il dure.

La durée est quelque chose d'objectif qui se confond avec la vie ou l'existence, et plus exactement avec l'essence de l'être, avec ce qui, dans l'être, reste identique ; et de même que l'essence d'un être, la durée d'un être ne se distingue de son existence que par abstraction. La durée d'un être est indivisible comme son existence ou sa vie même. Elle commence avec lui et finit avec lui.

Les premiers êtres qui peuplent notre connaissance sont les êtres sensibles. Or, les êtres sensibles, par cela seuls qu'ils existent distinctement, durent et changent. L'être qui dure, et cependant subit des changements partiels, présente des états successifs qui réagissent sur nos sens et nous permettent d'envisager sa durée comme un déroulement continu de modifications successives. Que la durée soit quelque chose d'objectif et d'indivisible, nul doute. S'il s'agit d'un être vivant dont l'existence implique un développement organique, une jeunesse, une maturité, une vieillesse, ses divers aspects, les variations de son *endurance* et de son activité permettent d'indiquer à quel moment il se trouve de sa car-

rière — sans toutefois que la distinction de ses états successifs, d'ailleurs étroitement fondus et liés, permette de considérer la vie ou la course vitale comme quelque chose de réellement divisible. Un vivant n'a qu'une vie<sup>1</sup> et le cours de cette vie est quelque chose d'indivisible, de même sa durée. Pour les choses inertes, cette vérité est moins claire ; cependant, il faut bien admettre que pierre ou cuvette, quelles que soient les modifications qu'elles subissent, il doit rester en elles quelque chose qui ne change pas ; sans quoi elles cesseraient d'être la même pierre ou la même cuvette. Ce quelque chose qui fait la pierre ou la cuvette identique à elle-même est nécessairement objectif et indivisible ; ce principe de consistance ou de constance ne saurait se modifier ou se diviser sans que la pierre ne subisse des changements qui en feraient une autre pierre, sans que la cuvette cesse de remplir sa destination. Pour la cuvette, la chose est encore assez simple ; malgré bien des injures, elle reste cuvette tant qu'elle peut remplir sa fonction ; mais le jour où elle se brise, nous n'avons plus que ces fragments : il n'y a plus alors de cuvette, mais seulement des morceaux de terre ou de faïence. Le principe d'identité de la pierre est analogue à celui d'un édifice ; mais tandis que l'édifice se caractérise par sa destination, par sa finalité, l'architecture de la pierre se définit uniquement par sa capacité de résistance à la destruction ou à la dislocation. Tant que la pierre conservera cette même résistance et qu'elle se traduira par le même coefficient, on pourra la considérer comme la même pierre, parce que ni la nature de ses divers éléments, ni la cohésion du conglomérat, ni son volume n'auront sensiblement changé.

La durée des choses sensibles comporte — et supporte — toute une série de changements, à condition qu'ils n'atteignent rien d'essentiel ; sans quoi, ils entraîneraient leur destruction même et mettraient fin à leur durée. Il n'y a point de durée distincte de ce qui dure ; lorsque nous parlons de durée, il s'agit toujours de la durée de quelque chose ; elle ne saurait avoir d'existence propre. La durée d'un être est

---

1. Apparemment tout au moins.

donc chose essentiellement objective et indivisible, que l'on ne saurait séparer de l'être sans l'anéantir. On peut la définir : la *série des états successifs que comporte une même vie ou une même existence tant que cette vie ou cette existence demeure la même ou persévère dans l'être*<sup>1</sup>.

Les êtres ne se manifestent à l'homme que par leurs activités ; pour l'homme, un être n'existe et ne dure qu'autant qu'il agit. La durée d'un être se confond, par suite, avec l'activité de cet être. Nous disons d'un outil qu'il a duré longtemps pour dire qu'il a beaucoup servi, nous disons d'un spectacle qu'il n'a pas duré assez longtemps, parce que nous aurions voulu qu'il continuât de nous émouvoir ou de nous récréer. Pour l'homme primitif, l'activité d'un être et sa durée semblent bien en effet une seule et même chose. Toutes les langues primitives expriment par des verbes l'idée d'action, voire l'action de durer ; mais le verbe, en sa forme primitive, sert également à distinguer le passé, le présent et le futur, sans aucune distinction. L'homme primitif est donc plus frappé, tout d'abord, de l'action même, que du temps dans lequel elle se produit. Il commence par identifier l'être, l'action et la durée.

Toutefois, cet état de confusion ne pouvait se perpétuer indéfiniment. A mesure qu'il acquit une connaissance plus distincte des êtres divers qui l'entouraient et de leurs diverses activités, l'homme primitif fut nécessairement amené à comparer leurs durées. Mais cette comparaison ne pouvait se faire qu'au moyen d'un terme commun. Certes, on pouvait comparer entre elles les durées des vies humaines ; mais laquelle prendre comme étalon ? A la rigueur, la série des

---

1. Qu'un être prenne ou ne prenne pas conscience de sa persistance dans l'être, de la continuité de sa vie ou de son existence, il dure néanmoins, de l'instant de sa formation à celui de sa destruction. Ce n'est que par une restriction injustifiable que l'on peut réserver la durée aux seuls états de conscience ou à la seule vie psychique, et c'est un autre abus de langage d'appeler *durée pure* la durée des êtres conscients soumis à un changement perpétuel. On peut concevoir — et les Grecs ne s'en sont pas fait faute — un être qui serait toujours semblable à lui-même et absolument immuable, tel le Dieu de Platon ou celui d'Aristote. Un tel être, par définition même, durerait uniquement puisqu'il n'éprouverait jamais aucun changement ; sa durée pourrait s'appeler une *durée pure*, car l'on ne peut entendre par là qu'une durée sans diversité ni écoulement, une durée sans succession.

vies des chefs, par exemple, pouvait fournir une ligne de comparaison ; mais cela n'était guère précis et ne donnait pas de points de repère d'ordre pratique pour les travaux journaliers ou saisonniers. La vie d'un arbre pourrait offrir un mètre plus utile ; capable d'atteindre un millénaire ou tout au moins quelques centaines d'années, il pouvait indiquer, par le renouvellement de son feuillage et ses variations, les temps propices aux travaux agricoles. De tels arbres ne poussaient pas partout et, encore une fois, leurs très lentes modifications ne comportent pas de points de repère assez rapprochés ; elles ne permettent guère, par exemple, de distinguer les diverses parties de l'hiver. Bien plus, on ne pouvait se servir de cette norme pour les relations entre gens de tribus éloignées.

Il était autrement simple et naturel de prendre pour terme de comparaison des durées, la durée indéfinie de la Lune et du Soleil dont les lumières célestes éclataient aux yeux de tous, proches ou éloignés, et dont les levers et les couchers fournissaient, avec la succession des jours, des durées divisionnaires infiniment commodes et pratiques. Le rayonnement des astres dut apparaître, dès les temps les plus lointains, comme étroitement lié aux divers rythmes de la vie humaine. L'homme et les animaux ne sont-ils pas soumis à l'obligation journalière du sommeil ? et ne doivent-ils pas chaque jour se coucher et se lever comme les astres ? Les variations saisonnières ne sont-elles pas liées aux variations de l'éclat et de la chaleur de l'astre du jour ? La vie terrestre même n'est-elle pas une participation à la vie des astres ? N'est-il point, par suite, tout à fait logique de comparer la durée de la vie humaine et la série des états successifs de son activité à la durée rythmique de cette autre vie céleste à laquelle elle est liée par la plus intime et la plus étroite participation ?

Je dis : la durée de la vie céleste, et en effet le soleil n'est pas seul à émettre un rayonnement, à manifester une activité, à projeter un *mana* dans lequel nous baignons et duquel nous vivons ; il faut bien tenir compte aussi de l'activité de la Lune, dont l'action sur la végétation, la santé humaine, la grossesse et les époques des femmes fut rapidement un

dogme parmi nos lointains ancêtres. Le rayonnement céleste est fait de l'action concourante du rayonnement collectif de la Lune et du Soleil, des planètes et des étoiles, et la durée céleste est faite de la commune durée de tous les astres. D'autre part, ce rayonnement collectif se présentant comme une série de rythmes enchaînés, on peut dire que la durée céleste est la trame uniforme sur laquelle le temps astral trace ses arabesques. La durée céleste se traduit, pour nous, par *le temps astral*. Le temps est à la durée ce que les accidents changeants sont à la substance qui demeure ; le temps astral est la succession des aspects changeants du ciel, la suite des apparences célestes ; la durée céleste est ce qui persévère dans le ciel, son esprit ou son âme.

*Le temps astral*, succession rythmique des rayonnements astraux, fournit tous les points de repère nécessaires pour mesurer les durées humaines, qu'il s'agisse de la durée même de la vie — si courte auprès de celle des astres — ou de la durée des travaux de l'homme. Le temps astral est constitué par la suite des jours, des mois, des saisons et des années envisagée, non pas comme une série abstraite, mais comme la chaîne concrète des rayonnements des luminaires célestes. Le temps astral, le rayonnement astral, le *mana* astral sont autant d'expressions synonymes désignant un milieu fluent qui enveloppe la terre et les hommes, les baigne de sa vague chaude ou fraîche, claire ou sombre, emportant la vie terrestre dans son flot souverain. Toutes les variations de ce fluide astral, de cet éther universel ont un écho dans notre être, comme une émanation du souffle ou du feu du ciel. Le temps, a-t-on dit, est l'étoffe dont la vie est faite ; et ce ne fut pas toujours une métaphore : pour le primitif, cela s'entendait, à la lettre, du temps astral.

Ce n'est que par degrés et sous l'influence des instruments de mesure : sablier, clepsydre, horloge, que la notion du temps scientifique parfaitement homogène, indéfiniment divisible, indéfiniment prolongeable, s'est dégagée du temps astral. La notion du temps fut, au début, quelque chose de tout à fait confus dans l'esprit du primitif, quelque chose qui se distinguait mal de l'activité des êtres, du dynamisme de leur existence. Ce fut par un premier effort de synthèse et

d'abstraction qu'il conçut une durée commune à tous les astres, un temps tissé de toutes leurs influences multiples et de toutes leurs activités convergentes, un temps encore concret, mais déjà en partie détaché de chaque astre. La durée des astres considérés collectivement apparut très vite comme la durée des cieux ou la durée du monde, et la durée de chaque astre, comme une participation à cette durée de l'univers. Nous en avons la preuve dans ce fait que les très vieilles philosophies grecques identifient l'*âme du monde* avec le temps encore mal distingué de la durée.

La durée du ciel, en tant qu'elle se manifeste par le mouvement rythmique des astres, a permis aux premiers hommes de concevoir une sorte de temps concret, coupé de points de repère naturels, faciles à reconnaître — qui constituait une étape sur la route conduisant de la notion de durée indivisible à celle du temps scientifique indéfiniment divisible. L'idée d'un temps indéfini n'apparaît guère, chez l'enfant occidental, qu'au moment où ses parents ou ses instituteurs religieux lui parlent, pour la première fois, de l'éternité, du Ciel et de l'Enfer. Pour ma part, il me semble bien que c'est seulement alors que se forma proprement chez moi l'idée du temps, de son uniformité, de son infinité. Je fus grandement frappé, comme beaucoup d'autres enfants sans doute, par l'image de cette horloge infernale dont le pendule répète sans cesse : toujours-jamais ! toujours-jamais ! Et je passai de longues heures à songer à ce temps qui fuit toujours, sans jamais s'épuiser.

En résumé, le temps astral et le temps imaginaire ou temps scientifique sont des notions absolument liées et dérivées, le temps imaginaire ayant été abstrait du temps astral qui, lui-même, avait été détaché de la durée céleste.

La durée d'un individu est essentiellement concrète, homogène et indivisible et, quoique toujours concrète, essentiellement hétérogène et discrète d'un individu à l'autre. La durée est une perception.

Le temps astral, formé précisément de ce qu'il y a de changeant dans les astres, c'est-à-dire de leurs activités rayonnantes, est un milieu concret et continu, mais non homogène. Formé, en effet, par l'incessante fusion d'influences

diverses, c'est une sorte de tissu dont l'épaisseur et le dessin incessamment varient. Le temps astral est une notion mixte, mi-perception, mi-conception.

Le temps scientifique, ou temps proprement dit, n'est rien autre qu'une succession imaginaire, un écoulement continu du néant. Le temps scientifique est indépendant de l'idée d'un être quelconque : il est homogène et continu, — précisément parce qu'il ne contient plus rien de réel qui puisse en couper la continuité ou en troubler l'uniforme homogénéité. L'infinie grandeur du temps éblouit, mais sa misère ne saurait être dépassée, puisqu'il est vide de toute réalité. Le temps n'a qu'une existence subjective et la tension de l'imagination qui s'efforce d'y ajouter un siècle et puis un siècle, lorsqu'elle tente de construire une grande éternité, en constitue la seule réalité ; c'est une construction imaginaire, c'est une pure conception <sup>1</sup>.

### Les caractéristiques du Temps magico-religieux

Le temps astral et le temps magico-religieux. — Tous les actes magico-religieux des primitifs, accomplis à dates fixes ou exécutés dans des circonstances fortuites, se passent dans le temps astral et se règlent d'après des considérations astrologiques. Les rites nécessités par les circonstances fortuites : naissance d'un enfant, choix de l'emplacement d'un tombeau, installation d'un camp, construction d'un temple, etc., donnent lieu à des prises d'horoscope, à des présentations au soleil, à la lune ou aux points cardinaux et ce, dans le but d'orienter, par les rites, les influences astrales. Quant aux dates des rites périodiques fixes ou mobiles, toutes ont été déterminées en vertu de considérations d'ordre céleste.

Il est incontestable que les calendriers se sont formés dans les magies et les religions ; mais il est non moins assuré qu'ils

---

1. L'argument de Zénon d'Elée relatif au temps reçoit une solution aussi facile que solide de la destruction du temps et de la durée. Le temps étant seul divisible à l'infini, l'objection du philosophe ne s'applique pas au réel, dont les durées sont, en effet, indivisibles.



ont une origine astrologique. Le calendrier a pour but, non pas précisément de mesurer le temps, mais de fixer les moments critiques de l'activité des astres, l'entrée en jeu et la cessation des influences lunaire ou solaire, planétaires ou zodiacales et, d'autre part, de régler la périodicité des rites nécessaires à l'heureuse ouverture des périodes magiques ou religieuses.

Il n'y a point de magie ni de religion primitives qui n'aient un caractère astrologique, et c'est pourquoi certains théoriciens ont pu croire que les anciennes religions et les mythologies pouvaient toutes se ramener à un culte des astres et à des personnifications astrales. L'illusion est grande, car c'est réduire toutes les anciennes représentations magico-religieuses à la seule représentation du ciel et de la durée céleste ; mais elle s'explique de reste, lorsqu'on songe que le temps astral est le milieu où s'accomplissent tous les rites, et qu'il est la base du calendrier liturgique.

Ces brèves considérations préliminaires suffisent pour nous permettre d'aborder l'analyse des caractéristiques du temps magico-religieux :

1<sup>o</sup> Les dates critiques qui interrompent le temps magico-religieux sont les mêmes que les dates qui marquent les noeuds du temps astral<sup>1</sup>. — A l'origine de tous les calendriers, nous trouvons une astrologie météorologique, dont le but le plus apparent est de régler les travaux des champs, l'élevage des troupeaux, la poursuite du gibier, voire les relations des sexes.

Une histoire générale du calendrier ou même le simple examen d'un certain nombre de calendriers magiques ou religieux nous montrerait que l'on avait établi des fêtes :

- a) Au commencement de chaque mois, alors que la lune, reprenant son éclat, amène un nouvel ordre de choses ;
- b) Aux équinoxes et aux solstices, qui marquent les grandes divisions de l'année, les points marquants de la course du soleil et le départ des saisons ;
- c) Au commencement et à la fin de chaque année.

---

1. Par dates critiques, j'entends, avec H. Hubert, non seulement les termes extrêmes des sections calendaires, mais tout moment qui est l'objet d'une considération particulière. H. Hubert, *loc. laud.*, p. 9.

Mais qui ne voit que ces dates critiques du calendrier liturgique sont en même temps les dates critiques de la primitive astronomie ? Ces dates avaient jadis un caractère magique, comme nos contes de fées et nos traditions populaires peuvent encore l'attester. Durant ces moments sacrés, on voit en effet l'eau se changer en vin, les bêtes parler, le bois sec reverdir. Les sorts et les charmes perdent alors de leur force et peuvent être brisés. Ces instants favorables aux œuvres magiques sont demeurés des temps de miracles pour la religion : c'est alors que l'eau sourd dans les tombeaux des saints et que le feu nouveau descend du ciel.

Les dates qui ramènent les labours, les semailles, les récoltes, l'époque de la pêche ou de la chasse, l'accouplement du bétail, la tonte des bêtes à laine et les divers travaux de l'année ont été rapportées, elles aussi, dès les plus lointaines origines, à des dates astronomiques, à l'âge de la lune ou du soleil, à des levers ou des couchers d'étoiles. Les fêtes qui solennisent l'ouverture ou la fermeture de tous les travaux des champs sont donc à la fois des dates religieuses et des dates astrologiques. Et comment en eût-il été autrement, puisque le renouveau du sol et le retour du rut sont étroitement liés au retour du printemps, au rajeunissement du soleil ? Les grandes fêtes hébraïques : la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, qui furent tout d'abord des solennités agricoles, se réglaient sur la marche de la lune et du soleil.

Quant aux supplications occasionnelles, aux interventions liturgiques provoquées par un fléau : peste, inondation, dévastation de toute espèce, s'il est arrivé qu'on les ait, par la suite, renouvelées aux mêmes dates, la raison de cette commémoration est toute astrologique. Les faits avaient démontré que c'était là un moment critique où s'exerçaient des influences célestes redoutables, lever d'étoiles ou conjonction d'astres, et l'on résolut de solenniser, désormais, ce moment dangereux, afin de détourner, autant que possible, les malheurs que la même influence céleste pouvait ramener avec elle. C'est ainsi que les Romains solennisèrent la canicule et instituèrent diverses litanies, qui furent par la suite christianisées.

Les commémorations relatives aux héros ou aux dieux recouvrent fort souvent des fêtes d'un caractère tout primitif, agricole ou astronomique. Les jours consacrés à l'ouverture et à la fermeture de la navigation, pour avoir été consacrés à Neptune ou à Isis, n'en sont pas moins des fêtes météorologiques. Et alors même que la mémoire d'un mort — dieu ou saint — se place à sa date véritable sans viser à rajeunir quelque fête antique ou à lui ajouter un nouveau lustre, elle reçoit ordinairement une consécration astrologique, que le héros ait pris place parmi les étoiles ou qu'il s'en soit allé rejoindre les êtres divins qui conduisent le char ou la barque du soleil. Sa naissance céleste est alors assimilée à quelque lever synchrone d'étoile ou à la conjonction du soleil en ce jour.

Si donc nous considérons le temps astral comme un rythme ou un système d'ondulations entrecroisées, ayant par suite des nœuds et des ventres, nous pouvons affirmer que, d'une façon générale, les dates critiques magico-religieuses correspondent aux nœuds du temps astral.

2° Les dates critiques qui ouvrent les périodes liturgiques ou astrologiques ont une importance supérieure aux intervalles qu'elles limitent. — Pour chacune des périodes de temps déterminées par le mouvement des astres, le début est un moment capital. A ce moment, les influences définissant ou qualifiant le temps qui va courir sont dans toute leur nouveauté, ce qui leur donne une particulière énergie ; de plus, jusqu'à ce que l'influence qui commence ait atteint son maximum d'intensité, elle suivra une marche ascendante, elle déploiera une capacité de soulèvement qui lui permettra de provoquer des mouvements ascensionnels. Ainsi s'explique la décision d'Arioviste ajournant les hostilités actives jusqu'à la nouvelle lune<sup>1</sup>, ou la nécessité de ne couper ses cheveux qu'en lune nouvelle, si l'on tient à ce qu'ils repoussent abondamment. C'est en vertu de conceptions de ce genre que nous voyons les Grecs rendre un culte à l'Aurore, les Hébreux fêter les néoménies, les Celtes sanctifier le premier février, le premier mai, le premier août et

---

1. César, *De Bello Gallico*, I, 50.

le premier novembre, qui sont les débuts de leurs saisons, et presque tous les peuples célèbrer la nouvelle année.

La force magique qui descend des astres sur la terre peut être dirigée, orientée, canalisée comme un fleuve et, de même que pour un fleuve, c'est à sa source qu'il est aisé d'en modifier le cours. Nombre de rites ne sont efficaces que s'ils sont accomplis au moment précis où commence la période nouvelle. La messe de Noël doit se célébrer à l'heure même où le soleil franchit le point solsticial. La Pâque chrétienne, obligée de tenir compte de l'influence lunaire comme le voulait la Pâque hébraïque, et de l'influence solaire, comme l'exigeait le mithriacisme ou d'autres religions de mystères, doit être célébrée le jour même où l'influence de la lune nouvelle s'ajoute à celle du soleil équinoxial pour en exalter la vertu.

La très grande importance des dates critiques qui ouvrent les périodes tient encore à une autre raison. Les nouvelles influences entrant alors en jeu s'étendent, évidemment, sur toute la période, puisque c'est la durée de leur action qui détermine celle de la période. En conséquence, les faits importants ou singuliers qui se passent à l'heure décisive du début d'une période se reproduiront vraisemblablement avec fréquence durant toute la période. Par suite, l'observation attentive de ce qui se passe alors permet de prévoir ce qui se passera durant la période entière. Le début engage et prédit la suite.

Nombre de *dits* météorologiques impliquent cette conviction. C'était, jadis, une opinion fort répandue que les vents, les brouillards, les divers météores qui se produisent les douze premiers jours de l'année ou les douze jours qui suivent la Noël indiquent ce qui se produira durant les douze mois de l'année, le premier jour correspondant au premier mois et ainsi de suite<sup>1</sup>.

Regarde comme sont menées  
Depuis Noël douze journées,

---

1. *Mélusine*, I col. 14 et 128. P. Sébillot, *Cout. pop. de la Hie-Bretagne*, P. 1886, pp. 171-172 ; Ch. Beauquier, *Les mois en Franche-Comté*, P. 1900, pp. 19, 140, 160 ; L. Guillemaut, *Les mois... en Bresse Louhannaise*, 1907, p. 65 ; A. Van Gennep, *Le cycle des Douze jours*, 4-5.

Car suivant ces douze jours,  
Les douze mois auront leurs cours.

La pluie qui tombe le premier dimanche de Carême ou le premier dimanche de la Trinité entraîne la pluie pour tous les autres dimanches de l'année. En revanche, s'il fait beau le dimanche de Pâques, il fait beau tous les autres dimanches<sup>1</sup>.

Les journées des Quatre-Temps et des Rogations permettent aussi de prophétiser :

Tels Quatre-Temps  
Telles saisons.

Le temps qu'il fait pendant les trois jours des Rogations se reproduit exactement le même à l'époque des trois grandes récoltes : le lundi commande la fenaison, le mardi la moisson, et le mercredi les vendanges<sup>2</sup>.

Tout le monde connaît l'influence attribuée à S. Médard :

S'il pleut à la S. Médard,  
Il pleut quarante jours plus tard<sup>3</sup>.

On connaît moins celle que l'on prête à S. Lambert et que l'on peut exprimer ainsi :

La pluie au jour de S. Lambert  
Il y en a pour un novénaire<sup>4</sup>.

Mais voici qui est encore plus significatif : Notre-Dame, dit-on, laisse le temps comme elle le prend, ou en termes calendaires : quand il pleut le jour de l'Assomption (15 août), il pleut jusqu'à la Nativité (8 septembre)<sup>5</sup>.

---

1. Ch. Beauquier. *loc. laud.*, pp. 36, 80, 174 et 176.

2. Ch. Beauquier. *loc. laud.*, pp. 81, 173.

3. Dr Coremans, *L'année de l'ancienne Belgique*, Bruxelles, 1844, p. 82 ; Dr Coremans, *La Belgique et la Bohême*, Bruxelles, 1862, p. 96 ; De Reinsberg-Duringsfeld, *Calendrier belge*, Bruxelles, 1861, I, 396 ; Ch. Beauquier, *loc. cit.*, p. 85 ; L. Guillemaut, *Les mois de l'année en Bresse Louhannaise*, Louhans, 1907, p. 86.

4. Ch. Beauquier. *loc. cit.*, p. 112.

5. P. Sébillot, *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*, P., 1886, p. 200. Cette période du 15 août au 8 septembre est d'ailleurs une période favorable, grâce à la bonne influence de Marie. Les œufs qu'on récolte « entre les deux Notre-Dame » ne se gâtent point et c'est alors qu'il faut récolter les feuilles de noyer dont on fera des tisanes. Cf. : Ch. Beauquier, *loc. cit.*, pp. 107 et 178.

Enfin, ce qui est vrai des phénomènes d'origine astrologique au début d'une période doit l'être aussi des actes d'ordre liturgique. Accomplir une libation au début d'une saison sèche est une façon d'assurer l'eau nécessaire durant toute la période. Verser du vin dans les sources, à la veille de la montée de la sève dans les vignes, amorcera et favorisera jusqu'au bout la transsubstantiation qui va s'opérer dans le raisin. Dans l'Inde, un sacrifice qui se développait pendant les douze premiers jours du mois valait pour les douze mois consécutifs à dater des jours de ce sacrifice ou, en d'autres termes, étendait son influence protectrice sur l'année entière<sup>1</sup>.

Le caractère de nouveauté et de progression ascendante des influences qui se manifestent au début d'une vague de temps, la valeur prophétique et prédéterminante des faits et des actes qui se produisent sous l'empire de ces influences expliquent la place éminente que les jours de fête occupent dans le calendrier, leur caractère à la fois magique et horoscopique. Le jour du Zagmouk, à Babylone, était marqué à la fois par la prise du destin et l'accomplissement des rites propres à provoquer la pluie et à déterminer la fécondité.

Les influences astrales qui entrent en jeu au début d'une période s'exercent incontestablement durant toute la période, mais il n'y a pas ou il y a peu de jours où cette influence s'exerce avec une telle efficacité. Le premier jour de la période est, selon H. Hubert, l'équivalent de la période entière<sup>2</sup> et il est vrai que tous les jours de la période sont de la même étoffe et reproduisent le dessin du premier ; mais il ne faut pas méconnaître que ce jour initial est supérieur aux autres jours de l'intervalle considéré : il les détermine, les prépare et les gouverne ; il est, au reste de l'intervalle, ce que la tête est aux membres.

Qu'il y ait, aux dates critiques, sinon une surabondance d'énergie astrale, du moins une énergie plus efficace et d'une plus grande emprise, nul doute. Comment expliquerait-on, autrement, que l'homme, aux jours de fête, s'enveloppe de

---

1. A. Weber, *Omina et Portenta*, p. 388.

2. H. Hubert, *loc. laud.*, p. 15.

netteté et de pureté, procède à des ablutions et à des purifications, revête des habits propres, parfois même des habits neufs, fasse trêve aux travaux serviles et aux opérations de guerre afin d'éviter toute possibilité de pollution ou d'impureté ? L'homme sait qu'en ces jours solennels, il est plus facile de se laisser imprégner par le *mana* astral et, d'une façon générale, de communier avec le sacré, et c'est pourquoi il écarte tout ce qui pourrait diminuer sa réceptivité ; c'est pourquoi il prend alors une attitude respectueuse ou religieuse, faite de crainte et de désir, d'espérance et de vénération.

3° L'intervalle qui réunit deux dates critiques se confond avec la durée de l'influence astrale ou liturgique qui règne entre ces deux dates. — Les intervalles compris entre deux dates critiques se définissent par l'ensemble des influences astrales et liturgiques qui agissent pendant leur durée entière, et les influences qui s'exercent uniquement sur une partie de la période considérée déterminent ou définissent un nouvel intervalle ; mais les divisions ainsi obtenues, malgré leur fondement objectif (les influences propres à l'intervalle), ne fragmentent pas réellement la continuité du temps magico-religieux.

On peut dresser l'horoscope de l'année commençante et déterminer la qualité de l'influence solaire et zodiacale qui régnera du premier janvier à la Saint-Sylvestre ; cependant cette influence, qui se manifestera d'un bout de l'année à l'autre, n'exclut pas les influences saisonnières qui suivent chaque solstice et chaque équinoxe, non plus que celle des mois ou des jours. Dans une année faste, l'hiver, le mois de novembre et le vendredi demeurent des temps périlleux. L'année ou la saison constituent chacune un temps continu, durant lequel ne cesse d'agir une certaine qualité d'influence ; toutefois l'influence saisonnière s'ajoute à l'influence qui régit l'année, de telle sorte que, tous les trois mois, elle vient modifier l'épaisseur de son tissu — sans l'interrompre.

La durée céleste est une onde éthérée dont le flot formidable emporte les astres, et son mouvement annuel peut se comparer à une large vague sphérique qui pousse la vague de l'année précédente. Tous les êtres sublunaires baignent dans cette vague et en subissent l'influence ; mais

regardons-y de près, cette vague se divise, pour l'œil attentif, en quatre vagues saisonnières colorées tour à tour en vert, or, roux et blanc ; et non seulement les terriens subissent l'influence de l'année, mais ils sont affectés par les couleurs des saisons : les vagues saisonnières n'interrompent pas la vague annuelle qui les comprend toutes les quatre : toutes les influences astrales se fondent en un milieu unique et continu, que nous avons appelé le temps astral — et qui se confond avec le temps magico-religieux.

Le temps astral est continu, mais il n'est pas homogène. On peut le comparer à un tissu sans fin et sans couture dont l'épaisseur change d'une maille à l'autre, ou encore à une onde intarissable, dont la densité se modifierait à chaque flot. Lorsque nous examinons chaque espèce d'intervalle : heure, jour, semaine, mois, saison, année, nous constatons qu'ils sont caractérisés par des qualités d'influences diverses et, l'on peut dire, spécifiques ; bien plus, que les intervalles de la même espèce présentent des différences individuelles, et que chaque heure diffère de celle qui la suit, de même chaque jour, chaque mois et ainsi de suite ; mais, en réalité, heure, jour, semaine, mois, année, sont des parties insécables de la totalité du temps astral — ou mieux, de la durée céleste.

Alors, comment expliquer que les rites n'ont pas une action indéfinie, puisqu'ils agissent sur une sorte de fluide continu et indéfini : le temps astral ? — L'action des rites est limitée par l'intention même de l'officiant. La prière quotidienne et l'office journalier n'ont d'efficacité que pour le jour qu'ils sanctifient ; l'office du dimanche, que pour la semaine. Les Lémures romaines et la Fête des morts du christianisme suffisent à apaiser les âmes durant l'année entière. Lorsqu'un enfant demande au Ciel de lui conserver toujours la vie des siens ou lorsqu'un peuple demande aux dieux la gloire éternelle de la patrie, il est sous-entendu : dans la mesure où l'homme et la patrie sont immortels. Mais les Hosannah qui célèbrent la gloire et la puissance de Dieu ont une valeur d'éternité.

Les coupures du temps magico-religieux fixées par l'astrologie et solennisées par la liturgie n'entament pas réellement



sa continuité. Toutes les influences astrologiques ou liturgiques s'ajoutent ou se contrarient, mais se fondent pour ne former qu'une seule onde, qu'une seule influence, qui constitue précisément le temps astral ou le temps magico-religieux.

4° La suite des dates critiques et des intervalles qu'elles limitent constitue le calendrier, qui permet à la fois de prédire la suite rythmique des mouvements et des influences célestes et d'accomplir en leur temps les rites appropriés. — Les mêmes dates ramènent les mêmes conjonctions d'astres et, par suite, les mêmes influences astrales. Les mêmes dates ramènent également les mêmes influences magiques ou religieuses, renouvellent la puissance des morts ou des héros, rendent leur efficacité à la puissance des fées ou des dieux. Le calendrier astrologique et le calendrier magico-religieux impliquent ou requièrent la même périodicité.

L'astrologie est la science des rythmes du temps astral et de ses influences sur les plantes, sur les bêtes et sur les hommes. Cette connaissance théorique conduit d'ailleurs à des applications pratiques. La vie terrestre, étant dans l'étroite dépendance de la vie astrale, en recevra une contrariété ou un appui selon qu'elle s'efforcera ou négligera de s'adapter au rythme des astres. Les fêtes magico-religieuses — j'allais dire astrologiques — ont précisément pour but de produire cette adaptation rythmique, soit en disposant les êtres terrestres à mieux recevoir le rayonnement céleste, soit en actionnant le rayonnement astral par les actes liturgiques, en particulier par les danses et les sacrifices. On peut définir le calendrier : l'ordre des rythmes astrologiques et des rites par lesquels l'homme doit s'efforcer de s'y adapter et d'y adapter tout ce dont il vit.

Les couleurs agraires et cynégétiques de certains calendriers primitifs ne doivent pas nous faire méconnaître leur caractère astrologique ; à y regarder de près, on verra que les fêtes de ces sortes de calendriers ont toujours pour but de rendre l'influence astrale favorable à la culture du sol ou à la poursuite du gibier, voire à la fécondité des femmes. Le calendrier hébraïque a bien nettement ce double caractère agraire et astrologique.

Les calendriers païens présentent d'autres complications ; ils comportent nombre de commémorations relatives à des êtres mythiques, et c'est précisément le cas pour les religions de mystères. Toutefois, il ne faudrait pas s'imaginer que la commémoration de la vie, de la passion et de la mort d'un dieu ont simplement pour but d'en perpétuer le souvenir. La plupart des dieux qui constituent le centre des cultes païens, pour être conçus sur un type humain, ne sont que des personnifications de la vie astrale ou de la vie agraire, à moins qu'ils ne personnifient, comme Osiris, à la fois l'une et l'autre. Les fêtes de son culte ont pour but de renouveler la vie dans la nature et dans l'homme, de faire participer tout ce qui vit ici-bas au renouveau de la vie des astres et l'homme, en particulier, à sa vie immortelle et divine. Les fêtes du calendrier égyptien, bien qu'elles s'adressent à des dieux et visent à rendre les hommes immortels, n'ont pas cessé de poursuivre des fins agraires et des adaptations astrologiques.

Quels que soient les dieux qu'elles honorent et les fins qu'elles poursuivent, les fêtes païennes visent toutes à rythmer les mouvements de la vie terrestre sur les mouvements de la vie céleste, de façon que la vie terrestre soit tellement imprégnée de la vie céleste qu'elle participe à tous ses avantages et à toutes ses vertus. La série des rites ordonnés par le calendrier tend donc, en fin de compte, à produire une sorte de transsubstantiation divine et c'est là, indiscutablement, la fin des commémorations mythiques qui remplissent les religions de mystères.

Et qui ne voit que le christianisme, avec son calendrier, poursuit précisément le même but ? En effet, les commémorations de la vie du Christ, de la Vierge et des Saints visent toutes à engendrer la grâce, c'est-à-dire la vie divine, dans les âmes. Est-ce à dire qu'il n'y ait plus rien là d'astral, ni d'agaire ? Remarquons tout d'abord que le cadre astrologique a été conservé tout entier. Le Christ a été écartelé à son tour sur la croix des solstices et des équinoxes. De la mémoire de sa Conception à celle de son Ascension, en comprenant toutes les commémorations secondaires, qui se rapportent à la Vierge ou aux Saints, la vie chrétienne

s'épanouit dans le cadre annuel des saisons et des révolutions astrales. Certaines cérémonies, telles que les Rogations et les fêtes de certains saints protecteurs, visent encore tout spécialement les biens de la terre ; enfin certaines commémorations saintes, telles que la fête de Sainte Marguerite ou celle de Saint Christophe, ne sont que des substitutions astrologiques à peine déguisées.

L'ensemble des fêtes chrétiennes — et nous devons y insister — vise à la production, dans les âmes, de la grâce, c'est-à-dire du sacré, non plus magique mais religieux, propre à épanouir non plus la vie sensible et matérielle, mais la vie morale et héroïque, la vie qui seule mérite le nom de divine. Du calendrier magique au calendrier religieux, nous changeons d'inspiration. Ecoutez chanter la liturgie chrétienne dans les orgues païennes : c'est bien le même clavier, mais ce n'est plus le même souffle ; l'instrument est le même et cependant sonne une autre musique. L'air qui court dans cette forêt vibrante n'est plus l'éther matériel qui porte les vibrations des astres — ou du moins ce n'est plus lui seul ; c'est un autre air ; un autre éther, tout subtil celui-là, y remplit tout, fuse de partout, en accords idéaux, en harmonies héroïques ; c'est encore un *mana*, mais un *mana* purement spirituel, c'est la grâce, c'est le souffle de Dieu. Les orgues n'ont pas cessé de faire écho à la musique des sphères ; mais tandis qu'autrefois elles ne semblaient traduire que le rythme des astres et du monde, elles s'efforcent aujourd'hui de nous faire entendre le vol des esprits et le rythme qui divinise les âmes.

Il ne faut pas l'oublier : entre le calendrier agraire le plus matérialiste et le calendrier de la religion chrétienne, il y eut bien des transitions et dans certaines religions de mystères (celle d'Eleusis par exemple), le souffle manique qui sonne dans les chants liturgiques est un mélange de *mana* et de grâce et semble vouloir infuser à la fois la chaleur du soleil dans l'épi qui mûrit et la vie idéale dans le cœur de l'initié. De la très humble magie à la religion la plus haute, il y a des liens si étroits qu'il n'est pas difficile de retrouver des rites magiques dans le calendrier chrétien et, en regardant bien, on trouve déjà, dans maints calendriers magiques,

quelque préoccupation du spirituel. La religion du Christ, dans le déploiement de ses fêtes, travaille, comme jadis les religions païennes, à faire épanouir dans l'homme une vie divine mieux que le paganisme, elle a su comprendre que la vie divine devait être essentiellement idéale.

Mais, direz-vous, le christianisme s'en va déclinant et, si lente que soit son agonie, si lointaine encore que soit sa mort, puisqu'on peut la prévoir, ne doit-on pas admettre que le calendrier religieux doive mourir avec lui ? Pas plus que le christianisme la religion de demain, si spirituelle, si exclusivement idéale qu'on la suppose, ne pourra — ni ne devra — se dégager du rythme merveilleux qui ramène chaque jour la lumière, et chaque année le printemps. La religion ne saurait oublier que l'homme tout entier, corps et âme, subit l'influence des saisons et des jours, qu'en lui le mouvant univers tout entier retentit et que ce sera sagesse de rythmer à la fois son repos et sa méditation au rythme même des années et des siècles.

5° Le rythme qui commande le déploiement des années doit, suppose-t-on, reproduire le rythme des jours et des mois. — Les Anciens admettaient que les astres devaient un jour se retrouver tous dans les mêmes positions qu'ils avaient occupés au début de leur course, ou mieux, au moment qui était censé celui du départ commun des jours, des mois, des saisons et des années. Pour les sages de la Grèce — et c'était encore la conviction de Platon et d'Aristote — un mouvement qui n'avait ni commencement ni fin était nécessairement circulaire. Le parcours de cette piste fermée constituait le temps total, ce que l'on appelait encore la Grande Année. Cette conception, universellement reçue dès les débuts de la philosophie grecque, lui venait de la magie astrologique et remontait vraisemblablement aux origines de ces sortes de spéculations<sup>1</sup>.

Or le rythme de la Grande Année, ou temps total, qui ramène tous les astres exactement au même point du ciel, c'est-à-dire au départ de tous les rythmes, est nécessairement un commun multiple de tous ces rythmes et le rythme

---

1. Cf. : P. Duhem, *Le Système du Monde*, P. 1913, I, 275.

de chaque astre est un diviseur commun du rythme de la Grande Année. Si donc nous représentons les rythmes des astres chacun par un nombre, le rythme de la Grande Année est un commun multiple de tous ces nombres, qu'ils expriment le rythme des jours, des semaines ou des mois dans l'année.

En conséquence, les nombres qui servent à diviser les mois en semaines  $4 \times 7$  (phase synodique), ou  $3 \times 9$  (phase sidérale) peuvent servir à diviser la Grande Année en semaines d'années de 7 ou de 9 ans. C'est ainsi que le rythme septénaire s'applique à la fois, chez les Hébreux, au sabbat, à l'année sabbatique et aux périodes mythiques de la création qui, dans la pensée sémitique, étaient vraisemblablement les sept premiers jours de la Grande Année. Le rythme septénaire ( $4 \times 7$ ), qui a joué un si grand rôle dans le domaine magico-religieux, a dû paraître d'autant plus sacré qu'il correspond au nombre des planètes, dont on a voulu que l'influence s'exerçât sur chaque jour de la semaine. Et cet accord même dut apparaître comme la résultante mystérieuse de profondes harmonies célestes.

Le rythme novénaire ( $3 \times 9$ ), dont on connaît tant d'applications religieuses (ordalies novénaires ou neuvaines de supplications) était également en accord avec le nombre des sphères célestes et la durée du saros (compté en années sidérales =  $2 \times 9$ ), qui permet de calculer le retour périodique des éclipses.

Le nombre qui sert à diviser l'année en dix mois ( $2 \times 5$ ) a permis de grouper les années par lustres ou par décades ; le siècle lui-même comporte autant de décades que l'année de mois. La division de la Grande Année en périodes de cinq ou de dix ans, si souvent utilisée en Grèce pour le retour des fêtes religieuses et particulièrement des jeux sacrés, pouvait d'ailleurs également se déduire de la division de l'année en 360 jours.

A la division de l'année en saisons correspond encore la division de la Grande Année en quatre âges, dont l'Age d'or, qui correspond au printemps ou à la jeunesse du monde.

Il est inutile d'insister davantage sur l'origine astrologique des grandes périodes sacrées de cinq, de sept et de neuf

ans, qui déroutent si fort ceux qui n'ont pas médité, comme les Anciens, sur le cycle fermé de la Grande Année, commun multiple de tous les rythmes qui se déroulent en son sein.

Ces nombres sacrés s'appliquent non seulement aux rythmes astraux, mais à toutes les durées et en particulier à celle de la vie humaine ; aussi ne devons-nous pas nous étonner si tous les cinq, sept ou neuf ans sont des périodes critiques, si la maladie ou la grossesse ont leur terminaison heureuse ou fatale au bout de sept jours et de neuf mois.

Le temps astral est un tissu à dessins multiples et de grandeurs diverses. Bien entendu ces dessins se répètent ; ainsi les jours, les mois, les saisons. Mais, de plus, les grands dessins reproduisent les mouvements et les lignes des dessins plus petits ; ainsi les groupements d'années reproduisent les groupements de jours ; ainsi la Grande Année se divise en saisons comme l'année ordinaire, laissant toujours espérer, à l'homme insatiable, le retour de l'Age d'or.

Le temps astral, formé de tous les rayonnements planétaires et stellaires, constituait une sorte de *mana* ou de rayonnement universel et sa continuité, son inconsutilité amenèrent les Anciens à confondre la Grande Année ou le temps total avec le rayonnement ou l'expansion cyclique de l'Âme du monde. Les astres et les hommes ne sont que des émanations, des condensations de cette âme universelle, des nœuds de cette unique ondulation, et les rythmes de leurs vies ne sont que des sous-multiples des mouvements et du rythme de cette âme divine.

Le calendrier magico-religieux, qui connote la suite des rythmes par lesquels l'Âme du monde se manifeste et emplit les âmes des astres et des hommes, est donc bien la suite des rythmes de la vie universelle, au sens des primitifs et des physiologues, ou, plus brièvement, la notation des rythmes du sacré. Le christianisme, en ce point, n'a donc rien inventé ; il a fait mieux : il a compris que le vieux calendrier païen était le fruit merveilleux d'observations et de pensées millénaires, de méditations infinies, qu'il avait fini par faire corps avec la pensée religieuse — et tout simplement, il l'a adopté. Certes, cette adoption ne s'est pas faite sans hésitations, sans tâtonnements — mais elle s'est faite.

Et dans ce cadre des rythmes de la vie magique, l'Eglise nouvelle sut encadrer les gestes de la vie sainte. Grâce aux religions de mystères, grâce surtout au christianisme, le temps, après avoir été le battement du pouls de l'univers, est devenu le battement du pouls du Rédempteur des âmes. Le rythme organique s'est mué peu à peu en rythme spirituel. Certes, les premiers chrétiens se sont mépris sur le sens de la Parousie : ils l'avaient conçue comme un prochain retour de l'Age d'or ; mais leur élan même postulait et préparait le règne de l'esprit pur.

Malheureusement, le christianisme a toujours conservé — suite sans doute de l'illusion première au sujet de la parousie — un goût pour la domination terrestre qui a singulièrement gâté son œuvre et, semble-t-il, rendu plus difficile l'avènement de ce règne de l'esprit. Quoi qu'il en soit, il est permis d'espérer quand même et d'entrevoir une société spirituelle qui — née dans l'Eglise ou hors d'elle — l'absorbera et entraînera tous les hommes de bonne volonté à la poursuite exclusive d'un pur idéal. Et dans cette société nouvelle, l'enseignement et la liturgie sauront utiliser l'envol incomparable des vieilles fêtes millénaires.

### La genèse de la notion d'Eternité

Les dates critiques du calendrier ou des temps magico-religieux constituent également des dates critiques pour les temps mythiques et l'éternité divine.

En effet, les esprits et les dieux semblent choisir, de préférence, les dates critiques du temps astral pour leurs manifestations ou leurs épiphanies. Les esprits des morts apparaissent volontiers au début de la saison sombre (1<sup>er</sup> novembre). C'est à l'équinoxe de printemps que ressuscitent Jésus et les dieux de la végétation. Mithra (le *Sol Invictus*), Horus et le Christ sont nés au solstice d'hiver. C'est à l'Epiphanie, à l'achèvement de la période solstiale que passe la Chasse du roi Hérode ; à la Chandeleur, début du printemps celtique, que la Vouivre fabuleuse sort de son repaire. Et inversement, en ces jours sacrés, les rites et les

cérémonies orientent tous les esprits et tous les cœurs vers ces manifestations miraculeuses. Lorsque les astres sonnent Noël aux cieux étoilés, cette fête résonne à la fois sur la terre et dans l'empyrée, parmi les hommes et parmi les dieux.

Les vies des êtres surnaturels, fées, héros ou dieux, participaient, croyait-on, comme les hommes et comme les astres, à la vie universelle, à sa substance et à ses rythmes. Et cela nous explique fort bien pourquoi les dates critiques de la liturgie avaient un écho dans la durée mythique.

Mais pourquoi les intervalles de cette durée mythique semblent-ils si différents des intervalles du temps calendaire ? Le temps du monde des fées ou le temps du Paradis est dix fois, cent fois, mille fois plus long que le temps terrestre, ou, ce qui revient au même, paraît dix fois, cent fois, mille fois plus court aux hommes habitués à la lenteur du temps astral. L'homme qui a été entraîné par les fées en quelque demeure souterraine, ou enlevé dans les cieux par un génie ou par un ange, s'il en revient, croit n'y avoir passé qu'une heure ou un mois, alors qu'il y a vécu un siècle. Personne parmi les vivants qui le reconnaisse, et lui-même ne reconnaît personne. En réalité, les êtres surnaturels, bien qu'ils agissent et se manifestent dans le temps, vivent hors du temps ou dans un temps différent du nôtre. Y a-t-il là quelque contradiction ?<sup>1</sup>

Cette contradiction, inhérente à tout ce qui dure, n'inquiétait guère le primitif. Elle se réalise dans les dieux et les astres comme elle se réalise en nous. Nous durons et changeons tout à la fois ; nous aussi, nous sommes toujours les mêmes, bien que chaque jour nous vieillisse un peu. Les esprits et les dieux peuvent naître ou mourir sans que ces changements accidentels altèrent leur substance sacrée ou interrompent leur durée.

Il faut distinguer deux choses dans tout être qui agit : ce qui dure et ce qui change ; par ce qui change, il se manifeste dans le temps ; par ce qui dure, il échappe au temps. Tous les êtres conscients ont le sentiment qu'ils durent et la perception de leur durée ; mais ce sentiment peut-il être le même chez les dieux ou les génies que chez les hommes ?

---

1. Cette question a été le point de départ du mémoire de H. Hubert.



Les primitifs ne le croyaient pas et c'est ce qu'ils entendaient signifier par ces histoires d'hommes qui, transportés en un pays surnaturel, dès lors ne sentent plus le temps s'écouler de la même manière.

Lorsqu'on a le sentiment de durer, cela n'empêche pas toujours d'avoir aussi l'impression de la fuite du temps ; mais plus on se sent durer et moins on se sent changer, et si le sentiment de la durée en venait à exclure celui du changement, on aurait alors la perception de la durée pure, ou le sentiment de l'éternité.

Les primitifs se sont-ils jamais fait un raisonnement de ce genre ? Cela ne paraît pas démontrable ; mais on peut essayer de reconstruire la route par laquelle l'homme y arriva. Les « sauvages » n'ignorent pas plus que nous que le temps du chagrin ou de la douleur marche à pas de tortue, tandis que le temps du bonheur s'envole à tire d'aile. Un temps semble d'autant plus long que les impressions d'effort ou de contrariété dont il est marqué sont plus vives et plus nombreuses. Le soldat qui grimpe une côte ardue trouve le temps d'autant plus long que son sac est plus lourd ; le malheureux grabataire mesure la lenteur des jours à la vivacité de sa douleur. Tout ce qui accroît le sentiment que nous changeons, la sensation lourde qu'il se détruit en nous quelque chose, nous fait mieux sentir la griffe du temps. En revanche, lorsque le corps se porte bien, l'homme qui aime ou qui admire, l'esprit qui médite ou qui contemple ne sent plus passer le temps. Dans l'extase amoureuse, on prend des jours pour des heures ; dans l'extase religieuse, un siècle semble un jour. Tout ce qui accroît le sentiment de notre personnalité et nous donne un sentiment plus vif de notre force, j'allais dire de notre indestructibilité, nous fait mieux percevoir notre pouvoir de résister au temps, augmente en nous le sentiment de la durée, de notre propre durée. « Le temps nous dure » lorsque nous avons quelque ennui — mais nous ne le sentons plus passer lorsque notre être s'accroît, ou s'épanouit.

Après avoir fait cette analyse, l'homme ne douta pas un instant qu'elle fût valable pour les esprits et les dieux. Les esprits maudits, anges déchus, âmes damnées, fées mau-

vaises, alors même qu'ils vivraient indéfiniment, ont l'impression d'une destruction incessante, parce qu'ils sentent perpétuellement une douleur nouvelle et ce sentiment — dont ne parlent guère les prédicateurs —, pour eux est une incessante torture, et leur suggère leurs actions méchantes. Les êtres de malheur ignorent ce que c'est que l'éternité : ils ne connaissent que les griffes du temps, horrible vautour qui leur ronge le cœur. Ces temps de douleur sont d'ailleurs très inégalement longs, puisqu'ils varient avec la nature et la violence des tortures, et c'est pourquoi les *kalpas* des enfers bouddhiques sont très inégaux. C'est seulement par métaphore que l'on peut parler d'un enfer éternel : d'abord on peut toujours lui fixer un commencement ; ensuite il ne représente jamais, à un moment donné, qu'un nombre fini.

Les esprits bienheureux, ou qui jouissent de la vie bienheureuse, ignorent par définition la douleur ou l'ennui : ils jouissent de la vie sans en sentir l'écoulement. Le temps de leur vie peut être rythmé, comme la vie humaine, par la respiration ; ce rythme n'interrompt pas leur bonheur : c'est le rythme d'une respiration amoureuse. Pour eux, le temps s'écoule sans qu'ils s'en aperçoivent, ainsi qu'il arriva au moine tombé en extase. Le sentiment de la durée est essentiellement un et ne se nombre pas.

La théologie catholique — c'était du moins la pensée de S. Thomas — admet que l'âme n'est soumise au temps proprement dit qu'en raison de son union avec le corps ; une fois séparée de son enveloppe mortelle, elle vit dans l'*ævum*, qui est le temps des purs esprits, ou plus exactement hors du temps : dans la durée pure. L'âme, quoique ne subissant pas l'anéantissement, n'éprouve plus alors de changement ; unifiée dans la contemplation ou dans l'amour, elle n'a plus qu'un sentiment : le sentiment de posséder la vie dans la vie divine, de jouir d'une joie pleine, qui la remplira tout entière<sup>1</sup>.

Et, chose remarquable, cette conception n'est point particulière au christianisme. Elle ressemble, en effet, à s'y

---

1. S. Thomas, *Summa contra Gentile*, IV, 97. Cf. : G. Lechalas, *Etude sur l'Espace et le Temps*, F., 1910, pp. 208-209.

méprendre, à la conception bouddhique du Nirvâna. L'âme, déliée de toutes ses attaches corporelles et parvenue à cet état bienheureux que l'on a pu confondre avec l'anéantissement, vit enfin hors de toute vie changeante, abîmée dans la Pensée ou la Volonté universelle. Le parallélisme même de ces deux notions, le Nirvâna et l'*ævum*, démontre que, d'un côté comme de l'autre, la vie sans écoulement des bienheureux et, par suite, les vies des dieux ont été conçues comme des vies extatiques et leurs durées comme des durées remplies par une pensée unique, sans succession ni changement.

Ajoutons, enfin, que cette conception d'un cœur extasié qui peut être soumis à un rythme, sans qu'il puisse discerner ses propres battements, a ses plus lointaines origines dans les pratiques mêmes de la magie. Les fêtes de la liturgie magique ont été fréquemment des occasions de provoquer l'extase, soit par des fumeries ou des beuveries enivrantes, soit par des sauts ou des danses. Qu'il me suffise de rappeler les fêtes du Hikuli chez les Indiens du Mexique. Ce ne sont pas les civilisés qui ont inventé les paradis artificiels. Les fêtes religieuses sont également des occasions d'extase ; mais bien que l'on continue d'y utiliser les moyens sensibles : les chants et les parfums, l'orgue et l'encens, on y ajoute des moyens plus spirituels : l'éloge des vies héroïques, la peinture de la gloire ou de la vie bienheureuse, la prière et l'adoration. Aux paradis artificiels de la magie, les religions ont opposé leurs paradis spirituels. Tous ceux qui participent aux fêtes liturgiques, ne serait-ce que par contagion, communient avec le sacré, et si tous n'entrent pas en extase, tous y acquièrent une idée de ce que peut être l'extase. Mais si les dates, les dates critiques du temps magico-religieux, sont des moments durant lesquels le temps, comme au ciel, suspend son vol, supprimez les intervalles qui séparent ces dates les unes des autres, le temps ne sera plus qu'une suite de fêtes ininterrompues, une perpétuelle liturgie solennelle : le temps des esprits purs, l'*ævum* ou le nirvâna.

La notion d'*ævum* est bien proche de la notion d'éternité. L'éternité, de même que l'*ævum*, est le sentiment

d'une durée qui ne s'écoule pas et qui ne finira jamais. L'être éternel, il est vrai, sait et sent qu'il n'a jamais commencé, tandis que l'esprit glorifié sait qu'il n'a pas toujours été glorieux ; toutefois, la parenté des deux notions est éclatante. L'*ævum*, le nirvâna et l'éternité échappent au nombre et à la mesure.

L'éternité, comme l'*ævum*, n'est donc qu'une notion imaginaire, une projection, une extériorisation du sentiment extatique durant lequel le temps paraît être aboli. La genèse de cette notion, et surtout sa généralisation, certes, a été favorisée par les griseries collectives des fêtes liturgiques : mais elle s'est développée surtout chez les ascètes de la magie et de la religion. Les rudes pratiques de l'initiation et de la vie religieuse, en anéantissant le corps, ont porté l'âme à un point où il lui suffit d'un choc pour la faire entrer en extase. Un Çakya-Mouni ou un Saint François d'Assise étaient toujours prêts à échapper au temps, à abandonner leur corps pour contempler le seuil de l'éternité.

Notion imaginaire, est-ce à dire que la notion d'éternité n'ait aucune valeur et aucune utilité ? Non point. L'affirmer, ce serait tomber dans la même faute que si l'on méconnaissait la valeur et l'utilité du temps scientifique, cette autre notion imaginaire. Projection du sentiment extatique, l'éternité est, du même coup, la projection de notre soif de bonheur, des appels de notre esprit à toujours plus de lumière, de notre cœur à plus d'amour, de l'être tout entier à toujours plus d'être. Les religions, en nous proposant de travailler pour l'éternité, offrent à notre effort un but adéquat à l'infini de nos aspirations et de nos désirs. Mais, direz-vous, est-il nécessaire de croire à l'immortalité personnelle pour avoir un suffisant motif d'agir ? Les faits se chargent d'établir le contraire. Ceux qui ne croient pas au Ciel, société d'extatiques anéantis en Dieu, veulent du moins réaliser ici-bas une société idéale, y ramener l'Age d'or, chasser de la terre le chagrin et les douleurs, y installer le bonheur de vivre. Mais par cet effort même, par le seul fait qu'il réalise une

œuvre dépassant l'individu et la société présente, l'homme s'évade du temps et s'immortalise<sup>1</sup>.

---

1. Cette étude sur *les notions de temps et d'éternité* fut publiée en 1919, dans la *Revue d'Histoire des Religions*.

Quant à *l'Enseignement des Almanachs*, il parut en 1936 dans la *Revue Hippocrate*. C'est par erreur que je l'ai mis au nombre des appendices. Il devrait, en réalité, faire partie de l'ensemble des chapitres. — C. N.S.



## LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS CITÉS

- Abano (Pierre d'). — *Opusculum repertorii prognosticon*, Venise, 1485.  
 Abano (Pierre d'). — *Conciliator Controversiarum*, Diss. 158.  
 Abbatius. — *Prognostication touchant le mariage du très honoré et très aimé Henry, par la grâce de Dieu roy de Navarre, et de très illustre princesse Marguerite de France Calculé par Maistre Bernard Abbatio, docteur-médecin et astrologue du très chrétien roi de France.*  
*Acta Sanctorum*, Oct. IX, 355-57.  
 Agrippa (Henri-Corneille). — *De la Philosophie Occulte*, éd. de Paris, 1910, I, 22, 24, 62, 377 ; II, 44.  
 Albert le Grand. — *Les admirables secrets d'Albert le Grand*, Lyon, 1704, in-16, 19, 76, 77, 82, 97. — *Cologne*, 1705, 20 et 27.  
 Petit Albert. — *Secrets merveilleux de la magie... du Petit Albert*, Lyon, 1725, 182.  
 Albumasar. — *Introductorium in Astronomiam*, Liv. cap. I ; liv. III, cap. VI, IX.  
 Alexandre de Tralles. — *Douze livres sur l'art médical*, I, XIV, 15, 62.  
 Alexandre d'Aphrodisias. — *De Fato*, cap. V.  
*Almanach du Bon Laboureur pour l'année 1618*.  
 S. Ambroise. — *Epistolae*, Paris, 1690, epist. 23, 880.  
 S. Ambroise. — *Hexaameron*, lib. IV, cap. IV, 14, ds *P.L.* XIV, 192-97 ; cap. VII, 29 et 30.  
 Anderson (C.J.). — *Lake Ngami*, p. 328.  
 Andrews (J.-B.), ds *R.T.P.* (1894), IX, 331.  
*Annuaire de la Société Météorolog. de France pour l'année 1895*.  
*Annuaire du Bureau des Longitudes pour 1833*, P. 1832, p. 193 ; pour 1875, pp. 435-55. Voir Arago.  
*Anthologie palatine*, VI, 59, 200, 201, 202, 271, 273-75.  
 Antoniadi (E. M.). — *L'Astronomie égyptienne dep. les temps les plus reculés jusqu'à la fin de l'ép. alexandrine*. P. 1934, in-12 carré de XIV-157 pp., VII pl., 50 fig. — pp. 28-29.  
 Apulée. — *De la vertu des herbes*, 9 et 65.

- Arago (François), ds *Annuaire du Bureau des Longitudes pour l'an 1828*, P. 1827, in-16, pp. 178-79 ; ... pour l'année 1832, pp. 185-93 ; ... pour l'an 1833 : *Des prétendues actions exercées par la L. sur la nature organique*, 214-17, 223-24, 231-32, 234-36, 237-38, 240-43 ; Pour l'an 1851 : *Du Calendrier*, pp. 413-15.
- Arago (François). — *Astronomie populaire*. Œuvre posthume, nouv. éd, mise au courant des progrès de la Science par J.A. Barral. Paris, 1867, 4 vol. in-8 de IV-XII-559 ; 554 ; 635 ; 856 pp., 362 fig. Voir III, 497-500, 501-503, 505, 507-508, 519-32 ; IV, 106, 108-109, 650-56, 659-63.
- Aratus de Soles et Germanicus César. — *Les Phénomènes*, trad. Halma, P. 1821, in-4, de VI-XXI-108 pp. Voir : pp. 29-31.
- Aratus. — *Pronostics*, 13-23, éd. Halma, 28-29, 30.
- Arbonnet (T.) et F. Daumas. — *Relation d'un voyage d'exploration au N.E. du Cap*, P. 1842, p. 501, cité par A. Réville, *Les Relig. des peuples non-civilisés*, P. 1883, I, 186.
- Archives historiques* (1889), I, 362.
- Aristote. — *De la Génération des animaux*, II, V ; IV ; II ; IX ; 5-8.
- Aristote. — *Histoire des Animaux*, VII, II, 2 ; VII, II, 2, 4.
- Arnason (J.). — *Legends of Iceland*, 2nd ser. London, 1866, 635.
- Astronomie journalière* (I<sup>o</sup>) ou *Miroir des Astres*, Grenoble 1669, in-16, 61-62, 70-74.
- Athanase. — *Syntagma doctrin. ad Monach*, ds *Opera*, II, 361.
- Atharva-Veda*, III, 23 ; VII, 53, 7, etc.
- Aubrey (John). — *Remaines of Gentilisme and Judaisme* (1686-87). Ed. and ann. by James Britten, London, 1881, in-8 de IV-VII-273 pp. Publ. *Folk-Lore Society* (1880) ; pp. 36-37, 83 et 131.
- Aubry (Jean-François). — *Les Oracles de Cos*.
- Augustin (Saint). — *La Cité de Dieu*, V, 1-7.
- Augustin (Saint). — *Summ. Theol.* Part. I, q. CXV, A.
- Augustin (Saint). — *De Mirabilibus Sacrae Scripturae*, lib. I, cap. VII, ds P.L., XXXV, 2159.
- Aulu-Gelle. — *Les Nuits attiques*, II, 24 ; III, 16 ; XIV, I ; XX, 8.
- Averrois Cordubensis. — *In Aristotelis meteora expositio media*, lib. II, cap. I, De Mari.
- Avienus. — *Les Phénomènes d'Aratus*, éd. Despois et Saviot, P. 1843, p. 155, 251, 255 et 257. Voir aussi Aratus, *Les Pronostics*, éd. Halma, pp. 30, 251.
- Azemar (D<sup>r</sup>) ds *Chronique médic.* (1930), XXXVII, 209.
- Bacon. — *Works*, London, 1740, III, 187 ; *Accroissement des Sciences*, liv. III, Ch. IV ds *Œuvres*, trad. F. Riaux, P. 1843, I, 160, 164.
- Balfour (François). — *On the influence of the Moon in Fevers*, Calcutta, 1784, in-8, puis Edimbourg, 1785.
- Bardesane. — *Le lever de la loi des Astres*, ds V. Langlois, *Collec. des histor. de l'Arménie*, P. 1880, I, 80-81.
- Barjavel (C.F.H.). — *Dictons et sobriquets patois du dép. de Vaucluse*, Carpentras, 1849-53, in-8 de XXIV-306 pp. Voir pp. 149, 151, 154 (note 2), 164.
- Barthélemy l'Anglais. — *Le Grand Propriétaire de toutes choses*, VIII, 29, 30, trad. J. Corbichon, P. 1556, f. 84. Voir aussi XIII, f. CXII.
- Bartholin. — *Historiorum anatomic. et medicarum*, Copenhague, 1654, in-8 ; Cent. II, Hist. 72.
- S. Basile. — *Homil. in Hexamer.* VI, 6, 2, 4, 10.
- Bassett (F.S.). — *Legends and superstitions of the Sea and of the sailors in all Lands and at all Times*. London, 1885, in-8, de 505 pp. Voir 27-29.
- Baudouin (D<sup>r</sup> Marcel), ds *Chronique méd.* (1931) XXXVIII, 44.



- Baumann (O.). — *Usambara und seine Nachbargebiete*, Berlin, 1891, 125.
- Bayon (Raoul), ds *Rev. Trad. Pop.* (1889), IV, 292.
- Beauquier (Charles). — *Les mois en Franche-Comté*, P. 1900, gd in-8 de 184 pp. Voir : 19, 36, 80, 81, 85, 107, 112, 140, 160, 173-78.
- Becedeff (Al.) ds *La Côte d'azur médicale* (1934), XV, 111-12.
- Bède. — *De natura rerum liber XXXIX*, ds *P.L.*, XC, 258-60 et *De temporum ratione*, XXIX, ds *P.L.* XC, 422-26.
- [Belin (Dom. A.)]. — *Traité des Talismans ou Figures astrales*, P. 1668, in-16, 49-50.
- Bejottes (L.). — *Le « Livre sacré » d'Hermès Trismégiste et ses trente-six herbes magiques*. Bordeaux, Barthélemy et Clèdes, 1911, gd in-8 de 201 pp. Voir pp. 44-45, 54-55, 79, 80-84, 101-102, 136-138.
- Belleval (Marquis de). — *Nos pères*, 308.
- Bellot (Jean). — *Les Caquets de l'Accouchée*, éd. Janet, 64-66.
- Berget (A.). — *Où en est la Météorologie*, P.s.d. [1921].
- Bénil (P.). — *La Sainte-Lunade de S. Jean-Baptiste* (réimpression du livret de 1680), Tulle, 1896, in-8, p. 9.
- Bernardi Silvestris. — *De Mundi Universitate*, I, 3 ; II, 5-6.
- Berthelot (M.). — *Introd. à l'étude de la Chimie des Anciens et du Moyen Age*, Paris, 1889, gd in-8 de XII-330 pp. ; pl. fig. en photograv. d'après les mss. Voir pp. 77 et 81-82.
- Bertrand (A.). — *La Religion des gaulois. Les Druides et le Druidisme*. P. 1897, gd in-8 de VIII-436 pp. Voir pp. 124-125.
- Bresson (L.). *Influence de la Lune sur la précipitation*, ds *Ann. Soc. Météorolog. de Fr.* (1905), LIII, 26-27.
- Bézier (P.). — *Inventaire des Monum. mégalithiques du dép. d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, 1883.
- Bible. — *Nombres*, X, 10, XXIX, 6 et XXXIX, 11-15 ; *Lévitique*, XXIII, 24 ; *Psaumes*, LXXXI, 4 ; *IV Rois*, XXIII, 4-5 ; *Job*, XXXI, 26-28 ; *Ecclés.*, XI, 4-6 ; *Isaïe*, I, XIII, 15 ; LXVI, 23 ; *Ezéchiel*, XLVI, I ; *Jérémie*, VII, 18 ; VIII, 1-2 ; XLIV, 19 ; *Enoch*, VIII ; *Matthieu*, IV, 24 ; XVI, 2-4 ; XVII, 14 ; *Marc*, III, 10 ; *Luc*, VI, 18-19 ; XII, 54-56.
- Black (W.G.). — *Folk-Medicine ; a chapter in the history of culture*, London, Elliot Stock, 1883, in-8 de VI-II-220 pp. Publ. *Folklore Soc.* (1883), XII, 124, 126, 128.
- Black (W.G.). — *Irish popular and medical superstitions*, 15.
- Bleek. — *Reynard in S. Africa*, 69-74.
- Blondinelle (M.), ds *Chronique médicale* (1932), XXXIX, 184.
- Blondus (M. A.). — *De diebus decretoriis*, Romae, 1544, in-8.
- Boèce de Boot (Anselme). — *La Parfaict loaillier ou Hist. des Pierreries : ou sont amplement descrites leur naissance, iuste prix, ... Facultez medecinales et proprietez curieuses... composé par A.B. de B. médecin de l'empereur Rodolphe II... A Lyon... M. DC. XLIV, in-12 de XXXII-746-XXXIV pp. ill. ; éd. André Toll, Lyon, 1644, in-8. Voir 508-511.*
- Boissier Sauvage de la Croix. — *De astrorum influxu in hominem*, Montpellier, 1757, in-4.
- Bondurand (Ed.). — *Les Coutumes de Lunel*, ds *Mém. Acad. de Nîmes* (1885), 8<sup>e</sup> sér., VIII, 35-78, art. LXXII.
- Bondurand (Ed.). — *Nemausa*, II, 194.
- Bonnemère (L.), in *Rev. Trad. Pop.* (1888), III, 332.
- Boscagna (R.P.G.). — *Chinigchnich*, ds A. Robinson, *Life in California by an American*, New York, 1846, 298 sq.
- Bouché-Leclercq (A.). — *L'Astrologie grecque*. Paris, 1899, gd in-8 de XX-658 pp. Voir : 66, note ; 397, 508-10, 517-18, 520-21, 524-25, 527-28.

- Boudin (J.-Chr.). — *Traité de Géographie et de statistique médicale*. P. 1857.
- Brand (John). — *Observations on the popular Antiquities of Great Britain ; Chiefly illustrating the origin of our vulgar and provincial Customs, Ceremonies and Superstitions...* Arranged, rev. and gr. enlarged by Sir H. Ellis, London, 1849, 3 vol. in-12 de : XX-539 ; IV-522 ; IV-499 pp., 3 front. Voir : II, 169 ; III, 142, 143, 144, 148, 150.
- Brazier (Ch.). — *Sur la valeur pratique de la règle du Maréchal Bugeaud*, ds *Ann. Soc. Météorolog. de Fr.*, 1915-1919.
- Bretshmar (C.F.). — *De Astrorum in corpora humana imperio*. Ieanae, 1820, in-4.
- Breuil (A.). — *Du Culte de S. Jean-Baptiste et des usages profanes qui s'y rattachent*, ds *Mém. Soc. Antiq. de Picardie* (1845), VIII, pp. 155-244.
- Breuil (A.). — *Du culte de S. Jean-Baptiste*, Amiens, 1896, 72, 80.
- Bridet (Commdt). — *Etude sur les ouragans de l'hémisphère austral*, P. 1861, cité par M. Faye, ds *Ann. Bur. Longitudes pour 1877*, 516-17 note.
- Brierre de Boismont. — *De la Menstruation*, P. 1842, 98, 100.
- Brillouin (M.). — *La Lune est-elle radioactive ?* ds *C.R. séances de l'Acad. des Sciences* (1926), CXXII, 822-23.
- Brissaud (Edouard). — *Hist. des expressions populaires relatives à l'anatomie, à la physiologie et à la médecine*. Paris, 1888, in-12 de X-348 pp. Voir pp. 67-68.
- Brown (G.). — *Melanesians and Polynesians*, London, 1910, p. 37.
- Bruce (James). — *Voyage en Nubie et en Abyssinie entrepris pour découvrir les sources du Nil* (1768-1773). P. 1791, IV, 556.
- Brunet. — *Manuel du Libraire*, 5<sup>e</sup> éd., V, 311.
- Budai (D<sup>r</sup> E.). — *Les jours biocritiques de la lunaison*, ds *Rev. de Pathologie comparée et d'hygiène générale* (1934), XXXIV, pp. 444.
- Bull. Soc. Astrol. de Fr.*, janvier 1929, III, IV, 10 ; janvier 1933, 13, pp. 18-21 ; avril 1933, p. 13.
- Bunzel (R.L.). — *Zuni ceremonialism*, ds *47th Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethnol.*, XLVIII, p. 487.
- Cadéot (Charles). — *Les influences lunaires*, ds *Rev. de Pathologie comparée et d'hygiène générale* (1932), XXXII, pp. 507-515. Voir : pp. 507-508, 510, 511, 512, 515.
- Candro (G.). — *Un viaggio nelle penisole dei Somali*, 359.
- Capuron (J.). — *Traité des maladies des femmes*. P. 1817, in-8, 27-28.
- Cardan. — *Opera*, VII, 285.
- Casati (G.). — *Dix années en Equatoria*. P. 1892, 286.
- Castelnau (F. de). — *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, P. 1850-51, II, 31-34.
- Castiglioni (A.). — *Hist. de la Médecine*. P. 1931, éd. française établie par les soins de l'Auteur. Trad. J. Bertrand et F. Gidon, in-8 de 781 pp., 279 grav. Voir pp. 43, 50-63, 327, 309.
- Caton. — *De re rustica*, 5, 37, 50.
- Celse. — *De la médecine*, I, 4 ; II, 23.
- Césaire d'Arles. — *Second Sermon sur les calendes de janvier*, ds *P.L.*, XXXIX, 2004.
- César. — *De Bello Gallico*, I, 50.
- Chambers. — *The Book of days ; a miscellany of popular Antiquities...* London, 1863-64, 2 vol. in-4 de X-832 ; VI-840 pp. ill. Voir C.W.J. II, 202.
- Charency (H. de). *Trad. pop. du dép. de l'Orne*, ds *Mélusine* 1878, I, 95, 96, 98.
- Chauliac (Guy de). — *La Grande Chirurgie...* Composée en l'an de grâce 1363. A Tournon, 1598, in-8, 607-608.

- Chaumeil (J.). — *Météorologie usuelle. Aperçu de cette science attachante.* P. s. d. (v. 1880), in-12 de 177, pp., 55, grav. et cartes. Voir 21-22, 138-41.
- Choisnard (Paul). — *Les Précurseurs de l'Astrologie scientif. et la Tradition* (Ptolémée, St. Thomas d'Aquin et Képler). Paris, 1929, in-8 de IV-73 pp. Voir : pp. 31, 34-35 ; 52.
- Choisnard (Paul). — *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des Astres.* P. 1926, in-8 de IV-256 pp. Voir : pp. 90, 96 ; 100 ; 124-126.
- Chronique médicale (1930), XXXVI, 238 : 209 ; 238 ; (1931), XXXVII, 19-21 : 44 ; 101 ; 189 ; 208-210 ; 217 ; 298 ; 316 ; (1932), XXXVIII, 21, 127-128 ; 184 ; 213-14 ; 247 ; 271 ; 273 ; 302.
- Cicéron.. — *De la Divination*, I, 19 ; II, 42 ; 44, 45 ; 47.
- Citoys (Fr.). — *Advis sur la nature de la peste.* P. 1623, p. 5.
- Clément d'Alexandrie. — *Script. Proph. Eclog.* C. 52.
- Cleomedis. — *De Moy circulari corporum coelestium*, lib. II, cap. I et III. Ed. H. Ziegler, Lipsiae, 1891, 156 et 178.
- Codex Tegernsenensis*, 434.
- Cœur de Vache (M.), ds *Ann. Soc. Météorol. de Fr.* (1897), XLV, 112-114.
- Cole (H.). — *Notes on the Wagogo*, ds *Journal of the Anthropol. Institute* (1902), XXXII, 330.
- Colson (Oscar). — *Astronomie popul.* ds *Watlonia* (1909), 231, 283, 289, 290.
- Coumelle. — *De l'Agriculture*, II, 5 ; 10 ; VI, 26 ; VIII, 5, 11 ; XI, 2.
- Combes (Anacharsis). — *Proverbes agricoles du S.-O. de la France*, 2<sup>e</sup> éd., Castres, Huc, s. d., in-12 de 167 pp., 32, 64-65.
- Conder (C. R.). — *Heth and Moab*, London, 1883, 286.
- Cordier (Palmyr-Uldéric-Alexis). — *Etude sur la médecine hindoue, (Temps védiques et héroïques)*. Paris, 1894, in-4 de 116-VIII pp., Voir 29-30, 34.
- Coremans (Dr). — *L'Année de l'anc. Belgique, Bruxelles*, 1844, in-8, de 184 pp. Extr. *Bull. Commission royale d'Hist.* VII, 1, pp. 73-75 ; 82-84 ; 94-95 ; 96.
- Coremans (Dr). — *La Belgique et la Bohême, trad., coutumes et idées popul.* Bruxelles, 1862, gd in-8 de 116 ; 160 pp. Voir p 96.
- Cotte (P.). — *Mém. sur la météorologie*, P. 1788, 2 vol. in-4 ; I, 103-114 et 117-21.
- Crespit (F. P.). — *Deux livres de la Hayne de Sathan et malins esprits.* P. 1590, in-8, f. 309, v.
- Crollius. — *De la Signature des maladies*, Lyon, 1634, 56.
- Cuissard (Ch.). — *Etude sur les Jours Egyptiens des Calendriers*, Orléans, 1882, in-8 de IV-107 pp. Ex. *Mém. de l'Acad. de Sainte-Croix*, T. V, 37 ; 44, et 86-87, note 3.
- S. Cyrille de Jerusa'em. — *Catech.*, IV, 37.
- Curr. — *Australian Race*, III, 43.
- Dallet (G.). — *La prévision du temps.* P. 1887.
- Daniel. — *De Lunaticis*, Voir le *Thesaurus* de Hase et Iken, Leyde, II, 180-81.
- Daux (Abbé Camille). — *A travers les Calendriers liturgiques.* Arras, 1906, gd in-8 de 35 pp., II pl. Extr. *Science catholique* (1906), pp. 9 ; 26-30 ; 33.
- Decharme (P.). — *Mythologie de la Grèce antique*, 245-46.
- Defrance (E.). — *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens envoûteurs.* Documents inéd. sur la diplomatie et les sciences occultes du XVI<sup>e</sup> s. P. 1911, in-12 de 309 pp., 20 fig. Voir 52-65 ; 68-99 ; 115-124.
- Delaborde. — *Caraïbes*, 525.
- Delaporte (L.). — *La Mésopotamie. Les civilisations babylonienne et assyrienne.* P. 1923, in-12 carré de XIV-420 pp. ill. Voir 174 et 389.

- Delaonay. — *Mém. sur la théorie des marées*, ds *C. R. Acad. des Sc.* (1843), XVII, 344.
- Delcambre (Général). — *Les dictons popul. et la prévision du temp*, ds *La Météorologie* (1934), LXXVII, 39 ; 41 ; 43.
- Dennys (R. N.). — *The Folk-Lore of China*, London, 1876, 118.
- Desaivre (Dr Léo). — *Etudes de mythologie locale*. Niort, 1880, in-8 de 14 pp. Extr. *Bull. Soc. Statist. Sc. L. et A. des Deux-Sèvres* (1880), pp. 14.
- Desaivre (Léo). — *Prières popul. du Poitou* Varve à Dieu, Belle Etoile, Chanson des Conditeux, Patenôtres blanches et Conjurations), Saint-Maixent, 1883, gd in-8 de 43 pp., Voir pp. 36-37.
- Desaivre (Léo). — *Croyances du Poitou*, 18.
- Desrousseaux (A.). — *Mœurs popul. de la Flandre française*. Lille, 1889, 2 vol. pet. in-8 de VII-312 ; IV-367 pp., Voir : II, 281.
- Destriche (Mme), ds *Rev. Trad. pop.* (1890), V, 563.
- Dezeimeris, Ollivier et Raye-Delorme. — *Dictionnaire histor. de la Médecine*, P. 1828, I, 261.
- Dhorme (P.). — *Choix de textes relig. assyro-babyloniens*. P. 1907, gd in-8 de XXXVII-406 pp. Voir : 3-5, 61-62, notes 21 et 24, 63.
- Dhorme (P.). — *Relig. assyro-babylonienne*. P. 1910, in-12, VIII-319 pp. 5, 6.
- Diacre (Paul). — *Historia Longobardorum*, I, 6.
- Diodore de Sicile. — *Bibl. Histor.*, Liv. I, II, 73, 81, 96, 98 ; Liv. II, 30, 31. Trad. Hoefler, Paris 1846 ; T. I, pp. 13, 83, 90-91, 107, 110, 146-47.
- Dionis. — *Cours d'Opérations de Chirurgie*, P. 1714, 157.
- Dioscoride. — *Les Six Livres des Simples*, III, 90.
- Dioscoride. — *La Matière médicale*, V, 159.
- Dominique (Abbé J.). — *La fête de la Saint-Jean dans les deux Bretagnes, étude de coutumes popul.*, in-8 fact. de 11 pp. s. l. (1883), Voir pp. 193.
- Dorsey (J. O.). — *A Study of Siouan Cults*, ds *Xlth Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethn.*, 467.
- Dottin (G.). — *Glossaire des parlars du Bas-Maine (Mayenne)*, P. 1899, gd in-8 de VI-CXLVIII-682 pp. Voir p. 5.
- Douce (Francis). — *Illustrations of Shakespeare*, London, 1807, I, 17.
- Drioton (E.). — *Le Roi défunt Thot et la crue du Nil*, ds *Egyptian Relig.*, I, 39-51.
- Du Barail. — *Mes souvenirs*, 186.
- Dubois (Abbé J. A.). — *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, P. 1825, 2 vol. pet. in-8 de XXXIV-491 ; IV-559 pp., II, 530-33.
- Du Broc de Segange (L.). — *Les SS. patrons des corporations et protecteurs*. P. 1888, I, 280-81.
- Ducange. — *Glossarium*, V° Apotelesmata.
- Duchataux (V.). — *Virgile avant l'Enéide*. Reims, 1894, 149-51.
- Duchateau. — *Etude sur l'heure à laquelle accouchent les femmes*. P. 1924, 51-52.
- Duchaussoy (H.). — *Almanach météorologique à l'usage des cultivateurs*. Amiens, 1898, 24 ; 28-29.
- Du Fail (Noël). — *Contes et discours d'Entrepell*, ds *Œuvres*, éd. Assezat, P. 1874, II.
- Dufresny. — *Le malade sans maladie*, acte I, sc. 4.
- Dugaston (G.). — *Astronomie et météorologie popul. Prévision du temps. Marées*. Paris, s. d. [1930], in-12 de 208 pp. voir pp. 178-179.
- Duhamel du Monceau. — *De l'exploitation des Bois*. P. 1764, 380-82 ; 392-93.
- Duhem (Pierre). — *Le Système du monde. Hist. des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*. Paris, 1913-17, 5 vol. in-8 de VI-512 ; IV-522 ; IV-549 ; IV-597 ; IV-596 pp. Voir I, 275 ; II, 154-55 ; 269-70 ; 272-74 ; 281-85 ; 286-87 ; 290-91 ; 309-318 ; III, 18-20 ; 112 ; 113 ; 117-19 ; 122-23.

- Dupleix (Scipion). — *Curiosités naturelles*, P. 1626, in-8, 153.
- Duprat (Dr F.). — *Le secret de la procréation volontaire. Garçon ou fille à volonté*. P. 1920, 17-19.
- Duprat (Dr). — *L'Influx cosmique et la vie de l'homme*, ds *Les Rythmes et la Vie*, Lyon, 1933, 124.
- Durey (L.). — *Etude sur l'œuvre de Paracelse*. P. 1900. Voir pp. 59. 92-93 ; 118 ; 128 ; 139.
- Durkheim et Mauss. — *Classifications primitives*, ds *Année Sociologique* (1903), VI, 9, 22.
- Du Tertre. — *Hist. générale des Antilles*. P. 1667-71. III, 370-72.
- Eggede. — *Hist. Nat. du Groenland*, trad. fr. 153.
- Elien. — *De Natura Animal.*, XIV, 27.
- Ellain (Nicolas). — *Advis sur la peste*. P. 1606. 13.
- Eloi. — *Vie de S. Eloi*, II, 15.
- Ennéades, III, 1.
- Estienne (Charles). — *L'agriculture et Maison rustique en laquelle est contenu tout ce qui peut estre requis pour bastir maison champestre, preveoir les changements et diversitez des temps... Plus un bref recueil des chasses du Cerf, du Sanglier...* A. Paris. M. D. LXX., in-8 de XI-255-XVIII ff. Voir ds l'éd. de 1689, Liv. I, cap. IX, 29-32. Voir pp. 316-320, les éditions de ce livre.
- Estienne (Charles) et A. Liébault. — *De l'Agric. et Maison Rustique*. Voir, aux appendices, pp. 316-320, les éditions de ce livre.
- Estienne (Henri). — *Deux dialogues du nouveau langage français italianize*, P. 1598.
- Eusèbe. — *Prepar. evang.* VI, 9.
- Evangiles des Quenouilles (Les)* nouv. éd. rev. sur les éd. anc. et les mss. Avec préf., glossaire et table analytique. A Paris, chez P. Jannet, 1855, in-16 de XVI-168 pp. Ed. Elzévir. Voir pp. 38-39, 790, III, 14, 38-39. Voir aussi appendice B. seconde série LXV, 131, V, 19, 81.
- Fabricius. — *Codex pseudepigraph. Veteris Testamenti*, ed. altera, II, 152-297 ; 350 ; 363.
- Favraud (A.). — *Les feux de la Saint-Jean, Angoulême, 1893, gd in-8, p. 9*.
- Faye (M.). — *Défense de la loi des tempêtes*, ds *Ann. Bur. Longitudes pour 1875*, pp. 435-455.
- Faye (M.). — *Sur les orages et sur la formation de la grêle*, ds *Ann. Bur. Long...* 1877, 483-89 ; 494-495 ; *Ann. Bur. Long...* 1877, 516-17, note.
- Faye (M.). — *Sur la météorologie cosmique*, ds *Ann. Bur. Long...* 1878, 615-17 ; 617-18 ; 622 ; 657.
- Félibien. — *Hist de la Ville de Paris*. P. 1715, II, 1113.
- Ferrarius (A.). — *De Diebus decretoriis*, Lugduni Batavorum, 1541, in-8.
- Festus, V<sup>o</sup> *Robaglia*.
- Ficin (Marcile). — *Œuvres*, trad. de La Bourie, 1582, in-8, 120.
- Filleul-Pétigny, ds *Rev. Trad. Popul.* (1908), XXIII, 273-74.
- Fison et Howitt. — *Kamilaroi and Kurnai*, p. 168.
- Flambart. — *Influences astrales*. P. 1913, in-8, 99.
- Flambart. — *Les preuves de l'influence astrale*. P. 1927, ch. IV, 51-76.
- Flammarion (Camille). — *Astronomie populaire. Description générale du Ciel*. Paris, 1880, in-4 de VIII-839 pp. ill. de 360 fig. Voir pp. 224 ; 226-27.
- Flammarion (Camille). — *Hist. du Ciel*. Nouv. éd. P. 1872, gd in-8 de XII-468 pp. ill. Voir pp. 417 ; 427 ; 422-23.
- Folk-Lore Record for 1878*, p. 45.
- Follet (Dr H.). — *Un médecin astrologue : Henri-Cornélius Agrippa*. P. 1896, 20.

- Fonvielle (W. de). — *Hist. de la Lune*. Paris, 1886, in-12 de 256 pp., 72 grav. Voir pp. 69-70 ; 115 ; 117 ; 171-176 ; 202-203 ; 226.
- Forbes-Leslie (Lieut.-Col.). — *The Early Races of Scotland and their Monum.* Edinburgh, 1866 ; 2 vol. in-8 de 518 pp. ill. Voir I, 136-38.
- Forbes Winslow. — *Light : its influence on Life and Health*. London, 1867.
- Fouquet (Dr A.). — *Légendes, contes, chansons popul. du Morbihan*, Vannes, 1857, in-12, 79.
- Fournier. — *La lune et la femme légère sont d'une même qualité*, ds *Variétés histor. et littér.* II, 263.
- F. R. — *Dictons popul. sur le temps*, par F. R. Paris, 1879, p. 17.
- Franklin (Alfred). — *Les Médecins*, Paris, 1912, pp. 77-79 ; 81-82 ; 84 ; 193 ; 204 ; 213-15.
- Franklin (Alfred). — *La vie privée au temps des premiers Capétiens*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1911, 2 vol. in-8 de XXXII-344 ; XVI-392 pp. Voir II, 180-181.
- Frazer (J. G.). — *Atys*, 148-49 ; 282, n<sup>o</sup> 544, 545.
- Fruittier (Dr), ds *Chronique médic.* (1931), XXXVII, 298.
- Gaidoz (H.) ds *Revue celtique*, II, 485.
- Galien. — *Des jours décroîtaires*, III, 2-3.
- Galien. — *Des vertus des médicaments*, IX.
- Galien. — *Hist. Philosoph.*, 88.
- Galilée. — *Quatre dialogues sur le Système du Monde de Ptolémée et de Copernic*, 1632. Cf. Arago, *Astronomie popul.*, IV, 106.
- Gallo (Augustin). — *Secrets de la Vraie Agriculture et honnestes plaisirs qu'on reçoit en la mesnagerie des champs*. Trad. François de Belleforest, 1572, voir pp. 25 ; 33, 57-60.
- Gauchet (Claude). — *Le plaisir des champs*. Ed. Elzev., 271.
- Gauric (Luc). — *Catalogus imperatorum ac regum et principum qui artem astrologicam amarant*. Anvers, 1580, pet. in-8.
- Gazoni (Thomas). — *L'Hopital des fols incurables*. P. 1620 (l'éd. originale ital. est de 1594).
- Germanicus Cesar. Voir Aratus de Soles.
- Gervais de Tilbury. — *Otia Imperialia*, éd. Liebrecht, Hannover, 1856, p. 51.
- Giraldi Cambrensis. — *Topographica Hibernica*, Diss. II, cap. II.
- Glanville (Barthélemy de). — *Le Propriétaire des Choses*, VIII, 29, 30. Trad. J. Corbichon. Voir aussi XIII, f. CXII.
- Grand-Carteret (John). — *Les Almanachs français*. Bibliogr. Iconogr... P. 1896 gd in-8 de CXI-848 pp., V. pl., 306 vignettes, pp. LIV-LX ; 627, n<sup>o</sup> 2864 et 2865.
- Grasset (Dr Hector). — *Le Transformisme médical. L'Evolution physiologique (Thérapeutique rationnelle)*. P. 1900, in-12 de VI-546 pp. Voir pp. 384 ; 385 ; 388-89 ; 392-94 ; 395 ; 397-98 ; 405-407.
- Grégoire le Grand. — *Homil. X in Evang.*, lib. I.
- Grégor (Rev. Walter). — *Notes on the Folk-Lore of the North-East of Scotland*. London, 1881, in-8 de VI-XII-238 pp. Publ. *Folk-Lore Society* (1881), VII. Voir, pp. 151-52.
- Grimm (Les Fr.). — *Traditions allemandes*. Trad. par M. Theil. P. 1838, 2 vol. pet. in-8 de IV-XLVII-574 ; IV-461 pp. Voir I, 10.
- Grimm (Jacob). — *Teutonic Mythology*. Translated from the 4th ed. with notes and appendix by J. S. Stallybrass. London, 1883-1900, 4 vol. ; in-8 de 1887 pp. Voir pp. 585 ; 589-91 ; 714-716 ; 719 ; 1008 ; 1794 ; 1808 ; 1812.
- Groot (J. J. M. de). — *Les fêtes annuellement célébrées à Emoui. Etude concernant la religion populaire des Chinois*. P. 1886, in-4, Voir I, 127-28 ; 376 ; II, 474-75 ; 484 ; 489 ; 491 ; 510-11 ; 513 ; 688.

- Gubernatis (Angelo de). — *La Mythologie des Plantes ou les Légendes du règne végétal*. Paris, 1878-1882, 2 vol. in-8 de XXXVI-295 ; IV-374 pp. Voir I, 16 ; 211 à 214 ; II, 17-18.
- Guérin (Mgr Paul). — *Les Conciles*, 1869, II, 198.
- Guilbrand. — *Dissertatio de sanguifluxu uterino*, etc. Copenhague, 1794, in-8.
- Guillemeau. — *Œuvres*, P. 1649, in-fol. 808.
- Guillemaut (Lucien). — *Les mois de l'année (en) Bresse Louhannaise. Usages, mœurs, fêtes, trad. pop.* Louhans, 1907, gd in-8 de VIII-239 pp. Voir 65 ; 86.
- Haddon. — *Head Hunters*, 132 ; 138.
- Hamonc (Dr). — *La saignée au XVIII<sup>e</sup> s., ds Rev. clinique d'Andrologie et de Gynécologie*, Avril, 1898.
- Hansen (L.). — *De influxu Lunae in corpora humana*, Halae, 1724, in-4.
- Harley (Rev. Timothy). — *Moon-Lore*. London, 1885, in-8 de XV-296 pp. Voir pp. 179 ; 181-83 ; 192-95 ; 206-208 ; 218-19 ; 221-22 ; 224-26.
- Harou (Alfred), ds *Rev. Trad. Pop.* (1902), XVII, 567-68 ; 590-91 ; 599 (1903) XVIII, 374.
- Harou (Alfred). — *Mélanges de traditionisme de la Belgique*. P. 1893, in-16 de 151 pp. Coll. internat de *La Tradition*, dir. E. Blémont et H. Carnoy, vol. X. Voir p. 2.
- Harou (Alph.). — *Folk-Lore de Godarville*, 2.
- Harou (Alph.), ds *Ann. Acad. d'Archéol. de Belgique*, XVI, 193, note 3.
- Harrington (J. P.). — Voir XXXIX<sup>th</sup> Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethnol., 45 et 62, 48.
- Hayn. — *De Planetorum in corpus humana influxu*, Francofurti, 1805, in-8.
- Hazlitt (W.C.). — *Faiths and Folk-Lore*, 1905, I, 48 ; II, 416-17, 418.
- Hefele (Ch. J.) et Dom Henri Leclercq. — *Hist. des Conciles*. Nouv. trad. fr. faite sur la 2<sup>e</sup> éd. all. Paris, 1914-1930, 17 vol. Voir II, 1192 ; III, 188 ; 571 ; VI, 618.
- Henry (Victor). — *La Magie dans l'Inde antique*. Paris, Emile Nourry, 1909, in-12 de XXXIX-286 pp. Voir pp. 56-58 ; 83 ; 135-36 ; 161-62.
- Hermant (P.), ds *Folk-Lore Brabançon* (1925-26), V, 133, 134.
- Hermant (Paul) et Denis Boomans. — *La Médecine popul.* Préf. de Albert Marinus, Bruxelles, éd. du *Folk-Lore Brabançon* (1928), VIII, in-8 de XVI-240 pp. Voir pp. 199-200.
- Heroard. — *Journal*, I, 4.
- Hérodote, II, 47.
- Hippocrate. — *Des Semaines*, I, ds *Œuvres*, éd. Littré, VIII, 634-35 et 617-618. — *Des Vents*, III, 3, ds *Œuvres*, VI, 645-47.
- Hippocrate. — *Traité des airs, des eaux et des lieux*, trad. Dr Delavaud, P. 1804, pp. XCIII et XCVI.
- Hock (Auguste). — *Croyances et remèdes popul. au pays de Liège*. Liège, 1871, in-8 de 178 pp. Extr. *Bull. Soc. liégeoise de Littérat. wallonne* (1871) et Liège, 1888, Voir pp. 70 ; 372.
- Hoefler (Ferdinand). — *Hist. de l'Astronomie dep. ses orig. jusqu'à nos jours*. Paris, 1873, in-12 de IV-631 pp. Voir pp. 38 ; 43-44 ; 70-73 ; 123-25 ; 150 ; 193 ; 352-54.
- Hoefler (Ferdinand). — *Hist. de la Chimie*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1866-69, 2 vol. in-8 de XII-542 ; X-615 pp. Voir : I, 43-45.
- Hoffmann (Frédéric). — *De siderum in corpora humana influxu medico*, Halae, 1706, in-4.
- Hollis (Alc.). — *The Masai*, Oxford, 1905, 274.
- Homère. — *Odyssée*, IV, 229-232.
- Horace. — *Art. poétique*, 454.

- Horapollon. — *Hiéroglyphes* dits d'Horapolle (Hiér. XIV et XV). Trad. M. Requier, Amsterdam 1779, in-12 de VIII-328 pp. Voir 42-43 et 47.
- Houzeau (J. C.) et A. Lancaster. — *Bibliogr. générale de l'Astronomie*. Bruxelles, 1882-87, 2 vol. gd in-8 de CXX-1623 ; IV-LXXXIX-2225 pp. portr. Voir 730, n° 4144.
- Houzeau (J. C.). — *Récréations astronomiques et météorologiques*. Mons, 1888, gd in-8 de 180. Voir : *Comment les différents peuples voient la Lune*, p. 37.
- Hubert (H.). — *Etude sommaire de la représentation du temps dans la religion et dans la magie*. Publ. Ecole Pratique des Htes Etudes, sect. Sc. relig (1905), pp. 1-39. Voir pp. 9 et 15.
- Icard (Dr S.). — *La Femme pendant la période menstruelle. Etude de psychologie morbide et de médecine légale*. Paris, 1890, in-8 de VI-XIV-283 pp. Voir 39-65 et ch. IV et V : *Folie et menstruation. Névrose et menstruation* 66-87.
- Ideler. — *Physici et medici graeci minores*. Berolini, 1841, I, 387-96 et 430-40.
- Honorius Inclusus. — *De imagine mundi*, I, 40.
- Isidore d'Espagne. — *De ordine creatorum liber*, cap. IX, ds *P. L.*, LXXXIII, 936-37.
- Isidore de Séville. — *Etymologiarum, liber XIII*, 15, ds *P. L.*, LXXXII, 484.
- Jean (Ulrich). — *Deutsche Opfergebrauche*, Breslau, 1884, p. 282.
- Jacques de Nisibe. — *Serm.* II, 15.
- Jean Chrysostome (S.). — *Discours de la Création*, III, 3. — *A ceux que scandalisent les adversités*, 7.
- Jean de Salisbury.. — *Polycraticus*, II, 19 et 26.
- Jenks (A. E.). — Voir XIXth *Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethnolog.*, 1089-90.
- Jornandès. — *Hist. des Goths.*, XI.
- Joubert (Laurent). — *La Première et seconde partie des Erreurs populaires touchant la Médecine et le Régime de santé. Avec plusieurs autres petits traitez*. A Rouen, 1601, in-12 de XVI-246-XIV-XXX-227-XIII pp. par M. L. J. Conseiller et médecin ordinaire du Roy de France et de Navarre. Voir : I, 119-120 et II, 161-62.
- Juge (J. J.). — *Changements survenus chez les habitants de Limoges*. Limoges, 1817, pp. 176-77.
- J. F.. — Compte rendu de J. Rouch, *Généralités au sujet de la Règle de Bugeaud*, ds *La Géographie* (juin 1925), in *Bull. Soc. de Géographie d'Algérie et de l'Afrique du Nord* (1926), XXXI, 123-25.
- Junod (H. A.). — *The Life of a South African Tribe*, Neuchatel, 1912, I, 51.
- Justin. — *Apolog.*, II, 69.
- Justinien. — *Codex Justinian*, lib. IX, tit. VIII, 1, 2.
- Juvénal. — *Satires*, VI, 583-92.
- Kepler. — *Introductio in Commentaria de motibus Stellae Martis*, ds *Œuvres* éd. Frisch, III, 151-52.
- Kohl (J. G.). — *Die Deutsch-russischen Ostsee Provinzen*, Dresde und Leipzig, 1841, II, 279.
- Kolbe. — *Beschryving van de Kaap de Goede-Hoop*, part. I, XXIX.
- Krafft (K. E.). — *Influences solaires et lunaires sur la naissance humaine* par K. E. K., statisticien. Paris, 1928, in-8 de 50 pp. Voir 49-50.
- Labourasse (H.). — *Anciens us, coutumes, légendes, superstitions, préjugés, etc. du dép. de la Meuse*, Bar-le-Duc, 1902, in-8 de 225 pp. Extr. *Mém. Soc. L. Sc. A. de Bar-le-Duc*, IV<sup>e</sup> sér. t. I, p. 182, 184-85, 188-89.
- Lacombe (P.). — *Livres d'Heures imprimés au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> ss.* Paris, 1907, 18, 20, 22, LI-LII ; LVII-LIX.



- La Chesnaye (Jehan de). — *Le vieux Bocage qui s'en va*. Extr. *Rev. du Bas-Poitou*, Vannes, 1911, in-8 de 196 pp. Voir p. 175.
- Lactance. — *Instit. Divin.*, II, 14.
- La Brosse (Guy de). — *Traité de la Peste*, 1623, in-12, pp. 43 sq.
- La Fontaine. — *Fable XIII* du livre II.
- Lagrange (Fr. M. J.). — *Etudes sur les religions sémitiques. Enceintes et pierres sacrées*. Jérusalem, 1901, gd in-8 de 36 pp. Extr. *Rev. Biblique* (1901), 2<sup>e</sup> éd. P. 1905. Voir pp. 291 ; 405-51.
- Laisnel de la Salle. — *Croyances et légendes du Centre de la France. Souvenirs du vieux temps. Coutumes et traditions populaires comparées à celles des peuples anc. et mod.*, P. 1875, 2 vol. in-8 de XXV-338 ; IV-404 pp. Voir II, 285-86.
- Lalande (Emmanuel). — *Arnaud de Villeneuve, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1896, in-4 de 200 pp. Voir 155-56.
- Langlois (E. H.). — *Essai sur la calligraphie des mss du Moyen Age et sur les ornements des premiers Livres d'Heures imprimés*. Rouen, 1841, pp. 123-26 ; 128.
- Laplace. — *De l'action de la Lune sur l'atmosphère*, ds *La Connaissance des temps* (1828), 308 sq et *Sur les flux et reflux lunaires atmosphériques*, ds *La Connaissance des Temps* (1830), 3 sq.
- La Quintinie (Jean de). — *Instructions pour les Jardins fruitiers et potagers*. Nouv. éd. Paris, 1716, in-4, II, 139, 382-84. La 1<sup>re</sup> éd. est de 1690.
- Latini (Brunetto Latini). — *Li Livres dou Tresor*. L. 1, part. IV, ch. CXXV, éd. P. Chabaille, Paris, 1863, Voir p. 172.
- Launay (G. de) ds *Rev. Trad. Pop.* (1893), VIII, 94, 96.
- Laurencin (Paul). — *La pluie et le beau temps. Météorologie usuelle...* Paris, 1874, in-16 de XII-344 pp., 110 grav. et cartes. Voir 286-87 ; 302 ; 304-305.
- Laval (A. de). — *Dessins et Professions nobles et publiques*. Paris, 1613, in-4, pp. 421-22.
- La Ville de Mirmont (H. de). — *L'Astrologie chez les Gallo-Romains*, Bordeaux, 1904, gd in-8.
- Lawson (John-Cutbert). — *Modern Greek Folk-Lore and ancient Greek Relig. A study in survivals*. Cambridge, 1910, in-8 de XII-620 pp. Voir 190 sq.
- Le Calvez (G.). — *Les œuvres de Dieu et celles du Diable*, ds *Rev. Trad. Pop.* (1886), I, 202-203.
- Le Carguet, ds *Rev. Trad. Pop.* (1888), III, 453 (1903), XVIII, 587.
- Lechallas (G.). — *Etude sur l'Espace et le Temps*. Paris, 1910, 208-209.
- Lecoœur (J.). — *Nouv. esquisses du Bocage normand*. Paris et Caen, [1887], I, 12-13 ; 106.
- Lefébure. — *Le Mythe osirien*, I, 88.
- Legrand (A.). — *V<sup>o</sup> Lunus*, ds Daremberb et Saglio, *Dict. Antiq.*, III, 1292-98.
- Le Grand d'Aussy. — *Hist. de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation*. Paris, 1815, in-8, I, 196.
- Lejeune (Ch.). — *Quelques superstitions*, ds *Mém. Soc. d'Anthropol.*, 1903, 376.
- Le Loyer (J.). — *Traité des influences...* Avranches, 1677, in-12, 169-70.
- Leonard (C.). — *Speculum lapidum*, Hamburgi, 1717, in-12 118-19.
- Leroquais (V.). — *Les Livres d'heures mss de la Biblioth. Nat.* Paris, 1927, I, VI.
- Leroux (P. J.). — *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial. Avec une explication tres-fidelle de toutes les manières de parler burlesques, comiques... qui peuvent se rencontrer dans les meilleurs Auteurs, tant anc., que mod...* Nouv. éd. Pampelune, 1786, 2 vol. pet. in-8 de XX-612 ; IV-606 pp. Voir II, 105-106.
- Lesêtre (H.). — *V<sup>o</sup> Lune*, ds Vigouroux, *Dict. de la Bible*, IV, 421.
- Lespy (V.). — *Proverbes du Béarn*, 155.

- Levin Lemne. — *Les Occultes merveilles et Secretz de Nature*. Paris, 1574, f. 33, a et b.
- Liébault (J.). — *Trois livres de la Santé, Fécondité et Maladies des Femmes*. Paris, 1582, 49-51.
- Linkenheld (E.). — *Les Petits mois ou Loostage*. Nancy, éd. du Pays Lorrain, 1930, in-8 de 7 pp. Voir p. 1 de l'à part.
- Livingstone. — *South Africa*, 235.
- Loth (J.). — *L'Année celtique*, Paris, 1904, p. 6, 1907, 122.
- [Louis XI]. — *Ordonnances Royales*, XVI, 569.
- Lucain. — *La Pharsale*, I, 412.
- Lucien. — *Œuvres*, trad. Talbot, I, 518-20 ; *De l'Astrologie* 25, ds *Œuvres*, trad. Talbot, I, 522-23 ; *Le menteur d'inclination*, 16, ds *Œuvres*, II, 242 ; *Icaro-ménippe ou Le voyage dans les nuages*, 20-21, ds *Œuvres*, II, 145 ; *Philopatris*, 25, ds *Œuvres*, II, 531-32. Pour le texte grec, V. éd. de Fabricius, trad. fr. Gentien Hervet, Anvers 1569, Paris, 1610.
- Macer Floridus. — *Des vertus des simples*. Trad. L. Baudet, Paris, 1845, in-8 ; 115-17.
- Maçoudi. — *Le Livre de l'Avertissement et de la Revision*. Trad. B. Carra de Vau, Paris, 1896, in-8 de XVI-571, pp. 104-105.
- Macrobe. — *Le songe de Scipion*, I, 19 ; II, 9.
- Macrobe. — *Saturnales*, I, 15 ; VII, 16 ; VIII, 16.
- Madrelle (M.). — *Les dictons météorologiques et agricoles en Touraine*, ds *La Météorologie* (1928), 205 ; 219 ; 226 ; 227.
- Maginu (Antoine). — *Almanach pour l'an M. DCC. LXIX. Ou Pronostication perpétuelle des Laboureurs. Avec les pronostications de Pisagoras en ses Circules et Angles, de Joseph le Juste, Daniel le Prophète et autres. Avec l'Almanach des Vignerons*. Par Maistre A. M. dit l'Hermite solitaire. A Rouen, chez Pierre Seyer, in-16 de 60 pp. Voir p. 44.
- Mahillon (L.). — *Ciel et Terre. Erreurs populaires et préjugés. Les Dictons sur le temps*. Mons. 1890, gd in-8 de 242 pp. Voir pp. 6-10.
- Maimonide. — *Le Guide des Égarés*, 2<sup>e</sup> part., ch. X, éd. S. Munck, II, 85, 88.
- Mallon (L.), ds E. Rolland, *Faune popul.*, V, 97.
- Mandeville (Jean de). — *Le Lapidaire du XIV<sup>e</sup> s.*, éd. I de Sotto, Vienne, 1862, gd in-8, 69.
- Manéthon. — *Sur les influences astrales*. Voir Hoefler, *Hist. de l'Astronomie*, 90.
- Manilius. — *Astronomiques*, II, 87-104.
- Marcellus Empiricus. — *De Medicamentis*, éd. Grimm, Berlin, 1849, 20.
- Marinus (Albert). — *Folk-Lore et Science*, ds le *Folk-Lore Branbançon* (1933), XII, 30.
- Marquardt (J.). — *Le culte chez les Romains*, trad. de l'allemand par M. Brisaud. Paris, 1889, 2 vol. gd in-8 de XL-424 ; 457 pp. Voir I, 11, 17.
- Marquer (F.) ds *Rev. Trad. Pop.* (1896), XI, 660.
- Martin (M.). — *Descript. Western Islands of Scotland*, 1673 (1703), p. 13 ; London, 1716, 41.
- Martin d'Arles. — *Tractatus Tractatum*, IX, éd. de Lyon, 1544, f. 133.
- Martius. — *De Magia naturalis*, Erfurt, 1700, 21 sq.
- Maspero. — *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*. Paris, 1895, I, 92-93 ; III, 577 et 681.
- Masson-Oursel (P.). — *L'Inde antique et la civilisation indienne*. Paris, 1933, in-8, 143.
- Mathieu de la Drôme. — *Double Mathieu de la Drôme Indicateur du temps pour 1863, indispensable aux agriculteurs et aux marins*. P. Plon, 1863, in-16.

- Mathieu de la Drôme. — *Le Triple Almanach M. de la D. Indicateur du temps pour 1934*, 71<sup>e</sup> année, in-16, 25-26.
- Matthioli (Pierre-André). — *Les Commentaires de P. M.* liv. V, ch. CXVI, Lyon, 1566, in-fol. 478.
- Maury (L. F. Alfred). — *La Magie et l'Astrologie dans l'Antiquité et au Moyen Age ou Etude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours*. Paris, 1860, in-12 de IV-450 pp. Voir 54-59.
- Mead (Richardo). — *De Imperio Solis ac Lunae in Corpora Humana et Morbis inde Oriundis*. Ed. altera, auctior et emendatior. Londini, 1704 et 1746, pet. in-8 de VI-XVI-123 pp., 34-39 ; 46-48.
- Mélusine, I, col. 14 et 128.
- Mély (F. de). — *Les Lapidaires grecs*, Paris, 1902, 24.
- Ménage. — *Menagiana*, Paris, 1715, II, 161.
- Mensignac (Camille de). — *Notice sur les superstitions, dictons, proverbes, devinettes et chansons popul. du dép. de la Gironde*, Bordeaux, 1889. Extr. *Bull. Soc. d'Anthropol. de Bordeaux et du Sud-Ouest* (1887), IV, pp. 11, 19 de l'à part.
- Mercier (Léon). — *Nostradamus*, *Revue de Science conjecturale* (31 mars 1933), pp. 14-15.
- Merolla. — *Voyage to Congo*, ds J. Pinkerton, *Voyages and Travels*, XVI, 273.
- Mets (Dr de), ds *Chronique médic.* (1931), XXXVIII, 316.
- Meyer (P.). — *Présages tirés de la position de la Lune par rapport aux signes du Zodiaque*, ds *Traité en vers provençaux sur l'astrologie et la géomancie*, in *Romania* (1897), XXVI, 238-39 ; 265-66.
- Miles (Clément A.). — *Christmas in ritual and tradition christian and pagan*. London, 1912, 238-247.
- Millin (Aubin-Louis). — *Voyage dans les dép. du Midi de la France*. Paris, 1807-1811, 4 vol. pet. in-8 de XII-548 ; IV-600 ; IV-917 pp. Voir III, 344-45.
- Millot (C.). — *La lune influe-t-elle sur le temps ?* ds *Observations météor. de la Commission de Meurthe-et-Moselle* (1882), in-fol., pp. 7-13.
- Milne (Miss Leslie). — *Shans at home*. London, 1910, pp. 100.
- Mistral (Frédéric). — *Lou Tresor dou Felibrige*. Paris, 1932, II, 235-236.
- Mizauld (Antoine). — *Les Ephemerides perpetuelles*, 1554, f. 281.
- Mizauld (Antoine). — *Secretorum Agri Enchiridion primum hortorum curam, auxilia secreta et medica praesidia inventu prompta ac paratu facilia*, Libris tribus pulcherrimis complectens. Lutaetiae, 1560, in-12 de VIII-180 ff.
- Mizauld (Antoine). — *Secrets de la Lune. Opuscule non moins plaisant que utile sur le particulier consent et manifeste accord de plusieurs choses du monde avec la Lune, comme du Soleil, de Sexe féminin, de certaines bestes, oyseaux, poissons, pierres, herbes, arbres, malades, maladies et autres de grande admiration et singularité*. A Paris, 1671, in-16 de VIII-28 ff. Voir ff. 4, verso ; 5 et 6, 10, verso ; 13-14 ; 15 ; 16-17 ; 18 ; 19.
- Mizauld (Antoine). — *Centuriae IX. Memorabilium, utilium ac jucundorum in aphorismos arcanorum...* Francofurti 1613, in-32 de XXXII-444 pp. Voir 3<sup>e</sup> Centurie, n° 10, pp. 49-50.
- Monginot (Fr.). — *Secrets contre la Peste*. Paris, 1623, p. 4.
- Monnier (D.). — *Traditions popul. comparées*.
- Monseur (Eugène). — *Le Folk-Lore Wallon*. Bruxelles s. d. in-12 de XXXVI-144 pp. Voir 59-60.
- Montaigne. — *Essais*, II, 12, éd. Pierre Villey, II, 283.
- Montanus. — *Die deutsche Volksfeste, Volkbrauche und deutscher Volksgläube*, 128.

- Monteil (Amans-Alexis). — *Hist. des Français des divers états aux cinq derniers siècles*. Paris, 1833-1844, 10 vol. pet. in-8 de VII-482 ; 528 ; 480, 540, 504 ; 628, 503, 581, 511, 509 pp. Voir I, 52 et II, 393.
- Moret (A.). — *Le Nil et la civilisation égyptienne*. Paris, 1926, in-12 carré de XVII-573 pp., 79 fig., 3 cartes, XXIV pl. Voir 522-23.
- Moreux (Abbé Th.). — *L'Enigme de la Météorologie*, ds *Les Enigmes de la Science*, t. I, 231-78.
- Moreux (Abbé Th.). — *Comment prévoir le temps ?* Paris, 1925 (2<sup>e</sup> éd.), p. 214.
- Muller (Eug.). — *Le jour de l'An et les étrennes chez tous les peuples et dans tous les pays*. P. s. d. (v. 1890), in-4 de VIII-540 pp.
- Napier (J.). — *Folk-Lore in the West of Scotland*, London, 1879, p. 98.
- Navari (Dr). — *Compendium summae seu Manualis*. Lugduni, 1609, V<sup>o</sup> *Supersitio*.
- Nelson (E. W.). — Voir XVIII<sup>th</sup> Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethnol., 234-35 ; XVIII<sup>th</sup> Ann. Rep., 431-32.
- Nifo (Augustin). — *De Auguriis*. Il en existe une version française par Antoine de Moulin, Lyon, J. de Tournes, 1681, pp. 84-102.
- Nippgen (J.), ds *Rev. Trad. popul.* (1914), XXIX, 238.
- Nisard (Charles). — *Histoire des Livres populaires ou de la Littérature de colportage dep. l'orig. de l'imprimerie jusqu'à l'établissement de la Comm. d'examen des livres de colportage*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1864, 2 vol. in-12 de XIV-497 ; IV-539 pp. Voir I, 26, 211-12.
- Noake (J.) in *The Gentleman Magazine Library* (1855), II, 384.
- Oechy (J.). — *De influxu astrorum incorpora humana*. Pragae, 1836, in-8.
- Olivier (G.), in *The Gentleman Magazine Library* (1833), I, 593.
- Orain (Ad.). — *Le Folk-Lore de l'Ille-et-Vilaine*, II, 123.
- Orbigny (A. d'). — *Voyage dans l'Amérique méridionale*, III, 1<sup>re</sup> part. Paris, 1844, p. 24.
- Oudin (A.). — *Curiositez françoises*, P. 1640.
- Ouen (S.). — *Vita Eligii*, 15.
- Ovide. — *Métamorphoses*, III, 906 sq.
- Owen (W.F.). — *Narrative of voyages to explore the shores of Africa. Arabia and Madagascar*, London, 1833, II, 396, sq.
- Palladius. — *De l'Agriculture*, I, 27-29, 34 ; II, 22 ; III, 1, 20 et 24 ; IV, 9 ; X, 1 et 13 ; XII, 1 et 15 ; XIII, 6.
- Pannier (Léopold). — *Les Lapidaires français du Moyen Age des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> ss...* Avec une notice par Gaston Paris. Paris, 1882, gd in-8 de XVI-342 pp. Voir pp. 54, 107-108 ; 135 ; 165-66.
- Papus (Dr Encausse). — *Initiation astrologique*. Œuvre posthume écrite en 1916 et publ. par les soins de ses amis. Paris, s. d., gd in-8 de IV-139 pp. Voir pp. 97-100.
- Paracelse. — *Les Sept Livres de l'Archidoxe magique*. Trad. Marc Haven. Paris, 1909, gd in-8 de IV-168 pp., 100 grav. Voir pp. 27-29.
- Paracelse (Ph. Aur). — *La Grand Chirurgie*. Trad. Cl. Dariot, Montbéliard, 1608, in-8, 209, ch. XVII, 12.
- Pardiac (Abbé J.-B.). — *Hist. de S. Jean-Baptiste et de son culte*. Paris, 1886, 564.
- Paré (Ambroise). — *Œuvres complètes*, rev. et collationnées sur toutes les éd., ornées de 217 pl. et du portr. de l'Auteur... Par J. F. Malgaigne, Paris, 1840, 3 tomes en 6 vol. gd in-8 de CCCLII-24 ; II-25-459 ; 405-811 ; 404 ; XXXII-464 ; 465-878 pp. Voir : *De la Peste*, III, 367 et 390 ; liv. XXIV, ch. XVIII, ds *Œuvres*, III, 390 ; XXIV, 7 ds *Œuvres*, III, 367. — *De la Géné-*

- ration, ch. LVIII, ds *Œuvres*, II, 762-63. — *Le Livre des Animaux*, ds *Œuvres*, III, 739.
- Parisot (Dr), ds *Chronique médicale* (1931), XXXVIII, 21.
- Park (Mungo). — *Travels in the interior districts of Africa*, London, 1807, pp. 406 sq.
- Pascal. — *Pensées*, XXIII, 23.
- Patin (Guy). — *Lettres*, II, 69.
- Patry (A.) ds *Rev. Trad. Pop.* (1894), IX, 555.
- Paul (S.). — *Ep. aux Galates*, IV, 10 ; *aux Colossiens*, II, 16.
- Paulin de Nole. — *Epistolae*, XVI, 9.
- Pérot (Francis), ds *Rev. Trad. Pop.* (1903), XVIII, 426, 427, 428, 429.
- Perrier (Dr Théophile). — *La Médecine astrologique*. Lyon, 1905, in-8 de 88 pp. Voir 46-47, 52-53, 61-62, 68-69, 71.
- Perrigault (Jean). — *L'Enfer des Noirs*, Paris, 1932, in-12, 90-91. *Le Petit Jardin*, 25 août 1932, XXXIX, 244-45.
- Peucer (G.). — *Les Devins*, 565-66 ; 568.
- Philon. — *De Migrat. Abrahami*, 32. *De Abrahamo*, 15 et *Quis rer. divin. her. sit.* ? 20.
- Pic de la mirandole. — *Disputationum adversus astrologos*, III, 15.
- Pictet (A.). — *Les origines indo-européennes*. Paris, 1877, III, 340-42.
- Pierret (Paul). — *Dictionnaire d'Archéologie égyptienne*. Paris, 1875, in-12 de 572 pp. V<sup>o</sup> Râ et Thot.
- Pitrè (Giuseppe). — *Usi e costumi, credenze e pregiudizi del popolo Siciliano*, Palermo, 1889, 4 vol. in-12 Voir : III, 24, 25 et note.
- Pitrè. — *Medicina popolo siciliana*, Torino, 1896, in-12, 130 ; 435-38.
- Plantadis (J.), ds *Rev. Trad. pop.* (1902), XVII, 340.
- Platearius. — *Le Livre des simples médecines*, publ. par le Dr Dorveaux, Paris, 1913, pp. 16-17.
- Pline. — *Histoire Naturelle*, II, 6 ; 41, 3 ; 97 ; 99, 4 ; 102 ; 104 ; VII, 4 ; 13 ; X, 75 ; 84 ; XV, 75 ; XVI, 74 ; 95 ; XVIII, 69, 7 ; 44-45 ; 56-61 ; 68-69 ; 75 ; 79 ; XX, 1 ; XXV, 36 ; XXVII, 29 ; XXXVIII, 67, 1.
- Plotin. — *De l'Effet des Astres*.
- Plutarque. — *Du visage qui se voit dans le disque de la Lune*, 15, 25. — *Questions de table*, I, III, 9. X, ds *Œuvres morales*, trad. Bétolaud, IV, 177 et III, 276. — *De Fato*, cap. VI. — *De l'Amour*, 19, ds *Œuvres morales*, III, 540-41. — *Les Symposiaques*, III, 10 ; VIII, 1-3. — *Questions romaines*, 77. — *Sur la vie et la mort d'Homère*, 202. — *De l'opinion des philosophes*, III, 17 ; V, 4 ; 6 ; 7. — *Isis et Osiris*, VIII, trad. M. Meunier, 40 (Voir les notes) 41 ; 43 ; 63 ; 144-48 ; 153-54 ; 157-58. *Traité des fleuves*, XVIII, *L'Inachus*, 4 et 5.
- Poisson (A.). — *Théories et symboles des alchimistes*. Paris, 1891, 40.
- Pomponius Mela. — *Descript. de la Terre*, III, 1.
- Popp (C.). — *Récits et légendes des Flandres*, ds *Rev. Trad. Pop.* (1902), XVII, 567.
- Porta (J.-B.). — *Magie Naturelle*, Lyon, 1669 (1<sup>re</sup> éd. 1558), ch. XV, pp. 50, 51-52 ; 53, 55.
- Praetorius. — *Weihnachtfratz*, prop. 54.
- Prajoux (J.). — *Les fêtes populaires en Forez*, Saint-Etienne, 1907, 12-13.
- Primerose. — *Traité de P. sur les erreurs vulgaires*, Lyon, 1689, p. 100.
- Priscien. — *Additions aux Œuvres de Priscien*, éd. Valentin Rou. Leipzig, 1894, p. 346.
- Priscien. — *Solutiones, Quaest.* 6.
- Proclus. — *Vie d'Isidore*, ds *Comment sur le Parménide*, trad. Chaignet, Paris, 1903, III, 263-64.

- Proyart. — *Hist. du Loango*, Paris, 1876, cité par A. Réville, *Relig. des peuples non-civilisés*, I, 58.
- Ptolémée. — *Composition en quatre livres*, Liv. I, ch. I, 3.
- Quépat (Nérée), in *Mélusine*, t. I, col. 220.
- Quitard. — *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des Proverbes...* Paris, 1842, in-8 de XV-703 pp. Voir 509-510.
- Raciborski. — *Traité de la Menstruation*, Paris, 1868, p. 467.
- Ramazzini (Bernardino). — *Const. ep. de Modène*, sect. 15.
- Rasmussen (K.). — *The people of the polar North*, edit, by G. Herring, London, 1908, gd in-8 de XIX-358 pp. Voir p. 173.
- Raspail (F. V.), ds *Le Petit Journal* du 29 mars 1865.
- Raynaud (Gaston). — *Poème moralisé sur les propriétés des choses*. Paris, 1885, gd in-8 de 45 pp. Extr. *Romania* (1885), XIV, voir p. 25.
- Regnault (Dr Jules). — *Médecine et pharmacie chez les Chinois et chez les Annamites*. Paris, 1902, in-4 de X-235 pp. Voir p. 21.
- Reinsberg-Düringsfeld. — *Calendrier belge. Fêtes relig. et civiles. Usages, croyances et pratiques popul. des Belges anc. et mod.* Bruxelles, 1861, 2 vol. gd in-8 de X-443 ; 362 pp. Voir I, 396, 422.
- Réville (A.). — *Religion des peuples non-civilisés*. Paris, 1883, I, 58, 186, 349 ; II, 170.
- Rialle (Girard de). — *La Mythologie comparée*. Paris, 1878, in-12 de XII-363 pp. Voir p. 148-49.
- Richard. — *Traditions de Lorraine*, 177.
- Richerand (A.). — *Des erreurs popul. relatives à la médecine*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1812, in-8 de VIII-384 pp. (1<sup>re</sup> éd. 1810). Voir 71-72, 85-89.
- Richet (E.). — *Les Esquimaux de l'Alaska*, Paris, 1921-23, II, 99-100.
- Rig-Véda*, VIII, V, 3, vers. 17-23.
- Rocheport. — *Hist. naturelle et morale des Iles Antilles*, 1665, I, 416 et II, 13.
- Roemer. — *Guinea*, 84.
- Rolland (Eugène). — *Faune populaire de la France*, Paris, 1877-1911, 13 vol. in-8. Voir I, 123 ; IV, 60 ; V, 16.
- Rolland (Eugène). — *Flore populaire ou Hist. Naturelle des Plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le Folk-Lore*. Paris, 1896-1914, 11 vol. in-8. Voir VII, 63-64.
- Rollet (Maurice). — *Médecins astrologues*. Paris, 1910, in-8 de 179 pp. Voir 31-32 ; 92-95 ; 98-101 ; 163.
- Roque-Ferrier. — *Mélanges de critique*, 1892, 59.
- Roscoe (J.). — *The Baganda, An account of their native customs and beliefs*. London, 1911, in-8 de XIX-547 pp., 81 fig., 3 cartes. Voir 58.
- Rostrenem (Grégoire de). — *Dictionnaire français-breton*, cité par J. Loth, *L'Année celtique*, P. 1904, p. 6.
- Roth (W. S.), ds *XXXth Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethnol.*, 302.
- Rouch (J.). — *Manuel pratique de météorologie*, Paris, 1919, 123-25.
- Rouch (J.). — *Généralités au sujet de la Règle de Bugeaud*, ds *La Géographie* (juin 1925), p. 53.
- Roussel. — *Système physique et moral de la Femme, suivi du système physique et moral de l'Homme...* 5<sup>e</sup> éd. Paris, 1809, pet. in-8 de LII-410 pp., Voir 103-106.
- Ruteuf. — *Le diz de l'erberie*, ds *Œuvres*, nouv. éd. de Jubinal. Paris, 1874, in-16. Voir II, 60.

- Sadoul (Ch.) ds *Rev. Trad. Pop.* (1903), XVIII, 430.
- Saintyves (P.). — *De l'immersion des idoles antiques aux baignades des statues saintes dans le christianisme*, in *Rev. Hist. Relig.* (1933), CVIII, 144-92.
- Salgues (J.-B.). — *Des Erreurs et des préjugés répandus dans les diverses classes de la Société*, 3<sup>e</sup> éd. Paris, 1818-1825, I, 142-43, 3 vol in-8 de 556 ; XVI-476 ; XIV-472 pp. Voir I, 132-34 ; 136-39 ; 142-47 ; 150.
- Santini de Riols (E. N.). — *Les Pierres magiques. Hist. complète des Pierres précieuses : leurs origines, leurs vertus et leurs facultés ; leur puissance occulte, leurs influences diverses sur l'homme et les animaux...* Paris, 1905, in-12 de IV-173 pp. Voir 152-55.
- Sauvage (Georges), ds *Rev. Trad. Pop.* (1887), II, 291-92.
- Sauval (H.). — *Hist. et recherches des antiquitez de Paris*, Paris, 1724, II, 213.
- Sauvé (L. F.). — *Lavarou-Koz*, 143.
- Sauvé (L. F.). — *Croyances et superstitions vosgiennes*, ds *Mélusine* (1886-87), III, 278.
- Sauvé (L. F.). — *Le Folk-Lore des Hautes-Vosges*. Paris, 1889, in-16 de VII-417 pp. Voir 219, 337-80.
- Sayce (A. H.). — *The astronomy and astrology of the Babylonians*, London, 1874, pp. 218-22 ; 226-28.
- Scalini (F.). — *Dell'influenza della Luna sulla Terra*. Como, 1869, in-8.
- Schinz (H.). — *Deutsch Sud-West Africa*, 319.
- Sébillot, in *Rev. Trad. Pop.* (1892), VII, 256.
- Sébillot. — *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, Paris, 1882, 2 vol. in-16 de VIII-387 ; 389 pp. Voir II, 354-56.
- Sébillot. — *Légendes, croyances et superstitions de la mer*. Paris, 1886-87, 2 vol. in-12 de XII-364 ; IV-342 pp. Voir I, 75-77.
- Sébillot. — *Coutumes popul. de la Haute-Bretagne*, Paris, 1886, in-16 de 376 pp. Voir 171-72, 352.
- Sébillot. — *Le Folk-Lore de France*, Paris 1904-1907, 4 vol. in-8 de X-491 ; IV-478 ; VI-541 ; IV-499 pp. Voir I, 37-41 ; 43-45 ; 53 ; 57-60 ; 62-63 ; II, 17 ; 237 ; III, 79 ; 81 ; 218 ; 373 ; 463.
- Sédir. — *Les Plantes magiques. Botanique occulte, constitution secrète des végétaux, vertus des simples, médecine hermétique*.
- Sénèque. — *Questions naturelles*, III, 28, 6.
- Serres (Olivier de). — *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des champs*. Paris, 1600, in-fol. 48-51.
- Sibree (J.). — *Malagasy Folk-Lore*, ds *Folk-Lore Record*, 1879, II, 32.
- Symon de Pharès. — *Recueil des plus célèbres astrologues*. P. 1929, in-8, VIII-X, 173 ; 185 ; 188 ; 189 ; 191 ; 199-200 ; 206-211 ; 224-25 ; 223 ; 235-36 ; 257-59.
- Sinclair (Sir John). — *Statistical account of Scotland*, Edimburgh, 1794, in-8, VII, 560.
- Skeat (W. S.) and C. O. Blugden. — *Pagan races of the Malay Peninsula*, London, 1906, II, 337.
- Smyth (Br.). — *The aborigenes of Victoria* (1887), I, 91.
- Smythe (W.) and F. Lowe. — *Narrative of a journey from Lima to Para*, London, 1836, p. 230.
- Socard (E.). — *Etude sur les Almanachs et les Calendriers de Troyes*, ds *Mém. Soc. Acad... du dép. de l'Aube* (1881), XLV, 232-33, 256 et 363.
- Soland (Aimé de). — *Proverbes et dictons rimés de l'Anjou*. Angers, 1858, in-12 de X-187 pp. Voir p. 57-58.
- Soleil (F.). — *Les Heures gothiques et la littérature pieuse aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> ss.* Rouen, 1882, in-8 ; 13-14 ; 26-29 ; 88 ; 154 ; 243 ; 246 ; 289.
- Soranus d'Ephèse. — *Traité des maladies des femmes*, 10.

- Souché (B.). — *Croyances, présages et traditions diverses*, Niort, 1880, gd in-8 de 32 pp. Extr. *Bull. Soc. St. Sc. et A. des Deux-Sèvres*. Voir 6, 10.
- Steinilber-Oberlin (S.). — *Les Touareg tels que je les ai vus*. Paris, 1934, 90.
- Stobée. — *Florilegium*, éd. Meineke, IV, 225. — *Eclogagum physicarum*, I, 33.
- Strabon. — *Géographie*, I, 1, 8-9, I, III ; 11-12 ; III, 5-8.
- Studer (P.) et J. Evans. — *Anglo-norman Lapidaries*, Paris, 1924. Voir 51 ; 90 ; 104 ; 132 ; 178 ; 256.
- Swanton. — Voir XXVIth Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethnol., pp. 426-27 ; *Creek Religion*, 42nd Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethnol., 551-52 ; 553-555.
- Tacite. — *Annales*, VI, 21-22 ; *Des mœurs des Germains*, XI ; 14.
- Tastes (M. de), ds *Congr. Internat. de Météorol.* 1878.
- Tertullien. — *De Praescript.* 43, éd. P. de Labrille, 92-93.
- Théodore (Pseudo). — *Gynaecia*.
- Théodoret. — *In Loca difficilia Scripturoe sacroe questiones selectoe*, ds P. G., LXXX, 95-96.
- Théophraste. — *De signis pluviarum*, 1, 5 et 8.
- Thiers (J.-B.). — *Traité des superstitions...* Paris, 1679, in-16 de XXIV-454 pp. Voir, I, 244 ; 252-56 ; 285 ; 298-301 ; 325.
- Thibault-Lespleigney. — *Promptuaire de médecines simples*, éd. Dr Dorveaux, 1899, 10.
- Thomas d'Aquin (S.). — *Summa contra Gent.*, III, 82 et 84-86 ; IV, 97 ; *Summa Theol.*, P. I. Q. 115 A. 4. — P. I. 2, Q. 9. A. 5. P. II, 2, Q. 95, A. 5.
- Thomson Denig (L.). — Voir XLVIth Ann. Rep. Amer. Bur. of Ethnol. 416.
- Thorpe. — *Ancient laws of England*, II, 34 et 157.
- Thorpe. — *Mythology and popul. trad.*, III, 571.
- Tille. — *Yule and Christmas*, London, 1899, 85-106.
- Toaldo (Joseph). — *Essai météorologique sur la véritable influence des astres, des saisons, et changements de temps fondé sur de longues observations*, Chambéry, 1784, in-4.
- Tortrat (A.). — *Le Berry*, Bourges, 1927, 48-49.
- Tour du Monde* (le), 1899, 507.
- Trevelyan. — *Folk-Lore and Folk-Lore stories of Wales*, London, 1909, 40.
- Trew. — *Astrologia medica quatuor disputantibus comprehensa*, Altdorf, 1664, in-4.
- Tusser. — *Five-hundred points of good Husbanderie*. London, 1580, 37.
- Tylor (Ed. B.). — *La Civilisation primitive*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1876, 2 vol. gd in-8 de XI-584 ; VIII-597 pp. Voir I, 405, 407, 418-19 ; II, 388 et 390.
- Ullersperger. — *Del influjo de los astros en las enfermedades*. Siglo med. Madrid, 1871.
- Valerian (Pierre). — *Commentaire hiéroglyphique*, VI, 112-13.
- Vallat (G.). — *L'Astrologie et la Magie en France au XVI<sup>e</sup> s.* ds *Bull. Soc. ém. du Bourbonnais*, Moulins, 1888, 54-55.
- Van Gennep (Arnold). — *Le Cycle des Douze jours*, Bruxelles, 1927, pp. 4-5.
- Vanki. — *Hist. de l'Astrologie*, Paris, 1906, 91-92.
- Varigny (Henri de) ds *Journal des Débats* du 14 décembre 1933.
- Varron. — *De la langue latine*, VI, 8.
- Varron. — *De l'Agriculture*, I, 37 ; III, 9.
- Vaugeois (Mme) ds *Rev. Trad. Pop.* (1909), XV, 589.
- Vayssier (Abbé). — V<sup>o</sup> Luna ds *Dict. patois-français de l'Aveyron*, par feu Pitté Publ. par la Soc. L. S. A. de l'Aveyron, 356. Rodez, 1879 gd in-8 de 656 pp.
- Végèce. — *Institutions militaires*, V, 12.



- Vergnes (Dr). — *Les pierres précieuses en thérapeutique* ds *Le Voile d'Isis* (1929), XXXIV, 275-76.
- Vigènère (Blaise de). — *Traicté des Comètes ou estoilles chevelues apparoissantes extraordinairement au Ciel. Avec leurs causes et effects*. Paris, 1578, in-16 de 172 pp. fig. Voir 107-108 ; 118-19.
- Virgile. — *Egloques*, IV, 61 ; *Géogirques*, I, 276-86 ; 424-27 ; 432-35.
- Vita Eligii* [S. Ouen], 15.
- Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ds *Œuvres*, éd. Beuchot, XIX, 267.
- Warde Fowler (W.). — *The roman festivals*, London, 1899, 85-95.
- Warsage (R. de). — *Le Calendrier popul. wallon*, Anvers, 1920, in-8 de 506 pp., XIV pl. Voir 73-74, 310.
- Weber (A.). — *Omina et Portenta*, 388.
- Weeks (John H.). — *Among Congo cannibals*, London, 1913, p. 142.
- Werensfels. — *Dissertation on superstitions*, London, 1748, in-8, 6.
- Wiedeburgius (J. B.). — *Oratio de influxu siderum in temperatum hominis*, Ienae, 1720, in-4.
- Wier (Jean). — *Hist. Disp. et Disc. des illusions et impostures des diables*, Paris, 1579, in-8, p. 71.
- Williams and Calvert. — *Fidji and the Fidjians*, London, 1870, I, 205.
- Zanetti (Dott. Zeno). — *La Medicina delle Nostre Donne : studio folk-lorico*, Città di Castello, 1892, in-8 de XX-271 pp. Voir 7 ; 92 ; 102 ; 231.
- Zimmermann (G.). — *Traité de l'Expérience en général et en particulier dans l'art de guérir*, II, 272-76.
- Zmigdoski (M. de) ds *Rev. Trad. Pop.* (1895), X, 422.

Nota. — Les noms qui ne figurent pas sur cette liste sont à l'index des noms propres.



## Index des noms de personnes, de personnages, de peuples et des auteurs cités

- Abano (Pierre d'), 149, 150.  
 Abbatius (Bernard), 24.  
 Abel, 330.  
 Abraham, 284.  
 Achille, 212.  
 Adam, 329.  
 Aelian (Claude), 238.  
 Agamemnon, 212.  
 Agrippa (Henri-Corneille), 153, 154, 156, 160.  
 Akkadiens, 84.  
 Albert le Grand, 191, 220.  
 Al Bitrogi, 382.  
 Albumasar, 90, 302, 381, 382.  
 Alcman, 75.  
 Alcofribas, 369.  
 Alexandre d'Aphrodisias, 222, 279.  
 Alexandre de Tralles, 140, 191.  
 Alexandre le Grand, 374.  
 Alexandrins, 6, 19.  
 Algonquins, 12.  
 Alix de Champagne, 21, 22.  
 Allemands, 65.  
 Almenar (Jean), 158.  
 Alsense (Pietro), 25.  
 Ammon, 137.  
 Anaxagore, 214.  
 Anaxarque, astrologue, 25.  
 Anderson (C.J.), 178.  
 André (A.P.F.), 94.  
 André, éd., 355.  
 Andrews (J.B.), 188.  
 Annamites, 132.  
 Antankarana, 44.  
 Antoine de Laval, 278.  
 Antoniadı (E.M.), 19.  
 Apulée, 191, 248.  
 Arabes, 90.  
 Arago (Etienne), 72, 85, 88, 95, 104, 107, 235, 239, 240, 244, 357, 371, 387.  
 Arago (Fr.), 14, 41, 61, 81, 86, 95, 117, 119, 125, 171, 173, 175, 182, 195, 235, 239, 240, 244.  
 Aratus, 12, 32, 33, 38, 56, 57, 59, 71, 92.  
 Arbonnet et Daumas, 311.  
 Archiloque, 241.  
 Aretinus (Guido), 21.  
 Argoli (André), 160.  
 Arioviste, 399.  
 Aristarque de Samos, 375.  
 Aristote, 139, 141, 147, 148, 156, 180, 187, 203, 204, 207, 209, 220, 222, 238, 278, 279, 373, 374, 392, 408.  
 Arnason (J.), 221.  
 Arnauld de Villeneuve, 149, 150.  
 Artigny (Abbé d'), 345.  
 Aryas, 133.  
 Assiniboins, 12.  
 Assyriens, 134.  
 Assyro-Babyloniens, 16, 17, 71, 103, 322.  
 Athanase, 285.  
 Athénodore de Tarse, 376.  
 Attius, 281.  
 Aubrey (John), 50, 51.

Aubry (J.F.), 167, 181.  
 Auguste, 16, 122, 230.  
 Augustin d'Hibernie, 379.  
 Aulu-Gelle, 49, 220, 238, 279, 281.  
 Aumale (duc d'), 58.  
 Auzout, 269, 270.  
 Avenbrugger, 170.  
 Averroès, 282.  
 Avicenne, 146.  
 Avienus, 12, 33, 38, 56, 92.  
 Azémar (Dr), 5.

Babyloniens, 18, 134, 281.  
 Bacon, 116, 190, 223, 387.  
 Bagandas, 43.  
 Baillou, 181.  
 Balfour (Dr), 180, 197.  
 Balzac (Baudry de), 144.  
 Barbès (Armand), 371.  
 Bardesane, 284.  
 Barjavel (C.F.H.), 38, 40, 65, 78.  
 Barnabé, éd., 351.  
 Barthélemy de Glanville (Barthélemi l'Anglais), 149, 151, 295, 302, 385.  
 Barthélemy, 147, 148, 371.  
 Bartholin (Th.), 166, 193.  
 Bassett (F.S.), 89, 380.  
 Bath (Adélarde de), 382, 384.  
 Baudot, éd., 355.  
 Baudouin (Dr M.), 180, 181.  
 Baudry de Balzac, 144.  
 Baumann (O.), 121.  
 Bayle, 172.  
 Bayon (Raoul), 87.  
 Beauquier (Ch.), 400, 401.  
 Bécédeff (Al.).  
 Bède, 379, 381, 382, 383, 384.  
 Béguin (Jean), 347.  
 Béjottes (L.), 248, 254.  
 Belin (Dom. A.), 263.  
 Belleforest (Fr. de), 108.  
 Belleval (marquis de), 152.  
 Belot (Jean), 292.  
 Benedictus, 158.  
 Benjamin.  
 Béraud (Laurent), 166.  
 Berget (A.).  
 Béril, 256.  
 Bernard (Martin), 371.  
 Bernard de Chartres, 384.  
 Berthelot (M.), 262.  
 Bertrand (Al.), 254, 258.  
 Besson (L.).

Bézier (P.), 270.  
 Billy (Humbert de), 345.  
 Biondo (Michel-Ange), 156.  
 Black (W.G.), 188, 216, 222, 223, 232.  
 Blanche de Castille, 298.  
 Blanc (Louis), 371.  
 Bleek, 178.  
 Bloch, 340.  
 Blondinelle (M.), 6, 129.  
 Blondus (A.), 156.  
 Blugden (C.O.), 178.  
 Boèce de Boot, 267.  
 Boerhaave, 161.  
 Boissier Sauvage de la Croix, 166.  
 Bolokis, 42.  
 Bondurand (Ed.), 123.  
 Bonet de Perpignan, 22.  
 Bonnemère (L.), 268.  
 Boomans (D.), 182.  
 Bordelon (Abbé), 348.  
 Boroista (Dicenus), 19.  
 Bordeu, 170.  
 Boscana (R.P.G.), 45.  
 Boschmans, 311.  
 Bouché-Leclercq, 20, 135, 137, 138, 214, 220.  
 Bouchet (Guill.), 346.  
 Boudin (J.-Ch.), 224.  
 Bourget, 367.  
 Bourguignon, éd., 351, 354.  
 Brand, 7, 179, 195, 202, 213, 243, 253.  
 Brazier, 60.  
 Brébeuf, 312.  
 Bresthmar (C.F.), 168.  
 Breuil (A.), 257, 258.  
 Briden (Blaise), 349.  
 Bridet (Commdt), 56.  
 Bridgmann, 317.  
 Brierre de Boismont, 173.  
 Brinwilliers (la), 160.  
 Brissaud (E.), 183.  
 Brown (G.), 41.  
 Bruce, 193, 194.  
 Bruhesen (Pierre van), 159, 345, 346.  
 Brunet, 112, 344.  
 Buffon, 113.  
 Budaï (Dr E.), 234.  
 Bunzel (R.L.), 219.  
 Bugeaud (Maréchal), 55, 58, 61, 88.

Cadéot (Ch.), 127, 186, 194, 231, 234, 236.  
 Cadot (J.).  
 Cafres, 43, 178.  
 Cagliostro, 369.  
 Caïn, 330.  
 Calvert, 178.  
 Cambast (P.F.), 174.  
 Canaan, 331.  
 Candro (G.), 179.  
 Cantenot (Dr), 6.  
 Capré (J.), 349.  
 Capuron (Dr), 206, 207, 225.  
 Carcain, 343.  
 Cardan, 163.  
 Caraïbes, 45.  
 Carré (J.), 361.  
 Casati (G.), 44.  
 Castelnau (François de), 45, 47.  
 Castiglioni (A.), 134, 135, 143, 144, 151.  
 Castille (Blanche de), 298.  
 Castille (Constance de), 21.  
 Catherine de Médecis, 23, 24, 157, 290.  
 Catho (Angelo), 23.  
 Caton, 105, 121, 128, 281.  
 Celse, 140.  
 Celtes, 67, 224, 399.  
 Cérès, 323.  
 César, 16, 49, 282, 399.  
 Chaldéens, 16, 17, 18, 20, 91, 134, 142, 275, 279, 280, 281, 282, 284, 286, 291.  
 Cham, 284.  
 Chamber.  
 Chambers (W.J.), 243.  
 Champagne (Alix de), 21, 22.  
 Champier (S.), 343.  
 Changarnier, 371.  
 Chanvalon (M. de), 117.  
 Charlemagne, 41.  
 Charles IV, 107.  
 Charles V, 22.  
 Charles VI, 23, 194.  
 Charles VII, 23.  
 Charles VIII, 23.  
 Charles IX, 41, 291.  
 Charras (Col.), 371.  
 Charencey (H. de), 117, 126.  
 Chauliac (Guy de), 150, 190.  
 Chaumeil (J.).  
 Chaw (Rev. M.), 253.  
 Chinois, 32, 131, 132.  
 Choisnard, 19, 290, 295.  
 Chomet (P.), 23.  
 Chrétien, 48, 259.  
 Cicéron, 279, 281, 282.  
 Citoys (Fr.), 164, 165.  
 Clairville, 367.  
 Cleghorn, 197.  
 Clément V, 149.  
 Clément VII, 24, 290.  
 Clément d'Alexandrie, 284.  
 Cléomède, 375.  
 Cléopâtre, 214.  
 Clytemnestre, 212.  
 Cochut (A.), 371.  
 Coictier, 23.  
 Cole (H.), 44.  
 Collardie, 351.  
 Colleman d'Orléans (Jean), 23.  
 Colet (Louise), 371.  
 Collin de Plancy, 346.  
 Colossiens, 49, 277.  
 Colson (O.), 81, 85, 118, 126, 128, 191, 217, 241, 352, 356.  
 Columelle, 106, 108, 115, 122, 128, 235, 240.  
 Combes (A.), 78, 119.  
 Commerson, 368.  
 Conches (Guill. de), 383.  
 Conder, 48.  
 Considérant (Victor), 371.  
 Constance, 283.  
 Copernic, 161, 355, 374, 387.  
 Corbichon (Jean), 148, 149.  
 Cordier (P.U.A.), 245, 246.  
 Coremans (Dr), 63, 64, 259, 401.  
 Cormopède (seigneur de), 345.  
 Corvisart, 170.  
 Cotte (P.), 93.  
 Cousin (J.), 272.  
 Crassus, 282.  
 Crescens (Pierre de), 107.  
 Crespet (F.P.), 302.  
 Crinas, 141.  
 Critias, 279.  
 Crollius, 193.  
 Cuissard (Ch.), 104, 298, 299.  
 Curr, 317.  
 Cyrille de Jérusalem, 285.  
 Daguin, 239.  
 Dallet, 58, 60.  
 Damascius, 264.  
 Dante, 384.  
 Daremberg, 144, 145.

Daremberg et Saglio, 276.  
 Dariot (Cl.), 157.  
 Daulon-Daure, 6.  
 Daux (C.), 159, 300, 301.  
 Dayaks, 41.  
 Decharme (P.), 277.  
 Decker (Jean), 361.  
 Defays (Dr), 218.  
 Defrance (E.), 345.  
 Delaborde, 312.  
 Delaporte (L.), 134.  
 Delavaud (Dr), 187.  
 Delaunay, 387.  
 Delisle (L.), 147.  
 Delcambre (Général), 59, 88, 89, 114.  
 Delrio (P.), 24.  
 Démocrite, 18, 107, 147, 214.  
 Demont (A.), 118, 217.  
 Denig (Thomson), L., 12.  
 Dennys (N.B.), 84, 244.  
 Desavire (Léo), 53, 54, 63, 85.  
 Desbordes-Valmore, 371.  
 Descartes, 112, 125, 346.  
 Desrousseaux (A.), 54.  
 Destriche (Mme), 54.  
 Dezeimeris, 180.  
 Dhorme (P.), 17, 84, 321.  
 Diacre (Paul), 380, 383, 384.  
 Dickens, 180.  
 Dioclétien, 283.  
 Diodore de Sicile, 16, 18, 134, 315, 316.  
 Dionis, 183.  
 Dioscoride, 147, 248, 264, 266.  
 Dominique (Abbé J.), 258.  
 Dorsey (J.O.), 183.  
 Dottin (G.), 65.  
 Douce (F.R.), 308.  
 Drioton (E.), 82.  
 Du Barail (Général), 59.  
 Du Barry (Mme), 357.  
 Dubois (Abbé J.A.), 41.  
 Du Broc de Segange, 78.  
 Ducange, 255.  
 Duchataux (V.), 105.  
 Duchateau (Dr), 225, 226.  
 Duchaussoy (H.), 78, 80.  
 Du Fail (Noël), 253.  
 Dufresny, 165.  
 Dugaston (G.), 181, 184, 224.  
 Duguesclin, 22.  
 Duhamel, 243.  
 Duhamel du Monceau, 124, 125, 127, 182.  
 Duhem (P.), 280, 374, 375, 377, 379, 380, 382, 383, 384, 408.  
 du Moulin (Antoine), 151.  
 Dupleix (Scipion), 195.  
 Dupont (Pierre), 371.  
 Duprat (Dr Henri), 120.  
 Duprat (Dr F.), 212, 217, 219.  
 Durkheim, 317.  
 Durey (L.), 155, 156.  
 Du Tertre (P.), 311, 312.  
 Duval, 234.  
 Duvivier-Sterpin, 351.  
 Ebron, 330.  
 Eggede, 202.  
 Egbert, év. d'York, 289.  
 Egyptiens, 12, 14, 19, 57, 71, 103, 135, 201, 230, 240.  
 Elien, 191.  
 Ellain, 163, 165.  
 Empédocle, 199, 316, 343.  
 Empiricus (Marcellus), 248, 249.  
 Enoch, 284.  
 Eratosthène, 374.  
 Esquimaux, 12, 31, 44, 163.  
 Esquiros (A. et A.), 371.  
 Estève (Dr L.), 6.  
 Esthoniens, 52.  
 Estienne (Charles), 109, 116, 128, 232, 243, 334.  
 Estienne (Henri), 109, 196.  
 Ethiopiens, 12.  
 Eudoxe, 279.  
 Euripide, 212.  
 Eusèbe, 284.  
 Eustache de Bon-Vueil, 22.  
 Euthymène, 374.  
 Eve, 330.  
 Fabricius, 280, 284.  
 Faure (Dr), 198.  
 Fauvety (Ch.), 371.  
 Favorinus, 279.  
 Favraud (A.), 259.  
 Faye (M.), 25, 56, 69, 86, 91, 374.  
 Félibien (M.), 24.  
 Fernel (Jean), 157.  
 Ferrier, 24, 156.  
 Ferrier (Roque), 54.  
 Festus, 14, 74.  
 Ficin (Marsile), 151.  
 Filleul-Petigny, 117, 126, 191.  
 Fison et Howitt, 317.

Flammarion (C.), 21, 24, 70, 119, 120, 271.  
 Flambart, 213, 289.  
 Fontana, 197.  
 Fonteyn, 160.  
 Fonvielle (W. de), 14, 81, 127, 308, 388.  
 Forbes-Leslie, 52.  
 Fouet (Dr H.), 154.  
 Fouquet (Dr A.), 217.  
 Fournier, 183.  
 Fowler (Warde W.), 74.  
 François II, 290.  
 Franklin (A.), 23, 25, 149, 159, 161, 163.  
 Frazer (J.-G.), 121.  
 Friedland (Duc de), 25.  
 Fruitier (Dr), 213.

Gaidoz (H.), 51.  
 Galates, 49.  
 Galien, 15, 30, 139, 147, 148, 150, 156, 162, 166, 169, 170, 171, 183, 190, 191, 201, 232, 242, 264, 374.  
 Galilée, 161, 387.  
 Gall, 172.  
 Gallo (Augustin), 108, 109, 110, 111, 123, 128, 242.  
 Garcin (Ph.), 345.  
 Garnier, éd., 355, 360.  
 Garrigues (Dr), 6.  
 Gauchet, 183.  
 Gauric (Luc), 21, 23, 289.  
 Gazoni (Thomas), 195.  
 Geminus, 340.  
 Germain de Louvain, 22.  
 Germain de Paluau, 22.  
 Germain de Saint-Sire, 21.  
 Germanus, 49.  
 Germanicus César, 33, 38.  
 Gerson (Jean), 23.  
 Gervais, 23.  
 Gervais de Tilbury, 194.  
 Gillespré, 197.  
 Gillet, 296.  
 Girardin (de), 371.  
 Giraud le Cambrien, 383, 384.  
 Girou de Buzareingues, 236.  
 Gonatas, 56.  
 Goths, 19.  
 Gouffier (Claude), 299.  
 Grand-Carteret, 347, 348, 356, 359, 360, 365, 372,

Grasset (Dr H.), 132, 133, 160, 163, 165, 166, 182, 197, 205.  
 Grecs, 12, 14, 16, 48, 66, 71, 83, 84, 87, 92, 103, 135, 142, 194, 276, 278, 399.  
 Grégoire le Grand, 288.  
 Gregor (Rev. W.), 37, 52, 188, 244.  
 Grenier (Dom.), 256.  
 Greppo, 371.  
 Grimm, 7, 51, 65, 117, 181, 212, 213, 233, 253, 256, 257, 311.  
 Groot (J.M. de), 32, 84, 237, 240, 308, 309.  
 Grumbeck, 158.  
 Guarayos, 47.  
 Gubernatis (A. de), 119, 245, 246, 247, 248, 249, 251.  
 Guégan (Bertrand), 342.  
 Guérin (Mgr P.), 289.  
 Guilbrand, 205.  
 Guillaume Cambrensis, 384.  
 Guillaume l'Espagnol, 21.  
 Guillaume de Paris, 22.  
 Guillemaut (L.), 400, 401.  
 Guillemeau, 158, 183.  
 Guiot Marchant, 340, 341.  
 Guyau, 389.

Haddon, 317.  
 Hainaut (Isabelle de), 22.  
 Hamonic, 168.  
 Hansen (L.), 166.  
 Hardouin (Germain), 296.  
 Hardouin (Gilles), 296.  
 Harries, 267.  
 Harrington (J.P.), 12.  
 Harley (Rev. Tim.), 7, 89, 179, 180, 184, 196, 212, 213, 216, 223, 253, 262, 263.  
 Harou (A.), 53, 81, 85, 179, 188, 200, 216, 240, 259.  
 Haschaert (Pierre), 346.  
 Hasfurtius (J.), 157.  
 Hautefeuille (Richard de), 22.  
 Hayn, 168.  
 Hazlitt (W.C.), 37, 49, 119, 213, 243.  
 Hébreux, 103, 276, 399.  
 Héfélé-Leclercq, 49, 50, 66, 288, 289.  
 Henri I<sup>er</sup>, 21.  
 Henri II, 23, 157, 290.  
 Henri III, 291.  
 Henri IV, 24.  
 Henri (V), 133.  
 Héraclite, 316.

Hermant (P.), 179, 182, 308.  
 Hermès (Mercurius), 147.  
 Hermès Trismégiste, 137, 248.  
 Héroard, 25, 159, 215.  
 Hérode, 332.  
 Hérodote, 275.  
 Herpin (M.), 234.  
 Herring (G.), 45.  
 Herschell (John), 85.  
 Hésiode, 75, 104, 108.  
 Highlanders, 50.  
 Hinzelin, 361.  
 Hippon, 214.  
 Hipponax, 214.  
 Hippocrate, 137, 138, 148, 149, 150,  
 170, 171, 187, 188, 192.  
 Hock (A.), 217, 253.  
 Hœfer (F.), 14, 18, 19, 92, 262, 375,  
 386.  
 Hoffmann (Fréd.), 166, 171.  
 Hoffmann (Maurice), 171, 172.  
 Hollandais, 61.  
 Hollis (A.C.), 44.  
 Homère, 201, 241, 282.  
 Honorius Inclusus, 381.  
 Horace, 197.  
 Horapollon, 229, 230.  
 Horsley, 95.  
 Hottentots, 42, 178.  
 Houdaille (Prof.), 114.  
 Houzeau (J.C.), 307, 344.  
 Houzeau (J.C.) et Lancaster (A.), 93,  
 344, 346, 355, 358.  
 Hubert (H.), 389, 397, 402, 412.  
 Hugo (Victor), 369.  
 Hugues (Albert), 123, 126.  
  
 Icard (S.), 173.  
 Ideler, 137.  
 Illyric (Thomas), 94, 95.  
 Indiens, 45, 46, 47.  
 I. Creeks, 252.  
 I. de la Guyane, 261.  
 I. du Mexique, 415.  
 I. Texas, 12, 31.  
 I. Tlinkits, 12.  
 I. Zunis, 219.  
 Iparque (Hipparque), 147.  
 Irlandais, 51.  
 Isaac, 331.  
 Isaïe, 48, 286.  
 Israélites, 49, 276.  
 Ista (Alf.), 351.  
  
 Jackson, 197.  
 Jacques de Nisibe, 285.  
 Jahn Ulrich, 66.  
 Jamais (Anatole), 370.  
 Japhais ou Japhet, 331.  
 Jastrow, 134.  
 Jean d'Orléans, 23.  
 Jehan de Brie, 341.  
 Jenks (A.E.), 12.  
 Jenner, 171.  
 Jésus, 192.  
 Job, 331.  
 Joigneaux, 359, 371.  
 Jonas, 331.  
 Jonathas, 332.  
 Jornandès, 19.  
 Joseph (Pierre), 349.  
 Joubert (Laurent), 195, 220.  
 Juifs, 49.  
 Juge (J.J.).  
 Jules II, 290.  
 Julien, emp., 283.  
 Junod (H.A.), 43.  
 Justin, 284.  
 Juvénal, 20.  
  
 Képler, 25, 385, 386, 387.  
 Kerver, 296, 298.  
 Krafft (K.E.), 213, 226, 227.  
 Krakenstein (C.G.), 166.  
 Koh Hong, 378.  
 Kohi (J.G.), 52.  
 Kolbe, 43.  
 Koranas, 311.  
  
 La Blinière (Voir Le Loyer).  
 Labourasse (H.), 40, 61, 64, 118, 126.  
 La Bourdanière, 347.  
 La Brosse (Guy de), 164, 165.  
 Lacédémoniens, 48.  
 Lachambaudie, 371.  
 La Chesnay (J. de), 118, 116.  
 Lacombe (P.), 296, 298, 300, 301.  
 Lactance, 284.  
 Laensberg (Mathieu), 168, 349, 353,  
 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360,  
 361, 367, 368, 369, 371.  
 La Fontaine, 347.  
 Lagrange (M.J.), 47, 276, 357.  
 Laisnel de la Salle, 116, 117, 126,  
 128, 183, 236.  
 Lalande (E.), 149.  
 Lamarck, 358.  
 Lamech, 330.



Lamennais, 371.  
 Lancaster (A.), 344, 358.  
 Landais (N.), 359.  
 Landereau (G.), 349.  
 Langle (Loys de), 23.  
 Langlois (E.-H.), 297, 301.  
 Langlois (V.), 284.  
 La Pierre (Fr.), 349.  
 Laplace, 87, 91, 95, 387.  
 La Quintinie, 73, 112, 113, 114, 120, 125.  
 Larchevêque (Th.), 117.  
 La Reynie, 160.  
 Larivey (Pierre de), 349.  
 Latini (Brunetto), 384.  
 Launay (G. de), 217, 232.  
 Laurencin (P.), 58, 81.  
 Laval (Antoine de), 350.  
 La Ville de Mirmont (H. de), 19.  
 Lavoye (de), 269, 270.  
 Lawson (J.C.), 66.  
 Le Calvez, 200.  
 Le Carguet (H.), 182, 234.  
 Lechalas (G.), 414.  
 Lecœur (J.), 82, 118, 126, 196, 224, 258, 271.  
 Ledru-Rollin, 371.  
 Leeuwenhoeck, 161.  
 Lefébure, 230.  
 Le François (Alexandre), 161.  
 Legrand (A.), 276.  
 Le Grand d'Aussy, 110.  
 Lejeune (Ch.), 236.  
 Le Joly d'Acilly, 347.  
 Le Loyer (J.), 163, 350, 351.  
 Lemne (Levin), 210, 211.  
 Lemprière, 197.  
 Le Nobletz (Michel), 51, 278.  
 Léon X, 24, 290.  
 Léonard (C.), 267.  
 Lepetit (Vve), 358.  
 Leroquais (V.), 296.  
 Le Rouge (Jean), 341.  
 Le Roupieux, 347.  
 Leroux (P.J.), 37, 196.  
 Leroux (Pierre), 371.  
 Leroy (Mlle C.), 119, 236.  
 Lesêtre (H.), 275.  
 Lespleigney (Thibault), 250.  
 Lespey, 224.  
 Le Tilleur, 349.  
 Leuret, 174.  
 Levassor, 367.  
 Lhoste (J.), 23.  
 Liébault (Jean), 109, 110, 128, 211, 212, 334.  
 Linkenheld (E.), 64.  
 Lind, 197.  
 Liou Ngan, 84, 237.  
 Littré, 371.  
 Livingstone, 44.  
 Lombard (P.), 21.  
 Loth (P.), 65, 67.  
 Louis VII, 21.  
 Louis VIII, 22.  
 Louis IX, 22.  
 Louis X, 22, 107.  
 Louis XI, 23, 150.  
 Louis XIII, 24, 25, 159, 164.  
 Louis XIV, 20, 25, 348.  
 Louis XV, 357.  
 Louis XVIII, 81.  
 Louis Napoléon, 366, 371.  
 Louise de Savoie, 153.  
 Louis-Philippe, 365.  
 Lowe (F.), 47.  
 Luc, 192.  
 Lucain, 376.  
 Lucien, 12, 48, 192, 276, 279, 305, 306.  
 Lucius Tarutius, 282.  
 Lulle (Raymond), 263.  
 Lu Pough Wei, 237.  
 Libyens, 12.  
 Lydus, 340, 343.  
 Macer Floridus, 248, 249.  
 Maçoudi ou Mas'oudi, 232, 376, 382.  
 Macrobe, 49, 82, 106, 122, 147, 242, 280, 311, 380, 382, 383, 384.  
 Madrelle (M.), 58, 70, 81, 88.  
 Magen (Hippolyte), 371.  
 Maginus, 51, 167, 168, 355.  
 Magon, 105, 240.  
 Mahillon (L.), 68, 81, 239.  
 Maimonide, 90, 382.  
 Maindron, 368.  
 Mainfroy de l'Isle-en-Jourdain, 22.  
 Makololos, 44.  
 Malborough, 369.  
 Malon (L.), 232.  
 Malpighi, 161.  
 Mandeville (Jean de), 265.  
 Mandingues, 42.  
 Manenti (F.M.), 160.  
 Manéthon, 19.

Manfredi, (G.), 151.  
 Marbode, 264.  
 Marc, 192.  
 Marchant (Guiot), 340, 341.  
 Marcien, 378, 385.  
 Marguerite de France.  
 Marguerite de Valois, 24, 107.  
 Marie de Médicis, 159, 215.  
 Marinus (Albert), 85.  
 Marquardt (J.), 325.  
 Marquer (F.).  
 Martin, 52, 267, 268.  
 Martin d'Arles, 255.  
 Martius, 190.  
 Masaï, 44.  
 Maspéro, 275.  
 Masson-Oursel (P.), 133.  
 Mathusalem, 330.  
 Matthieu, 191.  
 Matthioli, 266, 267.  
 Mauriceau, 215.  
 Maury (A.), 135.  
 Mauss (M.), 317.  
 Meaux de Saint-Marc (Ch.), 144, 145.  
 Mead (Richard), 91, 166, 168, 171,  
 172, 193, 204, 205, 206, 207.  
 Mécène, 105.  
 Mélancton, 158.  
 Mélanésien, 41.  
 Mensignac (C. de), 54, 216, 217.  
 Mentras, 178.  
 Menuret, 171, 172, 182.  
 Mercier (Léon), 271.  
 Merolla, 42.  
 Méton, 92.  
 Mets (Dr de), 272.  
 Mexicains, 121.  
 Meyer, 300, 301.  
 Michelet, 371.  
 Miles (Clément A.), 65, 66.  
 Millin, 257.  
 Millot (C.).  
 Milne (Miss Leslie), 121.  
 Mistral, 38, 126, 196.  
 Mitha, 314, 315.  
 Mizauld, 73, 74, 77, 107, 1087, 123,  
 128, 156, 157, 190, 202, 203, 204,  
 208, 22, 223, 235, 238, 251, 255,  
 266, 267, 268, 273, 385.  
 Moïse, 210, 332.  
 Molière, 25, 301, 368.  
 Monginot (Fr.), 164, 165.  
 Monnier (D.), 193.  
 Monseur (E.), 179.  
 Montaigne, 29.  
 Montanus, 121.  
 Monteil (A. A.), 152.  
 Moret (A.), 135.  
 Moreux (Abbé Th.), 61.  
 Morin (J.B.), 25.  
 Moronval, 356.  
 Moul (Thomas), 93, 94, 95.  
 Muller (E.), 62.  
 Munaret (Dr), 359.  
 Mungo Park, 42.  
 Nabuchodonosor, 330.  
 Nadar, 368.  
 Nadaud, 371.  
 Namaquas, 178, 311.  
 Napier, (J.), 52.  
 Napoléon III, 356.  
 Navarre (Dr), 255.  
 Nechepso, 134.  
 Nelson (E.W.), 12.  
 Newton, 91, 161, 166, 386, 387.  
 Nifo (Augustin), 151.  
 Nipgen, 41.  
 Nisard (Ch.), 94, 343, 356, 360,  
 361.  
 Noake (J.), 53.  
 Noé, 330, 331.  
 Nostradamus, 24, 94, 290, 344, 349,  
 350, 356, 367, 369.  
 Obicius Xavier, 160.  
 Octave-Auguste, 105.  
 Œchy (J.), 168.  
 Œnopide de Chio, 18.  
 Olbers, 172.  
 Olivier (G.), 37.  
 Olivier le Daim, 23.  
 Ollivier, 180.  
 Olympiodore, 262.  
 Orbigny (A. d'), 47.  
 Oribase, 147.  
 Origène, 284, 286.  
 Orléans (duc d'), 365.  
 Oronce Fine, 266.  
 Osée, 48.  
 Otton, év. de Verceil, 254.  
 Oudin (A.), 196.  
 Oudot (les), 349, 355.  
 Ovambos, 42.  
 Ovide, 33, 35.  
 Owen (W.F.).  
 Pacuvius, 280.

Pagin (Abbé), 61.  
 Palladius, 106, 115, 116, 122, 128, 235, 240, 242.  
 Panetius, 279.  
 Pannier (L.), 264, 265.  
 Pansa (Martin), 160.  
 Papias, 147.  
 Papius, 174.  
 Paracelse, 154, 155, 156, 160, 163.  
 Pardiac (J.B.), 255, 259.  
 Paré (Ambroise), 35, 123, 158, 163, 204, 208.  
 Parisot (Dr), 114, 240.  
 Parménide, 214.  
 Pascal, 89, 161, 162, 346.  
 Passerat (Jean), 255.  
 Patin (Guy), 223.  
 Patry (A.), 217.  
 Paul III, 24, 289.  
 Paulin de Nole, 286.  
 Peggotty, 180.  
 Pellerin d'Epinal, 94.  
 Pérot (F.), 82, 126, 216, 223.  
 Perrier (Dr Th.), 160, 161, 163, 184, 187, 188, 207, 209, 212, 216.  
 Perrigault (Jean), 188, 189.  
 Petosiris, 134.  
 Peucer (Gaspard), 83, 158, 195.  
 Peu-de-Soucy (Sieur de), 347.  
 Pharaon, 331.  
 Phéniciens, 18.  
 Philippe-Auguste, 22.  
 Philippe de France, 22.  
 Philippe le Hardi, 22.  
 Philippe le Bel, 22, 107.  
 Philippe V le Long, 22, 107, 302.  
 Philon, 280, 284.  
 Pic de la Mirandole, 383.  
 Pictet (A.), 13.  
 Pierret (P.), 134.  
 Pigouchet (Ph.), 296.  
 Pindare, 212.  
 Pinkerton (J.), 42.  
 Pisan (Christine de).  
 Pisan (Thomas de), 23.  
 Pison, 172.  
 Pitcairn (A.), 187.  
 Pitrè (G.), 194, 208, 240, 244.  
 Plancy (Collin de), 346.  
 Plantadis (J.), 82, 200.  
 Platon, 18, 262, 278, 279, 373, 392, 408.  
 Pline, 33, 34, 36, 38, 57, 75, 77, 89, 90, 106, 108, 115, 121, 122, 128, 141, 156, 180, 220, 222, 235, 237, 238, 240, 248, 249, 250, 252, 253, 264, 282, 284, 311, 377, 379, 380, 383, 384.  
 Plotin, 280.  
 Plutarque, 27, 75, 84, 85, 90, 106, 122, 140, 172, 200, 201, 214, 221, 222, 230, 241, 248, 279, 307, 311, 314, 315, 316, 374, 375.  
 Poisson (A.), 262.  
 Polynésiens, 41.  
 Pompadour (Michel de), 22.  
 Pompée, 282.  
 Pompery (Cabert de), 371.  
 Pomponius Mela, 376.  
 Popp (C.), 182.  
 Porta (J.B.), 123, 230, 238, 251, 266.  
 Porchon (Dr A.), 160.  
 Porphyre, 280, 284.  
 Posidonius, 84, 375.  
 Pouyer (M.), 60.  
 Praetorius, 65.  
 Prajoux (J.), 258.  
 Primerose, 27, 146.  
 Priscien, 84, 140.  
 Pritus (D.), 160.  
 Proclus, 264.  
 Proudhon, 371.  
 Proyard, 42.  
 Ptolémée, 19, 85, 120, 135, 147, 148, 161, 302, 340, 377, 387.  
 Pyat (H.), 371.  
 Pythagore, 18, 156.  
 Pythéas, 374.  
 Quinet (E.), 371.  
 Quépat (N.), 53.  
 Quitard, 37, 231.  
 Rabelais, 343, 346.  
 Raciborski, 174.  
 Ramazzini (B.), 165.  
 Rapaert (F.), 346.  
 Raspail, 95, 371.  
 Rasmussen (K.), 45.  
 Rattier (Sergent), 371.  
 Raye-Delorme, 180.  
 Raynaud (G.), 250.  
 Réaumur, 113, 270.  
 Regnault (Dr J.), 132, 218.  
 Reinsbert-Duringsfeld, 259, 401.  
 Renard, 351.  
 Réville (A.), 43, 45, 311.  
 Rialle (Girard de), 43, 178.

Richard, 54.  
 Richelieu, 164, 292.  
 Richerand (A.), 169, 170, 206.  
 Richet (E.), 163.  
 Riols (Santini de), 268.  
 Robert le Pieux, 20, 21.  
 Robinet, 371.  
 Robinson (A.), 45.  
 Roblot (Dr), 224, 225, 226.  
 Roch le Baillif, 24.  
 Rocha Thomas, 151.  
 Rochefort, 312.  
 Rœmer, 42.  
 Rogovic, 247.  
 Rohault, 239.  
 Rolland (E.), 231, 232, 252, 259.  
 Rolland (Pauline), 371.  
 Rollet, 23, 137, 163.  
 Romains, 19, 62, 67, 74, 75, 83, 103, 128, 135, 142, 278, 313, 340, 398.  
 Romulus, 282.  
 Roque Ferrier.  
 Rosaccio (G.), 160.  
 Roscoe (J.), 43.  
 Rostrenem (Grégoire de), 64.  
 Roth (W.S.), 261.  
 Rouch (J.), 58.  
 Roussel (Dr), 205, 206, 208.  
 Royer (Clémence), 371.  
 Rufius, 147.  
 Ruggieri (Cosme), 24.  
 Rutebeuf, 254.  
  
 Sadoul (Ch.), 272.  
 Saint-Arnaud (Maréchal de), 58.  
 Saint Ambroise, 286, 379.  
 Saint Augustin, 49, 115, 214, 286, 287, 294, 379.  
 Saint Basile, 57, 231, 285, 286, 293, 302, 379, 382.  
 Saint Césaire d'Arles, 287.  
 Saint Christophe, 407.  
 Saint Condedus, 381.  
 Saint Cyrille de Jérusalem.  
 Saint Eloi, 189, 288.  
 Saint Ephrém de Syrie, 66.  
 Saint Eugend.  
 Saint Eutrope, 77, 78.  
 Saint François d'Assise.  
 Saint Georges, 74, 77, 78.  
 Saint Isidore de Séville, 379.  
 Saint Jean Chrysostome, 83, 189, 286, 294.  
 Saint Jérôme, 189, 380, 383.  
  
 Saint Louis, 298.  
 Saint Luc, 294.  
 Saint Marc, 74, 77, 78.  
 Sainte Marguerite, 407.  
 Saint Martin, 82.  
 Saint Matthieu, 294.  
 Saint Ouen, 189.  
 Saint Paul, 49, 277, 288.  
 Saint Thomas, 147, 189, 209, 295, 302, 414.  
 Saintyves (P.), 31.  
 Salgues (J.-B.), 93, 168, 169, 175, 180, 207, 215, 268, 269, 270.  
 Salisbury (Jean de), 289.  
 Samuel, 331.  
 Sanctus (C.), 157.  
 Sand (George), 371.  
 Santorio Santorio, 160.  
 Saül, 331.  
 Sauvage (G.), 271.  
 Sauvage de la Croix, 171.  
 Sauval (H.), 24.  
 Sauvé (L.F.), 63, 64, 216, 225.  
 Sayce (A.H.), 18.  
 Scalini (F.), 168.  
 Scandinaves, 65.  
 Schinz (H.), 42.  
 Schylander (C.), 157.  
 Scipion l'Africain, 282.  
 Scribler (M.), 213.  
 Scrofa, 106.  
 Scylax d'Halicarnasse, 279.  
 Sébillot, 7, 38, 54, 63, 85, 87, 119, 128, 179, 183, 202, 219, 224, 232, 233, 277, 278, 400, 401.  
 Séleucus de Séleucie, 375.  
 Sénèque, 376.  
 Serres (Olivier de), 35, 36, 111, 112, 124.  
 Sédir, 254.  
 Seth, 284.  
 Sévère, 264.  
 Sextus Empiricus, 280.  
 Shakespeare, 195, 308.  
 Shans, 121.  
 Sibree (J.), 44.  
 Silvestre Bernard, 384.  
 Simeoni (G.), 24.  
 Simi (N.), 24.  
 Simon (Jules), 371.  
 Simon de Pharès, 290.  
 Sinclair (Sir John), 179.  
 Sioux, 183.  
 Sixte V, 291, 292, 345.

Skeat (W.W.), 178.  
 Smyth (Br.), 317.  
 Smythe (W.), 47.  
 Socard (E.), 94, 349, 355, 360.  
 Soland (A. de), 61, 117.  
 Soleil (F.), 296.  
 Soma, 245.  
 Somalis, 179.  
 Soranus, 162, 209.  
 Souché (B.), 217, 241.  
 Spens (Sir Patrick), 37.  
 Spon (Ch.), 223.  
 Steinilber-Oberlin (S.), 44.  
 Stobée (J.), 373, 374.  
 Strabon, 140, 249, 374, 375, 376.  
 Streel (L.), 351.  
 Studer (P.) et J. Evans, 264, 265.  
 Sumériens, 84, 133.  
 Susçruta, 133.  
 Swanton, 12, 252.  
 Sydenham, 166, 170.  
 Sylla, 19.  
 Symon de Pharès, 21, 22, 23.  
 Syriens, 48, 192.  
  
 Tacite, 15, 49, 283, 284.  
 Tarnier, 225.  
 Tellus, 323.  
 Templiers, 22.  
 Tertullien, 284.  
 Tetons, 183.  
 Théodore (Pseudo), 140.  
 Théodore, év. de Canterbury, 289.  
 Théodore-le-Grand, 283.  
 Théodoret, 294.  
 Théophraste, 33, 57, 71, 147.  
 Thiers (J.-B.), 24, 165, 256, 292, 295.  
 Thongas, 43.  
 Thorpe (B.), 87, 289.  
 Thrasyle, 283.  
 Thurneisen, 21.  
 Thury, 218, 219.  
 Tibère, 33, 122, 283, 346.  
 Tille (A.), 62.  
 Timothée, 221.  
 Toaldo, 59, 91, 92, 93, 95.  
 Torricelli, 161.  
 Tortrat (A.), 55, 117, 232.  
 Touareg, 44.  
 Toussenet, 371.  
 Treveylan, 52.  
 Trew, 160, 195.  
 Tristan l'Hermite, 23.  
 Troglodytes, 281.  
  
 Tulpus (N.), 166.  
 Tusser (Th.), 118.  
 Tylor (Ed.-B.), 163, 312, 313.  
  
 Ullersperger (J.-B.), 195.  
 Urbain VIII, 292.  
  
 Vachette, 368.  
 Valerian (Pierre), 230.  
 Vallat (G.), 156.  
 Van Gennep (Arnold), 9, 65.  
 Van Helmont, 160.  
 Vanki, 184.  
 Varigny (H. de), 198.  
 Varron, 14, 34, 74, 77, 105, 106,  
 108, 235, 346.  
 Vaugeois, 217.  
 Vautier, 25.  
 Vayssier (Abbé), 88, 118.  
 Végèce, 378.  
 Vérard, 296.  
 Vergnes (Dr), 268.  
 Vigenère (Blaise de), 90, 238, 385.  
 Vilhelmus de Dantzick, 368, 369.  
 Virgile, 33, 57, 104, 105, 106, 108,  
 156, 220.  
 Vitruve, 268.  
 Volant (A.), 23.  
 Voltaire, 24.  
 Vostre (Simon), 296.  
  
 Wabondeis, 121.  
 Wagogos, 44.  
 Waldsmidius, 190.  
 Wallons, 191.  
 Wan Tchoung, 84.  
 Warsage (R. de), 118, 196, 240, 259.  
 Weber, 402.  
 Weeks (J.H.), 42.  
 Werenfels, 116.  
 Wiedeburgius (J.B.), 166.  
 Wier (Jean), 250.  
 Williams, 178.  
 Winslow (Dr), 196.  
 Wou Ti, 309.  
  
 Ypocras (Hippocrate), 147.  
  
 Zanetti (Dr Z.), 182, 184, 208.  
 Zénon d'Elée, 396.  
 Zimmermann, 113, 168, 186, 193,  
 205, 209.  
 Zmigdoski (M. de), 119.  
 Zoroastre, 314.



## Index des noms de lieux et de pays

- Afrique, 42, 43, 44, 105, 121, 178.  
Aillières, 234.  
Aimargues, 122.  
Alaska, 163.  
Albret, 233.  
Algérie, 59, 60.  
Allemagne, 7, 21, 65, 121, 195, 231, 233, 251, 253, 257, 263, 307, 357.  
Alpes (Htes), 79.  
Amérique, 44, 47.  
Amérique du Sud, 47, 121.  
Ampoigné, 64.  
Angleterre, 7, 21, 50, 51, 65, 119, 179, 180, 243, 257, 258, 263, 383.  
Anjou, 61, 117, 217.  
Antilles, 45.  
Anvers, 272, 349.  
Apesante (mt), 248.  
Arabie, 263, 264.  
Argentan, 258.  
Armorique, 224.  
Arras, 118, 225.  
Artois, 236.  
Asie Mineure, 49.  
Athol, 51.  
Aube, 80.  
Auchel, 118.  
Audierne, 38.  
Autriche, 65.  
Auvergne, 350.  
Aveyron, 80, 118.  
Avignon, 111.  
Babylone, 16, 276, 322, 402.  
Bâle, 226, 361.  
Barcelone, 255.  
Béarn, 224.  
Beauce, 216.  
Behring (détr. de), 12, 31.  
Belgique, 50, 63, 179, 258, 259, 345, 357.  
Bengale, 180, 197.  
Berlin, 21, 357.  
Berne, 265, 361.  
Berry, 117, 232.  
Birmanie, 121.  
Bocage normand, 118, 126, 271.  
Bocage vendéen, 118, 216.  
Bogota, 313.  
Bornéo, 41.  
Bordeaux, 351.  
Bourbonnais, 81, 216, 224, 350.  
Brésil, 117.  
Bretagne, 51, 53, 64, 87, 182, 183, 200, 202, 224, 258, 278.  
Bruges, 345.  
Burgos, 58.  
Californie, 45.  
Cambridge, 265.  
Campine, 345.  
Canada, 65.  
Canterbury, 289.  
Carniole, 311.  
Carthage, 105.  
Cévennes, 123.  
Ceylan, 308.  
Chaldée, 20.  
Chanaan.  
Charente, 80.  
Chine, 84, 131, 133, 240, 308.  
Cilicie, 56.  
Colombie, 21.  
Condatiscone, 192.  
Congo, 42.  
Cornouailles, 52, 216, 224, 253.

Corrèze, 253.  
 Côte d'Azur, 82.  
 Côtes-du-Nord, 224.  
 Cynthie (mont), 56.  
  
 Danemark, 21, 257.  
 Délos, 56, 230.  
 Dol, 270.  
 Dunskey, 179.  
  
 Ecosse, 37, 50, 51, 52, 179, 188, 244,  
 263, 268.  
 Egypte, 14, 18, 20, 82, 105, 133, 191,  
 252, 276, 313, 331, 370.  
 Elgin, 253.  
 Emouï, 32.  
 Ephèse, 262.  
 Equatoria, 44.  
 Espagne, 58, 127.  
  
 Fidji, 178.  
 Finistère, 232.  
 Firmum, 282.  
 Flandre, 53, 54, 182.  
 Fleurigny, 272.  
 Forez, 258.  
 Formigny, 23.  
  
 Galles (pays de), 52, 258.  
 Gard, 126.  
 Gascogne, 233, 381.  
 Gaules, 141, 252.  
 Genève, 120, 226, 341.  
 Gers, 233, 236.  
 Gironde, 54, 216, 217.  
 Grande-Bretagne, 253.  
 Grèce, 20, 105, 133, 135, 322, 323.  
 Groenland, 202.  
 Guinée Fr., 42.  
 Guyane, 45, 261.  
  
 Hainaut, 81, 179.  
 Hamoir, 216.  
 Hartz, 65.  
 Hertfordshire, 51.  
 Highlands, 50, 213, 243.  
 Hoggar, 44.  
 Hollande, 180.  
 Hongrie, 21.  
  
 Ile-et-Villaine, 224, 270.  
 Inde, 20, 41, 133, 265, 308, 402.  
 Indus, 133.  
 Irlande, 52, 263, 383.  
  
 Islande, 257.  
 Italie, 119, 127, 182, 194, 197, 231,  
 263.  
  
 Jamaïque, 197.  
 Jura, 80.  
  
 Kiritwina, 41.  
  
 Labeuville, 61.  
 Lake Ngami, 178.  
 Lancashire, 222.  
 Languedoc, 111, 222.  
 Lewis, 52.  
 Liège, 216, 253, 349, 354, 356, 357,  
 359, 361, 367.  
 Lille.  
 Lima, 47.  
 Limoges, 79.  
 Limousin, 78, 200.  
 Lincolnshire, 37.  
 Loango, 42.  
 Lofoten (îles), 380.  
 Loire (Haute-), 79, 80.  
 Loire (Inf.), 217.  
 Loiret, 232.  
 Louvain, 343.  
 Lozère, 80.  
 Lunel, 122, 123.  
 Luxembourg, 196, 200.  
 Lyon, 290, 341, 343, 351.  
  
 Mabuïag, 317.  
 Madagascar, 44.  
 Macédoine, 56.  
 Maëlstrom, 380.  
 Maine, 54, 64.  
 Malaisie, 178.  
 Man (île de), 258.  
 Manche, 38.  
 Marne, 79.  
 Marquillies, 119.  
 Marseille, 129, 351, 374.  
 Mayenne, 65.  
 Menton, 188.  
 Mésopotamie, 84, 133, 134.  
 Messine, 141.  
 Meuse, 40, 61, 64, 118, 126.  
 Mexique (golfe du), 188, 386.  
 Mexique (Nouveau), 31.  
 Middlebourg, 349.  
 Minorque, 197.  
 Modène, 165.  
 Montbéliard, 361.



Montpellier, 122, 344.  
 Montreuil-sur-Mer, 236.  
 Morbihan, 224.  
 Murray, 253.  
 Myles, 141.  
  
 Nancy, 361.  
 Nanterre, 225.  
 Neuchâtel, 361.  
 Nice, 198.  
 Nièvre, 79.  
 Nil, 82, 201, 230.  
 Nîmes, 111, 123.  
 Normandie, 81, 163, 196, 217, 224, 258, 271.  
 Norvège, 380.  
 Nouveau Mexique, 31.  
 Nouvelle-Guinée, 41.  
 Nuremberg, 256, 343, 348.  
  
 Oran, 60.  
 Orkney (îles), 213.  
 Orléans, 290.  
 Orne, 126, 258.  
 Ouarensenis, 59.  
  
 Padoue, 160.  
 Palaiseau, 114.  
 Palestine, 192.  
 Para, 47.  
 Paris, 79, 290, 341, 351.  
 Pas-de-Calais, 118, 217.  
 Perche, 117, 126, 258.  
 Pérou, 47, 262.  
 Perse, 265, 267, 275.  
 Phénicie, 276.  
 Phrygie, 20, 275.  
 Poitou, 53, 54, 85, 233, 241, 278.  
 Pologne, 21, 119.  
 Port-Mackay, 317.  
 Provence, 111, 126.  
 Puy-de-Dôme, 232.  
  
 Queensland, 317.  
  
 Retiers, 253.  
 Réunion (île de la), 56.  
 Rhétie, 19, 122.  
 Rome, 19, 237, 277, 282.  
 Russie, 257.  
  
 Saint-Claude, 192.  
 Saint-Pol, 217.  
 Saint-Pétersbourg, 322.  
 Sainte-Lucie, 197.  
  
 San Juan Capistrano, 45.  
 Sarthe, 117, 118, 128, 196, 234.  
 Savoie, 65.  
 Schleswig-Holstein, 87.  
 Sébastopol, 59.  
 Seine, 368.  
 Sélénéen (mont), 248.  
 Sens, 272.  
 Sevez, 123.  
 Shropshire, 65.  
 Sodome et Gomorrhe, 331.  
 Spa, 259.  
 Suez, 370.  
 Suisse, 357.  
 Sussex, 179.  
 Sylt (île de), 87.  
 Syrie, 276.  
  
 Tamise, 187.  
 Tequendama, 313.  
 Tibur, 242.  
 Torrès (détr. de), 317.  
 Touraine, 70, 81.  
 Troyes, 341, 349, 351, 354, 355, 356, 360.  
 Tubingue, 343.  
 Turquie, 308.  
 Tusculum, 282.  
 Tyroi, 65.  
  
 Ucayali 1'.  
 Ulster, 222.  
 Ur Kasdim, 275.  
 Uzès, 123.  
  
 Vaucluse, 65, 78.  
 Venezuela, 45.  
 Venise, 355.  
 Vent (îles du), 188.  
 Versailles, 357.  
 Vevey, 361.  
 Vire, 271.  
 Vivarais, 194.  
 Vosges, 54, 63, 64, 216, 272.  
  
 Wallonie, 81, 118, 126, 179, 216, 217, 241.  
 Westphalie, 349.  
 Woëvre, 64, 118.  
 Worcestershire, 53.  
  
 Yonne, 53.  
 York, 289.  
 Yorkshire, 51.  
 Yucon, 163.



## BIBLIOGRAPHIE

### *Ouvrages disponibles*

- Les Contes de Perrault et les récits parallèles (leurs origines).*  
éd. R. Laffont, coll. Bouquins, 1987.
- En marge de la légende dorée : songes, miracles et survivances.*  
éd. R. Laffont, coll. Bouquins, 1987.
- Les Reliques et les Images légendaires.*  
éd. R. Laffont, coll. Bouquins, 1987.

### *Les livres recensés ci-dessous ont été publiés à Paris*

- La Réforme intellectuelle du clergé et la liberté d'enseignement.*  
Nourry, 1904.
- Les Saints successeurs des dieux.* Essais de mythologie chrétienne.  
Nourry, 1907.
- Les Vierges-mères et les Naissances miraculeuses.* Essai de mythologie comparée.  
Nourry, 1908.
- Le Discernement du miracle.* Le Miracle et les quatre critiques : Critique historique, Critique scientifique, Critique philosophique, Théologie critique.  
Nourry 1909, sec. éd. 1928.
- Les Ruses du gibier pour échapper aux chasseurs et aux chiens.*  
Nourry, 1911.
- Les Reliques et les Images légendaires* (le miracle de saint Janvier et son explication scientifique. Les reliques du Bouddha. Les images qui ouvrent et ferment les yeux. Les reliques corporelles du Christ. Talismans et reliques tombées du ciel).  
Mercure de France, 1912.
- La simulation du Merveilleux,* avec une préface du Dr Pierre Janet, professeur au Collège de France  
(I. Les Maladies simulées : les sujets de la cour des Miracles, Mendiants et Mythomanes.  
II. La Simulation du surnaturel : chez les spirites, les Possédés, les Extatiques.  
III. La Simulation des guérisons miraculeuses. Le cas de Pierre de Rudder).  
Flammarion, 1912.
- La Guérison des verrues.* De la Magie médicale à la Psychothérapie.  
Nourry, 1913.

- La Force magique. Du Mana des Primitifs au Dynamisme scientifique.*  
Nourry, 1914.
- Les Responsabilités de l'Allemagne dans la Guerre de 1914.*  
Nourry, 1915.
- Le Mystère des Evangiles. Lettres à un ami sur la Mythologie évangélique.*  
Nourry, 1916.
- Essais sur les Grottes dans les cultes magico-religieux et dans la symbolique primitive. Du culte des grottes dans le bassin méditerranéen, aux premiers siècles de l'ère chrétienne.*  
Nourry, 1918.
- Rondes enfantines et quêtes saisonnières. Les Liturgies populaires.*  
Le Livre mensuel, 1919.
- Les Origines de la Médecine. Empirisme ou magie.*  
Nourry, 1920.
- L'Eternuement et le bâillement dans la magie, l'ethnographie et le folklore médical.*  
Nourry, 1921.
- Essai de folklore biblique. Magie, mythes et miracles dans l'Ancien et le Nouveau Testaments.*  
Nourry, 1922.
- La Légende du docteur Faust.*  
Piazza, 1926.
- Mes deux visites à Glozel. Préliminaires. Circonstances. Constatations.*  
Imprimerie Renouard, 1927.
- Les Cinquante Jugements de Salomon ou les Arrêts des bons juges recueillis par la tradition populaire.*  
Domat-Montchrestien, 1933.
- Corpus du Folklore des Eaux.*  
Nourry, 1934.
- Corpus du Folklore préhistorique (3 tomes).*  
1934-1936.
- Manuel de Folklore. Méthodologie. Avec une lettre-préface de S. Charlety, Membre de l'Institut. Recteur de l'Académie de Paris.*  
Nourry, 1936.
- Saint Christophe, successeur d'Amubis, d'Hermès et d'Héraclès.*  
Nourry, 1937.
- Pierres magiques : bétyles, hache-amulettes et pierres de foudre - Traditions savantes et traditions populaires.*  
Nourry, 1937.
- Pierres à légendes de la Normandie.*  
Nourry, 1937.
- Deux mythes évangéliques : les 12 apôtres et les 72 disciples. Le rôle des nombres mythiques dans les livres sacrés.*  
Nourry, 1938.

## TABLE DES MATIERES

### INTRODUCTION

#### **Un problème de Folklore : Des origines de la croyance populaire à l'influence de la Lune**

- *Les méthodes du Folklore et le problème de l'influence de la Lune* . . . . .
  - *La croyance à l'action de la Lune sur la terre ne remonte-t-elle pas aux origines mêmes de la Science des Astres ?* 10
  - *De l'Astrologie antique à l'Astrologie moderne* . . . . . 15
  - *Durant de longs siècles la foi à l'Astrologie fut absolument générale. Des Astrologues des Rois et des Princes, de Robert le Pieux à Louis XIV* . . . . . 20
  - *Les principes mêmes de l'Astrologie sont d'origine magique et, de ce chef, sont admirablement adaptés, non seulement à la mentalité primitive, mais à la mentalité populaire* . . . . . 26
  - *Des voies de propagation de l'Astrologie et spécialement de la doctrine de l'influence de la Lune* . . . . . 28
- 457
-

## CHAPITRE I

### De l'influence de la Lune d'après la tradition météorologique

• <i>Des pronostics que les Anciens tiraient de l'observation de la Lune</i> . . . . .	32
• <i>Des prévisions que les Modernes ont tirées du dessin et de la couleur de la Lune</i> . . . . .	34
• <i>De la valeur déterminante des Commencements pour la mentalité primitive.</i> . . . . .	39
• <i>De l'importance des 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> jours de la Lune pour connaître le temps qu'il fera durant la lunaison. La Règle du Maréchal Bugeaud</i> . . . . .	55
• <i>Des prévisions météorologiques pour l'année entière. Du cycle des douze jours</i> . . . . .	62
• <i>Conclusion</i> . . . . .	67

## CHAPITRE II

### Comment la Tradition Populaire interprète les faits qui démontrent ou semblent démontrer l'influence de la Lune. Comment la distinguer de la Tradition Scientifique

• <i>Les méfaits de la Lune rousse. Saints cavaliers et saints de glace</i> . . . . .	73
• <i>La Lune attire et mange les nuages. Les liens de la Lune avec l'Eau</i> . . . . .	82
• <i>Du rôle de la Lune dans la production des marées. Parallélisme entre la théorie scientifique et la croyance populaire</i> . . . . .	86
• <i>Existe-t-il des marées aériennes ? Le cycle lunaire de 19 ans ; le Varos, l'Année de Méton, la théorie de Toaldo ; le cycle solaire et les prophéties de Thomas Moul, la périodicité des taches du soleil et leur influence. Des observations accumulées ; la tentative de Mathieu de la Drôme</i> . . . . .	89
• <i>Conclusion</i> . . . . .	100

### CHAPITRE III

#### **La tradition agronomique ou l'influence de la Lune sur la végétation**

- *De la tradition latine* . . . . . 105
- *De la tradition française du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle* . . . . 107
- *Des oppositions à la croyance à l'influence de la Lune sur la végétation et de leur insuffisance relative* . . . . . 111
- *Du temps favorable aux semailles* . . . . . 115
- *Du temps propre à la coupe des bois* . . . . . 120
- *Conclusion* . . . . . 127

### CHAPITRE IV

#### **De l'influence de la Lune sur les maladies d'après les médecins astrologues des origines au XV<sup>e</sup> siècle**

- *De la Médecine astrologique dans l'Antiquité orientale* 132
- *La tradition médicale chez les Grecs et les Romains* . 135
- *Les empiriques Gaulois et l'école de Salerne* . . . . . 141

### CHAPITRE V

#### **De l'influence de la Lune d'après l'Astrologie médicale, du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle**

- *Médecins et astrologues du XVII<sup>e</sup> siècle* . . . . . 159
- *La médecine astrologique au XVIII<sup>e</sup> siècle* . . . . . 165
- *Déclin de la doctrine astrologique* . . . . . 168

### CHAPITRE VI

#### **Des maladies qui dépendent des phases de la Lune**

- *Formes variées de la croyance à l'action de la Lune sur le corps humain et sur les maladies* . . . . . 177
- *Maladies « humorales »* . . . . . 181
- *Maladies nerveuses* . . . . . 186
- *Conclusion* . . . . . 197

## CHAPITRE VII

### De l'influence de la Lune sur la génération humaine

- *La Lune et le flux menstruel* ..... 203
- *La Lune et la conception* ..... 208
- *La Lune et la formation du sexe* ..... 214
- *La Lune et la grossesse* ..... 219
- *La Lune est la grande accoucheuse* ..... 221

## CHAPITRE VIII

### De l'influence de la Lune sur les animaux

- *Conception et naissance des animaux* ..... 232
- *Conseils pour la couvaison* ..... 235
- *De l'action de la Lune sur les crustacés et sur la croissance de divers animaux* ..... 236
- *De la tonte, de la saillie et de la castration* ..... 240
- *De l'influence de la Lune sur la putréfaction et la conservation des chairs* ..... 241
- *Conclusion* ..... 244

## CHAPITRE IX

### De l'influence de la Lune sur les plantes médicinales

- *Des vertus de l'Armoise, herbe lunaire* ..... 247
- *Des temps propres à la cueillette des plantes médicinales* ..... 252
- *Les herbes de la Saint-Jean bénéficient de la double influence du Soleil et de la Lune* ..... 253

## CHAPITRE X

### De l'influence de la Lune sur les pierres

- *La Lune et l'argent* ..... 262
- *Les vertus de la Sélénite* ..... 263
- *La Lune mange-t-elle les pierres ?* ..... 268
- *La Lune et les vitraux des églises* ..... 272



## CHAPITRE XI

### L'Eglise et l'astrologie

- *De l'opposition à l'astrologie généthliaque chez les Anciens* ..... 278
- *Les Pères de l'Eglise et les Conciles* ..... 284
- *Les Docteurs de l'Eglise et l'astrologie naturelle* ..... 292
- *L'enseignement des Livres d'Heures* ..... 296
- *Conclusion* ..... 302

## CHAPITRE XII

### L'Homme et les animaux dans la Lune

- *De la faculté d'observation du peuple, vérifiée par l'examen de ce qu'il a cru voir dans la Lune* ..... 306
- *Du dualisme primitif associé à la notion préanimiste d'un double mana* ..... 310
- *Des formes de l'animisme qui succédèrent au préanimisme dynamiste* ..... 318

## ANNEXES

- *La Maison Rustique et l'Astrologie généthliaque* .... 329
- *Les éditions françaises de la Maison Rustique* ..... 333
- *L'enseignement des Almanachs, du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, sur l'influence de la Lune* ..... 339
- *Relevé des éditions du Kalendrier ou Compost des Bergers* 363
- *Le rôle politique et social des almanachs prophétiques de 1835 à 1852* ..... 365
- *Brève esquisse des flottements et des progrès de la théorie des marées* ..... 373
- *Les notions de Temps et d'Eternité dans la Magie et la Religion* ..... 389
- Liste alphabétique des auteurs cités** ..... 419
- Index des noms de personnes, de personnages, de peuples et des auteurs cités** ..... 439
- Index des noms de lieux et de pays** ..... 451
- Bibliographie** ..... 455



### *Dans la même collection*

AUROBINDO. (SRI) RENAISSANCE ET KARMA.  
BOHME (J.). LES ÉPITRES THÉOSOPHIQUES.  
BREUIL (P. du). HISTOIRE DE LA RELIGION ET DE LA PHILOSOPHIE ZOROASTRIENNES.  
BUBER (M.). LES ÉCRITS HASSIDIQUES.  
BUBER (M.). LA LÉGENDE DU BAAL-SHEM.  
BULTEAU (M.). MYTHOLOGIE DES FILLES DES EAUX.  
CASTERMANE (J.). LES LEÇONS DE DÜRCKHEIM. Premiers pas sur le chemin initiatique.  
CHOAIN (J.). INTRODUCTION AU YI-KING.  
DAVID NEEL (A.). ASTAVAKRA GITA/ĀVADHUTA GITA.  
DAVID NEEL (A.). LE BOUDDHISME DU BOUDDHA.  
DAVID NEEL (A.). IMMORTALITÉ ET RÉINCARNATION.  
DESHIMARU (R.T.). LA VOIX DE LA VALLÉE. L'Enseignement d'un Maître Zen.  
DORESSE (J.). LES LIVRES SECRETS DES GNOSTIQUES D'ÉGYPTE.  
DORESSE (J.). L'ÉVANGILE SELON THOMAS. L'Évangile des évangiles.  
DUCHAUSOY (J.). MYSTÈRE ET MISSION DES ROSE-CROIX.  
DURCKHEIN (K.G.). PRATIQUE DE L'EXPÉRIENCE SPIRITUELLE.  
GHYKA (M.). L'ESTHÉTIQUE DES PROPORTIONS DANS LA NATURE ET DANS LES ARTS.  
GRAD (A.D.). MOÏSE L'HÉBREU.  
GRAND (J.). L'UNIVERS INCONNU DU TAROT (CARTONNÉ).  
GRAVES (R.). LES MYTHES CELTES - LA Déesse Blanche (CARTONNÉ).  
GUILMOT (M.). MESSAGE SPIRITUEL DE L'ÉGYPTE ANCIENNE.  
HUXLEY (A.). LES PORTES DE LA PERCEPTION.  
IBN'ARABI. VOYAGE VERS LE MAÎTRE DE LA PUISSANCE. Manuel soufi de méditation.  
JACQ (Ch.). LA CONFRÉRIE DES SAGES DU NORD.  
JACQ (Ch.). LE MESSAGE DES CONSTRUCTEURS DE CATHÉDRALES.  
JACQ (Ch.). LE MONDE MAGIQUE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE.  
JACQ (Ch.). POUVOIR ET SAGESSE SELON L'ÉGYPTE ANCIENNE.  
JACQ (Ch.). LE VOYAGE INITIATIQUE. LES TRENTE-TROIS DEGRÉS DE LA SAGESSE.  
LE KERN (A.). LA GÉOMANCIE, UN ART DIVINATOIRE.  
LINDSAY (J.). LES ORIGINES DE L'ALCHIMIE DANS L'ÉGYPTE GRÉCO-ROMAINE (CARTONNÉ).  
LIONEL (F.). L'ASTROLOGIE SACRÉE.  
LIONEL (F.). LE TAROT MAGIQUE, BIBLE IMAGÉE DE LA GNOSE HERMÉTIQUE.  
MICHAEL (T.). ASPECTS DU YOGA.  
MICHAEL (T.). INTRODUCTION AUX VOIES DU YOGA.  
MONOD-HERZEN (G.). L'ALCHIMIE ET SON CODE SYMBOLIQUE.

**MONOD-HERZEN (G.).** LE YOGA ET LES YOGA.  
**MORTAZAVI (D.).** SOUFISME ET PSYCHOLOGIE.  
**PARACELSE.** LES PROPHÉTIES DE PARACELSE.  
**PATANJALI.** LE YOGA DE PATANJALI.  
**PERSIGOUT (J.P.).** DICTIONNAIRE DE MYTHOLOGIE CELTIQUE.  
**REJU (D.).** LA QUÊTE DES TEMPLIERS ET L'ORIENT.  
**RAOULT (M.).** LES DRUIDES, LES SOCIÉTÉS INITIATIQUES CELTIQUES CONTEMPORAINES.  
**ROUGIER (L.).** LA RELIGION ASTRALE DES PYTHAGORICIENS.  
**RUDHYAR (D.).** PRÉPARATIONS SPIRITUELLES POUR UN NOUVEL ÂGE.  
**RUDHYAR (D.).** VERS UNE CONSCIENCE PLANÉTAIRE.  
**RUDHYAR (D.).** LE RYTHME DE LA TOTALITÉ.  
**SAINT-MARTIN (L.C. de).** L'HOMME DE DÉSIR.  
**SCHURE (E.).** L'ÉVOLUTION DIVINE DU SPHINX AU CHRIST.  
**SHAH (I.).** SAGES D'ORIENT.  
**SLOSMAN (A.).** LE ZODIAQUE DE DENDERAH.  
**TREVOUX (G.).** LETTRES, CHIFFRES ET DIEUX.  
**VALAD (S.).** LA PAROLE SECRÈTE. Enseignement soufi du maître Rumi.  
**WAVRIN. (MARQUIS DE).** RITES, MAGIE ET SORCELLERIE.  
**ZAEHNER (R.C.).** MYSTIQUE SACRÉE, MYSTIQUE PROFANE DES INDIENS DE L'AMAZONIE.

#### **OUVRAGES D'ASTROLOGIE**

**ARROYO (S.).** ASTROLOGIE, KARMA ET TRANSFORMATION.  
**ARROYO (S.).** L'ASTROLOGIE, LA PSYCHOLOGIE ET LES QUATRE ÉLÉMENTS.  
**ARROYO (S.).** LES CYCLES ASTROLOGIQUES DE LA VIE ET LES THÈMES COMPARÉS.  
**ATALANE.** LES NŒUDS DE LA LUNE, CLÉS DE L'INTERPRÉTATION ASTROLOGIQUE.  
**DORSAN (J.).** LE VÉRITABLE SENS DES MAISONS ASTROLOGIQUES.  
**EBERTIN (R.).** COMBINAISON DES INFLUENCES ASTRALES.  
**GAUQUELIN (M.)** LA VÉRITÉ SUR L'ASTROLOGIE.  
**GREENE (L.).** LE GUIDE ASTROLOGIQUE DES RELATIONS HUMAINES.  
**HOLLEY (G.).** ASTROLOGIE, DYNAMIQUE DE L'ÉVOLUTION.  
**HOLLEY (G.).** ASTROLOGIE ENTRE DEUX ÈRES, POISSONS/VERSEAU.  
**HOLLEY (G.).** ASTROLOGIE, KARMA ET RYTHMES COSMIQUES.  
**HOLLEY (G.).** L'ASTROLOGIE A LA RECHERCHE DES CLÉS DE LA DESTINÉE.  
**HOLLEY (G.)/VOUGA (CH.).** ASTROLOGIE POUR DE NOUVELLES GÉNÉRATIONS.  
**HOLLEY (G.).** COMMENT COMPRENDRE VOTRE HOROSCOPE T. 1.  
**HOLLEY (G.).** COMMENT COMPRENDRE VOTRE HOROSCOPE T. 2.  
**RUDHYAR (D.).** L'ASTROLOGIE DE LA TRANSFORMATION.  
**RUDHYAR (D.).** LA DIMENSION GALACTIQUE DE L'ASTROLOGIE.  
**RUDHYAR (D.).** LES MAISONS ASTROLOGIQUES.  
**RUDHYAR (D.).** LE RYTHME DU ZODIAQUE.  
**RUDHYAR (D.).** LE TRIPTYQUE ASTROLOGIQUE.  
**RUDHYAR (D.)/ RAEI (L.).** LES ASPECTS ASTROLOGIQUES.  
**RUDHYAR (D.).** LE CYCLE DE LA LUNAISON.  
**RUPERTI (A.).** LES CYCLES DU DEVENIR.  
**RUPERTI (A.)/CAVAIGNAC (M.).** LA GÉOMÉTRIE DU CIEL :  
**T. 1** CONFIGURATIONS PLANÉTAIRES.  
**T. 2** DESSINS PLANÉTAIRES.  
**STEENS (E.).** L'ASTROLOGIE CHINOISE.  
**SURANY (M. de).** L'ASTROLOGIE MÉDICALE.  
**TIERNEY (B.).** DYNAMIQUE DES ASPECTS ASTROLOGIQUES.  
**VERNEY (J.D.).** L'ASTROLOGIE ET LA SCIENCE FUTURE DU PSYCHISME.  
**VOUGA (C.E.).** ASTROLOGIE EXPÉRIMENTALE.  
**VOUGA (C.E.).** UNE ASTROLOGIE POUR L'ÈRE DU VERSEAU.

*Cet ouvrage a été réalisé sur  
Système Cameron  
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT  
Mesnil-sur-l'Estrée  
pour le compte des Éditions du Rocher  
le 12 janvier 1989*



|

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : janvier 1989  
N° d'édition : CNE Section et industrie Monaco 19023  
N° d'impression : 11151

---





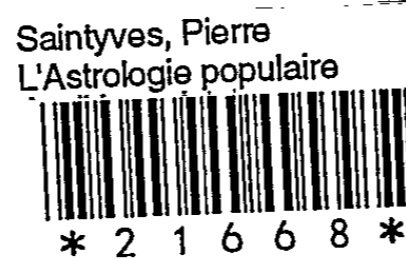
La lune est astre et elle est mythe. Elle joue un rôle primordial dans toutes les civilisations qui ne laissent pas d'évoquer son influence sur les hommes, les végétaux, les animaux et les pierres.

Le folkloriste Pierre Saintyves a recueilli des textes sous toutes les latitudes, de tous les temps. Il a travaillé en exégète, confrontant les diverses traditions, populaire, scientifique, astrologique, ou encore évangélique et païenne.

Lors de sa première publication en 1937, Camille Nourry-Saintyves, son épouse, s'adressait ainsi aux lecteurs : à ceux qui seraient tentés de tenir pour vaine cette enquête dans un passé très lointain et très proche, ces coups de sonde dans la préhistoire de l'esprit humain, nous redirons que ce ne sont pas là simples curiosités d'érudit ou de collectionneur. Que cherche-t-on, que trouve-t-on ici, en dernière analyse ? Rien moins que **l'âme populaire**, avec ses tendances et ses besoins éternels : goût du merveilleux, de l'informulé, du mystère – effroi ou inquiétude devant l'immense Nature et devant la Destinée – besoin de comprendre, et tout à la fois crédulité, ou inertie, ou impuissance de l'esprit, héritier du vieux legs ancestral, enfoui mais toujours présent dans les couches profondes du subconscient.

Astre et divinité, "la grande accoucheuse" continue de fasciner les hommes, de manger les pierres des clochers normands, de fertiliser le stérile, d'augmenter le nombre des somnambules et de faire hurler chiens et loups durant les nuits claires.

**Folkloriste et mythologue, Pierre Saintyves a laissé une œuvre considérable qu'il est urgent de découvrir.**



ISBN 2-268-00-742-1



Prix T.T.C. : 150 F